

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres



LES  
PISTRES  
DE  
ENEQVE

TRADVITES  
FRANÇOIS DE MALHERBE,  
Poëte ordinaire de la  
Chambre du Roy.



A PARIS,  
ANTHOINE DE SOMMAVILLE,  
Palais, dans la petite salle,  
à l'Escu de France.

M. DC. XXXIX.  
Avec Privilege du Roy.

LES  
EPISTRES  
DE  
SENEQVE.

TRADVITES

Par M<sup>re</sup> FRANÇOIS DE MALHERBE,  
Gentil-homme ordinaire de la  
Chambre du Roy.



A PARIS,  
Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE,  
au Palais, dans la petite salle,  
à l'Escu de France.

---

M. DC. XXXIX.  
*Avec Privilege du Roy.*



A

ONSEIGNEVR  
NENTISSIME

RDINAL.

DVC DE

CHELIEV.



ONSEIGNEVR,

J'AY souvent  
à feu Monsieur de  
de, qu'il ne desiroit  
tant de vie qu'il en fal-

à iiij





A

MONSEIGNEVR  
LEMINENTISSIME  
CARDINAL.  
DVC DE  
RICHELIEV.



MONSEIGNEVR,

*J'AY souuent  
ouy dire à feu Monsieur de  
Malherbe, qu'il ne desiroit  
qu'autant de vie qu'il en fal-*  
à iij

# EPISTRE.

loit pour celebrer vos immortelles actions, & que tout ce qu'il en auoit escrit, n'estoit que l'ombre de ce qu'il en auoit conceu, pour le donner quelque iour à la Posterité. Mais la Mort, qui preuiant d'ordinaire les grands hommes en leurs plus grandes pensées, le surprit dans celle-cy, & luy enuia le contentemēt d'accomplir un si loüable dessein. Si elle l'eust espargné iusques à present, ses derniers Vers font assez iuger que le succez n'en pouuoit estre que tres-heureux. Car ce fen diuin dont son esprit estoit en-

# EPISTRE.

il auoit receu au-  
tation de sa Vieil-  
il auoit conseruē tout  
entier dans ce der-  
avec une extreme  
vostre service, &  
de vostre Nom.  
me tesmoigna parti-  
ment, un peu auant que  
par la priere qu'il me  
faire au iour sous l'ap-  
V. Eminence ces Epi-  
Seneque, qu'il a tra-  
en nostre Langue. Je  
presente donc, MON-  
SEVR, & pour ma des-  
& pour l'honneur de

## EPISTRE.

flammé, n'auoit receu aucune diminution de sa Vieillesse. Il l'auoit conserué tout pur & tout entier dans ce dernier aage : avec une extreme passion pour vostre service, & pour la gloire de vostre Nom. Ce qu'il me tesmoigna particulièrement, un peu auant que mourir, par la priere qu'il me fit de mettre au iour sous l'appuy de V. Eminence ces Epistres de Seneque, qu'il a traduites en nostre Langue. Je vous les presente donc, MONSIEUR, & pour ma descharge, & pour l'honneur de

# EPISTRE.

ces deux Hommes illustres.  
Car ie suis bien assure qu'el-  
les seront sous vostre prote-  
ction comme dans l'Azyle le  
plus saint & le plus inuiolable  
qu'ayent auourd'huy les bon-  
nes Lettres. Que si les Morts  
estoyent, comme nous, capables  
de passion & de sentiment;  
**MALHERBE** & **SE-**  
**NEQUE** auroient sans dou-  
te bien du suiet de se resiouyr;  
l'un de voir sa derniere volon-  
té accomplie, & l'autre d'a-  
voir en France pour Prote-  
cteur un grand **HEROS**, qui  
ne se fait pas moins aymer par

# EPISTRE.

quel Prince dont  
Conseiller, se foy  
Aussi se prome-  
**CONSEIGNEVR**,  
de V. E. un ac-  
favorable, que le  
qu'il receut a cr. si  
Mestre fut inu-  
Ce cruel luy accomfit  
corps; Vous esten-  
vostre Authorité ce-  
en nom, & de sa menoi-  
Cordie en Espagne fut  
son Berceau, & Ro-  
Theatre de ses Vertus;  
auourd'huy en Fran-  
M. de Malherbe est l'orga-

## EPISTRE.

ses Vertus, que le Prince dont  
il estoit Conseiller, se fit hayr  
par ses vices. Aussi se promet-  
il, **MONSEIGNEUR**,  
de recevoir de V. E. un ac-  
cueil autant favorable, que le  
traittement qu'il receut d'un si  
mauvais Maistre fut inhu-  
main. Ce cruel luy accourfit  
la vie du corps; & Vous esten-  
drez par vostre Authorité cel-  
le de son nom, & de sa memo-  
re. Cordoüe en Espagne fut  
autresfois son Berceau, & Ro-  
me le Theatre de ses Vertus;  
Comme aujour d'huy en Fran-  
ce M. de Malherbe est l'orga-

# EPISTRE.

ne de sa gloire, & le plus excellent interprete des espensées. Cela estant, MONSEIGNEUR, ie croy que vous ne dedaignerez pas de protéger apres sa mort, les escrits d'un homme que vous auez honoré de vostre estime durant sa vie. Outre sa priere, la faueur qu'il a faite à mon fils de luy donner son Nom, & les obligations que ceux de ma maison, & moy en mon particulier, auons à V. E. m'inuient à luy faire ce present. Je vous supplie tres-humblement de le recevoir, avec le

EPISTRE.

que si l'An-  
ne vous le faitoit,  
pour une par-  
monnoissance qu'est  
à rendre,

MONSEIGNEUR.

DE V. E.

le tres humble, & tres-  
obeissant seruiteur,  
I. B. DE BOYER  
à 71

# ÉPISTRE.

mesme visage que si l'Au-  
theur mesme vous le faisoit,  
Et de le prendre pour une par-  
tie de la reconnoissance qu'est  
obligé de Vous rendre,

MONSEIGNEUR,

DE V. E.

Le tres humble, & tres-  
obeissant seruiteur,

I. B. DE BOYER

à vj



# AV LECTEUR.



VOUS sçavez,  
LECTEUR,  
cōbien est recom-  
mendable de soy  
Mōsieur de MAL-

HERBE, & quelles preuues il a  
renduës de son esprit en tous ses  
rars Ourages. Mais en celuy  
cy particulierement, il paroist  
bien qu'il n'excelloit pas moins  
à traduire qu'à inuenter. Car il  
y déduit si nettement les pen-  
sées de son Autheur, que par  
les delicateſſes de nostre Lan-  
gue, il encherit sur les graces  
de la Latine. Vous demeurez

AV LECTEUR.

vous m'avez  
que j'appellerai  
de l'œuvre, si en a  
raison. Mais à mort  
venons, nous à priez  
vostres Lettres, que j'ay  
pouoir traduire, à  
d'attirer sur moi l'in-  
de toutes les Muses.  
il vray qu'un seul  
a peu l'acheuer  
seul Appelle pût au-  
donner le dernier trait  
à cette belle Venus,  
à dessein laisser im-  
Ce qui n'empesche  
que chaque Lex-  
particulier ne soit une  
de l'Art, tant on y  
d'agrément &  
beauté, comme en tous les



## AV LECTEV R.

d'accord avec moy, si vous lisez ces Epistres ; que j'appellerois vn Chef-d'œuvre, s'il en auoit acheué la version. Mais la mort qui l'a preuenu, nous a priuez des dernieres Lettres, que j'ay creu ne pouuoir traduire, à moins que d'attirer sur moi l'indignation de toutes les Muses. Aussi est-il vray qu'un seul MALHERBE a peu l'acheuer comme vn seul Appelle pût autresfois donner le dernier trait de pinceau à cette belle Venus, qu'il voulut à dessein laisser imparfaite. Ce qui n'empesche pas toutesfois que chaque Lettre en particulier ne soit vne merueille de l'Art, tant on y voit esclatter d'agrement & de beauté, comme en tous les

## AV LECTEUR.

autres escrits que nous auons de  
cét excellent homme. Ayant  
eu l'honneur d'estre connu de  
luy, i'ay bien voulu rendre à sa  
memoire ce petit deuoir, que  
d'apporter quelque soing à  
mettre au iour cette Tradu-  
ction. Bien que ie la vous of-  
fre, LECTEUR, ce n'est pour-  
tant pas à moy que vous la de-  
uez, mais à Monsieur BOYER,  
Conseiller du Roy au Parle-  
ment d'Aix, & Neueu de cet Il-  
lustre Autheur, aux vertus & à  
l'estime duquel il a succédé le-  
gitimement. De vous dire au  
reste ce que vaut ce Liure, cela  
seroit superflu, puis que tout le  
monde sçait bien ce qu'a valu  
Monsieur de MALHERBE.  
Je vous parlerois de luy plus

LECTEUR.

& plus au long. Si  
ce n'est trop basses toutes  
celles que luy pourrois  
vous celles qu'il a re-  
çues. La Preface de la pre-  
miere de ses Oeures,  
mon qu'il me suffit de  
dire, que ces loüanges  
sont plus iustes, qu'el-  
les ne le sont à l'homme da-  
vantage. Les le mieux meri-  
tes d'autant plus illustres  
celles luy sont données  
plus rares & des plus  
de nos esprits de nostre Sie-

I. BAYDOIN.

## AV LECTEUR.

hautement, & plus au long, si ie ne croyois trop basses toutes les loüanges que ie luy pourrois donner apres celles qu'il a receües en la Preface de la premiere Partie de ses Oeuures, Tellement qu'il me fuffit de vous dire, que ces loüanges sont d'autant plus iustes, qu'elles s'adressent à l'homme du monde qui les a le mieux méritées; Et d'autant plus illustres aussi, qu'elles luy sont données par vn des plus rares & des plus celebres esprits de nostre Siècle.

I. BAYDOIN.



S V R L A  
T R A D V C T I O N  
D E S E P I S T R E S  
D E S E N E Q V E ,

Faïcte par Monsieur de Mal-herbe,  
Et mise au iour apres sa mort.

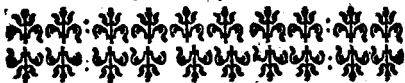
**VOUS** qui pretendiez à la Cour,  
Quand Mal-herbe fut mort, pas-  
ser pour des Mal-herbes ;  
Comme des d'pouilles du iour  
Mille Astres deuiennent superbes,  
Petites clartez de la Nuit ,  
Qui ne regnez que dessus l'ombre ,  
Cachez cette lumiere sombre ,  
Voicy le vray Soleil qui luit.

comme des fleurs  
dans l'horreur des vices pas-  
sés,  
dans la tombe au,  
dans nos tentes ;  
dans le repas,  
dans la cage  
de mal affermé,  
dans nos pas.

DALIBRAY.

*Cet incomparable flambeau  
Qui dissipoit l'horreur des objets plus  
funebres,  
N'a rien perdu dans le tombeau,  
Et chasse toujours nos tenebres;  
Parmy les routes du trépas,  
Où nostre Raison égarée  
Rend l'ame si mal assurée,  
Il conduit encore nos pas.*

**DALIBRAY.**

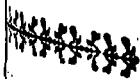


En faueur de feu Monsieur de  
MALHERBE,  
EPIGRAMME.

**Q**UES Muses, dont tu fus la Gloire,  
Plaindroient ta mort avecque  
moy :

*Si ces neuf Filles de Memoire,  
N'estoient mortes avecque toy.*

COLLETET.



AN SENECÆ AD  
Francisco *sermo* a  
D. de MALHERBE,  
in *opus* exposuit,

EPIGRAMMA.

*Simul* et librum hunc  
Lacius, inquit;

*Non iam verus quis meus est*  
SENECA.

SENECÆ tandem SENECAM  
esse MALHERBVM

*Non; verè est, dixit, uterque*  
meus.

L. ISNARD. in Par. Adv. &  
IV. D. ex Pron. Pron.



IN L. AN. SENECAE AD

Lucil. Epistolas, Francico sermone à  
clariss. V. D. de MALHERBE,  
ad amussim expositas,

EPIGRAMMA.

**P** Erlegit simul vt librum hunc  
Lucilius, inquit;  
Nescio iam verus quis meus est  
SENECA.

Vt SENECAE tandem SENECAM  
verum esse MALHERBVM  
Agnouit; verè est, dixit, vterque  
meus.

I. ISNARD. in Par. Adu. &  
I. V. D. ex Pron. Pron.



## Privilege du Roy.

**NOUS** par la grace de Dieu  
Roy de France & de Nauarre,  
à nos amez & feaux Conseillers, les  
gens tenans, nos Cours de Parle-  
ments, Maistres des Requestes de  
nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux,  
Preuosts, leurs Lieutenans, & autres  
nos Iusticiers & Officiers qu'il ap-  
partiendra, salut. Nostre bien-aimé  
Antoine de Sommauille, marchand  
Libraire, nous a fait remonstrer,  
qu'il auroit recouuert, *La seconde  
partie des œuvres de Messire Fran-  
çois de Malherbe, contenant, Les Epi-  
stres de Senegue de sa traduction, Les-  
quelles il desireroit imprimer; ce  
qu'il ne peut faire sans auoir sur ce  
nos lettres, humblement nous re-  
querant icelles. A ces causes, desi-  
rant fauorablemēt traiter ledit Ex-*

... nous luy auons permis &  
... ces preiours, d'im-  
... tant imprimer, vendre &  
... tous les lieux & terres  
... obissance, en celle mar-  
... & auant de fois qu'il  
... lire, durant le temps  
... eniers & accomplis, à  
... pour que ledit liure sera  
... imprimer. Faisant despen-  
... Imprimeurs, Libraires, &  
... quelque condition qu'ils  
... imprimer, vendre, ny distri-  
... aucun endroit d'iceluy le-  
... sans le consentement de  
... ou de ceux qui auront  
... de luy, en vertu des preien-  
... peine aux contreuenans de  
... liures d'amende, applica-  
... Nous, vn tiers à l'Ho-  
... de Paris, & l'autre tiers à  
... de confiscation des e-  
... contrefaits, de tous se-  
... dommages & interrests: me-  
... si aucuns Libraires & Imp-



posant, nous luy auons permis & permettons par ces presentes, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer en tous les lieux & terres de nostre obeyssance, en telle marge & caractere & autant de fois qu'il vouldra le susdit liure, durāt le temps de *neuf ans*, entiers & accomplis, à compter du iour que ledit liure sera acheué d'imprimer. Faisant deffenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de quelque condition qu'ils soient, d'imprimer, vendre, ny distribuer en aucun endroiēt d'iceluy ledit liure sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, en vertu des presentes, sur peine aux contreuenans de trois mille liures d'amende, applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, de confiscation des exemplaires contrefaits, de tous ses despens, dommages & interests: mesmes si aucuns Libraires & Impri-

mēurs de nostre Royaume, où e-  
strangers trafiquans en iceluy, e-  
stoient trouuez saisis d'aucun des  
exemplaires contrefais, Nous vou-  
lons qu'ils soient condamnez en  
pareille amende, despens, domma-  
ges, & interests que s'ils les auoient  
imprimez ou faict imprimer, A  
condition qu'il sera mis deux exem-  
plaires dudit liure dans nostre Bi-  
bliothèque publique, Et vn autre en  
celle de nostre tres-cher & feal le  
sieur Seguier, Cheualier, & Chan-  
celier de France, auant que de le  
pouuoir exposer en vente, à peine de  
nullité des presentes, du contenu  
desquelles nous voulons & vous  
mandons que vous fassiez iouyr &  
vser plainement ledit Exposant, ou  
ceux qui auront charge de luy. Vou-  
lons aussi qu'en mettant vn bref ex-  
traict des presentes au commence-  
ment ou à la fin dudit liure elles  
soient tenuës pour bien & deuëment  
signifiées, & que foy y soit adiou-

l'Original Mandons  
notre H. L. L.  
ce requis, de faire  
des presentes tous  
suffisantes, sans demander  
plus, vñ ne parais-  
notre plaisir, nonobstant  
H. L. L. chartre Norman.  
& autres lettres à  
Donne à Amiens le  
de Décembre mil six  
cent six: & de nostre regne  
quatrième.

Le Roy en son Conseil,  
DE MONCEAUX.  
Le grand sceau de cire jaune.

à imprimer pour la seconde  
le premier iour de Février,  
1639.

Les exemplaires ont esté fournis.

stée comme à l'Original. Mandon̄  
en outre au premier nostre Huiſſier  
ou Sergent sur ce requis , de faire  
pour l'exécution des presentes tous  
exploicts necessaires, sans demander  
autre permission , visa ne parcatis:  
Cartel est nostre plaisir, nonobstant  
clameur de Haro , chartre Norman-  
de , prise à partie , & autres lettres à  
ce contraires. Donné à Amiens le  
sixiesme iour de Decembre mil six  
cents trente-six : & de nostre regne  
le vingt-septiesme.

Par le Roy en son Conseil,

DE MONCEAUX.

Et sellé du grand seau de cire iaune.

Acheué d'imprimer pour la seconde  
fois, le premier iour de Féurier,

1639.

Les exemplaires ont esté fournis.

LES

# PISTRES

DE SENEQUE,

Traduction de Meflie

DE MALHERBE.

## PISTRE I.

ARGUMENT.

Il n'y a rien de si utile que l'homme  
celle qu'il méprise le plus.  
Autrement qu'on peut apporter  
autre du temps, c'est de le bien  
en tout âge.

O ie y Lucilius mon amy  
comme il vous faut faire :  
Désengagez-vous , & ren-  
dez-vous à vous mesmes ; &  
deformais le temps que pas-  
sen vous a fait perdre par force , &  
et échappé d'autre façon ,



LES

## EPISTRES

DE SENEQUE,

De la Traduction de Messire  
FRANÇOIS DE MALHERBE.

## EPISTRE I.

## ARGUMENT.

1. Le temps est la seule chose que l'homme possède, & celle qu'il méprise le plus.
2. Le seul remède qu'on peut apporter à la fuite du temps, c'est de le bien employer en tout âge.

**L**UCIUS. O re y Lucilius mon amy  
comme il vous faut faire !  
Desengagez-vous, & ren-  
dez-vous à vous mesmes; &  
desormais le temps que par-  
cy-dénar on vous a fait perdre par force, ou  
qui vous est eschappé d'autre façon, ra-

A

## 2 LES EPISTRES

massez-le, & le conseruez curieusement à l'aduenir. Croyez que ce que ie vous escriis est veritable. Du temps que nous auons, vne partie nous est ostée, l'autre desrobée, & l'autre s'escoule sans s'en apperceuoir; Mais on ne le sçauroit perdre plus hôteusement, que n'en faisant point de conte. Vne grâde partie de la vie se perd à mal faire, vne tres-grâde à ne riē faire, & toute à faire des choses à quoy nous ne pensons pas. Car où me trouuerez-vous vn seul homme qui mette prix au temps, qui taxe la valeur d'un iour, & qui reconnoisse que de moment en moment il s'approche du tombeau? Nous nous trompons ordinairement en vne chose; c'est que voulant considerer la mort, nous regardons deuant nous, & la plus grande part en est desia passée. Tout ce que nous auons consumé de nostre âge est entre les mains de la mort. Faites donc ie vous prie cōme vous m'escriuez: ne laissez pas eschapper vne heure seulemēt; & de ceste façon employant le iour où vous estes, au moins aurez-vous gaigné ce point que vous n'aurez pas tant affaire du lendemain. Nous perdons la vie cependant que nous la differons; & tout ce dequoy nous iouyssons au monde n'est à nous que par emprunt. Le temps est la chose seule dequoy nous nous pouuons dire proprietaires: & tout le bien que la nature a voulu que nous posse-

ESENEQVE.

... que vous me demande-  
 z, je vous le diray, & de la façon  
 que vous voudrez. Mais si vous  
 ne le voulez pas, je ne le dirai  
 point. Je ne suis point obligé de  
 vous le dire, & de la façon que  
 vous voudrez. Je ne suis point  
 obligé de vous le dire, & de la  
 façon que vous voudrez. Je ne  
 suis point obligé de vous le dire,  
 & de la façon que vous voudrez.  
 Je ne suis point obligé de vous  
 le dire, & de la façon que vous  
 voudrez. Je ne suis point obligé  
 de vous le dire, & de la façon  
 que vous voudrez. Je ne suis  
 point obligé de vous le dire, &

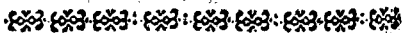
## DE SENEQUE. 3

dions, encore est il si glissant & si fugitif, qu'il est en la puissance du premier venu de le nous oster. Toutefois nous sommes tellement aveuglez, que le plus petit bien-faict que nous receuons, & duquel il est aisé de nous acquitter, nous nous en estimons infiniment redevables: & si nous avons reçu du temps, nous ne faisons pas compte de rien devoir, combien que ce soit la seule faueur de laquelle l'homme du monde le plus officieux ne scauroit jamais se reuencher.

II. Peut-estre que vous me demanderez de quelle façon ie m'y gouerne, moy qui donne ces aduertissemens, ie vous en parleray franchement, ie fais tout ainsi que fait vn hōme qui ayme le luxe, & qui toutesfois ne laisse pas de prédre garde à ses affaires: ie tiens le bureau de ma despense, & ne puis pas dire que ie ne perds rien: mais au moins puis-ie dire cōbien ie perds, pourquoy ie perds, & de quelle façon. Ie scauray bien rendre cōpte de ma pauvreté. Ainsi m'aient-il cōme à ceux qui sont tombés en necessité par accident, & non par leur defect: Tout le monde les plaint, mais personne ne leur ayde: Et quoy donc? Ie ne scaurois estimer pauvre celuy qui se contente du peu qui luy reste. Toutesfois ie vous conseille de garder ce qui est à vous, & de commencer de bonne heure à

# 4 LES EPISTRES

vous rendre bon mesnager : Car ainsi que nos peres ont estimé tres-sagement, Il est bien tard d'espargner le vin, quand il est à la lie : pource que non seulement ce qui reste est peu de chose, mais encore est-ce le pire du vaisseau.



## EPISTRE II.

### ARGUMENT.

1. La lecture de diuers liures nuit plus qu'elle ne profite.
2. Celuy n'est pas pauvre qui a peu, mais bien celuy qui desire dauantage de ce qu'il a.

**L**E que vous m'escriuez, & ce que iournellement on me raconte de vous, m'en fait esperer beaucoup de bien. Vous n'aymez pas à courir, & ne rompez pas vostre repos en changeant à toute heure de place : ceste agitation ne peut estre que d'un esprit où il y a de la maladie. Le premier argument qui nous fait iuger que nous auons l'ame tranquille, c'est quand elle demontre ferme, & s'arreste avecque soy : Toutesfois prenez vous garde que ceste lecture que vous faites de

SENEQUE.

vous rendra bon mesnager : Car ainsi que nos peres ont estimé tres-sagement, Il est bien tard d'espargner le vin, quand il est à la lie : pource que non seulement ce qui reste est peu de chose, mais encore est-ce le pire du vaisseau.

vous n'aymez pas à courir, & ne rompez pas vostre repos en changeant à toute heure de place : ceste agitation ne peut estre que d'un esprit où il y a de la maladie. Le premier argument qui nous fait iuger que nous auons l'ame tranquille, c'est quand elle demontre ferme, & s'arreste avecque soy : Toutesfois prenez vous garde que ceste lecture que vous faites de

vous rendra bon mesnager : Car ainsi que nos peres ont estimé tres-sagement, Il est bien tard d'espargner le vin, quand il est à la lie : pource que non seulement ce qui reste est peu de chose, mais encore est-ce le pire du vaisseau.

A 113

api animi ista iactantia



# DE SENEQUE.

beaucoup d'Autheurs & de toute sorte de  
 liures, n'ait quelque chose de changeant  
 & de mal assésuré. Il se faut particuliere-  
 ment attacher à certains esprits, & se nour-  
 rir avec eux, si vous en voulez tirer quel-  
 que chose qui vous demeure ferme en l'en-  
 tendement. Estre par tout c'est n'estre en »  
 nulle part. Ceux qui passent leur vie à vo- »  
 yager font beaucoup d'hostes & point d'a- »  
 mis. Il en prend de mesme à ceux qui  
 ne prennent conuersation particuliere  
 avecque pas vn esprit, mais passent en  
 poste par dessus toutes choses. La vian-  
 de qu'on rejette aussi-tost qu'on l'a prise ne  
 peut faire bien, d'autant qu'elle n'a pas le  
 loisir de se joindre à la substance du corps.  
 Il n'est chose au monde si contraire à la  
 santé, que de changer trop souuent de re-  
 medes : & n'est pas possible qu'une playe  
 se cicatrise, quand d'une heure à l'autre  
 on y fait essay de diuers medicaments. La-  
 mais vne plante souuent remuée ne se peut  
 bien enraciner : & n'est rien de si vtile qui  
 puisse faire bien, ne faisant que passer : La » infest,  
 pluralité des liures diuise l'esprit : pource » p. 222.  
 ne pouuant lire autant de liures que vous » L. XLV.  
 en pouuez auoir, c'est assez d'en auoir au- »  
 tant que vous en pouuez lire. Mais vous  
 me direz que tantost vous prenez plaisir  
 d'en voir vn, tantost vous en voulez lire  
 vn autre : C'est le faict d'un estomach dé-

A iij

agui animi ista iactatio est...

## 6 LES EPISTRES

gousté, d'entamer plusieurs sortes de viandes desquelles la diuersité fait plus de corruption, qu'elle n'apporte de nourriture. Lisez donc tousiours les plus approuuez: & si par fois il vous vient en fantaisie de vous diuertir à la lecture des autres, vous le pouuez faire, mais que vous reueniez tousiours aux premiers. Ne laissez passer iour que vous ne vous soyiez fortifié de quelque deffense nouuelle contre la pauvreté, la mort, & les autres pestes de la vie: Et quand vous aurez ietté les yeux sur plusieurs choses de cette variété, triez en vne, & la mettez en reserue le mesme iour.

II. Quant à moy, i'en fais ainsi. Je ly beaucoup pour auoir le moyen d'appréhendre quelque chose: Voicy le profit que i'ay fait aujourd'huy dans Epicure: car il m'auient quelquefois de passer au camp des ennemis, non pour me ranger de leur party, mais pour espier leurs actions. C'est, dit-il, vne chose honorable que la pauvreté contente. Mais ce n'est pas pauvreté s'il y a du contentement: Et quiconque se peut accorder avec la pauvreté, ne peut estre que riche. Ce n'est pas estre pauvre que d'auoir peu, mais bien de desirer davantage que ce qu'on a. Car, que nous importe combien nous auons de thresors aux coffres, de bled aux greniers, de trou-

*Seneca opes, inopiam cupiditatem*  
*Il est possible les biens que l'on a*  
*peut. Regnard } Acte IV. Sc. 13.*  
*le joueur }*  
*Il est pauvre quand on n'a point de...*



SENEQUE. 7

Je ne sçay pas si vous  
avez reçu la lettre que  
je vous envoie par  
le portier. Je ne sçay  
pas si vous l'avez  
lue. Je ne sçay pas  
si vous l'avez  
envoyée à son  
destin. Je ne sçay  
pas si vous l'avez  
envoyée à son  
destin.

\*\*\*\*\*

LISTRE III.

ARGUMENT.

Je ne sçay pas si vous  
avez reçu la lettre que  
je vous envoie par  
le portier. Je ne sçay  
pas si vous l'avez  
lue. Je ne sçay pas  
si vous l'avez  
envoyée à son  
destin. Je ne sçay  
pas si vous l'avez  
envoyée à son  
destin.

Je ne sçay pas si vous  
avez reçu la lettre que  
je vous envoie par  
le portier. Je ne sçay  
pas si vous l'avez  
lue. Je ne sçay pas  
si vous l'avez  
envoyée à son  
destin. Je ne sçay  
pas si vous l'avez  
envoyée à son  
destin.

Je ne sçay pas si vous  
avez reçu la lettre que  
je vous envoie par  
le portier. Je ne sçay  
pas si vous l'avez  
lue. Je ne sçay pas  
si vous l'avez  
envoyée à son  
destin. Je ne sçay  
pas si vous l'avez  
envoyée à son  
destin.

A iiiij

# DE SENEQUE. 7

peaux aux champs , d'argent en vfure , fi nous auons tousiours la main fur le bien de nostre voifin , & ne confiderons pas ce que nous auons acquis: mais ce qui nous reſte d'acquérir : Voulez-vous ſçauoir quelle eſt la meſure des richelſſes ? La premiere eſt d'auoir ce qui nous eſt neceſſaire: » & la ſeconde , d'auoir ce qui nous ſuffit. »



## EPISTRE III.

### ARGUMENT.

1. *Il faut penſer long-temps à faire vn amy; mais apres l'auoir fait il ne luy faut tenir rien de caché.*
2. *On n'eſt pas moins blaſmable de ne ſe fier à perſonne, que de ſe fier à tout le monde.*
3. *Le Sage doit chercher le repos dans vn honneſte travail.*

**V**ous auez mis les lettres que vous m'eſcriuez entre les mains d'un que vous me mandez eſtre voſtre amy : puis tout auſſi-toſt vous m'aduertillez que ie ne luy communique pas entierement tout ce qui vous touche; & me dites que vous meſ-

me n'avez pas de coustume de le faire; si bien qu'en vne mesme heure vous l'aduouiez & desaduouiez pour amy. mais à mô aduis, vous l'avez appellé vostre amy d'un nom general, comme nous baillons le titre de Monsieur à ceux que nous rencontrons par la rue, quand il ne nous souuient pas assez-tost côme ils s'appellent. Or oublions cela: mais ie vous apprens que si vous estimez quelqu'un vostre amy, de qui vous ne vous fiez autant que de vous mesmes, vous vous abusez entierement, & ne sçavez pas ce que petit vne parfaite amitié.

I. Deliberez de toutes choses avec vostre amy ; mais deliberez de luy-mesme premierement : apres l'amitié contractée il faut de la confiance : deuant que de la contracter il faut du iugement ; Et ceux sont les choses au rebours, qui contre l'aduis que donne Theophraste , attendent à iuger d'une personne apres qu'ils se sont embarquez à l'aymer , & comme ils l'ont reconnuë, c'est assez qu'ils en retirent leur amitié. Quand il sera question de faire vn amy , pensez-y long-temps auparauiant : quand vous vous y serez resolu, ne luy tenez rien de caché : parlez aussi confidamment avec luy qu'avec vous-mesme. Il est vray que ie vous conseille de viure d'une façon que vous ne fassiez rié de quoy vous craigniez de vous fier, mesmes à vostre en-

ENEQUE,

[illegible]

A v

## DE SENEQUE. 9

nemy. Mais pource qu'il se passe des choses que l'accoustumance a mises au rang de celles qu'on appelle secretes, faictes part à vostre amy de tous vos ennuys, & generally de tout ce que vous avez dans le cœur. Vous le rendrez fidele, s'il voit que vous l'avez en cette opinion : car il aduient souuēt que faisant paroistre que nous auons peur d'estre trompez, nous aduertissons les autres de nous tromper, & donnons vn honnestre pretexte de faillir à ceux que nous ne tenons pas pour gens de bien. Pourquoi donc reticndray-je en la presence de mon amy, ce que j'auray volonté de dire ? Et pourquoi ne me reputeray-je en sa compagnie aussi seul que s'il n'y auoit que moy ?

II. Il y en a qui content indifferement à toutes personnes ce qui ne se doit dire qu'à leurs amis ; & deschargent incontinent ce qui les demange en l'oreille du premier venu : d'autres au contraire vont retenus à l'endroiēt de ceux mesmes qu'ils ayment le plus, & r'appellent tout ce qu'ils ont de secret au plus interieur de leur ame, avec tant de soupçon qu'à peine se peuuent-ils asseurer de leur propre conscience. L'vn & l'autre ne valent rien : car il ne se faut ny fier, ny desfier de tout le monde : il est vray que de ces deux vices j'en tiendrois vn pour estre le plus hon-

# 10 LES EPISTRES

neste, & l'autre pour estre le plus assuré.

III. Avecque mesme raison pouuons-nous reprédre & ceux qui sont en vne perpetuelle inquietude, & ceux qui ne se reposent iamais: car ie ne trouue pas que ce soit industrie d'aimer la rumeur & le tumulte, mais plustost le debatement d'une ame perplexe & trauaillée: comme aussi ie n'estime pas repos, de ne pouuoir supporter le moindre mouuement du monde, mais bien vne dissolution & languissement. Pource vous retiendrés ce que t'ay trouué dans Pomponius: Il est des hommes qui se sont tellement retirés aux cachettes de la solitude, qu'ils estiment tout ce qui est au iour estre en trouble & confusion: ce sont deux points qu'il faut mesler ensemble, trauailler en se reposant, & se reposer en trauaillant: Demandes-en aduis à la Nature: elle vous respondra, qu'elle a fait le iour & la nuit.



## EPISTRE IV.

### ARGUMENT.

- I. Du contentement de l'Ame, apres qu'elle a quitté les vices.*
- II. Du peu de suiet que nous auons*

DE SENEQUE II

éviter la mort.

...autres qui se meurent à la  
...la Nature, est la plus grande  
...de l'homme.

...comme vous avez com-  
...le vous haïtes le plus qu'il  
...afin de goûter plus  
...contentement que comme l'ame,  
...elle-même de regner: De là la

...à la reformation de

...une partie de cette vaine  
...plus qu'il en apporte la corrup-  
...me, quand elle est desha-

...sans aucune tache, est

...plus agréable. Il vous sou-

...vous fusses aise quand on

...à Perse, & qu'on vous bail-

...d'homme: Vous le ferez sans

...beaucoup d'avantage, quand

...vous aurez quitté cette ame de

...la Philosophie vous aura

...place au nombre des hom-

...de cette enfance se passe

...ce qui est le plus impertun,

...d'enfance nous demeurent:

...de pis, c'est que nous

...ensemble l'autorité des vieill-

...les vices des garçons: non pas

...seulement, mais des enfans



# DE SENEQUE. II

*de craindre la mort.*

*III. La pauvreté qui se mesure à la  
regle de la Nature, est la plus gran-  
de richesse de l'homme.*

I. **C**ontinuez comme vous avez com-  
mencé, & vous hastés le plus qu'il  
vous sera possible, afin de gouter plus  
long tēps le contētement que donne l'ame,  
quand elle est reformée & réglée : Desia la  
peine qu'on prend à la réformation & au  
reglement est vne partie de ceste iouys-  
sance : mais le plaisir qu'apporte la contem-  
plation d'une ame, quand elle est desia  
pure, luisante, & sans aucune tache, est  
chose bien plus agreable. Il vous sou-  
vient combien vous fustes aise quand on  
vous osta la Pretexte, & qu'on vous bail-  
la la robbe d'homme : Vous le ferés sans  
comparaison, beaucoup d'avantage, quand  
apres que vous aurés quitté cete ame de  
jeune garçon, la Philosophie vous aura  
fait prendre place au nombre des hom-  
mes : car l'âge de cette enfance se passe  
bien, mais, ce qui est le plus importun,  
les conditions d'enfance nous demeurent :  
& ce que i'y trouue de pis, c'est que nous  
avons tout ensemble l'autorité des vieil-  
lards, & les vices des garçons : non pas  
des garçons seulement, mais des enfans.

## 12 LES EPISTRES

Ceux-là craignent les choses de peu d'importance, ceux-cy apprehendent mesmes celles qui ne sont du tout point, & nous auons peur des vnes & des autres.

II. Apprenez seulement, & vous trouuerés qu'il est de certaines choses qu'il faut d'autant moins redouter, qu'elles semblent apporter plus de frayeur & d'estonnement: le mal qui vient le dernier ne peut iamais estre. La mort vient à vous: s'il estoit possible qu'elle demeurast avecque vous, ce seroit occasion de la craindre: mais il faut par force ou qu'elle n'arrive pas, ou qu'elle passe de long. Vous me dirés qu'il est mal aisé de conduire l'ame à ceste resolution de ne faire point de cas de la mort, mais ne voyés-vous pas combien sont petits les subiets qui souuent ont faict que plusieurs n'en ont tenu compte. Vn amoureux s'est pendu deuant la porte de sa maistresse, vn esclaue importuné des mauuais traitemens de son maistre s'est precipité du haut de la maison en bas, vn autre qui s'en estoit fuy, a mieux aimé se mettre vne dague dans le sein que de se laisser ramener. Et douterés vous que la vertu n'ait autant de puissance comme la peur? Il n'est pas possible que celuy passe la vie en assurant, qui prend trop de peine à la prolonger, il met le conte de beaucoup d'années entre les felicités qui luy semblent plus desira-

## DE SENEQUE. 13

deux, si bien que vous ayez de la peine à vous en défaire, tant que quand il sera question de vous en défaire, vous ne le ferez à regret, & vous ne serez point comme ceux qui se sont enuoyés par la violence, empoisonnés des cypres, & se sont précipités à la première cascade. La plus grande partie des hommes, entre la crainte de la mort, & le contentement de la vie, pour ce qu'ils ne veulent de vivre, ny la licence de mourir. Apprenez à vivre à vostre aise, & à vous en défaire sans les ennuys que vous pourriez auoir à la fin de la vie. Vn bien n'est pas qu'il soit ne peut resister ce qui est possible, s'il ne fait compte de le faire, & ne tient son ame préparée au moment. Or il n'est choise de plus difficile si peu que de celle qui est si difficile, ne le peut regretter. Ne vous imaginez tout ce qui peut vous enuoyer aux plus grands, & vous en défaire. La teste de Pompeius est auant d'un popille & d'un chœur de Crassus esprouua l'insolence d'un Parthe. Cains Cesar remit son corps à la discretion du Triumvirat, & luy-mesme enfin bailla son corps à Cherea. Iamais la fortune ne se fust en si haut, qu'elle ne le menast en si bas, & qu'elle luy

bles. C'est ce qu'il faut que vous ayés au deuant des yeux, afin que quand il sera question de desloger, vous ne le faciés à regret, & ne l'embrassiés point comme font ceux, qui en allant à vau-l'eau, trainés par la violence d'un torrent, empoignent des espines, & s'accrochent à la premiere chose qui se presente. La plus grande partie des hommes, florit entre la crainte de la mort, & les tourmens de la vie, pourcc qu'ils n'ont ny la volonté de viure, ny la science de mourir. Apprenés à viure à vostre aise, en laissant à part les ennuyes que vous peut apporter la sollicitude de la vie. Un bien pour grand qu'il soit ne peut resioüir ce-luy qui le possede, s'il ne fait compte de le pouuoir perdre, & ne tient son ame preparée à cet inconuenient. Or il n'est chose de qui la perte nous estonne si peu, que de celle laquelle estant perduë, ne se peut regretter. Il faut donc vous imaginer tout ce qui peut arriuer mesme aux plus grands, & vous fortifier à l'encontre. La teste de Pompeius receut iugement d'un papille & d'un châtut. Celle de Crassus esprouua l'insolence cruauté d'un Parthe. Caius Cesar remit celle de Lepidus à la discretion du Tribuna Decimus, & luy-mesme enfin bailla la sienne à Chereas. Iamais la fortune ne met un homme si haut, qu'elle ne le menasse de souffrir en soy-mesme, ce qu'elle luy

## 14 LES EPISTRES

permet de faire à l'endroit des autres. Il ne se faut pas fier à la bonnasse, la mer est irritée en vn moment, & bien souuent d'une heure à l'autre les bateaux se perdent à l'endroit mesme, auquel ils s'estoient sauez auparauant. Souuenez-vous que vous pouués auoir la gorge coupee aussi bien d'un voleur que d'un ennemi. Quand bien vous aurés vostre vie asseurée contre ceux qui ont le plus de puissance, vous n'aurez rien fait, puis que le moindre valet que vous aurés à la puissance de vous l'oster quand il luy plaira. Je veux dire que quiconque mesprise sa vie, est maistre de celle d'autrui. Representés-vous les exemples de ceux qui sont morts de la main de leurs domestiques, ou par vne violence descouuerte; ou par surprise, vous trouuerés que la colere des Roys n'en a pas fait davantage mourir, que le dépit & l'indignation des propres seruiteurs. Que vous importe donc si celuy de qui vous aués peur est fort ou foible, puis que le plus foible du monde est assés fort pour faire ce que vous craignés? Mais si d'auanture vous tombés entre les mains de vos ennemis, le vainqueur vous fera mener à la mort? Je veux qu'il le face, vous fera-t'il mener en autre part qu'au lieu mesme où vous allés? pourquoy estes vous si abusé de commencer à cet heure d'auoir sentiment d'un

DE SENEQVE 15

de vous en dire si j'a de la honte.  
 Mais si vous m'en donnez l'occasion,  
 je vous en dirai ce que j'en pense.  
 Ce sont les conditions de la  
 vie, si nous voulons en  
 jouir, nous devons en faire  
 ce que nous pouvons. Et si la  
 fortune nous rend toutes les  
 choses nécessaires & d'inquietude.  
 Mais le temps de mourir m'a appris.  
 Ce n'est pas de ce que j'ai  
 de bon amour d'huy ; cette fleur  
 de mon jardin, que les pre-  
 miers, la pauvreté qui se mesure à la  
 fortune, est la plus grande richesse  
 que l'on puisse posséder. Voulez-vous  
 en être est cette règle, & que les  
 autres nous aient, de n'avoir  
 de la faim, point de soif, ny point de  
 besoin de chauffer la faim, & la soif, si n'est  
 en question de courir les portes des  
 autres, & se faire suer à leurs frondes ma-  
 giques, si nous qu'autant d'affaires con-  
 viennent à l'apparence extérieure d'hon-  
 neur. On n'a que faire de transférer la  
 charge de se consumer à la suite d'une ar-  
 gument ne desire rien qui ne se trouve  
 par, & avecque peu d'incommodité.  
 Ces choses superflues qu'on a de la  
 honte, & qu'il faut s'efforcer pour les acquies-  
 cer, sont vices nos habits, vieillir  
 nos dents, & courir aux images

ne chose que vous endurés il y a desia long temps? Le vous dis que depuis l'heure que vous estes né, on vous mene continuellement à la mort. Ce sont les considerations qu'il nous faut auoir, si nous voulons attendre en repos cette heure derniere, de laquelle la crainte nous rend toutes les autres pleines de trauail & d'inquietude.

III. Mais il est temps de clorre ma lettre. Je m'en vay vous faire part de ce que i'ay treuvé de bon aujourd'huy; ceste fleur n'est non plus de mon iardin, que les precedentes, La pauureté qui se mesure à la regle de nature, est la plus grande richesse que l'homme sçache posseder. Voulés vous sçauoir quelle est cette regle, & quelles bornes elle nous a prescrites, de n'auoir point de faim, point de soif, ny point de froid? Pour chasser la faim, & la soif, il n'est point question de courtoiser les portes des Grands, & se rēdre suiet à leurs froides mines, qui ne sont qu'autant d'affronts couuerts d'une apparence exterieure d'humanité. On n'a que faire de traueser la mer, ny de se consumer à la suite d'une armee. Nature ne desire rien qui ne se trouue par tout, & avecque peu d'incommodité. C'est aux choses superflues qu'on a de la peine, & qu'il faut s'uer pour les acquerir qui nous font vser nos habits, vieillir sous les rentes, & courir aux riuages

estrangeurs. Ce qui suffit se recouvre sans beaucoup de difficulté.



## EPISTRE V.

## ARGUMENT.

*I. Il faut estre Philosophe en effet, & non pas en apparence.*

*II. Vne trop grande austerité de vie est ridicule & blaspnable.*

*III. L'esper & la crainte donnent la gesne à nostre ame.*

**I.** J'Approuue infiniment vostre dessein, & suis bien aise de ce que sans vous soucier d'aucune autre chose, vous employés tout vostre labeur à vous reformer, & vous rendre meilleur de jour en jour. Je ne vous conseille pas seulement de continuer, mais ie vous en prie. Toutesfois gardés-vous de ressembler à quelques-uns, qui n'ayant pas tant de soin de bien faire comme ils affectent, prennent plaisir à viture ou à s'habiller avec quelque particularité qui les face regarder. Fuyez ces façons de faire de ceux qui se laissent croistre les cheveux sans les couper, negligent leur

estrangeur dans capitale aux n-  
deux autres, & de tous  
les autres, qui n'ont autre  
raison, combien qu'ils la la-  
issent différer de l'ordinaire.  
La Philosophie n'est de soy-  
mes que assés d'ennuis & de  
travail; ce sera-ce si nous com-  
mencerons à nous lever de la fréquen-  
te des hommes: le veux bien  
que j'effusions d'avec eux ininter-  
rompu, mais si faut-il que nostre appa-  
rence soit populaire: ne soyons  
mécaniques, ny mécaniques en  
allant: n'ayons point de  
d'or, ny d'ornement d'or-  
ne en nostre vaisselle d'argent:  
si d'aimons pas que ce soit  
une marque de frugalité de n'en  
avoir point. Vivons mieux que le  
peuple: ne soyons au contraire du peuple:  
nous éloignerons de nostre  
ceux de qui nous desirons l'in-  
fluence, & serons que de peur d'estre sa-  
muer en toutes nos actions, ils  
ne voudront imiter en pas vne. La  
chose que nous promet la Philo-  
sophie le sens commun, l'humanité  
de la conversation, de laquelle  
nous bannissons, si nous faisons des  
choix différents.

# DE SENEQUE: 17

barbe, iurent vne haine capitale aux richesses, couchent contre terre; & toute telle maniere d'artifices, qui n'ont autre but que l'ambition, combien qu'ils la suivent par vne voye differente de l'ordinaire. Le nom de la Philosophie n'est de soy, mesme que trop assailly d'envieux & de calomniateurs; que sera-ce si nous commençons à nous separer de la frequentation du reste des hommes? Je veux bien que nous differions d'avec eux interieurement; mais si faut-il que nostre apparence exterieure soit populaire: ne soyons pas ny superbes, ny mechoniques en nostre habillement; n'ayons point de moulures d'or, ny d'enrichissement d'orfèvrerie en nostre vaisselle d'argent: mais aussi n'estimons pas que ce soit vne grande marque de frugalité de n'en avoir du tout point. Vivons mieux que le peuple, non pas au contraire du peuple: autrement nous esloignerons de nostre compagnie ceux de qui nous desirons l'instruction, & ferons que de peur d'estre sujets à nous imiter en toutes nos actions, ils ne nous voudront imiter en pas vne. La premiere chose que nous promet la Philosophie c'est le sens commun, l'humanité naturelle, & la conuersation, de laquelle nous nous bannissons, si nous faisons des professions differentes.

## 18 LES EPISTRES

II. Prenons garde que les choses mesmes par lesquelles nous recherchōs à nous faire admirer, ne soient celles qui nous rendent odieux & ridicules. Nostre intention est de viure selon nature. C'est chose contraire à la nature de se tourmenter le corps, de mépriser les commodités qui sont de peu de coustange, de prendre plaisir aux ordures, & se nourrir de viandes sales, grossieres & desdaigneuses. C'est autant de folie de fuyr les choses qui sont en vſage, & qui se recourent avec peu de peine, comme c'est de luxe de rechercher les delicates. La Philosophie veut bien qu'on soit sobre & content de peu, mais non pas qu'à force de l'estre par trop, on reduise le corps à n'en pouuoir plus. Il faut qu'en la sobriété tout y soit honneste; & qu'il n'y ait riē de mechanic. Je n'ayme que cette sorte de vie. Treuons vn temperament à la nostre entre les bonnes mœurs, & les mœurs vulgaires. Qu'il n'y ait personne qui ne connoisse nostre maniere de viure? Que tout le monde l'admire. Mais quoy? ne ferons-nous rien que ce que les autres font? N'y aura-t'il point quelque difference de nous à eux? Si aura certes, il y en aura beaucoup. Quelqu'un veut-il treuuer à redire en nous? Faisons luy connoistre que nous sommes fort dissemblables du commun des hommes. Que celuy

## SENEQUE 19

celuy nostre maison comme plus que la richesse de nos biens. C'est une grande moderation à se contenter d'une vaine apparence d'argent. Mais se ne pas monder en celuy qui se contente d'argent, comme d'argent. C'est auoir le cœur bien content de ne pouuoir s'accommoder d'argent. Mais voyez le profit que nous en auons, auquel se veut que nous ne l'ay trouue dans nostre vie. C'est le but de nos desirs fortifie en nous. Les choses qui nous sont nécessaires. Soytes exempt de souhait, de crainte. Ne donnez point de choses si contraires ne puissent estre entre-elles. Ce que se vous ne, mon amy Lucius, & quoy ne semblent pas estre d'accord, est d'accord, & s'attachent l'une à l'autre. Car comme le prisonnier & le soldat sont de garde, sont liez à une cause, ainsi ces deux choses, quoy qu'elles marchent ensemble, & la l'esperance.

Je ne m'en tiens pas neantmoins, car nous deux mettent à la gêne vn soldat, & sont doublement languissans en anxiété. La principale crainte est de l'autre procede sans dou-



qui entre dans nostre maison tienne plus de conte de nous que la richesse de nos meubles. C'est vne grande moderation à l'homme d'estre aussi content d'une vaisselle de terre que d'une d'argent. Mais ie ne l'estime pas moindre en celuy qui se sçait seruir de la vaisselle d'argent, comme de celle de terre. C'est auoir le cœur bien lasche que de ne pouuoir s'accommoder avec les richesses. Mais voicy le profit que j'ay fait aujourdhuy, auquel ie veux que vous preniez part. J'ay trouué dans nostre Hecato, que le but de nos desirs fortifie entierement les remedes qui nous sont nécessaires contre la peur. Soyés exépt de souhait, & vous le serés de crainte. Ne doutez point que deux choses si contraires ne puissent bien subsister entre-elles. Ce que ie vous dis est vray, mon amy Lucius, & quoy qu'elles ne semblent pas estre d'accord, elles le sont neantmoins, & s'attachent l'une à l'autre. Car comme le prisonnier & le soldat qui luy sert de garde, sont liez à vne mesme chaine, ainsi ces deux choses, quoy que differentes, marchent ensemble, & la peur suit l'esperance.

III. Ie ne m'en étonne pas neantmoins, puis que toutes deux mettent à la gêne vn esprit irresolu, & font doublement languir celuy qui est en attéte. La principale crainte de l'un & de l'autre procede sans dou-

## 20 LES EPISTRES

re de ce que nous ne portons point nos pensées aux choses presentes, mais les enuoyons bien loing au deuant de celles qui sont à venir. Voylà comme la Preuoyance, qui fait la plus haute felicité de la vie, est changée en mal-heur. Les bestes sauages fuyent les dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux, & sont en seureté apres en estre échappées. Il n'en est pas ainsi de nous. Le passé nous fasche, l'aduenir nous met en peine, & beaucoup de biens que nous auons nous acheminent à de grands maux : car nostre memoire nous r'ameine la Crainte, qui est vne facheuse maladie: & la Preuoyance la fait venir auant le temps. Or il n'est point d'homme qui soit reduit à ce poinct de misere, par le seul obiet des choses presentes.



## EPISTRE VI.

### ARGVMENT.

- I. Plus on se connoist éloigné du Vice,  
& plus on est proche de la Perfection.*
- II. La Science est inutile, si elle ne  
"passe des uns aux autres.*
- III. On apprend plus par la cōuersa-*

## DE SENEQUE. 21

*aux Doctes, que par la lecture  
d'vrayes.*

à connoître, mon Amy  
que non seulement se deu  
mais qu'il se fait vne nouuelle et  
mais se voy meime le n'ose tou  
promettre, qu'en ma  
l'incertain, si n'y ait encore  
que se lon de change  
semble aussy, qu'en moy de se  
de beaucoup de choses, qu'il faut  
deux, ou corriger, ou sau  
s'habitant. Cela iustifia de me  
ne ne apprendre à mon esprit ou à  
me en mieux par la connoissance  
des vices, que iusques icy il auoit  
de fait des malades avec lesquels  
deux, quand ils ont senty leur  
deux doncques bien aise de vous  
de par d'un changement &  
de à mien. Car ie commencerois  
deux esperer de nostre amitié:  
de de cete vraye amitié, que ny  
de la Crainte, ny le loing que nous  
deux interets ne nous peuuent fair  
de. De cete amitié dis-ie, avec la  
deux hommes meurent, & pour laquel  
deux plaisir à mourir. Il ne me se  
deux aise de vous en nommer plu  
deux ont pas manqué d'amis, mais

*tion des Doctes, que par la lecture  
de leurs livres.*

1. **I**E commence à connoistre, mon Amy  
Lucilius, que non seulement ie deuiens  
meilleur, mais qu'il se fait vne nouuelle trās  
formation, de moy mesme. Ie n'ose toutes-  
fois ny esperer ny promettre, qu'en ma fa-  
çon de viure ordinaire, il n'y ait encore ie  
ne sçay quoy qui a besoin de changement.  
Est-il incomparable aussi, qu'en moy ne se  
rencontrent beaucoup de choses, qu'il faut  
nécessairement, ou corriger, ou raualler,  
ou porter plus haut? Cela suffit desia, ce me  
semble, pour apprendre à mon esprit qu'il  
s'est changé en mieux par la connoissance  
qu'il a de ses vices, que iusques icy il auoit  
ignorez. Il est des malades avec lesquels  
on se resioiūt, quand ils ont senty leur  
mal. Ie serois doncques bien aise de vous  
pouoir faire part d'un changement si  
prompt que le mien. Car ie commencerois  
dés-lors à mieux esperer de nostre amitié:  
l'entends de cette vraye amitié, que ny  
l'Espoir ny la Crainte, ny le soing que nous  
auons de nos interets ne nous peuvent fair-  
re rompre. De cette amitié, dis-je, avec la-  
quelle les hommes meurent, & pour la quel-  
le ils ont du plaisir à mourir. Il ne me se-  
roit pas mal-aisé de vous en nommer plu-  
sieurs, qui n'ont pas manqué d'amis, mais

## 22 LES EPISTRES

bien d'amitié : Ce qui ne peut aduenir quand il se rencontre qu'une mutuelle volonté rend aussi mutuels les desirs, dans la conioncture des choses honnestes. D'où vient donc que cela peut arriuer ainsi entre Amis? C'est de ce qu'ils sçauent que toutes choses, voire mesme leurs plus grandes aduersitez, leur sont ordinairement communes.

II. Vous ne sçauriez croire combien ie profite de iour en iour. Monstrés-moy doncques, me direz-vous, quels sont les moyens que vous auez pour cela, & faites m'en partie vous prie, puis qu'ils ont tant de vertu. Je le veux; & il ne tiendra pas à moy que ie ne verse tout ce que ie sçay dans le profond de vostre ame. Car ie n'ay point de plus grand plaisir que d'apprendre afin d'instruire les autres. Aussi ne pensay-je pas qu'aucune chose, pour si vtile & si excellente qu'elle fut, me pût iamais plaire, si ie ne la sçauois que pour moy mesme. Si l'on me vouloit donner toute la sagesse du monde, à cōdition que ie la possederois moy seul, & ne l'enseignerois à personne, ie n'en voudrois point. La iouissance du bien ne peut estre agreable, si lon n'y associe quelqu'un. Je vous enuoyeray donc les mesmes liures, d'où i'ay tiré ces preceptes; & pour vous garantir de la peine de chercher par tout ce qu'il y a de plus vtile, ie

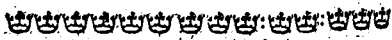
SENEQUE 23

en ay pris les endroits que i'estime, & en ay fait plus.  
Mais neanmoins que vous ne soyez tant de la lecture des autres à une voix, & de la conversation de quelques gens. Il faut que vous soyez sur les lieux, premierement, & sur les hommes si bien qu'à l'usage de ces outils : & qu'avec cela je vous en parles par les preceptes, mais par les exemples. Cicero me ressemble à Zenon, s'il n'est de l'oïr. Il a vecu avec moi comme il vint : il a remarqué la conduite toutes les actions, & les sçiences propres y estoient. Zenon, Aristote, & tous ces autres qui ont introduit tant de sciences, ont plus appris des actions que de ses paroles. Ce n'a point de l'atholique, mais la compagnie d'Epictetus, & Polyanus. Je ne parle pas seulement pour faire voir, mais afin que vous-mêmes puissiez profiter, & vous & moy nous soyons beaucoup l'un l'autre. Cependant que ie vous dois selon ma coutume de ma journée, ie veux vous dire une chose qui m'a auourd'huy paru pû dans Hecaton. Vous de-

vous marqueray les endroits que i'estime,  
& que i'admire le plus.

III. Scachez neantmoins que vous ne  
profiterez iamais tant de la lecture des li-  
vres que de la viue voix, & de la conuer-  
sation des honnestes gens. Il faut que vous  
mesme veniez sur les lieux, premiereiment,  
pource que les hommes se fient plus à leurs  
yeux qu'à leurs oreilles : & qu'avec cela, le  
chemin est long par les preceptes, mais  
court & facile par les exemples. Cleanthes  
n'eust iamais bien ressemblé à Zenon, s'il  
se fust contenté de l'oïyr. Il a vescu avec  
luy : il a veu comme il viuoit : il a remar-  
qué ses secrets : il a estudié toutes ses actiōs,  
& a cōsidéré si les siennes propres y estoient  
conformes Platon, Aristote, & tous ces au-  
tres Philosophes qui ont introduit tant de  
Sectes differentes, ont plus appris des  
mœurs de Socrate que de ses paroles. Ce n'a  
pas esté l'Escholle, mais la compagnie d'E-  
picure, qui a fait grands personnages Me-  
trodore, Hermachus, & Polycenus. Je ne  
vous appelle pas seulement pour faire vo-  
stre profit, mais afin que vous-mesmes puis-  
siez estre profitable, & vous & moy nous  
soulagerons beaucoup l'un l'autre. Cepen-  
dant pource que ie vous dois selon ma cou-  
stume, la rente de ma iournée, ie veux vous  
faire part d'une chose qui n'a auourd'huy  
grandement plû dans Hecaton. Vous de-

mandez: dit-il, ce que j'ay appris; A m'aymer moy-mesme. Certes le gain qu'il a fait n'est pas petit: il peut bien dire qu'il ne fera jamais seul, & vous pouvez bien vous asseurer aussi, Que celuy qui est Amy de soy-mesme le fera de tous.



EPISTRE VII.

## ARGVMENT.

- I. Fuir la multitude.  
II. La compagnie nous gaste. Il  
blasme les spectacles des Gladi-  
teurs.  
III. Les vices s'insinuent par le nom-  
bre des exemples.  
IV. Il ne faut point chercher l'apro-  
bation du peuple.

**V**ous me demandés ce qu'il me sem-  
ble que vous deüés principalement  
éviter. La Multitude de vous n'y ferés pas en-  
core bien fortement. Pour moy ie, confesse  
ma foiblesse. Quand ie vays en compa-  
gnie, ie n'en reuiens iamais comme i'y  
faisallo: mon equipage n'est plus en l'or-  
dre

SENEQUE. 25

... il ne s'agit pas  
... de ce que l'on  
... a dit, mais de ce que  
... l'on a fait. C'est la  
... seule chose qui compte.  
... Les autres ne peuvent  
... rien.

... de beaucoup de  
 ... Hui en ap-  
 ... de quelque vice, ce ne  
 ... nous en tant mal  
 ... nous nous en approu-  
 ... les compagnies sont gran-  
 ... hommes en danger. Mais  
 ... les bonnes mœurs ont  
 ... qu'aux théâtres : car on  
 ... par la porte qu'on a eu  
 ... Que pensez-vous que  
 ... plus avar, plus ambitieux  
 ... qui plus est, le me-  
 ... de douceur, & d'human-  
 ... être parmi les hommes. I-  
 ... mefmes aujourd'hui trou-  
 ... le monde, pensant y voir quel-  
 ... une bouffonnerie ; & en fi-  
 ... passe-t-ils qui m'ont le  
 ... qui se font aux spectacles  
 ... Au contraire tout ce que  
 ... vu de combats n'esto-  
 ... On ne s'amuse plus à d-  
 ... homicides & non aux

dit où ie l'auois mis : il ne rentre chés moy que quelque chose de ce que j'auois fait sortir. Il arrive aux esprits qui se remettent de quelque vieille indisposition comme aux corps qu'une longue maladie a mis si bas, qu'ils ne peuvent prendre si peu d'air qu'ils ne s'en treuvent mal.

II. La conuersation de beaucoup de gens nous est contraire. Il n'y en a pas un qui ne nous loüe de quelque vice, ou ne nous l'imprime, ou ne nous en laisse quelque tache, sans que nous nous en apperceuions. Tant plus les compagnies sont grandes, & plus nous sommes en danger. Mais il n'y a rien où les bonnes mœurs courent plus de fortune qu'aux theatres : car alors les vices coulent par la porte qu'on a ouverte à la volupté. Que pensez-vous que ie dis? i'en reuiens plus anaré, plus ambitieux & plus dissolu: & qui plus est, ie me trouue avec moins de douceur, & d'humanité, pour auoir esté parmy les hommes. D'anture ie me suis aujourd'huy trouué au spectacle du midy, pensant y voir quelque farce, ou quelque bouffonnement; & en somme quelque passe-téps qui m'ôtast le goust des cruautés qui se font aux spectacles des Gladiateurs. Au contraire tout ce que i'auois iamais veu de combats n'estoit que misericorde. On ne s'amuse plus à des bayes; ce sont homicides & non autres cho-

## 26 LES EPISTRES

ses. Ceux qui combattent n'ont rien que la chemise; tout y est à descouvert; aussi ne donnent-ils point de coups qui ne portent. Il y en a beaucoup qui y trouvent plus de plaisir qu'aux ordinaires, ny qu'aux demandez: & certainement ils ont raison: car le fer entre par tout. Il ne se parle ny de casque ny de bouclier; aussi dequoy seruent-ils, ny toute ceste dextérité qu'on apprend à l'escrime, sinon de dilayer la mort de quelque moment? Au matin on fait cōbarre les hōmes avecque des Liōs & des Ours: Mais à nudy on leur met leurs spectateurs en teste. Aussi-tost qu'il y en a vn qui a tué son homme, on le met aux mains avec vn autre qui le tuë; & iamaïs on ne laisse le victorieux en repos, iusques à ce qu'un autre l'ait dépesché. Enfin le peuple ne s'en va point, que tout ne soit mort: tout passe par le fer & par le feu; c'est ce qui se fait tandis que le theatre n'est point empesché. Si quelqu'un a fait vne volerie, on le pend. S'il a tué, on luy fait souffrir ce qu'il a fait. Mais roy, pauvre miserable, qu'as-tu fait qu'on t'ait condamné au spectacle de toutes ces inhumanitez? Tuë, brusle, frappe. Pourquoy est-il si couïard à s'enfermer? que n'est-il plus hardy à tuer? que ne meurt-il plus volontiers? Ils reçoivent des coups s'ils refusent d'aller aux playes; & faut que

MENEQUE

27

... la mort. Il n'y a rien que la chemise. Le fer entre par tout. Il ne se parle ny de casque ny de bouclier. Aussi de quoy seruent-ils, ny toute ceste dextérité qu'on apprend à l'escrime, sinon de dilayer la mort de quelque moment. Au matin on fait cōbarre les hōmes avecque des Liōs & des Ours. Mais à nudy on leur met leurs spectateurs en teste. Aussi-tost qu'il y en a vn qui a tué son homme, on le met aux mains avec vn autre qui le tuë; & iamaïs on ne laisse le victorieux en repos, iusques à ce qu'un autre l'ait dépesché. Enfin le peuple ne s'en va point, que tout ne soit mort: tout passe par le fer & par le feu; c'est ce qui se fait tandis que le theatre n'est point empesché. Si quelqu'un a fait vne volerie, on le pend. S'il a tué, on luy fait souffrir ce qu'il a fait. Mais roy, pauvre miserable, qu'as-tu fait qu'on t'ait condamné au spectacle de toutes ces inhumanitez? Tuë, brusle, frappe. Pourquoy est-il si couïard à s'enfermer? que n'est-il plus hardy à tuer? que ne meurt-il plus volontiers? Ils reçoivent des coups s'ils refusent d'aller aux playes; & faut que



tous nuds il cherchent l'espee l'un de l'autre, & taschent de la rencontrer. Le spectacle est-il cessé, pour faire tousiours quelque chose on esgorge des hommes: Et cependant vous ne vous prenez pas garde que vous baillez vn exemple qui peut tourner à vostre prejudice. Vous auez de quoy remercier les Dieux de ce que vous enseignez d'estre cruel à vn qui ne le peut apprendre.

III. Vne ame tendre, & qui n'est pas bien imprimée du caractere de la Vertu n'est pas bien parmy la multitude: On se laisse facilement aller à ce qu'on voit faire à beaucoup de gens. Socrates mesme, Catõ, & Lelius conuoient fortune que la frequentation de si grãd nombre de persõnes dissemblables à leur humeur, ne leur mît l'ame en desordre, tant il est mal-aisé que ceux mesmes qui se tiennent en meilleure assiette ne succõbent à l'effort des vices, qui viennent en si grande troupe les assaillir. Vn seul exemple d'anarice ou de luxure est capable de faire beaucoup de mal. Si nous viuons ordinairement avec vn hõme delicat, la conuersation peu à peu nous enerve & nous amolir. Vn voisin riche irrite nos cupiditez: il n'est point de blancheur si nette qui ne se tache; quand on l'approche de quelque chose qui ne l'est point.

IV. Que pensez-vous que puisse deuenir



ce. Voiey ce que dit Democrite. Vn homme seul m'est tout vn peuple, & tout vn peuple m'est vn homme seul. Vn autre aussi, quiconque il soit, car on ne sçait qui ce fust, comme on luy demandoit que luy seruoit d'employer tant de temps apres vne chose que la difficulté rendoit si peu communicable, respondit fort pertinemment; Je me contenteray de fort peu de gens; & quand ie n'aurois personne, i'en aurois encore assez. La troisieme a bien de la grace: Epicure en est l'Auteur. Il escriuoit vn iour à vn de ses compagnons d'estude (ce discours n'est point pour tout le monde, ie parle à vous) Nous nous sommes vn theatre l'un à l'autre: ce sont paroles, mon grand amy, qu'il faut auoir grauées au fonds de l'ame, pour ne sentir point ce chatouillement ordinaire que nous donne l'approbation d'un grand nombre de jugemens. Vous estes loué de beaucoup, quelle occasion trouués vous de vous glorifier, pour estre ce que plusieurs vous estiment? Ramenez ce que vous auez de bon à l'intérieur.



## EPISTRE VIII.

## ARGUMENT.

*I. La vie contēplatiue n'est pas inutile.*

# 30 LES EPISTRES

*II. Nous auons assez, quand nous auons ce qui nous est necessaire.*

*III. Il louë la Philosophie.*

*IV. Les choses casuelles ne sont point nostres.*

**I.** VOUS vous estonnez que ie vous conseille de vous separer de la multitude, & ne chercher autre applaudissement que celuy de vostre conscience, veu que tout ce que commandent les Stoïques, c'est de mourir en action : Et quoy, pensez vous que pour estre chez moy ie demeure en vne chaire sans me remuer ? Quand ie ne veux voir personne, c'est alors que ie cherche le moyen de profiter à beaucoup. Il ne se passe iour que ie ne face quelque chose, & que ie ne donne encore quelque partie de la nuit à estudier. Ie ne destine point d'heures au dormir, & ne permets pas à mes yeux de se clorre aussi tost que le sommeil les en sollicite. Ie les tiens en besogne le plus que ie puis, & ne me repose que quand le trauail & la veille m'ont fait succomber. I'ay quitté les affaires aussi bien que les hommes, & premierement les miennes. Ie fay celles de ceux qui viendront apres nous. I'escry des choses qui leur soient profitables, & rasche de leur laisser des aduertissemens salutaires, com-

SENEQUE. 31

meuement dom. Par la  
ne trop mal. Il est vray  
qui concurrement pour  
des plus de chance en mes  
deux aux autres vobis de  
ceux que fort tard &  
de leur vie, gardez vous de vous  
deux vulgaire, craignez ce que  
vous. Quand vous la remue  
deux chose, desistez vous  
deux pas plus auant. Les bestes  
deux ne sont tropes que par quel-  
deux ou les rehoit. Ce que vous  
deux de la fortune, ce sont les  
deux. Qui voudra vivre à son aise,  
deux le plus qu'il pourra, de s'y  
deux. Ce qui fait en cela nostre  
deux deplorable, c'est la honte d'a-  
deux perdre, & le trouuer pris: ceste  
deux comme dans des precipices.  
deux ne est si haut-escuee, on n'en  
deux qui en toitant la prosperite nous  
deux est plus en no' de nous arrester,  
deux n'est, ou s'enfuir, De ceste façon  
deux no' abbatra iamais si elle no'  
deux aucune, ou nous effiente la  
deux ou ce qu'elle nous peut faire.  
deux ceste regle de vivre, que vous  
deux & salutaire de ne traicter vo-  
deux qu'auant qu'il en a besoin pour  
deux en santé, sinon il vous don-

me de bons medicaments dont i'ay fait la preuue en mon propre mal. Il est vray que ie ne suis pas entierement guery: mais au moins il n'y a plus de chancre en mes vlceres. Ie monstre aux autres vn bon chemin que ie n'ay cogneu que fort tard & bien las. Ie leur crie, gardez vous de tout ce qui plaist au vulgaire, craignez ce que la fortune donne. Quand vous la verrez vous rendre quelque chose, deffiez vous d'elle: & ne passez pas plus auant. Les bestes & les poissons ne sont trôpez que par quelque esperance qui les resiouit. Ce que vous appelez presents de la fortune, ce sont ses embusches. Qui voudra viure à son aise, qu'il se garde le plus qu'il pourra, de s'y laisser engluer. Ce qui fait en cela nostre misere plus deplorable, c'est la honte d'auoir pensè prendre, & se trouuer pris: ceste courle nous emmeine dans des precipices. Quand la vie est si haut-esleuee, on n'en peut sortir qu'en tóbant: la prosperité nous esbrâle: il n'est plus en no<sup>r</sup> de nous arrester, il faut faire teste, ou s'enfuir; De ceste façõ la fortune ne no<sup>r</sup> abbatra iamais si elle no<sup>r</sup> donne quelque atteinte, ou nous effleure la peau, c'est tout ce qu'elle nous peut faire.

II. Tenez ceste regle de viure, que vous treuuez saine & salutaire de ne traicter vostre corps qu'autant qu'il en a besoin pour s'entretenir en santé, sinon il vous don-



Vous estes expedié tout aussi-tost, parce que c'est la liberté mesme que la servir. Vous me demanderez pourquoy ie prens ces sentences plustost dans Epicure qu'en nostre escolle. Mais vous, pourquoy ne les prenez vous plustost pour paroles sorties de la bouche de tout vn peuple, que de les attribuer à Epicure en particulier? combien trouuez vous de choses dans les Poëtes, que les Philosophes ont dites ou deuoient dire? Je ne parle point des tragedies, ny de nos moralitez, de qui la matiere a quelque chose de seuer. Mais combien trouuez-vous de belles paroles dans les farces mesmes? Combien de vers d'as Publius, qui pouuoient auoir lieu d'as yne tragedie? I'en rapporteray icy vn, parce qu'il concerne ceste quatriesme partie de Philosophie que nous venons de traicter. Il dit que les choses casuelles ne doiuent pas estre comptees pour nostres.

*Vn bien n'est point à nous, quand les Cieux nous le donnent.*

Il me souuiét qu'autre-fois vous m'en auiez dit vn de vostre façon sur le mesme sujet, qui a biē meilleure grace, & moins de paroles.

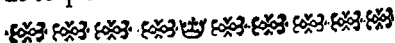
*Rien n'est à nous que fortune ait fait nostre.*

En voicy encor vn de vous que ie ne veux pas laisser derriere,

*Ce qu'on nous baille on nous le peut oster.*

Je ne vous mets pas cela en compte: car il

34 LES EPISTRES  
n'y auroit pas d'apparence de vous payer  
de ce qui est à vous.



## EPISTRE IX.

### ARGUMENT.

- I. Le sage est invincible aux incommoditez, mais non insensible. Il aime d'avoir un amy, mais n'en ayant point il s'en peut passer.*
- II. Il faut aimer pour estre aimé. Le contentement de faire un amy est plus grand que de l'avoir.*
- III. Les vrais amis ne visent qu'à bien de ceux qu'ils aiment. Des amis de fortune.*
- IV. Le sage pour vivre heureusement se peut passer de tout le monde, mais pour vivre, non.*
- V. Le sage est content de sa condition, & le fol au contraire.*

**I.** V O U S me demandez mon avis de la reprehension que fait Epicure en une epistre, de ceux qui disent que le sage est content de soy-mesme, & par conséquent qu'il n'a que faire d'amis : c'est

SENEQUE. 35

...in Epicure a Seneca. &  
...luy sage que se  
...vne ame in-  
...Mais nous  
...pour expliquer l'este-  
...du mor d'imparco-  
...qu'on en il  
...mes contraire a celui que  
...Car nous voy-  
...de celui de cui l'ame est si  
...invariable, qu'il n'y a de douleur  
...qui la puisse emouvoir, & il  
...entendions d'un hom-  
...me, & à qui seulement vne  
...longe lacer perdre le jugement.  
...si nous serions point mieux  
...une invincible, ou vne  
...hors de toute souffrance. Voi-  
...qu'il y a d'eux & de nous.  
...sage est invincible aux incommo-  
...non insensible: le leur y est in-  
...Nous avons cela de commun,  
...est content de soy-mesme, mais  
...pas d'estre bien aise d'avoir  
...un voisin, un qui loge avec luy,  
...il ait en soy de quoy se passer  
...soles. Voyez s'il n'est pas bien  
...de soy-mesme: que si par quelque  
...en un combat vne main luy est  
...est accident qui luy diminue le  
...luy diminue point son conten-



vne reproche que fait Epicure à Stilpon, & à ceux qui ont comme luy iugé que ce fust le souuerain bien d'auoir vne ame insusceptible de toute apprehension. Mais nous equiuoquerons, si pour exprimer l'apathe nous voulons vzer du mot d'impatience, parce qu'il semblera quelquefois qu'il ait vn sens tout contraire à celuy que nous luy voudrions donner. Car nous voudrions parler de celuy de qui l'ame est si ferme & si rigoureuse, qu'il n'y a douleur quelconque qui la puisse esmouuoir; & il semblera que nous l'entendions d'un homme foible, tendre, & à qui seulement vne piqueure du doigt face perdre le iugement. Voyez donc si nous ferions point mieux de dire vne ame invulnérable, ou vne ame mise hors de toute souffrance. Voicy la difference qu'il y a d'eux & de nous. Nostre Sage est inuincible aux incommoditez, mais non insensible: le leur y est insensible aussi. Nous auons cela de commun, que le Sage est content de soy-mesme, mais qu'il ne laisse pas d'estre bien aise d'auoir vn amy, vn voisin, vn qui loge avec luy, combien qu'il ait en soy de quoy se passer de toutes choses. Voyez s'il n'est pas bien content de soy-mesme: que si par quelque maladie ou en vn combat vne main luy est coupee, cest accident qui luy diminuë le corps, ne luy diminuë point son contentement.

teinent: si par quelque inconuenient il perd vn oeil, il se contentera de celuy qu'il aura de reste, & sera aussi aise mutilé de ses membres, comme s'il estoit entier. Il ne desire point ce qui luy manque; mais il aymeroit mieux qu'il ne luy manquast rien: aussi le contentement qu'il a de soy n'est pas tel qu'il ne veuille point auoir d'amy; mais que n'en ayant point il a moyé de s'en passer. S'il le perd il ne se desesperer point, parce que c'est vne place vaine qu'il peut remplir tout aussi tost qu'il luy plaira. Comme si Phidias perd vne statue, il en peut incontinent faire vne autre; luy tout de mesme, qui est grand maistre en la science de faire des amitez, aura bien-tost recouru ce qu'il aura perdu. Vous demandez comment il en aura si tost fait vn autre? Le le vous diray, pouruen que nous demeurions d'accord que des à cette heure ie vous paye ce que ie vous doy; & que pour le regard de ceste lettre vo' n'ayez pl' rié à me demander.

II. Hecaton dit, Je vous apprendray une  
recepte d'amour, sans drogue, sans herbe, &  
sans charme quelcôque: Voulez-vous qu'il  
vous ayme, aymez. Les amitiés nouvelles  
ont leurs voluptez aussi bien que les vieil-  
les. Auoir, & faire un amy sont choses  
où il y a la mesme difference qu'entre se-  
mer & recueillir Le Philosophe Attalus di-  
soit ordinairement, que faire les amys

37  
 Pour que de les avoir com-  
 mencez en suite de peindre que  
 l'un. Cette louange occurre a  
 l'apprit et va contrement contre-  
 l'indignation. Comme il donne la  
 main, pinceau, cette peinture et-  
 treinte qu'alors il ne voit que  
 son amant, au lieu qu'il se voit  
 par sa main quand il peignoit. L'age  
 des ans est plus capable de service :  
 ne sçait a le ne sçay quelle grace qui  
 rend le peindre. Revenons a c'est heu-  
 reux temps.  
 Le Sage, encore qu'il se concentre  
 ne laisse pas de vouloir avoir  
 pour luy, pour autre chose, au moins  
 quelque point en friche vne vertu si  
 honorable comme l'amitié : Non  
 point Epicure, pour avoir ou se  
 faire auprès de luy quand il sera malade,  
 ou en prison, luy aide a s'en retirer,  
 ou de moyens, s'il est en necessité.  
 Au contraire pour avoir quelqu'un  
 pour ces offices de luy, quand il en  
 aura besoin. L'intention ne peut estre bon-  
 ne qui face amitié pour y trouver  
 de les incommoditez. Il acheu-  
 ra cela commenté : il a voulu auo-  
 ir qui luy ostât la chaine des pie-  
 ces si en sera pas si tost rint, qu'il  
 sera cougé de luy : ce sont amitez

estoit plus doux que de les auoir, comme vn Peintre est plus aise de peindre que d'auoir peint. Ceste sollicitude occupée a son ouurage luy est vn contentement extreme en son occupation. Comme il donne le dernier coup de pinceau, ceste pensee s'esuanoït, pource qu'alors il ne iouït que du fruit de son art, au lieu qu'il iouïssoit de son art mesme quand il peignoit. L'âge de vingt ans est plus capable de seruice : mais l'enfance a ie ne sçay quelle grace qui donne plus de plaisir. Reuenons à cest heur à nostre propos.

III. Le Sage, encore qu'il se contente de soy-mesme, ne laisse pas de vouloir auoir vn amy, sinon, pour autre chose, au moins pour ne laisser point en friche vne vertu si belle & si loüable comme l'amitié : Non point, disoit Epicure, pour auoir qui se tienne au pres de luy quand il sera malade, qui, s'il est en prison, luy aide à s'en retirer, & l'assiste de moyens, s'il est en necessité. Mais au contraire pour auoir quelqu'un qui reçoïue ces offices de luy, quand il en aura besoin. L'intention ne peut estre bonne de celuy qui fait amitié pour y treuuer le remede de ses incommoditez. Il acheuera comme il a commencé : il a voulu auoir vn amy qui luy ostât la chaîne des pieds le clou n'en sera pas si tost rié, qu'il ne prenne congé de luy : ce sont amitez à la

journée : vn amy qu'on a fait pour la commodité, plaira si long-temps qu'il en apportera : c'est pourquoy vous ne voyez qu'amis de toutes parts aupres des belles fortunes; & rien que solitude aux maisons de ceux qui sont abbatuz. Les amis fuyent les occasions d'estre esprouez, & de là viennent tant d'abominables exemples de ceux qui par crainte abandonnent lâchement, & des autres qui trahissent infidèlement ceux qu'ils ont fait profession de bien aimer. Il ne faut pas que la fin en soit meilleure que le commencement. Quiconque s'est fait amy pour ce que s'estoit son profit de l'estre, puis qu'en l'amitié il a prise autre chose que l'amitié mesme, il n'y a point de doute que si l'argent l'en sollicite, il ne prise quelque chose au prejudice de l'amitié. Qu'ay-je donc affaire d'auoir vn amy, afin d'auoir quelqu'un de qui i'assiste les necessitez, accompagne le bannissement, & deffende la vie aux despens de la mienne, quand il en aura besoin ? Ceste amitié que vous descriuez n'est pas vne amitié, mais vne negociation, qui n'estime & ne regarde que le moyen qu'il y a de profiter. Il n'y a point de doute que la passion des amants n'ait quelque chose qui ressemble à l'amitié : on peut dire que c'est vne amitié insensee ; En voyez-vous quelqu'un qui aime sa maistresse pour le gain, pour l'am-

[illegible]

bition, ou pour l'honneur, l'amour a tant de contentement en soy-mesme, qu'il neglige toute consideration exterieure, & n'allume l'ame d'autre desir que la chose qui semble belle, & donne apparence de rendre vne reciproque affection. Et quoy donc, se peut-il faire qu'une cause qui est honneste fasse naistre vne volonte qui ne l'est point? vous me direz que ce n'est pas a ceste heure qu'il faut disputer si l'amitié est chose desirable de soy-mesme, ou pour quelque autre suiet. Car si de soy-mesme elle est desirable, il n'y a point de doute que celuy qui a son cōtente-ment en soy-mesme sans esperance de gain & sans dessein de se fortifier cōtre la fortune, ne s'en puisse approcher comme d'une chose belle en perfection. Qui en fait provision comme d'un remede aux calamitez fortuites, il la fait descendre de son throsne & la met au rang du commun. Le Sage se contente de soy. C'est vne parolle, mon grād amy, que beaucoup de gēs interpretent mal, ils la separent de la communauté de routes choses, & ne veulent point qu'elle sorte hors de sa peau. Pour bien faire, il faut distinguer: ceste promesse a des bornes, & ne s'estend pas indifferement à routes choses.

IIII. Le Sage, pour viure heureusement se peut passer de tout le monde: mais pour viure, non, car en ce dernier il peut

auoir à faire de beaucoup de choses : Mais en l'autre, il n'est question que d'auoir vne ame purgée de mauuaises affectiōs, esleuée au dessus des imaginations vulgaires, & resoluë à se rire du plus effroyable visage que la fortune luy scauroit mōstrer. Voicy la distinctiō qu'ē fait Crysipus. Il dit que le Sage n'a faute de riē, & que toutesfois il a besoin de beaucoup de choses ; le fol au cōtraire n'a besoin d'aucune, parce qu'il n'ē sçait point vser : mais il a faute de toutes. Le Sage a besoin de moins d'yeux, & d'assez d'autres choses necessaires au seruice de la vie : Mais il n'a faute d'aucune chose, parce qu'auoir faute presuppose de la necessitē : or il n'est riē necessaire au Sage. C'est pourquoy bien qu'il soit content de soy-mesme ; il ne laisse pas d'auoir besoin d'amis, & met peine d'ē acquiescer le plus qu'il peut, nō pour viure heureusement, car c'est chose que de soy-mesme il peut faire, quand il n'auroit pas vn amy. Le souuerain biē trouue en la maison toute la prouision qui luy fait besoin pour son seruice : il ne va rien emprunter dehors : il ne dépend d'autre que de soy-mesme ; & s'il en vient là, que de mandier quelque chose, il est à la discrecion de la fortune : & ne faut plus qu'il parle de sa liberté. Oūy, mais quelle triste condition fera celle du Sage, si prisonnier entre les

... de la fortune, qui luy fait besoin pour son seruice : il ne va rien emprunter dehors : il ne dépend d'autre que de soy-mesme ; & s'il en vient là, que de mandier quelque chose, il est à la discrecion de la fortune : & ne faut plus qu'il parle de sa liberté. Oūy, mais quelle triste condition fera celle du Sage, si prisonnier entre les

## DE SENEQUE. 41

maines des ennemis, en quelque terre lointaine, ou retenu en quelque long voyage sur mer, ou jeté par la tempesle en quelque riuage solitaire, il ne se trouue en toutes ses incommoditez secours de l'assistance ny de la consolation d'un seul amy. Il fera ce que fait Iupiter, quand apres la resolution vniuerselle du mode toutes choses estoient retournees en leur confusion premiere. Tandis que la nature est quelque temps sans recommencer la generation, il l'appelle à soy toutes ses pensees, & se donne luy-mesme le contentement de s'entretenir. Le Sage a moyen d'en faire de mesme: il se reserre en soy-mesme, se tient compagnie, & tant que la disposition de ses affaires est en sa puissance, n'a besoin de personne que de soy. Avec ce contentement il se marie: avec ce contentement il fait des enfans; & toutesfois s'il luy falloit viure seul, il aymeroit mieux ne viure pas. L'vtilité ne le porte point aux amitez: c'est l'inclination naturelle qui l'y prouoque. L'amitié, comme beaucoup d'autres choses, a ie ne sçay quelle douceur agreable à nostre goust, nous cherissons la société comme nous abhorrons la solitude; La nature, qui s'est proposée de faire viure les hommes ensemble, a voulu que les amitez eussent vn certain éguillon, qui nous sollicitast à les rechercher. Neantmoins, quoy que le Sage

## 42 LES EPISTRES

aime extrêmement ses amis; qu'il prenne  
 toute la peine qu'il peut d'en acquérir; &  
 que bien souuent il en fasse plus d'estat que  
 de soy-mesme; si faut-il qu'il termine en  
 soy tout son contentement, & qu'il die ce  
 que dit mesme Scilpon à qui s'attaque Epi-  
 curus. Comme apres sa ville prise, & sa  
 femme, & ses enfans perdus, il se retiroit  
 tout seul, avec vn esprit à qui les aduersitez  
 n'auoient rien osté; Demetrius, celuy qui  
 pour le nombre des villes qu'il auoit for-  
 cees estoit appellé Poliorcetes, luy deman-  
 dant s'il auoit rien perdu: Le porte, dit-il,  
 tout mon bien sur moy: patole certaine-  
 ment qui tesmoigna la force du ressort de  
 son ame, & qui fut victorieuse sur la vi-  
 ctoire mesme. Et de fait, Demetrius l'o-  
 yant ainsi parler, fût si cõfus, que presque il  
 ne sçauoit s'il auoit vaincu. Tout mō bien  
 est avec moy: ma Iustice, ma vertu, ma tem-  
 perance, ma prudēce: & ceste resolutiō que  
 i'ay tousiours eue de n'appeller point bien  
 ce qu'on me peut oster ne m'ont point esté  
 saccagees. Les voicy qui m'accompagnent  
 aussi entieres, & aussi miennes qu'aupara-  
 uant. Si nous nous estonnons de voir  
 quelques animaux, passer au trauers du  
 feu, sans qu'il leur face mal: combien  
 auons nous plus de sujet d'admirer cēt hō-  
 me, qui par la prise de sa ville, enuolopé  
 dans le feu, le fer, & les ruynes, a treuue

## SENEQUE. 43

à souffrir ny perdre que ce qu'il  
 faut. Vous voyez en cela com-  
 ment de tout vn peuple est bien  
 celle d'un homme seul. Vn  
 homme le meisme langage, & est  
 pour le meisme le sac & la flamme  
 des biens, & les  
 avec soy. Il est  
 les homes a-  
 Ne pensez pas qu'il n'y ait  
 les parolles sont releuees.  
 que le meisme, ie m'en ray vous  
 combien que ce iour ny  
 vous ne laissez pas,  
 le prendre en bonne part.  
 si on le seroit le patrimoine  
 seul, il est miserable, s'il ne  
 ou bien si vous l'aymez  
 termes (car il faut pren-  
 garde au sens qu'aux parolles)  
 homme auroit l'Empire du  
 s'estime heureux, il ne l'est  
 que vous connoissiez que  
 d'un sens commun, & que  
 que fait la nature à toutes  
 vous trouuez en vn Poë-  
 qui ne pense point l'estre.  
 il chaloir comment  
 peniez estre mal? Ex quo



# DE SENEQUE. 43

moyen sans blessure ny perte quelcōque de  
 s'en desgager? Vous voyez en cela com-  
 bien la conqueste de tout vn peuple est bien  
 plus aisée que celle d'un homme seul. Vn  
 Stoïque tient le mesme langage, & aussi  
 bien que Stilpon parmy le sac & la flame  
 des villes prises, conserue ses biens, & les  
 emporte en toute assurance avec soy. Il est  
 content de soy mesme, & dans les bornes li-  
 mite sa felicité: Ne pensez pas qu'il n'y ait  
 que nous de qui les parolles soient releuees.  
 Epicure mesmes, qui se mesle de reprendre  
 Stilpon, parle de mesme, ie m'en vay vous  
 dire que c'est, & combien que ce iour icy  
 ne soit plus du conté, vous ne laisserez pas,  
 s'il vous plait, de le prendre en bonne part.  
 Quand la terre entiere seroit le patrimoine  
 d'une homme seul, il est miserable, s'il ne  
 pense auoir assez: ou bien si vous l'aymez  
 mieux en autres termes (car il faut pren-  
 dre plustost garde au sens qu'aux parolles)  
 Quand vn homme auroit l'Empire du  
 monde, s'il ne s'estime heureux, il ne l'est  
 point. Et afin que vous connoissiez que  
 tout cela part d'un sens commun, & que  
 ce sont leçons que fait la nature à toutes  
 sortes d'esprits, vous trouuerez en vn Poë-  
 te comique.  
*Il n'est heureux qui ne pense point l'estre.*  
 Car que peut-il chaloir comment vous  
 soyez, si vous pensez estre mal? Et quoy

donc à vostre compte vn qui sera vilainement riche, & qui aura force vallers, mais encore plus de maistres, sera bien-heureux, pourueu seulement qu'il vueille dire, qu'il s'estime tel? Il n'ay que faire de ce qu'il dit; le regarde ce qu'il peut, & non pour vne fois seulement, ou pour vn iour, mais ce qu'il peut continuellement; n'ayez pas peur que ceste magnanimité si ferme & si resoluë, se trouue en vn homme qui n'ait du mérite. Il n'y a que le Sage capable de se plaire; Toute folie porte avec elle vn dégoût de sa condition.



## EPISTRE X. ARGVMENT.

*I. Les méchans ne doiuent point viure seuls.*

*II. Quels doiuent estre les vœux des gens de bien.*

*III. Qu'il faut viure avec les hommes comme veüs de Dieu, & parler avec Dieu, comme escoutez des hommes.*

**I.** JE suis tousiours d'un mesme aduis:  
Fuyez les grandes compagnies: fuyez

la compagnie  
ou va mon loge  
de ce que vous  
& tout  
entre vos main  
de ce mal  
en ma  
homme se  
ce qu'il fait  
avant  
avec  
Donnez-  
que vous ne  
un homme qui ne  
des  
ceux qui pleurent vne  
ou qui ont quelque fra  
qui en la solitude  
noble qui les induit  
à se faire de mesme  
comme ils n'ont  
leur dangereuse  
des choses per  
sans quelque  
ou pour eux ou pour  
qu'ils repaissent en le  
ont de mauuais  
an iour pour ce que la  
leur faisoit tenir caché  
malice, irritent leur  
leur choleste par

les petites : fuyez meſme la conuerſation  
d'un homme ſeul : voyez où va mon iuge-  
ment. Je ne ſçache perſonne de qui ie vous  
permette la communication , & toutes-  
fois ie vous oze biẽ laiſſer entre vos mains.  
On conte que Crates, eſcolier de ce meſme  
Stilpon, de qui i'ay fait mention en ma pre-  
cedente, voyant vn ieune homme ſe pro-  
mener à part, luy demanda ce qu'il faiſoit  
ſeul ? A quoy le ieune homme ayant reſ-  
pondu, qu'il ſ'entretenoit avec ſoy-meſ-  
me, Crates luy repliqua, Donnez-vous  
bien garde, ie vous prie, que vous ne vous  
entreteniez avec vn homme qui ne vaille  
rien. Nous tenons ordinairement des gar-  
des aupres de ceux qui pleurent vne per-  
ſonne morte, ou qui ont quelque frayeur  
en l'ame, de peur qu'en la ſolitude il ne leur  
viene quelque trouble qui les induiſe à ſe  
faire mal. Il faut en faire de meſmes aux  
mal-aduiſez : car comme ils n'ont perſon-  
ne qui diuertiffe leur dangereuſe inclina-  
tion, ils ſe propoſent des choſes pernietu-  
ſes, & iamais ne ſont ſans quelque imagi-  
natio funeſte, où pour eux ou pour autrui.  
C'eſt alors qu'ils repaſſent en leur eſprit  
tout ce qu'ils ont de mauuiſes intentions,  
qu'ils tirent au iour tout ce que la honte ou  
la crainte leur faiſoit tenir caché, prou-  
quent leur audace, irritent leur paillardie,  
& ſollicitent leur cholere par les moyens

## 46 LES EPISTRES

qu'ils luy mettent en auant de se vanger. Enfin tout ce que la solitude a de commodité, qui est de ne se descouurer à personne, & de ne craindre point d'estre accusez, et perdu pour eux, ils se descouurent & se trahissent eux-mesmes. Voyez donc combien i'espere de vous, ou plustost comme ie m'en confie: Car l'esperance est vn nom qui ne conuient qu'aux choses, où il y a encore de l'incertitude. Je ne trouue personne à qui ie vous ayme mieux bailler en garde qu'à vous-mesme. Je me ressouuiens de quelque langage que ie vous ay oüy tenir, plein à la verité d'une grandeur de courage vrayement solide & bien conforme à la vigueur de l'ame qui le produisoit. Je m'en resioüis dès l'heure, & dis en moy-mesme: Ce ne sont pas là des paroles qui viennent du bout des léyres: le fondement en est plus auant: voicy vn homme qui n'est pas fait comme beaucoup d'autres: il n'a pas enuie de se perdre: c'est ainsi qu'il faut parler: c'est ainsi qu'il faut viure.

II. Prenez garde que rien ne vous fasse baisser le cœur: n'importunez point les Dieux de vous accorder ce que vous leur auiez demandé par le passé: quittez-les de vos vœux precedents: faites-en de nouveaux: Demandez-leur vne conscience sans fraude, vn esprit sans trouble, & vn

corps sans maladie : ce sont-là des vœux  
qu'il ne faut point craindre de leur faire.  
Ils ne font iamais mauuais visage à nos  
requestes, quand nous ne leur demandons  
rien du bien d'autrui.

III. Mais afin que selon ma coustume  
vous ne receuiez point ma lettre sãs quel-  
que present, ie vous diray vne chose tres-  
veritable que i'ay aprise dans Athenodo-  
rus. Vous pouuez dire que vous estes hors  
de toute passion, quand vous en estes venu  
là que de ne rien demander à Dieu, que  
vous ne luy puissiez demander tout haut,  
& à la veüe de tout le monde. Car au-  
jourd'huy, quelle folie est celle des hom-  
mes? Ils ne desirent rien de si mal-hon-  
neste, qu'ils n'osent demander à Dieu:  
tous les vœux sont autant de crimes : Si  
quelqu'un fait semblant de s'approcher  
d'eux, ils se taisent tout aussi-tost : & con-  
tent à Dieu des choses qu'ils ont honte  
qu'un homme sçache. Voyez donc si  
nous ne pourrons point tenir cette ma-  
xime pour vne regle de vie: vivez avec  
les hommes, comme veüz de Dieu : parlez  
avec Dieu comme escouté par les hom-  
mes.



## EPISTRE XI.

## ARGUMENT.

*I. Il deffend ceux qui rougissent.*

*II. Les habitudes naturelles ne se peuvent changer.*

*III. Il se faut toujours imaginer quelque homme d'honneur pour témoin de nos actions, afin de ne faire rien mal à propos.*

**I.** **I**Eme suis entretenu avec vn de vos amis du meilleur naturel qu'il est possible, & ay reconnu son iugement, son humeur, & sa suffisance, aussi-tost qu'il a commencé de parler. Id pense qu'il me laissera le goust qu'il m'a donné: car en ce qu'il m'a dit, il ne pouuoit y auoir rien de préparé, parce que ie l'ay surpris il y auoit desia quelque temps qu'il estoit reuenu à soy, que la honte (vn des bons signes que puisse auoir vn ieune homme) ne luy pouuoit encore sortir du visage tant la rougeur s'y estoit rassemblée de toutes parts. C'est vne foiblesse que ie n'ay pas opinion qu'il perde ia-  
mais

mais , quelque assurance qu'il prenne, quelque vertu qu'il acquiere , & à quelque perfection qu'il puisse arriuer.

II. Il n'est point de sagesse qui puisse rien contre les defauts que naturellement nous anons ou au corps ou en l'esprit : Ce qui naist avecque nous se peut adoucir, mais non pas vaincre. Il en est qui ne parlent iamais en grande assemblee qu'ils ne soient tout en eau, comme s'ils auoient fait quelque grand effort ; d'autres à qui les genoux tremblent , d'autres à qui les dents s'entre-choquent , la langue begaye , & les levres ont vn mouvement qu'il ne leur est pas possible d'arrester. Il n'y a point de preceptes contre ces imperfections : la nature veut demeurer maistresse , & que les plus forts cognoissent qu'ils ne le sont pas assez pour luy resister. Le rongir est du nombre de ces infirmittez , & quelque gravité qu'ils ayent, il n'y a moyen de s'en parler. Il est bien vray qu'il paroist dauantage aux personnes ieunes , parce que leur sang est plus chaud , & leur peau plus delicate. Mais les plus experimentez & les plus vieux ne s'en garentissent point. Il y en a qui ne sont iamais plus dangereux que quand ils rongissent , comme s'ils auoient espandu toute leur honte. C'estoit signe que Sylla entroit en furie , quand le sang luy montoit au visage. Il n'y auoit rien de

moins effronté que Pompée : Iamais il ne parloit deuant deux personnes qu'il ne rougist : aux assemblees cela luy estoit infailible. Il me souuient qu'on fit vn jour entrer Fabianus au Senat pour porter quelque tesmoignage : Il deuint rouge, & cette honte luy donna merueilleusement bonne grace. Celà ne vient pas de foiblesse d'ame, mais de la nouveauté des choses, qui bien qu'elles n'estonnent pas, elles troublent toutesfois faute d'accoustumance pour vne facilité naturelle qu'on a de s'émouuoir. Car comme il y en a de qui le sang ne bouge iamais de sa place ; Aussi en est-il qui l'ont si remuant, qu'il ne leur peut rien arriuer, que tout aussi-tôt la couleur ne leur vienne au visage. La sagesse, comme i'ay dit, n'y sert de rien : autrement la nature mesme seroit en sa domination. Quoy que l'homme face, & quelques reiglements qu'il donne à son Ame, les habitudes que la temperature du corps & la condition de sa nature luy donnent, ne se separeront iamais d'auecque luy. On ne les peut, ny chasser quand on les a, ny faire venir, quand on ne les a point. Les Comediens qui se meslent de contrefaire nos passions, nos craintes, nos estonnements, & nos tristesses; quand ils veulent représenter la honte, tout ce qu'ils peuuent faire, c'est



## DE SENEQUE. 51

de baisser la teste, d'humilier leurs paroles, & tenir les yeux fichez en terre : mais de rougir, il n'y a moyen. Le commandement & la deffence y sont inutiles. Aussi la sagesse, qui cognoit bien qu'elle n'y peut de rien seruir, ne nous y promet point de remede : c'est chose qui vient sans qu'on l'appelle, & qui s'en reva sans qu'on la chasse, comme ne dependant d'ailleurs que de sa propre iurisdiction.

Ma lettre veut que ie la finisse par vne sentence : en voicy vne tres-vtile & tres-salutaire, que ie voudrois qui vous fust gracieuse au cœur.

II. Il faut faire election de quelque homme de bien, & nous imaginer que nous en sommes perpetuellement esclairez, afin de ne faire, que ce que nous ferions, s'il estoit present. Ce precepte, mon grand amy, est d'Epicure, qui non sans cause a iugé, que nous auons besoin d'un gardien & d'un precepteur. Il ne se feroit pas la moitié des crimes qui se font, s'il ne se pouuoit rien faire qu'en la presence d'un tesmoing. Il est bon que nostre ame se propose quelque personne de merite à reuerer, & de qui l'autorité l'oblige, à ne faire ny penser chose qui soit mal à propos. O que bien-heureux est l'homme qui a ceste puissance, que non à le voir, mais à se la représenter seulement, on se fasse

## 52. LES ÉPISTRES

homme de bien ! & bien-heureux celui tout de mesme , qui en peut tellement respecter vn autre , qu'il ne faut que la seule souuenance pour le remettre , ou le retenir en son deuoir ! Quiconque est capable de rendre ce respect, fera bien-tost digne de le receuoir. Je vous conseille donc de choisir Caton. S'il vous semble trop roide, prenez Lælius, qui n'est pas si banlé ; ou bien quelque autre de qui le parler, la vie, & le visage où se manifeste l'interieur, vous seront plus agreables. Montrez-le vous à toute heure , ou pour estre en sa garde, ou pour vous composer à son imitation. Je vous dis encor vn coup , que nous auons besoin de quelqu'vn sur lequel nous prenions les preceptes de nostre vie : sans vne reigle il est impossible de redresser ce qui n'est pas droit.



### EPISTRE XII.

#### ARGUMENT.

- I. Toutes choses representent à l'homme sa vieillesse.*
- II. La vieillesse n'est pas sans plaisir.*
- III. Estre preparé à mourir tous les iours.*

*IV. Il est en nous de finir nos miseres  
quand il nous plaist.*

**D**E quelque part que ie me tourne,  
ietrouue par tout des tesmoigna-  
ges que ie suis vieil. Ie m'en estois allé en  
ma maison aux chāps, & me plaignoïs de  
ce qu'il me coustoit à l'ètretenir, la respon-  
ce de mon fermier fut, que ce n'estoit pas sa  
faire, mais que le bastiment estoit vieil, &  
cependant il n'y auoit rien que ie n'eusse  
faict faire. Que dois-je penser de moy : si  
le temps a vzé les pierres qui sont de mon  
âge ? Cela m'ayant mis en colere, ie prins  
le premier subiect qui se presenta de m'at-  
taquer à luy, & luy dis ; Il se cognoit bien  
aux platanes qu'ils sont mal entretenus,  
ils n'ont point de fueilles, les branches  
en sont tortuës & pleines de nœuds : com-  
me le pied en est miserable & rude, si vous  
auiez esté curieux de les déchausser, & de  
leur rafraichir la racine, ils ne feroient pas  
comme cela, il me jure qu'il y faisoit tout  
ce qui s'y pouuoit faire, & qu'il n'est pas  
possible d'en auoir plus de soin qu'il en  
auoit, mais que les arbres estoient vieux.  
Cecy demeure entre nous : Ie les ay plâtez,  
& en ay veu les premieres fueilles. Comme  
ie me tourne vers la porte, ie demande qui  
est ce bon-homme, qu'on a mis là si à pro-  
pos, comme prest à partir. Où l'auiez-

vous pris ? qui vous a fait apporter ceans le mort d'une autre maison ? & luy alors ; Ne me reconnoissez-vous point, Monsieur, ie suis Felicio, à qui vous avez donné tant de pourpres, & qui a tant esté vostre mignon, le fils de Philofitus vostre Fermier. Je vous iure, dis-je, qu'il n'est pas en son bon sens. Mais que vous en semble ? n'est-ce pas là vn beau personnage pour auoir esté mon mignon ? Pensez comme cela se peut faire : les dents luy tombent.

II. I'ay ceste obligation à ma maison, qu'en quelque part que ie regarde ie voy des marques de mon âge. Embrassons-la, & faisons amitié avec elle. Elle a des plaisirs, pourueu qu'on les sçache prendre. Les pommes ne sont iamais meilleures, que quand la saison s'en passe ; La principale beauté de l'enfance est en la sortie ; Le dernier verre de vin semble tousiours le meilleur aux yuongnes, parce que c'est celuy qui les noye, & qui les met les jambes en haut. Le plus doux de la volupté de l'homme est en la fin. L'âge qui commence à descendre, & qui toutesfois n'est point encor au precipice, est celuy qui nous contente le plus ; Et ie croy que celuy mesme qui est au bas de la tuille n'est pas sans plaisir. Quand il n'en auroit point d'autre, ce ne luy est pas peu de volupté que de n'auoir qu'à faire de voluptez. Qu'un homme a de repos

en l'esprit, quand les passions ont pris congé de luy !

III. Vous me dites que c'est chose fâcheuse de se voir à deux doigts de la mort. Premièrement vn vieil homme n'a pas plus de sujet d'y penser qu'un jeune ; car c'est chose où nous ne sommes pas appellez par le nombre des ans ; & puis il n'y a personne si chargée de iours, qui avec apparence ne se puisse promettre d'en viure encor vn. Or vn iour est vn degré de nostre vie : tout nostre âge est vn ouurage à pieces qui a comme des cercles les vns dans les autres, les moindres enfermez dans les plus grands ; Il y en a vn qui ceint tous les autres. C'est celuy qui compréd depuis la naissance jusqu'à la mort. L'autre enferme les ans de nostre adolescence, nostre enfance est contenue en l'autre, & puis il y a l'an où sont cōprises toutes les saisons qui par leur multiplication accomplissent le cours de nostre vie. Le mois n'a pas tant de rondeur, & le iour encores moins. Toutesfois aussi bien que les autres il va du commencement à la fin : il marche du leuant au couchant ; C'est pourquoy Heraclytus, qui pour ses façons de parler mal-intelligibles a eu le nom de *Tenebreux*, a dit, que tout iour est pareil à l'autre : ce que les vns ont interpreté, qu'un iour est pareil à l'autre en nōbre d'heures : & ils ne mentent point, parce que si le iour

est vn espace de vingt-quatre heures , il faut necessairemēt que tous les iours soient égaux , pource que ce qui se perd au iour, se trouue en la nuit : les autres entendent que tous les iours se ressemblient, d'autant qu'au plus long espace de temps qui puisse estre , vous ne pouuez voir autre chose que ce que vous voyez en vn iour, la lumiere, les tenebres, & les vicissitudes alternatiues du monde; Le Soleil fait ceste égalité, par sa vitesse reglée, qui iama's ne fait du chemin vne fois plus que l'autre; Et pour ce il n'y a iour qu'il ne faille employer, cōme si c'estoit celuy de la retraite, & qui fust fourniture entiere de la somme. Ce Pacuuius, que le bon vsage rendit proprietaire de la Syrie, apres que tous les soirs il s'estoit enseuely dans le vin & dans ses festins mortuaires, comme s'il eust fait luy-mesme ses funerailles, estoit porté de sa table en sa chambre; entre les applaudissemens de ses bardaches, avec vn concert de musique, qui chantoit, *il a vescu, il a vescu*; Et ne se passoit iour que cette ceremonie ne s'observast. Faisons en gēs de bien, ce qu'il faisoit en meschant: ne nous allōs point coucher, sans dire avec vne façon qui resmoigne nostre contentement,

*Au gré de mes destins j'ay mon cours acheué.*  
Si Dieu permet qu'une autrefois nous voyons le soleil, à la bonne heure. Vn hom-

# DE SENEQUE. 57

me est tres-heureux. & se peut vraiment dire à soy, qui ne se gesc point de sollicitudes en l'attente du lendemain. Quiconque a dit, *I'ay vescu*, ne se leue iamais que son profit ne luy soit asseuré.

IV. Mais il est temps de clorre ma lettre: Il me semble que j'oy que vous demandez si elle vous doit aller treuver les mains vuides. Ne vous souciez: elle portera quelque chose, & non quelque chose, mais beaucoup: Car y a-t'il rien de plus estimable que ceste parole que ie luy baille pour vous porter? C'est vne chose tres-falcheuse de viure en necessité: mais il n'y a point de necessité qui nous oblige d'y viure. Pourquoi n'y en a t'il point? pour ce que de tous costez nous ne voyons que chemins bien courts & bien aisez, qui nous menent à la liberté. Rendons graces à Dieu, que nul qui s'en vueille aller du monde n'y peut estre retenu. Nous en sortirons, si tost que nous en aurons enuie, & foulerons aux pieds toutes les necessitez qui nous en voudroient empescher. Oüy, mais direz-vous, cela vient de la boutique d'Epicure. Pourquoi faites-vous vn present du bien d'autrui? Ce qui est veritable, est mien. Ie ne veux cesser de vous alleguer Epicure, afin que ces Sectaires qui auecque passion s'attachent aux opinions particulieres de quelqu'un, & regardent, non ce qui est dit,

# 58 LES EPISTRES

mais par qui , sçachent que quand les choses sont parfaictement bonnes, tout le monde a droit d'en prendre sa part.



## EPISTRE XIII.

### ARGUMENT.

- I. Nul ne peut sçavoir sa force , sans l'avoir esprouvée.*
- II. Les apprehensions du mal à venir , sont quelquefois fausses, & toujours inutiles.*
- III. Les vieillards qui ont des espérances, & font des desseins, sont ridicules.*

**V**OUS avez du cœur assez : ie le sçay bien, puis que devant que la Philosophie vous eust fortifié , vous preniez desia plaisir à contester avec la fortune. Il faut croire qu'à ceste heure, que vous estes venu aux mains avec elle , & avez reconnu vostre force, vous avez bien plus de resolution. Nous ne sommes jamais asseurez de la resistance que nous pouvons faire , que nous n'ayons veu paroistre beaucoup de difficultez de toutes



parts ; & qu'il n'en soit venu quelques-unes iusques à nous. C'est en ceste espreuve que se remarque vne ame vraiment genereuse , & qui n'est point capable de seruitude. Il est mal-aisé qu'un Athlete qui n'a iamais eu coup , ny atteinte, puisse aller au combat avec la mesme assurance que celui qui y a versé du sang , à qui les dents ont sonné de coups de poing : qui porté par terre d'un croc enjambé ; a regagné le dessus de son ennemy ; à qui, s'il est tombé, le courage est demeuré debout , & qui autant de fois qu'on l'a jetté bas , autant de fois s'est relevé ; toujours opiniastre à disputer la victoire , & iamais disposé à se confesser vaincu. Pour demeurer donc en ma similitude ; Vous estes beaucoup de fois tombé sous la fortune ; & cependant vous ne vous estes iamais rendu , mais toujours reuenu sur vos pieds auez recommencé la lutte avecque plus de courage qu' auparauant. La vertu n'est iamais si forte qu'apres qu'on luy a donné quelque sujet de se piquer.

II. Toutesfois si vous le trouuez bon, voicy du secours que ie vous amene , pour vous en seruir , cōme vous en aurez besoin. Il y a plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal : & bien souuent nous sommes en peine plustost par opinion , que par effet. Ie ne parle-

## 60 LES EPISTRES

ray point en Stoïque, mais rabattray le plus que ie pourray de la rigueur de leur doctrine, pour n'aller pas si bandé avec vous: car ils ne tiennent point que tous ces accidens qui sont les suiets ordinaires de tant de gemissemens, soient choses qui meritent seulement qu'on en fasse cas: laissons là ces paroles, qui certainement sont veritables, mais que tout le monde n'est pas capable de goûter. Tout ce que ie veux dire, c'est que vous ne vous faciez point miserable deuant le temps, puis que ce que vous aprehendez qui vous doie accabler, n'arriuera peut-estre iamais: que s'il doit arriuer quelque iour, pour le moins il n'est pas encore arriué. Il est des choses où no<sup>s</sup> nous affligeons plus qu'il ne faut: d'autres où nous nous affligeons plustost qu'il ne faut, & d'autres où nous nous affligeons, sans qu'il y ait du tout point de suiet de nous affliger. Nous nous augmentons la douleur aux vnes: Nous la preuenons aux autres: & aux autres nous nous l'imaginons. Quant aux premieres, pource que la chose est en cōtrouerse, & qu'il y a contestation de cause, remettons les à vne autre fois: ce qui seroit leger à mon aduis, seroit insupportable au vostre. Il en est qui rient quand on les foiette, & d'autres qui pleurent pour vne chiconnaude, vne autre fois nous en mettrons la dispute sur le tapis, & verrons si

c'est leur force, ou nostre foiblesse qui les fait valoir. Faites vne chose pour moy, quand vous verrez tous ces caioleurs qui vous diront qu'il y a bien de la compassion en vostre fait, pensez plustost à ce que vous sentez qu'à ce que vous oyez : consultez avec vostre patience ; & quis que vous scauez mieux vos affaires que nul autre, faites vous ces questions à vous mesmes : Qu'y a-t'il pourquoy ie leur fais tant de pitié ? D'où leur vient ceste peur d'approcher de moy, comme s'il y auoit de la contagion en mon mal-heur ? ce de quoy ils me plaignent est il si mauuais, ou peut-estre y a-t'il point plus de honte que de mal ? N'est-ce pas sans occasion que ie me tourmente, & que ie me figure du mal en vne chose qui n'en a point ? Voulez vous connoistre s'il y a suiet de vous affliger ou non ? En voicy la regle. Nous nous affligerons, ou pour le present, ou pour l'aduenir, ou pour tous les deux ensemble. Du present, le iugement en est bien-aisé à faire : si le corps est libre, s'il est en bonne disposition, & que d'ailleurs nous n'ayons pas receu d'iniure qui nous ait apporté quelque douleur, nous verrons comme tout ira demain : pour auourd'huy nous n'auons point de besongne. Mais ie voy qu'il m'en va venir : Regardez premierement si vos coniectures ont de l'apparence : Car la plus-part du temps

## 62 LES EPISTRES

nous sommes en peine pour des soupçons qui n'ont point de fondement, & prenons l'alarme en nos affaires, aussi bien qu'à la guerre. C'est chose certaine, mon grand amy, que nous sommes faciles à recevoir des impressions : nous n'essayons point de contraindre ce qui nous veut faire peur ; Et ne nous donnons pas le loisir de l'esplucher, mais nous nous estonnons tout aussi-tost, & nous mettons à fuir, comme ceux qui pour vne poussière esmeuë par la course de quelque troupe de moutons, ou pour quelque nouvelle qui n'a point d'auteur, prennent l'espoüente, & mettent leur armée en vn desordre, qu'il n'est pas bien-aisé de restablir. Les choses fausses ont ie ne sçay quelle vertu de nous troubler plus que les autres : Ce qui est certain a sa mesure, qu'il n'outrepasse point ; l'incertain est remis à la discretiõ de l'ame estonnée : pour l'imaginer grande ou petite, cõme il luy plaira. De là vient qu'il n'y a point de frayeurs si pernicieuses, & si peu remediabiles que celles qui n'ont point de source : aux autres la raison manque ; en celles-cy l'entendement : Examinons donc les choses comme il faut, & ne passons point legerement par dessus. Il est vraisemblable qu'il nous arriuera quelque mal, mais au moins il n'est pas encore vray. Combien auons nous veu venir de choses

non attendus, & combien d'attendus qui n'ont point comparu ? Je veux que sans faillir il nous en arriue : que sert d'aller au deuant de la douleur ? nous l'aurons assez-tost quand & le mal. Cependant promettez-vous quelque chose de meilleur. Que gagnerez-vous le temps : il n'est pas impossible qu'il ne suruienne des accidens ; qui feront surseoir ou cesser le peril, ou l'enuoyeront de quelqu'autre costé. Il y a eu des maisons brulees, où ceux qui estoient dedans n'y sont pas demeurez : il en est tombé de qui la cheute n'a fait mal à personne. L'espee a quelquefois esté retenuë sur le poinct que le bras estoit haussé pour frapper : & s'est trouué des criminels qui ont plus vescu que l'executeur qui les auoit menez au supplice. La mauuaise fortune a de la legereté comme la bonne ; il peut estre, & aussi n'estre pas : quoy que ç'en soit, il n'est point : proposez-vous quelque chose de meilleur. Il est des fois que sans aucun signe apparent qui presage rien de mal, l'esprit s'imprime de fausses imaginations, ou pour l'ambiguité de quelque parole, qu'il interprete à son desauantage, ou pource qu'il se persuade que quelqu'un luy vueille plus de mal qu'il ne fait, & ne pense pas combien il est en colere, mais combien, s'il y estoit, il auroit moyen de luy faire déplaisir. Or il ne faut plus

## 64 LES EPISTRES

parler de viure, ny d'estre iamais autre que miserable, si nous voulons auoir autant de craintes, comme il y a de choses qui nous peuuent faire mal. Le remede des absentes c'est la Preuoyance, & des presentes la Resolution. Sinon, seruez-vous d'un vice contre l'autre: meslez de l'esperoir à vostre peur. En toutes les choses que nous apprehendons, la plus apparente n'est point si certaine, comme il est certain que nous ne sommes pas tombez en tous les perils qui nous ont fait craindre, & que nous auons esperé beaucoup de biens qui ne nous sont point arriuez. Mettez donc l'Espoir & la Crainte en la Balance, & de quelque costé qu'elle penche rassurez-vous, & croyez ce dequoy vous aurez le plus d'enuie. Si la pluralité des opinions est pour la Crainte, attachez-vous à son contraire, & cessez de vous affliger. Souuenez-vous que ce c'est la coustume de la plus-part des hommes, d'estre en vne anxieté perpetuelle; encore qu'ils n'ayent point de mal, & que pour certain il ne leur en doiue point arriuer. Depuis qu'ils sont ébranlez, il n'y a plus de moyen qu'ils s'arrestent, & qu'ils vueillent reduire leur crainte à la verité. Pas vn ne dit; c'est vn homme de neant, que celuy qui me l'a dit, ou c'est vn menteur, ou c'est vn niais à qui on fait croire ce qu'on a voulu. Nous-nous laissons aller à tous les rapports

qu'on nous fait. L'incertain nous espouuan-  
te, comme le certain : & pource que nous  
ne gardons point de mesure, il se forme  
vne peur de ce qui n'estoit que scrupule  
seulement. J'ay honte de parler avecque  
vous de ceste façon, & de vous donner de si  
foibles remedes. Quelqu'un vous dira  
peut-estre, que cela n'arriuera pas : & vous  
dites luy : quand il arriueroit, qu'en sera-  
t'il ? nous verrons ce qu'il en sera : s'il arri-  
ue, ce sera peut estre pour mō bien : ma mort  
fera de l'honneur à ma vie. La cigue a  
fait la reputation de Socrate. Ostez à Ca-  
ton ce poignard protecteur de la liberté,  
vous ne luy laisserez pas beaucoup de gloi-  
re. Je suis trop long à vous proposer, vous  
n'en auez pas de besoin. C'est assez de vous  
aduertir. Je vous pousse en vne part où vo-  
stre inclination vous meine : je ne vous dis  
rien à quoy vous ne soyez né : ayez d'au-  
tant plus de soin d'accroistre vne chose qui  
est vostre, & prenez plus de peine à l'em-  
bellir.

III. Je m'en vay finir ma lettre, apres y  
auoir mis sa marque, c'est à dire, apres luy  
auoir baillé quelque parole magnifique à  
vous porter. Entre-autres maux qu'a la fa-  
lic, elle a encore celui-cy, qu'elle commen-  
ce tous les iours à viure. Pensez, mon grand  
amy, ce que cela veut dire, & vous verrez  
combien a peu de grace la legereté des hō-

mes, qui châque jour font de nouveaux fondemens de leur vie, & commencent des desseins au monde, sur le point qu'ils sont prests d'en partir. Regardez-les tous vn à vn : vous verrez des vieillards courir apres les honneurs, se preparer à des voyages, & entreprendre des affaires avec autant de passion & d'esperance, que s'ils n'auoiét que vingt-ans. Or est-il chose au monde plus laide que de commencer à viure, quand l'âge commande de mourir : Je ne vous dirois pas qui est l'auteur de ceste sentence, si ce n'estoit qu'elle est des plus secretes, & des moins publiees de celles d'Epicure, que ie vous ay protesté que ie louerois & adopterois, quand elles me sembleroient le meriter.



## EPISTRE XIV.

## ARGVMENT.

- I. Comme il faut aymer le corps.*
- II. Se tenir loing des Grands.*
- III. La Pauvreté nous met à couuert de l'Ennie, & de la Hayne.*
- IV. Caton est blâmé de s'estre entremis des affaires, en la guerre ciuile.*



V. La vie privée est la plus saine.

VI. Celuy a plus de richesses qui s'en fait le mieux passer.

L'Amitié que nous portons à nostre corps est naturelle : ie l'auroie, & auroie aussi que puis que nous en auons la garde, il est raisonnable de luy faire quelque caresse. Mais ie dis qu'il ne se faut pas abaisser à le servir. Qui le servira qui sera trop en peine pour sa conservation, & en fera la fin où il rapportera toutes choses, il faudra qu'il se propose d'avoir beaucoup de maistres. Il nous faut comporter non comme des vains viure pour le corps, mais comme ne pouvant viure sans le corps. On ne le peut trop aimer, qu'à toute-heure on ne soit travaillé de crainte, inquiet de sollicitudes, & réduit le but de toutes les injures que le mal-heur nous voudra procurer. Qui l'estime trop n'estime jamais assez la vertu. L'accorde bien qu'on en ait du soin tout ce qu'on en peut avoir : mais ie veux que ce soit en sorte, que sans regret on le jette au feu, quand la raison ou la foy nous obligeront à le faire, ou que nous y serons contrainct par la conservation de nostre honneur. Evitons neantmoins non seulement les perils, mais aussi les incommoditez, tant qu'il nous sera possible : Et retirez en un lieu

## 68 LES EPISTRES

de repos , faisons ce que le deuoir nous commande , pour le parer des choses qui luy peuuent apporter du desplaisir. Il y en a, ce me semble , de trois sortes. La pauvreté, les maladies, & l'injure d'un Grand, qui se proposera de nous offenser. De tous ces maux, le dernier est celuy qui nous estonne le plus , parce qu'il vient avec plus de rumeur, & de tumulte. Les maux que nous auons nommez naturels, entrent chez nous en silence : ils n'ont ny spectacle qui face peur à la veüe, ny bruit qu'on ne puisse ouyr sans s'effrayer. L'autre marche avec un plus grand equipage. Ce ne sont que fers , que feux , que chaines , qu'espees à l'entour de luy. Vous ne luy voyez que potences, prisons, tortures, croix, pieux, à traîner les corps d'un bout à l'autre : charriots à les démembrer : charrues pour les rôtir : & tout ce que l'ingenieuse rage des hommes peut encore inuenter pour l'assouuissement d'une insatiable cruauté. Il ne faut donc point s'estonner si nous craignons vne chose qui nous montre tant de funestes visages , & nous menace avec un si formidable appareil. Car comme un bourreau fait la douleur du patient d'autant plus grande, qu'il luy en montre plus d'instrumens ; & qu'il y a des hommes qui succombent à la veüe des choses dont ils eussent peut-estre supporté le sentiment, ain-

fi, de ces maux qui domptent nos ames,  
 & leur font porter le ioug, il n'y a point  
 de double que les plus facheux ne soient  
 ceux qui nous representent la diuersité du  
 pouuoir qu'ils ont de nous tourmenter.  
 Nous en auons d'autres qui ne sont pas  
 moins rigoureux, comme la faim, la soif,  
 les vlcères des intestins, les fièvres qui nous  
 bruslent dans le corps; mais on ne les voit  
 point: ils n'ont rien de quoy faire monstre,  
 ny qu'ils puissent faire porter deuant eux  
 pour nous effrayer: à ces premiers, comme  
 aux grandes armées, pour vaincre, il suffit  
 de se monstre, & pource le moyen de  
 s'en deffendre, c'est de ne les combattre  
 point.

II. Quand le Gouuernemēt est populaire  
 il faut craindre le peuple: quand il se manie  
 par vn conseil, ceux qui y ont du credit,  
 & par fois quelques particuliers sur qui le  
 peuples'est desmis de sa puissāce pour estre  
 gouuerné par eux. Il y auroit fort à faire à  
 gagner l'amitié de tant de personnes: c'est  
 assez de n'en auoir point l'inimitié. Ainsi  
 le sage ne prouoquera iamais le mauuais  
 gré de ceux qui sont en autorité, mais l'é-  
 uitera, comme il feroit vn coup de vague,  
 s'il estoit sur la mer. En allant en Sicile  
 vous trauersiez le destroit, vn Pilote ma-  
 auisé ne se soucie pas des menaces du  
 vent de midy, qui est celuy de tous ces

quartiers que les mariniers craignent le plus : mais au lieu de tenir la main gauche, s'en va droit donner dans Caribde, & inuestir les endroits où est le peril. Vn autre qui pense mieux à ses affaires, s'informe à ceux du païs, de la marée, & du jugement qu'il faut faire des nuages, & se garde bien d'approcher de ces tournoyemens si décriez par les naufrages qui s'y font. Vn homme sage en fait de mesme. Il euite le plus qu'il peut vne puissance qui luy peut nuire : Mais il le fait si dextrement qu'on ne s'en apperçoit point : car en cela consiste vne bonne partie de son assurance, parce que quand vn homme fuit vne chose, il fait iuger qu'il ne l'approuue pas.

III. Pour auiser donc à nous garentir du peuple : premierement ne luy demandons rien : il y a de la noise, où il y a des competeurs : Et secondement prenons garde de n'auoir rien qu'il y ait beaucoup de profit à nous oster, n'ayons à dépoüiller sur nous que le moins que nous pourrions : ce n'est point le sang qui fait espandre le sang : si quelques-vns le font, cela n'arrive pas bien souuent. Il y en a plus qui demandent la bource, que la vie : Vn voleur ne met iamais la main sur vn homme nud : les chemins les plus guettez sont libres à ceux qui n'ont rien. Apres cela nous

avons vne vieille leçon de nos peres, qui nous enseigne de nous garder de trois choses, de la Haine, de l'Enuie & du Mespris. Le moyen de le faire, la sagesse nous l'apprendra : le temperamment en est bien chatouilleux, par ce qu'il est à craindre que la fuite de l'Enuie ne nous mene au Mespris, & que cependant que nous ferons difficulté de nous mettre au dessus des autres, nous ne leur fassions connoistre qu'ils ont moyen de se mettre au dessus de nous. Beaucoup ont eu suiet de craindre, pource qu'ils auoient dequoy estre craints: retirons-nous de la circonference au centre : l'Enuie & le Mépris sont aussi dangereux l'un que l'autre. Il faut donc se ieter entre les bras de la Philosophie, qui a ie ne sçay quelle maïesté, reuerée, ie ne dy point des gens de bien, mais generale-ment de tous ceux qui ne sont point méchans au dernier poinct. Car quant à l'Eloquence, & aux autres choses capables de faire quelques remuëmens en vn peuple, qui- conque s'en veut preualoir, il a aussi-tost vn aduersaire en teste. Cestui-cy qui demeure coy, & ne se mesle que de ses affaires, au lieu d'estre mesprizé reçoit du respect de toute sorte de gés: & ceux mesmes qui ne valent rien, ne desdaignent pas de luy faire honneur. Iamais le vice n'aura l'autorité si grande, & iamais ne se fera de conjura-

teurs si desesperez contre la vertu, que le nom de Philosophie ne demeure saint & venerable eternellement; il est vray qu'à la manier, il y faut, comme en routes autres choses, apporter de la douceur & du iugement.

IV. Trouvez-vous que Caton Philosophast comme il faut, de penser par son seul aduis empescher des guerres ciuiles, se jeter au milieu des armes de deux furieux; & tandis que les vns se bandoient contre Pompée, les autres contre Cesar, par vne opinion irreguliere, les vouloit auoir tous deux pour ennemis? Tout le monde n'approuuera pas qu'un homme sage voyant les choses ainsi disposées, se soit jetté parmy leur confusion & leur tumulte. Que pensez-vous faire Caton? il ne se parle plus de la liberté, ç'en est fait il y a long-temps; la question est à qui seruira la Republique. Vous n'y auez que voir: on élit vn maistré. Que vous importe qu'un des deux soit victorieux: mais ce ne sera pas le meilleur; i'ay touché les dernieres actions de la vie de Caton; mais ses premieres ne venoient pas plus à propos au desordre, où desia les affaires commençoient de s'embrouïller: Dequoy luy seruit iamaïs tout ce qu'il sceut crier & tempester, que d'irriter vne populace qui tantost l'enleuoit tout couuert de crachats hors de la place, & tantost

du Senat

du Senat le trainoit en la prison : Mais vne  
 autre-fois nous disputerons, s'il est des cho-  
 ses où le Sage, quoy que sa peine doive es-  
 tre inutile, ne doive pas laisser de l'employer.  
 V. Cependant ie vous conseille pour n'es-  
 tre point sujet à la mauuaise grace d'un  
 Grand, d'estre de ceux qui ne s'embarraf-  
 sent point aux affaires du monde ; & fai-  
 sant les reduits, n'ont soin que des Loix,  
 qui enseignent aux hommes à faire bien.  
 Le Sage ne fera point le reformateur des  
 mœurs publiques : & se gardera que par  
 vne façon de vivre extraordinaire, il n'at-  
 tire les yeux & la haine du peuple sur luy.  
 Vous me demandez, si vous comportant  
 de cette façon, vous serez hors de tout dan-  
 ger ; C'est chose que ie ne puis non plus  
 promettre que la santé à vn temperant, en-  
 core que la Temperance soit l'occasion de  
 la santé. Il se perd bien quelque vaisseau  
 dans le port : mais que pensez-vous qu'il se  
 face en pleine mer ? Combien eust-il couru  
 plus de fortune, s'il eust esté d'une humeur  
 active, & remliante : puis que qu'en ne fai-  
 sant rien il n'a peu se garentir. Quelquefois  
 les gens de bien font mauuaise fin : ie vous  
 l'accorde : mais ce n'est pas si souuent com-  
 me les méchants. Vne touche receüe aux  
 habits n'oste pas à vn homme la reputation  
 de bien tirer. C'est assez que le sage entre-  
 prenne : le succez n'est pas de sa iurisdiction.

## 74 LES EPISTRES

Nous commençons les choses , la Fortune les finit : Et pour moy ie ne me remets pas à son iugement; mais elle apporte quelquefois des ennuis , & des trauerſes : on ne condamne pas le voleur tandis qu'il fait le coup. Ie vous voy tendre la main, pour auoir voſtre rente accouſtumée : ie vous la veux bailler en vne piece d'or : Et puis que nous auons ~~eu~~ <sup>eu</sup> d'or , ie vous veux apprendre, comme l'vſage vous en donnera plus de plaifir.

V I. Le vray moyen de bien jouir des richèſſes , c'eſt de ſ'en ſçauoir paſſer. Vous voulez que ie vous nomme qui me l'a dit: voyez comme ie ſuis liberal : tout ce que ie vous donne , ie le prends en la bourse d'autrui. C'a eſté Epicure, ou Metrodore, ou quelque autre de ceſte caballe. Qu'importe qui l'ait dit: il eſt dit par tout le monde. Qui ne ſe peut paſſer de richèſſes, eſt en alarme pour elles: qui eſt en alarme pour vne choſe , n'en jouit point, & penſe tousiours d'y adjoûter : le ſoin de l'accroïſſement luy oſte la memoire de l'vſage. Il ne bouge du Change avec quelques marchands : ſ'il eſt chez luy, c'eſt avecque des jettons, ou quelque regiſtre en la main ; & bref de maiſtre il deuient ſon procureur & ſon faâteur.



EPISTRE XV.

ARGUMENT.

- I. L'estude & l'agitation moderée sont l'exercice de l'ame ; comme courir, sauter , aller en carrosse , & parler haut , sont l'exercice du corps.
- II. Comme il faut conduire la voix.
- III. Celuy qui se contente de sa condition est heureux.
- IV. Les biens de Fortune ne donnent point un parfait contentement, ils sont insidieux , & peu solides.

**N**OS Peres auoient vne coustume que j'ay encores veüe garder de mon temps, de mettre au commencement de leurs lettres. *Si vous estes sain, tout va bien.* Nous pouuons dire tout de mesme; *Si vous Philosohez, tout va bien*, car en cela consiste la santé; Si vous ne Philosohez, vous auez l'esprit malade, & vostre corps, quelque vigoureux & valide qu'il soit, n'a rien que la force d'un frenetique, ou d'un fureux. Pensez-donc à ceste santé premie-

## 76 LES EPISTRES

rement : & puis à l'autre. Vous en aurez bon marché, si vous avez seulement la volonté de vous bié porter. La souplesse des bras, la dilatation des espaulles, & l'affermissement des reins, ne sont pas occupations d'une ame bien-faite ; & vn homme de lettres ne fait rien pour luy de s'y arrêter : faites-vous si gras, & si charnu que vous pourrez ; vn bœuf le sera toujours plus que vous. L'esprit qui porte vn si pesant corps, est escorché de sa charge, & perd beaucoup de sa disposition : Et pource pressez-vous le plus que vous pourrez le corps, & vous lâchez l'esprit. La bonne Therie a beaucoup d'incommoditez : premierement en l'exercice il se fait vne dissipation d'esprit, qui rend l'homme inhabile à la meditation, où il est besoin de se bander. D'autantage la repletion empesche la subtilité : puis il y a certaine race de gens de neant, par qui nous nous laissons conduire ; amonées à la seruitude, qui toujours dans une estude, en dans vn cabaret, pensent auoit fait vne bonne journée, quand ils se sont fondus en s'ibour ; & d'un repas à l'autre mettent si peu d'interualle que pour se remplir ils ont bien à peine loisir de se vider. Boire & fumer sont la vie d'un Cardiaque. Il y a des exercices qui ne sont ny longs ny pénibles, qui ouurent incontinent les pores, tellement qu'il ne s'y perd gueres de

# DE SENEQUE. 77

temps; qui est ce qu'il faut principalement  
considerer; comme sont la course, le mou-  
vement des bras, en leuant quelque chose  
de pesant en la main: & le saut en haut, ou  
en auant, ou bien le Salien, autrement, &  
plus iniurieusement appellé le saut du foul-  
lon: prenez celuy que vous aymerez le  
mieux: il ne vous donnera point de peine,  
quand vous-y serez accoustumé.  
Quoy que vous fassiez, ne soyez guere a-  
uec le corps, que vous ne reueniez incon-  
nient à l'esprit. Passez le iour, & la nuit à  
l'exercer: c'est chose de peu de trauail, que  
vous pourrez faire au froid, & au chaud: la  
caducité mesme de l'âge ne sçauroit vous  
empescher. La sollicitude ne peut estre in-  
fructueuse, & est vn bien qui amende de  
vieillir. Ce n'est pas que ie vueille que vous  
ne soyez iamais sans vn liure, ou sans ta-  
blettes en la main. L'esprit mesme a besoin  
de quelque treve, non pour s'aneantir, mais  
pour se relascher. Le carrosse & la litiere  
donnent de l'agitation au corps, & n'em-  
peschent point d'estudier. Vous auez moyē  
d'y lire, dicter, parler, & escouter: comme  
aussi ce sont toutes choses que vous pou-  
uez faire en vous promenant. Il y a mes-  
me quelque exercice à parler haut.

II. Toutefois ie ne trouuerois pas bon de  
faire monter la voix de degré en degré par  
certaines mesures, & puis la rabaisser. Que

## 78 LES EPISTRES

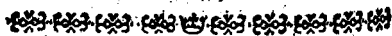
si vous cherchez de l'art à vous promener, faites venir quelqu'un de ceste race de gens à qui la faim a fait apprendre tant de nouvelles inuentions : vous en trouuerez qui vous conduiront les pas avecque tant de iustesse, que l'un ne passera point l'autre; prendront garde iusques à l'enfleur de vos joies, & vous donneront autant de leurs ceremonies, que vostre patience à les croire croistra leur audace à les commander. Et quoy donc? tout aussi-tost que j'ouuriray la bouche, il faudra que ie crie du haut de la teste : C'est vne chose si naturelle de hausser la voix tout bellement, que ceux mesme qui plaident gardent cet ordre de parler au commencement, & de ne crier que sur la fin : on ne vient pas d'un plain sans aux prieres & aux obtestations. Et pour ce vous suiuez en cela l'humeur où vous serez : & tantost avecque vehemence vous vous irriterez contre ce qui vous semblera blasnable : & tantost irés plus doucement, selon que la voix & la force des flancs vous en donneront la disposition. Quand vous serez sur le point de clorre vostre propos, prenez garde que la voix ne vous tombe pas; mais qu'elle descède en sorte, qu'on y remarque la modestie de celuy qui la gouuerne, & non l'intéperance d'un homme grossier & mal appris. Car il n'est pas question de s'exercer pour parler, mais de

parler pour s'exercer. Je ne vous ay pas  
osté d'un petit boubier : mais outre cela  
je vous veux faire un present, qui ne vous  
sera pas desagreceable : voicy un enseigne-  
ment bien digne d'estre notté.

III. La vie des fols n'est que chagrin,  
solicitude, & apprehension de l'aduenir.  
Demandez-vous de qui est ce precepte ?  
de celuy mesme de qui sont les precedents.  
Mais quand nous disons la vie des fols,  
de quelle vie entendons-nous estre ? de  
celle des fols à marotte, & à chaperon ?  
Non, ie ne parle d'autres fols que de nous-  
mesmes, qui par nos cōcupiscences furieu-  
ses, nous laissons emporter à des choses nui-  
sibles, ou pour le moins incapables de nous  
soulager iamais ; qui sommes tousiours mal-  
contents parmy tant d'occasions de con-  
tentement ; & ne pensons iamais com-  
bien l'esprit a de repos, qui ne desire rien ;  
& de generosité, celuy qui pense estre  
pourueu de toutes choses, & ne s'attend  
point à ce que la Fortune luy vouldra dōner.  
Pource, mon grand amy, representez-vous  
à toute heure la felicité de vostre condi-  
tion. Quand vous aurez regardé combien  
il y en a qui vous passent, regardez com-  
bien il y en a qui vous suivent. Vous estes  
ingrat aux Dieux, & à vostre propre vie, si  
vous ne considerez combien vous avez de-  
uancé de personnes : Mais que vous im-

portent les autres, puis que vous vous estes deuancé vous mesmes? Donnez-vous des bornes, que quand vous voudriez il vous soit impossible de passer.

IV. La durée de ces biens insidieux n'est pas éternelle, & bien souvent l'esperance en est meilleure que la possession. S'il y auoit quelque chose de solide, il y auroit dequoy se rassasier: mais l'alteration ne se passe point pour en boire, & tousiours nostre soif trouue quelque chose que la sollicité en apparence specieuse d'un breu-uage si bien préparé. Puis que ce sont choses qui roulent encore entre les incertitudes du temps à venir, pourquoy veux-je plus tost impetier de la fortune qu'elle me les donne, que de moy, que ie ne les demande point? Or à quelle fin les demanderay-je, sinon qu'il ne me souuienne du tout plus de la foiblesse de ma condition? Assembleray-je? Pourquoy faire? pour auoir de la peine? ie suis au dernier iour de ma vie, & si ie n'y suis, ie n'en scaurois estre bien esloigné.



## EPISTRE XVI. ARGUMENT.

*I. La Philosophie doit estre la guide de l'homme.*

*II. La Philosophie est utile à l'homme, soit qu'une providence éternelle gouverne le monde, ou que les choses arrivent fortuitement; d'autant qu'elle enseigne d'obéir à Dieu, & de souffrir les adversitez avec patience.*

*III. Celuy qui se regle par les loix de la Nature est riche, qui par celles de l'Opinion, est pauvre.*

**I**E ne doute pas que vous ne sçachiez bien qu'il n'y a moyen de viure non pas heureusement, mais passablement, sans l'estude de la sagesse : & que selon le progrès qu'o y fait, on approche plus ou moins de la parfaicte felicité : Mais ce n'est pas tout que de le sçavoir, si par vne meditation continuelle on ne tâche de se confirmer en ceste opinion. Les sages resolutions sont plus fortes à garder qu'à prendre : il faut perséverer, & ne cesser jamais de vous fortifier, que vous n'ayez fait vn bon naturel de ce qui n'est qu'une bonne volonté. Vous n'auiez que faire avecque moy de tant de paroles, ny de si longues protestations : ie voy bien le profit que vous auez fait. Je sçay d'où vient ce que vous m'escriuez : il n'y a ny fard ny déguï-

## 82 LES EPISTRES

fement : toutesfois pour vous dire franchement ce que i'en pense , i'en ay desia beaucoup d'esperance , mais de confiance ie n'en puis encor auoir. Faites le mesme scrupule que ie fais : ne soyez ny prompt ny facile à presumer de vous : épluchez vous bien ; fouillez-vous par tout ; & ne laissez rien, où vous ne regardiez : sur tout aduisez , si vous n'apprenez plustost à Philosopher qu'à viure.

I I. La Philosophie n'est pas vne besogne vulgaire , ny faite pour seruir de monstre. Il y faut moins de langage que d'exécution: on ne l'appelle pas pour nous faire passer le iour , & nous garder qu'il ne nous ennuye de nous reposer. C'est-elle qui forme , & qui façonne l'esprit , qui dōne des regles à la vie , dirige les actions , montre ce qu'il faut faire , & ne faire pas ; Et assise continuellement au timon de la barque , nous fait sans naufrage passer au milieu de tout ce que la mer a de perils : qui ne l'a point , n'est iamais sans apprehension. Il arrive d'une heure à l'autre vn nombre infini d'affaires où nous auons besoin de conseil ; C'est d'elle qu'il le faut prendre. Mais dira quelqu'un ; Que me sert la Philosophie , s'il y a vn Destin ? que me sert-elle , si Dieu gouuerne le mode que me sert-elle , si tout arrive fortuitement ? Car ce qui est certain , est consequemment im-



muable: & quant à ce qui n'est pas, quel moyen puis-je auoir de me preparer à l'encontre? soit que Dieu par son decret ait preuenu mon conseil, & ordonné ce que ie dois faire, quoy que ie delibere, il demeure tousiours au pouuoir de la Fortune de faire l'euenement bon ou mauuais, comme il luy plaira. Prenez de ces deux opinions celle qui vous sera la plus vray-semblable, ou les receuez toutes ensemble: il faut, quoy qu'il en soit, tousiours Philosopher; Soit que le Destin nous ait soubmis à des loix inuariales, soit que Dieu preside sur l'Vniuers & dispose de ce qui s'y passe, soit que la Fortune pousse, & tourne en desordre les choses du monde: c'est tousiours à la Philosophie qu'il faut auoir recours, pour nous garentir: c'est d'elle qu'il faut appréhendre à nous humilier à Dieu, vouloir ce qu'il veut, & sans se rendre iamais à la Fortune, supporter avecque patience les choses que par preuoyance nous n'aurons peu dinertir. Mais il n'est pas temps de disputer s'il y a des choses de nostre iurisdiction, si la Prouidence commande, si nous sommes trainez par la chaine des destins, ou si sans ordre & sans regle toutes choses arriuent casuellemét; ie m'en remets à l'aduertissement que j'auois cōmencé de vous donner, que vous ne laissiez point refroidir ceste belle ardeur que vous auez,

maisteniez vostre ame si ferme en la posture où vous l'avez mise, que vous fassiez habitude ce qui n'est qu'un mouuement. Je voy bien que dès le commencement de ceste lettre, vous avez faict compte qu'elle ne viendrait pas sans estre accompagnée de quelque present. Cherchez bien, & vous le treuuez.

III. Au reste ne vous estonnez point de me voir si liberal: ie vous donne encor du bien d'autrui. Mais pourquoy dis-je du bien d'autrui, tout ce qui est bien dit, de quelque part qu'il vienne ie fais estat qu'il est mien comme cecy d'Episcure. Si vous vous reglez par nature, vous ne serez iamais pauvre. Si par opinion, vous ne serez iamais riche. Il faut peu de chose à Nature, rien ne suffit à l'Opinion. Ayez des biens plus que la Fortune n'en donna iamais à un homme seul: possédez en vne condition priuée ce qui contenteroit un Roy: soyez vestu d'habits où le clinquant cache la matiere: parez vos maisons de marbre, affin que ce ne soit pas assez d'auoir des richesses, si vous n'y marchez dessus. Adjoustez à ces delices des statues & des tableaux, & generalement tout ce que l'Art iamais fait pour l'affouissement du luxe, ce ne vous seront que des aiguillons pour vous prouoquer à desirer quelque chose de plus grand, & de plus beau. Les desirs de

Nature sont limitez : ceux de l'Opinion n'ont où s'arrester, parce qu'une chose faul-  
se n'a point de bornes. Qui va par le che-  
min trouue quelque bout: qui est égaré n'en  
trouue point. Retirez-vous des vanitez, &  
quand vous voudrez sçauoir si le souhaict  
que vous faites est selon Nature, ou selon  
l'Opinion, regardez s'il se peut arrester en  
quelque lieu. Si apres auoir marché long-  
temps vous trouuez que vous n'estes point  
encor au bout du chemin, faites conte que  
ce que vous desirez n'est point naturel.

EPISTRE XVII.

ARGUMENT.

- I. L'apprehension de l'estat de nos af-  
faires ne nous doit point destourner  
de l'estude de la Philosophie.
- II. Louange de la Pauvreté.
- III. Celuy qui veut premierement  
amasser du bien, & puis s'adonner à  
la Philosophie, fait la fin de ce qui  
doit estre le commencement.
- IV. Il ne faut, ny pour la pauvreté  
ny pour l'indigence se retirer de la  
Philosophie.

## 86 LES EPISTRES

*V. Le Sage n'a faite de rien, parce que la Nature se contente de peu; mais le riche vit dans les inquiétudes, & a faite de tout.*

*VI. Les richesses ne mettent pas fin aux misères, mais les changent.*

**I.** **I**Ertez-moy tout ce que vous avez, si vous estes sage; ou pour mieux dire, si vous le voulez estre, ne pensez qu'à trouver la tranquillité d'esprit: voyez où elle est, & y courez, le plus diligemment que vous pourrez. Si quelque chose vous accroche, que vous ne puissiez démeller, coupez-la. Vous vous excusez que les affaires de vostre maison vous retardent, & dittes qu'avant que rien entreprendre vous les voulez mettre en tel estat, que vous en puissiez vivre sans rien faire, afin que la pauvreté ne puisse ny vous fâcher, ny vous donner sujet de fâcher personne: En cela vous tenez un langage qui montre que vous ne cognoissez pas ny la nature, ny la force du bien où vous pretendez. Vous remarquez assez combien la Philosophie tout ensemble est chose profitable: mais en ce qui est de ses parties vous n'y portez pas les yeux si prez, comme il en seroit besoin. Vous ne sçavez pas qu'il n'est point d'occurrence, où nous n'en puissions tirer du secours, &

que nous ne pouuons auoir d'affaires de si grande importance, que son pouuoir ne s'y estende, ny si petites, qu'elle ne s'y abaisse pour nous y subuenir. Croyez-moy, demandez-luy ce que vous auez à faire, ie m'assure qu'elle ne vous conseil-lera pas de vous aller seoir en vin con- toir, le delay que vous demandez de pour- uoir à vos affaires, n'est-ce pas afin que la pau- reté ne vous puisse incommoder? Mais que direz-vous, si au lieu de la craindre, on vous fait voir que vous auez occasion de la desirer. Assez de gens estoient nez à la Phi- losophie, & s'y fussent dignement em- ployez, si les richesses ne leur en eussent osté le moyen.

II. La paureté n'a ny faix qui la pres- se, ny apprehension qui la trouble. Si l'alar- me sonne, elle sçait bien, que ce n'est pas à elle qu'on en veut: s'il faut sortir elle est prest & ne fait que regarder par où le pau- vre n'est point en peine de son bagage. S'il se faut mettre sur mer il n'a point pour ce- la de rumeur au port. Les quais ne s'ont point couuerts de ceux de son train. Il n'est point suuy d'une troupe de valets si grande, qu'il n'y ait pas de viures assez dans le pais pour les nourrir. Peu de vêtres s'ont aisez à paistre, quand ils sont reglez, & qu'ils ne desirerent de la viande que ce qu'il en faut pour estre nourris. La faim couste peu, la friandise

beaucoup. Tout ce que veut la Pauvreté, c'est de se pouvoir contenter aux choses qui luy sont nécessaires. Pourquoi donc refuserez-vous sa compagnie, depuis que les riches mesmes, qui ont bon iugement la prennent pour exemple, & de sa vie empruntent le regime de la leur? Voulez-vous que vostre esprit se fournisse de belles conceptions? Soyez pauvre, ou vivez en pauvre. Il est impossible d'estudier avec fruit sans la frugalité: la frugalité n'est autre chose qu'une pauvreté volontaire.

III. Laissez-moy donc ces excuses, ie ne suis pas encore bien, il me manque encore quelque chose: quand ie l'auray, ie ne veux faire plus que Philosopher. Mais voyez la faute que vous faites: ce que vous vous proposez d'acquiescer, apres que vous aurez toute autre chose, c'est ce que vous devez auoir, avant que rien acquiescer. Vous faites la fin de ce qui doit estre le commencement. Vous dittes que vous voulez acquiescer de quoy vivre: Apprenez par mesme moyen de quelle façon il le faut acquiescer. Si quelque chose vous empesche de bien vivre, elle ne vous empesche pas de bien mourir: il ne faut ny pour la pauvreté, ny pour l'indigence mesme se retirer de la Philosophie.

IV. Quand il seroit question d'en venir à ces extremités de faim, qu'on a veues en

beaucoup de sieges, il se faut résoudre à les  
 supporter. Pourquoi ne souffririons-nous  
 en l'acquisition d'une liberté perpetuelle, &  
 qui nous assurera contre toutes les mena-  
 ces du Ciel & de la terre, ce que tant de fois  
 on a souffert en des occasions où tout le  
 loyer de la patience n'estoit que de ne tom-  
 ber point à la discretion du victorieux ? Il  
 y faut aller, & deust-on mourir de faim. Il  
 s'est veu des armées reduites à la necessité  
 de toutes choses, qui ont vescu de racines,  
 & mangé des ordures qui feroient mal au  
 cœur à reciter : Et tout sans autre sujet que  
 pour regner : & ce qui vous semblera plus  
 estrange, pour regner au Royaume d'au-  
 truy, Et se trouvera-t'il quelqu'un si lâche  
 que pour se demesler des fureurs où le mô-  
 de l'engage, il apprehende de supporter la  
 pauvreté ? C'est donc une folie de se pro-  
 poser d'acquérir du bien : premierement  
 il ne coste rien pour aller trouver la Phi-  
 losophie : vous avez raison, quand il ne  
 vous manquera plus rien. Vous verrez d'a-  
 voir aussi la sagesse : ce sera la dernière  
 piece de la vie : & s'il faut ainsi parler, la  
 bonne mesure. Voulez-vous bien faire : si  
 vous avez quelque chose, commencez dès  
 maintenant à Philosopher : car que sca-  
 vez-vous ? peut-estre vous en avez desia  
 plus qu'il ne vous en faut.

V. Si vous n'avez rien, cherchez pre-

mierement la Philosophie , & puis vous penserez au reste: oüy mais j'auray faict de ce qui me sera necessaire. Cela ne se peut, parce que Nature est contente de peu de chose, & le Sage s'accommode à Nature. S'il se trouue reduit à des necessitez irremediabiles, il ne marchandera point à quitter le monde, & se deliurer luy-mesme de son importunité, S'il a dequoy pouoir allonger sa vie, sans desirer dauantage, il trouuera ce qu'il luy faut pour sa bouche & pour ses habits. Ils s'entretiendra doucement, il verra les occupations des riches, & la peine que prennent ceux qui le veulent estre: Et vuide de toutes inquietudes dira en luy-mesme: Que ces pauures gens sont mal-aduisez de prendre vn si long chemin, & d'attendre ou les interests de leur argent, ou le profit de leur marchandise, ou la succession de quelque vieillard! Ce que la sagesse baille, vous l'avez content. Elle fait tout d'vn coup vn homme riche, en luy apprenant à ne se soucier point de l'estre: ce sont choses qui ne vous touchent point. Je fais plus de cas de vous que des riches. En vn bon siecle, vous en auriez trop.

VI. Sans la mauuaise coustume, que ie vous ay fait prendre, ie pouuois icy clorre ma lettre: on ne fait iamais la reuerence aux Rois, sans leur faire quelque present. Je ne vous puis dire adieu, qu'il ne m'en cou-



ste quelque chose. Que sera-ce ? Epicure  
 me le prestera. Plusieurs, pour auoir acquis  
 du bien, n'ont pas finy leurs miseres, mais  
 les ont changees. Je ne m'en ébahis pas ;  
 le vice n'est pas aux choses, il est en l'esprit.  
 Ce qui les dégoustoit en la pauureté, les  
 dégoute aux richesses. Comme il n'im-  
 porte au malade que son lit soit d'or, ou de  
 bois, parce qu'en quelque lieu qu'on le  
 mette, son indisposition ne le quitte point,  
 aussi depuis qu'un esprit n'est pas sain, met-  
 tez-le parmy les richesses, ou parmy la  
 pauureté, comme vous aymerez le mieux,  
 c'est tout un, il ne peut aller en part, où sa  
 maladie n'aille quant & luy.



## EPISTRE XVIII.

## ARGUMENT.

- I. *Le Sage doit estre moderé dans les  
 desbauches publiques, s'il ne les  
 peut fuir tout à fait.*
- II. *Nous deuons quelque fois faire  
 essay de l'Abstinence, & de la Pau-  
 ureté : Et au milieu des caresses de  
 la Fortune, nous resoudre à ses  
 outrages.*

## 92 LES EPISTRES

*III. Où il y a trop de colere, il n'y a jamais assez de iugement.*

I. **N**OUS sommes au mois de Decembre. C'est vne saison où tout va par escuelles. Le luxe n'a point de loix : chacun fait le plus de bruit qu'il peut, comme si les Saturnales estoient quelque autre chose que les iours ouuriers ; Et certainement il faut aduotier que la difference y est si petite, que ie trouue que celuy rencontra fort bien, qui dit que Decembre, qui ne souloit estre qu'un mois, estoit à cest'-heure vn an entier. Si vous estiés icy, ie scaurois volontiers ce que vous seriez d'auis de faire ; si nous ferions comme de coustume, ou si pour ne sembler pas auoir des mœurs particulieres, nous mettrions robe bas, & ferions la desbauche comme les autres : car à cest'-heure pour passer le temps, & faire feste, nous changeons d'habits : ce qu'autrefois on ne faisoit que lors qu'il y auoit quelque mauuaise nouvelle, ou que les choses sembloient se preparer à quelque remuement. Si ie sçay quelque chose de vostre humeur, vostre opinion seroit de prendre vne voye d'entre les extremités, & faire vn peu plus de chere que d'ordinaire : mais aussi n'aller pas iusques où va le peuple, si peut-estre vous n'estiés d'auis, que c'est alors qu'il se faut tenir la bride plus

ST. haure, afin de faire monstre de la tempe-  
 de cher rance, en vn temps où l'on ne voit que des  
 exemples d'insolence & dissolution de tous  
 costez. Il n'y a point de preuue qui fasse  
 mieux connoistre que l'esprit est ferme, que  
 quand il n'y a rien assés attrayant pour le  
 conuier au desordre, ny rien d'assez fort  
 pour l'y trayner. Ce seroit bien, à n'en  
 que un mentir point, vn trait plus courageux  
 de demeurer sec & sobre, au milieu  
 d'un peuple qui ne fait qu'yurogner, &  
 rendre sa gorge emmy les rues: mais il y a  
 bien plus de discretion à se tirer hors de la  
 multitude, sans monstre qu'on soit irregu-  
 lier, & faire ce que font les autres, pourueu  
 qu'on le fasse d'autre façon qu'ils ne le  
 font: il n'est pas impossible de passer son  
 temps, sans se desborder.

II. Au demeurant, i'ay tant d'enuie de  
 reconnoistre comme vous aués l'ame en  
 bonne assiette, que suiuant les regles des  
 grands personnages, ie suis d'aduis que  
 vous fassiez vn essay d'estre mal nourry &  
 mal vestu quelques iours, afin de pouuoir  
 dire: Est-ce cecy dequoy on auoit fait si  
 grand peur? Il faut en la securité se prepa-  
 rer aux estonnements, & au milieu des ca-  
 resses de la fortune, se resoudre à ses ontra-  
 ges. Les Soldats en plaine paix marchent  
 en bataille, trauaillent aux tranchées, & se  
 lassent à des labeurs superflus, pour se

## 94 LES EPISTRES

fortifier aux neccessaires. Voulez-vous n'auoir point de peur en l'execution de quelque chose ? affeurez-vous deuant que d'y aller. Ceste consideration a fait que beaucoup de gens ont voulu donner quelques iours de chasque mois à viure comme les pauares : & se sont approchez le plus qu'ils ont peu de l'indigence, afin que iamais ils ne craignissent ce que si souvent ils auoient essayé. Ne pensez-pas que ie vous appelle simplement à quelque retranchement de vostre ordinaire, ou à manger sous quelque cabane, ou à faire quelqu'une de ces austeritez fantastiques, où par caprice les grands vont chercher de l'appetit, quand l'affiduité des delices leur en a fait perdre le goust. Que vostre liçt soit vne paillasse, vostre habit vne haïre, & vostre viande du pain bis : faites ceste vie là durant trois ou quatre iours, & quelquefois dauantage, afin que ce ne soit pas vn' jeu, mais vne espreuue à bon escient, & croyez qu'alors vous aurez l'esprit bien content. Quand vous verrez que pour deux liards vous aurez mangé tout vostre aise, & connoistrez que pour estre soul, vous n'auiez que faire d'estre en la bonne grace de la Fortune, puis qu'en dépit d'elle, il faut qu'elle vous fournisse ce qui vo<sup>us</sup> fait besoin: Quoy que vous fassiez pourtant, ne vous imagi-

ne point d'auoir fait quelque grande  
 proffesse. Vous n'avez rien fait qu'une infi-  
 mité d'esclaves, & de pauvres ne facent.  
 Toute la gloire qui vous en est deuë, c'est  
 que vous le faites volontairemēt. La conti-  
 nuation ne vous en fâchera non plus que  
 l'essay: exerçons nous à la quintaine, & de  
 peur que la fortune ne nous surprenne, fai-  
 sons de bonne-heure connoissance avecque  
 la pauureté. Quand nous aurons sçeu  
 combien c'est chose suportable d'estre pau-  
 ures, nous en serons riches avecque moins  
 d'apprehension. Epicure, qui estoit si sça-  
 uant en volupté, qu'il en faisoit leçon,  
 auoit de certains iours où il ne mangeoit  
 pas son saoul, pour voir s'il y defailloit  
 quelque chose d'une pleine & parfaite vo-  
 lupté, ou combien il en defailloit, & si  
 c'estoit chose qui meritaist de s'en trauailler  
 beaucoup: Cela se trouue ainsi dans les  
 lettres qu'il escriuoit à Polienus durant le  
 gouuernement de Charinus. Il se vante  
 aussi qu'il ne dependoit pas vn soul à cha-  
 que repas: Et que Metrodorus, qui n'estoit  
 point encore du tout si Philosophe, n'en  
 depençoit pas plus d'un entier. Vous ne  
 croyez pas qu'il y eust dequoy se souler  
 à faire de si mauuais repas? si auoit-il de-  
 quoy se contenter, non d'une volupté lege-  
 re & perissable, mais d'un contentement  
 bien solide & bien assésuré. Il n'y a pas

grand' friandise à manger vn peu de boüilly, ou vn morceau de pain d'orge, & boire de l'eau : mais c'est vn plaisir extreme que de trouuer du plaisir en ce qui n'en a point, & se reduire à des choses que la plus rigoureuse, & la plus iniuste fortune du monde n'est pas capable de nous oster. Les criminels sont bien meilleure chere à la Conciergerie, & ceux mesme qui sont mis à part afin d'estre menés au supplice, ne sont pas traités si maigrement. Quelle demonstration plus évidente scauroit-on faire de la grandeur de nostre ame, que de nous ranger volontairement à des choses que nous ne souffririons pas quand nous serions à la derniere extremite ? C'est ainsi qu'on se prepare contre la Fortune. Commencés donc de bonne heure, mon grand amy, à prendre ceste custume : & destines quelques iours où separé du monde, & rendu communicable aux plus petits, vous entretriez au commerce de la pauuereté.

*Aude hospes, &c.*

Celuy seul en est digne qui sçait mespriser les richesses ; ce n'est pas que ie les condamne, mais ie veux qu'il les possede sans apprehension, & cela ne se peut faire que nous ne soyons resolués à nous en pouoir passer, & que nous ne les regardions comme tousiours prestes à s'en aller d'avecque nous.

## DE SENEQUE. 97

III. Mais il faut commencer à fermer ma lettre. Je me doute bien que vous ne me le permettrez. - pas ; que premièrement vous n'ayez esté payé de ce que ie vous doy. Je vous assigneray donc sur Epicure, qui m'acquitera. Où il y a trop de colere, il n'y a jamais assez de iugement : vous n'ignorez pas comme ceste sentence est véritable. Puis que vous avez eu des vaillets, vous avez eu des ennemis. C'est vne passion qui ne respecte persōne : Elle naist d'amour aussi bien que de haine ; & non moins parmy les choses serieuses, qu'entre les ieux & les passe-tēps. Les effets n'en sont point selon la cause, mais selon la disposition de l'ame qui la conçoit ; comme il n'importe pas combien vn feu soit grand , mais combien la matiere où il tombe est capable de s'allumer. Car il est des choses si dures & si solides , que quelque feu que ce soit, elles ne le reçoivent pas. Et au contraire il en est qui en sont si susceptibles, qu'il suffit d'une seule estineille pour les consumer tout incontinent. Il n'y a point de doute qu'une Colere bien violente ne se termine en fureur ; Et pource il est bon de s'en donner garde non seulement pour la modestie, mais encore pour la conservation de nostre entendement.

E



## EPISTRE XIX.

## ARGUMENT.

- I. Le Sage ne doit point vieillir à la Cour, ny aux charges publiques, mais chercher son repos à bonne heure, non tout à fait dans la solitude, mais dans une honneste occupation.*
- II. Les amis de table ne sont point les vrays amis. On ne doit pas tant prendre garde à la chose donnée, comme à celuy qui la reçoit.*

**I.** **JE** ne reçois iamais de vos lettres que ie n'en sois transporté de ioye. Elles m'auoient par cy-deuant fait esperer quelque chose de vous, mais à ceste heure elles m'en respondent, & changent l'incertitude de leurs promesses en des assurances indubitables. Cōtinuez de mieux en mieux ie vous en prie, & vous en coniure, comme de la chose que ie vous souhaite le plus. Desrobez - vous tout bellement à ces occupations qui vous diuertissent, ou si vous ne pouuez, tirez vous en ouuerte-



ment. Nous n'auons que trop perdu de temps: la vieillesse nous aduertit de plier bagage. Quelle enuie est-ce qu'on nous en pourra porter? Nous auons passé nostre vie patmy la tempeste; finissons la dans le port. Ce n'est pas que ie vous conseille de chercher de la reputation par ceste retraite: il ne la faut ny monstrier, ny cacher: quelque iugement que ie fasse du forcenement des hommes, ie ne veux pas que vous alliez vous mettre au fonds d'une cauerne pour vous y enseuelir en un oubly perpetuel. C'est assez que vostre repos paroisse, il n'est pas besoin qu'il soit eminent: ceux qui ne sont point venus au monde, sont libres de n'y venir point, & demeurer cachées en l'obscurité, mais à vous, le tēps n'est plus de le faire. Vostre bel esprit, qui vous a mis si auant au iour, la gentillesse de vos escrits, & la congnoissance que les Grands ont de vostre merite, vous en empescheront. Vous avez tant de reputation, que quād vous-vo<sup>e</sup> iriez cacher au bout du monde, & que vous ne sortiriez iamais d'une chambre, ce que vous avez desia fait vo<sup>e</sup> produiroit. Il n'est point de tenebres pour vous: fuyez où vous voudrez: vous y porterez tousiours les rayōs de ceste lumiere qui vous a fait esclairer par le passé. Personne ne se peut offencer que vous vous mettiez en repos, c'est chose que vous pouuez

faire sans regret, ny morsure d'ame quelconque. Car que nous laissez-vous que vous - vous apperceuiez d'auoir laissé si vous ne voulez ? Vos clients ? ce n'est pas vous qu'ils demandent, mais quelque chose de vous. Vos amis ? autrefois on recherchoit de l'amitié, à cest'-heure on ne se soucie que du profit. Les vieillards que vous aurez quittez referont leurs testamens : le donneur de bon-jour ira chercher vne autre pierre : Il est mal-aisé qu'une chose vaille beaucoup & ne couste gueres. Regardez ce que vous aymez mieux perdre, ou vous, ou quelque chose du vôtre. Pleust à Dieu que la Fortune vous eust laissé vivre en la condition qu'elle vous auoit fait naistre ; Et que le bon vent ne vous eust point emporté si loin de terre : vous estiez bien, sans ceste felicité precipitée, qui vous a fait auoir des Gouvernemens, & des Commissions, & pretendre aux charges de qui celles-cy ne sont que les degrez pour y monter : d'un estat vous passerez à l'autre, & de cet autre, à vn autre. Mais en fin que sera-ce ? Quand faires vous compte de vous reposer ? quand vous aurez ce que vous desirez. Ce ne sera iamais. La suite de nos cupiditez est comme celle des causes, de qui les Stoïques tiennent que les Destins sont enfilez. La fin de l'une est la naissance de l'autre : vous-vous estes laissé choir en

une vie, où la misere & la seruitude n'ont point de bornes. Tirez vous le col hors du joug : vous aurez meilleur marché de l'auoir coupé vne fois, que pressé perpetuellement. Si vous reuenez à la vie priuée, vous y trouuerez bien les choses plus petites, mais elles ne laisseront pas de vous r'assasier : à ceste-heure vostre estomach est vn abisme : rien que vous y iettiez ne le contente. Or lequel est-ce que vous aynez mieux, d'estre pauvre & saoul, ou riche & affamé. Les grands ne sont iamais sans Conuoitise : & sont encore exposez à la conuoitise d'autrui. Si vous n'estes content, vous ne pouuez contenter personne. Mais comme sortiray-je ? Faites comme vous voudrez : mais de quelle façon que ce soit il faut sortir. Souuenez-vous combien l'auarice vous a fait courre de fortunes, & combien de trauaux l'ambitiō vous a fait trouuer agreables. Il faut vser aussi quelque chose pour vostre repos, ou vous resoudre de vieillir en ceste inquietude de commissions, ou de charges publiques, parmi le tumulte, & tousiours dans quelques nouveaux flots, d'où, quelque modeste, & paisible que vous soyez, vous n'aurez moyē de vous garentir. Qu'importe que vous veuillez vous reposer ? Vostre fortune ne le veut pas : que fera-ce si vous la laissez monter plus haut ? L'accroissement du bien

ne sera-ce pas vn accroissement d'aprehension? Je vous veux icy reciter vne chose, que Mecenas a dite en son Prometée. La torture luy fit à la fin decouurir la verité. La seule hauteur estõne les choses esleuées: il a voulu dire, que le coupeau d'une chose haute a tousiours de l'estonnement. Est-il possible qu'il y ait grandeur au monde qui vueille qu'un hõme soit cõtraint de confesser qu'il en est enyuré? Ce fut certainement vn bel esprit, & qui pouuoit mettre la biédisance entre les exemples, si la prospérité de la Fortune ne l'eust rendu plustost femme, qu'effeminé. Vous en ferez de mesme, si vous n'y prenez garde. Il eust enuie de prendre terre: mais ce fust trop tard: pliez les voiles de bonne heure.

II. Cette sentence de Mecenas me pouoit acquiter si ie voulois, mais ie me doute qu'il me faudroit auoir procez avecque vous, & que vous voudrez auoir vostre payement de mōnoye couräte. Puis qu'ainsi est, ie m'en vay en emprunter d'Epicure. Ne prenez pas tant garde à ce que vous mangez, comme avec qui vous mangez. C'est vne vie de Lyon, ou de Loup, que manger sans vn amy. Pour auoir ceste élection, retirez-vous: autrement il faut que vous preniez la compagnie telle qu'entre ceux qui vous viennent voir, vn officier vous aura voulu choisir. Les amis ne se trouuent

point en vne basse court : ils ne s'esprou-  
uent point en vne table. C'est le mal ordi-  
naire des Grands, de penser estre aymez  
de ceux qu'ils n'ayment point, & croire  
que pour acquerir des amis, ce soit assez de  
les obliger. Au contraire, il est des hommes  
qui ne veulent du mal qu'à ceux qui leur  
ont fait du bien : plus ils doiuent, plus il  
haïssent. vne petite somme estrange celuy <sup>rend</sup>  
qui l'emprunte: vne grande le red ennemy: <sup>estrange</sup>  
Et quoy donc, les plaisirs ne font pas les  
amitez ? Si-font, pourueu qu'on choisisse  
ceux qui les doiuent receuoir, & qu'indif-  
feremment on ne les épande pas sur les pre-  
miers venus. Ainsi iusques à ce que de vous-  
mesmes vous soyez capable de vous cōdui-  
re, prenez l'aduis de ceux qui sont sages, &  
ne regardez pas tant ce qui vous part des  
mains, comme la personne qui le reçoit.

## EPISTRE XX.

## ARGUMENT.

I. *La Philosophie est vne escholle de  
bien faire, & non de parler: Estre  
constant en ses resolutions est la mar-  
que d'un homme sage.*

II. *La Pauvreté faict cognoistre les*

*vrais Amys : La gloire d'une ame genereuse n'est point d'aller au deuant des incommoditez, mais par le mépris des richesses de s'y preparer, comme à choses qui ne sont pas fort difficiles à supporter.*

*III. Qu'il faut quelquefois se représenter une Pauvreté imaginaire, pour s'accoustumer à la veritable.*

I. **S**I vous - vous portez bien, & pensez auoir du merite assez, pour estre quelque iour vostre, ce sont les meilleures nouvelles que ie scaurois receuoir de vous. Je serois bien-aïse d'auoir l'honneur de vous tirer de la confusion où vous estes, avecque peu d'esperance de vous en débrouïller. C'est pourquoy ie vous prie, & vous conseille de faire descendre la Philosophie iusqu'au fonds de vostre ame, & de mettre en pratique ce que vous auez appris, non avecque du langage, ou par des escrits, mais par asseurance de courage, & diminution de vos passions. Verifiez vos paroles par effects. Il n'est pas question ny de haranguer deuant vne assemblee, pour faire admirer son eloquence, ny de disputer de quelques propositions curieuses, pour

entretenir de ieunes hommes, & ie ne ſçay  
 quelles gens, qui ne ſçauent où paſſer le  
 iour. La Philoſophie eſt vne eſcole de bien  
 faire, & non de parler : elle veut que cha-  
 cun ſe forme à ſa regle : qu'on viue comme  
 on parle : & qu'en nos actions tout ſoit  
 d'une peinture, ſans qu'il y ait rien de diſ-  
 ſemblable ny de bigarré. Le principal of-  
 fice de la ſageſſe, & ſa marque la plus eui-  
 dente, c'eſt que les œuvres ne dementent  
 point les paroles, & qu'en toutes occurren-  
 ces vn homme ſe trouue touſiours égal à  
 ſoy. Mais qui ſera capable de ceſte perfe-  
 ction ? peu de gens ſans mentir : Et toutes-  
 fois il ſ'en trouuera quelques-vns. C'eſt  
 choſe qui n'eſt pas bien-aiſée : mais ſi eſt-  
 ce que ie n'oblige pas le ſage à marcher  
 touſiours de meſme pas : il me ſuffit qu'il  
 tienne touſiours vn meſme chemin. Prenons  
 donc garde ſi nous nous habillons point  
 d'une façon, & gouuernons noſtre maiſon  
 de l'autre : Si nous ne baillons point trop  
 auarement aux autres ce que nous prenons  
 trop liberalement pour nous : Si vous n'e-  
 ſtes point frugal en deſpence de table &  
 trop ſomptueux en magnificence de baſti-  
 mens. Choiliſſons pour vne fois vne forme  
 de viure, & la ſuiuons eternellement. Il y  
 en a qui ſont meſquins & ſordides en leur  
 maiſon ; & qui dehors font les grands &  
 les magnifiques. Ceſte inégalité vicieuſe

est la marque d'un esprit qui chancelle, & qui n'est point encore en bonne assiette. Je m'en vay vous dire d'où leur vient ceste humeur ainsi variable, & pourquoy il y a si peu de rapport de leur conseil à leur execution. Ils ne se proposent point un certain but : & s'ils le font ils n'y perseverent point, mais se laissent incontinent emporter ailleurs, & ne se contentent pas de changer : mais retournent sur leurs pas, & reprennent la resolution mesme qu'ils auoient condamnée auparavant. Afin donc de laisser les anciennes diffinitions qu'on a faites de la sagesse, & comprendre toute la consideration de la vie humaine ie me contenteray de ce que ie vous vay dire. Qu'est-ce que sagesse ? quand on a voulu quelque chose, estre tousiours ferme à la vouloir, & ne vouloir iamais ce qu'une fois on n'a point voulu. Je n'y adiouste point ceste petite exception, que ce qu'on veut soit iuste, pource qu'il est impossible qu'une chose iniuste puisse plaire continuellement. Les hommes sçauent peut-estre ce qu'ils veulent en ce moment où ils veulent : mais apres ils n'en sçauent plus rien. Il n'y a personne du tout ferme à vouloir, ou ne vouloir point. Le iugement se change : il se contredit d'un iour à l'autre, & de là vient que plusieurs font de la vie cōme d'un jeu. Suivez donc ce chemin que vous auez



pris, & peut-estre qu'il vous menera à la perfection, ou pour le moins vous gagnera ce point, que si quelque chose vous manque, vous serez le seul qui reconnoissez vostre deffaut.

II. Mais que deviendront mes domestiques? quand ils ne mangeront plus vostre pain, ils mangeront le leur. Vous sçavez par la pauvreté ce que le bien que vous auez fait ne vous a sçeu faire apprendre. Les amis de cœur vous demeureront: vous ne serez laissé que de ceux qui vous suivoient pour quelque autre chose que pour vous. Quand la pauvreté ne vous seruiroit qu'à vous faire connoître qui vous ayme, n'est-ce pas du suiet assez de la vous faire aymer? Ne vous vertez-vous jamais en vn estat qui n'oblige personne à mentir pour vous faire honneur? Faites donc que toutes vos pensées, toute vostre solitude, & tous vos souhaits soient à y paruenir. Remettez à Dieu tous les autres vœux que vous luy pouuez auoir faits, & qu'il vous accorde cestui-cy, que vostre contentement soit en vous-mesme, & aux biens qui ne procedent que de vous. Quelle felicité sçauriez vous voir plus à commandement? Reduisez vous si bas, qu'il soit impossible de tomber. Le tribut de ceste lettre que ie m'en vay vous payer, vous donnera plus de suiet de vous y re-

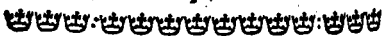
foudre : foyez en jaloux tant qu'il vous plaira. Je ſçay bien qu'Epicure ne ſe fâchera non plus de payer pour moy, qu'il a fait par le paſſé. Croyez que quand ie vous verray eſtendu ſur quelque pauvre lit, & vos habits tous déchirez, ce que vous me direz m'en ſemblera bié plus braue & plus magnifique. Ie n'en orray pas ſeulement le langage, i'en verray l'experience : Pour moy ie ne près iamais tant de plaifir d'oüir noſtre Demetrius, que quand ie le rencontre couché ſur la paille, ou ſur quelque choſe encore pis, & ſi mal en ordre, qu'il eſt pluſtoſt nud qu'habillé, car il ne profeſſe pas la verité : il la témoigne. Et quoy donc ? ne peut-on viure parmi les biens, & les meſpriſer ? pourquoy non : On ne peut dire qu'un homme n'ayt beaucoup de courage, qui apres auoir long-temps amoureux-ſement regardé les richesses, ſe prend à rire de ce qu'elles le ſont venu trouver : & les reconnoît ſiennes pluſtoſt par oüy dire, que par ſentiment qu'il en ait. Ce n'eſt pas peu de pouuoir conuerſer parmy les richesses, & ne s'y laiſſer point corrompre. Il y a de la gloire d'en auoir, & viure en pauvre ; mais il y a moins de peril à n'en auoir point. Ie ne ſçay, direz-vous, ſi ce riche tomboit en pauvreté, comme il la ſupporteroit patiemment. Ie ne ſçay, vous répondray-je pour Epicure, ſi la Fortune don-

noit des biens à ce pauvre, comme il auroit du iugement & du courage à les mépriser. Il faut entrer au fonds de leur ame de l'un & de l'autre, & voir si c'est à bon escient & sans fard, que le pauvre prend plaisir à l'estre, & si le riche, quelque bonne mine qu'il fasse, ne se resioiit point d'auoir du bien. Ce n'est pas vn grand tesmoignage d'une volonté bien disposée, qu'un méchant liét, ou vn mauuais habillement, sinon qu'il y paroisse, non de la necessité, mais & de l'election & du consentement à les auoir. Audemeurant la gloire d'une inclination genereuse n'est point à chercher mal à propos ces incommoditez, comme plus salutaires au repos de ceste vie : mais de s'y preparer indifferemment comme à choses qui ne sont point si difficiles, qu'il n'y ait moyen de les supporter. Et certainement, Lucilius, elles sont supportables, voire plaisantes, quand on y vient aduertie de longue main. La securité les accompagne, sans laquelle nous ne pouuons iamais rien auoir qui nous donne du plaisir.

III. Nous ferons donc bien, à mon aduis, à l'imitation de beaucoup de grands personnages, de nous reseruer quelques iours, où par l'exercice d'une pauvreté imaginaire, nous nous accoustumions à la véritable. Dequoy nous auons d'autant plus de besoin, que nous aurons esté plus

# 110 LES EPISTRES

noyez dans les delices, & que toutes choses nous sembleront plus dures & difficiles. Il faut pincer nostre esprit, afin qu'il se réveille, & luy rementevoir le peu que Nature nous a ordonné pour nostre entretien. Il n'y a personne qui sorte riche du ventre de sa mere: quiconque vient au monde, il faut qu'il se contente d'un peu de lait pour sa nourriture, & d'un morceau de drap pour son habillemēt: Et cependant de si petits commencemens viennent ces ambitions disproportionnées, à qui les Royaumes entiers ne sont pas encore assez.



## EPISTRE XXI.

### ARGUMENT.

*I. La Vertu nous rend immortels, & non les biens de Fortune.*

*II. Celuy qui a borné ses desirs est riche.*

**P**Ensez-vous que vostre empeschement vienne d'où vous m'écriuez? vous n'avez rien qui vous trauerse tant que vous-mesmes; C'est delà que vient vostre inquietude, que vous ne sçauiez ce que vous demandez, & approuuez mieux la Vertu que vous ne vous y rangez. Vous

voyez bien où est la Felicité ; mais vous  
 n'avez pas assez de cœur pour vous y a-  
 cheminer ; Puis que vous ne sçavez d'où  
 cela vient, ie le vous diray. Vous pensez  
 que ce qu'il vous faudra laisser, soit  
 quelque chose bien estimable ; Et autant  
 de fois que vous vous representez le repos  
 de la vie, où vous voudriez bien passer,  
 autant de fois l'éclat de celle d'où vous par-  
 tirez vous retient, comme si vous deviez  
 choir au fonds de quelque sale & tenebreu-  
 se obscurité. Vous vous trompez, Lucilius,  
 de la vie où vous estes, on môte à celle que  
 vous desirez. Il y a entre ces deux vies, la  
 mesme difference qu'entre la lumiere & la  
 teneur : l'une, qui a son origine en elle mes-  
 me, & l'autre qui n'esclaire que par autrui.  
 La vie où vous estes, pour ce qu'elle est  
 frappée d'un brillement extérieur, donne  
 incontinent une ombre espaisse à ceux qui  
 s'y arrestent : celle que vo<sup>s</sup> desirez a de soy-  
 mesme une splendeur véritable, & n'em-  
 prunte point de rayons pour esclaire. Vous  
 suirez du lustre de vostre science : sa cele-  
 brité vous rendra celebre. Epicure escriuât à  
 Idomeneus, l'un des principaux Officiers  
 du Roy son maistre, & qui estoit employé  
 en affaires de grande importance ; pour le  
 tirer d'une vie qui n'auoit que de la mon-  
 stre, & luy faire embrasser une gloire solide  
 & durable, luy disoit : Si vous cherchez de

l'honneur, toutes ces vanitez que vous suivez : & qui vous font suivre, ne vous en donneront point tant que mes lettres. Ne luy a-t'il pas tenu promesse ? Qui iamaiseust ouy parler d'Idomeneus, s'il ne se fust rencontré dans les lettres d'Epicure ? Tous ces Magistants, & Satrapes, & ce Roy mesme, d'où venoit la grandeur d'Idomenee, ont leurs noms, aussi bien que leurs cendres dans le tombeau. Atticus eust Agrippa pour gendre, Tyberius pour pere de son gendre, & Drusus Cesar pour arriere-neveu. Et toutesfois avecque tous ces noms si grands & si magnifiques, si les lettres de Cicéron ne l'auoient mis au monde, on ne scauroit pas qu'il a vescu. Nous serons couuerts d'une profonde espaisseur de siècles, qui tomberont sur nous : il y aura quelques esprits qui leueront la teste, & long-temps discuteront la conseruation de leur memoire, mais à la fin ils succomberont eux-mesmes, & comme les autres, seront noyez en l'abisme d'un silence perpetuel. Ce que promettoit Epicure à son amy, ie le vous promets, Lucilius. I'ay du credit avecque la posterité : i'ay dequoy faire viure ceux qu'il me plaira mener avecque moy. Notstre Virgile a promis à deux de faire qu'il seroit memoire d'eux eternellement : & de fait il leur tient promesse.

*Fortunatiambo, &c.*

Tous ceux que la Fortune produit à la veüe du monde, & que les Roys font les piéces principales de leur estat, s'ont honnoez, & leurs maisons frequentees, tandis qu'ils vivent: mais ils n'ont pas si tost fermé les yeux, qu'on n'en parle plus. Il est au contraire des beaux esprits: c'est apres la mort qu'on les estime d'avantage, & non pas eux seulement, mais generalement tous ceux qui en quelque façon se sont attachés à leur memoire.

II. Puis qu'I domeneus a eu place en matre, il est raisonnable qu'il luy en couste quelque chose. Epicure luy voulant persuader, d'enrichir Pytocles par vne voye extraordinaire, mais indubitable, luy dit une parole fort remarquable. Voulez-vous, dit-il, que Pytocles soit riche, n'accroissez point ses biens, mais diminuez ses conuoitises. Ceste sentence sans interpretation est assez claire & a trop de grace pour luy chercher d'embellissement. Je vous aduerty seulement d'une chose; que ce qu'il a dit des richesses, se peut appliquer par tout où vous vous en voudrez scruir. Voulez-vous faire Pytocles honnesté-homme? n'accroissez point ses honneurs, diminuez ses conuoitises. Voulez-vous qu'il soit en vne volupté perpetuelle? n'accroissez point ses voluptez, mais diminuez ses conuoitises. Voulez-vous que sa vie soit longue? n'ac-

# 114 LES EPISTRES

croissez point les années, mais diminuez  
 les conuoitises. Toutes ces paroles ne sont  
 point particulièrement à Epicure; elles sont  
 publiques. Je tiens qu'il faut faire en la  
 Philosophie comme au Senat. Quand quel-  
 qu'un a dit quelque chose, qui me plaît  
 qu'en quelque partie, ie luy fais diuiser  
 son opinion, & me range de son costé; Et  
 puis i'allegue tout exprés Epicure, afin que  
 ceux qui se voudroient ietter de son party,  
 pensans y trouuer la couuerture de leurs in-  
 tentions vicieuses, sçachent que de quelque  
 costé qu'ils se tournent, il faut qu'ils se resol-  
 uent d'estre gens de bien, & se comporter  
 avec honneur. Quand ils iront pour se re-  
 dre dans ses iardins, & qu'ils verront es-  
 crit sur la porte; *Passant, il y a bon loge-  
 ceans: la Volupté y est tenue pour souverain bien.*  
 Apres cela vous trouuerez vn concierge  
 gracieux, qui vous traittera de boüillie, &  
 vous donnera de l'eau tout ce que vous en  
 voudrez. Il vous dira: Et bien ne vous faict  
 ie pas bonne chere? on ne s'affame point  
 en ces iardins: on s'y rassasie: ce qu'on y boit  
 ne prouoque point l'alteration, mais osté  
 la soif, avec vn remede gratuit & naturel.  
 I'ay passé ma vie en ceste volupté: ie vous  
 parle de ces desirs qui n'escourent point de  
 consolation, & à qui par force il faut don-  
 ner quelque chose pour les appaiser: car  
 quant aux autres, qui se peuvent remettre



vn autre fois, chastier, corriger, ou supprimer du tout, ils ne sont ny naturels, ny nécessaires, ny nous ne leur deuons rien. Si nous leur baillons quelque chose, c'est de nostre gré. Le ventre ne veut point de reconnaissance : il demande, il somme. Et tousiours ce n'est point vn fascheux creditur : nous le renuoyons 'pour peu de chose : il se contente de la raison, & ne veut pas qu'on le ruine pour le payer.

\*\*\*\*\*  
EPISTRE XXII.

ARGUMENT.

*Le sage se doit tout à fait démesler des occupations specieuses en apparence, & pernicieuses en effect.*

*I. Le moyen d'eschaper aux occupations publiques, c'est d'en mespriser les honneurs & les recompenses.*

*III. Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en sortons.*

*V. Vous connoissez desia bien que vous ne sçauriez mieux faire que de vous demesler de ces occupations*

## 116 LES EPISTRES

spécieuses en apparence, & pernicieuses en effect : mais vous ne sçavez pas le moyen d'y paruenir. Il y a des choses qu'on ne peut monstrier qu'en presence. Vn medecin ne sçauroit par lettres ordonner aux malades les heures qu'il doit manger, ou se mettre au bain : il faut qu'il luy taste le pouls. Le vieux prouerbe dit, Que le Gladiateur delibere sur l'arene. Son aduersaire fera quelque mine, ou quelque mouvement de la main, ou se mettra sur quelque posture ; sur laquelle il se resondra de ce qu'il faudra qu'il fasse. Pour les choses qui se doiuent faire, ou qui se font ordinairement, il y a bien moyé de les escrire & de les faire sçauoir non seulement aux absents, mais à ceux mesmes qui viendront au monde, apres que nous en serons hors. Mais de prescrire le temps, ou la façon de proceder en quelque chose, c'est vn aduis qui ne se peut donner de loing. Il en faut deliberer auecque les yeux : l'occasion nous eschappe d'un moment à l'autre : ce n'est rien que d'estre present pour la voir, qui n'est vigilant pour l'employer : Et pour l'espiez-la bien : si vous la voyez, ne faillez pas de la prendre ; & quoy qui en arriue, ne demeurez plus comme vous estes. Vous vivez d'une façon que vous seriez plus heureux de ne viure point. Toutesfois ie ne suis pas d'aduis que ce changement se fasse

avec violence. Rompez ce que vous avez  
 meslé plustost que de ne vous degager  
 point. Mais deuant que de le rompre, fai-  
 tes ce que vous pourrez pour le desbroüil-  
 ler. Il n'y a si poltron qui n'ayme mieux  
 tomber vne fois, que d'estre en bransle tou-  
 te sa vie. Ce pendant pensez que vous estes  
 loin de terre, & ne vous engagez point plus  
 auant en la mer. Soit que vous mesme vous  
 soyiez mis dans la barque. soit que comme  
 vous le voulez faire croire, vous y ayez  
 esté porté fortuitement, si vous passez ou-  
 tre, vous n'avez point d'excuse: on verra  
 bien que vous y estes non par fortune, mais  
 par election. Ce sont contes que ce qu'on  
 dit ordinairement: Je n'ay sçeu m'en ga-  
 rentir, ie n'é voulois rien faire, mais ç'a esté  
 force: on ne force iamais personne de cour-  
 re apres la felicité: c'est quelque chose de  
 ne la reietter point, & demeurer ferme.  
 Quand la Fortune vient, sans aller au de-  
 uant, pour la faire marcher plus viste-  
 ment, ie veux, si vous le trouuez bon, qu'a-  
 vec moy vous ayez encor en vostre conseil  
 des gens plus sages que ie ne suis, & de qui  
 je prends ordinairement l'aduís: quand i'ay  
 quelque chose à deliberer. Il y a dans Epi-  
 cure vne lettre qu'il escrit à Idomeneus,  
 qui se rapporte fort à ce propos. Il le  
 prie qu'il se haste, & qu'il se despeche le  
 plus qu'il pourra, deuant qu'il suruien-

ne quelque empeschement, qui luy oste la liberté de s'en aller. Toutesfois il adioust incontinent après, qu'il ne doit rien tenter que bien à propos; mais que quand l'heure sera venuë, il se iette par la fenestre plutôt que de demeurer: Qu'au reste celuy qui pense à la fuite ne doit iamais s'endormir. & que pourueu qu'on ne preuienne ny perde le temps, il n'y a rien si difficile qui ne puisse auoir vne bonne fin. Peut-estre vous voulez sçauoir ce qu'en tiennent les Stoïques. Il ne faut pas qu'on vous fasse acroire que ce soient gens qui se precipitent au péril sans iugement; ils sont plus considerés que resolus: vous attendez possible qu'ils vous disent que c'est vne honte de laisser tomber sa charge; que depuis qu'on a pris vne profession, il faut lutter contre ce qu'elle a de mal-aisé, & que la marque d'une ame magnanime & valeureuse est de se raidir contre les difficultez. Ils vous tiendront ce langage, quand il y aura quelque fruit en la perseuerance; & qu'il ne sera question de chose qu'on ne puisse ny faire ny souffrir avec honneur: autrement vray homme de bien ne voudra pas s'attacher après quelque chose de fordide; ny d'une occupation en faire naistre vne autre, pour auoir tousiours quelque fuiet de se tourmenter. S'il se trouue vne fois embarqué dans les affaires du monde, il n'en vou-

Il ne pas toujours souffrir les marées, comme vous pensez qu'il fera : mais ayant reconnu combien les choses qui luy donnent de la peine sont peu durables, incertaines, & douteuses, il se retirera tout bellement, sans tourner le dos reculera iusques à ce qu'il soit hors de peril.

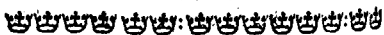
II. Le moyen d'eschapper aux occupations c'est d'en mespriser les recompences: n'y a que cela qui nous arreste, & nous retienne? Quoy donc, que deviendront tant de belles esperances? M'en iray-ie sur le point de faire la recolte? N'auray-ie plus personne qui vienne apres moy, personne qui corne apres mon carrosse; ny qui se pourmene en ma basse-court? Ce sont vantez que les hommes ne peuvent laisser à regret: ils detestent bien les arbres, mais ils prennent plaisir d'en cueillir le fruit, & se plaignent de l'ambition comme d'une maistresse; c'est à dire, si vous examinez le fonds de leur affection, ils ne luy veulent pas de mal, mais ils sont en dispute avec elle. Sondez cette sorte de gens, qui font une d'auoir à contre-cœur les choses qu'ils ont recherchees, & pensent de fuir ce qu'ils sentent leur estre necessaire: Vous trouuerez qu'ils sauurent comme sucre ce qu'ils reietent comme absynthe. On ne les tient point, ils ne s'arrestent volontairement: il n'est point d'esclaves, comme il en est qui pren-

nent plaisir de l'estre. Mais vous avez en-  
 uie de vous dégager de la seruitude : la li-  
 berté vous plaist à bon escient tout ce que  
 vous demandez, c'est de le pouuoir faire à  
 propos, que iamais plus vous n'ayez  
 suiet de vous soucier de rien. Vous ne trou-  
 uerez point de Stoïque qui ne soit en cela  
 de vostre opinion. Il n'y a ny Zenon, ny  
 Crisippus qui vous conseillent chose qui  
 n'ait quelque mesure, qui ne soit raisonna-  
 ble & que vous ne puissiez faire avec hon-  
 neur. Mais si vous voulez attendre que  
 vous ayez donné ordre à ce que vous por-  
 terez quant & vous, & aux prouisions qu'il  
 vous faudra pour vostre retraite, ce ne sera  
 iamais fait. Quand vn vaisseau se brise  
 ceux qui se iettent à la nage, ne se char-  
 gent point de leurs hardes. Ne vous sou-  
 ciez que de gagner le port d'une meilleu-  
 re vie. Les Dieux vous assisteront : mais  
 non pas comme ils assistent ceux à qui  
 d'un bon visage ils donnent des maux dé-  
 guisez d'une apparence magnifique, se ga-  
 rantissans de ceste excuse, que si ce qu'il  
 baillent est dommageable, ils n'ont point  
 refusé ce qu'on leur a demandé.

III. Je m'en allois cachetter ma lettre  
 mais il me la faut r'ouuir, afin que vous  
 ne la receuiez point, qu'avec le present  
 accoustumé. Tout à ceste-heure il me vient  
 de souuenir d'une parole d'Epicure, au  
 veritable

veritable, que bien ditte: ie fouille tous-  
 jours dans les coffres d'aurrey. Nous-nous  
 en allons tous de ce monde, comme si nous  
 venions d'y arriuer. Prenez qui vous vou-  
 drez, ieune, vieil, ou de moyenâge; vous  
 n'en trouuerez pas vn qui n'ignore la vie,  
 & qui n'aprehende la mort. Nous nous  
 remettons tous au lendemain; & de là  
 vient que nous n'auons iamaïs rien de  
 prest. Ce que ie trouue de meilleur en ceste  
 sentence, c'est qu'elle reproche l'enfance  
 aux vieillards. Comme nous sommes en-  
 rez au monde, nous en sortons. Cela n'est  
 pas vray: nous naissons meilleurs que nous  
 mourons. La faute en est à nous: il ne  
 faut point prendre à Nature; elle a  
 plustost sujet de se plaindre de nous, & nous  
 dire: D'où vient cecy? quand ie vous mis  
 au monde, vous n'auiez point de cupiditez,  
 point de frayeurs, de superstition, de per-  
 die, & de toutes ces autres pestes que  
 vous auez à ceste-heure? Que n'en sortez  
 vous tels que vous y estes venus? nous se-  
 rions vraiment sages, si nous pouuions  
 mourir avec aussi peu de peur comme nous  
 sommes nez. Mais comme le peril appro-  
 che, nous ne sçauons plus où nous en som-  
 mes: nous auons l'aine & le visage en de-  
 ordre, & versons des larmes, que nous  
 auons bien qui ne nous seruiron de rien.  
 Quelle vilenie est-ce que d'estre en alarme

sur le point de sortir hors de tout peril.  
 L'occasion de ce trouble est, Que nous n'a-  
 uons du tout rien de ce que nous voudrions  
 bien auoir. Quand nous sommes prests de  
 mourir, il ne nous est rien demeuré de ce  
 que nous auons vescu. Nous auons laissé  
 tout escouler : nous ne nous soucions point  
 d'une bonne vie, mais d'une longue : Et  
 cependant, le bien viure est si facile, que  
 tout le monde le peut faire, & le viure lon-  
 guement si difficile, qu'il n'y a pas vn qui  
 puisse adiouster vne heure seulement à son  
 dernier iour.



## EPISTRE XXIII.

## ARGUMENT.

- I. *La vraye ioye consiste en la bonne conscience, au mespris des vanitez, des choses casuelles, & en un reglement de vie uniforme.*
  - II. *Celuy vit honteusement, qui commence tous les iours à viure.*
- I. **V**OUS attendez que ie vous mande  
 comme l'Hyuer nous a traittez  
 doucement comme il n'a esté ny si long ny  
 si rigoureux que de coustume, come le prin-



temps est fascheux, comme il est froid ex-  
 traordinairement, & toutes ces niaiseries  
 de gens qui ne cherchent qu'à remplir le  
 papier. Pour moy ie ne vous veux rien es-  
 crire dequoy nous ne puissions recevoir  
 quelque profit. Que sera-ce donc, sinon de  
 vous exhorter à prendre garde que vous  
 ayez l'ame bien-faite? Demandez-vous  
 qui en est le fondement? de ne se reioüir  
 point des vanitez. Ay-ie dit que ç'en est le  
 fondement? ç'en est le faiste. Quand vn hõ-  
 me en est venu là, qu'il sçait dequoy se re-  
 iouir, & que pour estre heureux, il ne se re-  
 met à la discretion d'autre que de soy-mes-  
 me, il ne sçauroit monter plus haut: Quicon-  
 que se laisse charoüiller à quelque esperâce  
 quelque apparente, & facile qu'elle soit, &  
 quelque bon succez que ce qu'il se propose  
 ait accoustumé d'auoir, il est impossible que  
 iamaïs il ayt ny l'ame nette, ny le courage  
 bien asscuré. Faites Lucilius, que vostre  
 premiere leçon soit d'apprendre à vous res-  
 iouir. Vous me direz que vous ostant les  
 choses fortuites, & les esperances qui sont  
 les plus cheres delices de l'esprit de l'hom-  
 me, ie ne vous en laisse pas beaucoup  
 de suiet. C'est tout au contraire: ie  
 ne veux pas que iamaïs vous soyez sans  
 contentement. Tout ce que ie demande,  
 c'est qu'il naisse en vostre maison: il y  
 naistra, pourueu qu'il soit en vous

mesme. Les autres ioyes, relaschent bien le front, mais elles ne remplissent pas l'estomach; ce ne sont que fumées: il ne suffit pas de rire pour estre ioyeux: il faut que l'ame soit gaye, en bonne assiette, & si releuee, que toutes choses demeurent au dessous d'elle. Croyez moy, c'est vne chose seuerie qu'une ioye veritable. Auez vous opinion qu'on puisse sans se rider, & comme parlent ces affetez, en faisant les deux yeux, mespriser la mort, ouurir la maison à la pauvreté, resister à ses affections, & se disposer à la patience d'une douleur? Il n'y a point de doubte que le contentement de ces meditations ne soit grand: mais il n'a pas le goust bien delicat. C'est celuy que ie veux que vous recherchiez. Ne vous souciez que d'en rencontrer la source: vous n'en trouuerez iamais le bout. Les metaux de peu d'importance sont ordinairement si pres du gazon, qu'on les descouure en deux coups de besche: Ceux qui sont de prix se cachent au fonds de la terre: mais aussi tant plus qu'on y fouille, tant plus on y trouue de quoy fouiller. Tout de que le vulgaire estime, n'est que piperie: s'il a quelque plaisir, il ne fait que s'espandre en la superficie, & ne penetre point à l'intérieur. Il ne peut y auoir de fondement à vne ioye qui vient de dehors; Celle de qui ie parle, & où ie tasche de vous conduire,

# DE SENEQVE. 125

est essentielle, & n'a pas tant d'apparence, que de verité. Voulez vous estre heureux, Lucilius? il n'y a qu'un chemin qui vous y mene : marchez sur routes ces vanitez que vous voyez luire, & ne desirez point vne chose que vous ne pourrez avoir, si vous ne la mendiez. Tournez vous tousiours du costé du vray bien, & vous resiouissez à vos despens. Comment à mes despens? De vous, & de ce qui est meilleur: En vous quant au corps. Encore qu'il soit l'organe de la pluspart de nos operations, traitez-le comme necessaire: mais n'en faites point de cas. Les voluptez qu'il donne sont vaines, & ne durent point: elles sont aussi tost hayes comme passées: & bien souvent se changent en leur contraire, si on ne les prend avecque beaucoup de discretion. Ce que ie vous dis est veritable. Elles sont en un precipice, & qui n'y garde mesure, il en sort ordinaiement de la douleur. Or il n'est rien si mal-aisé que de garder mesure en ce qui est à nostre goust. D'un bien veritable prenez en tout à vostre aise. Vous estes assésuré que la quantité ne vous en peut faire mal. Vous me demanderez, Que c'est que ce bien veritable, & d'où il peut venir. Ie le vous diray: De la bonne conscience, des intentions vertueuses, des actions droites, du mespris des choses casuelles, & d'un reglement de vie uni for-

me, qui ne s'égare iamais de son chemin. Car comme, seroit-il possible que ceux qui ne font que sauter d'un dessein à l'autre, ou qui mesmes n'y sautent pas, mais se laissent aller au gré de la Fortune, estans vagues & suspendus, eussent quelque chose de certain & d'arresté ? Il s'en trouue peu qui gouuernent eux & leurs affaires par conseil. La plus-part ne vont pas, mais sont portés, comme ces choses que nous voyons flotter sur vne riuere : Les vnes, parce que l'eau qui les soustient est molle & dormante, descendent tout bellement en bas, les autres par le fil impetueux sont trainées avecque violence. Les vnes par vn branlement languide sont jettes à bord : Et les autres rapidement emportees jusques en la mer. Il faut donc prendre vne resolution de ce que nous auons à faire. Et quand elle est prinse, y perseuerer.

II. Mais il est temps de payer ce que ie doy : ie m'en vay acquitter ceste lettre avec vne belle parole de vostre Epicure. C'est chose fascheuse de commencer tous les iours à viure, ou si vous trouuez la conception mieux exprimee de ceste façon, c'est mal viure que de commencer tousiours à viure. Demandez vous pourquoy ? pource que leur vie est tousiours imparfaite, & qu'il n'y a point d'apparence, qu'un homme qui ne fait que commencer à viure, se puisse

preparer à mourir : il faut faire en sorte, que nous ayons tousiours assez vescu. Ceste meditation n'entre point en l'esprit d'un homme, qui pense tousiours estre au commencement de sa vie. Ne croyez-pas que le nombre en soit petit : il n'en est gueres d'autres. Si vous-vous en estonnez, ie vous diray chose qui vous estonnera bien dauantage. Il en est qui commencent de viure quand il est temps de cesser : il y en a qui cessent de viure, & n'auoient pas encore commencé.



## EPISTRE XXIV.

## ARGUMENT.

- I. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*
- II. *Le moyen de n'apprehender point les maux à venir, est d'en prendre la mesure & par soy & taxer sa crainte.*
- III. *La mort n'a que l'apparence d'un plus grand mal, & toute sa pompe n'est que la douleur d'une goutte, d'une collique, ou d'une femme en son accouchement.*

## 128 LES EPISTRES

*IV. La mort & les afflictions sont la condition de la vie.*

*V. Chasque iour emporte vne partie de nostre vie, & la derniere heure n'est pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit.*

*VI. L'homme sage ne doit craindre ny desirer la mort.*

I. VOUS me mandez que les brauades de vostre partie vous font douter que vous n'ayez quelque arrest à vostre preiudice : c'est peut-estre afin que ie vous mette l'oreille sous le coude, & que ie vous conseille de vous flatter de l'esperance de quelque meilleur euenement. Car besoin est-il d'aller au deuant des maux preoccuper vne douleur que nous sentirons assez tost quand l'occasion en sera venuë, & gaster la iouissance du present par l'aprehension de l'aduenir ? Il n'y a point de doute que vous n'ayez faute de iugement, si vous vous rendez miserable à ceste heure, pour ce que vous serez miserable quelque iour.

II. Mais ie vous veux bien mener à la securité par vn autre chemin. Si vous voulez vous despoüiller de toute sollicitude, faites conte, que ce que vous doutez qui vous auienne, indubitablemēt vous auien-

dra. Quelque mal que ce soit, prenez-en la mesure à par-vous, & taxez vostre crainte; vous trouuerez que ce qui vous fait peur, s'il est grãd ne sera pas de longue duree: Il n'en faut point aller chercher la preuue biẽ loin: il n'y a point de siecle qui n'ayt des exemples de pareilles resolutions: Iettez les yeux de quelque costé que vous voudrez dedans l'Italie ou dehors, vous trouuerez par tout des ames grandes, & d'acquisition, & de naturel. Je veux que vous soyez condamné, que pouuez vous auoir pis que le bannissement ou la prison? Que scauroit craindre le corps au delà de la flamme & de la mort? Considérez chacune de ces douleurs à part, & quand & quand ramenteuez vous ceux qui l'ont mesprisée; vous serez plus en peine de les choisir que de les chercher. Rien ne déplut à Rutilius en sa condemnation, que d'auoir esté mal-iugé. Metellus en son bannissement eut patience: Rutilius print plaisir au sien. L'un reuint pour gratifier la Republique qui le rappelloit: l'autre prié par Sylla de reuenir, ne craignit point de le refuser, en vn temps, ou luy refuser estoit crime capital. La prison ne fit point taire Socrate: on luy donna moyen de se sauuer; mais il n'en voulut rien faire, & demeura, pour apprendre aux hommes le mespris de deux choses qu'ils aprehendent le plus, la mort, &

la prison. Mutius se rostit la main ; c'est vne chose bien cruelle que le feu : mais combien l'est-il d'avantage quand c'est vous mesme qui vous estes occasion de le sentir ? Vous voyez vn homme qui ne sçait que c'est de science, & qui n'a iamaïs oüy leçõ du mépris de la douleur, ny de la mort, fortifié seulement d'un courage militaire, se donner luy-mesme la punition d'un dessein mal executé. Il demeura ferme à regarder fondre sa main dans la flamme : Et quoy qu'il ne luy en restast plus que les os dépoüillez, ne l'osta iamaïs que l'ennemy mesme ne luy fist oster le feu. Il pouvoit bien faire quelque chose avecque plus de succès, mais non avecque plus de valeur. Voyez cõme la cruauté n'est pas ny si dure ny si tendre à ordonner le supplice, cõme est la vertu à les endurer. Il fut plus facile à Porfenna de pardonner à Mutius la volonté qu'il auoit eüe de le tuer, qu'à Mutius de se pardonner à soy-mesme la faute qu'il auoit faite de ne l'auoir point tué. Vo' me dirés que ce sont de cõtes qu'õ fait aux escoles, & que tantost quand il sera question de mespriser la mort, j'auray l'exemple de Caton tout prest à mettre sur le bureau. Pourquoi ne l'y mettrois-je ? pourquoy ne vous representerois-je comme ceste nuit qui fut sa derniere, lisant le liure de Platon, son espée au cheuet de son



lit : ( car il auoit aussi bien pourueu à pou-  
 uoir mourir qu'à le vouloir ) apres auoir  
 donné l'ordre, qui se pouuoit donner au  
 desordre où estoient ses affaires, il pensa  
 qu'il falloit faire en sorte que Caton ne  
 peust receuoir la vie ou la mort de person-  
 ne. Et pout cét effet ayant tiré du fourreau  
 son espee, qui jusques-là n'auoit iamais  
 fait de sang : Tu n'as rien gagné, dit-il,  
 Fortune d'auoir traue. se toutes mes entre-  
 prises. Iusques icy j'ay combattu pour la li-  
 berté de ma patrie : mais non encores pour  
 la mienne. Je ne me suis point obstiné pour  
 viure libre, mais pour viure entre des li-  
 bres. Maintenant, que les choses du mode  
 sont déployees, & que leur confusion n'a  
 plus de remede : il est temps de mettre Ca-  
 ton, en lieu de seureté : Et là dessus il se la  
 plongea dās l'estomach : Et bien-tost apres  
 diminué de sang & de force, mais aussi fer-  
 me de courage qu'auparauant, non plus en  
 colere contre Cesar, mais contre soy-mes-  
 me, à faulte d'armes, fourra ses mains dans  
 sa playe, en arracha les emplastres, & les  
 bandes, & fit sortir cét esprit si genereux &  
 si braue, qui ne pouuoit rien voir au dessus  
 de soy. Je ne vous amene pas tous ces exē-  
 ples, pour exercer vostre esprit, mais pour  
 vous asseurer cōtre ce qui vo<sup>r</sup> fait le plus de  
 peur. Or il n'y a point de meilleur moyen  
 de vous asseurer, que de vous monstrez

que le mespris de ce moment de rendre l'ame, est vne resolution où les plus grands personnages sont bien souuent égaletz par des esprits foibles, qui iamais en autre occasion n'ont donné tesmoignage d'auoir du cœur. Scipion, de qui le grand Pompee auoit espousé la fille, ayant esté reporté par vn vent contraire à la coste d'Afrique, où tout aussi-tost il se trouua tellement inuesty dās sō vaisseau, qu'il n'y auoit moyen qu'il eschappast, se donna de l'espec au trauers du corps; Et comme il ouït qu'on demandoit où estoit le General; il respondit, le General se porte bien. Ceste parole le fit aller du pair avecque tous ceux de sa maison; & continua l'opinion qu'on auoit, que l'Afrique estoit fatale à la gloire des Scipions. Ce fut beaucoup de vaincre Carthage: mais ce fut encore plus de vaincre la mort. Le General, dit-il, se porte bien. Eust-il esté raisonnable qu'un General, & vn General qui commandoit à Caton mesme, fust mort d'une façon moins braue & moins releuée? Le ne vous veux point amuser à lire les histoires, ny à recueillir tous ceux des siècles passez, qui ont méprisé la mort, dont le nombre est infini: regardez seulement le nostre, de qui nous accusons ordinairement la moleste & la dissolutiō. Vous y en trouuerez de toutes qualitez, de toutes fortunes, & de tous âges, qui

n'ont point fait de cas de s'oster la vie, pour donner la mort à ce qui les affligeoit. Je vous jure, Lucilius, qu'il y a si peu d'occasion de craindre la mort, que ie ne croy point qu'il y ayt rien de comparable au bien que nous en receuons. Ne vous souciez donc point des menaces de vostre partie : & combien que vostre conscience vous doine faire attendre vn bon succez de vos affaires ; toutesfois pource que pour gagner sa cause il ne suffit pas de l'auoir bonne, promettez vous d'vn costé qu'on vous rendra iustice : mais de l'autre preparez-vous à vous consoler, quand on ne vous la rendra point.

III. Sur tout souuenez-vous de considerer les choses hors de leur tumulte: voyez de près ce que c'est : vous n'y trouuerez rié d'épouuantable que le seul épouuantement que nous en prenons. Nous ne sommes en cela gueres moins enfans que les enfans mesmes. Ceux qu'ils aiment le plus, qu'ils ont le plus accoustumé de voir tous les iours, leur font peur quād ils sont masquez. Les choses ont leur masque aussi bien que les hommes. Il le leur faut oster, & les regarder en leur visage naturel. Que pensez-vous faire de me monstrez des glaiues, des feux, & vne troupe de bourreaux qui grincent les dents à vos costez? Ne vous cachez point sans cest equipage : cela est bon pour

faire peur à des niais. C'est la mort de quoy mon valet & ma seruantte firent dernièrement si peu de cas. A quoy est bonne ceste monstre de fouets, de tortures, & de gesses, destinées à chasque partie du corps pour le tourmenter ? Que veulent dire tous ces instrumens à deschirer vn hōme piece à piece que vous nous desployez avecque tant d'appareil ? Ostez nous ce qui nous estonne ; faites taire les gemissemens & les cris : supprimez ceste aigreur de voix que le desmembrement fait esclatter, qu'est-ce que toute vostre pompe, sinon la douleur mesme d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement : si ie la puis supporter c'est peu de chose, si ie ne puis, i'en seray bien tost hors. Representez vous ce que tant de fois vous avez ouy dire. Souuenez vous de ce que si souuent vous avez dit vous mesmes ; & rendez par effect tesmoignage de la verité de vostre doctrine. Il n'y a chose si honteuse que la reproche qu'on nous fait ordinairement, que nostre Philosophie se limite à des paroles & ne va point iusqu'à l'action.

IV. Que voulez-vous dire ? est-ce à certe heure que vous vous anisez, que vous estes suiet à la mort, au bannissement & à la douleur ? ce sont toutes choses à quoy vous estes né : faisons compte que tout ce qui

peut estre sera. Je sçay bien que vous n'avez point attendu mon conseil à vous resoudre: Aussi ne veux-je de vous autre chose pour ceste-heure, sinon que vous ostiez ce trouble de vostre esprit: autrement vous serez esbahy, que vous le trouuerez lasche quand il sera question de l'employer. Tirerez-le du particulier au general: dittes luy que ce corps est mortel & fragile, & que non seulement l'iniure, ou l'oppression d'une force plus grande que la sienne, mais la volupté propre peut estre occasion de l'affliger. La bonne chere luy donne des indigestions, le vin des Paralyties, les femmes des affoiblissements de pieds, de mains, & de toutes les iointures. Mais que sera ce si ie deuiens pauvre? i'auray beaucoup de compagnons. Si ie suis banny, ie feray compte d'estre originaire du lieu mesme, où il me sera commandé d'aller. Si i'ay les fers aux pieds, ie diray: Et quoy? suis-je libre en l'estat où ie suis? Ne suis-je pas attaché naturellement à ceste masse de chair? Si ie meurs, ie cesseray de pouuoir estre malade, ie cesseray de pouuoir estre prisonnier, ie cesseray de pouuoir mourir. Je ne suis pas si mal aduise d'apporter icy la chanson d'Escure, Que ce sôt côtes que les apprehensions qu'on nous dône des enfans qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne vne rouë, de Syphilis, qui porte vne pierre qui retombe, de

Tirie, de qui le poulmon & le foye renaif-  
 sans à meſure qu'ils ſont mangez, ſoient  
 eternellement deſchirez par vn vautour.  
 C'eſt à faire aux enfans de craindre Cer-  
 bere, des lieux ſans iour, & des Fantolmes  
 qui n'ont autre choſe que des os. La mort  
 ou nous conſume, ou nous laiſſe aller. Si  
 elle nous laiſſe aller, ce que nous auons de  
 meilleur nous demeure, & ne perdons que  
 ce qui ne faiſoit que nous charger. Si elle  
 nous conſume, comme nous ne pouuons  
 plus ſentir de bien, auſſi ne pouuons nous  
 plus ſouffrir de mal. Trouuez bon que ie  
 vous rapporte icy vn de vos vers, & que ie  
 die que vous ne l'anez pas plus eſcrit pour  
 les autres, que pour vous. Il n'y a point  
 d'apparence de dire vne choſe & penſer le  
 contraire; combien eſt-ce plus de honte,  
 de deſmentir ce qu'on a eſcrit.

IV. Il me ſouuient d'auoir veu quelque  
 trait de vous, où vous diſiez que nous ne  
 tombions pas tout d'un coup en la mort,  
 mais que nous y deſcendions par degrez,  
 & vne piece apres l'autre. Il n'eſt iour que  
 nous ne mourions, car il n'eſt iour que nous  
 ne perdions quelque choſe de noſtre vie,  
 & lors meſmes que nous croiſſons, noſtre  
 vie decroiſt. Nous auons eſté enfans, gar-  
 çons, & ieunes hommes. Ces âges là ſont  
 perdus pour nous : le temps paſſé iuſques à  
 hier eſt tout eſuanouy, & le meſme iour

où nous sommes est moitié à nous, & moi-  
tié à la mort. Comme ce n'est pas la der-  
niere goutte d'eau qui vuide vne clepsidre,  
mais toutes celles qui sont coulées aupa-  
paravant, ainsi l'heure derniere où nous ces-  
sons d'estre, n'est pas seule qui fait nostre  
mort, mais bien elle est seule qui l'accom-  
plit. C'est l'heure où nous sommes arriuez  
au logis : mais nous auons esté long temps  
par les chemins. En faisant toute ceste des-  
cription, avec vostre suffisance accoustu-  
mee, & qui tousiours grande, semble encor  
monoir quelque vehemence particuliere  
quand il est question de rendre tesmoigna-  
ge à la verité, vous avez dit. *(l'emporte.*  
*L'homme a plus d'un trespas, mais le dernier*  
*il l'aime mieux que vous vo' amusiez à vous*  
*lire, qu'à lire ma lettre. Vous verrez en vos*  
*vers que ceste mort de qui nous auons tant*  
*de peur est bien la derniere, mais qu'elle*  
*a esté desia precedee par beaucoup d'au-*  
*tres. Je voy bien où vous voulez venir.*  
*Vous demandez s'il y aura rien dans ceste*  
*lettre? Je m'en vay vous mettre quelque*  
*chose qui se rapporte à la matiere que nous*  
*auons traitée. Epicure ne blasme pas moins*  
*ceux qui desirent la mort, que ceux qui la*  
*craignent. Voicy ce qu'il dit. C'est vne*  
*moquerie de vouloir mourir par vn de-*  
*goust de viure, veu que de la vie que nous*  
*demenons, nous vient l'occasion de vouloir*

## 138 LES EPISTRES

mourir. Et en vn autre lieu: Est-il rien de si ridicule que de souhaitter la mort, veu que c'est la crainte que nous en auons, qui nous fait déplaire de la vie? Ce n'est pas tout que de la souhaitter. Il en est de si mal-aduisez, ou plustost si hors du sens, qu'ils se font mourir eux mesmes, pour la peur qu'ils ont de mourir. Prenez celuy que vous voudrez de tous ces points: il vous fortifiera l'esprit en la patience de la vie & de la mort. Il ne faut pas trop aimer la vie, mais aussi ne la faut-il pas trop hair. Nous n'auons pas moins de besoin de nous resoudre au dernier qu'au premier; Et quand la raison mesme nous conseille de mourir, il le faut faire avecque iugement, & non pas y courre à bride abbatuë. Vn homme de courage, & qui a la teste bien faite, ne s'en doit pas fuir de la vie: il en doit sortir. Euitons sur toutes choses cette passion, à qui beaucoup se laissent gagner, de vouloir mourir sans sçauoir pourquoy. Car en la mort, comme en autre chose, l'esprit de l'homme a quelquefois des mouuemens inconsiderz. Il n'y a point de distinction de qualité, ny de suffisance. Chacun se laisse emporter: les sots & les poltrons, comme les galans & les braues; ceux-cy pour auoir trop de cœur, & ceux là pour n'en auoir point. Il y en a qui s'importunent de faire, & voir tousiours de mesmes choses. Ils ne haïssent



pas leur vie, mais ils en sont ennuyez. Ce  
sont considerations où la Philosophie mes-  
me nous amene quelquefois. Ne ferons-  
nous iamais autre chose que nous leuer,  
toucher, manger, auoir faim, trembler de  
froid, & brusler de chaud? C'est tousiours  
à refaire: les choses du monde sont enfi-  
lees d'une sorte, qu'en s'entrefuyant elles  
se suivent. La nuit presse le iour, le iour  
la nuit; L'Esté, l'Automne: L'Hyuer &  
le Printemps sont le commencement & la  
fin les vns des autres. Tout se passe, mais  
c'est pour reuenir: ie ne voy rié que ie n'aye  
veue: ie ne fais rien que ie n'aye fait. Il n'y a  
personne qui n'en fust degousté: il y en a  
assez qui n'estiment pas la vie vne chose  
falscheuse, mais il leur semble qu'elle est  
superflue, & qu'il y a moyen de s'en passer.



## EPISTRE XXV.

### ARGUMENT.

- I. *Les mauuâises habitudes quelques  
enracinées qu'elles soient, ne sont  
point incurables.*
- II. *Le plus pauvre du monde, est*

*assez riche, pour auoir ce qui est nécessaire.*

*III. Qu'il nous faut représenter vn tesmoin en toutes nos actions : il n'importe quel, pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.*

*IV. L'homme de bien doit viure chez soy, & le meschant en compagnie.*

1. **Q**uant à ce qui touche nos deux amis, il n'y faut pas aller par vn mesme chemin. Il y en a vn duquel il suffit de redresser les imperfections; mais de l'autre, il les faudra rompre tout à fait. Je parleray librement: Si ie ne pique le premier, ie ne suis point son ami. Et quoy, voudriez vous mettre vn homme de quarante ans en tutelle? Ce n'est point vn aage capable d'instruction. Il faut qu'une ame soit tendre, pour prédre le ply qu'on luy veut bailer. Je ne sçay pas ce que i'aduanceray: mais puis que mon deuoir me commande que ie l'entreprene, ie courray la fortune de l'euenement. Il n'est point de mal incurable, quelque enraciné qu'il soit: mais il se faut bander contre l'intemperance, & reduire le patient à souffrir beaucoup de cho-

es contre sa volonté. Quant à l'autre, ie  
 n'en suis gueres plus assuré: tout ce que i'y  
 roy de bon, c'est qu'il rougit, quand il fait  
 quelque faute, Tant qu'il aura ceste honte,  
 en auray bonne opinion: Il la luy faut en-  
 retenir. Pour le regard de cest endurcy, ie  
 ne tiens pas qu'il le faille mener trop rude-  
 ment, de peur de le desesperer. Il faut choi-  
 sir le temps à propos, pour y tenter quelque  
 chose, & le prendre, s'il est possible, quand  
 il est en bonne humeur, & qu'il semble  
 estre en quelque disposition d'amendement  
 ie ne me tromperay iamais en ses interual-  
 les. Quand il sera sage, ie m'attendray de  
 le reuoir plus égaré que iamais, & quoy  
 qu'il n'y paroisse pas de vice, ie ne laisse-  
 ray pas de croire, qu'il y en ait.

II. Ie donneray quelques iours à cest  
 exercice, & verray ce qui s'y pourra faire.  
 Quant à vous, faites nous voir vostre re-  
 solution & vous depeschez de serrer baga-  
 ge. Rien de ce que nous auons ne nous est  
 nécessaire: si nous nous rangeons aux Loix  
 de Nature, nous sommes riches. Ce qui  
 nous fait besoin, ne couste rien: ou s'il  
 couste quelque chose, c'est si peu, que cela  
 ne vaut pas d'en parler. Nature ne veut que  
 du pain & de l'eau. Le plus pauvre du mon-  
 de est assez riche pour en auoir, & qui s'en  
 contente, sa condition est aussi bonne que  
 celle de Iupiter. C'est l'opinion d'Epicure,

de qui ie vous vay dire vn autre beau trait. Faites, dit-il, toutes choses, comme si quelqu'un vous regardoit.

I. I. I. Il n'y a point de doute que vous ne faciez beaucoup pour vous, de choisir quelqu'un, sur qui vous ayez tousiours les yeux, & que vous imaginiez tousiours present, quand vous ferez quelque dessein. Ce seroit bien plus de gloire de vous proposer quelque homme de bien; toutefois prenez le premier venu: ie me contenteray que vous pensiez tousiours estre en la presence de quelqu'un. La solitude ne nous persuade iamais que du mal: quand vous serez si suffisant, que vous aurez honte de vous-mesme, vous pourrez alors donner congé à vostre Gouverneur. Iusques à ce que cela soit, mettez-vous en la conduite de quelque homme d'autorité: soit Caton, Scipion, ou Lelius, c'est tout vn qui; pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent quelque honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.

I V. Quand vous en serez venu là, que de vous porter honneur à vous-mesmes, ie vous donneray le mesme conseil que donne Epicure. Pensez que vous n'avez iamais plus de besoin de vous retirer en vous-mesme, que quand vous estes contraint d'estre en compagnie. Gardez-vous de ressembler au grand nombre que vous voyez. Vous

ne feriez pas bien alors de vous quitter. Regardez les tous l'un apres l'autre : il n'y en pas vn, qui ne se trouue mieux en toute autre compagnie que la sienne. Ne vous retirez iamais plus en vous-mesme, que quand il faudra que vous soyez en compagnie ; mais ne vous y retirez pas, si vous estes homme de bien, & si vous n'avez l'ame sans tumulte, & sans passion: Car alors vous feriez mieux de vous quitter, & vous n'aller avecque la troupe. Vous ne scauiez estre plus mal avec autre qu'avecque-vous.



# EPISTRE XXVI.

## ARGUMENT.

- I. *La Vieillesse affoiblit le corps, & fortifie l'ame, en la desliurant des Vices.*
  - II. *La mort qui est causee par la Vieillesse est douce.*
  - III. *La mort est le Iuge veritable de nostre vie.*
  - IV. *Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir.*
- I**E vous disois il n'y a gueres, que ie m'en allois arriuer tout bellemēt à la

Vieillesse. Mais à cette heure, ie me doute que la Vieillesse ne soit demeurée bien loin derriere moy. Ma disposition & mes ans se doiuent desormais nommer d'autre façon. Quand on parle de vieillesse, on n'entend pas vn aage rompu, mais seulement lassé. Ce que i'ay, c'est decrepitude: ie suis au bout de la carrière: Toutefois ie ne craindray point de dire que ie ne me sens incommodé que du corps & que ie n'eus iamais l'entendement ny plus sain, ny plus entier: ie n'ay rien de vieil en moy que les vices, & les parties destinées à leur vsage: l'esprit est vigoureux, & se réjouit que le corps ne luy donne guere plus de trauerses. A ceste heure qu'il est deschargé d'une bonne partie de son faix, il ne demande que de l'exercice, & me veut dementir, quand ie parle de ma vieillesse. Il dit qu'il est en sa fleur: ie suis content de le croire, & de le laisser faire: mais si veux ie regarder ce que ie dois de mon amende-ment à la Philosophie, & ce que i'en dois à mon âge. Ie veux mettre d'un costé ce que ie puis faire, & ne veux pas faire. Et de l'autre ce que ie veux bien faire, & que ie ne puis: car si ie veux quelque chose de plus que ce que ie puis, ie suis bien-aise de mon impuissance. Quelle occasion auons nous de nous en plaindre, & quelle incommodité nous est ce que ce qui deuoit auoir fin, soit acheué?

cheuë? vous me repōdrez, qu'il n'y a point de plus grand deplaisir, que d'aller en discontinuant, & se voir cōme fondre de iour en iour: car nous ne tōbons pas d'une secousse, & ne sommes pas renuersez d'un seul effort. Nous auons tous les iours quelque coup d'ongle, & d'une heure à l'autre perdons quelque chose de nostre vigueur. Mais cōme scaurions nous mieux partir du monde, que d'estre par une dissolution naturelle insensiblement amenez à nostre fin? Non, n'il y ait du mal à mourir tout d'un coup, & sortir inopinément de ceste vie: mais pour ce que c'est une douce voye que d'en estre retiré tout bellement.

III. De moy, comme si j'estois sur le point d'en faire l'experience, & en ce dernier iour qui prononcera l'arrest de mes années passées; ie me considere & me tiens ce langage. Tout ce que j'ay dit, ou fait iusques à ceste-heure, n'est rien. Si j'ay donc donné quelques tesmoignages de mon courage, c'est en choses de peu de merite, & y a plus d'imposture que de verité. Je n'ay rien fait que beaucoup d'esperances ne n'ayent sollicité de faire: Si j'ay quelque chose de bon dans l'ame, la mort me le demande. C'est pourquoy, sans m'effrayer, ie me prepare à ceste iournee, où le masque leué, i verray si mon courage est aussi braue que ma langue, & si les rodomontades que

i'ay faites contre la Fortune n'estoient point autant d'artifices, pour me faire estimer ce que ie n'estois pas. Ne prenez point garde à l'opinion des hommes : elle est ordinairement douloureuse & peut pancher aultost d'un costé que d'autre. Mettez à part toute l'estude que vous avez iamais faite : la mort vous iugera. Ce ne sont ny les disputes, ny les discours profonds, ny les preceptes de Philosophie, qui font paroistre la force de l'ame : bien souuent ceux qui ont le courage plus bas, ont le langage le plus haut : C'est à rendre l'esprit, qu'on voit ce qu'un homme a dans le cœur. La condition me plaît bien : ie n'ay point de peur de ma cause. Voyla comme ie m'entretiens : mais faites copie que ie ne parle pas moins à vous qu'à moy. Si vous estes plus ieune qu'importe. La mort ne conte pas les années : Elles vous attend peut-estre ailleurs que vous ne pensez : & pource attendez la par tout. I'estois prest à clorre ma lettre, & prennois desia le cachet. Mais il m'est souuenu, qu'il luy falloit garnir sa bougette, & luy bailler dequoy faire son chemin. I'en ay vous dis point où ie fouille. Vous le sçavez bien : ayez tant soit peu de patience : ie vous iray querir chez moy dequoy payer.

IV. Cependant Epicure me prestent ceste sentence : Aduisez lequel sera le meilleur, que la mort vienne à nous, ou que



nous allions à elle. Il veut dire qu'il faut apprendre à bien mourir. Vous pensez peut-estre que c'est folie d'apprendre avec-que tant de peine, vne chose que nous ne deuons faire qu'une fois : & ie trouue au contraire, que c'est ce qui nous y doit rendre plus diligents. Il ne faut iamais cesser d'apprendre vne chose que nous ne pouuons iamais estre asseurez de bien sçauoir. Mediter la mort, c'est mediter la liberté. Qui sçait mourir, ne sçait point seruir. Il est au dessus de toute puissance: pour le moins il en est hors : il se mocque des prisons, des gardes & des cachots: il a la porte ouuerte. Tout ce qui nous arreste, c'est l'amour de la vie. Il n'est pas bon de la quitter du tout : mais il en faut retrancher quelque chose, afin que si l'occasion s'en presente, nous n'ayons rien qui nous empêche de faire à l'heure mesme ce qu'il faudra faire quelque iour.



## EPISTRE XXVII.

### ARGUMENT.

*1. Les Vieillards sont blasrables, qui aiment les plaisirs des ieunes gens & qui ne font mourir leur vice deuant qu'eux.*

*II. La Vertu est le seul bien de l'homme, qui ne s'aquiert pas par Procureur, comme beaucoup d'autres Sciences.*

I. **V**ous me direz, que ie vous presche à present que ie me suis presché moy mesme, & que m'estant mis en bon estat, ie passe mon temps à reprendre les autres. Ie ne suis pas si presomptueux, de me sentir malade, & faire le medecin: Mais comme gardant le liét, tous deux en mesme chambre, ie deuise avecque vous de nostre maladie, & vous faits part des remedes que ie sçay pour la guerir. Quand ie parleray donc à vous, pensez que c'est à moy-mesme que ie parle, & que deuant vous en mon cabinet ie me demande compte de mes actions. C'est à moy que ie crie. Regardez quel aage vous auez: & vous aurez honte d'auoir les mesmes volonteiz & les mesmes desseins que vous auez, quand vous estiez encor enfant. Deuant que de mourir faites pour vous vne chose, que les vices meurent premier que vous. Quittez toutes ces voluptez, pleines de trouble & de tumulte, qui vous cousteront bien cher vn iour. Les passées font de mal autant que les futures. Quelque bon succez qu'ayent les crimes, ils ne laissent pas de gesner l'ame apres l'exécution: Le trouble qu'ils donnent

ne se passe pas avec eux. Il en est de mesme d'un plaisir que la Vertu n'accompagne point. Il a tousiours le repentir à sa queue, il n'est ny solide ny fidelle. Et quand il ne seroit point dommageable, la fuite nous donne assez de fuier de le fuir.

II. Voyez plustost de treuver quelque bien qui soit durable, or il n'y en a point d'autre que celuy que de soy l'ame prend elle-mesme. C'est de la vertu seule que viennent les ioyes perpetuelles, & qui sont hors de toute apprehension. S'il y a de l'obstacle, il passe au deffous d'elle, comme vn nuage, qui ne leur empeche point le iour. Quand sera-ce que nous serons si heureux d'y paruenir? Certainement nous ne nous arrestons pas tout court: mais nous nous hastons bien lentement. Il y a encore bien de la besogne. Si vous en voulez voir la fin, il y faut veiller, & trauailler vous mesmes. Ce n'est point chose qui se fasse par Procureur. Il y a d'autres sciences, où l'on peut prendre de l'aide pour estudier. Il y auoit de mon temps vn Calpurnius Sabinus fort riche, & qui auoit de l'esprit, & le reue- nu d'un affranchi. C'estoit l'homme que ie vy iamais, qui auoit la plus mauuaise grace à faire le grand. Il auoit si peu de memoire, que s'il vouloit parler d'Ulysse, d'Achille, ou de Priam, il ne sçauoit pas trouuer leurs noms, quoy qu'il les connuist mieux, que

## 150 LES EPISTRES

nous ne cognoissons nos maistres d'escole. Iamais vieil Nomenclateur, de ceux-cy qui forgent les noms, quand ils ne les sçauent point, n'en donna de si faux à personne, comme ce pauvre homme en dōnoit aux Grecs & aux Troyens : Et cependant il auoit enuie d'estre tenu pour vn sçauant personnage. Il s'auisa pour auoir plustost fait, d'auoir des esclauues, & les acheter bien cher, dont l'vn sçeust Homere par cœur, & l'autre Hesiodé: les neuf Lyriques eurent aussi chacun le sien. Ne vous estonnez pas, si ie vous dis qu'il les acheta bien cher. Il n'en trouua point : il les fit faire exprés. Quand il eust dressé tout cét equipage, il commença de rompre la teste, à ceux qu'il appelloit à manger avecque luy. Ses protecoles estoient à ses pieds, qui luy fournissoient des vers, à mesure qu'il en demandoit. Mais il n'en pouuoit pas reciter vne moitié, que l'autre ne luy échappast. Vn Sabellius Quadratus, qui ne faisoit autre mestier que de suiure les tables des riches, qu'il voyoit n'auoir pas beaucoup d'entendement, & se rire d'eux en mangeant leur bien, luy conseilla d'auoir des vallets à luy ramasser les paroles. Comme Sabinus luy eust dit, que ces esclauues luy coustoient deux mille escus la piece: Vous eussiez eu, respondit Sabellius, autant d'armoires à meilleur marché. Toutefois il auoit ceste bonne

opinion de soy, qu'il pensoit estre le plus  
sçauant homme qui fust en sa maison. Le  
mesme luy conseilla de s'exercer à lut-  
ter. Sabinus, homme mal sain, passe & ex-  
tenué, luy ayant respondu là dessus; Com-  
me voudriez vous que ie luttasse? tout ce  
que ie puis faire c'est de viure. Ie vous prie  
dit-il, ne dittes pas cela, vous auez tant de  
vallers, si grands & si forts à vostre com-  
mandement: vne bonne ame ne tombe  
point au commerce? Et quand il s'en trou-  
ueroit à vendre, ie ne pense pas qu'il se  
trouuast personne qui en voulust acheter:  
Quant à la mauuaise, on ne trafique d'au-  
tre chose. Mais prenez ce que ie vous doy  
& adieu. C'est richesse qu'une pauureté  
qui se range aux loix de nature. Epicture a  
tousiours ce langage en la bouche, & n'en  
change que les paroles. Mais on ne peut  
iamais trop dire ce qu'on ne peut iamais  
assez sçauoir. Il est des personnes à qui il  
ne faut que monstres les remedes, & d'au-  
tres à qui il les faut mettre dans la teste à  
coups de marteau.



# EPISTRE XXVIII.

## ARGUMENT.

I. Le changement des lieux ne pro-

*site point à ceux qui portent leur vice avec eux.*

*II. Fuir le bruit du Palais.*

*III. Cognoistre sa faute, c'est estre en voye d'amandement.*

I. **V**OUS vous estonnez que tant de voyages que vous avez faits, & tant de lieux où vous avez esté, ne vous ont fait passer vostre humeur melancholique ; Et pensez estre seul à qui cela soit arriué. C'est l'esprit qu'il faut changer, & non pas l'air. Passez tant de mers que vous voudrez : reculez-vous en des solitudes, où jamais homme ne mette le pied : En quelle part que vous alliez, vous aurez tousiours vos vices avecque vous. Quelqu'un faisant vn iour ceste mesme plainte à Socrate, il luy dit : Pourquoi vous estonnez-vous que vos voyages vous soient inutiles, veu que vous-vo<sup>s</sup> portez par tout où vous allez ? la cause qui vous fait partir s'en va quand & vous. Quel grand profit vous peut faire de voir, & connoistre des pais & des villes, que jamais vous n'avez connus ny veus. Tout cela n'est que vous tourmenter en vain. Voulez-vous sçauoir d'où vient que vous ne gagnés rien de fuir ? vous-vous enfuyez avecque vous. Il faut mettre bas ce qui vous charge l'esprit : au-

trement, soyez où vous voudrez ; vous ne ferez iamais bien : faites compte que vous estes aujourd'huy comme est ceste Sybille en Virgile, quand l'enthousiasme la prend, & qu'elle a dans le corps vn Esprit autre que le sien.

*La Prestresse tempeste , & voudroit bien  
pouvoir*

*Mettre le Dieu dehors.*

Vous courez de tous costez , pensant vous descharger de ce qui vous presse , & tant plus vous vous remuez , tant plus vous en receuez d'incommodité ; comme vous voyez dans vn vaisseau , que ces paquets qui ne bougent d'une place , ne l'esbranlent point , & que quand ils sont jettez inégalement d'un lieu à l'autre , ils le font perdre , & presque renuerfer de leur costé. Tout ce que vous faites, vous le faites contre vous. Vous vous gastez de vous remuer, vous donnez des heurts à vn malade. Quand vous serez guery , vous n'irez en lieu qui ne vous donne du plaisir. Quand on vous releguerait au bout du monde, & qu'on vous confinerait en la Region la plus sauvage qui soit sur la terre , quelque barbare qu'y soit le peuple , vous y trouueriez de l'hospitalité. L'importance de vôtrep repos est en vous , & non pas au lieu où vous allez. Il ne peut chaloir où nous soyons : C'est folie de s'en soucier : il faut faire conte que

nous ne sōmes point nez pour vn petit coin de terre, mais que le mōde entier est nostre patrie. Si vous auiez ceste impression, vous ne vous estonneriez pas, que la diuersité de tant de lieux, où le degoust vous a chassé de l'vn à l'autre, ne vous auroit de rien seruy.

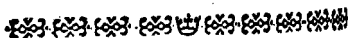
Ce n'est pas voyager ce que vo<sup>s</sup> faites: c'est roder & tournoyer. Vous estes auourd'huy en vn lieu: demain en l'autre; cōme si la felicité que vous cherchez, ne se pouuoit pas trouuer par tout. En quelle part du monde sçauroit-on ouïr pl<sup>us</sup> de répeste, qu'en vn palais? & cependant qui seroit cōtraint d'y viure, on trouueroit moyē d'y auoir du repos.

II. Mais tant que l'election de ma demeure me sera libre, ie m'en tiendray le plus loin que ie pourray. Car comme il n'est point de corps si bien composez, qu'une demeure mal aérée n'apporte quelque alteration à leur santé: tout de mesme, quand vn esprit vertueux n'a pas encore atint sa perfection, mais est encore en chemin d'y arriuer, il est des choses, qu'il fait beaucoup pour luy de n'approcher point. Je ne suis pas de l'opinion de ceux, qui à corps perdu se iettent au milieu des ondes: & nourris volontairement dans le tumulte, ne sont pas bien aises, s'ils ne sont tousiours aheurez contre quelque difficulté. Je ne dy pas que si les occasions s'en presentent, vn homme sage ne les reçoine avecque patience. Mais



il ne prendra pas plaisir à les chercher: il aimera mieux la paix que la guerre. Et de fait, qu'auroit-il gagné de s'estre demeslé de ses vices, s'il luy falloit toute sa vie auoir le ballay en main, pour nettoyer les ordures de son voisin: Vous me direz que Socrate eut trente Tyrans en teste, & que iamais ils ne luy peurét faire faillir le cœur. qu'importe le nombre des maistres, il n'y a qu'une seruitude. Quiconque la peut mespriser quand il y auroit autant de maistres qu'il y a d'hommes au monde, il est libre.

III. Il est temps de cesser: mais il faut premierement acquitter la gabelle. Le commencement de s'amender, c'est de connoistre qu'on a failly. Epicure est auteur de ceste sentence, qui est tres-belle à mon iugement. Car qui ne pense point faillir, ne scauroit vouloir qu'on le reprenne Il se faut prendre en faulte deuant que de s'amender. Il en est qui font gloire de leurs vices. Estimez-vous qu'un qui ne pense point estre malade, se mette en peine de chercher le Medecin: Et pource faites ce qu'il vous sera possible pour vous conuaincre. Informez contre vous: soyez premierement vostre accusateur, & puis vostre iuge: A la fin, demandez grace, mais ne la vous donnez pas quand vous penserez meriter punition.



## EPISTRE XXIX.

## ARGUMENT.

*I. Qu'il ne faut pas cesser de reprendre ceux qui n'ayment point a'estre repris.*

*II. Les meschants ne rient pas longtemps.*

*III. La Vertu enseigne le mespris de la mort.*

*IV. On ne peut plaire au peuple, & estre homme de bien.*

**I.** **V** Ous me demandés des nouvelles de Marcellinus, & desirez sçavoir ce qu'il fait : ie ne le voy gueres. Ce n'est pas que ie luy donne sujet de s'éloigner de moy : mais il ne prend pas plaisir d'ouïr la verité. Toutesfois il n'a plus que faire de rien craindre de ce costé-là. Car il ne la faut dire qu'à ceux qui prennent plaisir à l'écouter. C'est pourquoy tout le monde n'approuue pas ceste franchise generale de Diogene, & des autres Cyniques ; qui sans distinction de personnes, faisoient des remonstrances aux premiers qu'ils rencon-

troient en leur chemin : Car à quel propos vous amuseriez-vous à prescher vn sourd, ou vn muet ? Mais vous direz : Pourquoy ne feray-je bon marché des paroles, puis que c'est chose qui ne couste rien ? Je ne puis pas sçauoir si ie feray le profit de celuy que j'aduertiray : mais ie sçay bien que ie n'en puis aduertir beaucoup, que ie ne face le profit de quelqu'un. Il faut ouurir la main : qui fait beaucoup d'entreprises, c'est force qu'il y en ait vne qui luy succede. Pour moy, Lucilius, ie ne suis pas d'auis qu'un homme d'honneur en vse de ceste façon. Son autorité perd son lustre par ceste communication trop vniuerselle ; Et ceux qui se corrigeroient par les remonstrances, s'il ne les rendoit pas si communes, n'en peunent faire compte, quand ils voyent que sans election de sujets ny de personnes, il les employe en toutes occasions indifferemment. Il n'est pas besoin que celuy qui tire, donne à tous coups dans le blanc : il n'y a point d'art en ce qui se fait par accident. La sagesse est vn art : il est raisonnable qu'elle ait vn but, qu'elle choisisse ceux qu'elle iugera capables d'instruction, & quitte les autres, non du premier coup toutesfois, mais apres auoir essayé tout ce qu'elle aura jugé propre pour leur guérison. Je ne tiens pas que Marcellinus soit du tout perdu ; Toutesfois pour le sauuer, il ne faut

plus gueres tarder à luy rendre la main. C'est vn bel esprit, mais qui prend desia le chemin de se gaster. Il en fera ce qui pourra : j'en courray la fortune, & luy diray librement mon aduis, de ce que ie luy ver-  
ray faire mal à propos.

II. Je sçay bien qu'il se mettra tout au-  
si-tost sur ses bouffonneries, qui feroient  
rire vn mort, & se mocquera de luy-mes-  
me le premier, & puis de moy. Je n'auray  
pas ouuert la bouche, qu'il ne me preuen-  
ne, & que le premier il ne me dic tout ce  
que ie luy penseray dire. Il recherchera  
tout ce qui se passe en nos escoles, & me-  
mettra deuant les yeux les salaires des Phi-  
losophes, leurs amies, & leurs bonnes che-  
res. Il m'en monstrera l'vn au Bourdeau,  
l'autre au Cabaret, & l'autre à la Cour. Il  
me monstrera ce plaissant Philosophe Ari-  
ston, qui se fait promener en vne chaire, &  
discourt en ceste belle posture : car c'e-  
stoit l'heure qu'il prenoit pour travailler.  
C'est celuy de qui Scaurus, vn iour qu'on  
disputoit de quelle Secte il estoit, respon-  
dit : Je sçay bien qu'il n'est pas Peripateti-  
cien : & Iulius Grecinus grand personnage,  
interrogé quel iugement il en faisoit : Je ne  
puis, dit-il, que vous en dire. Car ie ne sçay  
ce qu'il fait sur ceste selle entre-deux limos,  
comme si on luy eust parlé d'vn co-  
cher. Il me mettra deuant le nez tous ces

Charlatans , qui pour leur honneur eussent mieux fait de ne se mesler point de la Philosophie , que d'en trafiquer indigne-ment, comme ils font. Mais tenez vous préparé à souffrir toutes ces injures. Peut-estre qu'il me fera rire : & peut-estre aussi que ie feray pleurer : s'il continue de rire, ie seray bien aise , puis qu'il faut qu'il ait du mal , que pour le moins sa folie soit de belle humeur. Quoy qu'il en soit , la gayeté de telles gens n'est iamais longue : prenez y garde; vous les verrez tout d'un coup pasmez de rire , & en moins de tourner la main, ils crieront comme enragez. Je suis resolu de l'entreprendre, & de luy monstrier que ie ne l'estime pas si peu comme font beaucoup d'autres : si ie ne déracine du tout ses vices , ie les garderay de croistre. Sa maladie ne guérira pas : mais elle aura de bons interualles ; & peut-estre qu'après les interualles la parfaite guerison pourra venir. Quand on ne feroit que l'en soulager, à un malade ce n'est pas peu. Vne bonne relasche est vne espee de santé.

III. Tandis que ie me prepare à son instruction , vous , qui desia pouuez quelque chose, & qui par la cōsideration du progrès que vous avez fait jusqu'à cest'heure, iugés à peu pres ce que vous pouuez faire à l'aduenir ; formez vostre vie , releuez vostre courage , faites ferme contre tout

ce qui est formidable, & ne vous soucier point du nombre de ceux qui vous pensent faire peur. Ne seroit-ce pas vne folie bien manifeste de craindre la multitude, en vn lieu où il faut venir l'vn apres l'autre. Plusieurs vbus peuuent bien menacer : mais en vostre mort il n'y a passage que pour vn. C'est le reglement qu'a fait Nature. Vn vous a donné l'ame, vn vous l'ostera.

IV. Si vous auiez quelque discretion, vous ne me demanderiez plus rien. Mais ie ne veux rien auoir du vostre: ie m'en vay vous jetter ce que ie vo<sup>s</sup> doy. Je n'ay iamais eu volenté de plaire au peuple; car ce que ie sçay, le peuple ne l'approuue pas; & ce que le peuple approuue, ie ne le sçay pas. Vous me demandez qui dit cela? Ne sçavez-vous pas qui est mō Chaland? Epicure. Mais il n'y a Philosophe, de quelque Secte qu'il soit Paripatetique, Academique, Stoïque ou Cynique, qui ne vous en die autant que luy. Il n'est pas bien aisé qu'un homme à qui la Vertu plaist, puisse plaire au peuple: on ne peut auoir sa bonne grace, que par des moyens qui ne valent rien: il faut donner ordre de luy ressembler: Si vous n'estes des siens, vous ne sçauriez estre à son gré. Or en vostre establissement, vostre opinion vous importe bien plus que celle des autres. Il faut estre iufame, pour estre aimé de ceux qui le sont. Dequoy donc seruira

DE SENE  
 que v  
 pectera  
 de l'ien  
 mieux  
 Que vous pe  
 vous ne les  
 les D  
 les ad  
 iura au  
 ie voy que  
 grand per  
 il falsie  
 plandisse: q  
 en r  
 la ville  
 vos  
 vous pit  
 on m  
 1553-1554  
 PISTE  
 ARGV  
 Vieillesse  
 zle.  
 Sage ne c  
 Les Viei  
 de la m

# DE SENEQVE. 161

ceste Philosophie que vous estimez tant, & que vous tenez preferable à tout ce qu'il y a de choses & de sciences au monde; Que vous aymerez mieux vous plaire qu'au peuple; Que vous peserez plustost les opinions, que vous ne les conterez, Que vous ne craindrez ny les Dieux ny les hommes, & supporterez les aduersitez avec patience, ou les finirez avec honneur. Au deneurant si ie voy que le peuple vous tiene pour vn grand personnage; que quand vous entrerez il fasse des acclamations, & vous applaudisse: que tout l'equipage des Comediens soit en rumeur à vostre venue; que par toute la ville les femmes & les enfans preschent vos loüanges; pourquoy ne me ferez vous pitié, puis que ie sçay par quelle eschelle on monte à ceste faueur?

## EPISTRE XXX.

### ARGVMENT.

- I. *La Vieillesse est vne maladie sans remede.*
- II. *Le Sage ne craint point la mort.*
- III. *Les Vieillards peuuent mieux parler de la mort que les jeunes.*

# 162 LES EPISTRES

*IV. La nécessité de mourir doit ôster  
l'apprehension de la mort.*

*V. La Vieillesse nous tire du monde  
sans violence.* (mort.)

*VI. Le Sage seul fait bon visage à la*

*VII. Les vieillards doivent moins  
craindre la mort que les ieunes, bien  
que toutefois elle soit aussi pres des  
uns que des autres.*

1. **I**'Ay veu le bon-homme Bassus Auf-  
dius, bien bas & bien cassé. Il fait ce  
qu'il peut, pour se deffendre de la vieilles-  
se : mais elle est desia la plus forte : elle ab-  
bat plus qu'il ne peut redresser : elle se laisse  
choir sur luy de toute sa pesanteur. Vous  
sçavez qu'il a esté tousiours mal-sain, &  
d'une temperature fort seiche. Il s'est entre-  
tenu long-temps, où, pour mieux dire, rap-  
petassé le mieux qu'il a peu. Mais la force  
luy a failly d'un coup ; cōme en un navire,  
s'il n'y a qu'une fente ou deux, il y a moyen  
de le calfeutrer : mais depuis qu'il cōmen-  
ce à s'ouvir de tous costez, c'est perdre sa  
peine que de le vouloir racoustre : il en est  
de mesme d'un corps où l'âge s'est rendu  
maistre. On peut bien appuyer sa foiblesse  
pour un temps : mais à la fin, comme en un  
vieil édifice de qui l'assemblage se déjoint



qui tandis qu'on l'estançonne d'un part esclaire de l'autre, il n'y a plus de remede ue d'en sortir.

II. Le bon-homme pourtant ne laisse pas d'auoir tousiours bon courage. Ceste coutume luy vient de l'estude qu'il a faite en Philosophie, qui resout tellement les anes, que de quelque petite complexiõ que soit vn homme, il a tousiours assez de force. La presence de la mort ne luy change pas ny la couleur ny la parole; & quand il estant, c'est alors qu'il a moins d'apparence de defaillir. Vn bon Pilote, quoy que la voile soit en pieces, & son vaisseau; trouue moyen de racommoder les restes de son equipage, & d'acheuer sa route. Scipius en fait de mesme, & voit venir la fin avec vn visage si ferme, que s'il auoit la mesme assurance à regarder celle d'un autre, vous l'estimeriez plustost insensible que resolu. Il y a de la peine, quand nous hommes arriuez à ceste-heure inéuitable, ne s'é pouuoir aller sans regret, & ne murmurer point. C'est vne leçon qu'on ne sçait pas, sans l'auoir long-temps estudee. Aux autres morts il y a quelque esperance: si vous estes malade, vous guerissez. Si le feu vous surprend, vous l'esteignez: Si la maison où vous estes tombe, c'est peut-estre d'une façon que vous n'aurez point de mal: Si vous faites naufrage, quelque vague

vous pourra ietter à bord : si quelqu'un vous tient l'espée à la gorge, pour vous tuer quelque chose pourra suruenir qui luy fera faillir son coup. Mais si la vieilleſſe vous mene à la mort, il faut marcher: il n'y a point, ny opposition qui vous en garentiſſe. C'est bien la mort la plus douce de toutes; mais auſſi eſt-ce la plus longue. Vous diriez à voir ce bon-homme qu'il eſt à ſes obſeques : il s'inhume, ſuruit à ſoy-meſme, & ne s'afflige point de n'eſtre plus avecques ſoy : car il dit beaucoup de choſes à ce propos. Il fait ce qu'il peut, pour nous perſuader, que ſi en la mort nous auons du travail, ou de la crainte, nous en ſommes cauſe, & non pas elle; & qu'en mourant nous ne ſommes non plus incommodés qu'auant, quand nous ſommes morts. Or il y a auant peu de raiſon de craindre ce qu'on ne ſentira point, que ce qu'on ne ſouffrira point. Comme eſt-il poſſible qu'un homme ſe imagine de ſentir vne choſe qui le privera de tout ſentiment ? Il faut donc conclure qu'il n'y a non plus d'apprehenſion que de mal en la mort. Je ſçay bien que ce ſont choſes qui beaucoup de fois ont eſté dites, & qui le ſeront encore beaucoup de fois; mais ie ne faiſois point de proſit à les lire, & encore moins à les ouïr dire à des gens qui l'aage ne donnoit point encore occaſion de craindre qu'ils conſeilloient de n'apprehender point.

I I. Mais sans mentir ce langage venant  
 Bassus, qui a vn pied dans la fosse, m'a  
 touché d'une estrange façon: car pour en  
 te mon aduis, ie trouue qu'il est plus  
 mal-aisé de se resoudre à la mort, quand on  
 approche, que quand on y est. Quelque  
 che & timide que soit vn homme, quand  
 voit la mort presente il se d. pose à ne  
 valoir point euitter ce qui n'est point éui-  
 ble. Vous voyez vn Gladiateur, qui du-  
 rant le combat aura fait le plus mal & le  
 plus poltronnement qu'on sçauoit faire;  
 quand il sera bas, rendre luy-mesme sa gor-  
 ge à son aduersaire, & luy conduire l'espee  
 à la partie qu'il pense la plus mortelle, afin  
 estre bien tost despeché. Mais quand la  
 mort est encore en chemin, & qu'indubi-  
 tement elle s'en vient à nous, c'est vn  
 vil où il faut vne froideur & vne assen-  
 tance, de qui peu d'hommes sont capables  
 que ceux qui par l'estude se sont de longue  
 main preparez à cet assaut. C'est pourquoy  
 prenois grand plaisir à l'oïyr dire son  
 sens d'une chose, qu'il auoit bon moyen  
 de cognoistre, pour la voir de si près com-  
 bien il faisoit. S'il reuenoit quelqu'un de l'au-  
 tre monde, qui vous dit qu'il n'y a point de  
 mal en la mort, vous le croiriez, par ce  
 qu'il parleroit d'une chose qu'il auroit es-  
 périmentée. Tout de mesme aussi ne pouons-  
 nous mieux sçauoir l'estonnement que

# 166 LES EPISTRES

donne la mort quand elle approche, que de ceux qui se sont trouvez aupres d'elle, qui l'ont veüe arriuer, & qui luy ont donné la bien-venue.

IV. Vous pouuez bien mettre Bassus de ce nōbre là : il ne nous a point voulu laisser tromper: il ne trouue non plus d'apparece à craindre la mort que la vieillesse. A la jeunesse succede la vieillesse; à la vieillesse la mort: Qui ne veut point mourir, seroit contēt de n'auoir point vécu. La mort est la cōdition de la vie: quād on nous donne l'vne, on nous permet l'autre: nous en sommes au chemin: c'est folie de l'aprehēder. L'aprehensiō est des choses douteuses: la mort est certaine, il la faut attendre: c'est vne necessité qui n'épargne personne, il n'y a point de force qui nous en deffende. Pourquoi se plaindroit vn hōme d'estre compris en vne loy, qui comprend tout le monde? La premiere partie d'équité, c'est l'égalité: mais il n'est point de besoin de plaider la cause de Nature. Elle ne nous a point donné de loy pour no<sup>s</sup>, que la mesme qu'elle a prise pour elle: tout ce qu'elle a fait, elle le deffait, ce qu'elle a deffait elle le reffait.

V. Or à ceste-heure si par le benefice de la vieillesse nous sortons du monde tout bellement, & n'en sommes point ravis par force, mais tirez doucemēt vne piece apres l'autre; n'auōs-nous pas de quoy remercier

les Dieux, qu'après auoir gousté du monde à nostre aise, nous-nous trouuions conduits en vn repos qui nous estoit necessaire, & qu'en vne si longue lassitude nous auions occasion de desirer ?

VI. Vous en voyez qui souhaitent la mort d'une façon, qu'ils ne sçauroient estre plus passionnez à demander la vie. Mais ie trouue bien autant de courage à ceux qui de pied ferme la regardent venir sans s'émouuoir : Ceux-là quelquefois y sont emportez ou par vne rage, ou par quelque dépit violent qui les transporte. Mais indubitablement ceste procedure si tranquille, est vne preuue qui ne se peut faire que par vn esprit bien iudicieux & bien rassis. Il se void assez de personnes qui par colere se vont rendre à la mort : mais quand elle vient, il en est peu qui luy facent bon visage, si par vne longue meditation ils ne se sont disposez à la receuoir.

VII. C'est pourquoy ie suis bien souvent tout exprez allé trouuer ce bon homme, à qui ie porte beaucoup d'amitié, pour voir s'il seroit tousiours en mesme posture, & si i'y reconnoistrois point quelque affoiblissement de l'esprit comme du corps. Mais tousiours ie luy treuue la disposition meilleure ; comme en la septiesme carrière le contentement de ceux qui courent est plus visible, pource qu'ils

pensent qu'il ne s'en faut gueres qu'ils  
 n'ayent emporté le prix. Il s'accommo-  
 doit aux preceptes d'Epicure, & me disoit,  
 Qu'il se persuadoit premierement, qu'en  
 ceste expiration derniere on ne sentoit  
 point de mal : toutefois que s'il y en auoit,  
 c'estoit quelque cōsolation de penser qu'on  
 en seroit bien-tost quitte, pource qu'une  
 extreme douleur n'est iamais longue. Au  
 demeurant que si ceste distraction du corps  
 & de l'ame le trauailloit, il se representa-  
 roit qu'apres ceste douleur, il n'en auroit ia-  
 mais d'autre. Qu'il ne doutoit point qu'un  
 homme de son aage n'eust l'ame au bord  
 des leures; & que par consequent il n'y au-  
 roit pas beaucoup de peine à la faire sortir.  
 Un feu qui s'est pris à quelque matiere for-  
 te, & qui a beaucoup de corps, s'esteint  
 avec de l'eau, & quelquefois par la ruine  
 de ce qu'il brusle : mais celuy qui n'a plus  
 d'aliment, s'amortit de soy-mesme. Voila  
 les discours qu'il me fait, & que j'escou-  
 te fort volontiers, non comme choses nou-  
 uelles, mais parce que ie pense estre aux  
 mains avecque la mort. Et quoy donc n'ay-  
 ie iamais veu personne qui se soit tué soy-  
 mesme? Si i'en ay veu, & ne me suis pas  
 contenté de les voir : ie les ay regardés  
 mais i'estime bien plus ceux qui sans estre  
 fâchés de la vie, ouurent la porte à la mort  
 & la reçoient de bonne grace, sans que  
 toutesfoi

H


 EPISTRE XXXI.

## ARGUMENT.

- I. Fuir la Volupté, la felicité de l'homme gist au repos de l'ame.*  
*II. Il n'est point de bien sans Vertu, ny de mal sans Vice.*  
*III. Definition du bien & du mal: quelle est la regle du Sage.*  
*IV. L'homme sage est seul heureux.*

**I.** VOUS estes à moy, ie le voy bien. Vos promesses commencent desjà d'auoir quelque effet. Je vous ay veu fouler aux pieds toutes ces vanitez que le vulgaire appelle biens, ne vous proposer que la vertu: Continuez en ceste belle resolution. Ie ne vous demande pas que vous faciez plus que ce que vous auez entrepris. Vos fondemens tiennent beaucoup de place: faites le bastiment suivant le dessein. Faites la besogne que vous auez en la main & pour bien faire bouchez vous les oreilles, non avec de la cire, selon qu'Vlisse fit de ses compagnons; mais avec quelque chose de plus ferme. Les voix qu'il apren-



hendoit estoient bien attrayâtes, mais non pas generales: celle que vous avez à craindre n'est point au pied d'un rocher: vo<sup>s</sup> l'orez en quelque part du monde que vous aliez. La volupté n'a point ses embusches en un lieu seul: il n'y a ville qui ne vo<sup>s</sup> doive estre suspecte. Passez outre, & soyez sourd aux meilleurs amis que vous ayez. Leur intention est bonne; mais leurs vœux ne valent rien. Si vo<sup>s</sup> voulez estre heureux priez Dieu que rien de ce qu'ils vous souhaitent ne vo<sup>s</sup> arriue. Ce qu'ils voudroient vous voir posseder, n'est pas bien: tout le bien que peut auoir un homme, c'est de s'asseurer de soy-mesme; & en cela seul est la cause & l'establissement de sa felicité. Le moyen d'y paruenir, c'est de ne se soucier point du trauail, & de le tenir pour indifferet. Car qu'une mesme chose soit tantost bonne, & tantost mauuaise; tantost facile à supporter, & tantost difficile, cela ne se peut faire. Ce n'est pas bien que le trauail. Qu'est-ce donc qui est bien? Le mespris du trauail. Je ne scaurois approuuer qu'on prenne beaucoup de peine en des choses de peu de fruit: mais quand ie verray quelqu'un s'acheminer à quelque entreprise loüable, tant plus il se bandera, sans vouloir faire de reposees, tât plus ie me rauray de le regarder, & luy crieray, Courage, efforcez vous: faites, si vous pouuez, ceste

montee tout d'une haleine. Les belles ames se nourrissent au labeur. Ne prenons point garde aux souhaits accoustumez de nos peres & de nos meres, pour y conformer les nostres : Nous ferions mieux de n'en faire du tout point.

II. Vn homme de merite se fait tout d'importuner les Dieux : quel besoin est-il de vœux ? faites vostre bonne fortune vous-mesmes : vous la ferez si vous prenez ceste impression, que, où il y a de la vertu, il y a du bien, & qu'où il y a du vice, il n'y peut avoir que de l'infamie & du deshonneur. Comme il n'est point de splendeur sans lumiere, d'obscurité sans tenebres, de chaud sans feu, ny de froid sans air : ainsi les choses ne sont honnestes, ou deshonestes, qu'entant que le vice ou la vertu les accompagne.

III. Qu'est-ce qui est donc bien ? Connoistre les choses. Qu'est-ce qui est mal ? Ne les connoistre point. En l'election des choses, la consideration du temps sera la regle d'un habile homme. Mais quoy qu'il fere, ou qu'il choisisse, s'il a l'ame grande, & au dessus de toutes choses, il ne restera rien par crainte, & aussi ne choisira rien par admiration. Sur tout, qu'il se garde de se ravaler. Ce n'est rien que de se refuser point le travail, il le faut chercher. Ne demandez vous ce que j'appelle travail ?

innuë & superflu. Celuy de qui le sujet  
n'est point relevé : non toutefois qu'il soit  
non plus mauvais , que celuy qu'on em-  
ploie aux choses loüables, pour ce que c'est  
de l'ame que vient la resolution , qui nous  
solicite aux entreprises laborieuses , &  
nous dit; A quoy est bon ce repos; Vn  
homme de bien ne craint point la sueur.

IV. Au demeurant, souvenez-vous d'estre  
toujours conforme à vous mesme ; & ne  
vous dementir en aucune de vos actions.  
En l'égalité de la vie consiste la perfectiõ  
de la vertu, qui ne peut estre sans la co-  
gnissance des choses divines & humaines;  
Et de là vient la felicité souveraine, par la-  
quelle nous sommes faits compagnons des  
Dieux, & n'avons plus la peine de les prier.  
Voulez-vous sçavoir le moyen d'y parve-  
nir? Il ne vous faut aller ny par l'Apennin,  
ny par le mont-Senis , ny par les deserts de  
Candaue, ny courir la fortune des Syrtes,  
ny de Scille & de Caribde: combien toute-  
fois qu'une cherue petite commission les  
vous a tous fait passer. Le chemin y est  
sûr & plaisant : & pour le faire, il ne vous  
faut ny provision ny equipage que la Na-  
ture ne vous ait donné. Ne quittez point ce  
que vous avez d'elle : vous irez du pair a-  
vec Dieu. Vous n'irez point du pair avec  
celuy que Dieu pour estre riche: Dieu n'a rien.  
Vous n'irez point pour des habits magni-

fiques : Dieu n'en a point. Non pour auoir vne reputation qui vous face connoistre à tous les peuples de la terre: Dieu n'est connu de personne, & plusieurs mesmes ont mauuaise opinion de luy, qu'il ne punit pas. Nō pour vne presse de vallets, qui vo<sup>us</sup> portent en litiere aux champs & à la ville. Ce Dieu, tout grand, & tout puissant, porte tout. Aussi ne sera-ce ny la beauté ny la force : le temps les consume. Il faut donc trouuer quelque chose qui soit incorruptible, sans embarras, & si bonne, qu'on ne puisse rien desirer de meilleur. Que peut-ce estre? L'Esprit. Mais vn esprit si droit, si bon & si grand, qu'on puisse dire que c'est vn Dieu logé dans vn corps humain. Cest esprit ne se trouuera point plustost en vn Prince qu'en vn Gentil-homme, en vn Gentil-homme qu'en vn valet. L'ambition & l'iniure ont fait ceste distinction de qualitez. Il n'y a si petit recoin en la terre, d'où il n'y ait moyen de monter au Ciel. Aydez-vous seulement, & prenez vne forme digne de Dieu. Ce ne sera ny avec or, ny avec argent: ce ne sont point matieres qui le puissent représenter. Souuenez-vous que les Dieux ne furent iamais si propices, qu'au temps qu'ils estoient de terre.

LIRE XXX

EPIQUE.

frequent que

de votre demeur

par mes de

de

de vos nomme

de vos saintes, où

de me trou

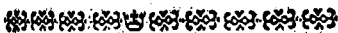
de me rapporte

de ce qu'on me

de la plus-part

de ne frequ

de la vo



EPISTRE XXXII.

ARGUMENT.

- I. *Le Sage ne frequente que ses semblables.*
- II. *Il achève de vivre denant que de mourir.*
- III. *Pourquoy nous desirons de vivre long temps.*

I. **I**E demande de vos nouvelles à tous ceux qui vienēt de vos quartiers, & m'informe que vous faites, où vous estes, & en quelle compagnie vous demeurez. Il vous est impossible de me tromper. Je suis avecque vous. Ne vous figurez pas seulement qu'on me rapporte vos actions: imaginez vous que ie les voy. Voulez vous sçavoir de tout ce qu'on me dit de vous ce qui me resioiit le plus? c'est, qu'on ne m'en dit rien: & que la plus-part de ceux à qui ie m'adresse, n'en ont point ouy parler. Le meilleur moyen que vous ayez de vous garantir, c'est de ne frequenter point gens d'autre humeur que la vostre, & qui de-

sirent ce que vous mesprisez. J'ay ceste bonne opinion de vous, que vous n'estes plus capable de change, & que quelques sollicitations qu'on vous sçache faire, vous demeurerez ferme en vostre resolution.

II. Qu'est-ce donc qu'il y a ? ie ne crains point le chage, ie crains le diuertissement: nostre vie est si courte, qu'on ne sçaurroit si peu nous arrester, qu'on ne nous face beaucoup de tort. Et puis nous l'accourcissions encore par nostre inconstance, n'ayant pas si-toit entrepris vne besogne, que nous la quittons pour en commencer vne autre: nous deschirons nostre vie, & la mettons par morceaux. Aduancez vous donc, Lucilius, & pensez qu'elle diligence vous feriez, si vous auiez vn ennemy à dos, qui vous suiuiſt l'espee en la main. Vous en estes-la: vous estes couru, piquez, & vous sauuez. Mettez-vous hors de peril, & vous representez à toute heure, combien c'est belle chose d'accomplir sa vie auant que de mourir, & pouoir avec vne ame non brouillee d'apprehension ny de sollicitude quelconque, acheuer en repos le reste de ses iours. La vie n'est point plus heureuse, pour estre plus longue; O quand verrez-vous le temps que vous mespriserez le temps! Que vous serez tranquille & paisible & sans vous soucier d'ajouter vn iour à l'autre, vous ferez conte que vo' aurez assez veſcu.

# DE SENEQUE. 177

III. Voulez-vous sçauoir d'où vient que nous sommes si desirieux de l'aduenir? Il n'est point d'homme qui soit à soy: de tout ce dont vos parents vous desirent l'abondance, ie vous en desire le mépris: ils appauurissent vn monde de personnes, pour vous enrichir: ils ne peuuent rien porter chez vous, qu'ils ne prennent chez vn autre. Vous ne pouuez croistre, que quelqu'un ne diminue. Quant à moy, tout ce que ie vous desire, c'est que vous soyez vostre, & que deliuré de toutes les cogitations vagues, & fluctuantes, qui vous mettent l'ame en desordre, vous cherchiez à vous contenter par l'intelligence du vray bien, qui est aussi tost possédé comme connu, sans desirer autre longueur à vostre vie, que celle qu'il semblera bon à Nature de vous donner. Quiconque vit apres auoir acheué sa vie, il se peut vanter d'estre libre, & qu'il n'est point de nécessité capable de le forcer.



## EPISTRE XXXIII.

### ARGUMENT.

*1. Les discours des Stoïques sont sententieux.*

# 178 LESE PISTRES

*II. Pour faire iugement d'un grand personnage, comme d'une belle femme, il faut tout voir.*

*III. Vn homme d'âge ne doit pas toujours rapporter les dits d'autrui, mais doit raisonner luy mesme.*

I. **V**OUS voulez qu'en ces lettres comme aux precedentes, ie mette quelques sentences de nos Stoïques : ils ne se sont point amusez à des fleurettes : prenez-les par où vous voudrez, ils sont tousiours massés. Quand en vne multitude vne chose paroist par dessus l'autre, il y a de l'inégalité. Vn arbre quelque grand qu'il soit, n'est point admirable en vne forest qui est toute de mesme hauteur. Vous ne trouuez autre chose parmi les vers & dans les histoires, que les sentences que vous me demandez ; Et pource ie ne veux pas que vous les attribuiez à Epicure, elles sont à tout le monde, & particulierement aux Stoïques. Mais on les remarque en luy plus qu'on ne fait ailleurs, pource qu'elles y sont rares, & qu'on s'estonne quand vn homme qui fait profession d'une vie molle & delicieuse, quelque parolle où il y a de la rigueur. J'en parle selon l'opinion commune ; car selon la mienne, tout ioly qu'il est, avec ses manches pendantes, ie trouue



qu'il a du courage & de la force. On peut bien sentir le musc & l'ambre, & n'estre ny moins galand, ny moins braue, que si on sentoit la poudre à canon. Ne me demandez donc point de triage : ce qui se trouue par endroits chez les autres, est par tout chez les Stoïques. Nous n'auons point de monstre, pour abuser les acheteurs, qui ne trouueront rien dans la boutique. Prenez en vn eschantillon où bon vous semblera : nous ne faisons qu'une bource tout ce que nous sommes. Chasque sentence n'a point son autheur à part. Si nous les voulons separer, de qui dirons nous qu'elles sont ? De Zenon, de Cleantez, de Crisippus, de Panetius. Nous n'auons point de maistre : chacun est à soy. Entre-eux si Hermatus, ou Metrodorus disent quelque chose, tout est attribué à Epicure. S'il se traite quelque chose chez nous, c'est sous son nom, & sous ses Auspices. Toutes ces belles choses que nous auons sont en si grand nombre, & si semblables, que quand nous voudrions, il est impossible d'y rien choisir.

*C'est au pauvre homme à conter son troupeau.*

Enuoyez vos yeux où vous voudrez, vous rencontrerez tousiours quelque trait qui vous semblera triable : Si ce n'estoit que vous les voyez en vne troupe, tout vous plairait esgalement.

II. Ne vous imaginez donc point de  
H vj

pouuoir faire vn sommaire de nos senten-  
ces. Les esprits des grands hommes ne se  
goustent point superficiellement, & par  
vne seule piece: il y faut tout voir, & tout  
manier. Vous trouuez plus de choses que  
de paroles, & vn ouurage si bien suivi, qu'il  
est impossible d'en rien oster, sans faire  
tomber tout le bâtiment. Je suis bien con-  
tent que vous voyez tous les membres vn  
à vn, mais ie veux que ce soit en vn mesme  
corps. Ce n'est pas assez d'une belle cuisse,  
ou d'un beau bras, pour faire iuger vne  
femme belle; il faut qu'une grace vniuer-  
selle de toutes ses parties, tienne si douter  
& si suspendus ceux qui la voyent, qu'ils  
ne sçachent où prendre party pour les con-  
siderer. Toutesfois si vous en auez trop  
d'enuie, ie ne seray pas si mesquin en vo-  
stre endroit: Je vous en bailleray, mais ce  
sera à plaines mains: nous en regorgeont  
de tous costez, nous ne les amassons point  
vne à vne: nous les prenons à poignées.  
Ce ne sont point gouttes qui tombent l'une  
apres l'autre: le coulement y est perpetuel  
il continue. Je ne doute point qu'il ait de  
profit pour les ignorans, & pour ceux qui es-  
coutent de loin: Car des choses ainsi baillées  
par morceaux, & cōprises cōme des vers en  
certain nombre de paroles, vont bien plu-  
stost au fonds. C'est pourquoy nous faisons  
apprendre des sentences, & des Chies aux

enfans, pource que ce sont choses accom-  
modées à leur suffisance, & que leur esprit  
n'est pas capable de monter plus haut.

III. Vn bouquet ne sied point bien en  
la main d'un homme: il n'est plus temps  
qu'il face provision de ie ne sçay quel pe-  
tit nombre de mots que tout le monde sçait,  
& se fie en sa memoire: il faut qu'il s'ap-  
puye sur soy-mesme, & qu'il parle par sa  
bouche, & non par la bouche d'autrui.  
Depuis qu'un homme est vieil, ou qu'il ap-  
proche de l'estre, ce luy est vne vilenie de  
n'estre habile homme, que par son liure.  
Zenon a dit cela. Et vous, quoy? Clean-  
thes a dit cela; & vous quoy? Iusques à  
quand n'aurez-vous mouuement que par  
autrui? Faites des regles vous mesmes:  
baillez quelque leçon aux autres: monstrez  
quelque chose de vostre creu. Je ne sçau-  
rois auoir bonne opinion de ceux-cy, qui  
ne font iamais rien d'eux-mesmes, mais se  
contentent de sentir d'interpretes aux au-  
tres, & se tiennent tousiours cachez à l'om-  
bre de quelqu'un. Il ne m'est point aduis  
qu'ils puissent auoir rien de genereux en  
l'ame, puis qu'il n'osent rien faire de ce  
qu'ils ont si long-temps estude. Tout le me-  
lier qu'ils font; c'est d'apprendre par cœur.  
Se souuenir est vne chose; & sçauoir est  
vne autre. Se souuenir, est conseruer vne  
chose mise en dépôt en nostre memoire.

## 182 LES EPISTRES

Sçauoir , au contraire , c'est trauailler à sa propre besongne, sans patron , & sans regarder à chascun fois vn maistre, pour demander son approbation. Zenon dit cecy. Cleanthe dit cela. Faites qu'il y ait difference entre vous & vn liure. Serez vous tousiours escolier ? Ne monterez-vous iamais en chaire ? Quel plaisir prenez-vous d'écouter, puis que vous pouuez lire ? Mais c'est beaucoup que la viue voix. Il est vray quand celuy qui parle , prend du sien : mais à reciter les paroles d'un autre , & faire le greffier , ie ne trouue pas qu'il y ait beaucoup d'honneur. Il y a encore autre chose : c'est que ceste maniere de gens qui ne sortent iamais de hors page, suiuent les premiers en des opinions que tout le monde reprobue, & en des choses qu'on cherche encore, & qui ne seront iamais trouuez , si nous nous contentons de ce que les premiers ont mis en auant. Dauantage, qui suit vn autre ne suit rien, ne trouue rien, & pour mieux dire , ne cherche rien. Et quoy donc ? ne tiendray- ie point le chemin de ceux qui sont passez deuant moy ? Si feray : mais si i'en trouue vn plus court & plus beau, ie seray bien - aise de le prendre, & d'y faire le passage pour les autres. Ceux qui nous ont precedez ne sont pas nos maistres : ils ne sont que nos guides : la verité tend la main à tout le monde, personne ne s'en est

saissi iusques icy. Sa recherche donnera encore de la besongne assez à ceux qui viendront apres nous.



# EPISTRE XXXIV.

## ARGUMENT.

*I. Le sage disciple resiouyt le Precepteur.*

*II. Pour deuenir homme de bien, il ne suffit pas d'auoir bien commencé, il faut bien finir.*

**I.** IL m'est aduis que ie suis plus grand que de coustume, & que ie sens quelque chaleur qui me raieunit, tant ie suis transporté de ioye, quand parce que vous faites, & ce que vous m'escriuez, ie reconnois quelque auantage sur vous mesmes: car pour le commun, il y a long-temps que vous luy auez mis la poudre aux yeux. Si vn laboureur prend plaisir de voir fructifier ses arbres, vn berger de voir multiplier son troupeau, vn nourricier de voir bien porter son nourrisson; Quel contentement pensez-vous que ce soit à ceux qui ont fait la nourriture des esprits, quand apres les auoir formez en vn aage encore tendre, ils les voyent tout d'un coup esleuez & par-

uenus ? Le vous tiens pour mien : vous estes ma creature. Aussi-tost que i'eus reconnu ce que vous estiez, ie ne failly pas de mettre la main sur vous, de vous donner courage, & avecque quelque coups d'esperon, vous faire aller plus viste que le train accoustumé. I'en fais de mesme encore à cette heure: mais ie vous trouue desia courant, & aussi capable de faire des remonstrances que d'en receuoir.

II. Que me demandez vous dauantage: direz-vous. Certainement ie vous auotie que vous estes bien auancé: mais il n'est pas de l'instruction des esprits, comme des autres ouurages. Le bon commencement n'y fait pas la moitié de la besogne: C'est vne grande partie de bonté, que d'auoir enuie d'estre bon, mais ce n'en est qu'une partie. Sçauiez-vous qui i'appelle bon ? Celuy qui est si parfait & si accompli, qu'il ne peut deuenir mauuais; quelque violence qu'on luy fasse, & quelque necessité qui luy puisse arriuer. Ie ne doute point que vous ne le deuiez, pourueu que vous alliez tousiours d'un mesme pas, & que vos effets respondent tellement à vos paroles, qu'ils semblent auoir esté frappez en mesme coin. S'il y a de la discordance entre le faire & le dire, c'est signe d'un esprit qui n'est ny bien fait, ny bien assis.

EPISTRE

EPISTRE

ARGVM

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE XXXV.

ARGUMENT.

- I. L'amitié fait toujours du bien, & l'amour quelquefois du mal.
- II. Le plaisir qu'on prend avec ses amis est plus sensible par la présence.
- III. La Constance est la marque d'un homme sage.

**L**a priere si affectuonnée que ie vous fis d'estudier, n'est pas toute pour vostre profit, il y va du mien. J'ay enuie d'auoir vn ami, & vous ne me le pouuez estre, si depuis que vous auez commencé, vous ne continuez à vous façonner : car pour ceste heure, ie croy bien que vous m'aymez : mais ce n'est pas à dire que vous soyez mon amy ? Et quoy donc ? Sont-ce deux choses ? Ouy, & bien differentes. Qui est amy, aime : qui aime, n'est pas amy. L'amour est quelquefois cause de mal : l'amitié ne fait iamais que du bien. Quand vous ne tireriez autre commodité de vostre estude, que de sçauoir aimer, vous n'aurez pas perdu vostre peine : dépêchez-vous donc, de peur qu'un autre

n'ait la science de ce que vous avez appris.

II. Pour moy, i'en reçois bien desia quelque fruit par le plaisir que j'ay de me figurer. que vous & moy ne ferons qu'un cœur; & que si mon aage m'oste quelque chose de ma vigueur, ie la reprendray du vostre, encore qu'il n'y ait pas beaucoup à dire de l'un à l'autre. Mais ie ne veux pas demeurer au plaisir de l'imagination: ie veux auoir par effect. Nous auons bien quelque contentement des personnes que nous aimons en leur absence, mais c'est un contentement de peu de substance, & qui s'esuanouit incontinent. La veüe, la presence, & la conuersation font la volupté plus viue & plus sensible; Sur tout quand ceux que nous voulons voir, sont en l'estat que nous les desirons. Le plus beau present que vous me sçauriez donc apporter, c'est vous mesmes. Ceste consideration vous doit faire auancer. ie suis vieil, & vous estes mortel: Hastez-vous, toutefois ne vous hastez pas tant, que vous ne soyez avecque vous premier qu'avecque moy.

III. Faites vous honneste homme, & vous gardez sur tout d'estre irresolu. Quand vous voudrez essayer les progres de vostre suffisance, prenez garde si vous voulez au iourd'huy ce que vous vouliez hier. La volenté variable monstre la fluctuation d'un esprit, qui va tantost d'un costé, tantost de



l'autre, selon qu'il est poussé par le vent.  
 Ce qui est fixe & fondé, ne flote point. Ce-  
 ste constance se trouue parfaite en celuy  
 qui est parfait en sagesse : & telle quelle, en  
 celuy qui tellement quellement y a profité.  
 Quelle difference donc y faites-vous? L'un  
 branle, mais sans partir de sa place, & l'autre  
 ne branle pas seulement.



## EPISTRE XXXVI.

## ARGUMENT.

- I. *Preferer la vie privée à celle des Courtisans, & personnes publiques.*
- II. *L'humeur morne est plus propre à l'estude, & l'estude des premières lettres plus convenable aux ieunes, qu'aux vieux.*
- III. *Le commerce des amis doit estre des bonnes meurs, & non des biens de fortune.*
- IV. *La regle du Sage c'est le m'espris de la mort.*
- V. *La persuasion n'est point necessaire, où l'inclination nous porte.*
- VI. *La mort ne nous oste point la vie*

*mais luy donne quelque intermission.*

I. **D**onnez du courage à vostre amy, & le fortifiez contre toute celle maniere de gens, qui le blasment d'auoir quité sa bonne fortune, & preferé l'ombre d'une vie paisible à la splendeur des charges honorables, où il estoit capable de paruenir. Il ne se passera iour qu'il ne leur fasse paroître l'utilité de sa resolution. Ceux de qui la condition est enuieée, auront tousiours quelques nouuelles atintes. Les vns feront froiliez : les autres donneront du nez à terre. La Felicité n'est que tumulte : elle se donne des agitations, & des tournoyemens de teste de toutes sortes. Elle passionne les vns apres la grandeur, & les bouffit d'imaginacions ambitieuses. Elle amuse les autres aux delices, & les amollit & relasche entierement. Vous me direz qu'il en est qui la portent bien : ie vous l'auoie ; aussi en est-il qui portent bien leur vin. Il ne faut donc pas qu'ils vous fassent croire, qu'un homme soit heureux qui a sa basse-court pleine de gens qui ont affaire à luy : ce leur est vne fontaine : ils l'épuisent, & la troublent. Ils disent, que ce n'est qu'un causeur & un faineant. Vous sçauiez bien qu'il est des personnes de qui il faut prendre les paroles à contre-poil.

II. Ils l'appellent heureux. Et quoy ? l'e-

soit-il auparavant ? Il y en a qui le trou-  
 uent trop sauage, & trop de hazard: ie ne  
 fais non plus de cas de ceux-là que des  
 autres. Ariston disoit, Qu'il aymoit mieux  
 vne froideur morte en vn ieune homme,  
 qu'une humeur plaisante qui le rédit agrea-  
 ble en compagnie: vn vin rude en sa nou-  
 ueauté sera délicat en l'arriere saison. Ce-  
 luy qui ne se garde point, a la couleur belle  
 aussi-tost qu'il sort de la caue. Quand ils  
 l'appellent mélancholique, & ennemy de  
 son auancement, qu'il les laisse dire, pour-  
 ueu qu'il continuë d'aymer la vertu, & de  
 prendre comme il faut la teinture des bon-  
 nes lettres. Son austerité se trouuera de bon  
 goust avecque le temps: il est à cest-heure  
 en la vraye saison d'apprendre. Et quoy?  
 n'en n'est-il point tousiours saison? Si est:  
 mais comme il est tousiours bien-seant d'e-  
 tudier toute leçon, il n'est pas convenable  
 à tout âge. Ce ne seroit gueres d'honneur à  
 vn vieillard d'apprendre à lire: il faut ac-  
 querir quand on est ieune, pour jouir  
 quand on est vieil.

III. Vous aurez beaucoup fair pour vous,  
 s'il deuiant honneste homme par vostre  
 moyen. C'est de ces choses-là, qui sont  
 aussi bonnes à donner qu'à prendre, que le  
 commerce est loüable entre les amis, &  
 non pas des biens qui sont en la disposition  
 de la Fortune, pour les croistre & diminuer

comme il luy plait. Il ne s'en peut plus desdire, sa parole est donnée, il y a moins de honte de faire banqueroute à vn creancier qu'à son honneur. Pour payer vne dette, le marchand a besoin d'une heureuse navigation, le laboureur de la fertilité de la terre, & de la faueur du Ciel: mais il ne luy faut qu'une bonne volonté pour payer.

IV. La Fortune n'a point de iurisdiction sur les mœurs; qu'il auise à vous donner vne regle si droite, & mette sō esprit entelle assiette, que pour bon ou mauuais succez qu'il luy arriue, il ne se glorifie d'auoir gagné, ny se plaigne d'auoir perdu, mais que riche ou pauvre il soit tousiours esgal à soy-mesme, & ne se monstre iamais, pour vne condition, ny pour l'autre, plus haut ny plus rabaisie. S'il estoit né entre les parthes, il sçauroit tirer de l'arc plustost qu'il ne sçauroit parler. Si en Allemagne, il feroit encore au berceau, qu'il sçauoit ietter le iavelot. S'il eut esté du temps de nos peres, il eust sçeu piquer vn cheual aussi-tost que le monter, & manier vne espee aussi-tost que la tenir. Chacun se dispose à la discipline, & aux exercices de sa nation. Au lieu de tout cela, ie veux qu'il apprenne vne chose qui le rende impenetrable à toutes flèches, & inexpugnable à tous ennemis. C'est le mespris de la mort.

V. I'auoie bien qu'en cette imaginatiō il

y a quelque chose d'espouuâtable, qui ne se peut représenter sans quelque trouble, parce que ce nous est chose naturelle de nous aimer. Mais aussi quel besoin auroit-il de persuasion ny d'accoustumance en vne chose où l'inclination volontaire le porteroit? On n'apprend point à pouuoir, en vne nécessité, coucher sur des roses: c'est pour la souffrance des choses dures qu'un hōme prepare, afin que parmy les tourments, sa foy ne fleschisse point; & que s'il en est besoin debout & blessé mesmes, il passe la nuie en garde dans vne tranchée, & ne s'ose pas seulement appuyer de ses armes, de peur que le repos ne luy donnast occasion de s'endormir: si la mort estoit incommode il faudroit qu'il y eust quelque chose qui en receust l'incommodité.

V I. Si vous auez si grande enuie de viure iouenez vous que rien de ce que vous voyez partir de deuant vos yeux ne se consume: tout retourne en ce mesme sein de la Nature pour-en sortir la seconde fois comme il en est sorti la premiere: les choses cessent, elles ne perissent point. La mort mesme, qui nous est si formidable, & que nous fuyons avecque tant de soin, ne nous oste point la vie, mais seulement luy donne quelque intermission. Vn iour viendra que nous serons remis au monde; ce qu'assez de personnes refuseroient, si ce

n'est qu'ils ne se souuiendroient pas d'y auoir esté. Mais ie reserucray ceste matiere pour vne autre-fois : qui doit reuenir, doit parir sans regret. Considétez le tournoyement de toutes choses en ce monde : comme en vn cercle, il n'y en a point qui s'aneantissent. Elles ne sont faites que pour monter & descendre alternatiuement. L'Esté qui s'en va, reuiendra en l'année qui vient. L'Hyuer est passé : Decembre le ramenera. La nuit a fait perdre la presence du Soleil : le iour luy fera bien-tost quitter la place : Quelque chose qui passe, ceste reuolutiō perpetuelle d'estoilles nous l'establit : vne moitié du Ciel hausse : l'autre baisse. Je finiray ma lettre, quand i'auray dit encore vn mot, C'est, Que les fols, & les enfans ne craignent point la mort, & que c'est vne vergongne, que la Raison ne nous puisse donner ceste assurance que la faute du iugement nous fait auoir.

## EPISTRE XXXVII

## ARGUMENT.

*I. La Philosophie nous enseigne à vaincre les necessitez, & à surmonter les passions.*

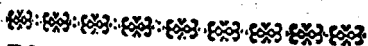
*II. Il nous faut obeyr à la Raison, si nous voulons qu'on nous obeisse.*

I. **L**A parole que vous avez donnée, vous oblige d'estre hōme de bien. Vous avez fait monstre, & presté le sermēt. Ce seroit vous piper que de vous promettre de l'aise & du plaisir en ceste guerre; ie vous veux dire ce qui en est. Le sermēt de l'arene & de la Philosophie sont semblables en l'un comme en l'autre on iure de souffrir le feu, le fer, & les verges iusqu'à la mort. Toute la difference qu'il y a, c'est, que les Gladiateurs qui se loient pour les spectacles, & qui n'ont rien à payer de ce qu'ils mangent & boient, que leur propre sang, sont obligez à vne patience forcée; & de vous on vous la demande. Ils peuvent quitter les armes, & tenter la misericorde du peuple: mais vous ne pouvez faire ny l'un ny l'autre: il faut mourir debout & sans se rendre. Mais aussi quand tout sera bien considéré, que nous seruiroient quelque peu de iours ou d'annees qu'on nous scauroit donner dauantage? Quand nous entrons au monde, nous venons en vne guerre d'où nous n'auons iamais nostre congé: tout le remede que vous avez, c'est de vaincre les necessitez que vous ne pouuez eiter: il se faut faire passage: La Philosophie le vous ouurira. Si

vous aymez vostre vie, vostre assurance, vostre contentement, &, qui est le principal, vostre liberté, le mieux que vous pouuez faire, c'est de vous ietter entre ses bras : rien ne vous peut reussir que par son moyen. La chose du monde la plus basse, abiecte, sordide, seruite, & suiuite à toute sorte de cruelles passions, c'est la folie. Contre tant de maistres, qui gouernent quelquefois l'un apres l'autre, & quelquefois tout ensemble, la Sageſſe est le seul expedient de s'affranchir : voyez de l'aller trouuer : il n'y a qu'un chemin qui vous y mene. Vous ne ſçauriez vous égarer.

II. Voulez-vous que tout vous obeisse, obeissez à la Raison. Si vous vous laissez commander à elle, beaucoup se laisseront commander à vous : Elle vous enseignera ce que vous deuez entreprendre, & comme il vous y faudra conduire. Vous ne vous intriquerez point. A peine m'en ſçaurez vous nommer vn qui vueille quelque chose, & qui ſçache rendre raison d'où luy est venue ceste volonté. On ne delibere gueres tout se fait par boutades. La fortune nous rencontre aussi souuent, comme nous elle. C'est vne vilenie de n'aller point, mais laisser porter, & puis quand on voit la tempeſte, faire l'esbahy, & demander. Qu'on m'a mis icy ? comme y suis-ie venu ?





## EPISTRE XXXVIII.

## ARGUMENT.

I. *Les discours familiers sont plus puissants pour enseigner, que les elegants & polis.*

I. VOUS avez raison de vous plaire au commerce de nos lettres, & de le desirer. Il y a bien du fruit en vn entretien qui se coule ainsi dans l'ame vne piece apres l'autre. Les disputes faites avec apparat en presence de tout vn peuple, sont plus magnifiques, mais non pas si famileres. La Philosophie est vn conseil de bien faire: pour le donner il n'est point besoin de crier, les harangues sont bonnes pour la persuasion d'une ame irresoluë. Mais il est plustost question d'enseigner, que d'inciter à vouloir apprendre: ceste façon de parler moins releuée fait plus d'effect. Les paroles entrent avec moins de peine: mais elles ne laissent pas de bien tenir. L'efficace en est plus considerable que le nombre: il les faut esandre comme des graines, qui pour estre petites ne laissent pas, quand elles tombent en terroir qui leur est propre, de desployer leur force, & se dilater à de me-

ueilleuscs grandeurs. Il en est de même de la  
Raison à la voir ce n'est que bien peu de  
chose: elle croist & se multiplie en l'action.  
Pourueu qu'il y ait de langage, quand el-  
le rencontre vne teste iudicieuse, & bien-  
fait, elle se fortifie, & fait de l'operation  
assez. Je vous repete encore vne fois qu'il  
est des preceptes comme des gaines. Ce  
sont petites choses qui font beaucoup: si  
l'esprit qui les recoit a de la disposition à  
bien apprendre, il ne faut point douter  
que de sa part il ne contribue à la genera-  
tion, & n'adiouste beaucoup à ce qu'il au-  
ra recueilly.



EPISTRE XXXIX.

## ARGVMENT.

- I. Un esprit genereux suit l'exemple  
des choses loüables.  
II. Fuir les grandeurs excessives, &  
s'arrester aux mediocres.  
III. Le peché ne va iamais sans pen  
nitence, & sans douleur.  
IV. Les voluptez rendent par l'ac  
coustumance les choses necessaires

*qui estoient au parauant superflues.*

**I**E vous enuoyeray les memoires que vous demandez, & les vous dresseray, le plus curieusement, & avecque le moins de langage qu'il me sera possible: mais auez si vn discours ordinaire vous feroit point plus de profit. C'est, à mon aduis, ce qu'il faut pour vn qui apprend. Ceux qui scauent, se peuent passer d'un simple cueil. Le premier enseigne: Le dernier aduertit. Mais, vous n'auiez que faire de me demander ny l'un ny l'autre: ie vous fourniray de tous deux quand il vous plaira. Vous me connoissez: ie ne vous en dy autre chose. Vous aurez de moy ce que vous desirez: mais vous attendrez que ie sois en humeur. Cependant, vous auez assez d'autres escrits: seruez-vous en; quoy que ie ne doute point que l'ordre n'y soit pas biengardé: prenez la liste des Philosophes: il ne faut que cela pour vous esueille. Quand vous verrez combien d'honnestes hommes auront traualle pour vous: vous voudrez estre de la partie. Vn esprit genereux a cela, que l'exemple d'une chose loüable le conuie à l'imitation. Tout homme qui a du courage, desdaigne les choses basses & sordides: celles qui sont de belle apparence luy plaisent, & l'appellent à les rechercher.

II. Il est de nostre esprit cōme de la flamme: il s'esleue tousiours en haut, & peut aussi peu descendre que reposer. Tant plus il a de force, tant plus il a le mouuement prompt, & l'action vigoureuse. Heureux est celuy qui se peut employer à bien. Il se met hors de la iurisdiction de la Fortune. S'il prospere, son ame pour cela ne sortira point de sa place. S'il luy arriue des aduersitez il y trouuera de la consolation, & se moquera de ces vanitez que les autres regardent avec admiration. Vn grand cœur mesprise tout ce qu'on appelle grand: il fuit choses excessiues, & s'arreste aux mediocres. Celles-cy sont vtils, & les autres nuisent par leur superfluité. Comme vous voyez que les bleds se couchent pour estre trop bons, que les branches se rompent pour estre trop chargées, & qu'une fertilité qui passe mesure n'arriue point à maturité, il en est de mesme des esprits. Vne felicité disproportionnée les enerue, & leur est vn instrument à fascher les autres, & se faire mal à soy-mesme.

III. Il est des hommes à qui leurs voluptez font ce que le plus cruel ennemy qu'ils scauroient auoir, n'auroit pas le courage de leur faire. En quoy s'ils meritent quelque pardon, c'est, que leur peché ne va iamais sans penitence, & qu'il leur demeure tousiours quelque douleur qui pese bien autant que le plaisir.

quae fuerunt vitia mores sunt.

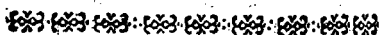
les vices d'autrefois sont les  
mœurs d'aujourd'hui ... »

Ep. XXXIX.

p. 199. lign. 21, 23.



V. Il ne faut point trouuer estrange que  
 leur fureur leur donne de la peine : depuis  
 que nos desirs passent au delà de Nature, il  
 n'est plus de barriere capable de les arrester.  
 Nature a des bornes: les vanitez & les con-  
 cupiscences n'en ont point. Le profit est la  
 mesure des choses necessaires : mais les su-  
 perflus, à quelle aune les reduisez vous?  
 Ce leur est tout vn, pourueu qu'ils se plon-  
 gent dans les voluptez, & ne prennent pas  
 garde que par ceste accoustumance ils tō-  
 bent en cet inconuenient, que les choses  
 qui auparauant ne leur estoient que super-  
 flus, leur sont necessaires à l'aduenir. Ils  
 sentent leurs voluptez, au lieu de les possē-  
 der & ( ce qui est le comble de leur ruyne )  
 ils ne pensent pas estre bien, s'ils ne sont  
 mal. Depuis que nous en sommes venus là,  
 que d'aymer ce qui n'est point honneste, il  
 faut faire conte que nostre misere ne peut  
 aller plus auant, & que quand nous auons  
 tant continué nos vices, que nous en auons  
 fait des mœurs, c'est se rompre la teste que  
 de chercher des remedes, & penser encore  
 à la guerison.



## EPISTRE XL.

## ARGUMENT.

*I. Les lettres nous representent les amis absens.*

*I I. Il blasme le parler viste, & apprenue le lent en un Philosophe.*

**I.** **I**E vous ay bien de l'obligation de la diligence que vous apportez à m'escrir e. puis que ie suis priué de vo<sup>r</sup> voir d'autre façon, ie suis bien-aïse de vous voir en vos lettres. Je n'en reçoÿ iamais, que ie ne m'imagîne que nous soyons ensemble. Et de fait si nous prenons plaisir d'auoir le pourtrait de nos amis, parce qu'il nous en entretient la memoire, & par vn contentement illusoïre adoucit en quelque façon l'amertume de leur esloignement: cōbien doiuent les lettres estre agreables, puis que ce sont les marques les plus certaines, & la representation la plus viue qu'il est possible d'auoir des personnes que nous aÿmons? Ce que la presence a de plus doux les caracteres imprimez de la main d'un ami le font reconnoistre sur le papier.

**II.** Vous m'escrïuez qu'on vous a conté,



qu'une autrefois Serapion le Philosophe se trouvant en ces cartiers où vous estes, discourroit avec une promptitude si grande, & une suite de paroles si pressée, qu'il sembloit qu'une voix seule ne pût pas fournir à la multitude des conceptions que son esprit luy fournissoit. Ceste qualité ne me plait pas en un Philosophe: ie veux du reglemēt en la langue. Aussi vous voyez qu'Homere en la description d'un Orateur, luy donne une vehemence rapide, & continuée comme celle d'un torrent, quand le Printemps a fondus les neiges. Mais quand il est question d'un vieillard, il le fait couler tout bellement, & compare ses paroles à du miel. Faites donc estat que ce grand flux de bouche a plus du charlatan, qui veut arrester le monde à son banc, que de l'homme d'honneur, qui traite quelque chose de grave, & se propose l'instruction de ceux qui l'escoutent. Mais comme je n'approuue pas le langage court, aussi ne veux-je pas qu'il tombe un mot apres l'autre, comme des gouttes d'eau. La longueur importune les oreilles, & la precipitation les accable, combien que ce qu'on voit venir de loin se retienne, & trouve mieux sa place en la memoire, que ce qui va si viste, qu'on n'a loisir de le regarder. Mais en fin, il est question de bailler des preceptes: une chose qui échape n'est point baillée. Adioustez à cela

qu'un discours qui ne se propose que la demonstration de la verité, doit estre simple. C'est son artifice que de n'en auoir point. En ces harangues populaires, qui ne sont ordinairement que mensonges, & où le but n'est que d'émouvoir un peuple, & d'abuser de son imprudence, pour le trainer par les oreilles, tantost d'un costé, tantost de l'autre, on peut faire passer les paroles si promptement, qu'on n'a pas le loisir de les manier: mais comme est-il possible d'arrester un autre, & ne s'arrester point? On s'abuse: vne remonstrance faite pour la guerison des ames, ne veut point demeurer en la superficie. Il faut qu'elle descende au fonds de l'estomach. Quel bien scauroit faire un remede, s'il ne demeure quelque temps sur la partie malade? Toute ceste parlerie a plus de vanité que d'autre chose: c'est vne piece de beaucoup de son, & de peu de valeur. J'ay des frayeurs, il me les faut oster. Mes passions m'emportent, il leur faut donner vne bride. J'ay des doutes: il me les faut esclaircir. Il faut regler ma desbauche, & corriger mon auarice. Laquelle est de toutes ces choses qui se pourra faire en courant la poste? Où est le medecin qui guerira son malade, s'il ne fait qu'entrer & sortir? Et puis quelles graces peuuent auoir des paroles, où il n'y a point d'election? Mais comme il est de certaines choses difficiles

à croire, qu'il faut voir vne fois, pour pou-  
 voir dire qu'on les a vœues, il en est de  
 même de ceux-cy, qui vont aussi viste de la  
 langue. Il leur faut donner vne heure de  
 temps à les oïr, & n'y retourner plus:  
 Car que sçauriez-vous apprendre d'eux,  
 ou que voudriez-vous imiter? Quelle sta-  
 bilité pensez-vous trouuer en leur ame,  
 puis que leur discours est si peu ferme, que  
 quand ils luy ont vne fois donné le branslé,  
 il leur est impossible de l'arrester? Ils ressem-  
 blent à ceux qui courent à la vallée: leur pé-  
 santeur les emporte, & les fait aller plus  
 loin qu'ils n'ont resolu. Ceste volubilité  
 n'a point de grace en la Philosophie: ce  
 n'est point sō fait de ietter les paroles en de-  
 sordre, mais de les asseoir tout bellement  
 chacune en sa place, & ne s'auancer autre-  
 ment que pied à pied. Et quoy donc? elle  
 n'aura iamais liberté de se hausser? Pour-  
 quoy non? Mais que tousiours elle ait égard  
 à la bien-seance de sa profession, & se sou-  
 uienne, qu'il n'y a rien qui luy porte plus  
 de preiudice, que ceste profusion de langa-  
 ge ainsi violent & desreglé. Il est bon qu'il  
 ait de la force, mais modérée, & qu'il  
 le coure, mais comme vn ruisseau, non  
 comme vn torrent. Et tant s'en faut que  
 ceste promptitude me plaise en vn Philo-  
 sophe, qu'à peine la pourrois-je approuuer  
 en vn Orateur. Car comme voudriez-vous

qu'un Juge, qui peut-estre ne sçauoit pas trop bien son mestier, le pût suivre, courant ainsi à bride abbatuë, principalement quand en la fertilité de quelque sujet, il se laisseroit emporter à l'ostentation de sa suffisance? ou quand quelque passion sortie hors de ses bornes, & plus forte que son iugement, luy feroit ouurir la bonde aux paroles, & dire ce que puis apres il seroit content de n'auoir pas dit? Il faut que la langue s'accommode aux oreilles, sans les mettre hors d'halene à courre apres elle, ou sans leur bailler de la matiere plus que ce qu'elles sont capables d'en receuoir: vous ferez donc sagement de ne vous approcher point de ceste maniere de gens, qui se soucient plustost de dire beaucoup, que de dire bien. Il y auoit vn certain P. Vinicius, de qui Asellius disoit, Qu'il parloit à remises, & Geminus Varius, Qu'il s'esbahissoit comme on faisoit cas de son éloquence, veu qu'il ne sçauoit pas mettre trois paroles ensemble. Je sçay bien qu'il n'y auoit gueres de plaisir à luy voir tirer les mots l'un apres l'autre, & que quelquefois on luy eust peu dire; Parlez, ou vous taisez. Mais encore aimerois-je mieux vous proposer la sentence pour exemple, que la precipitation de Haterius. Cét homme en son temps estoit estimé grand diseur; il ne hesitoit iamais, ne rompoit iamais son train: & du

commencement alloit d'une traite jusqu'à la fin : Mais quoy qu'il en soit , ie ne pense pas qu'un homme de iugement voulust parler comme luy. Toutefois chaque nation a son goust particulier : ce qu'on trouve mauvais en un lieu, semble de bonne grace en un autre. Peut-estre entre les Grecs on supportoit ceste licence: mais nous sommes si esloignez, que mesmes en escriuant, nous mettons des points entre les mots pour les separer. Ciceron mesme, qui le premier a donné reputation à l'éloquence Romaine, n'alloit iamais qu'au petit pas en ses harangues. Le langage Latin a de la vaine gloire: il se regarde : Et par-ce qu'il a bonne opinion de son merite, il prend plaisir que les autres le voyent, afin d'en faire cas. Fabianus, grand personnage de vie & de science, & qui apres ces deux points, tient le troisieme rang en la loüange d'un homme fort eloquent, avoit une façon de parler non impetueuse, mais sans peine : de sorte que c'estoit plustost facilité que promptitude. C'est bien chose que ie ne deffens point à un homme sage, que l'aisance de parler : toutefois ie ne le luy commande pas, & trouve encore qu'il fera mieux de prononcer les paroles, que de les verser. Ce qui me fait vous entretenir si long-temps sur ce sujet, pour vous en divertir, c'est que ie sçay bien que c'est un mestier que vous ne pou-

uez faire, que premieremēt vous ne renon-  
 ciez à vostre honneur. Il faut que vous per-  
 diez route honte, & que vous-mēme n'ē-  
 coutiez pas ce que vous direz, pource que  
 par inaduertance il vous eschappera beau-  
 coup de choses, qui ne vous sembleroient  
 pas bonnes, si vous y apportiez du iugemēt.  
 Je vous dis que c'est vn mestier qui veut de  
 l'imprudēce : preparez-vous y, si vous le  
 voulez suiure. Ce n'est pas encōres tout : vo'  
 n'y pouuez acquerir de gloire : il vous faut  
 exercer iournellement, & laisser la sub-  
 stance des choses, pour l'escorce du langa-  
 ge ; Au lieu que quand bien vous auriez des  
 paroles, plus que vous n'en sçauriez desirer,  
 & qu'elles vous sortiroient de la bouche,  
 comme d'une source inespuisable ; pour  
 bien faire il en faudroit estre sobre, & ne  
 les employer qu'avecque discretion. La mo-  
 destie est aussi requise au lāgage d'un hom-  
 me d'honneur, comme en son alleure. La  
 somme des sommes, c'est que ie veux que  
 tu sois lent à parler.



## EPISTRE XLI.

## ARGUMENT.

*I. L'homme de bien est toujours ac-  
 compagné d'un bon Genie.*

*II. Mespriser les biens de fortune & aymer ceux de l'ame c'est le fait du bon Genie, ou d'une Vertu diuine, qui est dans l'homme de bien.*

**V**OUS ne sçauriez mieux faire, que de trauailler continuellement à vous faire homme de bien. C'est chose que vous seriez mal-auiſé de deſirer, puis que vous meſme auez moyen de la vous donner Il ne faut point pour cela leuer les mains au Ciel: il ne faut point gagner vn Sacrestain, qui vo' laiſſe parler à l'oreille d'vne Image, pour en eſtre mieux exaucé. Vous auez Dieu près de vous: vous l'avez avec vous: vous l'avez dans vous. Il eſt vray, comme ie le vous dy, Lucilius, nous auons vn eſprit ſacré, qui reſide en nous pour la conſeruation de nos vies, & l'obſeruation de nos actions: il ſe comporte avecque nous, ſelon que nous nous componons avecque luy. Il n'eſt point d'homme de bien, ſans quelque Dieu, qui l'asſiſte à monter par deſſus la Fortune; & le rend capable des hautes & magnanimes reſolutions. Quel Dieu? Nul ne le ſçait? S'il ſe preſente à vos yeux quelque rouiſſe épaiſſe de vieux arbres, eſleuez au delà de l'ordinaire, & où la multitude des branches paſſées les vnes d'as les autres, ne reçoie point la clarté du

iour; quand & quand la hauteur, la solitude, & l'esbahissement de voir en vne rase campagne vn ombrage si espais & si couuert, vous donnent opinion qu'il y ait quelque Deité. Si vous voyez vn antre qui avec ses pierres rouges mangees, & sur vne relaxation faite non de main d'homme, mais par la Nature mesme, porte le faix d'une montagne; vous avez aussi-tost l'ame frappée de quelque scrupule de Religion. Nous tenons les commencemens des grands fleuves pour venerables, & donnons des Autels à la saillie subite de quelque large riviere, qui sort de dessous terre. Nous portons du respect aux fontaines des eaux chaudes. L'opacité sombre, ou la profondeur immense de quelques estangs, les a fait estimer sacrez. Si vous voyez vn homme ineffrayable aux dangers, impenetrable aux passions, heureux en aduersité, calme en la tempeste, plus haut que le reste des hommes, & aussi haut que les Dieux; ne serez-vous pas touché de quelque ressentiment, qui vous induise à le venerer? Ne direz-vous pas; Il y a là quelque chose de trop grand, & de trop haut, pour en faire comparaison à si peu de chose que le corps? Sans doute quelque vertu divine y est descendue, & n'est pas croyable qu'une ame si excellente, si mesurée, & qui avec vn mépris si genereux estime toutes choses inférieures.



rieures à son mérite, & si courageusement se moque de ces objets qui font naistre des craintes, & des desirs, puisse auoir son mouuement d'ailleurs, que de quelque puissance du Ciel. Vne chose de ceste grandeur, ne sçauroit demeurer debout, si quelque Dieu ne la soustenoit. C'est pourquoy la part de luy la plus grande, est au lieu d'où elle est descenduë. Comme les rayons du Soleil nous touchent bien, mais ils ne laissent pas d'estre au Ciel, d'où ils sont enuoyez sur la terre, tout de mesme vne anie grande & sacree, transmise au monde, pour nous faire voir de plus pres la Diuinité, conuerse bien auecque nous : mais toujours par vn de ses bouts elle tient à son origine, & ne s'en détache point. Elle y est suspenduë : elle y tourne les yeux, & s'y appuye. Ce qu'elle est parmy nous, c'est pour estre nostre guide, & comme plus iudicieuse, assister à nos actions, & nous apprendre à les gouverner.

II. Mais comme la connoistrez-vous ? quand vous la verrez ne se parer d'autre chose que du sien : Car est-il rien de si hors de propos que de louer vn homme pour des choses qui ne sont pas à luy ? N'est-ce pas auoir point de sens, que d'admirer ce qui d'un moment à l'autre peut changer de possesseur ? La selle de velours, & le mors doré, ne sont point la bonté d'un cheual. Voyez

vn Lion, que le cōmerce des hommes ait réduit à se laisser dorer le crein, & recevoir les embellissemens qu'il plait à son gouverneur de luy donner; & en voyez vn autre, qui ferme, nerueux, & d'une haleine entière, n'a pour ornement que ceste hydeur effroyable, avecque laquelle la Nature l'a fait naistre dans les deserts; Je ne doute point que vous ne trouviez cestuy-cy de meilleure grace que l'autre; à qui par vn long apprivoisement vous verrez souffrir des choses si éloignées de son imperieux & magnanime naturel. C'est vne folie à vn homme, de se glorifier de ce qui n'est point à luy. Le nombre des raisins, & la pesanteur des grappes, qui font ployer les échelats, est la loüange d'une vigne: quand elle est fertile, elle est belle. En vn homme il faut louer ce qui est sien, & non autre chose. Il a de beaux enfans, vne belle maison, beaucoup de terres labourables, & force argent en rente; tout cela est pres de luy, ie l'aduoüe; Mais dans luy il n'y en a rien. Donnez luy des loüanges des choses qu'on ne luy peut oster ny donner: & qui proprement appartiennent à l'homme: Demandez-vous que c'est? L'esprit, & en cét esprit vne Raison qui n'ait aucun defect. L'homme est vn animal raisonnable: Son bien est donc parfait, quand il est parfaitement ce que Nature a voulu qu'il soit. Mais que luy de-

mande ceste Raison ? La chose du monde  
la plus aisée, qu'il viue selon Nature. Tout  
ce qu'il y a d'empeschement, c'est vne fo-  
lie vniuerselle, qui le fait naistre. Nous  
tombons l'un sur l'autre dans les vices: Le  
peuple nous pousse: personne ne nous re-  
tient, comme seroit-il possible de nous gua-  
rentir ?



## EPISTRE XLII.

## ARGUMENT.

- I. Les hommes de bien sont rares.*
- II. A faute de puissance, & non de  
volonté, on cesse bien souvent de  
mal faire.*
- III. Nous ne sçauons faire choix des  
choses qui nous sont utiles.*
- IV. La perte des choses fortuites n'est  
point fascheuse.*

**I**E voy bien que celuy de qui vous m'é-  
criuez, vous a desia fait croire qu'il  
est homme de bien. Ce n'est pas chose qui  
peusse ny faire, ny reconnoistre en si peu  
de temps. Sçauiez-vous ce que i'appelle en  
cet endroit homme de bien ? Celuy qui  
est aucunement; car quant à l'autre

qu'il est en perfection, il en est peut-estre comme du Phenix : il s'en voit vn en cinq cẽts ans, il ne s'en fait point esbahir. La fortune en la generation des choses grandes veut des interualles, & les recommande par la rarerẽ. Pour les mediocres, & qui naissent parmi la presse, elle les produit ordinairement. Mais pour retourner à vostre homme, il est encore bien loing de son compte; & s'il sçauoit que c'est d'un hõme de bien, il ne le penseroit encore estre, & possible perdroit l'esperance de pouoir iamais le deuenir. S'il se fonde en ce que les mechants ne luy plaisent point, il ne fait rien en cela, que les mechants mesmes ne fassent : & la plus rigoureuse punition que souffre la mechancetẽ, c'est qu'elle se desplaist à soy-mesme, & que ceux qui la font ne l'approuuent pas. S'il allegue, Qu'il veut mal à ceux qui subitemẽt arriuez à quelque grãde puissance, s'y cõportent insolẽment; que sçay-je, si quand il pourra ce qu'ils peuvent, il ne fera point ce qu'ils font?

II. La foiblesse en beaucoup de gens cache les vices, qui si tost qu'ils penseront auoir assez de force, n'auront pas moins d'ẽuie de paroistre, que ceux à qui la bõne fortune a donnẽ desia courage de se descourir. La mechancetẽ y est : mais les instrumens luy manquent : il n'y a dequoy monstrier : il n'est point de serpens si veni-

meux, qu'on ne puisse manier seurement, tandis qu'ils sont roides de froid. Le venin y est bien tousiours, mais il est endormi. Il est assez de cruauté, d'ambitions, & de luxures, capables d'aller du pair avec les plus signalez exemples qui s'en soient iamais veus: tout ce qui leur defaut, c'est, que la Fortune leur resiste, & leur oste le moyen de se produire. Donnez-leur la puissance des autres, vous leur trouuerez la mesme volonté. Vous souuient-il qu'un iour que vous me parliez d'un homme de parmi le monde, & me disiez qu'il estoit du tout à vous, ie vous dy que c'estoit un esprit volage, & que luy pensant tenir le bras, vous ne luy teniez que la manche? Fus- ie menteur? Il a laissé la manche par vous le tenez: Il s'en est enfuy. Vous sçauiez quels traits il vous a iouez depuis, & combien il vous a preparé de pieges, sans sçauoir que luy mesme y deuoit tomber. Il ne voyoit pas, qu'en la perte des autres il procuroit la sienne: & qu'encore que ce qu'il demandoit luy peust seruir de quelque chose, estoit neantmoins un fardeau, sous lequel il seroit à la fin contraint de succomber.

III. C'est pourquoy quand nous affectons quelque chose, & que la passion nous la fait poursuiure avecque beaucoup de labeur, il faut considerer, ou qu'elle est du tout inutile, ou qu'elle ne vaut pas l'in-

commodité que nous prenons pour y parvenir. Il est des choses superflues : Et d'autres qui bien qu'elles ne le soient pas, toutefois n'ont pas de mérite assez, pour nous travailler. Mais nous ne pénétrons pas si avant, & nous faisons accroire qu'on nous donne des choses qu'on nous vend bien cher : & en cela se connaît notre peu de sens, que nous ne pensons acheter que ce qui nous fait mettre la main à la bourse, & croyans qu'on nous donne ce dequoy nous sommes nous mêmes le paiement, nous nous impliquons de toutes sortes de sollicitudes : nous nous soumettons à toutes risques, & sommes contrêts de perdre l'honneur, le temps, & la liberté, pour acquérir des choses où nous ne voudrions pas seulement penser, s'il nous falloit vendre ou quelque maison, ou quelque héritage pour les avoir : tant il n'y a rien dequoy nous fassions si bon marché que de nous-mêmes. Quand donc nous voudrions délibérer quelque chose, ou si nous sommes sur le point de l'exécuter, faisons comme quand nous entrons chez un marchand. Sçachons de quel prix est ce que nous voulons avoir : ce qui ne nous coûte rien, nous coûte quelquefois bien cher. Je pourrois nommer assez de choses, de quoy l'acquisition nous a fait perdre la liberté : pource qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à nous.

# DE SENEQUE. 215

IV. C'est ce que nous auons à confiderer, quand nous auons enuie d'auoir quelque chose : comme d'autre costé, s'il arriue que nous la perdions, nostre consolation est, de nous représenter qu'elle estoit fortuite ; que nous-nous en sommes passiez autrefois, que nous-nous en passerons bien encore à l'aduenir. Si nous l'auons eue long-temps, nous dirons que nous auons eu loisir de nous en saouler ; & si nous ne l'auons gueres eue, que nous n'auons point sujet de regretter vne chose à laquelle nous n'estions pas encore acoustumez ; Nous aurons moins de bien ; nous aurons donc moins d'inquietudes. Nous aurons moins de craindre ; nous serons moins ennuyez. Jettons les yeux sur tout ce qui-nous oste le sens, & pour qui nous fondons en larmes, quand nous le perdons ; nous trouuerons que ce n'est point le perdre qui nous afflige, mais l'opinion seule d'auoir perdu. Nous y pensons, mais nous n'en sentons rien. Qui se possède ne peut rien perdre : mais le mal est, qu'il s'en trouue peu, qui soient capables de se posséder.



## EPISTRE XLIII.

## ARGUMENT.

*I. Les actions des grands, iusques aux plus petites, ne peuvent estre cachees.*

*II. L'homme de bien ne cache point sa vie, comme le mechant.*

**I.** VOUS-vous esbahissez comme ie suis si particulierement informé de vos affaires : Et qui me peut auoir descouuert vne chose que vous n'auz communiquée à personne. Ne sçaués-vous pas que le bruit est vn grand maistre de nouvelles. C'est par luy que i'ay eu des vostres. Et quoy donc? direz-vous? suis ie si grand chose, qu'on fasse courir des bruits de moy? Ne prenez pas garde où ie suis : mais où vous estes. Toute chose eminente par dessus ce qui est aupres d'elle, est grande au lieu où elle est éminente. La grandeur n'a point de certaine mesure : c'est la comparaison qui la croist, ou la diminue. Vn bateau grand sur vne riuere, est petit sur la mer. Vn gouvernail grand pour vn nauire, est petit



petit pour vn autre. Faites li peu de cas de vous qu'il vous plaira: vous estes grand en vostre gouuernement. Toutes vos actions sont regardées; & iusques à vostre manger & vostre dormir, vous ne faites rien qui ne soit sceu.

II. Ce vous doit estre plus de sujet de penser à vous. Vous serez heureux, quand vous pourrez viure à la veüe de tout le mōde. Il y en a la plus-part qui pensent que ceste enceinte de murailles, qui nous environne chez nous, n'est pas tant pour garder nostre vie en plus de seurere, comme pour commettre nos meschancetez avec plus de licence. Faites que vous n'en soyez pas de mesme. Pensez que vous auez vne maison pour vous couurir, & non pour vous cacher. Je vous vay dire vne chose, par où vous iugerez comme nous sommes gens de bien. Vous ne trouuerez pas vn homme seul qui pût viure à portē ouuerte. Les portiers sont de l'inuention de nostre conscience: ce n'est point la magnificence qui nous a solicitez de les auoir. Nous viuons d'une façon que nous sommes surpris, si nous sommes veus sans y penser. Mais à quoy est bon de se cacher, & de bair les yeux & les oreilles des personnes? La bonne conscience appelle la multitude. La mauuaise, en quelque solitude qu'elle se reduise, a tousiours de l'anxiété. Si ce

que vous faites est honneste, pourquoy ne voulez - vous que tout le monde le sçache? S'il est des-honneste, puis que vous le sçavez, que gaignez-vous qu'on ne le sçache point? Que vous estes vn pauvre homme, si vous contez ce tesmoin à rien!



## EPISTRE XLIV.

## ARGVMENT.

*I. De la vraye & fausse Noblesse.*

*II. Les Nobles & les Roturiers ont mesme origine.*

*III. Le trop grand desir des biens de Fortune, empesche la Felicité.*

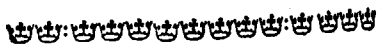
**I.** VOUS alleguez tousiours vostre petitesse, & dites, que ny la Nature, ny la Fortune n'ont rien fait pour vous. Je m'estonne bien de vous ouyr tenir cel langage, veu le moyen que vous auez de vous oster de parmi le peuple, & monter si haut, qu'il n'y aura rien au dessus de vous. Vne des bonnes choses qui soient en la Philosophie, c'est qu'elle n'espluche point les Genealogies. Si nous recherchons d'où les hommes sont venus premierement, nous sommes tous de la race des Dieux. Vous

estes Cheualier : vostre industrie vous y a fait paruenir : Mais vraiment il y en a bien qui ne le sont pas. On ne reçoit pas tout le monde à estre Sénateur : & aux armes mesmes, où il n'y a que du peril , & de la peine, les Soldats n'y sōt pas receus qu'avec election. Les Capitaines font quelquesfois les dégoustez à les enrōler. La bonne conscience ouure sa porte à tout le monde : Nous sommes tous de bonne maison pour elle. La philosophie ne distingue point les personnes: elle a de la splendeur assez pour tous. Socrate n'estoit pas Gentil-homme : Cleanthez gaignoit sa vie à tirer de l'eau, & arrouser les iardins: Platon n'estoit pas noble : quand il vint à la Philosophie, ce fust elle qui luy donna ceste qualité. Pourquoy vous desfiez vous de vostre suffisance? Qui vous fait desesperer de pou- uoir aller du pair avec eux ? Faites - vous digne de leur merite, & ils vous aduou- teront de leur race. Vous en ferez digne, si vous croyez qu'il n'y ait homme au monde plus noble que vous. Le plus pauvre a au- tant de predecesseurs que le plus riche: il n'y a point d'homme de qui la premiere origine ne soit en delà de toute memoire. Platon dit, Qu'il n'y a point de valet qui ne soit de race de Roys, ny de Roy qui ne soit de race de valets : tout se bigarre de ceste façon avecque le temps.

II. La vicissitude des choses est l'exercice de la Fortune. Qui est-ce qui est donc noble? Celuy qui naturellement a la disposition à la Vertu. C'est tout ce qu'il y faut considerer. Autrement, si vous en voulez faire la decision par l'Antiquité, il n'y a si chetif, qui de pere en pere, & d'ayeul en ayeul, ne vous mene si loin, qu'il ne se trouuera rien au deuant de luy. C'est bien chose sans doute, que depuis la naissance du monde, nous ne pouuons estre venus iusqu'à nostre siecle, que par vne mutation alternative de toute sorte de conditions. Vne basse-court pleine d'images enfumées, n'est point ce qui fait l'homme noble: ceux qui ont esté gens de bien deuant nous, ne l'ont point esté pour nous faire auoir de la reputation: nous n'auons rien à ce qui nous a precedez. C'est l'esprit qui fait l'homme noble, quand d'une cabane, aussi bien que d'un Palais, il se peut esleuer au dessus de la Fortune.

III. Posez donc le cas que vous n'estes point Gentil-homme, mais roturier; que vous importe, puis que vous auez moyen de si bien faire, qu'en quelque compagnie de Gentils-hommes que vous soyez, il n'y aura que vous qui soit noble: demandez vous comment? Si vous ne prenez point l'auis du peuple, à faire distinction de ce qui est bon ou mauuais: l'importance n'est

pas d'où les choses viennent, mais où elles vont : on ne peut nier, que ce qui nous peut faire viure heureusement ne soit bon : car il n'est point susceptible d'empirement. D'où vient donc que nous ne trouuons le bon chemin ? De ce que bien que nous desirions tous la vie heureuse, nous prenons les instrumens pour elle, & la fuyons en la desirant. Car au lieu de nous procurer vne securité solide, & vne confidence inesbranlable, qui sont deux points où gist la Felicité; nous cherchons de tous costez des sujets de nous affliger; & marchans par vn chemin plein d'embusches, nous nous chargeons de tant d'équipage, que nous ne sommes pas assez forts pour le porter. De ceste façon nous n'auons iamais nostre compte: & tant plus nous trauaillons, tant moins il se trouue de besongne faite. Nous reculons au lieu d'auancer: Et comme tous ceux qui courent dans vn labyrinthe, nous-nous impliquons tousiours d'auantage, & pour faire trop de diligence, sommes cause de nostre retardement.



## EPISTRE XLV.

## ARGUMENT.

*I. Peu de liures, mais bons: Les disputes captieuses des Philosophes, sont inutiles.*

*II. Le Vice nous fait la guerre, sous une apparence de Vertu.*

*III. Quel homme se peut dire heureux.*

*IV. Si toutes les choses nécessaires peuvent estre appellees bien.*

*V. La meilleure partie de la vie se passe à la recherche des choses superflues.*

**V**OUS vous plaignez qu'il se recoure peu de liures en vos cartiers. Ce n'est rien d'en auoir beaucoup: l'importance est, qu'ils soient bons. Je sçay bien que la diuersité des lectures donne du plaisir: mais il y a plus de profit à n'en faire qu'une. Le moyen d'estre bien-tost où vous auez enuie d'aller, c'est de n'aller que par vn chemin, sans vous esgarer d'un sentier à

non refert quàm multos, sed quàm bonos habeo libros....

STRE

XXI

XLII

ENT

bon

la guerre

ertu

dire

roses

es bien

ie de

des

des

er qu'il

vos

u coup

ons, le

es donne

ofit à

ien-coll

e n'aller

er d'val

sed qu

Supra, let. 2<sup>e</sup> p. 5.

Lettre XLV. p. 222.

Le précepte de Plin:  
multum legere, non multa.

» Sa vie est trop courte pour lire  
» toutes sortes de livres & charger  
» sa mémoire d'une infinité de  
» choses aux dépens de son jugement.  
» On ne s'attache point aux  
» écrits les plus savants pour  
» acquiescer de la science, mais  
» aux plus sensés pour fortifier  
» sa raison ....»

S. Evremond.

1944-1945



l'autre. Ce n'est pas marcher, c'est roder. Vous me direz, que vous me demandez des liures, & non pas du conseil. Je suis prest de vous enuoyer tout ce que i'ē ay, & ne m'en laisser pas vn. Je suis bien marry que moy-mesme ie ne vous puis aller trouuer, & vous iure que si ce n'estoit que i'espere que vous aurez bien tost fait vostre commission, tout vieil & indisposē comme ie suis, i'eusse encore entrepris ce voyage; & que ny Scille, ny Carybde, ny tout ce que les Fables nous content de la difficultē de ce trajet, ne m'en eussent retenu. S'il ne se feust point trouuē de vaisseau, ie fusse plustost passē à nage, tant i'ay d'enuie de vous embrasser, & de voir le progrez que vous auez fait. Au demeurant, pource que vous me demandez mes liures; ie ne m'en estime point plus habile-homme; non plus que ie m'estimerois beau-fils, si vous m'auiez demandé mō pourtrait. Ce que vous en faites, est pour me faire plaisir, plustost que pour bonne opinion que vous en ayez: & c'est l'amiriē que vous me portez qui vous abuse. Tels qu'ils sont, lisez les, comme d'un homme à qui la verité plaist; & qui ne la sc̄achant point encore, contre toutes les difficultez qui s'y treuuent demeure opiniastre à la chercher. Car de moy, ie n'ay point de maitre: ie ne porte le nom de personne. L'honneur beaucoup le iugement des honnestes

## 224 LES EPISTRES

hommes, mais ie ne mesprise pas le mien. Ils ont cherché, comme nous sans rien trouuer: ce que possible ils eussent fait, s'ils n'eussent désiré que les choses nécessaires, & ne se fussent point amusez aux superflus. La subtilité des paroles, & les disputes captieuses leur ont fait perdre beaucoup de tēps. Nous faisons des nœuds: sans autre fin que pour les deslier, tant nous auons de loisir: nous sçauons desia viure, nous sçauons desia mourir. Quand il est question de nous garder d'estre trompez aux choses, & non point aux parolles, c'est vne besongne où nostre esprit a besoin de toute sa force: il ne faut point qu'il oublie rien à la maison. A quoy peut seruir ceste distinction de similitudes de parolles, où personne hors de la dispute ne se peut tromper.

II. Ce sont les choses qui nous abusent: ce sont donc les choses qu'il faut discerner. Nous prenons les mauuaises pour les bonnes. Quand nous auons fait vn souhait, nous en faisons vn contraire: nos vœux sont combatus par nos vœux, & nos conseils se font la guerre l'vn à l'autre. En combien de choses se conforme la Flaterie à l'Amitié? Il ne luy suffit pas de l'imiter; elle fait dauantage & passe encore plus auant. Les oreilles s'ouurent, quand elle parle, & avec vne reception fauorable, la

font descendre iusques au cœur. Ce qui en est le plus dangereux, c'est ce qu'on y trouue le plus doux. Apprenez moy à connoistre ceste similitude. Vn ennemi se presente à moy sous vn visage d'amy. Le vice me veut surprendre: de peur que ie ne le reconnoisse, il emprunte le nom de la Vertu, la Temerité se fait appeller Valeur, la Faincantise Discretion, & la Timidité bon Iugement. C'est en cela qu'il y a du danger d'estre trompé: donnez-moy de certaines marques pour les connoistre. Vn homme à qui on demande s'il a des cornes, n'est pas si mal-aduisé que de se porter la main au front, pour sçauoir ce qui en est, ny si grossier, qu'il ne sçache bien qu'il n'en a point. Vous avez beau prescher, s'il vous en dit ce sont tromperies, qui non plus que celles des Joueurs de gobelets, ne sont point dangereuses. Au contraire, quand on y est bien trompé, c'est quand on y prend bien du plaisir. Nous demandons qu'on nous trompe encore vne fois: refaites, que i'entende comme cela se fait: il ne m'en souuiens plus. J'en dy de mesme de ces captations: car comme voulez-vous que ie les appelle autrement? il y a aussi peu de bien à les sçauoir, que de mal à ne les sçauoir point.

III. Si vous avez enuie d'esclaircir des ambiguités, apprenez-nous que celuy que

le commun appelle heureux, ne l'est point; que celuy qui a ses coffres pleins d'argent, n'est point riche; mais celuy qui porte s<sup>on</sup> biē en l'ame: qui haut & braue, foule aux pieds ce qui est merueille aux autres, qui ne void personne avec qui il voulust chāger de cōditiō qui n'estime l'hōme que par ceste seule partie qui le fait homme, qui sçait le chemin que la Nature luy monstre, & se conforme à ce qu'elle ordonne; à qui nulle violence ne peut rien oster, qui conuertit le mal en bien iudicieux aux doubtes, & ferme aux secousses; inestonnable aux frayeurs, impenetrable aux mouuements: à qui la Fortune, quand de toute sa force elle luy a tiré la plus dangereuse de toutes ses fleches ne fait point de playe: mais seulement quelque legere esgratigneure bien à peine, & bien rarement: Car pour les traits communs desquels elle debelle ordinairement le reste des hommes, ils bondissent sur luy comme la gresle, qui fait bien quelque bruit sur les tuilles de nos maisons, mais se resout tout aussi-tost, sans faire mal à ceux qui sont dessous. A quelle fin m'amusez vous à ceste façon d'argumenter, que vous mesme appelez mensongere, de laquelle on a tant escrit de liures? Si vous auez de la subtilité, ce n'est que mensonge que toute ma vie. Faites paroistre vostre bel esprit à me conuaincre, & me reduisez à la verité.

IV. l'estime vne infinité de choses, nécessaires, desquelles vne grande partie est superflüe, & celles qui ne le sont point, ne peuvent rien contribuer à ma felicité. Ce sont là nos difficultez qu'il faut combattre, & les obscuritez qu'il faut éclaircir. Car il ne s'ensuit pas que tout aussi-tost vne chose soit bonne pource qu'elle est nécessaire. Si nous donnons le nom de bien à du pain, à de la boüillie, & à tout plain d'autres choses, dont nous ne nous pouuons passer, nous ne luy faisons pas beaucoup d'honneur: ce qui est bien, est tousiours nécessaire, ce qui est nécessaire, n'est pas tousiours bien: car il se trouue assez de choses qui ne sont d'aucun merite, & qui cependât ne laissent pas d'estre tres-necessaires.

V. Il n'y a personne, à mon aduis, si mal informé de l'importance du nom de bien, qu'il le vueille rabaisser à des choses qui n'ont autre commodité que de nous aider à passer vne journée. Et quoy donc, au lieu de ces distinctions de neant, qui vous arrestent, ne seroit-ce pas vne plus digne & plus fructueuse occupation pour vostre esprit, de faire entendre au monde, que la meilleure partie du temps se perd à la recherche des choses superflües, & que la vie bien souuent se trouue passée, tandis qu'on fait des prouisions pour la passer? Regardez tout ce qu'il y a d'hommes au monde,

& les confiderez vn pour vn, ou tous à la fois, vous n'en trouuerez pas vn qui ne remette sa vie au lendemain. Demandez-vous dequoy cela nuist? De plus qu'il ne se peut dire: Car ils ne viuent pas, mais ils viuront: ils different toutes choses d'un iour à l'autre. Quand nous ne ferions autre chose qu'y penser, la vie nous deviendroit soufours: mais à cest' heure estans lents & paresseux comme nous sommes, elle passe au delà de nous, comme estrangere: & n'y a iour qu'elle ne se perde, bien qu'elle ne finisse qu'au dernier. Mais de peur de faire vn liure plustost qu'une lettre, & vous remplir les mains de papier, ie me reserueray pour vne fois à disputer contre ces pointilleux si deliez, qui oublient de faire, tant ils sont empeschez à parler.



## EPISTRE XLVI.

## ARGUMENT.

*I. Les beaux Liures, quelque gros-  
seur qu'ils ayent, ne sont iamais  
longs.*

1. J'ay receu vostre liure que vous m'avez promis, & l'ay ouuert, pensant ne faire qu'y mettre le nez, & le refermer tout aussi tost, pour le lire vne autre fois quand i'en aurois la commodité. Mais ie l'ay trouué si bien à mon goust, qu'il a fallu que ie sois allé de long. Je ne sçauois mieux vous faire croire ce qu'il m'en semble, que de vous dire, qu'encore que sa grosseur le fera plustost estimer quelque ouvrage de Tite Liue, ou d'Epicure, que le vostre, ou le mien: ie n'ay pas laissé de le trouver court, & ne m'est point parti des mains que ie ne l'aye eouru de bout en bout. Il se faisoit tard: ie mourois de faim. La pluye me menaçoit: mais avec tout cela, i'en ay veu la fin. Il ne m'a pas resjoüi seulement: il m'a contenté. Quelle viuacité d'esprit, quelle force de courage n'y ay-je point reconnüe? Je dirois, quelle saillie, si en quelque endroit il y eust des reprises d'haleine & de rehaussemens par intervalles. Mais il n'y en a point: tout y est si continu que ie puis dire, que c'est vne besogne virile, & vrayement sacrée: & cependant il ne laisse pas d'y auoir tousiours quelque trait agreable aux lieux où il s'est offert occasion d'y meller de la douceur. Vous estes grand, il le faut auoier, & releuer, comme i'ay tousiours désiré que vous soyiez, & comme ie prendray plaisir de vous voir

continuer. Il se peut bien faire que l'abondance de la matiere vous a seruy de quelque chose : C'est pourquoy ie conseilleray toujours de la prendre fertile, qui occupe l'esprit, & qui l'excite. Je vous en diray dauantage de vostre liure, quand ie l'auray repassé encore vne fois: Le jugement que i'en fais à cest'-heure, c'est comme si ie l'auois seulement oüy, & non pas leu. Laissez-le moy fouiller, & ne craignez point que ie ne vous en die librement ce que i'en trouueray. O que vous estes heureux de n'auoir rien qui me donne sujet de vous mentir de si loin, si ce n'est que suivant la corruption du siecle, ie voulusse mentir par accoustumance, ne pouuant mentir par occasion.



## EPISTRE XLVII.

## ARGUMENT.

*I. Comme il faut viure avecque les Seruiteurs.*

*II. Que leur employ est different, selon qu'il plaist à la Fortune.*

**I.** JE suis bien-aïse d'entendre de ceux qui viennent de vos cartiers, comme vous - vous comportez doucement avec



vos seruiteurs. Vous estes trop suffisant, & trop iudicieux, pour en vser autrement. Sont-ce seruiteurs? ce sont hommes: ce sont domestiques: ce sont petis amis; Et si nous considerons que la Fortune a le mesme commandement sur nous qu'elle a sur eux, ils peuuent dire; nous sommes tous conseruiteurs. C'est pourquoy ie mery de ceux qui penseroient s'estre fait grand tort, d'auoir fait manger vn seruiteur avec eux. Pourquoy le font-ils? par vne custume vaine & fastueuse, qui s'est introduite, qu'un maistre ne mangeroit pas à son aise, s'il n'auoit vne douzaine de valets debout à ses costez. Monsieur est à table, qui se remplit; & à peine de creuer, se met des viandes au ventre, qu'il est puis apres bien empesché d'en faire sortir: Et cependant les pauvres seruiteurs sont là, qui n'osent pas seulement mouuoir les lèvres. S'ils soufflent, aussi-tost le baston est sur les épaules: vn toufflement, vn esternuement, vn hoquet, qui sont choses casuelles, leur sont crimes irremissibles. De quelque façon qu'ils interrompent le silence, ils sont asseurez des estriuières, ou de quelque chose de pis, & demeurent en ceste posture, & en ceste abstinence iusques au iour. De là vient que n'osant rien dire en la presence de leurs maistres, ils parlent en leur absence: au lieu qu'autrefois ceux à qui leurs

maistres permettoient de parler non deuant eux seulement, mais avec eux, & ne leur faisoient point coudre la bouche, comme on fait aujourd'huy, presentoient librement leurs testes pour celles de leurs maistres; & s'ils les voyoient prests de tomber en quelque peril, s'y exposoient volontairement, pour les en garentir. Ils parloient en compagnie: mais ils se taisoient en la torture. De ceste mesme arrogance est procedé le proverbe qui se dit communément, *Autant de valets, autant d'ennemis*. On se trompe; ils ne sont point nos ennemis: mais nous leur en donnons tout le suiet que nous pouuons. Je n'allegue point l'inhumanité que nous auons, d'employer des hommes aux mêmes seruices où nous employôs des bestes. Cependant que nous sommes à table, l'un a charge de marcher sur ce que nous crachons: l'autre, de ramasser ce que laissent tomber des yuogues, que bien souuent seront si saouls, qu'ils ne verront goutte: l'autre auesque vne adresse estudite donnera de la viande à la compagnie: il monstrera sa suffisance à trouuer bien les jointures de l'aile, ou de la cuisse de quelque oyseau. Misérable certainement, de n'estre au monde que pour couper vne perdrix, ou vn levraut de bonne grace! si ce n'est que celuy qui pour la volupé tient escole de ceste science, l'est encores plus.

que luy, qui ne l'apprend que par necessité.  
 Vn autre qui sert au buffet, est paré comme  
 vne femme, & luy fait-on disputer sa jeu-  
 nesse contre les anneés. Il est hors d'un âge  
 où son maistre le veut ramener par artifi-  
 ce, & porte dé-jà l'habit de soldat, qu'il  
 luy fait abbatre le poil avec le rasoir, ou  
 arracher du tout. Il passe toute la nuit sans  
 dormir, vne partie à servir son maistre à  
 table, & l'autre à le contenter au lit. Vn au-  
 tre, qui a charge de tenir le controlle des  
 actions de ceux qui sont à table, se tient là  
 planté à les regarder, afin que selon qu'ils  
 auront mieux fait leur deuoir, ou de flater,  
 ou de boire, ou de causer, il les fasse reuenir  
 le lendemain. Adjoustez -y ceux qui vont  
 acheter la viande, qui sçauent exactement  
 le goust du maistre, ce qui l'excite, ce qu'il  
 est bien-aysé de voir, quelle nouveauté luy  
 rend l'appetit, dequoy il est ennuyé, & ce  
 que ce jour-là il prendra plaisir de manger.  
 Cependant il penseroit auoir perdu sa No-  
 ble oblesse, s'il auoit appelé quelqu'un de ses  
 seruiteurs à manger avecque luy. Les  
 Dieux sont bien plus iustes, qui pour re-  
 tribution de cette arrogance, leur donnent  
 bien souuent des maistres, du nombre de  
 ceux qu'ils ont ainsi méprisez. J'ay veu chez  
 Caliste celuy qui auoit esté son maistre, qui  
 luy auoit mis l'escrireau, & l'auoit mis en  
 vente parmy ses esclaués de rebut, rece-

voir cest affront à la porte, qu'on l'ouvroit aux autres, & que luy seul estoit empesché d'entrer. Le seruiteur, qui auoit esté mis en la premiere dixaine, par où le Crieur commence sa proclamation, rendit le change à son maistre, & comme il ne l'auoit pas estimé digne de sa table, il voulust passer plus outre en sa reuanche, & ne l'estima pas seulement digne de sa maison. Ce maistre auoit vendu Caliste : mais combien de choses vendit depuis Caliste à son maistre ? Voulez-vous remarquer comme celuy que vous appelez vostre seruiteur, est de mesme origine, qu'il jouit du mesme ciel, qu'il respire le mesme air ? C'est sous la mesme condition de viure & de mourir que vous ? Il vous est aussi possible de le voir libre, comme à luy de vous voir seruiteur. Combien pensez-vous qu'il y eust d'hommes de bonne maison, & qui par le seruice qu'ils faisoient à la guerre s'acheminoient à la qualité de Sénateur, qu'en la deffaire de Varus la Fortune fist descendre à des seruices indignes, & rendit les vns bergers & les autres gardiens de quelque loge au milieu des champs. Et puis mesprisez vn homme pour estre en vn estat où vous pouuez estre réduit ? Je ne veux pas m'embarquer en ceste matiere, & disputer de l'usage des seruiteurs à qui nous sommes si superbes si cruels, & si contumelieux. Toutefois

voicy la regle que i'en fay. Viuez avec-  
 que vos inferieurs , comme vous voulez  
 que vos Superieurs viuent avecque vous.  
 Autant de fois que vous representerez la  
 puissance que vo<sup>s</sup> avez sur vostre seruiteur,  
 autant de fois representez-vous que vostre  
 maistre n'en a pas moins sur vous. Oüy,  
 mais ie n'ay point de maistre : vous estes  
 encore ieune : vous en pourriez bien auoir  
 vn. Ne sçavez-vous pas en quel âge He-  
 cube fut esclaué , en quel âge le furent Cre-  
 sus, la mere de Darius, Platon , & Dioge-  
 ne ? Viuez doucement avecque vos serui-  
 teurs : donnez-leur de la priuauté : faites les  
 deuiser , deliberer , & manger familiere-  
 ment avecque vous. Ie sçay bien qu'en cét  
 endroit tous nos delicats se vôt écrier, Qu'il  
 n'est rien de si mal-seant & de si vilain que  
 ceste communication ; Et cependant tous  
 braues & altiers comme ils sont, ie les trou-  
 ueray bien souuent baissant la main aux va-  
 lets des autres. Ne voyez-vous pas mesme  
 comme nos peres ont recōneu, qu'il y auoit  
 trop d'enuie au nom de maistre , & trop  
 d'injure au nom de seruiteur ? Ils appelloiēt  
 le maistre, pere de famille ; & quand ils vou-  
 loient signifier les seruiteurs , ils disoient  
 ceux de la maison. Ceste obseruation est en-  
 core aujourd'huy gardée aux Comedies.  
 Les instituerent vne feste , où non seulement  
 ils voulurent que les seruiteurs mangeas-

sent avecque leurs maistres, mais aussi leur donnerent des honneurs, & leur remirent la iurisdiction de leur famille, cōme si leur maison eust esté vne petite Republique. Et quoy donc ? ie feray seoir tous mes seruiteurs à ma table ? Comme vous n'appelez pas indifferēment tous ceux qui sont libres, à manger avecque vous ; ainsi ferez-vous distinction des seruiteurs: Vous-vous trompez, si vous pensez que ie rejette vn muletier, pource que c'est vn muletier, ou vn vacher, pource qu'il est vacher. I'en'auray point d'esgard à leurs charges, mais à leur vie.

II. Il dépend de nous d'estre ou bons, ou mauuais : mais d'estre employez à vne chose ou à l'autre, ceste distinction appartient à la Fortune. Faites-en manger quelques-vns avecque vous, pource qu'ils en sont dignes : les autres, afin qu'ils le deviennent. S'ils ont quelque chose de seruite, comme cela se peut faire ; par la conuersation qu'ils ont avecque des personnes sordides, ils le perdront, s'ils sont receus en la compagnie de gens d'honneur. Ce n'est pas *in foro* seulement, *vel in curia*, qu'il faut chercher vn ami : Si vous y prenez garde, vous n'aurez que faire d'aller loing. Bien souuent vne bonne maison chomme à faute d'ouurier : faites en la preuve. Vn homme est mal-aduisé qui marchande vn cheual, s'il s'amuse

regarder la bride & la selle. Aussi est-ce luy qui fait iugement d'un homme, ou par ses habits, ou par sa condition, qui n'est autre chose qu'une robe qu'il a tout à l'entour de luy. Est-il serf? ouïy: mais peut-estre il a l'ame libre. Est-il serf? Quel mal luy fait cela? Montrez-m'en vn qui ne le soit point. L'un sert aux femmes, l'autre à l'argent, l'autre aux honneurs & tous à la crainte en general. Je vous feray voir vn homme de qualité Consulaire, qui fait sa maistresse d'une vieille, vn riche qui sert une chambriere, & de ieunes gens des meilleures maisons, qui seruent à des Comediens. De toutes les seruitudes la plus indigne, c'est la volontaire. Ne croyez pas ces glorieux, qui vous disent, qu'il ne faut pas faire bon visage aux seruiteurs: gardez vous d'en faire davantage: mais sans arrogance, faites qu'ils vous respectent, & non qu'ils vous craignent. On me dira, peut-estre, qu'à mon compte il faudroit affranchir tout ce qu'il y a de seruiteurs, & qu'il n'y eust plus de difference d'eux à leurs maistres. On se trompe: ce n'est point mon intention: mais, comme ie viens de dire, ie veux que les seruiteurs respectent les maistres, & non qu'ils les craignent. Je voy bien que c'est, direz-vous: voulez qu'ils vivent avecque moy comme mes cliens, ou comme gens qui me viennent voir à mon leuer. Les Dieux se con-

## 238 LES EPISTRES

tentent qu'on les respecte, & qu'on les aime. Vn maistre est iniuste, s'il demande plus qu'il ne faut. Où il y a de la crainte, il ne peut y auoir d'amour. Vous faites très-bien à mon iugement, de ne vouloir point que vos seruiteurs vous craignent, & de ne les chastier quand ils faillent, d'autre chose que de paroles. Il est des occasions où il est nécessaire de frapper : mais ce n'est pas à dire qu'aussi-tost qu'une mouche nous pique, il faille auoir le baston en la main. La delicateſſe nous amene ordinairement à ceste rage, qu'aussi-tost qu'il nous arriue quelque chose, autrement que nous ne voudrions, nous entrons en colere, & voulons faire comme les Roys, qui bien qu'ils n'ignorent pas, que par la grandeur de leur Fortune, ils sont hors de la portée de toutes injures, & que le reste du monde n'est que foiblesſe aupres de leur force; toutesfois pour auoir ſujet de faire déplaiſir, ſe plaignant d'en auoir receu. Je ne vous entretiendray pas dauantage, parce que ie ſçay bien qu'il ne vous faut point de remonſtrances. Vn homme de bien ſe plaiſt en ſa prou- d'hommeie : il ne ſ'en diuertit jamais : la malice, comme vne giroliette ſe tourne tantost d'un coſté, tantost de l'autre : & ſans regarder ſi le change luy porte quelque auantage, penſe toujours auoir aſſez fait d'auoir changé.





## EPISTRE XLVIII.

## ARGUMENT.

- I. Le mal, comme le bien, doit estre commun entre les amis.
- II. Les Sages desirer le profit de leurs amis; & les fols ne fondent l'Ami-  
tié que sur leur propre interest.
- III. Fuyr la Sophisterie.
- IV. La Philosophie nous promet de  
nous faire égaux aux Dieux.

**I**'Ay receu de vous vne lettre sur le chemin, aussi longue que le chemin mesme. l'en reserueray la responce pour vne autre fois. Car il n'est pas possible que ie vous donne vn bon conseil, que premiere-  
ment ie ne me retire à part pour y penser. Je sçay bien qu'auant que me consulter, vous auez esté long-temps à vous y resoudre. Je vous laisse donc à penser, si ie doyy legere-  
ment decider ce que vous auez eu de la peine à me proposer : puis, il y a des consi-  
derations en moy, qui ne sont point à vous. Je parle en Epicurien : mais quoy que ie  
ne, rien ne me peut estre considerable pour vous, qu'il ne le soit pour moy.

I. Si ce qui vous touche ne me touche, ie ne suis pas vostre amy : nous ne deuons rien auoir de separé. Bien & mal, tout est partageable entre nous : tout nous est commun : aussi n'est-il pas possible qu'un homme viue heureusement, qui ne tourne les yeux que sur soy-mesme, & qui ne considere que son profit. Il faut que vous viuez pour vn autre, si vous voulez viure pour vous. Ceste societé, parce qu'elle nous mesle les vns aux autres, & nous apprend qu'il y a quelque droit vniuersel entre les hommes, est le saintement & religieuxment observable; mais encore plus, parce qu'elle sert à l'entretien de ceste autre plus intime & plus estroite, de laquelle ie vous ay parlé. Si beaucoup de choses vous sont communes avec vn autre, à qui la seule humanité vous oblige, toutes le vous seront avec vn amy. Voilà, Lucilius, de quoy ie voudrois que tous ceux-cy qui sont subtils, me fissent des leçons, & qu'ils m'appriussent plustost ce que ie suis obligé de faire, ou pour vn amy, ou pour vn homme, que non pas combien ces mots d'homme & d'amy ont de signification.

II. La Sageste & la folie me monstrent des chemins differens; à laquelle me rangeray-je? quel party estes vous d'auis que i'prenne? La Sageste a de l'amitié à l'endroict de tous hommes : La folie n'a pas mesme

de l'humanité à l'endroit de ses amis : La Sageſſe ſe prepare pour l'vtilité de ſes amis. La folie ſe prepare des amis pour ſon vtilité.

III. Vous me tournez les parolles d'un ſens à l'autre, & vous amuſez à ranger les ſyllabes : mais me voudriez vous bien faire croire, que ſi ie ne ſçay faire des interrogations captieuſes, & des propoſitions veritables, & tirer vne concluſiõ fauſſe pour l'approbation d'un menſonge, que ie ne pourray cognoiſtre ce que ie doy fuyr ou deſirer. Je rougis de honte, qu'en l'âge où nous ſommes, nous nous iõions d'une choſe de telle importance. Vn rat eſt vne ſyllable; vn rat mange le fourmage, il ſ'enſuit donc qu'une ſyllable mange le fourmage. Prenez le cas que ie ne ſçache me deffaire de ceſte ſurpriſe; en quel inconuenient tomberay-ie, ou qu'eſt-ce qu'il m'en fera de pis ? Ce ſera peut-eſtre, que quelque iour enſant prendre vn rat au treſbuchet, ie n'y prenne vne ſyllable; ou que ſi ie n'y prens garde, vne ſyllable ne mange mon fourmage. Mais peut-eſtre cette conſequence ſera plus ſubtile & mieux tirée. Vn rat eſt vne ſyllable, vne ſyllable ne mange point de fourmage, vn rat donc ne mange point de ſyllable. O niſeries vraiment dignes de ſeuls enfans ! Eſt-ce pourquoy nous fronçons les ſourcils ? Eſt-ce pourquoy nous laissons croiſtre la barbe ? Eſt-ce que

## 242 LES EPISTRES

nous enseignons avec vn visage si melancolique & si rechigné.

IV. Voulez-vous sçauoir ce que la Philosophie promet aux hommes ? Conseil. L'un se void prest à mourir, l'autre n'a de quoy viure: l'autre est en peine pour la conseruation de ses richesses, & l'autre enuieux de celles d'autrui. Cestuy-là craint la mauuaise fortune: cettuy-cy est en ombre pource qu'il void que tout luy succede. Ses prosperitez luy sont suspectes: Il voudroit bien t'en demesler. L'un est mal avecque les hommes, & l'autre n'est pas bien avec les Dieux. A quoy luy peuvent seruir ces badineries que vous leur alleguez ? Il n'est point question de rire. Ceux qui vous appellent sont en peine. Les vns ont perdu leurs biens sur la mer, les autres sont prisonniers, les autres malades, les autres necessiteux, les autres ont arrest de mort, & deia le glaive est tiré pour leur frapper la teste. Vous leur auez promis à tous du secours: A quoy vous amusez-vous? où pensez-vous. Cettuy-cy que vous entretenez de chansons, assurez-le. Tout ce que vous voyez icy d'affligez, jettent les yeux sur vous. Toute esperance d'auoir secours que de vous est perduë pour eux. Ils vous prient de remedier à leurs inquietudes, & avecque le flambeau de verité leur donner moyen de se remettre en chemin.

# DE SENEQUE. 243

Faites leur connoistre les choses que la Nature a fait necessaires, & celles qu'elle a fait superflües, combien il y a peu de peine à suivre ses regles, combien est contente, & pleine de toutes cōmoditez la vie de ceux qui s'y rangent, & combien au contraire ont d'angietez & d'amertumes ceux qui se conduisent par opinion. Apprenez-leur à vaincre leurs passions, ou pour le moins à les moderer. Pleust à Dieu que toutes ces Sophisteries ne fussent qu'inutiles. Elles sōt prenicieuses, ie le vous mōstreray quād vous voudrez, & vous feray auoüer, Qu'il n'y a rien qui rompe & debilite vn bel esprit, comme font ces subtilitez. I'ay honte de dire comme ils équipent vn homme contre la Fortune, & quelles a-mes ils luy mettent en main pour la combatre. C'est icy le chemin du souuerain bien par où vous allez. Vous ne trouuez que des tricheries & des exceptions infames à ceux mesme qui sont au tableau du Preteur. Car à quoy tendent vos interrogations captieuses, sinon à surprendre vn homme pour luy faire-faire quelque faute en la forme de proceder? Mais comme le Preteur releue ceux-cy, la Philosophie tout de mesme releue les autres, & les rétablit en leur entier. Qu'avez-vous à faire de nous tenir de si magnifiques langages, pour les accompagner apres de si peu d'effet? Vous nous

## 244 LES EPISTRES

promettez de nous mettre l'ame en si bonne assiette que l'or & le fer nous esbloïront aussi peu l'un que l'autre ; & de nous fortifier tellement contre tout ce que les hommes craignent & qu'ils desirent, que nous foulerions aux pieds ; Et cependant vous nous remettez comme des enfans à connoître nos lettres. Que voulez-vous dire ? Est-ce là le chemin d'aller au Ciel ? car la promesse que m'a fait la philosophie, c'est que j'iray du pair avecque Dieu. C'est ce qu'elle m'a dit en me conuiant : c'est ce qui m'amaine : tenez moy parole. Croyez-moy donc, Lucilius, intriquez vous le moins que vous pourrez en ces exceptions, & positions de Sophistes. Rien ne sied mieux à la preud'homme que la franchise & la simplicité. Quand vous aurez à viure beaucoup d'années, menagez-les si bien que vous voudrez ; vous n'auez du temps que ce qu'il vous en faut pour les choses nécessaires : ie vous laisse à penser, en ayant si peu comme il vous en demeure, quelle apparence il y auroit de l'employer aux superflus.



## EPISTRE XLIX.

## ARGUMENT.

- I. Les objets nous rappellent bien souvent la memoire de nos amis absens.
- II. De la vitesse du Temps.
- III. Pour bien mourir, il faut souvent penser à la mort.
- IV. La Nature nous a donné une raison imparfaite, mais elle nous a rendus capables de destruction, pour la rendre parfaite.

**I**L faut avouer, Lucilius, qu'il y a de la nonchalance, quand nous ne nous souvenons point de nos amis, si quelque objet ne nous les représente. Mais si est-ce que quelquefois le regret de leur esloignement sera dans le fonds de nostre ame, sans se produire. Quelque lieu qui nous environne fera sortir au jour, & ne resuscitera pas leur memoire comme morte, parce qu'elle ne l'est point, mais la r'appellera lors diuertie à quelque autre imagination: ny plus ny moins que si apres la mort

d'une personne qui nous estoit chere, un valet, une robe, une maison nous ramettoient sa perte, & rafraichissent une amertume, qui desja par le temps auoit commencé de s'adoucir. Vous ne sçauriez croire comme la campagne, & Naples principalement, à la veüe de vostre maison, m'a renouvelé le déplaisir que j'ay de n'estre plus avecque vous. Vous ne m'estes iamais plus present que quand ie vous esloigne. Il m'est auis que ie vous vois boire vos larmes, & resister naïuement à ces agreables resmoignages que la passion me produisoit de vostre amitié.

I I. Il me semble qu'il n'y a rien que ie vous perdis: mais dequoy ne pouuons nous dire, ce fut hier, si nous - nous en voulons resouuenir? Il n'y a rien que j'estois à l'escolle du Philosophe Sotion: il n'y a rien que ie commençay de plaider: il n'y a rien que ie quittay le Palais: il n'y a rien que ie cessay d'y pouuoir aller. La diligence du temps est infinie: le moyen de s'en appercevoir, c'est de regarder derriere nous: car quant à ce qui est present, il passe avec une fuite si precipitée que nous n'auons pas loisir de le considerer. Voulez-vous que ie vous en die la raison? Tous les temps qui sont passez sont en un lieu. Vous les voyez tout à la fois; ils sont tous en un monceau, de là toutes choses descendent en abysses d'oubli:



Et d'ailleurs il n'y peut auoir de longs intervalles en vne chose qui est toute courie. Ce que nous viuons n'est autre chose qu'un point : mais la Nature, pour nous le faire trouuer plus long, en a fait plusieurs parties : De l'enfance elle en a fait vne : de l'aage puerile vne autre : de l'adolescence vne autre : de l'âge d'homme, inclinât vers la vieillesse, vne autre : & de la vieillesse la fin. Voyez combien de degrez elle a mis en si peu d'espace. Il n'y a rien que ie vous allay conuier, quand vous-vous mistes en chemin pour aller où vous estes ; Et toutefois ce rien est vne bonne partie de nostre âge, pensons que nous en serons bien-tost au bout. Il ne m'a pas tousiours esté aduis, que le Temps courust comme il fait à cest-heure. Je ne sçay si c'est que ie me sens près du bout, ou que ie commence de penser au mauuais ménage que i'en ay fait : mais ie trouue qu'il va si viste, que presque ie ne me le puis imaginer. C'est pourquoy ie ne fus iamais si en colere, que ie suis contre ceux qui dependent le temps en choses superflues, & ne considerent pas que quelque espargne qu'ils en facent, il n'y en a pas à demy pour les necessaires. Ciceron dit, que quand il auroit encore vne vie au bout de la sienne, il n'en auroit pas assez pour lire les Poëtes Lyriques l'en dy de mesme des Dialecticiens. Encore ils

ne baguenaudent pas de si bonne grace; & qui pis est, il leur est bien aduis qu'ils font quelque chose de grande importace, au lieu que les autres font profession ouuerte de donner du plaisir. Je ne dy pas qu'il ne les faille voir, mais il les faut voir seulement, & leur donner le bon-iour de la porte, de peur qu'on ne nous en fist accroire & qu'il ne nous fust aduis que ce ne fust quelque chose de plus profitable que ce n'est. Que vous sert de vous consumer avec vne question qu'il y a bien plus d'esprit à mespriser qu'à résoudre? C'est à faire à vn homme qui n'a doubte de rien, & qui ne part qu'à sa commodité, de rassembler iusques aux plus petites choses, & ne vouloir rien laisser derriere. Quand l'ennemy nous vient sur les bras, & que l'alarme est au cap la necessité nous fait tomber des mains ce que la paix & le repos nous auoient fait amasser. Je n'ay pas le loisir à cest'heure de rechercher les significatiōs d'vne parole ambigue, & de faire voir en cela mō bel esprit.

*Voyez courre le peuple, & border les rampars.*

*Voyez le fer aigu luire de toutes parts.*

La guerre me bruit aux oreilles: il me faut pouruoir d'vne ame genereuse, & qui ne s'estonne de rien oïr. Si en nostre ville assiegée, où les femmes & les vieillards portent des pierres pour la deffence de la murail-

le, & les capables de porter les armes sont avecque l'espée à la main derriere la porte attendans ou demandans qu'on la leur ouvre, pour sortir sur l'ennemy, qui de son costé par batterie, sappes & mines, fait trembler la terre sous les pieds, & n'oublie rien afin de pouvoir entrer, vous me voyez bien de loisir dans vne chaire mettre en avant ces plaisantes questions. Ce que vous n'avez point perdu, vous l'avez, vous n'avez point perdu de cornes, vous avez donc des cornes, & telles autres refueries faites au moule de ceste-cy, ne diriez-vous pas que j'aurois perdu le sens? Vous en poussez dire autant à c'est-heure. Je suis assiegé encore en un siege de ville. Le danger seroit au dehors, & la muraille me couvreroit de l'ennemy: mais à cest'heure ce qu'il me veut tuer est dans moy. Je ne suis pas de loisir d'escouter vos niaiseries: j'ay bien autre chose à demester que dois-je faire?

III. La mort me suit: la vie me quitte: donnez-moy quelque bon advis: faites que je ne fuye point la mort, & que la vie ne me fuye point; parlez-moy de la constance qu'il faut avoir aux adversitez, & de la resolution aux choses inevitables. Faites que je me contente du peu de temps que j'ay à vivre, & apprenez-moy, que l'importance de la vie n'est pas en l'espace, mais en l'usage; & qu'il peut arriuer, voire qu'il arriue

souuent, qu'un aura esté long-temps au monde, & n'aura pas beaucoup vescu. Dites-moy, quand ie me vay coucher: Il se peut faire que vous ne vous leuerez iamais: Quand ie suis leué: il se peut faire que iamais vous ne vous coucherez. Quand ie sors de la maison: il se peut faire que vous n'y r'entrerez plus: Quand i'y suis rentré: il se peut faire que vous n'en sortirez plus. Vous vous abusez, si vous pensez que ce soit seulement en vn bateau, que nous sommes à deux doigts de la mort: c'est par tout. Elle se peut bien quelquefois monstrez de nous, mais tousiours elle en est aussi prez en vn lieu qu'en l'autre. Dissipez-moy ces tenebres: vous aurez moins de peine à m'enseigner vne chose à laquelle ie suis préparé.

IV. La Nature nous a fait capables d'instruction, & si nous n'auons vne raison parfaite, nous en auons vne qu'il y a moyen de conduire à la perfection. Parlez-moy de la Justice, de la Pieté, de la Frugalité, de la Chasteré, tant de celle qui nous garde d'attenter sur le corps d'autrui, que de celle qui nous rend soigneux de conseruer le nostre: si vous ne me destournez point du chemin, ie seray bien-tost où ie veux aller: Car comme dit le Tragique,

*La verité parle sans artifice.*  
Et pource il ne la faut point impliquer. *La*

déguisement est la chose du monde la moins conuenable aux mouuements d'une belle ame, & la plus indigne de ses desseins genereux & releuez.



## EPISTRE L.

## ARGUMENT.

- I. Nous sommes tous auengles en nos passions.
- II. Les Vices sont plus corrigibles en ieunesse qu'en vieillesse.
- III. La Vertu est comme naturelle en l'homme, & le Vice estrange.

I. V O s dernieres lettres sont de si vieilles, que ie n'ay pensé que ie ne gagnerois rien de demander de vos nouuelles à celuy qui me les a rendües. Il faudroit qu'il eust bonne memoire de se souuenir de si loin. Toutefois ie n'en suis point autrement en peine, parce que ie sçay bien que vous auez desia l'ame en si bon estat, qu'en quelque lieu que vo<sup>s</sup> soyez, ie ne puis ignorer ce que vous faites. Car que pouuez vous faire autre chose que traualler iournellement à reparer vostre vie, despoüiller quelque vne de vos erreurs, & reconnoistre, que bien souuēt le defaut que vous pensez estre aux choses, est en vous-mesme? Il est des

fautes que nous imputons aux lieux ou au temps, & ne prenons pas garde que rien n'en est cause que nos vices, qui nous accompagnent en quelque part que nous allions.

II. Vous sçavez bien qu'Harpaste, la folle de ma femme, m'est demeurée comme vne charge hereditaire, car autrement ie ne suis pas homme à qui ceste maniere de monstres soit bien agreable. Si ie veux passer mon temps de quelque fou, ie ne suis point en peine de le chercher bien loin, ie me donne du plaisir de moy mesme. Cette pauvre femme a tout d'un coup perdu la veüe: vous aurez peut-estre de la peine à croire ce que ie vous vay dire, mais cependant il n'est rien plus veritable, elle ne sçait pas qu'elle est auetgle, & ne cesse de dire à son Gouverneur, que la maison est obscure & qu'il la mene en vne autre. Il ne faut point douter que tout ce que nous sommes, nous ne facions ce que nous nous rions de luy voir faire. Personne ne pense estre auare: personne ne pense auoir des passions. Toutefois les auetgles se pourtoient d'un guide: mais nous en quelque erreur que nous soyons, nous ne nous pouuons laisser mener, l'Ambitieux dit, Que ce n'est pas son humeur de l'estre, mais qu'au temps où nous sommes, il est impossible de viure d'autre façon: Le Prodiges, Qu'il n'aime

pas la depense: mais qu'il est necessaire d'en faire, ou se bānir de la Cour. Le querelleux, Qu'il n'ayme rien tāt que la paix: mais que c'est son malheur, & les suiets qu'on luy en donne, plustōst que son inclination. Vn vagabond, qui ne donne point de forme à sa vie, s'excuse sur sa ieunesse. Que sert de se flatter? nostre mal ne vient point de dehors il est dans nous: nous l'auons au sein: & de ceste ignorāce d'estre malades, vient la difficulté principale de nous guerir.

II. Si vne fois nous entreprenons ceste cure, que de douleurs, & d'indispositions il faudra remuer? A ceste heure que la maladie n'est pas encore enuieillie & qu'elle seroit plus remediabile, nous ne cherchōs pas seulement le medecin; Et les ames tendres, & qui n'ont point encore eu de part à la corruption du fiekte, seroient faciles à se remettre au chemin, s'il leur estoit monstře. Il faut qu'un homme soit bien reuoltē contre la Nature, s'il ne se trouue quelque moyen de l'y ramener. Nous auons honte d'apprendre à estre gens de bien, & de chercher vn maĩtre qui nous l'enseigne; mais si est-ce qu'on se trompe d'esperer qu'un si grand bien nous arriue fortuitement. Il y faut de la peine, & toutesfoiſ non pas beaucoup, si, comme i'ay dit, nous formons nostre ame de bonne heure, & la redressons tandis que le mauuais ply qu'elle a pris ne

fait que commencer. Mais ie ne tiens pas que ce qui est dur , ne puisse auoir quelque remede: toutes difficultez sont expugnables à l'assiduité du soin , & à la perinacité du labeur ; et vn chesne mesme, est redressable , quelque tortu qu'il soit. Ces pieces de bois , dont nous faisons nos chevrons , & nos poutres , s'estendent au sentiment de la chaleur, & contre la force que Nature leur a donnée s'accommodent aux seruites où nous les voulons employer. Combien plus heureusemēt nous succedera ceste diligence au racoustrement de nostre ame, qui est la chose du mōde la plus flexible & la plus souple. Car qu'est-ce l'ame qu'un esprit qui de quelque façon est reduit en soy-mesme , & qui fait d'autant moins de resistance, qu'il est plus simple & plus destié ?

IV. Croyez-moy, Lucilius, ne desesperons point de nous, parce que nous sommes de long-temps accoustumez au vice. Il n'est point de sage qui n'ayt esté fol. Nous auons esté tous préoccuppez. Il faut apprendre les vertus , & desapprendre les vices. Mais ce qui nous doit donner plus de courage de nous reformer, c'est , que depuis qu'un bien est une fois entre nos mains, il ne nous eschappe iamais : La possession est perpetuelle. La Vertu ne se desapprend point. Les Vices en nos ames sont plantez en vn terroir estranger: & pource il est bien



aisé de les en chasser, & faire qu'ils n'y re-  
 viennent plus. Les choses qui sont en vn  
 fonds qui leur est propre, s'y conseruent fa-  
 cilement. La Vertu est selon nature : les vi-  
 ces sont ses ennemis declarez. Mais comme  
 les Vertus vne fois logées en nostre ame, n'é-  
 sortent point, & n'est rien de si peu de peine  
 que de les y retenir : ainsi la resolution de  
 les aller querir est difficile, pource que c'est  
 l'ordinaire d'une ame folle & indisposée,  
 de craindre ce qu'elle n'a point essayé : il la  
 faut donc forcer, afin qu'elle commence.  
 Ce n'est point vne medecine de mauuais  
 goust : il y a du plaisir à la prendre, aussi  
 bien que du profit. La Philosophie a cela,  
 qu'en la guérison mesme, elle nous est a-  
 greable, au lieu que les autres remedes ne  
 plaisent qu'après la guérison.



## EPISTRE LI.

## ARGUMENT.

- I. *Fuir les lieux qui conuiennent à la  
 débauche.*
- II. *Les voluptez nous gastent : le mé-  
 pris de la mort nous rend maistres  
 de nos passions, & de la Fortune.*

*III. Les lieux austeres sont plus propres à mediter le bien de l'ame, que les delicieux.*

**C**Hacun fait comme il peut, Lucilius. Vous estes en Sicile, où vous avez pres de vous *Æthna*, ceste montagne, de qui on parle tant. *Valgus* & *Messala* l'appellent vnique: mais ie ne sçay pourquoy, veu qu'il se trouue assez de lieux qui iettent du feu, non seulement aux endroicts esleués, ce qui se voit plus souuent, à cause de la nature de cest Element qui cherche tousiours le haut, mais aux campagnes mesmes. Pour moy ie me contente de *Baies*, puis que ie ne puis mieux. I'en' parti le lendemain que i'y fus arriué. Ceste infinité de delices que la Nature y a produites, & de qui les loüanges sont ordinairement en la bouche des voluptueux, me fait auoir peur d'y demeurer.

**I.** Et quoy donc? est-il possible qu'il'y ait des lieux qu'on doie haïr? Je ne le dy pas: Mais comme vn homme d'honneur ne prend pas de toute sorte de robes, ny ne porte de toutes couleurs indifferemment; non qu'il ait de la passion aux robes, ny aux couleurs, ny qu'il en aime, ou haïsse l'vne plus que l'autre; mais parce qu'il en trouue quelques-vnes mal-seantes à la

profession qu'il fait de modestie; ainsi est-il des contrées évitables au Sage, & à celui qui le veut estre, si non pour la corruption, à tout le moins pour le scandale des bonnes mœurs: Et pource s'il se veut retirer, ce ne sera point au Canope d'Egypte: encore que le Canope n'empesche personne d'estre homme de bien, ny à Baies non plus. C'est depuis quelque temps la retraite des vices: Et comme si le lieu avoit quelque privilege, la desbauche s'y licencie, & s'y relasche extraordinairement. En l'election d'une demeure, il faut penser de l'esprit, aussi bien que du corps. Comme je ne voudrois pas me loger parmi des gesnes & des tortures, aussi ne ferois-je parmi des broches & des lichefrites. Quel besoin est-il de voir des yurongnes chancelier en vne greue, fourmiller sur vn estang de basteaux pleins de colations & de concerts: faire tout plain de telles follies que le luxe, qui ne reconnoist plus de loix, trouue d'autant plus agreables qu'elles sont faites en des lieux où personne ne les peut ignorer? Notre consideration principale est de fuir tout ce qui prouoque les vices: endurcir nostre ame, & ne luy monstrier que le moins qu'il sera possible ce qui la peut conuier à la Volupté. Vn seul hyuer fut la ruine d'Annibal; Ce grand Capitaine que les neiges des Alpes auoient laissé passer, fut

arresté par les delices de la campagne. Il vainquit par les armes, & fut vaincu par les vices. Nous ne sommes pas moins en guerre qu'il estoit, & en vne sorte de guerre qui n'a jamais de paix ny de repos. Nous voyons en cest exemple ce que peuuent les voluptez mesmes aux ames les plus sauvages. La premiere chose qu'il nous faut faire, c'est de nous en rendre maistres : l'entreprise n'est point petite, il y faut aller d'autre façon que les gands en la main.

II. Qu'auons-nous à faire de resoudre ce que nous auons de vigueur en vn bain chaud, ou dans les vapeurs d'une estuue sèche ? Ne suons point autrement que par le trauail : on se moquera de nous, de nous lasser, comme fit Hannibal à moitié du chemin, & quitter la guerre, pour nous amuser à faire bonne chere. Si la faincandise est d'agereuse aux victorieux mesmes, que peut-elle estre à ceux qui sont encor au combat ? Nous auons aussi peu de sujet de nous reposer, qu'auoit l'armee d'Hannibal. Il y a du peril à reculer, & de la besogne à tenir bon. I'ay guerre contre la Fortune, & n'ay que faire d'elle, ie ne me veux point assujettir à sa domination, ou ( ce qui est plus difficile ) ie m'en veux dégager. Cene sont point choses où le courage se donne relâche. Si ie cede à la Volupté, il faudra que ie cede à la Douleur: il faudra que ie cede au Tra-

uail : il faudra que ie cede à la Pauvreté. L'Ambition & la Colere voudront que ie leur en fasse de mesme. Qu'est-ce que i'en puis attendre, sinon que toutes ces passions me démembreront, pour en auoir chacun sa piece? La Liberté m'est proposée, c'est la recompence que ie me promets de mon travail. Demandez-vous quelle est ceste liberté? N'estre sujet à nécessité quelconque : ne s'émouuoir de chose qui puisse arriuer, & faire descendre la Fortune à la mesure de ma hauteur. Tant plus ie sentiray sa puissance, tant moins ie la reconnoistray. Qu'ay-je affaire d'endurer d'elle, estant libre de mourir quand il me plaira?

III. Pour faire ces belles & saintes meditations, il faut prendre vn lieu qui ait ie ne sçay quoy de graue & de religieux. Vn trop beau séjour oste quelque chose de la force de l'ame : il ne faut point douter que la qualité des lieux ne puisse quelque chose à nous corrompre: les cheuaux qui viennent d'un païs rude, ont la corne dure, & ne se gastent iamais le pied : ceux qui sont nourris parmi des marests, & des herbages se soulent incontinent. Les meilleurs soldats viennent des montaignes : ceux des villes ne sont que poultrès. Les meilleures mains pour les armes, sont celles qui ont tenu le manche de la charrue. Il n'y a point de travail qui les puisse lasser : ces beaux fils qui

ont leur fraise si bien dressée, & qui sont si  
parfumez, sont sur les dents au bout de la  
premiere traite. L'austerité d'un lieu don-  
ne ie ne sçay quelle vigueur à l'esprit, & le  
rend capable de faire de grands effets. Sci-  
pion en exil étoit plus honnestement à Li-  
terne qu'à Baies. Il ne falloit pas qu'il tom-  
bast si mollement: & ces Messieurs mesme,  
qui les premiers osterent l'Empire à la  
Republique, & le mirent en leur maison,  
Marius, Pompee, & Cesar, bastirent bien  
au terroir de Baies, mais ce fut sur les cou-  
peaux de montagnes, estimants que faisant  
la profession qu'ils faisoient, ils ne pou-  
uoient mieux estre qu'en des lieux d'où ils  
peussent voir & descourir tout à l'entour.  
Confidez l'affiete, la matiere & la façon  
de leurs bastiments; Vous direz plusieurs  
que ce sont des places pour la guerre, que  
des Palais pour le plaisir. Pensez-vous que  
jamais Caton eust eu le courage de demen-  
rer en la maison de Vatia, pour conter les  
courtisanes qui passent d'un bord à l'autre  
voir sur vne eau toute couverte de roses  
vne infinité de gondolles peintes de toutes  
sortes de couleurs, & oïr les villenies d'une  
ne canaille, qui du soir au matin ne fait au-  
tre exercice que de chanter? N'eust-il pas  
mieux aimé coucher en vne tranchée  
que luy-mesme auroit faite de sa propre  
main pour vne nuit? Aussi qui est l'homme

ne, pourveu qu'il soit homme, qui n'aime  
 mieux qu'on l'esucille avec vne trompette,  
 qu'avecque la musique, de toutes les  
 plus douces voix qu'il seroit possible d'as-  
 sembler? Nous pouuons bien auoir assez  
 rié contre Baies; mais iamais assez con-  
 tre les vices. Je vo<sup>9</sup> prie, Lucilius, soyez-leur  
 irreconciliable; & comme ils n'ont ny fin  
 ny mesure à se produire, n'ayez ny fin ny  
 mesure à les repousser. Jettez-moy dehors  
 tout ce qui vous deschire le cœur; & si vous  
 y pouuez faire autre chose, arrachez-  
 vous plustost le cœur, que de ne les vous  
 tracher point, sur tout faites sortir les  
 voluptez, & les tenez pour ennemies ca-  
 pitales, comme les Egyptiens, ceux qu'ils  
 appellent Philetes. Elles nous embrassent:  
 mais c'est afin de nous étrangler.



## EPISTRE LII.

## ARGUMENT.

*L'Irresolution est une marque de folie.*

*Nous ne pouuons connoître la  
 vraye Sagesse, sans l'aide d'autrui.*

*Prendre les gens de bien pour gui-  
 de de nos actions.*

262 LES EPISTRES  
*IV. Le Sage méprise les loüanges.*

I. **Q** V e peut-ce estre, Lucilius, que vous  
sans aller d'un costé, nous sommes  
emportez de l'autre; & nous laissons rame-  
ner en un lieu, d'où nous auons enuie de  
nous esloigner? D'où vient ceste contradi-  
ction, qui lutte contre nostre ame, & ne  
nous laisse iamais vouloir vne chose à bon  
escient? Nous sommes entre les resolutions,  
comme entre les vagues, poussez de l'une,  
& repoussez de l'autre: nous ne voulons  
rien franchement, rien absolument, rien  
stablement. La Folie en est cause, direz-  
vous, qui ne sçait ce qu'elle blasme, ou  
qu'elle approuue, & n'a iamais deux fois  
un mesme goust.

II. Mais quand & comment fera-ce que  
nous-nous démeslerons d'avec elle? Nous  
ne le pouuons faire de nous-mesmes: nous  
auons trop peu de force: il faut que quelqu'un  
nous tende la main, & nous tire du boue-  
bier. Epicure dit, Qu'il y en a, qui sans que  
personne leur aide, arriuent à la connoi-  
sance de la verité, & donnent le premier  
honneur à ceux qui ont ceste gaillardise  
se pouuoir produire d'eux-mesmes. Il faut  
vne seconde sorte de ceux qui ont besoin  
qu'on les assiste, & qui ne peuvent aller  
quelqu'un ne leur monstre le chemin: mais  
quand on les meine, ils vont bien, en



lesquels il contre Metrodorus. Ceux - cy  
 semblent aussi d'un bon naturel : toutefois  
 ils ne peuvent marcher qu'après les autres.  
 Quant à nous , qui ne sommes point de ces  
 premiers , si nous pouuons estre des seconds,  
 nous serons bien. Qui se peut sauuer,  
 quand on luy aide , n'est pas mal habile  
 homme , & mesme a desia quelque chose  
 de vouloir estre sauué. Après ces deux for-  
 tes, vous en trouuerez encore vne troisième,  
 de ceux qui par induction sont capables  
 de bien faire : mais il leur faut un aide , ou  
 par maniere de dire un chasse - derriere.  
 Epicure dit , qu'Hemarchus est de ces der-  
 niers: aussi luy fait-il pl<sup>s</sup> de caresses: mais il  
 estime l'autre bien dauantage. Car encore  
 qu'ils soient arriuez tous deux à mesme fin,  
 il ne laisse pas d'y auoir plus de loüange  
 pour celuy qui a fait un mesme ouurage  
 d'une matiere plus difficile. Prenez le cas  
 qu'on eust fait deux bastimens aussi hauts, &  
 aussi magnifiques l'un que l'autre : l'un sur  
 une roche, qui a esté biẽ-tost acheué, l'autre  
 sur une terre molle & pasteuse , où il a fal-  
 lu fouiller bien auant, premier que de trou-  
 uer un fonds assez ferme , pour porter les  
 fondemens. En l'un tout ce qu'il y a d'ou-  
 urage paroist ; en l'autre , la meilleure par-  
 tie & la plus difficile est cachee dans terre.  
 En est ainsi des esprits. Les uns ont une vi-  
 uacité , qui tout aussi-tost les porte où ils se

## 264 LES EPISTRES

proposent d'aller, les autres se veulent faire comme, avecque la main, & le principal de la besogne est à les fonder. S'il en falloir faire jugement, je dirois que ceux où il y a si peu de peine, ont esté les mieux fortunez, & que les autres ont plus fait pour eux, qui par leur labeur ont acquis ce qu'ils n'auoient point eu de la Nature: & sans inclination à la Sagesse, par la diligence qu'ils y ont mise, n'ont pas laissé d'y paruenir. Nous sommes de ceux qui ont l'esprit dur & laborieux: pource résolvons-nous au travail, & appellons quelqu'un à nostre secours. Mais qui? n'importe. Adressez vous à ces premiers qui sont de loisir, autant des siècles passez que du present: ils ne sont pas moins capables de vous aider.

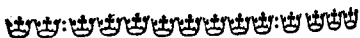
III. Mais si vous en choisissiez quelques-uns de nostre temps, prenez garde que ce ne soit pas de ces Charlatans, qui n'ont autre chose que des paroles, & ie ne sçay quels lieux communs, qui leur seruent en toutes occasions: mais de ceux de qui la vie presche, à qui vous voyez faire, & ce qu'ils vous enseignent de faire, & que vous ne surprenez jamais en ce qu'ils vous conseillent d'éviter: adressez-vous à ceux que vous trouuerez plus admirables à les considerer qu'à les ouïr. Vous pourrez bien aller voir ceux qui receuoient des  
compagnies

compagnies chez eux, & discourent en leur  
 presence, pourueu qu'ils le fassent plustost  
 pour l'amendement d'eux & de leurs au-  
 diteurs, que par vne vanité de se faire esti-  
 mer bien suffisans: Car qu'y a-t'il de plus  
 vilain qu'un Philosophe qui cherche des  
 applaudissemens? Voyez-vous des malades  
 louer vn Chirurgien, tandis qu'il leur  
 coupe vn bras, ou vne iambe? Ne dittes  
 mot; laissez-vous penser: si ie vous voy  
 crier, ie ne penseray autre chose, sinon que  
 ce qui vous esmeut: c'est que ie mets la  
 main sur vostre mal. Voulez-vous faire  
 connoistre que vous escoutez avec atten-  
 tion, & que vous oyez des choses qui vous  
 rauissent? Je le veux bien. Pourquoi ne  
 vous permettrois-je de dire vostre aduis de  
 ce qui vous semble de meilleur?

IV. Pytagore commandoit à ses escoliers  
 vn silence de cinq ans: mais au bout du ter-  
 me, ils n'auoient pas congé de louer, aussi-  
 tost que de parler: & de fait, pensez-vous  
 qu'un homme de iugement descende plus  
 joyeux de sa chaire, pour les acclamations  
 de ie ne sçay quels ignorants, qui luy de-  
 sent qu'il a triomphé? Quelle occasion a-  
 uons nous de nous resiouir, pour estre louez  
 de ceux qu'il nous est impossible de louer?  
 Fabianus parloit publiquement: mais il y  
 auoit de la modestie en ceux qui l'escou-  
 toient: Et si par fois leur voix se haussait,

pour luy donner quelque loüange, c'estoit  
 plustost pour la grandeur des choses, que  
 pour l'ornement ou la douceur des paroles.  
 Il n'est pas du tout deffendu de loüer: mais  
 il faut qu'il y ait de la difference entre l'ap-  
 plaudissement du Theatre, & celuy d'une  
 Escolle. Toute chose a ses marques, si vous  
 y prenez garde; Et n'y a rien de si peu  
 d'importance, où vous ne reconnoissiez  
 les humeurs d'une personne. Une desmar-  
 che, un geste de la main, une response, un  
 doigt porté à la teste, & un regard mesme  
 vous feront cognoistre un impudique.  
 Vous cognoistrez un meschant au rire,  
 & un qui est hors de sens, au visage, & à la  
 façon. Il n'est point d'imperfections qui  
 n'ayent des marques exterieures qui les  
 descouurent. Vous iugerez mesme de la  
 suffisance d'un homme, à voir la mine qu'il  
 fait quand on le loüe. Quand vous voyez  
 des auditeurs s'oublier à des singeries des  
 mains deuant un Philosophe, & faire les  
 ravis & les trāsportez à le regarder, si vous  
 pensez qu'ils le tiennent pour un habile  
 homme, vous vous abusez: ils le tiennent  
 pour un homme perdu. Ce sont plustost  
 cris de pitié que d'approbation. Il faut lais-  
 ser toutes ces acclamations pour les sci-  
 ces, de qui la fin n'est que de donner  
 du plaisir. Quant à la Philosophie, elle  
 est adorable. Ce n'est pas qu'il ne soit per-

mis aux ieunes gens de contenter quelque-  
 fois leur fantaisie: mais ce sera quand ils  
 ne se peuuent plus taire: & puis cette lou-  
 ange est vne exhortation à ceux qui escou-  
 tent, & vn aiguillon pour les inciter à la  
 Vertu: mais il faut que la maiesté des ma-  
 tieres soit ce qui les espreuue, & non la di-  
 position des paroles. Si l'Eloquence ap-  
 prend à viure, plustost qu'à parler, il y a  
 plus de danger que de profit à l'escouter.  
 Mais ie n'en diray pas dauantage pour  
 cette heure, & me reserueray d'en faire vn  
 discours à part, où tout au long ie mon-  
 streray comme il faut discourir deuant vn  
 peuple, & le deuoir reciproque de parler &  
 d'escouter. Il n'y a point de doute que la  
 Philosophie n'ait receu beaucoup d'alte-  
 ration, & bien diminuée de sa splendeur,  
 depuis qu'on l'a fait si publique comme  
 elle est aujourd'huy. Ce n'est pas qu'il  
 ne faille qu'on la voye: mais il faut que  
 ce soit au cabinet, & par les mains d'un  
 homme d'honneur, & non pas d'un frip-  
 pier.



## EPISTRE LIII.

## ARGUMENT.

- I. Les maladies de l'Âme, plus elles sont grandes, & moins on les sent.*
- II. La Philosophie guerit les maladies de l'Âme.*
- III. L'estude de la Sagesse veut tout un homme.*
- IV. La Philosophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous deffend contre les traits de la Fortune.*

**Q**V'est-ce qu'il est impossible de me persuader, puis qu'on m'a persuadé de me mettre sur l'eau? Quand ie m'embarquay, la mer estoit calme. Il est vray que le temps estoit chargé de nuees, qui ne se pouuoient resoudre que nous n'eussions du vent, ou de la pluye. Mais ie pensay qu'il y auoit si peu de Naples à Poussol, que deuant que cela fust, ie serois à couuert. Ainsi pour auoir plustost fait, & retranché toutes ces sinuositez qui sont en la coste, ie pris le

large vers Nesidia. Cette bonace qui m'auoit desbauché, ne se perdit, que ie ne fusse justement à la moitié du chemin. Tellement qu'autant me valoit passer outre que reculer. Il ne faisoit pas encore de tourmente: mais la mer s'y dispoisoit: & desia les vagues cōmençoient de s'emouuoir. Je commençay de prier le pilote de me descendre en quelque lieu de la coste. Il me respondoit à cela, qu'il n'y auoit point de port, & qu'en mauuais tēps il ne craignoit rien tant que la terre. Mais i'estois si tourmenté d'un mal de cœur extreme, sans pouuoir rēdre ma gorge, que ie ne pouuois penser au peril: Tellement que voulust ou non, il fallust qu'il me contentast. Comme ie me vis pres du bord, ie n'attendis point toutes ces ceremonies qui sont en Virgile, qu'on tournast la prouë du costé de la mer, ou qu'on iettast l'ancre par prouë: Mais me ressouuenant du métier que i'auois appris estant ieune garçon, ie me mis en l'eau tout chauffé & tout vestu. Combien pensez-vous que i'eus de peine à grimper contre ces rochers, & faire vn chemin en des lieux où iamais personne n'auoit passé? Je reconnus bien que ce n'estoit pas sans cause que les mariniers craignoient la terre. Je vous laisse à penser comme ie pouuois porter mes incommoditez, qui ne me pouuois porter moy-mesme. Bien vous

diray - ie , que ie ne croy point qu'Ulyssé , encore qu'il n'allast en part où il ne fist naufrage , ne fut iamais si mal traité de la mer que moy. Pour le moins il rendoit sa gorge, quand le cœur luy faisoit mal : mais pour moy, ie ne pense pas que ie puisse entreprendre si petit voyage, que ie ne fusse vingt ans à le faire.

I. Apres que mon estomach se fut remis, ce qui ne se fait pas aussi-tost qu'on est à terre , & que i'eus pris de l'huile pour me fortifier, ie commençay de penser en moy-mesme, comme nous pouuons oublier nos defauts, non seulement ceux de l'ame, qui se mōstrent moins, tant plus ils sont grāds, mais ceux mesmes du corps, qui de fois à autre se ramentoiuent, & nous font penser à eux. Si nous auons quelque legere esmotion, nous ne nous en apperceuons pas : mais quand elle s'est augmentée, & que la fièvre y est toute apparente, il n'y a si dure complexion, où la maladie ne se fasse recognoistre. Si nous auons quelque douleur aux pieds, ou sentons quelque pointe aux iointures, nous faisons bonne mine, & disons que c'est vne entorse, ou quelque lassitude, pour auoir fait vn exercice trop violēt, ou du tout disons, que nous ne sçauons que c'est: Mais quand les nodositez sont toures fermées, & les nerfs si roi-



des & si tendus qu'il n'y a plus moyen de marcher, à cette heure là, par force nous confessons que ce sont gouttes Il n'est pas de mesme des maladies des esprits. Plus elles sont grandes, moins on les sent. Et ne s'en faut point esbahir, pource que celuy qui ne dort que legeremēt, reçoit des images en ce repos, & quelquefois en dormār songe qu'il dort; Mais quand le sommeil est profond, il esteint mesmes les songes, & priue tellemēt l'esprit de toutes actions, qu'il n'est pas capable de pouuoir rien imaginer; d'où vient que personne ne confesse ses vices? Pource qu'il est encore parmy eux. On ne conte les songes qu'apres qu'on est esueillé.

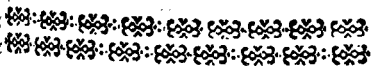
II. C'est vne marque d'estre sage, que de confesser qu'on a esté fol. Esueillons-nous donc, afin de cognoistre nos imperfectiōs: nous ne le pouuons faire que par le moyen de la Philosophie. C'est elle seule qui nous peut oster l'assoupissemēt que nous auons. Donnez-vous tout à elle, Lucilius, vous estes digne d'elle, & elle digne de vous. Embrassez-la de tout vostre cœur, & franchement, renoncez à toute accointance, pour vous attacher à la sienne. Pour philosopher, vous n'auiez que faire d'en demander congé à personne. Si vous eussiez malade il ne vous souuiendrait ny de mesnage, ny de procès. & n'y auroit si bon amy qui vous peust faire aller au Palais plaider sa

cause. Vous laisseriez toutes choses pour penser à vostre guerison ; Et quoy donc ? pourquoy n'en ferez-vous de mesme à ceste heure ?

III. Laissez tout ce qui vous empesche, & trauallez à vous faire homme de bien. Il ne faut point auoir d'occupation pour y arriuer. La Philosophie commande en Reyne ; elle donne le temps : on ne le luy donne point. Ce n'est point vne besongne qu'il faille faire par acquit : Vous l'auiez tousiours sur les bras ; Elle est maistresse : elle a tousiours les yeux sur vous pour vous commander. Comme vne certaine ville offroit par ses deputez à Alexandre, vne partie de son terroir, & la moitié de tous ses biens ; Je ne suis pas venu en Asie, leur respondit-il, pour prendre ce que vous me donnerez, mais afin que vous ayez ce qu'il me plaira de vous laisser. La Philosophie tient le mesme langage. Je ne veux pas prendre le temps que vous aurez de reste : ie veux que vous en ayez ce que ie vous en voudray donner.

IV. Dediez-vous tout à ceste occupation ; ne bougez d'auprés d'elle : bandez vostre esprit à la seruir, & vous tirez du nôbre du commun. Tout ce qu'il y a d'hommes au monde sera moins que vous ; & les Dieux ne seront gueres dauantage. Voulez-vous sçauoir ce qu'ils auront plus que vous : ils

viuront plus long temps ; mais il faut ad-  
 noier que c'est la gloire d'un bon maistre  
 d'auoir peu d'espace, & ne laisser pasd'y lo-  
 ger tout. La vie du Sage luy est aussi longue,  
 comme à un Dieu son eternité. Il se trouue  
 quelque chose, où le Sage peut auoir de  
 l'aduantage sur les Dieux mesmes. Ils sont  
 obligez de leur sagesse à leur nature, & non  
 à leur diligence. C'est vne chose grande,  
 sans mentir, d'auoir la foiblesse d'un hom-  
 me, & la securité d'un Dieu. Vous ne sçau-  
 riez croire combien la Philosophie a de  
 vertu contre toutes les violences de la For-  
 tune. Elle a beau tirer contre elle : tous ses  
 traicts la trouuent couuerte & impenetra-  
 ble. Ceux qui sont legers demeurent dans  
 les plis de sa robe. Les autres qui ont plus  
 de force retournent contre ceux mesmes  
 qui les ont descochez.



## EPISTRE LIV.

## ARGUMENT.

*I. Seneque se plaint de la courte  
 haleine.*

*II. Meditation de la mort.*

*III. Le Sage ne doit apporter aucune résistance à la mort.*

**I.** J'Auois esté quelque temps assez bien disposé, mais tout d'un coup ma maladie m'a repris. Vous demanderez laquelle, & vous aurez raison, parce que j'en ay de toutes les sortes. Mais si est-ce que j'en ay vne entre les autres à qui il semble que ie sois particulièrement assigné: C'est la courte haleine: quand cela me prend il semble d'un coup de vague, mais il ne me tient pas plus d'une heure: car aussi qui pourroit longuement expirer? Je pense qu'il n'y a malincomode ny dangereux par où ie n'aye passé: mais ie n'en trouuay iamais de si facheux. C'est estre malade, que d'auoir quelqu'un des autres; mais c'est redre l'ame que d'auoir cestui-cy; c'est pourquoy les Medecins l'ont appellé meditation de la mort. Cette respiration fait à la fin ce qu'elle a souuēt essayé. Vous pensez qu'à cette heure que ie vous escrips, ie sois bié aise d'en estre eschappé. Si ie prens cette cessation de mal pour vne guerison parfaite, ie suis aussi ridicule comm'un qui pēseroit auoir gagné sa cause pour auoir obtenu vn delay. Tant s'en faut que cela soit, qu'en la suffocation mesme il ne m'est iamais venu pensée qui m'ait troublé l'ame, ou qui m'ait diminué la resolution.

II. Que veut faire la mort de me taster si souvent? Qu'elle se dépêche hardimēt: ce n'est pas d'à cette heure que ie la cognois. Demandez-vous depuis quand? deuant que ie vinſſe au monde. C'est eſtre mort que de n'eſtre point; ie ſçay deſia ce que c'eſt. Ce que i'eſtois quand ie n'eſtois point; ie le ſeray quand ie ne ſeray plus. S'il y a du tourment apres eſtre hors du monde, il faudroit qu'il y en euſt deuant que d'y venir: ce qui eſt faux. Ie vous prie, ne trouueriez-vous pas vn homme hors du ſens, qui diroit que la condition d'un flâbeau ſeroit pire apres eſtre eſteint que deuant que d'eſtre allumé? Nous en ſommes de meſme: on nous allume, & puis on nous eſteint. Entre l'allumer & l'eſteindre nous ſouffrons bien quelque choſe: mais apres eſtre eſteints, & deuant qu'eſtre allumez, rien du tout. Ie me trompe, Lucilius, ou nous nous trompons de penſer que la mort nous ſuiue. Elle a eſté deuant nous, & ſera encōres apres. C'eſt mort que tout ce qui a eſté deuant nous. Car n'eſt-ce pas tout vn de ne commencer point, ou de ceſſer: puis que l'effet de l'un & de l'autre, c'eſt de n'eſtre point? Voila les remonſtrances que ie me faiſois moy-meſme avec le penſer: car de parler il n'y auoit ordre. Cependant peu à peu mon haleine a eōmencé de faire ſes intervalles vn peu plus longs & à ne me preſſer

plus si fort. Ce n'est pas qu'elle soit encore en son naturel : mais elle n'est plus si frequente, ny si pressée comme elle estoit. Qu'elle fasse comme elle voudra ; ce m'est tout vn d'expirer : tout ce que ie pense c'est de ne souspirer point.

III. Ne vous imaginez pas que l'approchement de ma fin me fasse peur : i'y suis tout préparé : quand ie n'achenerois pas le iour où ie suis, il ne m'en chault. Vn homme est loüable & digne de seruir d'exemple, qui ne se fasche point de mourir quand il a du plaisir à viure. Il n'y a point de gloire à sortir quand on est ietté dehors. Et toutesfois si a : on me iette dehors, mais ie fais si bõne mine, que la force qu'on me fait ne paroist point, & pource iamais le Sage n'est mis dehors. Car estre ietté dehors, c'est estre chassé d'un lieu, d'où l'on sort en despit de soy. Toutes les actions du Sage sont volontaires, & n'y a moyen de le forcer à chose quelconque, parce qu'il veut ce que la necessité le contraindrait de faire, quand il ne le voudrait pas.



## EPISTRE LV.

## ARGUMENT.

*I. L'exercice profite à la santé.*

II. Celuy qui se retire des villes & des compagnies ne vit point tant en repos & en assurance que le Sage.

III. Description d'une maison de plaisance.

IV. La tranquillité ne despend point de l'assiette d'un lieu, mais de l'esprit.

V. La communication des amis absens est plus douce que des presens.

I. Comme ie descends du carrosse, ie me trouue aussi las que si i'auois autant cheminé comme ie suis demeuré assis. Il y a de la peine à se faire porter, comme à vne chose contre Nature, qui nous a donné des pieds pour marcher, & des yeux pour voir de nous-mesmes, sans mandier le secours d'autrui. Nous sommes foibles, pource que nous sommes delicieux; & par l'accoustumance de ne vouloir pas faire vne chose, nous auons cessé de la pouuoir. Toutesfois, soit que les flegmes me bouchassent le gosier, soit que quelqu'autre cause m'empeschast de respirer à mon aise, i'auois besoin de ceste agitation; comme de fait ie m'en suis fort bien trouué, & pource ie me suis fait promener plus long temps. avec ce que d'ailleurs i'y estois conuaincu par le plaisir que ie prenois de voir

cette riue qui se courbe entre Cumes & la maison de Scruilius Varia, & comme vn petit sentier est close d'vn lac d'vn costé, & de l'autre la mer. Car pource que la mer y auoit couru nouuellement, il y faisoit plus ferme que de coustume. Or vous scauez que le battement du flot applanit vne greue, & que quand elle est quelque temps sans estre mouillée, elle se relaxe, à faueur que le sable n'a point d'humeur qui le lie, & qui le fasse entretenir.

II. Il est vray que selon ma coustume, ayant regardé de tous costez pour voir s'il se presenteroit rien dequoy ie peusse faire mō profit; d'auenture ie iettay les yeux sur la maison, qui autrefois a esté à Varia. Ce fut là que cét hōme, plus cogneu par sa vie retirée que par autre qualité, passa si doucement la plus part de ses iours, que quoy qu'il fust extrêmement riche & qu'il eust esté Preteur, on ne le tenoit heureux pour autre occasion que pour son repos. Car autant de fois que l'amitié d'Asinius Gallus, ou la perfidie de Sejanus ( qu'il faisoit aussi dangereux seruir comme offencer) auoient mis quelqu'vn en danger, vous entendiez ceste exclamation, O Varia! il n'y a que vous au monde qui sçachiez viure! De moy, ie trouue qu'il se sçauoit cacher: mais non pas viure. Le repos est vne chose, & la poltronnerie en est vne autre. le ne



passay iamais deuant sa porte , tandis qu'il  
viuoit, que ie ne disse, *Icy gist Vatia*. Mais  
en cela vous pouuez cognoistre, ( Lucilius )  
qu'il y a ie ne sçay quoy de saint & de ve-  
nerable en la Philosophie , puis que pour  
estre agreable , c'est assez de recomman-  
dation de luy ressembler : car aussi-tost  
qu'un homme se retire des compagnies , &  
cherche le repos , le peuple croit qu'il ne se  
soulcie de rien , qu'il est content de sa con-  
dition, & qu'il ne vit que pour soy. Neant-  
moins, c'est au Sage seul à qui ces qualitez  
se doiuent attribuer. C'est luy seul qui n'a  
point de sollicitudes, & luy seul qui sçait  
viure pour soy : car il sçait viure , qui est le  
principal. Quant à celuy qui fuit les hom-  
mes & les affaires, que le mauuais succez  
de ses cupiditez bannit de la conuersation,  
qui ne peut voir les autres plus à leur aise  
que luy ; qui de crainte , comme quelque  
beste lasche & timide , se cache au fonds  
dans vne ranniere : on se trompe de penser  
que ce soit pour viure à soy : son intention  
n'est que de gourmander, dormir & paillar-  
der ; Encore qu'un homme ne viue pour  
personne, il ne s'ensuit pas qu'il viue pour  
soy. Mais y a tant de gloire à n'estre point  
variable , & perseverer en vne resolution,  
quand on l'a prise, que mesmes on porte  
quelque reuerence à ceux qui s'opinia-  
sistent à se reposer.

III. De la maison & de ce qui en dépend, ie ne vous en puis rien dire de certain. Ie ne sçay que ce qui en est exposé à la veüe des passants. Il y a deux grottes qui n'ont pas peu cousté à faire. Leurs concavitez ont chacune de l'espace autant qu'une basse-court, & sont du tout faites l'une comme l'autre. Le Soleil n'entre iamais en l'une, & ne part point de l'autre qu'il ne soit couché. Tout du long des prez coule un ruisseau, qui se va rendre partie en la mer, & partie au lac d'Acheruse, & semble que ce soit un canal fait à la main. Au reste il y a du poisson en telle quantité, qu'il est impossible de l'en espuiser. Tant qu'il y a moyen de pêcher sur la mer, on n'y touche point: mais quand il fait mauvais tēps, on met la main à la prouision: Toutesfois ce que i'y trouué de plus à propos, c'est qu'ayant Baies de l'autre costé de la muraille, elle est par ce moyen hors de ses incōmoditez: & cependant, s'il y a du plaisir, ne laisse pas d'en auoir sa part. Voila les loüanges que i'en cognois: pour les autres dont ie ne puis parler que par opinion, ie croy que ce soit une demeure, bonne pour toutes les saisons de l'annee. Elle est droit au Ponant, & le reçoit tellement, qu'il est cause que Baies ne l'a point.

IV. Ie ne trouue pas que Vatia fust trop mal-aduisé, vieil & cassé comme il estoit.

d'auoir choisi cette retraite, pour y a che-  
uer ses iours, & n'y penser faire autre  
chose que se bien traiter: Mais que la  
tranquilité depende de l'assiette, & des  
commoditez d'un lieu, ce n'est pas mon  
opinion: c'est l'esprit qui fait tout. I'en  
ay veu de bien melancholiques en des mai-  
sons bien plaisantes, & de bien occupez en  
des solitudes bien escartées.

V. Vous-vous trompez, si vous pensez  
estre mal, pource que vous n'estes point à  
la campagne: Et puis, pourquoy n'y estes-  
vous point? Enuoyez-nous vos pensées;  
quelque absence qu'il y ait: vous serez  
auecque vos amis, autant de fois, & si long  
temps qu'il vous plaira. Nous iouïssons  
mieux absents que presents de ce qu'il y a  
de plus doux en la communication. La  
presence nous rend delicats: & pource que  
quelquefois nous deuïsons, & nous prome-  
nons ensemble: quand nous sommes sepa-  
rez, nous ne pensons plus à ceux que nous  
venons de voir: & ce qui nous doit faire  
porter l'absence plus patiemment, c'est  
qu'en presence mesmes nous sommes le  
plus souuent absents. ConteZ la separation  
des nuits, les occupations diuerses, les estu-  
des particulieres, les allées & venuës aux  
champs, vous trouuerez que vous n'estes  
plus souuent auecque vostre ami,  
qu'il estoit dehors. L'ame n'est iamais

absente, elle void à toutes heures les plus esloignez. C'est avec elle qu'il faut posseder nos amis: & pource, soit que vous estudiez, soit que vous soyez à table, soit que vous vous promeniez, soyez continuellement avecque moy. Si les ames n'auoient la clef des champs, nous serions logez bien estroittement. Je vous voy, Lucilius: Je vous oy, & suis tellement avecque vous, que quand ie commence de vous escrire, il ne m'est pas aduis que ie doibue faire vne lettre, mais vn billet.



## EPISTRE LVI.

## ARGUMENT.

- I. Le silence n'est point entierement necessaire pour estudier.*
- II. La bonne conscience trouue le repos par tout.*
- III. L'occupation est le remede contre l'oïsiuete.*
- IV. Nos passions ne trouuent point de repos, mesme dans la solitude.*

V. Les menasses de la fortune ne trou-  
blent point le Sage.

I. JE meure, le Silence n'est pas si neces-  
saire pour estudier, comme on nous  
fait croire. Je suis icy en vn lieu où ie n'ay  
rien qu'une tempeste perpetuelle. Je suis  
logé au dessus des estuues. Imaginez-vous  
à cest heure toutes les sortes de bruits qui  
peuvent importuner les oreilles, quand les  
plus forts font leurs exercices, & iettent  
leurs mains chargées de plomb, quand ils  
ahannent, ou font semblant d'ahanner, ie  
es oy icindre: quand apres auoir retenu  
leur haine ils viennent à la laisser aller? L'en-  
tends leurs sifflements & leurs respirations  
mal-plaisantes: quand il se trouue quelque  
paraud de valet d'estuue, qui ne frotte pas  
comme il faut, ie luy entends sonner les  
epaules tantost d'une façon, tantost de  
autre, selon que la main qui le frappe est  
plus ou moins ouuerte. Et si là dessus ce-  
uy qui a la charge des pelotes, vient à les  
compter; & trouue qu'il luy en manque  
quelqu'une, toutes les autres tempestes ne  
ont rien aupres de la sienne, adioustez-y à  
cette heure quelque miserable, qui sentira  
saulx; vn qui sera surpris friponant quel-  
que chose, & quelque autre qui pensant  
voir bone voix se plaira de la faire reson-  
ner dans le bain. Mettes-y encore le bruit

## 284 LES EPISTRES

que fait l'eau, quand quelqu'un se jette tout d'un coup dans la cuue. Apres tout ce nombre de personnes, qui ne sçauroient que faire beaucoup de bruit, quand ils ne parleroient qu'à l'accoustumée. Figurez-vous un barbier, qui pour se faire remarquer parmy les autres, fait ouïr de fois à autre ie ne sçay quelle voix gresle & bruyante, & ne ferme iamais la bouche, sinon quand il arrache le poil des aisselles, & fait criere un autre pour luy. Parlons à ceste heure des crieurs de pastez, saussisses, tartelletes, & toute telle maniere de gents, qui vendent leurs marchādises chacun avecque la musique particuliere. Vous direz que parmy toute cette multitude de bruits si dissimulables, il faut que ie n'aye point d'oreilles, ou que ie sois de fer, de ne perdre point l'entendement, veu que Cryssippus, l'un de nos Docteurs, s'importunoit tellement de nostre salut, qu'il en estoit à la mort. Mais, ie vous iure que ie m'en soucie aussi peu de tout ce fremissement, que si i'oyois le flot ou la tombée d'une eau. Quoy que i'aye ouï dire qu'une autrefois une ville fut portée par ses habitās, du lieu où elle estoit en un autre, pour ne pouuoir endurer les cataractes du Nil : Ie ne me trouue point si diuertie d'un bruit que d'une parole. Le bruit n'emplit & ne frappe que les oreilles & la parole attire l'esprit, & l'emmele.

avecque soy. Au nombre des bruits qui ne me destournent point, ie mets les charrettes, coches & carrosses, vn mareschal logé chés moy, vn qui apprend à iouer de la trompette, & ne fait rien qui vaille. Vn son intermis aussi me fasche plus qu'un qui est continüé: mais ie me suis tellement accoustumé à tout cela, que quand i'orrais vn Comite criant apres sa chourme, qui ne rogue pas comme il faut, ie ne m'en troublerois pas.

II. Ie sçay contraindre mon esprit de penser à soy, sans se laisser emporter à ce qui est exterieur. Que le tintamarre du monde soit au dehors, pourueu qu'au dedans tout soit en paix: que le Desir & la Crainte ne disputent point: qu'il n'y ait point de noise entre l'Auarice & la Luxure, que l'une ne tourmente point l'autre: ie ne me soucie pas du reste. Que me seruiroit que là pour contre il y eust vn profond silence, & que les passios fissent du tumulte chez moy.

*Le repos de la nuit auoit tout assoupy.*

Cela n'est point: il n'y a point de repos que celuy qui vient de la Raison. La nuit n'oste point les ennuis: au contraire, elle les fait naistre, & ne guerit point nos inquietudes, mais leur donne seulement vne autre forme. Les songes de ceux qui dorment ne sont point moins turbulents, que les occupations de ceux qui sont esueillez. C'est en

la bonne conscience qu'est la vraye tranquillité. Voyez moy ces delicats, de qui le sommeil impose silence à toute vne maison, pour qui tout ce qu'il est de seruiteurs se ferment la bouche & suspendent les pas, s'ils approchent d'eux, de peur qu'en entendant quelque chose qui les trouble, ils soient parmy les sollicitudes dans leur lict, où ils se tournent tantost sur vn costé, tantost sur l'autre, & ne dormant que des yeux se font croire d'ouir ce qu'ils n'ont point oüy. Que pensez-vous qui en soit cause? Le bruit est dans leur ame. C'est-là qu'il faut mettre la paix, & faire cesser la sedition. Elle ne dort pas tousiours, quand le corps est assoupy : le repos est quelquefois ce qui la trouble.

III. C'est pourquoy quand nous sentons que la faineantise, impatiente de soy-mesme, nous donne de mauuaises intentions : il faut chercher de l'exercice, & s'occuper à quelque chose de loüable. Les grands Capitaines n'ont point de meilleur remede à la desobeissance des soldats, que de les tenir continuellement employez. Ceux qui ont tasche, n'ont iamais loisir de faire le mal. L'occupation est vne medecine indubitable aux maux de l'oisiueré.

IV. Ce n'est pas tousiours le desordre des affaires publiques qui nous conuie à la retraite. Quelque bonne mine que nous



affions, il y a bien souvent du dégoût, ou  
 le la peur pl<sup>9</sup> que d'autre chose. C'est pour-  
 quoy l'Ambition, qui n'est pas morte: mais  
 seulement lassée, ou desespérée de quelque  
 mauvais succez, nous vient retrouver en la  
 solitude & nous tourmente en nostre mai-  
 son comme à la court. I'en dis de mesme  
 de la Luxure. Il semble quelquefois qu'elle  
 se soit retirée, & cependant en ceste pro-  
 vision de frugalité mesmes, & au milieu de  
 l'épargne, monstrant qu'elle n'auoit pas  
 condamné les voluptez, mais seulement  
 en estoit ennuyée, elle les redemande. &  
 y replonge autant plus hardiment que  
 jamais, parce qu'elle pense le faire plus se-  
 cretement. Les vices qui paroissent, sont  
 moins d'agereux que les autres, & aux ma-  
 ladies mesme, c'est signe de guerison, quand  
 elles produisent leur malice en l'exterieur.  
 Mais l'Ambition, l'Auarice, & les autres  
 vices de l'ame ne sont plus à craindre, que  
 quand le desguisement y est si grand, & la  
 simulation si artificieuse, qu'on ne les ap-  
 perçoit point: Nous semblons estre en re-  
 pos: nous n'y sommes pas. Car si c'est à  
 son-escent que nous y sommes, si c'est  
 sans regret que nous auons sonné la retrai-  
 te, & prins congé des vanitez du monde,  
 les diuertissemens n'auront plus de lieu.  
 Que les hommes & les oiseaux chantent  
 ce qu'ils voudront: ils n'interrompront

point nos cogitations loüables, solides, & desia bien aſſeurees.

V. Ce n'est pas ſigne que nous auons encores l'eſprit ny bien ferme ny bien reduit à ſoy, quand nous dreſſons l'oreille au cry que nous oyons emmy la ruë. Ceste curioſité n'eſt point, qu'il n'y ait de la ſolicitude & de l'apprehenſion en l'interieur.

*Et me quem dudum, &c.*

Le premier eſt ſage, qui parmy les fleches qui ſiffent de toutes parts; parmy les efforts de deux peuples, qui ſont aux mains l'un contre l'autre, & dans les ruynes meſmes de ſa ville, qui bruit de tout coſté du fer ou de la flamme, demeure ſans ſ'effrayer. L'autre eſt vn mal-habile homme. Il ſeroit vaillant peut-eſtre, ſ'il n'auoit rien; mais de la peur qu'il a de perdre ſes biens, au moindre bruit qu'il oit il eſt en alarme; ſi quelqu'un parle, il penſe que c'eſt l'ennemy, qui luy vienne ſur les bras. Si quelque choſe branle, il eſt plus mort que viſ. Ses coffres le font poltron. Prenez-moy le premier venu de tous ceux que vo<sup>9</sup> iugez eſtre bien à leur aïſe, qui ſont mener tant de mulets, & de charrettes de bagage? vous trouuerez qu'il craint pour ce qu'il porte, & pour ce qui le ſuit. Voulez-vous connoître quand vous aurez la paix dans l'ame? Ce ſera quand quoy que vous oyiez, vous demeurerez ferme, & que les flateries, & les menaſſes

menasses & toutes confusions de voix, vous  
bruiront aux oreilles, sans que pour cela  
vous soyez distraict d'auecque vous. Et  
quoy donc ? ne vaut-il pas mieux estre  
hors de la feste, & de la tempeste ? Si fait :  
aussi ie m'en veux aller d'autre costé. Mais  
l'ay voulu sçauoir ce que c'estoit, & don-  
ner de l'exercice à ma patience. Quel be-  
soin est-il de me tourmenter dauantage,  
puis qu'Vlyse, qui auoit mesme affaire des  
Syrenes, eût si peu de peine à se garentir  
loy & les siens ?

EPISTRE LVII.

ARGUMENT.

*Il y a des passions naturelles, qui  
peuuent bien alterer le Sage, mais  
non luy faire peur.*

*C'est folie de craindre plus ou  
moins les choses qui ont pareille fin.*

*L'Ame, comme immortelle, ne  
peut estre offencée des incommoditez  
du corps.*

Comme ie m'ē voulu reuenir de Baïes  
à Naples, il ne me fallut point beau-  
coup prescher pour me persuader que la

mer estoit mauuaise, tant i'auois peu d'en-  
 tie de m'y remettre. Mais ie trouuay tant  
 de fanges par le chemin, que presque ie  
 puis dire que ie vins par eau. Ie couru ce  
 iour-là toute la fortune des Athletes.  
 I'eus l'huile en la campagne, & la poudre  
 sous la grotte de Naples. Il n'y a rien de si  
 long que ceste prison, ny de si obscur que  
 ces trous, qui au lieu de nous donner du  
 iour dans les tenebres, nous font voir les  
 tenebres mesmes. Au demeurant, on ne  
 gagneroit rien qu'il y fust clair, parce que  
 la poussiere y creue les yeux : vous sçauz  
 comme c'est chose importune & fascheuse  
 en lieu descouuert. Iugez ce que se peut  
 estre sous ceste cauerne, où la poudre se  
 tourbillonne en soy-mesme; Et n'ayant par  
 où sortir, retourne contre ceux qui la font  
 esmouuoir. Ie souffry tout ensemble deux  
 incommoditez contraires, En mesme iour,  
 & en mesme chemin, ie fus trauaillé de  
 fange & de poussiere; Et cependant ceste  
 obscurité mesme me donna du sujet de  
 m'entretenir. Il me fut aduis que ie receus  
 quelque coup en l'ame; Et quoy que ie  
 n'eusse point de peur, si ne peus-je faire que  
 l'ordure & la nouveauté d'une chose inac-  
 coustumée ne m'apportassent de l'altera-  
 tion. Ie ne veux pas à ceste heure parler de  
 moy, qui suis biē loin, d'une suffisance pas-  
 sable, tant s'en faut que i'en aye vne par-  
 faite : Mais ie vous diray que l'homme le

plus assuré du monde, & sur qui la Fortune aura le moins de iurisdiction, n'y scauroit passer que son esprit n'ayt quelque atteinte, & que le visage ne luy change de couleur. Il y a des choses, Lucilius, où toute la Vertu perdra sa force, & cederà, quelque résistance qu'il face, à l'aduertissement que Nature luy donne de sa mortalité: pour ce vous le verrez incontinent se refrongner, & fremir aux choses subites. Si de quelque haute falaise il regarde la mer en bas, il s'éblouira. Cela ne se doit pas appeller crainte: c'est vne affection naturelle, inexpugnable à tout discours de raison. De là vient qu'il se trouue assez de vaillans hommes estre prests à toutes occasions d'espan dre leur sang, qui cependant n'ont point le courage de regarder celui d'un autre. Les vns s'éuanouissent s'ils voyent vne playe qui vienne d'estre faite, les autres auront mal au cœur d'une qui sera desia vieille & purulente. Il s'en trouueroit mesme qui seroient plus hardis à receuoir vne espee qu'à la regarder. C'est pourquoy ie vous ay dit que ie n'eus point de peur, mais seulement quelque alteration.

II. Ie ne reus pas si tost la lumiere, que ie me sentis ie ne sçay comment resioüy, sans y penser, ny sans en auoir intention: & alors ie me mis à discourir en moy-mesme quelle follie c'estoit de craindre vne chose

plus ou moins que l'autre, puis que toutes ont vne pareille fin. Car, quelle difference faites-vous d'estre assommé de la cheute d'une montagne, ou d'une tour? Il n'y en a point: & toutesfois il s'en trouuera qui craindront cette ruine plus que l'autre, combien que toutes les deux nous fassent mourir également: mais c'est que l'apprehension considere plustost les causes que les effects. Vous pësez à ceste heure, que selon l'opinion des Stoïques, ie vueille dire que l'ame d'un homme accablé sous vne si grande pesanteur, demeure esparse dans ses membres, pour ne trouuer par où sortir. Ce n'est pas ce que ie veux faire: ie trouue de l'abus en ceste opinion. Car comme la flamme ne peut estre accablée, pource que elle eschappe autour de ce qui la presse: & que l'air, quelques coups qu'on luy donne de pointe ou de raille, n'est ny blessé ny coupé, mais se respand à l'entour de ce qui le fait retirer: ainsi l'Ame, qui est d'une substance plus simple & plus deliée que nulle autre, ne peut estre ny surprise ny esclafée dans le corps, mais par le benefice de sa nature subtile est poussée dehors par les choses mesmes qui la semblent accabler.

III. Comme la foudre, apres auoir fait vn grand esclair, & quelque ruine notable, s'en retourne par vn petit trou: l'ame tout de mes-

me, plus subtile que le feu passe par la plus dense partie du corps, & trouue de l'ouuerture assez pour eschapper. Toute la question est, si elle est immortelle. Cette doute vuidée, tenez pour assuré qu'il n'est point de genre de mort qui la puisse faire mourir: l'immortalité n'a point d'exception, & le privilege des choses eternelles, c'est qu'il n'y a rien qui les puisse offencer.



## EPISTRE LVIII.

## ARGUMENT.

- I. Diuers raisonnemens de l'Authneur, tirez de la Philosophie d'Aristote & de Platon.*
- II. Les choses que nous voyons, & que nous touchons, ne sont pas au nombre de celles qui ont estre, parce que elles finissent à chaque moment.*
- III. Que nostre Ame doit continuellement vacquer à la meditation de Dieu & non pas du monde.*
- IV. Pour viure longuement il faut quitter les voluptez.*
- V. Si la Vieillesse apporte un si grand*

## 274 LES EPISTRES

*dégoust qu'on doine desirer la mort  
en cét âge là.*

**I**E n'auois iamais tant recogneu la faute  
que nous auons de mots, comme i'ay fait  
aujourd'huy. Nous sommes tombez en  
propos de Platon : & là dessus il s'est offert  
vne infinité de choses qui auoient besoin  
de noms, & cependant n'en auoient point :  
& d'autres qui aux autres siecles en auoient  
eu, & par le degoust du nostre les auoient  
perdus. Je vous laisse à penser comme c'est  
chose supportable en vn belistre d'estre  
friand. Combien estimez-vous que dans  
Ennius & Arrius il y a de mots changez &  
gastez, puis qu'en Virgile mesme, que  
nous auons tous les iours entre les mains,  
il s'en trouue qu'on fait difficulté de rece-  
voir ? Si vous me demandez à quelle fin ie  
fais ce preambule, ie le vous diray. C'est  
que ie vous veux faire trouuer bon que  
i'vse du mot d'essence : aussi bien vueillez-  
vous, ou non, ie suis resolu d'en vser. Cice-  
ron est celuy qui l'a mis au monde. Je pense  
que vous ne voudrez pas meilleur tesmoi-  
gnage que le sien. Si vous en voulez vn plus  
recent, ie vous allegueray Fabianus, hom-  
me discret, elegant, & si curieux en l'esle-  
ction des paroles, que peut-estre il en est  
moins agreable. Car autrement, Lucilius,  
comme voudriez-vous que ie nommassé



vna, vne chose necessaire, qui comprend  
 la Nature & est le fondemēt de toutes cho-  
 ses: Dōnez donc vostre sauf-conduit à mon  
 mot d'essence: & cependant, quelque cōgé  
 que vous me donniez ie n'en vseray que le  
 moins qu'il me sera possible: & peut-estre  
 me contenteray-ie d'auoir eu congé d'en  
 vser. Le fruiēt de vostre bonté sera, que ie  
 sortiray d'un boubier, qui m'a fait dire  
 des iniures à nostre lāgue, de laquelle vous  
 cognoistrez encore mieux la misere, si ie  
 vous dis vne syllabe qu'il est impossible de  
 traduire. Demandez-vous qui elle est? C'est  
 6. Vous m'estimerez bien grossier, &  
 qu'il n'est rien si aisē que de l'interpreter,  
 par ce qui est. Mais ie trouue bien à dire de  
 l'un à l'autre. Premièrement ie suis con-  
 traint de mettre vn Verbe pour vn Nom.  
 Toutesfois, s'il me fait besoin, ie m'en ser-  
 uiray. Vn de mes amis, & fort sçauāt hom-  
 me, disoit aujourd'huy, que Platon le pré-  
 noit en six diuerses significations. Ie les  
 vous diray toutes, apres que ie vous auray  
 monstré qu'il y a vn Genre. Car pour ceste  
 heure nous cherchons ce premier Genre,  
 où toutes les Espèces sont cōme suspēduës,  
 d'où naist toute Diuisiō, & sous lequel tou-  
 tes choses sont comprises. Le moyen de le  
 trouuer, c'est de prendre toutes choses en  
 remontant, & de ceste façon nous arriue-  
 rōs à ce qui est le premier. L'homme est vne

## 296 LES EPISTRES

Espece, comme dit Aristote. Le cheual & le chien sont Espece; Il faut donc trouver quelque lieu qui leur soit commun à tous, & qui les comprenne sous soy. Que sera-ce ? Animal. Animal est donc le Genre de tout ce que ie viens de dire, d'un homme, d'un cheual, & d'un chien. Mais il y a des choses qui ont ame, & ne se peuvent nommer animaux. Car on tient que les semences & les arbres ont ame: aussi disons-nous qu'ils vivent, & qu'ils meurent. Les choses animées seront donc par dessus, & comprendront sous soy les Animaux & les Plantes. Mais il est des choses qui n'ont point d'ame, comme les pierres. Il faut donc trouver quelque chose plus generale que les animées, qui sera le corps, & dire qu'il est des corps animez, & d'autres inanimez. Mais encore il y a quelque chose au dessus : car nous disons qu'il est des choses corporelles, & d'autres incorporelles. D'où sera-ce donc que nous les tirerons ? De ce qu'assez improprement ie viens de nommer *ce qui est* ? Et voicy la division que nous en ferons. Ce qui est, est corporel, ou incorporel. C'est donc le premier, & le plus ancien Genre de tous les autres ; & s'il le faut ainsi dire, le Genre general. Les autres sont bien Genres ; mais ce sont Genres speciaux, comme l'homme se peut dire Genre. Car il y a sous soy les

# DE SENEQUE. 297

Especes des Nations; les Grecs, les Romains,  
 les Parthes : Les couleurs, blancs, noirs,  
 blonds. Il y a puis apres chaque particulier,  
 Caton, Ciceron, Lucrece. Ainsi donc entant  
 qu'il en contient d'autres sous soy, nous  
 l'appellons Genre, entant qu'il est contenu  
 sous un autre, nous disons qu'il est Espece.  
 Ce Genre, qui est general, n'a rien au dessus  
 de soy. C'est le principe des choses : tout  
 est sous luy. Les Stoïques le veulent faire  
 precéder par un autre, duquel ie m'en vay  
 parler, quand i'auray monstré qu'à bonne  
 raison j'ay donné le premier rang à ce  
 Genre dont i'ay fait mention, comme ayant  
 les bras assez larges pour tout comprendre.  
 Voicy la diuision que ie fais. Ce qui est,  
 est corporel, ou incorporel : il n'y a point de  
 troisieme. Des choses corporelles, les  
 vnes sont animées, & les autres inanimées.  
 Des animées les vnes ont esprit & ame, &  
 s'appellent animaux, & les autres n'ont  
 que l'ame seulement. Ou bien, les vnes ont  
 mouvement, marchent & passent, les autres  
 sont fichées en terre, qui prennent nourri-  
 ture & accroissement par des racines. De-  
 chef, des animaux les vns sont mortels,  
 & les autres immortels. Il y a quelques  
 Stoïques qui font certui-cy le premier  
 Genre, & ie m'en vay vous dire surquoy ils  
 se fondent. Ils disent qu'en Nature il y a  
 des choses qui sont, & d'autres qui ne sont

point. Du nōbre de celles qui ne sōt point, sont les Centaures, les Geās & telles autres choses, qui bien qu'elles n'ayent point de Substāce, sont touiesfois discernées par vne Forme que nostre imagination leur a fait voir.

I. Je reuiés à ceste heure à la promesse que ie vous ay faite, de vous dire la diuisiō que fait Platon de tout ce qui est au mōde en six sortes de choses. Premieremēt, il y a ce qui n'est ni visible ny touchable, ni perceptible par aucun sentiment, mais pource qu'il est Genre, il est seulemēt objet de l'esprit, comme l'homme en general ne se voit point, si fait bien en particulier, comme Ciceron & Caton. Vn animal est chose qui ne se voit point, mais vn chien & vn cheual, qui sont Especies, se voyēt. Platon met au second lieu les choses qui sont eminentes & releuées par dessus les autres, & appelle cela *estre par excellence*: comme *Poète* est vn nom cōmun à tous ceux qui se meslent de faire des vers; Et cependant entre les Grecs il ne s'entend aujourd'huy que d'vn. Quand vous oyez dire le Poète, pensez que c'est d'Homere qu'on parle. Qu'est-ce donc que nous pouuons dire estre vrayement par excellence? C'est Dieu, si grand & si puissant que tout est petit & foible aupres de luy. La troisieme sorte, est des choses de qui proprement on peut dire qu'elles sont. Elles sont

innombrables & hors de nostre veüe; & celles-là sont proprement le meuble de Platon. Il les appelle Idées, desquelles se fait, se prend, se forme tout ce que nous voyons au monde. elles sont immortelles, immuables & inuiolables. Je m'en vay vous dire que c'est qu'Idée, ou pour le moins ce que Platon dit que c'est. Idée est l'exemplaire eternal des choses qui se font naturellement. l'interpreteray ceste definition pour vous la faire mieux entendre. Je veux faire vostre pourtrait. Vous estes l'exemplaire de ma peinture, où mon esprit prend la Forme qu'il donne à son ouurage. Ainsi ce visage qui m'enseigne & qui m'instruit, & d'où ie prends mon imitation, est vne Idée. Nature a de ces exemplaires de choses, d'hommes, de poissons & d'arbres vn nombre infiny, sur lesquels elle prend tout ce qu'elle veut produire. La quatriesme sorte de choses, c'est ce qu'il appelle la Figure. Je vous diray que c'est: mais soyez attentif; & si vous trouuez la chose difficile, ne vous en prenez pas à moy, mais à Platon. Il n'y a point de subtilité qui ne donne de la peine. Je me suis tantost seruy de la similitude du peintre. Voulant pourtraire Virgile, il le regardoit. Le visage de Virgile estoit l'Idée, & le patrō de la besōgne qu'il alloit faire. Ce que le peintre tire de ceste Idée pour l'employer en son ouurage,

c'est la Figure. Demandez-vous quelle difference il y a? L'un est le patron, & l'autre la chose tirée sur le patron, & mise en la besongne. Le peintre en imite l'une, & fait l'autre. La face d'une statuë, c'est la Figure. La face du patron sur lequel le sculpteur a fait la statuë, c'est l'Idée. En voulez-vous une autre distinction? La Figure en est l'ouvrage & l'Idée hors de l'ouvrage, & non seulement hors de l'ouvrage, mais aussi devant l'ouvrage. La cinquième sorte est des choses qui sont communément. Celles-cy commencent de nous appartenir, comme les hommes, les bestes, & toutes choses. La sixième est de celles qui sont presque, mais non du tout, comme le Vuide, & le Temps.

II. Quant aux choses que nous voyons, & que nous touchons, Platon ne les met pas au nombre de ce qui est proprement: Car elles ont un flux perpétuel, & ne font que croistre & diminuer. Personne n'est en vieillesse, celui même qu'il estoit en jeunesse, ny au soir celui qu'il estoit au matin. Nos corps sont emportez comme l'eau d'une rivière: tout court avecque le temps. Il n'y a rien de permanent en ce que nous voyons; & tandis que ie sçay que tout change, ie suis changé moy-même. C'est ce que dit Heraclyte, Que jamais nous n'entrons deux fois en une même rivière. Elle a bien tousiours le même nom, mais

ce n'est plus l'eau qui y estoit. On ne s'aperçoit pas si bien de ce changement en vn homme qu'en vne riuere. Mais pourtant, nous ne laissons pas de couler aussi viste, & pource ie m'estonne de nostre folie, de faire tant de cas d'une chose si fugitiue comme le corps, & craindre de mourir vn iour, veu que tous les momens de nostre vie sont autant de morts de l'estat où nous estions auparauant. Auez-vous peur que ce qui se fait tous les iours se face vne fois? Ie vous ay parlé de l'homme, qui est vne matiere fluide, caduque & sujette à toute sorte d'inconueniens: mais parlons du monde. C'est vne chose eternelle, & inexpugnable à tout accident: Et cependant il est sujet à mutatiō, & ne demeure pas en vn estat Car encore qu'il continuë d'auoir toutes les choses qu'il a eues, il les a d'autre façon qu'il ne les auoit: ou bien elles vont d'un autre ordre. Me demandez-vous dequoy vous seruira ceste subtilité? De rien. Mais comme vn Graueur, qui a les yeux lassez de les auoir si longuement tenus sur sa besongne, les iette sur quelque autre chose, pour les soulager: ainsi deuons-nous quelquesfois nous relascher l'esprit, & le resjouir par quelque diuertissement. Toutesfois en ce diuertissement mesme, il ne faut pas estre du tout oisif. Vous y trouuerez dequoy faire vostre profit, pourueu que vous

y preniez garde. C'est chose que ie pratique ordinairement, & ne lis rié de si esloigné de la Philosophie, d'où ie ne tasche de tirer quelque chose & le cōuertir à mon vtilité. Que prédray-ie en ces discours que ie vies de faire, qui ne touchent en façon du mode à la reformation des mœurs? Quelle correction de mes vices trouueray-ie dans les Idées de Platon? Quelle discipline à mes passions? Si ie n'y treuve mieux, au moins y auray-ie appris, Que tous ces objets de nos sentimens; qui nous allument & nous irritent, n'ont point vne essence veritable, mais sont fantosmes, qui n'ont pris vn visage que pour vn temps. Il n'y a rien de stable ny de solide; et cependant nous ne laissons pas de les desirer comme perpetuelles, & comme les deuant posséder perpetuellement.

III. Nous auons vne foiblesse qui nous fait arrester à châque pas: c'est à la consideration de l'eternité qu'il faut enuoyer nos ames. Ce sont ces formes vniuerselles, eleuées au dessus de nous, qu'il leur faut faire admirer, & Dieu au milieu d'elles, donnant ordre à faire viure les choses, que pour le vice de la Matiere, il n'a peu faire immortelles, & remediand par sa preuoyance aux imperfections de ce qu'il a créé. L'ouurage du monde ne se maintient pas pour estre eternal (car il ne l'est pas) mais pour la



resistance que le soin de son conducteur fait à sa corruption. Les choses immortelles subsistent, mesmes sans qu'on les defende: les mortelles sont en la protection de celuy qui les a faictes, qui par sa vertu leur donne ce que la fragilité de leur Matiere leur a desnié.

IV. Ne faisons point de cas des choses qui sont de si peu de prix, que mesme on reuoque en doute si elles sont, & accompagnons ceste consideration d'une autre: C'est, que si Dieu, par sa prouidence fait viure le monde, qui n'est non plus immortel que l'homme, & le soustient parmy tant de choses qui l'ébranlent, nous auons de nostre costé quelque moyen de donner du respit à nostre vie, si nous-nous rendons maistres de nos voluptez, & les bannissons de nostre commerce, comme cause principale des incommoditez ordinaires que nous souffrons en nostre santé. Platon n'a yescu long temps, que par le soin qu'il eut de se conseruer. Car encore que naturellement il eust la complexion bonne, & que sa taille luy eust donné le nom qu'il auoit, ses voyages sur mer, & les fortunes qu'il auoit courües auoient beaucoup diminué de sa vigueur. Mais il se rangea sous vne abstinence si estroite, & se donna des loix si seueres en l'usage de tout ce qui solícite nos desirs qu'avec toute son indispositiõ il ne lais-

sa pas de bié enuieillir. Car ie croy que vo' sçauiez bien qu'il vesquit quatre vingts & vn an iustement, & qu'il deceda le iour mesme qu'il estoit né. Pour ceste obseruation, & pour ce qu'il auoit accompli le nombre le plus parfait de tous, qui est neuf fois neuf, les Mages qui fortuitement se trouuerent alors en Athenes, luy sacrifieret; comme l'estimans auoir eu quelque chose au dessus de la condition ordinaire de l'humanité. Mais ie pense que quand il eust vescu quelques iours moins, & qu'ils ne luy eussent point fait de Sacrifice, il ne s'en feust pas beaucoup soucié. Le bon regime & la sobrieté ne sont pas de peu d'importance à nous faire viure beaucoup. Ce n'est pas que la longue vie me semble chose qui doie estre beaucoup desirée: mais aussi ne suis-ie pas d'aduis de la refuser. Quand nous sommes gens de bien, nous auons du plaisir d'estre avecque nous.

V. Il faut donc vider ceste question, si on se doit degouster des extremités de la vieille sse, & laisser venir la mort au pas ordinaire, ou bien aller au deuant, & de sa main propre se la procurer. Ie ne say point beaucoup de difference entre craindre la mort, & l'attendre laschement. C'est vne yurognerie extreme apres que le vin est beu, de boire encore la lie: comme si on se faschoit qu'il demeurast quelque

chose dans le tonneau. Toutefois, c'est encore vne dispute, si la vieillesse est la lie de l'âge de l'homme. Car on peut dire que c'est ce qu'il y a de plus clair & de plus net, au moins quand l'entendement est encore sain, que les sens font bien leur office, & que le corps n'est ny si perclus, ny si cassé, qu'il ne se puisse remuer: aussi est il vray qu'il y a bien difference de viure longtemps, ou de mourir lentement. Mais si le corps est inutile à toutes fonctions, Pourquoi ne tireray-ie l'esprit d'une demeure, qui ne luy peut plus donner que de l'ennuy? Et peut-estre qu'il sera bon de le faire, vn peu deuant que l'occasion vous y conuie, de peur que quand il le vous faudra faire, vous n'en ayez pas le moyen. Car puis qu'il y a plus de danger à viure mal qu'à mourir tost, vn homme a bien peu de iugement, qui par le racourcissement de quelques iours n'éuit le hazard d'un si grand inconuenient qui luy peut arriuer. Vous n'en voyez gueres à qui deuant que mourir la vieillesse n'ait fait sentir quelque incommodité; Et pour le meilleur marché que nous en ayons, la vie nous est inutile, & ne nous sert non plus que si nous ne l'aimions point: Mais d'ailleurs, quelle cruauté fait vn homme de retrancher quelque portion de sa vie, encore qu'il sçache bien qu'elle ne doit pas durer eternellement?

Ne m'escoutez point à regret; comme si  
 defia ma parolle s'adressoit à vous: mais  
 comprenez bien ce que ie vous vay dire. Si  
 la vieillesse me laisse l'usage de moy-mes-  
 me, c'est à dire, de la partie que j'ay meil-  
 leure en moy; ie ne luy rompray point cō-  
 pagnie: mais si mon entendement se trou-  
 ble, si le iugement, & la memoire me dimi-  
 nuent, & en fin si elle m'ôte la vie, & ne me  
 laisse rien que l'ame, ie me dépescheray de  
 sortir d'un bastimēt qui s'en va choir. Pour  
 vne maladie dōt la guarison n'est point de-  
 sesperée, & qui ne m'incommode point  
 l'esprit, ie ne me tuërā point; aussi ne se-  
 ray-ie pour vne douleur. Mourir de ceste  
 façon, c'est estre vaincu. Toutefois, si la dou-  
 leur est incurable, & qu'il la faille souffrir  
 toute ma vie, ie deslogeray, non pour l'a-  
 mour d'elle, mais pource que par elle ie  
 suis inutile aux actions pour lesquelles ie  
 suis au monde. Il ne faut ny mourir ny vi-  
 ure pour la douleur. Il y a faute de courage  
 en l'un, & de iugement en l'autre. Mais  
 me laisse emporter à ce discours, qui me ser-  
 uira de payement pour vne autre-fois. Et  
 puis, comme pourroit mettre fin à sa vie ce  
 luy qui ne la peut mettre à sa lettre? Adieu  
 donc: ie m'assure que ie vous fais plus aui-  
 avecque cette parole, qu'avecque tout ce  
 que ie vous sçauois dire de la mort.



EPISTRE LIX.

ARGVMENT.

- I. *Difference de la Ioye & de la Volupté, suivant les Stoïques.*
- II. *Le Sage n'est iamais surpris.*
- III. *D'où vient que la Folie est presque inséparable de l'homme, & le moyen d'y remedier.*
- IV. *Qui doit estre appellé Sage.*
- V. *La vraye ioye ne se trouue point parmy les honneurs, & les plaisirs du monde.*
- VI. *Le Sage est tousiours content.*

**V**Ostre lettre m'a bien donné de la volupté : Trouuez bon que i'vse les termes du peuple, & ne le prenez pas comme les Stoïques. La Volupté, selonc leur doctrine, est vice, ie l'accorde. Mais si est-ce vne parolle que nous employons ordinairement, quand nous voulons dire que l'ame est en quelque agreable disposition. Ie sçay bien aussi que prenant les choses comme nous les prenons, la Volupté est vne chose deshoneste, & que

la Ioye à parler proprement, n'appartient  
qu'au Sage seul, parce que c'est le rechauffement d'une ame assurée en sa vertu propre, & en son propre bien. Toutefois nous disons ordinairement, que nous avons bien peu de la ioye que nostre ami soit pourueu de quelque Estat, qu'il soit marié, que sa femme soit accouchée. Et toutefois sont si peu de ioyes, que souuent ce sont contraire commencemens d'ennuis qui doiuent auenir. La ioye a ces qualités si inseparablement avec elle, qu'elle ne cesse, & jamais ne se change en son contraire. Quand donc Virgile *les mauvaises ioyes de l'ame*, il s'accorde à la beauté des parolles, plus qu'il ne cherche la propriété. Car il n'est point de mauvaise ioye. Il a donné ce nom aux voluptez, & s'est fort bien exprimé: car il a voulu signifier des hommes ioyeux de leur mal. Quoy qu'il en soit, ce n'est point la cause que j'ay dit que vostre letre m'a donné bien de la volupté. Car encore qu'un mal-habil'-homme se puisse bien relier pour un iuste sujet: toutefois pource que son affection est desreglée, & qui en tout moment est capable de mutation. Elle ne pelle vne volupté sans compas, ny mesure que l'opinion d'un faux bien luy fait auoir. Mais pour venir à mon propos, il faut que ie vous die ce qui m'a contenté en vous

etre ; c'est que vous estes maistre de vo-  
 tre discours. Il ne vous esleue, ny vous  
 importe que iusques où vous auez resolu  
 aller. Il en est assez, qui pour mettre vn  
 mot qui les charouille, écriront des choses  
 quoy ils n'auront point pensé. Vous n'en  
 fites pas de mesme. Vous n'écriuez rien  
 qui ne soit bien joint, & qui ne se rapporte  
 vostre suiet. Vous dites autant qu'il vous  
 lait : & toutefois vostre discours a encore  
 plus de substance que de parolles. C'est vn  
 simoignage de quelque suffisance plus  
 grande, & qu'en vostre ame il n'y a rien de  
 perflu, ny de bouffi. I'y trouue des trans-  
 fusions, ny trop hardies, ny de mauuaise  
 grace, comme celles à qui l'usage a desia  
 baillé leur passe-port. I'y trouue aussi des  
 figures, desquelles ceux qui nous deffen-  
 dent l'usage, & ne les permettent qu'en  
 certains lieux, ne sont pas sçauans en la lecture des  
 anciens. Car encore qu'ils ne cherchassent  
 tant de recommandation par vne ele-  
 uance plausible, comme par vn simple re-  
 cital des choses, & par vne demonstration  
 poignée de tout artifice, si eût-ce que vous  
 voyez que des paraboles en leurs escripts.  
 Il est vray qu'elles ne nous sont pas neces-  
 saires, pour le suiet que les Poëtes en vsent :  
 mais pour fortifier la foiblesse de ceux que  
 nous voulons instruire, & leur représenter  
 les choses si naïfvement, qu'ils pensent

plurost les voir que les ouir. Je me plais fort à lire Sextius : c'est vn esprit vif, qui en sa Philosophie a les parolles Grecques, & les fait Romaines. I'y prouue vne Figure, qui me contente fort. Il dit qu'en vne armee, quand de toutes pars on se doute des ennemis, on la fait marcher en forme quarrée, & que tout de mesmes le Sage doit tenir de tous costez les Vertus en bataille, affin qu'il ne luy puisse venir aucun effort sur les bras, qu'elles ne se trouuent prestes à la deffence, & sans tumulte, respondent au commandement qui leur sera fait. Il adiouste que cét ordre que donnent les grandes Capitaines en leurs troupes, de les disposer en sorte, qu'en mesme temps vne parolle soit portee par tout, nous est d'autant plus necessaire, que bien souuent ils apprehendent sans occasion, & sont plus assurez au chemin qui leur est le plus suspect. Mais on est la Folie, la peur y est perpetuelle, l'est pouuante y est, deuant comme derriere, main droicte comme à main gauche. Les perils la suivent, & la precedent. Elle se fionne de tout, parce qu'elle ne pouruoir rien, & prend l'alarme de ceux mesmes qui viennent à la deffence, pour ne les se- uoir distinguer de ses ennemis.

II. Vn homme sage est tousiours en ceruell. De quelque costé qu'on l'attaque, on ne trouue iamais que l'espec à la main. Que



Fortune vienne quand il luy plaira, qu'elle luy oste ses biens: qu'elle enuoye sa femme & ses enfans au tombeau: qu'elle luy face recevoir des affronts, & l'afflige en sa personne de toutes les douleurs qu'il est possible de sentir, il n'en fera pas vn pas en arriere. Au contraire, avec vne assurance au visage, qui tesmoignera celle du cœur il marchera vers elle, & sera plustost aux mains qu'elle n'aura fait semblant de s'approcher. Nous auons beaucoup de choses qui nous reienent, beaucoup qui nous affoiblissent. Il y a long-temps que nous sommes sales: il est mal-aisé de nous nettoyer: Ce ne sont point taches ordinaires que les nostres: elles sont à l'huile.

III. Je m'en vay proposer vne question que ie dispute ordinairement en moy-mesme; D'où vient que la Folie est si opiniatement attachée avec nous, que presque elle est inseparable. Premièrement, c'est que nous n'apportons pas le courage qu'il faut à la repousser, & recherchons nostre mal d'une façon, qu'il semble que nous ayons peur de le trouuer. Secondement, nous ne croyons pas à bon-escent aux receptes que nous ont donné les hommes sages, & ne leur ouurons pas l'estomach: Mais comme en choses qui ne nous touchent gueres, pensons auoir assés fait quand nous les auons regardez par dessus. Mais

aussi cōme pourroit vn homme apprendre à faire la guerre aux vices, veu qu'il ne peut vacquer aux choses loüables, qu'autant que les vices ne le tiennent point occupé? Nous ne mettons iamaïs la main au fonds; il nous suffit d'escumer le dessus; Et pensons faire tort à nos autres affaires, si nous prenons quelque heure, pour apprendre à nous faire gens de bien. Le principal empeschemēt que nous ayons, c'est que legèrement, & auecque peu de suiet nous entrons en bōne opinion de nostre merite. Si quelqu'un nous dit que nous sommes honnestes gens, que nous auons bon iugement, & bonne conscience, nous nous y accordons tout aussi-tost; & ne nous contentons pas d'une loüange où il y ait de l'apparence: mais quoy que la flatterie nous amasse impudemment à nos oreilles, nous le recevons comme chose qui nous appartient. Nous sçauons bien que nous ne sommes ny si bons & si sages comme on nous veut faire accroire; mais cependant nous ne donnons iamaïs de dementi là dessus; & qui pis est, sommes tellement aueuglez de l'amour de nous-mesmes, qu'il n'y a rien de quoy plus volontiers nous nous ayons loüer, que de ce qui est directement contraire à ce que nous faisons. Sommes nous cruels? nous voulons qu'on propose nostre humanité. Viuons nous de rapines? nous voulons

voulons qu'on die que nous donnons tout.  
 Sommes nous tousiours, ou dans vn cabaret, ou dans vn bordeau? nous voulõs qu'on face cas de nostre Contenance; Et de là viét que parce que nous croyons estre les plus gens de bien du monde, nous ne pensons nullement à nous amender. Alexandre, comme il faisoit la guerre aux Indes, & saccageoit des peuples qui n'estoient pas seulement cogneus de leurs voisins, faisant le tour d'une ville qu'il assiegeoit, pour reconnoistre l'endroit le plus foible de la muraille, il fut blessé d'un coup de fleche: toutefois il ne laissa point de continuer. Mais à quelque temps de là cõme la playe se refroidissoit, pource que le sang ne couroit plus, elle commença à luy douloir à bon-escent. Estant donc contraint de se reposer, Tout le monde, dit-il, me iure que ie suis fils de Iupiter, mais cette blessure me fait bien connoistre que ie suis homme. faisons en de mesme: & quand on nous blâmera, selon la mesure de nos qualitez, nous, Vous me voulez faire accroire que ie suis vn suffisant homme: mais ie voy biẽ combien ie recherche de choses inutiles, & combien i'en desire, qui feroient ma ruine, si ie les auois. Les bestes mesmes ont plus de iugement que ie n'en ay. La faim & la soif sont la mesure de leur manger, & de leur boire, & ie ne sçay point encore com-

bien il faut que ie mange & boiue pour me remplir.

IV. Voulez-vous à ceste heure que ie vous monstre que ie ne suis pas sage? Le Sage est celuy qui plein de ioye au cœur & au visage, vuide de toute apprehension & de tumulte, est aussi content de sa condition, comme les Dieux sont de la leur. Examinez-vous à ceste heure vous-mesme, si vous n'avez ennuy quelconque qui vous trouble, si vous n'avez point d'esperance qui vous donne des inquietudes : si iour & nuit vostre ame est en pareille affiette, tous-jours releuée, & tousiours agreable à soy-mesme. Vous pouuez dire que vous estes arriué iusques où la felicité de l'homme peut aller.

V. Mais si de toutes parts vous recherchez toutes sortes de voluptez, faites compte que vous avez aussi peu de sagesse que de ioye. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous vous abusez si parmy les richesses vous vous promettez d'y paruenir. Vous cherchez le contentement parmy les sollicitudes, quand vous le cherchez parmy les honneurs. Vous demandez des fleurs en vne plante qui ne produit que des espines. La ioye est le souhair general de tout le monde : mais le moyen d'en auoir vne grande & permanente, personne ne le sçait. L'vn la cherche en la dissolution des se-

stins, & en la superfluité des despences : l'autre en la vanité des estats, & d'auoir tout le peuple d'une ville à sa queue : L'autre aux bonnes graces de la maistresse, & l'autre en l'ostentation des sciences, qui ne guerissent de rien. Toute ceste maniere de gens se laissent trôper à l'apparence de leurs passe-temps fugitifs & perissables, comme les yuëgnés au vin, qui pour une plaisante humeur qui ne dure qu'une heure, leur dōne des douleurs qui les accompagnent toute leur vie; Ou cōme les Ambitieux aux acclamations fauorables d'une multitude, qui leur ont cousté beaucoup iusques à ceste heure, & leur doiuent encore plus couster à l'aduenir. Souuenez-vous donc que l'effect de la Sagesse, c'est vn contentement tousiours égal à soy-mesme, & que nul accident n'est capable de diminuer. L'esprit du Sage est comme l'estat du monde: dessus de la Lune le beau temps y est perpetuel.

VI. Vous sçauiez donc à ceste heure quelle occasion vous auez, de vouloir estre Sage; pource que le Sage n'est iamais sans contentement. Ce contentement ne luy vient que de ce qu'il sçait bien qu'il est hōme de bien. Il faut estre iuste: il faut estre magnanime: il faut estre temperant: autrement il n'y a moyen d'estre ioyeux. Et quoy donc, les fols & les mēschās ne se resiouissent ils

point? non plus que des lions quand ils ont trouué quelque-proye. Apres que ces miserables route la nuit & se sont lassez de vin & de femmes, & se sont rendus aux voluptez par impuissance d'y fournir, ils s'escrient alors

*Namque ut supremam falsa inter gaudia noctem,*

*Egerimus nostri.*

Tous gés débauchez passent la nuit en de fausles ioyes, & comme s'ils n'en deuoient iamais passer d'autre. Ceste ioye que goûtent les Dieux, & ceux qui les imitent, n'a iamais d'intermission ny de fin. Elle en auroit si elle estoit mendié d'ailleurs. Mais pource qu'elle naist en eux-mesmes, elle ne dépend point d'une puissance estrangere. La Fortune n'oste point ce qu'elle n'a point donné.



## EPISTRE LX.

### ARGUMENT.

- I. Il blasme les vœux que les parens font pour leurs enfans.

## II. Contre la Gourmandise &amp; la somptuosité des festins.

I. **I**E me plains, ie dispute, ie me mets en colere. Encore vous desirez ce que vostre nourrice, vostre precepteur, ou vostre mere vous ont desiré. Vous ne iugez pas encore combien ils vous ont desiré de mal. O que les vœux de ceux qui nous aiment nous sont contraires, & principalement quand le succès en est comme ils le souhaitent ! Le ne m'estonne pas si d'un bout à l'autre nostre vie est pleine de miseres. Nous croissons entre les maledictions de nosperes & de nos meres.

II. Vne fois en nostre vie parlons aux Dieux, sans leur rien demander. Iusques à quand sommes-nous resolu de les importuner, comme si nous n'auions dequoy nous nourrir ? Ne ferons-nous iamais autre mestier que semer les champs de toute vne contrée ? Quand serons-nous lassiez de tant de moissons ? Iusques à quand sera-ce qu'une infiniré de barques iront aux Provinces estrangeres, chercher la prouision d'une seule table ? Peu d'arpens de terre fournisset de la pasture pour vn bœuf. Vne forest donne à viure à plusieurs elephans ; Et l'homme pour sa nourriture bié à peine se contente de la terre & de la mer ? Et quoy dōc ? dirons-nous que la Nature, qui nous

a fait le corps si perit , nous ait donné des ventres insatiables , afin que les animaux les plus vastes, & les plus voraces qui soient au monde , nous cedent la gloire de gourmander? Nullement. Que pensez-vous qu'il faille pour contéter Nature? Elle est saouée de peu de chose. C'est l'Ambition qui nous fait despendre, & non point la faim. Mettons donc, comme Saluste, ces hommes qui se font esclaves de leur bouche, au nombre des bestes, & quelques-vns encore, non au nombre des bestes, mais au nombre des morts. Vser de foy, c'est ce qui se doit appeller viure. Ceux qui se cachent, sont en leur maison en vn cercueil. Vous pouvez faire ceste inscription en vn marbre au dessus de leur porte. Ils sont morts avant que mourir.



## EPISTRE LXI.

## ARGUMENT.

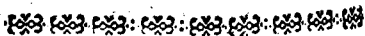
- I. Nous devons penser à bien viure en ieunesse, & à bien mourir en vieillesse.
- II. Le Sage n'apporte aucune resistance à la mort, puis qu'elle doit necessairement arriuer.



I. Il est temps d'auoir de meilleures volontez à l'aduenir que nous n'auons eu par le passé. Quant à moy, à ceste heure que ie suis vieil, tout le soin que i'ay, c'est de faire cognoistre que ie ne veux plus ce que ie voulois quand i'estois ieune. Je donne les iours & les nuits à ceste meditation. Toute l'estude que ie fais, & toute la besongne où ie m'occupe, c'est à mettre vne fin aux affections vicieuses, auxquelles ie me suis laissé conduire par cy-deuant. Je tasche de faire en sorte que le iour où ie suis, me tienne lieu de toute ma vie. Je ne le prens pas pourtant comme le dernier, mais comme le pouuant estre. A ceste heure mesme que ie vous escriis, ie me tiens en estar, cōme si la mort me deuoit appeller. Je suis tousiours prest de partir; & le peu de soin que i'ay cōbié ie dois viure est occasiō que ie vy content. Autrefois i'ay pensé à bien viure: à ceste heure ie pense à bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir sans regret.

II. Donnez ordre que s'il est possible, vous ne fassiez iamais rien contre vostre gré. Tout ce qui doit estre, sera. La necessité n'est que pour celuy qui repugne. Il n'y en a point pour celuy qui consent. Je veux dire que quiconque volontairement obéit à ce qu'on luy commande, esuite ce qu'il y a d'insupportable en la seruitude,

qui est de faire ce qu'on ne veut pas. Il n'y a point de misere à faire vne chose par commandement: oüy bien à la faire par contrainte. Reglons donc nostre ame d'une façon, que s'il faut que quelque chose aduienne, nous nous y accordions aussi tost: & sur tout, que le souuenir de sortir du monde ne nous afflige point. Il se faut preparer à mourir premier qu'à viure. Si nous n'estions insatiables, nous auons des provisions assez pour la vie. Mais tousiours il nous semble & tousiours nous semblera qu'il nous manque quelque chose. Les ans ny les iours ne font point la longue vie, mais la bonne disposition de l'esprit. Pour moy, Lucilius, ie me contente, quand la mort voudra que ie parte, ie ne respondray point que ie n'aye pas assez vescu.



## EPISTRE LXII.

## ARGUMENT.

*I. Le Sage n'est iamais occupé, parce qu'il ne s'attache point aux choses, il s'y preste.*

*II. Celuy a tout, qui mesprise tout.*

**I.** C'Est vne moquerie de dire que les occupations nous empeschent d'estu-

dier. Nous faisons la plus part semblant d'auoir des affaires. Ceux qui en ont les augmentent, & ceux qui n'en ont point sont en peine d'en trouuer. Pour moy, Lucilius, ie suis de loisir, & en quelque part que ie sois ie suis à moy. Je me preste aux choses, mais ie ne m'y attasche pas, ny ne cherehe point les occasions de perdre le temps. Je me dōne par tout de l'entretien, & tousiours occupe mon esprit à quelque meditation qui me puisse apporter quelque profit. Pour estre avecque mes amis, ie ne suis pas moins avecque moy. Bien souuent, ou pour faire vn office, ou pour quelque autre occasion, ie me trouue en des compagnies où ie ne suis pas. L'enuoye mon esprit à la communication de quelque homme de bien, en quelque lieu qu'il soit, & de quelque siecle qu'il ait esté. Je ne vay en part, où ie ne mene Demetrius avecque moy. C'est le meilleur homme qui soit au monde. Aussi quelque nud qu'il soit, ie quitte ceux qui sont conuerts de clinquants, pour m'entretenir avecque luy. Je ne le regarde iamais qu'avec admiration. Mais comme feroit-il possible autrement? Je vois qu'il ne luy manque rien.

II. Quelque autre que luy pourroit bien tout mespriser. Mais d'auoir tout, c'est vne richesse qui ne se trouue qu'en luy seul. Le plus court chemin d'auoir des biens, c'est

de les mespriser. Quant à Demetrius, il ne vit pas comme les mesprisant : mais comme les ayant baillé aux autres pour en user.



## EPISTRE LXIII.

## ARGUMENT.

*I. Qu'il ne faut pas s'affliger de mesurement en la mort d'un amy.*

*II. Le pleurer excessif est plustost marque de gravité, & de vouloir estre estimé affligé, que d'une vraye amitié.*

*III. Le Temps est un remede aux ennuyx, que la Raison n'a peu guerir.*

*IV. Senèque se blasme soy-mesme de s'estre laissé vaincre à la douleur, en la mort d'Anneus Serenus.*

**L.** VOUS vous affligez de la mort de vostre amy Flaccus. Mais si faut-il que vostre douleur ait des bornes. Je sçay bien que vous ferez mieux de ne vous en fascher du tout point. Toutefois, c'est chose que ie ne m'ose promettre de vous, parce que ceste resolutiõ est d'un homme plus ferme, & plus releué sur la Fortune que vous n'estes. Je ne dis pas que cét accident n'eust touché le plus sage qui soit au monde.

de : mais il n'eût fait que le toucher. Pour nous, nous faisons beaucoup, quand n'ayant pas de la force assez, pour ne pleurer point, nous en auons assez pour ne pleurer que de mesure. Puis qu'il est impossible qu'on n'ait de l'eau dans les yeux en la perte d'un amy, pour le moins il n'y faut pas auoir des riuieres ; il faut qu'il sorte des larmes, mais non pas la bonde. Ne pensez point que ma lettre soit trop rigoureuse, veu que le plus grád des Poëtes Grecs, veut que tout dueil s'acheue en vn iour ; & remarque mesme, que Niobe, vne des plus desolees femmes qui fust iamais, n'oublia point de manger en son affliction.

II. Voulez-vous sçauoir d'où viennent tant de lamentations, & de gémissements desineurez ? Nous voulons prouuer que nous sommes extremement ennuyez de la perte que nous auons faite, & ne nous lachons pas tant à la douleur pour la douleur mesme, comme pour donner opinion que nous en auons beaucoup. Nous ne sommes point tristes pour nous, mais pour autrui. Nos douleurs ont leur vanité, comme nos autres actions. Et quoy donc ? ne me souuendray-je point de mon amy ? La memoire que vous en aurez, ne sera gueres lōgue, si vous la bornez à vostre douleur. Vous estes bien triste & bien rechainé. Mais vo<sup>s</sup> ne laisserez pas de rire au premier suiet

qui s'en presentera. Je ne vous remets point à ceste longueur du temps, qui cicatrise toutes playes, & rend les plus desolez capables de consolation. Je vous dy que vous ne ferez pas si tost diuertir que vous ne perdiez ce que vous auez de triste en l'imagination. Vous gardez à ceste heure vostre douleur: Soyés y si vigilât que vo' voudrés, il faut qu'elle eschape, & sa violéce mesme fera ce qui la fera moins durer. Trouuons moyen que la souuenâce de ceux que nous auons perdus nous soit agreable. Il n'y a personne qui se represente volontiers vne chose qui le fasche. Toutesfois, s'il ne se peut faire que nous voyans priuez à iamais des personnes qui nous estoient chers, nous nous en ramenteuons la perte sans quelque amertume. Faisons, s'il est possible, qu'en ceste amertume mesme il y ayt quelque douceur. Car, comme souloit dire Attalus, la memoire des amis nous est agreable, comme l'austerité du vin vieil, ou comme vne douce aigreur en vne pomme. Mais en fin le temps en oste ce qu'il y a de rude, & ne nous en laisse que le plaisir tout pur. Si nous le croyons, nous mangeons du sucre & des confitures, quand nous nous ramenteuons nos amis qui se portent bien. Mais en la memoire de ceux qui sont morts, on ne peut, à son aduis, se resioir sans s'affliger. Or qui est-ce qui ne sçait point que les

choses acres & mordicantes excitent l'appetit? Quant à moy ie ne suis pas de son opinion. La souuenance de mes amis decedez m'est toute douce. Ie n'y trouue rien d'aigre, ny rien d'amer. Quand ie les ay, ie pense les pouuoir prendre. Quand ie les perds, ie pense les auoir encore. Vous estes homme raisonnable, Lucilius, Iugez de ce faict comme vous deuez. Ne soyez point ingrat d'un biẽ que la Fortune vous a fait. Elle vous a osté vn amy, mais elle vous l'auoit donné. Ceste incertitude de ne sçauoir combien nous deuons iouir de nos amis, nous doit faire iouir plus auidement. Representons-nous combien de fois nous les laissons pour aller en quelque lōg voyage; combien demeurant en mesme lieu, nous auons passé de iours sans les voir, & nous trouuerons que quand ils viuoient ils n'estoient pas si souuent en nostre compagnie comme à ceste heure qu'ils sont morts. Mais comme est-il possible de ne se mouuer point de ceux qui pleurent desesperément leurs amis, apres les auoir possedez nonchalamment, & ne les ayment qu'apres les auoir perdus? La peur qu'ils ont qu'on reuoque en doute s'ils ont aimé, parce qu'ils n'en ont iamais fait preuue, les fait pleurer de ceste façon. Ils attendent bien tard à faire paroistre leur affection. Si nous auons d'autres amis, nous leur faisons tort

de penser qu'il n'y ait pas en eux dequoy se  
 consoler de celuy que nous auons perdu. Si  
 nous n'en auōs point, no<sup>s</sup> auons plus à nous  
 plaindre de no<sup>s</sup> que de la Fortune. Elle nous  
 a osté vn amy, & nous n'en auōs point fait  
 du tout. Et puis qui n'a eu qu'un amy, n'en a  
 point eu. Si quelqu'un, à qui on auroit déro-  
 bé son marteau, s'amusoit à le pleurer, au lieu  
 de chercher dequoy se couvrir les espaules,  
 & se parer du froid; ne diriez-vo<sup>s</sup> pas qu'il  
 n'auroit point d'entendement? Vous aurez  
 mis en terre vn hōme que vo<sup>s</sup> aymiez: le re-  
 mede est d'en aimer vn autre: vous aurez  
 moins de peine à refaire vn amy, qu'à le  
 pleurer. III. Je sçay que ce que ie vous vay  
 dire, est en la bouche de tout le mōde: mais  
 pour cela ie ne laisseray pas de l'alleguer.  
 Le Temps est le remede indubitable des en-  
 nuis que la Raison ne peut guerir. La plus  
 vilaine fin qu'un hōme de iugement scan-  
 roit mettre à ses larmes, c'est la lassitude de  
 pleurer. Laissez la douleur, plustost que  
 la douleur vous laisse; & de bōne-heure ces-  
 sez de faire vne chose que vous ne pou-  
 vez continuer long-temps, quelque volon-  
 té que vous en ayez. Nos peres qui bai-  
 loient vn an aux femmes pour pleurer, ne  
 vouloient pas qu'elles pleurassent tout du  
 long de l'annee: mais leur deffendoient de  
 pleurer plus d'un an. Quant aux hommes,  
 les loix ne leur en donnent point de terme,  
 pource qu'ils ne le peuuent si peu faire, que



touſiours il n'y aille de leur honneur; & encore avecque cette fragilité des femmes, laquelle eſt-ce de toutes celles qui s'attachent à leurs maris morts, & qui ſe vueillent ietter dans la foſſe, de qui les larmes ayent continué iuſqu'au bout du premier mois? Il n'y a rien qui nous attriſte ſi toſt que la douleur. Quand elle eſt recente, il ſe trouue quelques gents qui la conſolent; mais quand elle eſt vieille, le monde ſ'en mocque, & iuſtement. Car il y a de la ſimulation, ou de la folie.

IV. Je ſçay bien, quoy que ie vous écrive, que iamais homme ne fut inſolable, comme ie fus en la mort d'Anneus Serenus, & qu'à mon grand regret on me met entre les exēples de ceux que la douleur a vaincus. Toutefois aujourd'huy ie condamne ma faute, & reconnois bien que ceſte affliction ſi démeſuree venoit de ce que iamais ie ne m'eſtois représenté qu'il pouuoit mourir deuant moy. Tout ce que ie m'imaginois, c'eſtoit qu'il eſtoit bien plus ieune que ie n'eſtois. Et comme ſi les deſtins euſſent conté les âges, ie ne doutois point que ie n'allaiſſe au tombeau premier que luy. Le remede à cēt inconuenient, c'eſt d'auoir touſiours ceſte conſideration deuant les yeux, Que nous ſommes mortels, & que nous n'auons rien qui ne le ſoit. Je deuois dire alors, Serenus eſt plus ieune que moy; qu'importe, il doit mourir apres

moy, mais il peut mourir deuant. A faute de m'estre préparé de ceste façon, la Fortune m'a surpris & m'a dōné ceste seconfie qui m'a pensé faire choir. A ceste heure ie n'ay iamais autre meditation en l'ame que la necessité de quitter le monde, & l'incertitude à quelle heure, & par quelle porte il en faudra sortir. Tout ce qui peut arriuer quelquefois peut arriuer auourd'huy. Pensons donc, Lucilius, que nous irons bien tost nous-mesmes là où nous auons regret qu'il soit allé, & peut-estre, si selon l'opinion des Sages, il y a quelque vie qui nous reçoie au partir de celle-cy : celui que nous pensons estre mort n'a fait que nous preceder.



## EPISTRE LXIV.

## ARGVMENT.

- I. Les preceptes de la Philosophie bien entendus sont des remedes aux maladies de l'Ame.*
- II. Il faut honorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien viure.*

**V**ous fustes hier avecque nous. Si vous n'y auiez esté ny plustost ny plus sou-

uent vous auriez sujet de vous plaindre.  
 C'est pourquoy i'ay dit avecque nous : car  
 avecque moy, vous y estes perpetuellemēt.  
 Il m'estoit suruenue quelques amis, pour les-  
 quels il falloit faire vn peu plus de fumee  
 que de coustume, non toutesfois tant com-  
 me celle des grandes cuisines, qui met les  
 sētinelles d'vne ville en alarme; mais assez  
 pour faire conoistre que i'auois des hostes.  
 Nous parlâmes de beaucoup de choses,  
 comme font des amis qui mangent ensem-  
 ble: mais d'vn propos nous passions à l'au-  
 tre, sans en continuer vn iusqu'à la fin.  
 Apres cela nous nous mîmes à lire dans  
 Q. Sextius le Pere. Sans mētir, ie trouue que  
 c'est vn grand homme, & Stoïque, quoy  
 qu'il y en ait qui ne le veulent pas auoier,  
 Bon Dieu, que ie le trouue nerueux ! que ie  
 le trouue releué ! les escrits des autres Phi-  
 losophes ne sont pas de mesme. Toute leur  
 recōmandation vient du nom de leur mai-  
 stre ; au demeurant ouurez - les, vous n'y  
 trouuerez pas vne goutte de sang. Ils pro-  
 posent, ils disputent, ils cherchent des sub-  
 tilitez ; mais au partir de là, vous en sortez  
 avec si peu de resolution que vous en auez  
 apporté. Mais de Sextius, vous n'en sçau-  
 riez si peu lire, que tout aussi-tost vous ne  
 disiez, Il a de la vie ; il a de la vigueur : il est  
 libre : il est au dessus de l'homme : c'est à  
 ceste heure que ie me sens du courage & de

la force. Quant à moy, ie vous confesse-  
ray librement, qu'en quelque posture que  
soit mon ame, ie n'ay pas si tost commencé  
de le lire, qu'il ne me prenne envie de pro-  
uocquer tout ce qu'il y a de mal-heur au  
monde, & de faire vn appel à la Fortune  
mesme. Ie pense estre en la place de cestoy-  
cy, qui dans Virgile demande vn suiet de  
faire paroistre sa valeur.

*Spumantem que dari pecora inter inertia vati*

*Optat apru, aut fuluū descēdere mōre leuū.*

Il faut que i'aye ou de l'occupation à ma  
valeur, ou de l'exercice à ma patience. Car  
entre autres choses, Sextus a cela de par-  
ticulier que vous montrant combien est  
grande la felicité qu'il vo<sup>s</sup> propose, par mes-  
me moyen il vous fait connoistre qu'il n'est  
point impossible d'y paruenir. Il la vous  
fait voir en vn lieu haut, mais accessible à  
qui se vouldra mettre en chemin. La Verité  
mesme fera que ses contentemens vous  
sembleront des miracles, & cependant  
vous ne desesperez point de les auoir. Il  
faut auouer qu'il n'y a point d'occupation  
à qui ie donne plus d'heures qu'à l'estude  
de la Philosophie. Mais i'en suis comme de  
monde, que ie regarde tous les iours avec  
autant d'esbahissement que si iamais ie ne  
l'auois veu. Aussi toutes ses inuentions  
ses inuenteurs me sont venerables; il s'en  
faut saisir comme d'une succession comme

ne cela m'est acquis: cela est fait pour moy.  
 Mais aussi devons nous imiter le bon pere  
 de famille, & faire que par nostre indu-  
 strie cét heritage aille à la posterité, meil-  
 leur & plus riche que nous ne l'avons re-  
 ceu. On nous a bien laissé de la besogne:  
 nous en laisserons bien à ceux qui vien-  
 dront apres nous. Et quiconque naistra d'i-  
 cy à mille siecles, s'il y prend peine il aura  
 toujours moyen d'y adiouster quelque  
 chose du sien. Mais quand les premiers au-  
 roient si exactement travaillé, qu'il n'y  
 auroit moyen de rien inventer apres eux, il  
 ne faut point craindre qu'en la nouveauté  
 seule d'vser des inventions & en la dexte-  
 rité de les disposer, il n'y ait toujours assez  
 de maniere pour les esprits que produiront  
 les siecles futurs.

I. Faites compte qu'on nous a laissé des  
 medicamens pour guerir les yeux: tout ce  
 que vous avez à faire, sans en chercher  
 d'autres, c'est de sçavoir bien appliquer  
 ceux-cy, selon que le mal, ou le Temps le  
 requerra. L'un est bon pour la desmangeai-  
 son des yeux, l'autre pour la crassitude des  
 paupieres, l'autre pour le diuertissement d'un  
 reflux subite, l'autre esclaircit la veüe.  
 C'est à vous de les broyer, de choisir le tēps  
 en vser, & de sçavoir la quantité qu'il en  
 faut mettre de chacun. Les Anciens nous  
 ont laissé des remedes pour la guerison de  
 l'ame. C'est à nous maintenant de sçavoir

quand & de quelle façon ils faut appliquer.  
Ceux qui nous ont précédé sont allés bien  
auant, mais non pas iusqu'au bout.

II. Quoy qu'il en soit, nous leur devons de  
l'admiration, & sommes tenus de les reue-  
rer comme Dieux : Et quand nous aurons  
leurs pourtraits, & que nous célébrerons  
leurs natiuitez, ie ne pense pas que ce ne  
nous fust vn grand aiguillon pour nous in-  
citer à la vertu : Pour le moins en devons  
nous tousiours parler avec hōneur, & ren-  
dre à ces precepteurs vniuersels du genre  
humain, & qui nous ont fait l'ouuerture  
des choses si profitables, le respect & la re-  
uerence que nous rédons à nos precepteurs  
particuliers. Si nous voyons venir vn Con-  
sul, ou vn Preteur, nous luy ferons toutes les  
demonstrations qu'on fait aux personnes  
de leur merite. Nous mettrons iustement  
pied à terre : nous nous descourirons, &  
leur quitterons le chemin; Et quand M. Ca-  
ton, Lælius, Scipion, Socrate, Platon, Ze-  
non & Cleantes se presenteront à nous  
nous les regarderons comme personnes  
vulgaires, & ne ferons pas semblant  
nous en esmouuoir. Quant à moy, ie pro-  
teste qu'ils me sont venerables, & qu'on  
les nomme iamais en ma presence que  
ne me leue pour leur faire honneur.

## EPISTRE LXV.

## ARGUMENT.

*Combien il y a de principes des choses, suivant l'opinion de Platon, d'Aristote, & des Stoïques.*

*I. Comment, & pourquoy Dieu a créé le monde.*

*II. Que la meditation des premiers principes nous porte à la cognoissance de Dieu, & au desir d'estre réunis à luy.*

*III. Nous devons plustost penser au bien de l'Âme qu'à celui du corps.*

*Il* Hier au matin i'estois vn peu mal fait :

toutefois apres midy cela s'estât passé me mis à lire; & par cet essay me trou-  
uay assez en estat de travailler, ie voulu  
aller plus outre. J'auois en main vn sujet  
difficile, & dequoy i'estois resolu de  
faire à bout. Je commençay d'en escrire  
quelque chose, & de m'y bander plus que  
ne fais ordinairement. Là dessus il me

suruint quelques amis, qui m'osterent de dessus la besogne, & me rancerent comme vn malade, qui ne se garde pas, & qui ne fait point de cas de sa santé. Les discours furent mis en la place de l'escriture; & sur ce que nous ne peusmes pas demeurer d'accord de tout ce qui fut mis en auant, vous fustes nommé pour arbitre. Tellement que c'est à cest-heure à vous de nous appointer: Vous auez plus de besongne que vous ne pensez: il y a trois parties.

I. Nos Stoïques, comme vous sçauetz, font deux principes de toutes choses, la Cause, & la Matiere. La Matiere demeure oisive, & ne fait qu'attendre qu'on la mette en œuvre: mais au reste elle ne bougera, si une personne ne la bouche. Or la Cause, c'est à dire la Raison, donne forme à la Matiere, & la tourne comme bon luy semble: d'où vient toute ceste diuersité d'ouurages que nous voyons. Il faut d'oc qu'en vne chose y ait ce dequoy elle est faite: & ce qui la fait: l'vn, la Cause, & l'autre, la Matiere. Toute science est vne imitation de la Nature, & pour ce rapportons ce que i'ay dit de l'ouurage de l'vniuers à ce qui est de l'operation particuliere de l'homme. En vne statue où il a fallu qu'il y ait eu de la Matiere qui receut l'artifice, & vn Artisan qui donna vn visage à la Matiere, en la statue de le bronze a esté la Matiere, la Cause, l'ou-



rier. Toutes autres choses en sont de mesme. Elles sont composées de ce qui est fait, & de ce qui fait: les Stoïques ne reconnoissent point d'autre cause que ce qui fait. Aristote en met de trois sortes. La premiere, la matiere, sans laquelle rien ne se fait. La seconde, l'Ouurier: & la troisieme la Forme, qui est donnée aux ouurages, comme à vne Statue, & l'appelle *αἰτία*. Il y adiouste encore une quatrieme, qui est l'intention de l'ouurage. Je m'en vay vo<sup>us</sup> dire ce que c'est. Le bronze est la premiere Cause de la statue: car pour la faire, il estoit necessaire d'auoir de quoy elle deuoit estre faite. La seconde cause, c'est l'Ouurier. Car ce bronze n'eust iamais est statue, sans la dexterité de quelque main, capable de le façonner. La troisieme cause, c'est la Forme: car on ne diroit point vne Statue à l'ace, vne statue à diademe, si l'une n'auoit vne lance, & l'autre vn diademe. La quatrieme Cause, c'est le dessein de l'Ouurier, sans lequel il n'auoit point trauaillé. Qu'apellez vous le dessein? C'est ce qui a cōuié l'Ouurier, & l'a mis en beugne, cōme l'argēt, s'il l'a faite pour la vèrité de la Gloire, s'il a cherché d'auoir de la réputation, ou la deuotion, si son but a esté d'en faire vne offrande à quelque Temple, & pour ce qui a esté occasion de la faire se peut appeller Cause. Ne pensez-vous point qu'entre les Causes de l'Ouurage, il faille

# 336 LES EPISTRES

compter vne chose, sās laquelle l'Ouurage n'auroit point esté fait? A ces quatre Causes, Platon en adiouste vne cinquiesme, qu'il appelle Idee. C'est le patron sur qui l'Ouurier iette la veüe, pour faire ce qu'il s'est proposé. Or il n'importe pas que le patron soit vn objet exterieur, que l'Ouuriertienne deuant ses yeux, ou vne conception interieure, qu'il se figure en l'esprit. Ces exemplaires de toutes choses, les nombres de tous les ouurages qui sont faits, & leurs mesures, sont compris en l'intelligéce de Dieu. Il est tout plein de ces figures, que Platon appelle Idées, immortelles, immuables, infatigables: c'est pourquoy l'hōme est perissable: mais l'humanité sur laquelle est prise la forme de l'homme est permanente. Et quoy qui aduienne à l'homme, elle ne reçoit point d'alteration. Il y a donc cinq Causes, selon Platon, de quoy, par quoy, comme quoy, suivant quoy, & pourquoy: Et enfin ce qui procede de toutes ces Causes par leur assement, comme en la statuë, puis que nous auons pris cet exēple. Le de quoy, c'est le bronze. Le par quoy, c'est l'ouurier. Le comme quoy, c'est la Forme qui luy est appropriée: le suivant quoy, c'est le patron sur quoy l'Ouurier a travaillé: le pourquoy, c'est l'intention de l'Ouurier: ce qui en procede, c'est la statuë.

II. Tout cela, comme dit Platon, se trouue

p. 336.

homines quidem pereunt ;  
ipsa humanitas, ad quam  
homo effingitur, permanet.

DE SE

**Abstract**

ਅੰਤ:

100

श्री

知照

1992

42:05

11

Unit

● 進

1000

Page

25

1. Findings

19

12

10

11

# Index

25

## Prism

**Ref:**

2007

三

知

1990

2011

**Shine**

1

1

**1**

1

1

en l'edifice du monde. Dieu est l'Ouurier. Ce dequoy il est fait, est la Matiere, la Forme, l'agencement & l'ordre que nous y voyons: le Patron, ceste Imagination sur laquelle Dieu a conceu la merueille de son Ourage. L'intention, ce pourquoy il l'a fait. Vous me demanderez quelle peut auoir esté son intention? Sa bonté, pour le moins. Platon le dit ainsi. Quelle cause a eu Dieu de faire le monde? Il est bon, il a voulu faire des choses qui fussent bonnes. Celuy qui est bon ne porte envie à rien qui soit bon. Voila pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il luy a esté possible. Donnez donc à ceste heure vostre iugement, & declarez laquelle de ces opinions vous trouuez la plus vraisemblable: Je ne dy pas la plus vraye, parce que le Vray est autant par dessus nous que la verité mesme. Ceste multitude de Causes, mises par Platon & par Aristote, comprend ou trop, ou trop peu. Que s'ils mettent au nombre des Causes toutes choses generalement, sans lesquelles l'ouurage ne peut estre fait, ils en ont nommé trop peu: Car il faut qu'ils y mettent le Temps, puis que sans Temps rien ne peut estre fait. Il faut aussi qu'ils y mettent le Lieu, parce qu'on ne peut faire vne chose qu'il n'y ait un lieu pour la faire. Et faut en fin qu'ils y mettent le mouuement, parce que sans mouuement il ne se fait rien, sans mouuement

rien ne se corrompt. Il y a des mouuements en tous arts : & n'est possible qu'il se face mutation quelconque, qu'il ne se face du mouuement. Mais l'importace est de sçauoir qui est la cause premiere & generale. Il faut qu'elle soit simple; car la Matiere l'est: voulons-nous sçauoir que c'est? c'est la raison operante, c'est Dieu : Et pource tout ce que ie viés de nommer ne sont pas Causes chacune à part soy: mais elles dépendent toutes de la Cause efficiente. Vous dites que la Forme est vne Cause: & ie vous responds que l'Ouurier la met en son ouurage, & que par consequent elle en est partie, & non pas Cause. Il n'y a non plus de raison de dire que le Patron soit Cause: c'est vn instrument necessaire à la Cause. Le Patron est necessaire à l'Ouurier, comme vne lime, ou vn sifeau : Sans lime & sans sifeau l'art ne peut trauailler, & toutesfois ce sont parties & non causes de l'art. Quant à l'intention de l'Ouurier, que vous dites estre vne Cause: encore que c'en fust vne, ce n'est pas vne Cause efficiente, mais suruenante, comme sont vne infinité d'autres. Mais ce n'est pas dequoy nous auons affaire. Nous cherchons la Cause generale. Car de dire avec eux, que c'est tout le monde parfait & acheué comme il est, ie n'y voy point d'apparence: Et ne les trouue pas en cela si deliez comme ils ont accoustumé d'estre: car il y a

a difference entre l'Ouvrage, & la Cause de l'Ouvrage. Ou prononcez vostre sentence, ou, ce qui est le plus coust en choses si difficiles, demandez temps de vous y résoudre, & nous dites que nous revenions vne autre fois.

III. Vous me demanderez quel plaisir ie prens à me tourmenter apres des choses qui ne peuvent remedier à mes affections vicieuses, ny me faire perdre vne seule de ces cupiditez qui me travaillent? La premiere meditation que ie fais, c'est du moyē de me mettre l'esprit en repos. Je ne regarde le monde qu'apres que ie me suis regardé. Mais pesez-vous que ceste recherche mesme soit du tout infructueuse, & que le tēps y soit entierement perdu? Il n'y a point de doute que l'esprit ne se lasse de la charge qu'il porte, & qu'il ne demande de retourner à ce Tout duquel il est partie. Ces considerations luy en donnent le moyen: mais l'importance est de n'en faire pas les pieces si petites, & d'y chercher autre chose que ces vaines subtilitez. La pesanteur du corps est le supplice de l'ame. Il la presse, & la tient en vne prison où elle est en vne misere perpetuelle, si par la consideration des ouvrages de Nature, la Philosophie ne luy donne quelque relasche, & de la terre ne la fait aucunement approcher du Ciel: c'est là qu'il est en sa liberté: c'est là qu'il se plaît.

de se pourmener, & que quelquefois se débarrassant de sa garde, il repare en la contemplation des choses divines ce qu'il a accueilly de vicieux & de sale au commerce de l'humanité. Comme vn Artisan, qui a les yeux lassiez de quelque besongne delicate, s'il est logé en vne maison sombre, & qui n'a que des voiles empruntées: il sort en la rue, & se va pourmener par la ville en quelcun vn de ces lieux qui sont destinez à l'oysereté du peuple, où il prend de l'air & du iour tout à son aise. Ainsi l'esprit enfermé dans ce logis obscur & melancholique, autant de fois qu'il peut eschapper, se tire en lieu descouvert, & se resioit en la consideration des merueilles de l'Vniuers.

IV. Le Sage, & euluy qui est apres à l'estre, tiennēt bien avec leurs corps, mais ce qu'ils ont de meilleur s'en estoigne, pour vacquer à la meditation des choses celestes; & faisant compte qu'il est au rolle d'vne compagnie, il pense que ce qu'il vit, est sa solde; Et sans vouloir ny bien ny mal à la vie, se réduit à souffrir les inconueniens des choses mortelles, iusques à ce qu'il arriue en ceste condition plus heureuse, à laquelle il scait bien qu'il est réservé. Ne voulez-vous destourner de la consideration des ceuures de Nature, & ne me laisser qu'vne partie de ce que ie puis auoir entier? Né m'informeray ie point qui sont les princi.



pes des choses: qui est celuy qui leur a don-  
 né leurs formes; & d'une masse lourde &  
 confuse, où elles estoient embrouillées au  
 fonds d'une abîme, les a mises en la dispo-  
 sition agreable où ie les voy? Ne m'infor-  
 meray-je point qui est l'Ouvrier du mon-  
 de? comme il s'est peu faire que ceste grā-  
 deur enorme ait pris vn ordre & vn regle-  
 ment: qui peut auoir ramassé tāt de choses  
 esparces? distingué tant de meslanges, &  
 donné de l'embellissement à tāt de diffor-  
 mitez? d'où peut venir vne lumiere si gran-  
 de: si c'est feu, ou quelque chose plus claire  
 que le feu? Ne m'informeray-je point de  
 toutes ces choses? Ne scauray-je d'où ie  
 suis descendu? Si ie ne reuiendray plus au  
 monde, quād i'en seray Hors? ou si ie renai-  
 stray beaucoup de fois? où i'iray quand ie  
 partiray du monde, & quelle place est pre-  
 parée à mon ame, apres que la mort l'aura  
 tirée de la captiuité du corps? Me deffendés  
 vous le commerce du Ciel? Voulez-vous  
 que i'aye tousiours le nés en terre? Ie suis  
 de trop bon lieu, pour estre valet de mon  
 corps. Ie ne suis pas né pour si peu de chose  
 que luy. C'est vne chaine qui me garde d'e-  
 stre libre & non autre chose. Quād la For-  
 tune m'attaque, ie la mets au deuant, pour  
 receuoir les coups, & les empescher de ve-  
 nir iusques à moy. Tout ce que i'ay qui  
 peut souffrir des iniures est dās ce meschāt

## 342 LES EPISTRES

logis. S'il a des seruitudes, elles ne m'assujettissent point. Iamais la chair ne me donnera d'apprehensions. Je ne seray iamais Hyppocrite pour elle, & ne mentiray iamais pour luy faire honneur. Nostre association n'est point si ferme, que ie ne la rompe quand bon me semblera; & à ceste heure mesme que nous sommes ensemble, si nous sommes compagnons, nous ne sommes pas egaux pourtant. C'est à l'esprit qu'appartient le commandement. Mespiser son corps, c'est le moyen d'asseurer sa liberté. Ceste consideration, dont nous parlerons tantost, nous y seruira beaucoup; c'est que tout est composé de Matiere, & de Dieu; Que Dieu tempere le monde, & que toutes choses le suivent comme leur guide & cōme leur Gouverneur. Or Dieu, qui a donné la Forme, est plus puissant que la Matiere qui l'a receüe. Ce que Dieu est au mode, l'Ame l'est en l'homme. Le corps est en luy, ce que la Matiere est en l'autre. Il est donc raisonnable que le pire serue au meilleur. Soyez resolu contre toutes les choses fortuites: ne craignez ny les iniures, ny les coups, ny la prisō, ny la pauvreté. qu'est-ce que la mort? Ou c'est vne fin, ou c'est le passage: ie ne me soucie point de n'estre plus: c'est la mesme chose que n'auoir point esté, ny de passer parce que ie ne sçauois aller en part où ie ne sois plus au large que ie ne suis.

EPISTRE LXVI.

ARGUMENT.

- I. Le corps , quelque laid qu'il soit, n'est iamaïs sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit.
- II. Les biens, quoy que de trois sortes, sont égaux.
- III. L'amour de la Verité, est le premier bien de l'homme.
- IV. Toutes les actions vertueuses sont égales en Vertu, mais différentes au sujet qui les exerce.
- V. La Vertu fait mépriser les tourmens & les incommoditez.
- VI. La moderation dans la ioye est aussi loüable que dans l'affliction. La Vertu rend égaux tous les hommes vertueux.
- VII. La Raison est le iuge du bien & du mal: qu'il y a des biens selon Nature, & d'autres qui semblent contre Nature.

*VIII. Il borne la felicité de l'homme par le repos de l'esprit, par la santé du corps, & par la patience dans les douleurs.*

I. **I**'Ay veu ces iours passez Claranus, m<sup>e</sup> compaignon d'escole, que ie n'auois veu il y auoit fort long-temps. Je n'ay que faire de vous dire qu'il est bien vieil. Vous le croyez bien ainsi: mais ie vous iure qu'il a l'esprit verd & vigoureux, & qui donne encore de l'exercice à son corps attenué. Il y a eu de l'iniustice en la Nature, d'auoir donné vn si mauuais logis à vn si bel hôte. Sinon que pent-estre elle nous ait voulu faire voir en cet exemple, qu'il n'y a peu si foible ny si miserable, qui ne puisse loger vn esprit bien courageux & bien content. Il est venu à bout de tout ce qui le pouuoit empescher; & pour apprendre à mespriser toutes choses, il s'est mespris le premier. C'est chose qui ne me semble pas bien dite.

*En vn beau corps, la Vertu nous plait mieux.*

Car elle n'a point besoin d'estre embellie d'ailleurs. Elle est son ornement elle mesme; & le corps où elle loge, est consacré pour son habitation. Sans mentir quand i'ay bien regardé Claranus, ie le trouue beau, & son corps aussi droit que son esprit. Il peut sortir d'vne cabane vn grand per-

sonnage, vn bel esprit & grand, d'vn corps bien difforme, & bien petit. Aussi ie pense que tout expres la Nature a produit des hommes ainsi contre-faits, pour monstrier que la vertu peut naistre par tout. Il ne faut point douter qu'elle n'eust volontiers fait venir les esprits tous nuds au mōde, si c'est chose qu'elle eust peu faire. Mais ce qu'elle fait à cest'heure est biē dauantage: car elle en loge quelques vns dās des corps si mal disposez, qu'il sēble qu'il leur soit impossible de se produire. et cepēdāt ils ont l'actiō sive, & si gaillarde, que malgré tout ce qui les empesche, ils ne laissent pas de se faire admirer par leurs effects. Quant à moy, ie ne pense pas qu'elle ait donné ceste mauuaise taille à Claranus, que pour estre vn exemple, que par la laideur du corps vn esprit ne s'enlaidit point, & qu'vn corps, quelque laid qu'il soit, n'est jamais sans grace, quand il est accompagné d'vn bel esprit. Or combien que nous n'ayons esté guerres de iours ensemble, nous n'auons pas laissé de faire beaucoup de discours, que ie vous feray tenir, à mesure que i'auray la commodité de les rediger par escrit.

II. Nostre dispute fust le premier iour; comme les biens peuuent estre esgaulx, veu qu'il en est de trois conditions. Il y en a que nos Stoïques appellent premiers biens,

comme la ioye, la Paix, le Repos du pays. D'autres seconds, qui sont tirez d'une maniere miserable, cômme la Patience aux tourmens, & l'Abstinence en une fascheuse maladie. Quant à ces premiers biens, nous les souhaitons directement, les seconds en cas de necessité. Il y a encores des troisiemes, comme, une alleure modeste & reglée, un visage rassis & une contenance telle qu'un homme de iugement la doit avoir.

III. Comme peuvent ces biens estre pareils, veu que nous en desirons les uns, & auons en horreur les autres? Pour les distinguer il faut remonter iusques à ce qui est le premier bien, & considerer quel il est. C'est une ame bandée à la contemplation de la verité; qui sçait ce qu'il faut desirer, ou fuir: qui n'estime point les choses selon l'opinion, mais selon leur nature: qui s'implique dans toutes les parties du monde, & remarque attentiuement comme tout s'y passe, qui tousiours fait ou medite quelque chose qui proportionne sa vehemence à sa grandeur, immuable aux menasses, comme aux caresses, maistresse de la mauuaise Fortune comme de la bonne; releuée par dessus tout ce qui arrive; qui par sa bonne grace montre sa beauté, & par sa force, sa disposition & sa conuience, vuide d'apprehension, & de tumulte, inexpugnable à toute violence; que nulle aduer-

sité n'abaisse, & que nulle prosperité n'enorgueillit. Telle est la vertu de l'ame: tel est son visage, s'il estoit possible de le voir tout, & tout à la fois. Au demeurant, elle a beaucoup d'especes, qui se font paroistre suivant la diuersité des sujets, sans qu'elle en demeure ny plus petite, ny plus grande.

IV. Ce qui est parfaitement bon ne peut descroistre: Aussi la vertu ne recule iamais, mais elle se conuertit tantost en vne qualité, tantost en l'autre; & donne la forme des objets où elle se veut traiailler. Quoy qu'elle touche, elle luy donne sa ressemblance, & sa teinture: elle est l'ornement des actions, des amitez, & quelquesfois des maisons entieres, qui la reçoient, & qui prennent son reglement. En fin elle ne met la main à chose quelconque, à laquelle elle ne donne tant d'esclat & de grace, qu'on ne la peut regarder sans estre ray. C'est pourquoy la force ne peut estre plus forte, ny la grandeur plus grande, n'estant pas possible d'accroistre ce qui est en sa perfection. Il n'est rien plus droict que ce qui est droict, rien plus veritable que ce qui est veritable, ny rien plus temperé que ce qui est temperé. Toute vertu a sa mesure, & toute mesure ses bornes. La Constance ne scauroit aller au delà des siennes, non plus que

la Foy, l'Assurance & la Verité au delà des leurs. Que peut-on adiouster à ce qui est parfait? Aussi ne peut-on non plus adiouster à la vertu, laquelle il faut dire auoir esté defectueuse, s'il y a eu moyen d'y adiouster. Il en est de mesmes de ce qui est Honneste, de ce qui est Bien-seant, de ce qui est Iuste & de ce qui est Legitime. Ils sont tous limitiez de certains termes. C'est vne marque d'imperfection que de pouoir croistre. Les loix de toutes choses bonnes sont semblables. Ce qui est louable, & ce qui est desirable ne sont pas mieux ioints ensemble, que le bien public, & le bien particulier. Toutes les vertus, les actions vertueuses, & les hommes vertueux, n'ont l'un rien plus que l'autre. Les vertus des plantes & des animaux, pource qu'elles s'aduancent & s'arrestent, valent ou plus, ou moins: mais les humaines, parce qu'il n'y a qu'une raison droicte, & simple, elles sont toutes sous vne mesme regle. Il n'y a rien plus diuin que ce qui est diuin, ny plus celeste que ce qui est celeste. Ce qui est mortel monte, descend, croist, décroist, vuidé, & se remplit. En ceste incertitude, il ne peut y auoir que de l'inegalité. Les choses diuines n'ont toutes qu'une nature. Or la Raison n'est autre chose qu'une partie de l'esprit diuin, plongée dans le corps humain. S'il est vray que la Raison soit diui-



ne, & qu'il n'y ait rien de bon s'il n'y a de la Raison, il s'ensuit que tout qui est bon soit diuin. Or il n'y a point de difference entre les choses diuines; il n'y en peut donc auoir entre les bonnes; & par ce moyen la Ioye & la Patience aux tourmens sont choses pareilles: Car en toutes deux il y a du courage: mais en l'un il est plus remis & plus lasche, en l'autre plus ardent & plus tendu. Et quoy? ne trouuez-vous pas autant de valeur en celuy qui résolument attaque vne ville, & la force, qu'en celuy qui la deffend avec vne extreme obstination? Scipion est braue, qui serre les Numantins de si près, que ne les pouuāt vaincre, il les fait ruiner par leurs mains propres; Et les Numantins braues, qui sçauēt qu'ils ne sōt point enfermez, puis qu'ils ont la porte de la mort ouuerte; & en ceste resolutiō rendēt l'ame entre les bras de leur liberté. toutes autres choses bōnes, cōme la Trāquilité, Simplicité Liberté, Constance, Equanimité, Persēuerāce, sont egales entre elles: Car elles procedēt toutes d'une vertu qui tiēt l'ame droite, & l'épesche de se fourvoyer. Et quoy donc, la Ioye & la Patience, inflexible aux douleurs ne different point? Du tout point en ce qui est des vertus: mais beaucoup en ce qui touche le suiet, où l'une & l'autre s'exerce. Car en l'un l'esprit se dilate & se relasche naturellement; & en

l'autre, il sent de la douleur, qui est chose contre Nature. Ce ne sont point choses qui se touchent, puis qu'il y a tant d'espace qui les separe. Il n'y a pas moins de vertu d'un costé que d'autre, la diuersité des sujets n'apporte point de changemēt à la vertu. Que la Matiere soit molle ou dure, facile, ou difficile, plaisante ou fascheuse, la Vertu n'en est ny pire ny meilleure. C'est donc force que les biés de l'un & de l'autre soiēt égaux, par ce que celui qui est ioyeux, se comporte si bien en sa ioye, & celui qui souffre fait vne si loüable resistance à la douleur, qu'il est impossible de se comporter mieux. Or deux choses, qui sont telles qu'il n'en peut-estre de meilleures, ne peuuent estre que pareilles. Car si ce qui est hors la vertu, la peut faire ou plus grande, ou plus petite; vne mesme chose ne peut estre bonne & honneste tout ensemble; Et cela estant il ne faut plus parler qu'il y ait rien d'honneste au monde. La raison est, qu'une chose ne peut estre honneste, quand on la fait par force & contre son gré. Toute chose honneste est volontaire: qui fait vne chose lentement, qui se plaint, qui recule, qui apprehende, il oste à l'action tout ce qu'elle a de grace, qui est de prendre plaisir en ce qu'on fait. Ce qui n'est point libre ne peut estre honneste: toute crainte a de la seruitude: ce qui est honneste est

hors de trouble & de crainte. On ne peut refuser vne chose, la iuger mauuaise, & s'en tourmenter, qu'il n'y ait du tumulte, & de la discorde en l'ame. Car d'un costé l'apparée du bien nous pousse, & de l'autre la doute du mal nous retient; Et pour ce, quand il est question de faire quelque chose de loüable; s'il y a des obstacles, il ne faut point dire qu'il y ait du mal; mais seulement qu'il y a de l'incommodité. Vne chose honneste ne connoist ny commandement ny contrainte; Elle est pure & separée de tout mal. Je voy bien que c'est, direz-vous, vous nous voulez persuader qu'autant fait celuy qui est bien à son aise, que celuy qui n'ouure point la bouche en la torture, & qui par sa patience fait rendre ceux qui ont charge de le tourmenter. Je pouuois vous respondre ce que dit Epicure, Qu'un homme sage, quand on l'auroit mis à rostir dans le Taureau de Phalaris s'écrierait, Je me trouue bien; ie me moque de tout ce qu'on me fait. Vous estonnez-vous que ie vous die, qu'on n'est pas mieux de faire bonne chere en vn festin, que d'estre parmy les gesnes quand on a le courage & la force de les endurer? Que ferez-vous quand vous oirez Epicure vous dire, Que c'est plaisir d'estre tourmenté. Quant à moy ie trouue qu'en cest exemple il y a de la difference entre la Joye & la Douleur. Si j'en auois

choix, i'en desirerois l'un, & tâcherois de me parer de l'autre, s'il m'estoit possible. L'un est naturel, l'autre contre Nature. Tant qu'on les considerera de cette façon il y aura bien loin de l'un à l'autre.

V. Mais si vous en venez à la Vertu, vous trouuerez qu'aux matieres tristes, comme aux plaisantes, la procedure est toujours semblable. La peine, la douleur, & tout ce qu'il y a d'incommoditez, ne seruēt de riē, la vertu les gardera de paroistre. Les douleurs, les ennuis, les iniures se ressembleront aussi tost: & de quelque part qu'elle esclaire, tout ce qui brilloit en son absence s'obscurcira, comme les estoilles en la presence du Soleil. Les incommoditez, quelques grandes qu'elles soient, quand elles se rencontrent avec elle, ne paroissent non plus que l'eau d'une nuée en la mer. Et pour montrer qu'il est comme ie le vous dis, qu'un homme de bien voye vne chose loüable, il s'y en ira sans marchâder. Les bourreaux, les feux, les fers ne l'en diuertiront point. Il ne regardera pas ce qu'il est necessaire qu'il souffre, mais ce qu'il est honneste qu'il face. Vne belle action ne luy sera non plus suspecte qu'un homme de bien. Il se fera d'elle, comme il feroit de luy, & n'en attendra que de l'aïse, du repos, & de la prosperité. Il fera d'une chose loüable, mais triste & penible, comme d'un homme de bien

pauvre ou banni, & qui aura mauvais visage. Or à cest-heure mettez vn homme de bien & plein de richesses d'une part, & de l'autre de qui tout le bien soit en l'esprit, quoy qu'ils soient inégaux en Fortune, ils sont égaux en preud'homie. Il faut faire le mesme iugement des choses que des personnes. La vertu n'est pas moins loüable au corps d'un homme malade, ou prisonnier, qu'en celuy d'un homme libre, bien robuste, & bien composé. Si vous estes vertueux, ayez tous vos membres, ou foyez estropié, vous estes d'autant de mérite d'une façon que de l'autre: Autrement c'eseroit iuger du maistre par l'habillement du valet. Car toutes choses qui sont suiettes aux accidens comme l'argent, le corps, & les honneurs, sont fertiles, imbecilles, fluides, caduques, & perissables d'un moment à l'autre. Comme au contraire, les œuvres de la vertu sont hors de toute iurisdiction: rien ne les peut ny forcer ny vaincre. Que la Fortune les manie doucement, ou rudement, comme il luy plaira: c'est tout vn. Elle ne leur peut donner vn masque si laid, qu'elles ne soient agreables. Le desir est aux choses ce qu'est aux hommes l'amitié. Je ne pense pas que vous aimassiez mieux vn homme de bien riche que pauvre ny fort & nerueux, que gresse & fluet. Aussi quand vne chose est honneste, vous ne la

deuez pas moins desirer laborieuse & difficile, que pleine de repos & de plaisir. Autrement vous me ferez croire, que de deux aussi vertueux l'un que l'autre, vous aimerez mieux le beau fils bien parfumé, que l'autre qui seroit si crasseux, & en si mauvais équipage, qu'il seroit horreur à regarder. Et puis apres vous en viendrez-là, que vous aymeriez mieux celui qui seroit bien sain, & entier de tous ses membres, que celui qui seroit borgne ou boiteux : Et en fin de degré en degré, vostre dégoust passeroit si auant, que de deux aussi iustes & aussi sages l'un que l'autre, vous prefereriez sans doubte celui qui auroit les cheueux plus longs, & plus frisez que son cōpagnon. Où il y a de l'inégalité de vertu, toute autre inégalité ne paroist point. Elle est le principal : le reste n'est qu'accessoire. Car qui seroit si mauvais Censeur contre ses enfans, qu'il aimast mieux le sain que le malade, le grand & de belle taille, que le court & le petit ? Les bestes ne sont point partiales en leur affection enuers leur portée. Elles se laissent tetter aux uns comme aux autres. Les oiseaux partagent égalemēt la bēchée à leurs petits. Vlysse est aussi bien r'appellé par les rochers d'Itaque, qu'Agamemnon par les delices de Mycenes. Personne n'ayme son païs, pource qu'il est grād : mais pource que c'est son païs. A quelle fin tend

ce discours ? Pour vous faire entendre que la vertu fait de ses ouurages comme vn pere de ses enfans. Elle les regarde tous de mesmes yeux, leur est indulgente aux vns comme aux autres, fait encore quelque chose de plus pour ceux qu'elle voit les plus trauaillez; comme vous voyez que les peres mesmes distribuant leurs richesses entre leurs enfans, en feront quelque grace particuliere à celuy de qui le mauuais estat meritera qu'on en ait cōpassion. Ainsi la vertu, qui voit quelques-vns de ses ouurages mal traitez de la Fortune, ne les aime pas mieux que les autres; mais comme bonne mere, elle les prend entre ses bras, & leur aide en quelque chose à supporter leur affliction. Pourquoi ne se peut-il faire qu'un biē soit plus grand que l'autre ? Pource que rien ne peut estre plus propre que ce qui est propre, ny plus plain que ce qui est plain. Vous ne pouuez pas dire de deux choses qui sont égales à vne troisieme, que l'une luy soit plus égale que l'autre. Aussi ne pouuez-vous dire qu'il n'y ait rien plus honnest que ce qui est honnest. Que si toutes vertus ont pareille nature, il en faut autant croire des trois sortes de biens; & de-là je conclus que la moderation est aussi loüable à se fascher qu'à se réjoüir.

VI. Ceste ioye n'a point dauantage sur vne constance qui ne s'ébranle point

aux tortures, & qui sous les coups que les bourreaux luy donnent, sçait deuorer les gemissements. Ces premiers biens sont désirables, & les seconds merueilleux; Et néanmoins ils ne laissent pas d'estre égaux; pource que tout ce qu'il y a d'incommode demeure couuert sous vn plus grand bien. Quiconque les iuge inégaux, il regarde les choses exterieures, & nō pas la Vertu. Les vrais biens sont de mesme port, & ont mesme estenduë les vns que les autres. Les faux ont plus de vuide que de plain. La monstre en est belle; Mais comme vous les venez à peser, vous trouuez que ce n'est pas ce qu'il sembloit. Il est comme ie le vous dis, Lucilius, tout ce qui a passe-port de la Raison, est solide, ne perit iamais, fortifie l'esprit, & le releue en vne hauteur d'où iamais il ne descēd. Les choses que le vulgaire lottie, & qu'il appelle bonnes, enflent ceux qui se paissent de vanitez. Celles qu'il estime mauuaises, donnent aux ames ceste mesme fraueur, qu'aux bestes ombrageuses, les lieux qui leur font imaginer quelque peril. Mais comme il n'y a point de sujet de se réjouir aux vns, il n'y en a point de craindre aux autres. La Raison seule, pource qu'elle ne s'assuiettist point aux sens, mais leur commande, est immuable, & ne se reuolque iamais, quand vne fois elle a fait vn iugement. La Raison est égale à la Raison, com-



# DE SENEQUE. 357

me vne chose droite à l'autre; & par consequent la vertu, qui n'est autre chose qu'une droite Raison, est égale à la vertu. Toutes les vertus sont raisons. Sont-elles raisons: elles sont donc droites. Si elles sont droites, elles sont égales. Car étant semblables à la Raison, elles sont semblables entre elles. Or je dy que les actions sont semblables entre elles, tant que l'Honneur & la Justice les accompagnent, autrement il y a de la difference, selon que la matiere est plus large, ou plus estroite, precieuse, ou vile, & generale, ou particuliere. Quoy qu'il en soit, ce qu'elles ont de meilleur est tousiours égal: comme les gents de bien sont tous égaux en ce qu'ils sont gents de bien: mais quelquefois l'âge les fait differer. L'un est vieil, & l'autre ieune: Quelquefois la forme du corps: l'un est beau, l'autre laid. Et quelquefois la Fortune, l'un est riche, l'autre pauvre, l'un plein de credit & d'honneur a du renom par tout le monde, & l'autre bas & contemprable, bien à peine est connu de ses voisins: mais en ce qu'ils sont gents de bien, ils sont égaux. L'esens n'est pas iuge de ce qui est bon ou mauvais. Il ne sçait, ny ce qui est utile, ou inutile. S'il ne voit, ou s'il ne touche l'objet, il n'en sçauroit que dire. Il ne peut ny prevoir les choses futures, ny se remémorer les passees. Et passant il n'en peut

sçauoir les consequences : Or c'est de cela que s'enfile l'ordre & l'entresuite des choses, & ceste vniformité de vie qui s'achemine à la perfection.

VII. C'est donc à la Raison de décider ce qui proprement se doit appeller Bien, ou Mal. Elle ne fait point de cas d'une chose mendiée d'ailleurs, & qui ne naist point en l'homme : ce qui n'est ny bon ny mauuais, luy semble de peu d'importance : tout ce qu'elle estime Bien est en l'Esprit. Au reste il y a des biens qu'elle met au premier rang, comme la victoire des enfans qui soient gens de bien; le salut du païs, & à ceux-là, elle s'achemine de propos deliberé. D'autres seconds, qui ne se montrent qu'aux mauuaises fortunes, comme la patience aux incommoditez d'une grande maladie, ou en l'affliction d'un bannissement, & d'autres encore, qui sont autant selon que contre Nature, comme, de marcher discrettement, auoir bone grace en vne chaire: car le seoir est aussi naturel que l'estre debout, ou le marcher. Entre ces deux precedents il y a de la difference. Car les premiers sont selon Nature; comme, se resiouir d'auoir des enfans qui soient gens de bien, & de voir les affaires publiques en bon estat. Les seconds contre Nature: comme estre dans les tourments, & ne gémir point, auoir

vne fièvre chaude, & se passer de boire. Et quoy d'oc? est-il possible qu'il y ait quelque bien qui soit contre Nature? non; mais quelquefois le sujet où il est, est contre Nature. Mais contre tous ces maux auoir vne ame inexpugnable, c'est chose qui est selon Nature; Et pour le faire plus court, la matiere du Bien est quelquefois contre Nature; mais le Bien iamaïs, pour ce qu'il n'y a point de Bien sans Raison: or la Raison se range à la Nature. Qu'est-ce donc que Raison? Imitation de Nature. Qu'est-ce que le souverain Bien de l'homme? S'accommoder à ce que Nature veut. Vo<sup>us</sup> direz sans doute, qu'une paix qui ne v'd iamaïs d'espec hors du fourreau, est bien plus heureuse, qu'une qui a cousté beaucoup de sang; Et vne santé qui ne fut iamaïs ébranlée, plus douce qu'une qui par l'observation d'une diette rigoureuse, & par la continuation de prendre des medecines, on a finalement recouuerte; apres auoir esté long-téps hors d'esperance de guerir: Et que par mesme moyen il ne faut point douter qu'une pure ioye ne soit meilleure, qu'une resolution opiniastre à souffrir les fers & les feux. Vous vous abusez: les choses fortuites ont bien de la difference. Car on les estime plus ou moins, selon qu'elles apportent plus ou moins d'utilité: Tous biens ont un mesme but, qui est de consentir à

# 360 LES EPISTRES

nature. Ce consentement est aussi grand aux vns qu'aux autres. Quand en vne assemblée nous suivons tous l'opinion de quelqu'un qui a parlé le premier, on ne peut pas dire; Cestui-cy s'y accorde plus que cestui-là. Tous d'une voix se rangent à la mesme opinion. I'en dis de mesme des Vertus: Elles s'accordent toutes à Nature. I'en dis de mesme des biens; ils s'accordent tous à Nature. L'un est mortieune, l'autre vieil, & l'autre au berceau. Tous ces trois n'estoient ny plus ny moins mortels l'un que l'autre, encore que la mort ait laissé faire plus de chemin à l'un, qu'elle ait tranché l'autre en sa fleur, & fait sortir l'autre du monde, aussi-tost qu'il y fut entré: vn autre est mort en mangeant, vn autre en dormant, vn autre en passant son temps avec vne femme. Opposez leur à cest'-heure ceux que l'espee a ruez, que la morsure d'un serpent a fait mourir, qui ont esté brisez sous quelque ruine; ou qui par vne longue contraction de nerfs, avecque des douleurs extremes, ont perdu l'usage du corps vn membre apres l'autre: on peut dire qu'entre ces sortes de mort, il y en a de pires & de meilleures: mais c'est toujours vne mort. Les chemins par où elle vient sont diuers: mais ils se viennent tous rendre en vn carrefour. Il n'y a point de mort plus grande ny plus petite: car en tous hommes généralement,

ralement, elle se limite en la fin de la vie.  
 le vous en dy de mesme des biens: l'un est  
 parmy du iure, l'autre parmy de l'absyn-  
 the: l'un a conduit l'indulgence de la for-  
 tune: l'autre a dompté sa violence. Quoy  
 que la matiere où ils travaillent soit diffé-  
 rente, & que l'un marche à son aise en vne  
 campagne raze, l'autre avec peine grimpe  
 contre vn rocher; ils sont aussi bons l'un  
 que l'autre, & tous ont vne mesme fin. Ils  
 sont bons, ils sont loüables, & ne marchent  
 qu'avecque la Raison & la Vertu. La Vertu  
 ne veut rien auoir d'inegal, entre les choses  
 qu'elle auoie à soy, & ne prenez pas ce que  
 ie vous dy pour vne doctrine de Stoïques  
 seulement. Epicure mesme fait deux sortes  
 de Biens, desquels il compose ceste souue-  
 raine & parfaite felicité. Qu'il n'y ait ny  
 douleur au corps, ny trouble en l'esprit.

VIII. Quand ces biens là sont pleins;  
 il n'y a moyen d'y rien adiouster. Car côm-  
 me vous quelque chose en vn vaisseau  
 plein? le corps n'a point de douleur; Que  
 se peut-il adiouster à ceste insolence? l'es-  
 prit n'a point de trouble; que se peut-il ad-  
 iouster à ceste tranquillité? Comme le Ciel  
 éclairé d'un beau Soleil, & de tous costez  
 purgé de nuées, n'est point susceptible de  
 plus grande lumière; Ainsi l'homme qui a  
 soin du corps & de l'esprit, & qui bastit sa  
 felicité du repos de l'un & de l'autre, quand

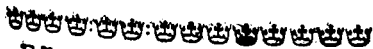
il a le corps sans douleur, & l'esprit sans trouble, se peut dire au cōble de ces desirs, & en vn estar qui ne sçauroit estre meilleur. S' l y furoient quelques delices exterieures, elle ne font point pour cela croistre son bien, parce qu'il estoit desia parfait: mais elles le cōfissent; par maniere de dire, & luy donnent de l'entretien. Quand vn homme a la paix du corps & de l'esprit, il n'est pas possible que sa felicité puisse aller plus auant. Nous ne sommes pas les seuls qui parlons des biens de ceste façon. Epicure en fait vne diuisiō pareille à la nostre. Il dit qu'il est de certaines choses qu'il estime desirables, comme vn repos de corps avec exemption de routes incommoditez, & vn relaschement d'esprit, qui prend plaisir en la consideration de son propre bien. Apres ces premiers, il en met d'autres qu'il cōfesse auoir du merite. Mais il aymeroit mieux n'en auoir que faire. En ce l'ig il met la patience en quelque fascheuse maladie, & la constance aux extremitéz d'vne douleur. Il estoit sujet à la pierre & à la colique, & en estoit si tourmenté, qu'il est impossible de l'estre, dauantage. Et neantmoins, il dit que le iour mesme qu'il auoit quelque accēz de l'vne de ces maladies ne se passoit pas sans contentement. Or il n'y a point de contentement hors la iouissance du souuerain bien. Il s'ensuit donc

que ces choses quevous aymeriez mieux  
 n'esprouuer point, & que toutesfois quand  
 l'occasion s'offre de s'en seruir, vous ad-  
 uoiez estre cherissables, loüables & di-  
 gnes d'aller du pair avecque les plus grâds  
 biens, sont estimecs biens par Epicure.  
 Aussi ne peut-on nier que les biens qui  
 ont fait la closture d'une vie bien heu-  
 reuse, qu'Epicure mesme en mourant a  
 remerciez, ne puissent faire comparaison  
 avecque les biens qu'on met au premier  
 degré. Tout ce que ie vous ay dit, Luci-  
 lius, n'est encore rien. Il faut que vous  
 me donniez congé de passer plus auant. S'il  
 estoit possible qu'il y eust des biens plus  
 grands les vns que les autres, ie prendrois  
 ceux qui vous sembleroient desagreables,  
 & laisserois les doux & les delicats. Les  
 prosperitez sont plus aisees à conduire que  
 les aduersitez à passer. Je sçay bien que le  
 mesme iugemēt qui nous rend moderez en  
 la bōne fortune, nous garde en la mauuaise  
 de perdre le cœur, & qu'un soldat qui sans  
 peur aura esté en garde hors de la tranchée  
 en vne nuit que l'ennemy n'aura point  
 donné d'alarme, peut bien estre aussi braue  
 que celui qui apres auoir eu les iarrrets  
 coupez aura combatu sur les genoux, &  
 ne se sera iamais voulu rendre. Mais quoy  
 que ce soit, ceux qu'on voit reuenir san-  
 glāts, ou d'un assaut ou d'une charge, ont des

acclamations de loüange, & des benedictions du peuple, plus particulieres & plus affectionnees, que ceux, qui bien qu'ils ayent aussi bien fait, toutesfois ne rapportent point de marques d'y auoir esté. C'est pourquoy, sans mêtir ie ferois pl<sup>us</sup> de cas de ces Biés à qui la Fortune a donné de l'exercice; qui ont veu les tempestes, & y ont fait preuue de leur suffisance, que de ceux qu'une bonnalle continuelle a laissé languir en oisueré. A quelle main entiere du plus vaillant homme du monde ne prefererois ie celle de Murius, toute tronçonnée & rosée comme elle fut? Du mesme courage qu'il auoit mesprisé les ennemis, il voulut mespriser les flammes, & ne se laissa de regarder fondre sa main dans le feu, que Porcenna, par enuie d'un si bel acte, luy fist offer en despit qu'il en eust; Mais pour faire cesser sa gloire, fit cesser le plaisir qu'il prenoit en sa punition. Qui me gardera que ie ne mette ce bien entre les premiers, & que ie ne l'estime d'autant par dessus ces biens paisibles, & qui n'ont iamais serré secouffe aucune de la Fortune? Que c'est chose plus nouuelle de vaincre avec vne main perdue, qu'avec vne main armée. Et quoy donc, me desireray ie ce bien pourquoy non? comme auois ie le courage de faire vne chose, si ie n'auois le courage de la desirer, sinon que ie pensasse estre mieux



à mon aise de bailler mes iambes à frotter  
 à quelque Bardache d'esia vieil, ou me faire  
 charouiller les doigts par ie ne sçay quelle  
 femme, ou par quelque homme qui ne vau-  
 droit gueres mieux ? Pourquoi n'estime-  
 ray-ie Mutius bien plus heureux, qui ten-  
 dit sa main au feu, comme s'il l'eust presen-  
 tée à quelque Operateur pour la manier ?  
 Il raccoustra tout ce qu'il auoit gasté, sans  
 armes ; & tout estropié qu'il estoit, il mit  
 fin à la guerre, & avec vn morceau de main  
 emporta la victoire de deux Roys.



## EPISTRE LXVII.

## ARGUMENT.

- I. Les hommes ont de grandes obligations à la Vieillesse.
- II. Que tous biens sont desirables, & que ceux qui ne semblent pas tels, ne laissent pas de l'estre.

Pour commencer par les discours ordinaires, le Printemps approche d'esia de l'Esté. Mais au lieu de s'eschauffer il se refroidit, & n'y a point encore d'assurance, pource que bien souvent nous retombons en Hyuer quand nous en pensons estre eschappez. Voulez vous sçauoir com-

me il est encore incertain ? Je ne puis encore ny sortir de la chambre, ny demeurer sans feu ; Vous dites que c'est n'auoir ny chaud ny froid, ie l'aduoue, Lucilius, mon âge a de la froideur assez sans en chercher ailleurs. A grand peine puis-je degeler au mois de Iuillet. Aussi ie demeure la pluspart du temps sur les matelas. I'ay ceste obligation à ma vieillesse, qu'elle me fait garder le liét. Pourquoi ne luy en aurois-je de l'obligatiõ ? Elle m'empesche de faire ce que la Raison me deffend de vouloir: mon plus grand entretien est avec mes liures. Si quelquesfois ie reçois de vos lettres, ie me fay croire que ie suis avecque vous: ie me transporte tellement que ie pense plustost parler à vous que vous escrire; Et pource ie respondray sur la question que vous me faites, comme si vous estiez present, nous l'examinerons vous & moy.

I. Vous me demãdez si tout ce qui est bon est desirable; & dites que si c'est vne bonne chose que de ne s'émecuoir ny de torture, ny de feu, ny de maladie, & les endurer patiemment, il s'ensuit que la torture, le feu, & la maladie sont choses desirables: à quoy toutesfois il n'y a point d'apparence; & ne voit-on point que iamais homme ayt fait d'offrandes aux Dieux, pour les remercier d'auoir bien eu les estriuieres, ny pour auoir esté bien trauaillé de la

goutte, ou bien allongé à la torture. Distinguez ces choses, Lucilius, & vous cognoistrez qu'en ce que vous trouuez si rude, il y a quelque chose à desirer. Je voudrois bien n'auoir point la torture: mais s'il faut que ie l'aye, ie souhaitterois la pouuoir souffrir en homme d'honneur & de courage. I'aymeroie mieux la paix que la guerre, & neantmoins s'il faut que la guerre vienne, ie desireray de ne me desesperer point aux calamitez qu'elle apportera. Je ne suis pas si hors du sens, que ie demande d'estre malade; toutefois s'il m'arriue de l'estre, ie desireray de pouuoir ( mais avec resolution ) souffrir ce qu'il faudra que ie souffre, & forcer mon intemperance d'obeïr au regime qui luy sera prescrit. Ainsi les incommoditez ne sont point desirables, mais bien la Vertu, qui fait supporter les incommoditez. Il y en a des nostres qui tiennent que ceste patience aux aduersitez, c'est chose qu'il ne faut ny trop fuir, ny trop desirer; & qu'il n'y a point de raison de desirer vne chose qui ne soit puremēt bonne, tranquille & hors de tout ce qui nous peut broüiller l'esprit. De moy, ie ne suis pas de leur auis. Pourquoi? premierement, pource qu'il n'est pas possible qu'une chose soit bone & ne soit point desirable. 2. Si la vertu est desirable, il faut que tout Bien le soit, puis qu'il n'y a point de Bien où il n'y ait de

la Vertu. Au partir de là, si une patience magnanime aux aduersitez n'est point desirable, ie demande si la Magnanimité l'est point ? Or est-il que c'est pour elle que nous mesprisons les dangers, & les appelons au combat. Sa plus belle partie & la plus admirable c'est, que tant s'en faut qu'elle craigne les feux & les fers, que tout au contraire elle cherche l'occasion de s'essprouuer avec eux; & quelquesfois mesme au lieu de parer les coups, s'ouure l'estomach, & se dispose à les receuoir. S'il est vray que la Magnanimité soit desirable, il en faut auoir autant de la resolution à supporter ce qui nous fait mal, car c'est une partie de la Magnanimité : Mais faites-en la distinction que ie vous ay dite; & vous n'aurez plus rien qui vous abuse. Souffrir des tourmens n'est point chose desirable; mais c'est chose desirable de les souffrir courageusement. C'est le courage que ie desire, pource qu'en cela cōsiste la Vertu. Mais quoy qu'il en soit, où s'est-il iamais trouué personne qui ait fait de semblables souhaits? Il est des vœux qui se font ouuertement, quand la chose qu'on demande est spécifiée : il en est d'autres qui sont cachez parmy une multitude de vœux particuliers, compris sous vn vœu general. Comme ie me desire une vie honneste, c'est chose qui consiste en plusieurs actions. Là dessous est

le tonneau de Regulus, le poignard de Caton, le bannissement de Rutilius, & ce breuvage empoisonné de Socrate, qui de la prison le fist monter au Ciel. Tellement que quand j'ay désiré vne vie honneste, j'ay par mesme moyé désiré le tonneau, le poignard, le bannissement, & le poison, parce que ce sont choses sans lesquelles il est quelques-fois impossible de vivre honnestement.

*O terque quaterque beati!*

N'est-ce pas vne mesme chose de désirer ceste mort à quelqu'un, & de confesser qu'il y a sujet de la désirer? Decius se deuot pour la Republique; & donnant des esptons à son cheval, alla chercher la mort d'as les espées des ennemis. Son fils par vne emulation genereuse de la Vertu paternelle, avec paroles solennellement conceües, & desia comme hereditaires en sa maison, en fist de mesme, ne se souciant d'autre chose que d'appaiser des Dieux par la Victime qu'il leur sacrifioit. Surquoy pensez-vous que furent fondées ces resolutions glorieuses de l'vne & de l'autre, que sur l'opinion qu'ils auoient, que c'estoit chose desirable qu'une bonne mort? Il n'y a donc point de doute, que la plus belle & la meilleure chose du monde ne soit que de mourir en quelque entreprise vertueuse, & par vn acte memorable consacrer son nom aux

## 370 LES EPISTRES

siècles à venir. Vous pensez, quand un  
 homme résiste courageusement à la dou-  
 leur, qu'il ne se sert que d'une Vertu,  
 pource que la Patience est celle qui paroît  
 le plus en ceste action : vous vous trompez  
 elles y sont toutes. Quant à la magnanimité,  
 c'est chose certaine qu'elle y est, parce que  
 la Patience, la Souffrance & la Tolerance  
 ne sont que les branches. La Prudence y  
 est, qui comme intendante sur tout ce qui  
 se delibere, conseille de se comporter ge-  
 nereusement en ce qu'il est impossible d'é-  
 uiter. La Constance y est, qui ferme con-  
 tre toute violence, ne quitte jamais la place  
 qu'elle a prise, & jamais ne démord ce  
 qu'une fois elle a résolu. Toutes les autres  
 Vertus y sont tout de mesme : c'est une so-  
 ciété qui ne se diuise point que la leur.  
 Quand il se fait quelque chose de loüable,  
 il y en a bien une qui principalement en  
 prend la conduite : mais c'est par l'advis  
 de ses compagnes ; or depuis que toutes  
 les Vertus approuuent une chose, encore  
 qu'il semble que ce ne soit l'ouvrage que  
 d'une seule, indubitablement elle est desi-  
 rable. Et quoy ? Penseriez-vous que rien  
 ne fut desirable que ce qui vient par le mi-  
 nistère des voluptez & du repos, & qui  
 nous fait mettre les festons sur nostre por-  
 te ? Il y a des voluptez melancoliques, &  
 des vœux plus celebrables par adoration

que par applaudissement. Ne pensez-vous pas que Regulus ne desirast d'estre bien-tost de retour au supplice, qui luy estoit reserué par les ennemis ? Prenez l'ame de quelque grand personnage, & pour quelque temps laissez les opinions populaires : representez-vous la vertu telle que vous devez penser qu'elle est belle, magnifique, & qui ne demande point que nous luy portions des œilleis & des roses; mais que nous la seruions avec le sang & la sueur. Regardez M. Caton approchant ses mains pures de ceste venerable poitrine, & courageusement agrandissant la playe, que le coup n'auoit pas fait assez profonde. Que luy direz vous ? Que vous plaignez son inconuenient, ou que vous loüez sa resolution. Il me souuient à ce propos de nostre Demetrius, qui dit qu'une vie hors de toute apprehensio, & qui n'a jamais contesté contre la Fortune, est vne mer morte. Quand vn homme n'a rien qui l'excite, qui lui face noise, ny qui par menace ou attaque luy donne suiet d'esprouer comme il a le courage en bonne assiette, mais croupit en l'oisuete d'un repos continuel; ce n'est pas tranquillité *Malitia est*. Attalus le Stoïque disoit ordinairement, Qu'il aymoit mieux que la Fortune l'employast au camp qu'à la chambre. Je suis tourmenté : mais ie ne dis mot : cela va bien. On me fait

monrir : mais ie ne gémis point : cela va bien. Mais ie parlerois indignement d'une chose si honneste & si graue de luy donner vn nom si delicat. Ie suis dans le feu, mais ie ne me rends point. Pourquoi ne sera-ce chose desirable, non que le feu me bruste, mais que le feu ne m'estonne point? La plus belle & la plus excellente chose du monde, c'est la Vertu : & iamaïs les choses ne peuvent estre que bonnes & desirables, quand elles se font par son commandement.



## EPISTRE LXVIII.

## ARGUMENT.

*I. Il blasme la vie trop solitaire.*

*II. Quelles doiuent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.*

*III. La Vieillesse est plus propre pour vaquer au bien de l'ame, que tout autre âge.*

**I**E me range de vostre opinion, & suis d'aduis que vous vous cachiez en quelque retraite; mais que vous cachiez vostre retraite mesme. Si les Stoïques ne vous en donnent le precepte, ils vous en montrent



l'exemple: mais vous y trouuerez l'un & l'autre. Je le vous feray voir quand il vous plaira. Nous ne voulons pas que ceux qui nous suivent se meslent de toutes Republiques, ny continuellement, ny sans fin: & puis quand nous auons mis le Sage aux affaires d'une Republique digne de luy, qui est le mode, en quelque part qu'il face la retraite, il est toujours en sa Republique; & peut-estre il sort d'un petit coin, pour entrer en un Palais; & porté dans le Ciel, reconnoit combien il estoit bas. quand il monroit en ces chaires eminentes, que les grâds du monde ont esteuées pour l'ostentatiõ de leur vanité. Retenez bien ce que ie vous vay dire. Le Sage n'est point sans affaires, puis que le Ciel & la Terre sont deuant luy. Je reuiens à cest-heure à ce que j'auois commencé de vous cõseiller, que la retraite que vous voulez faire soit secrette. Ne publiez point que c'est pour Philosopher; trouuez luy quelque autre pretexte: dites que vous vous trouuez mal, & que vo' vous affoiblissez, ou que vous estes lassé de travailler.

I. C'est vne lasche ambition que de chercher de la gloire à se reposer. Il est des bestes qui de peur qu'on ne les trouue, brouillent leurs voyes à l'enour de leurs gistes. Il vous en faut faire de mesme: autrement vous ne fandez pas d'estre sçint. La plus-part des hommes ne se soucient pas d'entrer où ils

voient la porte ouuerte, & elle est close, ils crochettent les serrures pour y entrer. Il n'y a rien qui sollicite plus vn larron que ce qui a est sous la clef. On ne fait iamais cas de ce qu'on n'enferme point. Ce qui est en prise n'arreste iamais les curieux. Le monde est ainsi fait, il n'y a si lourdaud à qui ce qui est tenu secret ne face ouvrir les yeux. Vous ferez tres-bien, si vous vous retirez, de ne publier point vostre retraite. C'est vne maniere de la publier, que ne se cacher trop, & ne se laisser voir à personne: l'un s'est retiré à Tarente, l'autre s'est enfermé à Naples: vn autre depuis long temps n'a mis le pied hors de sa maison. C'est appeller le monde, que de faire vne farce de sa solitude.

II. Quand vous ferez vostre retraite, pensez à parler avec vous, & non à faire parler de vous. Mais que me diray-ie? Ce que les hommes se disent les vns des autres si volontiers. Vous vous direz du mal de vous mesmes. Contez vous vos veritez, & vous accoustumez à les oïr. Si vous sentez quelque chose en vous, ou plus qu'en nulle autre part vous reconnoissiez vostre infirmité, c'est dequoy vous ferez vostre principal entretien. Chacun sçait les indispositions de son corps, & pource l'un se fait vomir, pour se descharger l'estomach: l'autre mange souuent, pour le fortifier: l'autre se desseche par abstinence: l'autre se

purge : l'autre, qui est gouteux, se garde du  
 vin & du bain : Et quoy qu'il en arriue,  
 nous ne nous soucions pas du demeurant,  
 pourueu que nous remedions à ce qui nous  
 presse le plus. Ainsi nous auons dans l'ame  
 des parties interessées, qu'il est question de  
 guerir. que fais-ie quand ie me repose ie pâ-  
 se mon vlcere. Si ie vous monstrois vn pied  
 enflé, vne main liuide, ou les nerfs desséchez  
 de quelque iambe raccourcie, vous ne trou-  
 ueriez point mauuais que ie ne bougasse  
 d'vne place, & que ie donnasse ordre à ma  
 guerison. I'ay vn mal plus grand que tout  
 cela, mais ie ne le vous puis monstrer. L'ab-  
 cez est interieur, ie ne veux point que vous  
 me donniez de loüanges, & que vous me  
 preschiez que ie suis vn grand homme, que  
 i'ay tout mesprise, que pource que les folies  
 de cesté vie m'ont despléu, ie m'en suis  
 voulu separer. Rien ne m'a dépléu que  
 moy-mesme. Vous n'avez que faire de ve-  
 nir à moy pour y profiter quelque chose.  
 Vous-vous trompez de penser que ie vous  
 doine donner du secours. Ce n'est pas vn  
 medecin qui se tient ceans, c'est vn mala-  
 de. I'ayme bien mieux, quand vous parti-  
 rez d'auecque moy, que vous disiez, i'esti-  
 mois cét homme là bien heureux, ie le re-  
 nois pour homme bien suffisant : i'auois  
 porté les oreilles ouuertes, mais il m'a trô-  
 pte ie n'ay rié veu, ny rié ouï qui m'ait con-

tenré, ny qui m'ait fait enuie d'y retourner. Si vous vous en allez avecque ceste opiniõ de nous; si vous en partez de ceste façon, ie suis bien: i'ayme mieux que mon repos soit excusé qu'enuie. Vous me direz à cest'heure; Et comment, Senecque, me recommandez-vous le repos? Vous tenez le langage d'un Epicurien. Je vous recommande le repos; il est vray: mais c'est vn repos où j'entends que vous ayez des occupations plus belles & plus laborieuses, que celles que vous auez laissees. Estre tousiours à la porte de quelque grand, tenir vneliste des vieillards qui n'ont point d'enfans, auoir du credit en cour, & sont choses faictes à l'enuie, de peu de durée, & à quoy, sans mentir, vn homme d'honneur se fait tort de s'arrester. Cestuy-cy a plus de reputation au Palais que ie n'ay: eët autre est mieux suiuy: ie ne puis auoir tant de train que l'un, ny tant de faueur que l'autre. Il ne m'en chaut que tout le monde me vainque, pourueu que ie vainque la Fortune. Pleust à Dieu que vous eussiez prins il y a long-temps le chemin que vous prenez à cest'heure! Mais c'est la coustume d'attendre à deuiler de la felicité de la vie, qu'on soit en la presence de la mort. Quoy que ç'en soit, contentons nous d'auoir esté si longs, & ne differons plus à l'aduenir: puis que nous n'auons voulu croire la raison de beaucoup de choses

qu'elle nous disoit estre superflus, & ridicules, croyons-en l'experience que le Temps nous en a donnee.

III. Faisons comme ceux qui sont partis tard, & veulent regagner le temps. Piquons: nous avons vn âge le plus propre du monde à cest estude. Il a jetté son écume, & laissé les vices qu'en la chaleur de nos premiers ans il estoit impossible de dompter. Il ne faut plus guere de choses pour les atteindre du tout. Oüy: mais quand feray-je mon profit d'une chose que ie commence d'apprendre, quand ie suis prest de mourir? Si vous n'en tirez autre commodité, vous en mourrez plus homme de bien: Mais cependant ne pensez pas qu'il y ait âge si propre à faire vne bonne conscience, que celui qui par la cognoissance des affaires du monde, & par vne longue & frequente patience de beaucoup de choses, a perdu la fougé de ses passions, & s'est disposé du tout à la recherche de son salut. C'est le peu de temps que nous auons, pour l'employer à l'aquisition d'un si grand bien. Quiconque se fait sage en vieillesse, il en a l'obligation à ses années.



## EPISTRE LXIX.

## ARGUMENT.

*I. Les voyages font perdre le fruit de la vie contemplative, & replongent l'Âme dans le Vice.*

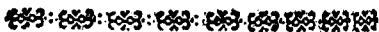
*II. Le Sage medite continuellement la mort.*

**I.** **I**En'approuve pas que vous changiez souvent de lieu, & que tantost vous soyez en l'un, tantost en l'autre sans faire autre chose que d'estre toujours par le chemin. Premièrement, pource que tous ces voyages tesmoignent un esprit mal arresté. Vous ne pouvez bien establir vostre repos, si vous regardez tousiours apres les nouveautez, & ne faites autre mestier que de courir. Ayez le corps ferme, si vous voulez que l'esprit le soit. Apres ceste raison, il y en a vne autre. C'est que les remedes, s'ils ne sont continuez, ne peuvent profiter. Le repos & l'oubly de la vie passée ne veulent point d'interruptiō. Dōnez loisir à vos yeux d'apprendre à se passer des choses qu'autrefois ils ont tāt pris de plaisir à regarder. Accoustumez vos oreilles à de meilleures parolles que celles qu'elles ont oüyes par le

passé. Vous ne sçauriez sortir, que vous ne rencontriez quelque chose qui r'allumera vos cupiditez. Comme pour oublier vne maistresse à bon escient, il se faut garder de rié voir qui nous la ramentoiue, parce qu'il n'est point de playes qui se cicatrisent si tard, ny qui plustost se remettent à seigner que celles de l'amour. Ainsi pour ne retomber iamais au desir des choses qui vous ont passionné, ne rendez plus à vos yeux ny à vos oreilles les obiets que vous leur auez ostez. L'affection est prompte à se rebeller. De quelque costé qu'elle se tourne, si elle se veut occuper, elle trouuera qui luy donnera de la besogne, & des gages: Il n'est rien de si mauuais qui n'ait sa recompense. L'Auarice promet de l'argent: la Luxure, beaucoup de plaisirs, & de beaucoup de sortes: L'Ambition, des estats, du credit, de la grandeur, & tout ce qui en dépend: les vices ne se font point seruir sãs payer: mais aupres de la Vertu chacun vit à ses despens, & sur sa bource. Quand nous donnerions tout vn siecle à dompter les vices, la licence qu'ils ont prise de l'õgue main les a tellement enfléz, que ie ne sçay si nous en pourrions venir à bout. Je vous laisse à penser ce que nous pourrõs faire en vn temps si court comme celuy de nostre vie, & encore le coupant entant de morceaux comme nous faisons. Veillons continuellement en vne

choses, & y tenons tousiours l'esprit bandé: tout ce que nous pourrons faire se fera de la mettre à quelque chose pres de la perfection.

II. Si vous me croyez, n'ayez autre meditation, ny autre exercice que de vous preparer non seulement à recevoir la mort, mais à l'envoyer querir, si l'occasion se presente que vous en ayez besoin. Autant vaut-il aller vers elle, comme attendre qu'elle vienne vers nous. Toutreueint à vn: c'est vne parole tres-mal dite, & vrayement digne de la bouche des ignorants, où elle est ordinairement, Qu'un homme est bien-heureux de mourir de la belle mort: Et puis vous pouuez penser encore vne autre chose, que vous ne pouuez mourir que vostre iour ne soit venu. Quand vous mourrez, vous auez eue tēps que vous deuez auoir. Vous ne laissez rien du vostre: ce qui demeure est pour les autres.



## EPISTRE LXX.

### ARGUMENT.

I. La vie passe sans qu'on s'en aperçoine.

II. Qu'on doit quelquefois desirer la



mort, & ne la fuir jamais : il n'im-  
porte pas de mourir tost ou tard,  
mais de bien ou mal mourir.

III. Qu'il ne faut point conserver la  
vie par une action lasche.

IV. Si on doit attendre ou prévenir la  
mort.

V. D'où vient l'apprehension de la mort.

VI. Que les meditations de tous les  
accidents humains horsmis de la  
mort, peuvent estre superflues.

VII. Que les gens de basse condition  
ont mesprisé la mort aussi bien que  
Caton, & que les autres grands per-  
sonnages.

I. **E** suis allé visiter vos Pompees, qu'il y  
a uoit long-temps que ie n'auois vus.  
Ils m'ont tellement representé mes ieunes  
ans, qu'il m'estoit aduis que i'en venois de  
partir, & que i'y deuois encorés faire ce  
qu'autresfois i'y auois fait. Nous laissons  
la vie derriere nous, & comme à ceux qui  
sont en la mer.

Les viles & les chaps loïn des yeux se recident.  
Ainsi en la rapide vitesse des années, nous  
perdons premierement nostre Enfance, puis  
l'Adolescence, puis ce qui est entre le ieune  
homme & le vieil aux confins des deux

ages, puis ce qu'il y a de meilleures années en la vieillesse mesme; et finalement commence à paroistre ceste fin generale de tout ce qu'il y a d'hommes au monde.

II. Pensons nous que ce soit vn escueil; Sots & mal-auisez que nous sommes? C'est vn port que nous deuons quelquefois desirer, & iamaïs fuir. Celuy qui de ses premiers ans y est arriué, n'a non plus desuiet de se plaindre, que celuy qui auroit bien-tost fait vn voyage, qu'il pensoit deuoit estre bien long. Car aux nauigations (comme vous sçauéz,) quelquefois faute de vent nous sommes si lōg-temps à bransler sur l'eau, que la bonnaïe nous importune; & quelquefois aussi nous en auons vn si bon que nous sommes tous esbahis que nous voyons la terre, & qu'il faut descendre du vaisseau. Pensez qu'il en est de mesme en la vie. Quelquefois ceux mesme qui n'ont point de haste, se trouuent en vn moment portez, où ils doiuent aller; & quelquefois ils sont menez si bellement, que le chagrin les desseiche, & que bien souuent en ceste longueur, il arriue des occasions pour lesquelles ils seroient bien-aïses de ne viure point. Car le viure de soy n'est pas desirable, mais le bien viure. C'est pourquoy le Sage ne vit iamaïs qu'autant qu'il doit, & non autant qu'il peut. Il regarde le lieu où il doit viure, & en quelle compagnie,

comment & ce qu'il doit faire. Je pense  
 tousiours quelle sera sa vie, non combien  
 longue. S'il se voit presse d'incommoditez,  
 & de trauersés qui luy empeschent le re-  
 pos, il s'ouure la porte luy-mesme, & n'at-  
 tend pas tousiours à le faire, qu'il se voye à  
 l'extremité: mais aussi-tost qu'il commen-  
 ce à se deffier de la Fortune, il prend garde  
 à ses affaires, & considere si c'est point là  
 qu'il faut ietter l'ancre. Ce luy est tout vn  
 qu'il se donne luy-mesme la mort, ou qu'il  
 la reçoie, qu'elle vienne tard, ou de bonne  
 heure. Il sçait bien qu'il ne sçauroit beau-  
 coup perdre d'une chose qui ne vient que  
 goutte à goutte. L'importance n'est pas de  
 mourir tost, ou mourir tard, mais de mou-  
 rir bien, ou mourir mal. Qui meurt bien, se  
 met hors du danger de viure mal. Et pource  
 ie trouue que ce Rhodiot parla plus en  
 femme qu'en homme, qui ayant esté mis  
 en vne cage par vn Tyran, qui le faisoit  
 nourrir là dedans en beste sauvage, comme  
 quelqu'un de ses amis luy conseilloit de se  
 laisser mourir de faim, luy respondit, que  
 tant qu'un homme viuoit, il ne se deuoit ia-  
 mais desespérer de rien.

III. Quād cela seroit vray, si est ce qu'on  
 me pourroit bien mettre la vie à si haut  
 prix, que ie n'en voudrois point. Il est des  
 choses bien precieuses, que quand ie se-  
 rois asseuré de les auoir en faisant vne si

vilaine confession de ma lâcheté, j'aimerois mieux ne les auoir pas. Pourquoy considereray- ie plustost, que sur celuy, qui vit la Fortune peut toutes choses, que ie ne considereray, que sur celuy, qui sçait mourir la Fortune ne peut rien? Si est-ce pourtant que quelquefois, encores que ie me voye la mort toute asseurée, & que ie sois sur le point de receuoir le supplice qui m'est destiné, ie ne prestera y point la main à ma punition: C'est vne folie de mourir, de peur de la mort. Voicy venir celuy, qui vous doit ruer, ayez patience: pourquoy le preuenez- vous, & pourquoy vous faites vous procureur de la cruauté d'autrui? Est-ce que vous portez enuie à vostre bourreau, ou que vous luy voulez espargner la peine? Socrate pouuoit bien preuenir la ciguë par l'abstinence: & cependant il fust trente iours prisonnier, attendant la mort d'une heure à l'autre, non pas en ceste intention, que tout estoit possible, & qu'en si long espace de temps, il y auoit place pour beaucoup d'esperances, mais pour se conformer aux loix, & ne retrancher rien à ses amis du peu de temps qu'ils auoient à le posseder.

.IV. Quelle contrariété d'opinions est-ce de mespriser la mort, & auoir peur de la prison; Scribonia, femme d'honneur, fust tante de Drusus Libo, ieune homme d'aussi petit iugement, que de grande maison? Qui se promettoit plus, qu'en son siecle il n'estoit

estoit permis à personne d'esperer, & plus  
 qu'en quelque siecle qu'il fust, vn si mal-  
 habile homme que luy ne pouuoit iamais  
 auoir. Cōme il eust esté rapporté du Senat  
 dās vne litiere, tout mal-fait, & malaccō-  
 pagné, (parce que tous ses plus proches le  
 tenās, non plus criminel, mais desia mort,  
 l'auoient malheureusemēt abandonné: il  
 cōmença de prédre aduis s'il deuoit attēdre  
 la mort ou se la dōner. Surquoy Scribonia  
 luy ayant demandé quel plaisir il auroit à  
 faire la besongne d'vn autre; il la creut; il se  
 fit mourir, & fit bien; Car ayāt à mourir au  
 bout de trois ou quatre iours à l'appetit de  
 son ennemy, c'estoit bien faire la besongne  
 que de viure pour attēdre sa cōmodité: Ce  
 n'est donc pas chose qui se puisse vniuersel-  
 lemēt decider, si me voyant menacer de la  
 mort par quelque violence exterieure, ie la  
 dois attendre ou preuenir. Il y a beaucoup  
 de raisons d'vne-part & d'autre. Si de deux  
 morts qui s'offrent l'vne est douce & l'au-  
 tre cruelle, pourquoy ne ietteray-ie la main  
 sur celle qui aura moins d'incommodité?  
 Comme pour m'embarquer ie choisiray le  
 nauire où ie me dois mettre, & pour me lo-  
 get ie prendray plustost vne maison que  
 l'autre, i'en fēray de mesme de la mort.  
 Ayant à quitter le monde, ie prendray le  
 chemin qui me semblera le plus beau pour  
 en sortir. Et puis, comme la plus longue vie

n'est pas tousiours la meilleure, ainsi la mort la plus lōgue est tousiours la pie. Il n'y a chose où l'esprit doiue plustost suivre la fantasie qu'en la mort. Qu'il sortedu costé que son humeur le pousse; soit que le fer soit plus selon son goust, soit qu'une corde luy plaise dauantage, ou qu'il ayme mieux quelque breunage qui luy bouche les veines; laissons-le faire. Qu'il rompe les liens de sa seruitude de la façō que bon luy semblera. En la vie il faut rascher de contenter tout le monde, mais en la mort, nous n'auons à contenter que nous. La meilleure mort est celle qui nous est plus agreable. Ne vous imaginez point que quelqu'un dira, que vous auez eu faute de cœur; vn autre, qu'il y a eu de la temerité en vostre fait; & vn autre encore qu'il y auoit bien quelque maniere de mort plus genereuse, & plus braue que celle que vous auez choisie. Mais pensez plustost que vous estes sur vne deliberation que quand vous l'aurez executée, vous n'aurez plus que faire de ce qu'on dira de vous? Et ne vous souciez d'autre chose que de vous oster à la Fortune le plustost que vous pourrez: autrement vous trouuerez tousiours quelqu'un qui n'approuuera pas vostre resolution. Il y en'aura mesme entre ceux qui font profession d'estre Philosophes, qui vous diront, Qu'il ne faut iamais faire de violence contre la vie; Que c'est impieté d'estre

meurtrier de soy-mesme, & qu'il faut attendre le terme que la Nature nous a limité: Ceux qui tiennent ce langage, rendent la liberté prisonniere, & ne s'en apperçoivent pas. La Prudence eternelle n'a rien fait plus à nostre aduantage, que ce que n'ayant qu'une porte pour venir au monde, nous en auons une infinité pour en sortir. A quel propos me reserveray-ie aux rigueurs d'une maladie, qui n'a point d'esperance, ou à toutes les vergongnes que me voudra faire vn insolent & cruel ennemy? Si parmy les tourments mesmes, j'ay moyen de m'ouurir le passage & me faire faire place: s'il se presente quelque chose deuant moy pour m'empescher? Le poinct seul où nous ne pouuons proposer de grief contre la vie, c'est, qu'elle ne tient personne. La condition des hommes est bone en vne chose, que iamais personne n'est miserable que par sa faute. Prenez-vous plaisir de viure? vivez. Vous en fachez-vous? Vous estes libre de vous en retourner d'où vous estes venu? Vous vous estes si souuent fait ouurir la veine, pour vous allegier d'une douleur de reste, ou pour vo' descharger de quelque abondance d'humours. Ne pesez pas qu'il vous faille faire quelque grâde playe qui vous déchire tout ce que vo' aués dâs le corps. La pointe d'un caninet vous fera l'ouuerture d'une liberté

perpetuelle, & par vne piqueure vous vous mettez hors d'apprehension à tout iamaïs.

V. A quoy tiét-il donc que nous y allions si lentement? C'est que iamaïs nous ne nous ramenteuons que nous ne sommes icy que pour vn temps, & que quelque iour il nous sera force d'en desloger. Nous sommes comme ces vieux locataires, que la longueur du temps a tellement accoquinez en vne maison, que quelques incommoditez qu'il y reçoient il leur est impossible d'en vouloir partir. Voulez-vous estre maistre de vostre corps? Demeurez-y comme tousiours prest à le quitter. Preposez-vous que c'est vne compagnie où vous ne deuez pas tousiours estre; Et vous la laisserez avecque moins de regret, quand il vous en faudra separer. Mais comme nous resoudrons nous à finir nostre vie, nous qui ne faisons tous les iours autre chose qu'estendre nos concupiscences?

VI. Certainement il n'y a point de meditation qui nous soit si necessaire: car toutes les autres peuent estre superflues. Parce que ie me seray preparé contre la pauvreté, peut-estre ie seray riche tant que ie viuray: ie me seray pourueu d'armes cōtre les douleurs, & vne santé continuelle m'ostera les occasions de m'en seruir: ie me seray fortifié de resolutiōs, encoore que la fortune me fust perdre ma femme, mes enfans, ou mes amis.



& ils viuront tous plus que moy. La mort est le seul ennemy contre lequel ie ne puis faillir de me preparer, parce qu'indubitablement il me faudra venir aux mains avec elle.

VII. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que les grands personnages qui ayent de la force assez pour rompre les fers qui nous tiennent en ceste captiuité du corps. Caton fut braue certainement, de prendre son ame avecque la main, & la mettre dehors, quand il vit qu'elle ne sortoit pas assez tost par l'ouverture que l'espee auoit faite. Mais ce ne sont pas coups qui appartiennent à luy seul: en la lie mesme des hommes, il s'en est trouué qui d'une secousse magnanime & vigoureuse, se sont attachez aux outrages de la Fortune, & n'ayant peu ny mourir à leur fantasie, ny faire election des instrumens pour se tuer, ont pris ce qui leur est venu le premier à la main, & rendu mortelles des choses qui n'estoient pas seulement nuisibles de leur naturel. Dernierement au jeu de Bestiaires, vn Alemand qu'on preparoit pour le spectacle du matin, feignit de vouloir aller faire ses necessitez, parce que par autre moyen il ne se pouuoit desfaire de ses gardes. Il y a ordinairement une esponge aux priuez, pour le seruice de ceux qui en ont affaire; il la prit avec le morceau de bois où elle est attachée, & se le fourra

tout dans la gorge ; si bien que par l'empeschement de sa respiration il se fit sur l'heure mesme rendre l'esprit. Ce fut sans mentir faire vne vergongne à la mort. Je sçay bien que vous me direz, que le parfum n'en estoit gueres bon. Mais comme sçaura mieux monstrier vn homme la faute de son iugement, que de faire le degousté, quand il est question de mourir ? Il faut auoier que cét homme, qui auoit le courage grãd, meritoit bien qu'on luy remist l'election de la mort en sa liberté. Comme pensez-vous qu'il se fust brauement seruy d'une espee, & comme couragement il se fust ietté dans la mer, ou precipité d'un rocher en bas, s'il en eust eu le moyen ? Quoy que despourueu de toutes choses il trouua de quoy se bien faire, & nous apprit que pour mourir il ne faut autre chose que le vouloir. Que chacun iuge de ceste action ce que bon luy semblera : mais pour moy, ie tiendray tousiours ceste maxime, Que la mort n'a point de vilenie si puante qui ne me sente mieux que tout le musque & tout l'ambre gris que la seruitude sçauroit auoir. Puis que i'ay commencé par les exemples de gens de basse qualité, i'y continueray, pour obliger ceux de qui la condition est meilleure à se demander quelque chose d'auantage quand ils verront qu'une chose qu'on estime si terrible est mesprisee par les hommes du monde qui sont les

plus mesprifez. C'est vne opinion dont nous fommes abreueez de longue main, que ces Catons, Scipions, & autres leurs semblables que nous admirons sont au delà de nostre imitation : Mais ie vous veux monstrier que parmy ces maraux destinez au combat des bestes, il ne se trouuera pas moins d'exéples de ceste vertu, que parmy ces Capitaines qui ont eu les premieres charges aux guerres ciuiles. Il n'y a pas long temps qu'un belistre qu'on enuoyoit dans vne charrette avecque des gardes, pour le spectacle du matin, feignât d'auoir sommeil & de chercher vn lieu pour se reposer la teste, trouua moyen de se la passer entre deux rais, & s'y tint ferme, iusques à ce que la roüe qui tournoit luy eust tords & rompu le col. Il eschapa du supplice par la charrette mesme qui l'y portoit. Quand vn homme a volonté de sortir, il n'est rien d'assez fort pour l'en empescher. La Nature ne nous garde point sous la clef. Ceux que la necessité de sortir du monde laisse en liberté de choisir la porte, peuuent prendre celle qui leur plaira. L'election ne peut estre qu'en la multitude : quand les occasions sont difficiles, il faut prendre la premiere venue pour la meilleure. Quand ce seroit chose de quoy iamais on n'auroit ouï parler : l'esprit ne manquera pas à qui aura du courage assez : vous voyez que ces

chetifse esclaves mesmes s'evertuent quand  
 la douleur les a piquez, & que ceux qui les  
 gardent ne sçauroient estre si fins qu'ils ne  
 trouuent moyen de les tromper. On ne peut  
 dire que ce ne soit le train d'un galant  
 homme, d'auoir fait la resolution de mou-  
 rir, & tout ensemble trouué le moyen de  
 l'executer. Puis que ie vous ay promis de  
 vous amener beaucoup de semblables  
 exemples, ie vous en vay dire encore vn.  
 La seconde iournee du combat naual, vn  
 Barbare à qui on auoit baillé vne demy  
 pique, pour se battre contre vn autre, se la  
 mit au trauers de la gorge. Et de fait, n'eust-  
 il pas esté bien lasche de se reseruer à des  
 tourmens suiuis de la risede tout vn peu-  
 ple, puis qu'il auoit moyen de s'en garétir?  
 & bien mal aduisé d'attendre la mort, puis  
 qu'il auoit des armes en la main? Ce spe-  
 ctacle fut d'autant plus grand, que l'exéple  
 de mourir fut trouué plus honnestes que ce-  
 luy de tuer. Et quoy donc? pourquoy ne fe-  
 ront les gens d'honneur, fortifiez par la me-  
 ditatiō, & par le discours de la Raison con-  
 tre les choses casuelles, ce que font des ho-  
 mes perdus & criminels? C'est par la Rai-  
 son que nous sçauons que par quelque che-  
 min different que la mort vienne, elle ne  
 vient iamais que par vn effort, & qu'il ne  
 peut chaloir où commence vne chose qui  
 doit venir infailliblemēt. La mesme Raison

nous exhorte, Que s'il se peut faire nous mourions sans douleur. Sinon que nous facions comme nous pourrons, & prenions la premiere chose que nous trouuerons pour nous desgager. La violence pour viure, est chose mal honneste; mais quand il est question de mourir, on ne scauroit faire chose plus braue, ny plus glorieuse que d'en vser.



## EPISTRE LXXI.

## ARGUMENT.

- I. Pour prendre un bon conseil il faut auoir un but, qui doit estre le souverain Bien.
- II. Il n'y a point d'autre Bien que ce qui est bonnesté.
- III. La Sagesse nous apprend à distinguer le bien d'avec le mal.
- IV. Que le Sage doit tenir pour indifferentes les bonnes & les mauuaises fortunes.
- V. Qu'on ne doit point resister à la mort.
- VI. La Philosophie nous mōstre le chemin de l'Honneur & de la Vertu.
- VII. Qu'on trouue la Felicité aussi.

*bien dans les aduersitez que dans les prosperitez.*

*VIII. Description d'un homme sage.*

*IX. Definition de la Vertu.*

**V**OUS ne cessez de me faire descōsultations, & ne prenez pas garde qu'il y a biē du chemin entre vo<sup>r</sup> & moy. Ce qui est le meilleur en vn Conseil, c'est qu'il soit donnē quand il est temps. C'est pourquoy ie ne doute point que bien souuent quand vous receuez mes aduis, vous ne fassiez mieux de vous conduire tout au contraire de ce que ie vous escris, car on accommode le Conseil à la disposition des affaires. Or elles changent d'une heure à l'autre, & courent plustost qu'elles ne vont. Il faut dōc prēdre conseil d'une chose plustost que le iour qu'on la veur faire; Encore ay-ie opinion qu'il seroit trop tard & qu'il seroit meilleur d'estre pris sur le point mesme de l'execution.

**I.** Or ie m'en vay vous apprenre le moyen de le trouuer. Quand vous voudrez sçauoir ce que vo<sup>r</sup> deuez ou fuir, ou desirer, ietrez aussi tost les yeux sur le souverain Biē, & vous souuenez quelle profession de vie vous vous proposez de faire; car à ceste regle se doiuent conformer toutes vos actiōs. Il n'est pas possible de bien ranger les parties, si nous ne sommes asseurez de la forme

RES

Ep. LXXI. p. 395

« Ideò peccavimus quia, de partibus  
« Vitæ, omnes deliberamus; de vitâ  
« nemo. »

ce que dit Sénèque de la vie  
morale est encore plus vrai de  
l'existence physique dont il faut  
s'occuper par un système d'en-  
semble, en groupant les règles  
d'une hygiène salutaire qui finit  
par passer à l'état d'habitude et  
de laquelle on ne s'écarte plus.

[illegible]



d'atout. Quoy que vous ayez les couleurs  
 broyées, vous ne sçauriez rien peindre,  
 que premierement vous ne sçachiez ce que  
 vous voulez représenter. La principale faute »  
 que nous faisons, c'est que nous délibérons »  
 de la vie par les pieces, & iamaïs en gros. »  
 La premiere chose que doit faire vn hōme  
 qui veut tirer vne fiesche; c'est de sçauoir  
 ce qu'il veut frapper. Nos Conseils n'ont  
 point de certitude, parce qu'ils n'ont point  
 de but. Vn marinier qui ne sçait où il veut  
 prendre terre, ne sçaura quel vent il doit  
 desirer. Parce que nos actions sont routes  
 fortuites, c'est force que la Fortune y ayt  
 beaucoup de pouuoir. Il en est qui sçauent  
 des choses qu'ils ne pensent pas sçauoir,  
 comme quelquefois il nous aduient de de-  
 mander ceux qui sont auprès de nous; ainsi  
 le plus souuent faisons-nous de ce qui est  
 le souverain Biē. Il est tout auprès de nous,  
 & nous l'allons chercher bien loin. Je ne  
 vous amuseray point de beaucoup de paro-  
 les, pour vous faire entendre que c'est; ny ne  
 vous brouilleray point l'esprit d'une diuer-  
 sité d'objets. Je vous mettray tout droit le  
 doigt dessus.

II. Que me seruiroit de vous aller cher-  
 cher tant de diuisions & de subdivisions,  
 puis que tout d'un coup ie vous puis dire;  
 Le souverain Bien est ce qui est hōneste, &  
 ce que vous admirerez dauantage, il n'y a

point d'autre bien que ce qui est honneste : tous les autres ne sont ny vrayz ny legitimes. Si vne fois vous imprimez ceste opinion, & deueniez amoureux de la Vertu (car de l'aymer simplement ce n'est pas assez) elle ne s'approchera de riē, si triste & si miserable, quelque opinion que les autres en ayent ; qu'elle ne vous face trouuer du repos & du plaisir. Les tourmens mesmes, si vous vous y troublez moins que celuy qui les vous fait souffrir, & les maladies, si vous ne murmurez point, & ne perdez point courage, vous serōt des exercices qui vous donneront du contentement. Toutes ces choses qui sont ameres au goust des autres, vous seront douces, si vous les rehauffez au dessus d'elles. Vous tenez pour vne proposition indubitable, Que ce qui n'est point bien ne peut estre honneste, & que lors toutes incommodeitez se peuent iustement dire bonnes, quand elles sont deuenues honnestes par la presence de la Vertu. Je sçay bien qu'il est aduis à beaucoup que ce sont Chimeres, & choses qui passent la condition des hommes, que ce que nous promettons ; dequoy ie ne m'esbahy point, parce qu'ils ne iettent les yeux que sur le corps. Mais qu'ils se retournent vers l'ame ; & ils parleront d'un homme comme d'un Dieu. Retirez vous donc, Lucilius, & me laissez toute ceste race de Philosophie pedans,

qui d'une chose si haute & si magnifique, nous ramènent aux syllabes, & repaissent les esprits de certaines subtilitez qui ne font que les affoiblir. Taschez de ressembler à ceux qui les premiers ont inuenté la Philosophie, & non à ceux qui l'enseignent de si mauuaise grace, qu'ils font penser que c'est vne chose qui donne bien de la peine auant qu'on la sçache, & peu de fruit quand on la sçait. Si vous auez enuie de faire quelque chose pour moy, rangez vous à ces premiers maistres. Socrates, de qui toute la Philosophie est d'apprendre à bien viure, dit, Que la plus grande Sagesse que puisse auoir vn homme, c'est de sçauoir faire distinction du biē & du mal. Voulez vous estre heureux, dit-il, ne vous fâchez donc point qu'on vous estime fol. Si quelqu'un vous veut dire des iniures, qu'il vous en dise: s'il vous veut faire des outrages, qu'il vous en face; quoy qui vous arriue, vous ne souffrirez rien, pourueu que la Vertu soit avecque vous. Voulez-vous estre heureux? Voulez-vous à bon escient deuenir homme de bien? Endurez qu'on vous mesprise. C'est vne patience dont personne n'est capable, s'il n'a ceste opinion, Que tous biens sont égaux, pource que rien ne peut estre Bon qui ne soit Honneste, & que ce qui est Honneste, en quelque suiet qu'il soit, n'est iamais susceptible d'inogahité.

IV. Et quoy donc? il ne peut chaloir si Caton est Preteur, ou s'il ne l'est pas: s'il gagne la bataille de Farfalle, ou s'il la perd: Ce bien, de demeurer invincible en vn parti vaincu, est aussi grand comme est le bien de reuenir Victorieux à Rome, pacifier les choses, & les remettre en leur premier estat. Pourquoy ne seroit-il aussi grand? la Vertu qui domte la mauuaise Fortune est celle mesme qui regle la bonne: Or la Vertu ne se peut faire ny plus grande ny plus petite: elle est tousiours d'vne taille. Mais Pompee sera mis en route. Tous ces Grands, de l'assistance desquels il se seruoit, pour vn argument que sa cause estoit la cause de la Republique; Ce Senat même, poutant les armes duquel il faisoit son auât garde, seront tous defaits en ce cōbat; & la ruïne d'vn si grand Empire enuoyera ses esclats en tous les quartiers du monde; vne partie en Egypte, l'autre en Afrique, & l'autre en Espagne; Et la pauvre Republique, de peur de n'estre pas assez long-temps miserable, ne pourra pas tomber vne seule fois? Je veux que tout cela soit: ie veux que Iuba se perde en son propre Royaume, & que ny la connoissance du pais, ny la vallerie de ses suiets, opinastrez, à mourir pour le seruice de leur Roy, ne l'en puissent garétir; Je veux que la foy mesme de ceux d'Vtique cede à la cōtinuation des mauuais succez, & qu'en Afri-

que Scipion soit abandonné de la bonne Fortune que ceux de sa maison y auoient tousiours eue auparauant; Il y a long temps que Carō a donné ordre à sa seurte: Mais quoy qu'il en soit, il a esté vaincu? Que voulez vous faire? c'est vn rebut qu'il faut cōter parmi les autres. Il ne se desesperere non plus pour n'auoir pas eu la Victoire, que pour n'auoir pas esté. Preteur. Le iour qu'on luy refusa la Preture, il ne fit que iōier: la nuit qu'il deuoit mourir, il ne fit que lire. Il mit la vie & la Preture tout en vn rang. Il s'estoit par vne meditatiō cōtinuelle gravé ceste maxime en l'ame, Qu'il falloit souffrir tout ce qui pourroit arriuer. Pourquoy se fut il troublé de la metatiō de la Republique, qui luy sçauoit qu'il n'y a rien au monde, nō pas la terre; non pas le Ciel, non pas ceste contexture vniuerselle; quoy que Dieu melle la conduise, qui ne soit suiet à reuolution. Les choses ne sont pas eternellement en l'ordre où elles sont à ceste heure. Quelque iour viendra, qui leur fera prendre vn autre chemin. Comme elles ont leur commencement & leur progres, elles ont aussi leur fin. Tout ce que nous voyons se promener sur nos testes, & ce que nous foulons sous nos pieds, se diminue chaque iour de quelque chose, & à la fin doit cesser entièrement. Il n'y a rien qui n'ait sa vieillesse. Nature enuoye tout en même lieu quoy que ce soit

par intervalles inégaux. Ce qui est ne sera  
 pl<sup>9</sup> & ne perira pas pourtāt, mais se resoudra  
 Ceste resolution nous semble vne mort, par-  
 ce que nous ne regardons qu'aux choses  
 qui sont pres de nous, & que l'esprit offus-  
 qué des nuages du corps, & engagé en la  
 fernitude, ne peut pas donner iusques à cel-  
 les qui sont plus esloignées. S'il le poumoit  
 faire, & se promettre que comme la mort  
 a sa vicissitude apres la vie, la vie aura sa  
 vicissitude apres la mort, & qu'alternati-  
 uement les choses ne cesseront iamais d'e-  
 stre faites, deffaites, & refaites par l'eternel-  
 le bonté de Dieu, qui veut donner ceste  
 occupation à sa providence, il porteroit sa  
 fin & celles des siens avec plus de patience  
 qu'il ne fait. C'est pourquoy, quand Caion  
 aura couru de l'esprit les siecles passez &  
 les futurs, il dira, Que toute la race des  
 hommes, nais & à naistre, est condamnée à  
 la mort, Que toutes ces grandes villes, à  
 qui la Fortune a donné quelque part de la  
 seigneurie du monde, ou qui dans les au-  
 tres Monarchies ont la principale reputa-  
 tion, seront vn iour en si pitoyable estat,  
 qu'on en demandera des nouuelles, & n'at-  
 ront plus de nom que dans les Histoires.  
 Les vnes prendront fin par la guerre, les au-  
 tres par vne longue paix, qui se changera  
 tout bellement en faincantise, & les autres  
 par la superfluité des despences, qui est

la ruine la plus certaine que les grands Estats puissent auoir. Toutes ces campagnes fertiles, seront couuertes de quelque inondation subite de la mer, & seront mer, elles-mesmes; ou bien quelque spacieuse cauerne, qui est peut-estre sous elles, se venant à lascher, les engloutira. Quelle raison ay-ie donc de me plaindre, & faire le mal-content, si de quelque espace de iours ie precede vn Destin où sera compris tout l'Vniuers?

V. Vn bel esprit ne doit ny contester contre Dieu, ny se vouloir excepter d'une loy generale, mais se refoudre, ou qu'il s'en va recevoir vne meilleure vie; & en quelque lieu plus clair & plus tranquille, iouir de la compagnie des choses diuines; ou pour le moins, que sans sentiment de rien qui l'incommode, il retournera se rassembler à sa Nature, & à ce tout duquel autrefois il estoit venu. Caton ne iuge donc point que l'honneste vie soit vn plus grand bien que l'honneste mort, parce que la Vertu n'est point vne matiere qui s'allonge, ou qui s'eslargisse. Socrates disoit, que la Vertu & la Verité sont vne mesme chose. Comme la Verité ne croist point; aussi ne fait la Vertu. Elle est en sa plenitude: il n'y a rien de vuide. Vous n'avez donc de quoy vous esbahir, quand ie vous dy que tous biens sont égaux, & qu'aussi grands sont ceux

qu'avec election on peut recevoir, que ceux qu'un accident inopiné fait survenir. Car si vne fois vous-vous laschez à ceste opinion d'inégalité, apres que vous aurez mis la souffrance courageuse & magnanime entre les moindres biens, vous la mettrez à la fin entre les maux. Socrate en prison vous semblera miserable, & miserable Caton, qui remet ses mains à sa playe plus courageusement la seconde fois que la premiere; Et plus miserable que tous les autres Regulus, si cruellement traité, pour avoir estimé sa parole plus que sa vie, & ne s'estre pas voulu permettre de mentir, mesme à ses ennemis. Et toutefois c'est un légage que le plus hardy de tous ces delicats n'a iamais osé tenir. Car comme ils n'auoient pas qu'il soit heureux, aussi disent-ils qu'il n'est pas malheureux. Les Academiques tiennent, Que certainement un homme resolu parmi les douleurs est heureux: toutesfois non parfaitement, ny pleinement: mais c'est vne opinion qu'il leur est impossible de soutenir. Qui est heureux est au comble du bien, qui est au comble du bien n'a point d'autre bien au dessus de lui. La Vertu ne souffre point de diminution: là où elle est, le vertueux aura le corps en pieces, qu'il ne laissera pas d'estre bien sain & bien entier. Quand ie parle de la Vertu, j'entends vne Vertu pleine de vigueur & de courage, à qui les mains de-



mangent de se battre, & qui prend le moindre ennuy qu'on luy face; pour vn appel. Ne voyez-vous pas les ieunes gents, de qui l'inclination est genereuse, quand le desir de paroistre les a conuiez à quelque entreprise, s'exposer librement aux perils, & ne trouuer point de mauuais chemin, quand il faut aller chercher de la reputation?

VI. La Philosophie vous inspirera la même assurance, & vous baillera le même mespris de tout ce qui vous sçaura arriuer. Ce sera d'elle que vous receurez ceste impression veritable, Qu'il n'y a point d'autre bien au monde, que l'Honneur, Que ce n'est pas vne corde qui se puisse lascher & roidir cōme l'on veut, mais vne regle qui ne sçauroit estre si peu courbée, que tout n'aille de trauers. C'est à la Vertu de iuger, & non d'estre iugée; s'il n'y a moyen de la faire plus droite qu'elle est, il s'ensuit aussi qu'en tout ce qui sera dressé sur elle, il ne peut y auoir rien qui soit plus ou moins droit l'vn que l'autre; Car estant force qu'ils se rapportent à leur regle, la raison veut aussi qu'ils se trouuent conformes entr'eux.

VII. Et quoy donc? Estre en vn festin parmi les delices, ou à la torture parmi les douleurs, c'est vne même chose? Pour quoy nō? Je vous feray bien plus esbahy, quand ie vous diray qu'il fait bon estre à la torture, & mauuais estre en vn festin. Mais c'est,

## 404 LES EPISTRES

quand à la torture on fait ce qui s'y doit faire, & qu'au festin on ne s'y comporte pas comme on doit. Ce n'est pas la matiere qui fait les choses bonnes ou mauuaises : c'est la Vertu, en quelque part qu'elle paroisse. Toutes choses n'ont qu'une mesure & qu'un prix. Je sçay bien que quelqu'un de ceux-cy qui mesurent les autres à leur aune, me sauteroient volontiers au visage, pource que ie dis qu'aussi heureux est celuy qui a des aduersitez, & les supporte, que celuy qui parmi les prosperitez, se conduit avecque discretion; Et aussi heureux celuy qui triomphe, & celuy qui vaincu de Fortune: mais immuable de courage, est porté deuant le chariot du Victorieux; parce qu'ils tiennent que tout ce qu'ils ne peuvent faire est impossible, & iugent de la force des autres par leur imbecillité. Pourquoy trouuez vous étrange ce que ie dis, qu'estre lié, blessé, tué, brulé, soient choses bonnes? Elles sont quelquefois plaisantes. La modestie est une gesne aux voluptueux, & le travail un supplice au faincant. Le delicat a pitié d'un homme actif, & l'ignorant de celuy qui estude. Il en est de mesme des autres choses. Quand faute d'inclination, de force, & de suffisance, nous ne nous en sentons pas capables, nous les estimons dures & difficiles, & ne nous souvenons pas combien nous en connoissons.

qui ne boire point du vin, & estre esueillé au point du iour sont les plus cruels suppli- ces qu'il leur est possible d'endurer. Ces choses là de qui nous auons si mauuaise opinion, ne sont ny dures ny difficiles: mais nous sommes foibles. Il faut vn grand cou- rage, pour faire iugement des choses qui sont grandes: auerement nous l'imputerons à vne faute qui vient de nous. Les rames nous semblent tortuës, ou rompuës, par le bout qui plonge dans l'eau. Et cependant elles ne laissent pas d'estre bien droites. Les choses se font diuerses, selon la façon dont on les regarde. Nostre esprit ne voit pas bien clair en la connoissance de la Ve- rité. Faites moy voir vn ieune homme, qui n'ait point encore eu depart à la corruption du siecle, & qui ait l'esprit vif. Je m'assure qu'il m'auotiera qu'vn homme qui mag- nanimement sup'porte le faix des aduersi- tez luy semble plus heureux, que celuy que la Fortune assomir de toutes les prosperitez qu'il peut desirer.

VIII. Ce n'est point chose nouuelle que ce qui n'est point au vent ne branle point. Mais quand on voit vn homme se hausser là où les autres s'abbaisient, se tenir de bout là où les autres sont par terre, c'est en oc- casion de merueille que ie trouue vn iuste sujet de s'esbahir. Je ne croy pas que ny aux tour- mens, ny en tout ce qu'ordinairement on

appelle aduersitez, il y ait autre mal, sinon  
 que l'esprit se plie, qu'il se courbe, que les  
 genoux luy faillent, qui sont toutes choses  
 à quoy le Sage n'est point suiet. Quelque  
 charge qu'il ait sur le dos, il ne marchera  
 mais que droit: sa taille paroist tousiours.  
 S'il tombe sur luy quelque chose de ce qui  
 peut tomber sur vn homme, il n'en murmure  
 point: il cōnoist sa force, & sçait biē qu'il  
 a les espaules bonnes. Le ne le separe pas  
 pourtant du nombre des hommes, ny ne me  
 figure pas aussi peu de sentiment en luy  
 qu'en quelque fouches. Je sçay bien qu'il est  
 composé de deux pieces, l'une irraisonnable,  
 sensible aux morsures, aux brulleurs,  
 & aux douleurs: l'autre raisonnable, ferme,  
 intrepide, & inexpugnable en ses resolutiōs.  
 C'est en celle là que consiste le souverain  
 Bien de l'homme. Tant qu'il y a du deffaut  
 l'ame n'a que des anxietez; & des anxietez,  
 & inquietudes, quād il est plain. Vn rocher  
 n'est pas immobile cōme elle est. C'est pour  
 quoy quelque zele qu'ait vn homme à se  
 faire vertueux, & quelque prez qu'il soit de  
 la perfection, s'il n'est point encor au der-  
 nier point, il se voudra faire accroire qu'il a  
 besoin de reprendre son haleine? & au lieu  
 que tout d'une venue, il peut acheuer le peu  
 qui luy reste, il relaschera quelque chose de  
 sa diligence, d'autant qu'il n'a pas encore  
 passé tout le mauuais chemin, & que iusques

à ce qu'il soit au haut, il est tousiours en danger de glisser. Mais celuy de qui la Sagesse est accomplie, n'est iamais bien à son aise, que quand il fait quelque preuue genercuse de sa Vertu. S'il se presente vne occasion de faire quelque acte loüable, il va droit où l'Honneur & la Raison luy font signe. S'il y a des difficultez & des risques, il passe par dessus, & ne se soucie pas qu'on die qu'il a esté mal-heureux, pourueu qu'on auoüe qu'il est hõme de bien. Je viens à cest'heure à l'endroit où vous m'arrêdez; afin que vo<sup>s</sup> ne pensiez pas que la Vertu que preschent les Stoïques soit vne Chimere. Le Sage de qui ie parle, tremblera, sentira douleur, & blesmira. En quoy consiste donc la misere, & ce qui veritablement s'appelle mal? A trembler, à sentir douleur, & à blesmir? Rien moins: Ce qui la cause c'est quand l'esprit troublé par ces incommoditez, est reduit à se confesser esclau du corps, & à murmurer contre sa condition. C'est bien chose indubitable, que le Sage demeure maistre de la Fortune par sa vertu: mais il en est assez, qui font profession de l'estre, à qui bien souuent des menaces bien legeres donnent de bien profondes apprehensions. Mais c'est nostre, faute d'exiger des escoliers, ce qui n'appartient qu'aux maistres. Je louë bien ce qui est bon, & me conseille de le faire; mais ie n'en puis encore prendre

la resolution; & quand iel'aurois, il me faudroit d'autres experiences que ie n'ay deuant que de m'en pouuoir seruir, où l'occasion s'en presenteroit. Comme il est des couleurs que la laine prend, pour vne seule fois qu'on l'aura trempée; & d'autres qu'elle ne scauroit prendre, qu'elle n'ait esté dégraissée, & remise en la chaudiere beaucoup de fois; Aussi est-il de certaines sciences, qui ne sont pas si tost enseignées, que ceux qui les ont apprises n'en sçachent assez, pour en faire eux mesmes des liures. Mais si ceste - cy ne descend iusques au fonds, & seiourne, pour auoir loisir d'agir dans l'esprit; ce qu'elle y opere n'est pas teinture, c'est vne tache, & ne se voit point d'effect de ce qu'elle auoit promis. Il ne faut ny beaucoup de temps, ny beaucoup de paroles pour enseigner qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu; ou pour le moins que sans Vertu rien ne se peut appeller Bien; & que la meilleure partie de nous qui est la raisonnable, est le siege de la Vertu.

IX. Que sera-ce que ceste Vertu: vn iugement ferme & veritable, qui nous produira la promptitude de l'esprit & dissipera les choses de ces vaines apparences, qui nous les font bien souvent sans occasion, ou fuir, ou desirer. Quiconque a ce iugement, ne fera point difficulté de  
 declare

# DE SENEQUE. 409

déclarer que toutes choses sont bonnes, &  
 piteuses quand elles ont passé par les mains  
 de la Vertu, aussi que les biens du corps  
 sont bons au corps; mais ils ne le sont pas  
 généralement. Et bien qu'on leur puisse  
 donner quelque paix comme à choses suiet-  
 tes au commerce, si est-ce qu'on ne les peut  
 pas mettre au rang de ce qui véritablement  
 est Bien: Aussi ne seront-ils pas égaux les  
 uns aux autres. Les uns seront plus grands;  
 & les autres plus petits. En ceux même qui  
 sont profession de Sagesse, il y a bien de la  
 différence. Les uns en sont déjà si avant,  
 qu'ils osent bien haïr les yeux, pour re-  
 garder la Fortune, mais ce n'est pas sans  
 riller, parce que l'esclat de sa pompe les es-  
 blouit. Les autres qui sont parvenus au der-  
 nier degré, ont de la confiance, & entrent  
 en contestation avec elle. Les choses qui ne  
 sont pas acheuées, ne sont jamais fermes:  
 tantost elle s'enflent, tantost elles pan-  
 chent, tantost elles se croûlent; & tantost  
 elles tombent tout à plat. Le remède c'est  
 de marcher toujours & s'esluer. Car il  
 ne sauroit y auoir si peu d'interruption à  
 nostre diligence, que ce ne soit force de re-  
 culer. Quand vous auez quitté ceste beso-  
 gne, & que vous y voulez retourner pas à  
 pas, il ne faut pas penser de la reprendre à  
 l'endroit où vous l'auiez laissée. C'est à recō-  
 mencer tout de nouveau. Pressons donc, &

## 410 LES EPISTRES

perseuerons : il y a plus à faire qu'il n'y a de fait ; il est vray que c'est dans quelque profit, que s'auoir bonne volonté de profiter. Pour moy ie puis dire sans mentir, qu'il n'y a chose en ce monde que ie ne desire avecque plus de passion : Je croy bien aussi que de vostre costé vous y auez du zele, & que vous y marchez de bon pas. Despechons-nous, afin d'auoir du contentement à viure : car autrement, avec assez peu d'honneur, que pouuons nous dire, sinon que nous sommes retenu en yne demeure où nous voyons que des ordures & des saleté ? Sur tout, faisons que ce que nous auons de temps, soit tout à nous : ce qui ne peut estre, que nous mesmes ne soyons premierement à nous. Quand sera-ce que i'auray du courage assez pour mespriser l'vne & l'autre Fortune ? Quand sera-ce, qu'après auoir mis toutes mes passions sous le pied, ie pourray dire ceste parole glorieuse, l'ay vaincu. Demandez-vous qui Non les Perles, non les extremitez des Medes, ny ce qu'il peut y auoir de Nations belliqueuses au de là des Daces : Mais l'Ambition, l'Auarece, & la crainte de la mort, qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.





# EPISTRE LXXII.

## ARGUMENT.

- I. *Que l'estude de la Philosophie doit commencer de bonne-heure & estre continuée.*
- II. *La Fortune n'a point d'Empire sur le Sage.*
- III. *Difference d'entre celuy qui est Sage, & celuy qui est en voye de l'estre.*

I. JE sçay bien la responce de la question que vous me faites, s'il m'en pouuoit ressouvenir. Mais il y a si long-temps que ie n'ay donné de l'exercice à ma memoire, que ie n'en fais pas bien ce que ie veux. Elle a les fueillets collez, comme ces liures qui n'ont esté maniez depuis long-temps. Notre esprit a besoin d'estre souuent deplié, pour remuër ce qui est dedans, & se reconnoistre, afin de s'en pouuoir seruir quand il en sera besoin. Laissons donc cela pour vne autrefois, car c'est chose qui merite biē qu'on y pense. Au premier seiour que ie pourray faire en quelque lieu, ie ne faudray pas d'y mētre la peine. Il est des choses qui se peuuent

escrire en coche, & d'autres qui veulent le lit, le repos, & le cabinet. Cependant parmy ces occupations mesme, ie ne laisseray pas d'y faire quelque chose. Car si i'en voulois attendre la fin, ce ne seroit iamais fait. Nous les semons : pour vne il en vient vne douzaine ; & puis nous donnons des remises nous mesmes. Aussi-tost que ie seray hors de ceste affaire, ie m'en vay y trauailler à bon escient : si ie me suis tiré vne fois d'un fourbier où ie suis, ie m'en vay deuenir un grand escolier.

I. Il ne faut pas philosopher, quand vous n'aurez autre chose à faire : mais il faut quitter toute besogne pour philosopher. Quand nous commencerions d'estudier, aussi-tost que nous sommes hors du beguin ; & que nous ne ferions autre chose iusques au dernier iour de la plus longue vie qu'un homme scauroit auoir, c'est vne estude où nous ne scaurions employer trop de temps. Autant vaut n'y trauailler point du tout, que d'y trauailler par intervalles. Car nous ne la retrouvons pas à l'endroit où nous l'actions interrompue. Elle fait cōme vne corde, qui se rompt pour auoir esté trop tendue. Elle retient à son commencement. Il faut résister aux occupations & les remettre aux armoires plustost que les estaller. Quand vne estude est salutaire, il n'y a point de temps qui ne luy soit propre : Mais la plus-part

n'estudient pas aux choses pour lesquelles  
il faut estudier.

II. Quelque empeschement qui survien-  
ne, il ne troublera point vn esprit qui se se-  
ra mis en bon estat : Ceux qui n'y sont pas,  
ont encore des traueses: le contentement du  
Sage est d'une contexture si bien entre-las-  
sée, & d'un assemblage si fort, que la For-  
tune n'a point de pouuoir assez pour le rō-  
pre: en quelque tēps, & en quelque part qu'il  
soit il est tousiours à l'abry, parce qu'il ne  
dépēd que de luy même, & ne met point ses  
esperances en la faueur. La Felicité luy est  
domestique: elle se tiroit si elle entroit; mais  
elle n'est chez luy. Il ne se peut faire quel-  
quefois il n'entrenuene quelque chose:  
mais ce n'est qu'une esgratignure, qui luy  
prend vn peu de dessus la peau: il peut bien  
auoir des incommoditez, mais son bien  
principal est tousiours en sa place. Il n'est  
point d'homme si bien composé, ny si sain,  
à qui quelquefois il ne sorte quelque pustule,  
ou quelque bube: mais cependant, l'inté-  
rieur n'a point de mal. Il y a la mesme dif-  
ference entre vn qui est parfaitement sage,  
& vn qui est apres de l'estre, que d'un hom-  
me sain, & d'un autre qui se leuē d'une lon-  
gue & dangereuse maladie pense estre guer-  
ri, pource qu'il luy est bien amendé. C'estai-  
cy, s'il ne se gouuerne bien sens des pesauteurs,  
& de fois à autre est contraint de prendre le

lict. Le Sage. ne retombe iamais, ny en la maladie d'où il est sorti, ny en vne autre. Car la bonne disposition du corps n'est que pour vn temps; & celuy qui la vous a rendue ne la vous peut pas entretenir. Il le faut renouoyer, guerir vne autrefois; vn esprit guerri n'a iamais plus besoin du medecin.

III. Voulez vous sçauoir à quoy vous connoistrez qu'il est guerri? S'il a son contentement en soy-mesme: s'il y a son assurance, & reconnoit que tous ces biens pour qui les hommes font des vœux, & qu'ils se donnent & demandent les vns aux autres, en sont nullement considerables en l'establisement d'une vraye felicité. Car il n'y a point de doute, que ce qui peut croistre n'est point parfait, ny ce qui peut décroistre n'est point perpetuel. Qui veut auoir vne ioye durable, & que nul accident ne mette en desordre, qu'il la prenne chez soy. Toutes ces vanitez, qui semblent des merueilles au peuple, ne font que passer d'une main à l'autre. Fortune ne nous baille rien à iouir en propriété. Ce n'est pas qu'en ce qu'elle donne, il n'y ait dequoy prendre plaisir, mais il y faut apporter le temperament de la Raison, & par son reglement, donner grace à des choses, qui n'en ont point quand on les prend avec indiscretion. Attalus vsoit ordinairement de ceste similitude. Auez vous iamais veu ces chiens qui receuant à gueule ouuerte ce qu'on leur iette, n'ont pas loisir

d'avoir avalé le premier morceau, pour ouvrir la gorge à recevoir l'autre. Nous ne sommes de mesme. Si la Fortune, apres nous avoir fait long-temps attendre, nous icte quelque chose; nous l'envoyons aussi-tost en bas, sans la gouter, pour nous en revenir tendre la main comme auparavant. Le Sage n'en fait point de mesme, parce qu'il est plain; & s'il luy vient quelque chose, il la reçoit froidement, & la serre avec vne contenance qui ne montre aucune agitation. Sa ioye est parfaite, & continuelle, parce qu'elle est sienne. Ceux qui ne sont point entore au dernier point de Sagesse, quelque bonne que soit leur intention & quelque chemin qu'ils ayent desia fait, ils ne sont iamais long-temps en vn estat. Ils vont, viennent, montent, descendent, tantost au Ciel, & tantost en la terre. L'inexperiance les fait broncher à chaque pas, & tombent en cet abisme sans fonds, imaginé par les Epicuriens. Il y en a encor vne troisieme sorte, de ceux qui ne tiennent pas la Sagesse à pleine main: mais ils y vont toucher du bout du doigt. Ceux-là ne branlent, ne ny glissent: Ils ne sont pas encore en terre, mais ils sont desia dans le port. Puis donc qu'il y a si grande difference entre les premiers, & les derniers, & que ceux du milieu mesmes ne sont pas hors des vagues, mais se peuvent voir en

pire état, qu'ils ne furent jamais : n'em-  
brassons rien qui nous embarrasse, fer-  
mons la porte aux affaires : Si elles entrent  
une fois, elles en mettront d'autres en leur  
place devant que de sortir. Remédions y  
de bonne heure : la fin n'en sera pas incu-  
teure que le commencement.

ÉPISTRE LXXIII.

## ARGUMENT.

- I. Les Sages honorent davantage les Rois & les Magistrats, que ne font les Courtisans, l'Ambition desquels n'a point de mesures.
- II. Les Sages sont plus obligés aux Rois du bien de la Paix, que le reste des hommes.
- III. L'homme de bien est semblable à Dieu.
- IV. Par quel moyen on peut devenir homme de bien.

I. C'est vne opinion mal fondée à mon  
Caduis, de penser, que la Philosophie  
rende ceux qui la suivent refractaires, &

contempteurs des Rois & des Princes , &  
 generalemēt de tous ceux qui sont au gou-  
 uernement de l'Estat. Au contraire, ie n'en  
 trouue point qui les respecte dauantage,  
 comme certainement ils en ont beaucoup  
 d'occasion. Car à qui est-ce que les Magi-  
 strats font plus de bien, qu'à ceux qui par  
 leur Sage administration ils donnent moyē  
 de viure en repos; & sous la tranquillité pu-  
 blique, continuer la resolutiō qu'ils auoient  
 prise de s'employer à la Vertu? Ne doit-on  
 pas croire qu'ils honnorent, comme leurs  
 propres peres, ceux qui leur font cause d'un  
 si grand bien; & pour le moins plus que ne  
 font ces esprits brouillés, à qui leurs mai-  
 tres ne scauroient tant faire de bien, qu'ils  
 ne croient leur en estre deub de reste, &  
 qu'en leurs comptes la mise ne soit tou-  
 iours plus grande, que la recepte? Vne libe-  
 ralité n'est pas si tost en leurs mains , qu'ils  
 n'en attendent vne autre, comme si le  
 manger leur faisoit venir la faim. Or il est  
 impossible que celui se souuienne de ce qu'il  
 a receu, qui se prepare encore à receuoir. Le  
 plus grand mal qui soit en la cupidité, c'est  
 l'ingratitude. Adioustez à cela, pour vne re-  
 gle qui n'a point d'exception, Que ceux  
 qui sont du monde & de la Cour, regardent  
 tousiours ceux qui sont plus, & jamais ceux  
 qui sont moins. Vn qui les precede, les ges-  
 ne plus qu'un nombre infini qu'ils precede-

dent, ne les refiout. C'est le vice ordinaire de toute Ambition, de ne regarder jamais derriere soy ; & non seulement de l'Ambition, mais de toutes cupiditez, parce qu'elles commencent tousiours par la fin. mais quand vn esprit pur & net, a laissé le Monde, la Court, & les affaires ; pour s'adonner à de plus dignes occupations ; il ne faut point douter que de bon cœur il n'ayme ceux par qui ses meditations sont hors de trouble & de tumulte. Et qu'en ceste affection il n'est plus de gloire que nulle autre, parce qu'il est seul qui reconnoit des personnes qui ne le pensent point auoir obligé. Ceux qui par leur instructiō l'ont rendu capable de la Vertu, & ceux qui sous leur sauue-garde lui donnent moyen d'en faire les exercices luy sont en vn mesme rang. Il les reuere esgalement ouy : mais il y en a d'autres qui l'ont en leur protection ; qui vous dit le cōtraire ?

II. Mais entre plusieurs qui par vne mesme faueur de temps & de vent sont arriuez au port, les plus obligez à Neptune sont ceux qui ont chargé des choses les plus precieuses ; Vn marchand plus qu'un passager, & entre les marchands, deux qui ont de l'or, & de l'ambre, ou de la consenille, plus que les autres, qui n'ont que ie ne sçay quelles fripperies dans le vaisseau, plus propres pour la bourre, que pour autre chose ; Ainsi, bien que ce benefice de Paix soit vniuer-



fel, si est-ce, qu'il semble toucher aucunement de plus prez ceux qui s'en seruent à des choses de plus de profit. Ceux qui suivent les Grands ont bien souuent plus d'affaires, & les esprits plus trauezsez en la paix qu'en la guerre. Pensez-vous que ceux qui ne se seruent du repos de la Paix que pour estre en des festins avecque des femmes, & pratiquer vne infinité de ces vices, d'où il est impossible de les tirer autrement, qu'en faisant recommencer la guerre, luy soient aussi obligez, comme ceux qui l'employent en la seule escole de viure bien; Sinon que peut-estre vous estimez le Sage si desraisonnable, que pource que la Paix est vne chose commune, il ne veuille pas qu'il luy en conste rien en particulier. Je sçay bien que le Soleil & la Lune n'esclaireront pas pour moi seul: Et cependant ie ne laisse pas de leur auoir de l'obligatiō. I'en ay aussi de mesme aux saisons de l'annee; & à Dieu qui les tempere: Et neantmoins ie ne suis pas si presomptueux, de croire que ce soit en ma faueur que leur reglement ait esté fait. L'Auarice mal aduisée des hommes a fait ceste différence de posseder & d'estre propriétaire, parce qu'elle ne pèse riē auoir que ce qui est à elle en particulier. Le Sage au cōtraire, n'estime rien si bien à soy que les choses où le reste des hommes participe avecque lui: Comme de fait ce qui les rend cōmunes, c'est le droit

que chacun a de s'en servir. Vous ne sçauriez auoir si petite part d'une chose, que cela ne la vous rende cōmune: mais ces biens qui sont grāds, & qui veritablement se peuuant appeller biens, ne se partagent pas de ceste façon. Chacun n'en n'emporte pas la piece: ils sont possedez tous entiers. En vñ don qui se fait, on prend ce qui est ordonné par teste; en vñe distribution de viande, & en telles autres choses qui se prennent avecque la main, tout en va par morceaux. Mais ces biens indiuisibles, la Paix, & la Liberté tous entiers, appartiennent à vn particulier, aussi bien qu'au general. C'est pourquoy le Sage considere, qui est celuy par qui il en a la iouissance, par qui il n'est point d'alarmes, par qui il n'est point appellé ny aux guets, ny aux gardes, ny cortisé pour les impositions que les necessitez de la guerre font mettre sus, & reconnoist que ces commoditez luy viennent de ceux qui ont le gouuernement entre leurs mains. Vñe des premieres & principales leçons de la Philosophie, c'est de' connoistre bien ce qu'on doit, & le bien payer. Or quelquefois pour estre quitte, il suffit de l'auoir. Le Sage donc aduotiera qu'il a beaucoup d'obligation à ceux, qui par leur administration, & sage conduite luy font auoir ce profond repos, & dequoy pouuoir sans diuertissement, aux occupations publiques

employer son temps à sa discretion.

*O Melibée, &c.*

III. Si Titire a vne si grande obligation à celuy qui l'a mis en vn repos, où tout ce qu'il a de commodité, c'est que ces boeufs ont de l'herbe, & qu'il peut sonner du chalumneau quand il luy plaist; quelle deuons nous auoir à ceux qui nous en donnent vn, où nous ne sommes pas tant compagnons des Dieux, comme Dieux mesmes? Je le vous dis à bon escient, Lucilius, il n'y a point de plus court chemin pour aller au Ciel, que celuy que ie vous monstre. Sextus disoit ordinairement, que Iuppiter n'estoit pas dauantage qu'un homme de bien. Iuppiter a bien plus dequoy bailler aux hommes: Mais de deux hommes de bien, le plus riche n'est pas le meilleur; non plus que de deux pilotes, qui sont aussi bõs l'un que l'autre. Vous ne direz pas que celuy soit le plus suffisant, qui a le plus grand & le plus beau vaisseau. Qu'est-ce qu'a Iuppiter, plus que l'homme de bien? Si vous me dites, que sa bonté dure plus long temps; ie vous respons que le Sage ne s'estime pas moins, pource que sa Vertu ne fait pas tant de chemin. Comme de deux Sages, celuy qui meurt en vne vieillesse decrepite n'est point plus heureux, que celuy de qui la vie se termine en peu de temps. Dieu tout de mesme, passe bien le Sage en nombre d'an-

nées, mais il ne le passe pas en felicité. La Vertu ne se mesure pas à l'aune; la plus longue n'est pas la meilleure. Je vo<sup>2</sup> avoüe que tout est à Iupiter, mais il en baille la iouissance aux autres. Toute la commodité qu'il en tire, c'est, qu'il est cause que d'autres en tirent de la commodité. Le Sage est aussi cōtêt de voir les richesses possédées par les autres & en fait aussi peu de cas que Iupiter. ENCORE il a eût aduantage, que ce que Iupiter ne les desire point, c'est parce qu'il n'en peut vser, & luy au contraire en peut vser, & cependant ne les desire point. Pource rangeons-nous à l'opinion de Sextius: suivons le chemin qu'il nous mōstre: oyons le crier.

*C'est par icy qu'on monte dans les Cieux.*

IV. C'est par Frugalité: c'est par Tempérance & c'est par Magnanimité. Les Dieux ne sont ny superbes, ny enuieux. Comme quelqu'un se presente pour monter, ils sont aussi-tost disposez à le recevoir, & luy tendre la main. Vous estonnez-vous d'oïr dire qu'un hōme de bien aille trouver les dieux, Dieu vient bien trouver les hommes: & qui plus est, se loger dans les hommes. Vous ne voyez point vn homme avoir l'ame bonne, que Dieu ne soit chez lui. Il y a dās les corps humains des semées de Divinité, lesquelles cultiugées par vne bonne main, sortent semblables à leur origine; & par vne mauvaise, meurent incontinent, comme semées

en terre sterile, & marescageuse : tellement que pour le bled qu'on pensoit avoir, la recolte ne sera que d'aubifoin & de pautot.



## EPISTRE LXXIV.

## ARGUMENT.

- I. *L'Honneste est le seul bien de l'homme.*
- II. *La crainte des aduersitez & de la mort nous fait viure en alarme perpetuelle.*
- III. *Le mespris des choses fortuites & de la mort, nous rend heureux.*
- IV. *La Vertu n'a faite de rien.*
- V. *Les biens de l'Ame, & non ceux du corps, sont les vrais biens.*
- VI. *Comme il faut user des biens exterieurs.*
- VII. *La Felicité ne dure pas long temps.*
- VIII. *Comme il se faut fortifier contre les iniures de la Fortune.*
- IX. *Loüange de la Vertu.*

*X. Qu'il ne faut point apprehender  
les maux à venir.*

**V**Ostre lettre m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a refueillé d'un endormissement où j'estois, & m'a donné sujet de faire travailler ma mémoire, qui certainement deuiant paresseuse, & commence desia de s'appesantir.

I. Mais pourquoy, Lucilius, ne voudriez-vous croire que le principal instrument de la felicité de l'homme, c'est de tenir pour indubitable, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est Honneste? Certainement celuy qui a ceste opinion bien gravée au cœur, est heureux en soy-mesme: Qui ne l'a point, est sous la tyrannie de la Fortune, & depend de la volonté d'autrui. Tantost il pleurera de ses enfans qui seront morts: tantost il s'affligera de ce qu'ils seront malades, & tantost il aura de l'ennuy de les voir mal-viuans & desbauchez. Vn autre aymera passionnement la femme de son voisin: vn autre sera ialoux de la sienne iusqu'à la fureur. Il s'en trouuera quelque vn qui sera desesperé de n'auoir peu entrer en vn estat; & quelque autre si empesché du sié, qu'il aymeroit mieux n'en auoir point.

II. Mais de toutes les causes de nostre misere, la plus generale est la crainte de la mort; parce que de toutes parts elle nous

menasse ; & que de tous lieux elle soit pour nous assaillir. C'est pourquoy, si nous ne deslogeons ceste peur de nostre ame, il se faut résoudre de vivre en alarme perpetuelle ; & comme ceux qui sont en terre d'ennemy, ne faire autre chose que regarder à l'entour de nous, & tourner la teste aussi tost que nous entendrons quelque bruit. Nous nous représenterons tantost ceux qui ont esté enuoyez en exil, ou qui ont esté mis hors de leurs biens : tantost ceux qui ont fauté en leur abondance, qui est la pauvreté la plus facheuse de toutes ; tantost ceux qui ont fait naufrage, ou souffert quelque chose de semblable, quand par la haine du peuple, ou par l'envie, qui est le plus dangereux traict que la Fortune tire contre les gens de bien, lors qu'ils s'en doutoient le moins, ils se sont trouvez frapper, comme grain en temps calme, ou comme d'un foudre inopiné, de qui la cheute a fait trembler tous les lieux d'alentour. Car ainsi qu'en cet accident celuy qui se trouue auprès du blessé, n'est pas moins estonné que luy ; tout de mesme aux inconvénients qui arrivent par une violence extraordinaire, comme quelque'un est accablé de mal-heur, les autres sont tellement abbatuz de crainte, que la calamité de celuy qui souffre, n'est pas plus grande que de ceux qui considerent qu'ils sont capables de

souffrir. Il n'y a point d'homme qui ne s'esmeuve, quand quelque orage surprend un autre au despourueu. Nous sommes comme ces oiseaux qui s'enfuyent pour ouïr siffler vne fronde: il ne suffit pas de craindre le coup; le bruit mesme nous espouente.

III. Il n'est donc pas possible d'estre heureux, sans despoillier ceste opinion. Car il n'y a rien d'heureux que ce qui est assuré. On ne vit iamais bien entre les desiances. Quiconque se passionne pour les choses fortuites, il se taille plus de besogne qu'il n'en scauroit coudre. Il n'y a qu'une voye pour se mettre en seureté. C'est de mespriser ce qui est exterieur, & ne chercher son contentement qu'en la Vertu. Car quiconque pense qu'il y ait quelque chose de meilleur, ou qu'il y ait quelque autre bien au monde, c'est à luy de tendre le coïx de son manteau, pour recevoir ce que la Fortune voudra jeter dedans. Imaginez vous que la Fortune fait des jeux, & que sur ceste cōpagnie vniuerselle du genre humain, elle espad des biens, des faueurs, & des Estats; Que de ces presens, les vns sont mis en pieces entre les mains de ceux qui tirent les vns contre les autres: Les autres partagés de mauuaise foy, les autres coustent plus qu'ils ne valent à ceux qui les ont: les autres escheent à ceux qui pensent ailleurs: Les autres se perdent de trop d'enuie de les auoir, ou nous coulent



des mains, pour auoir esté pris trop auidement; Et que de tous ceux qui remportent quelque chose; il n'y en a pas vn à qui le plaisir dure longuement. C'est pourquoy les plus aduisez, cōme ils voyēt apporter toutes ces bagarelles, ils sortēt du theatre, & ne veulent pas attendre le hazard d'une chose qui ne vaut gueres, & qui leur pourroit couster beaucoup. On ne fait iamais à coups de poing avec ceux qui se retirent: on ne frappe point sur vn qui s'en va. C'est au butin que se fait la noise: c'est là que nous bouillons, que nous nous tourmentons. Nous pensons auoir trop peu de mains: tantost nous en regardons l'un: tantost nous nous tournons vers l'autre. Nous ne trouuons pas qu'on iette assez viste. En ceste multitude infinie d'attendans, il n'y en a pas vn qui ne pense estre de ce petit nombre sur qui le sort doit rencontrer. Nous n'auons pas la patience que les choses tombent: nous voudrions bien voler pour les aller prendre en chemin. Si nous en auons attrappé quelqu'une, & que quelqu'un l'ait faillie, nous pensons auoir fait vn grand coup. Somme, ou nous n'auons rien, ou si nous auons, c'est quelque chose de neant, qui nous a bien fait receuoir de l'incommodité. Ne nous trouuons donc point en telles assemblées: quittons la place aux frippons: Laissons leur leuer le nez en haut, plus suspendus eux mesmes,

que ce qu'ils regardent n'est suspendu devant eux. Quiconque se propose d'estre heureux, il ne faut point qu'il estime qu'il y ait autre bien au monde que ce qui est Honneste : autrement, c'est force qu'il ait mauvaise opinion de la Providence divine, pource qu'il arriue beaucoup d'inconueniens aux gens de bien; & que tout ce qu'elle nous donne est peu de chose, & de peu de durées au prix de tant de siecles passez & à venir. De là vient que nous parlons ingrattement des biens que Dieu nous fait. Nous nous plaignons tantost que nous n'auons pas à point nommé ce qui nous est necessaire: tantost que nous n'en auons pas assez, & tantost que nous n'auons rien, que nous ne soyons à toute heure en danger de perdre, & que nous ne perdions à la fin. Cela fait, que nous ne voulons ny viure ny mourir : nous haïssons l'un, & craignons l'autre. Toutes nos deliberations sont irresolües; & quoy que nous ayons, nous auons toujours moins que nous ne desirons. Ce qui n'arriueroit pas, si nous allions iusques à ce bien immense, au dessus duquel il ne se trouue rié, ou ce seroit force que nostre volonté s'arrestast, ne pouuant passer plus auant.

IV. Voulez-vous que ie vous die pourquoy la Vertu n'a faute de rien? pource qu'elle s'esioüit de ce qu'elle a, sans desirer ce

qu'elle n'a point. Tout luy est grand, parce que tout luy suffit. Si vous ne jugez des choses de ceste façon, il ne faut plus parler de Foy, ny de Pieté; parce qu'il ne se peut faire que pour elles on n'endure quelque chose de ce qui s'appelle Mal, & qu'on ne depende beaucoup de ce qui s'appelle Bien. Il ne faut plus parler aussi de Valeur, parce qu'il la faut faire cognoistre par des effets, ny de Magnanimité, parce qu'elle ne se peut rehausser qu'en desdaignant comme fanges tout ce que le vulgaire desire comme trefors. C'est fait aussi du commerce de la courtoisie. Il nous fâchera de faire plaisir, & de le reconnoistre, comme de faire quelque besongne bien penible, & bien difficile, parce que nous estimerons quelque chose plus que le deuoir, & penserons plus à l'utilité qu'à l'honneur.

V. Mais laissons toutes ces raisons à part. Qu ce que l'homme appelle Bien ne l'est point, ou la condition de Dieu n'est point si heureuse que celle de l'homme; parce qu'il est assez de choses, comme le plaisir des femmes, la bonne chere des festins, & une infinité de voluptez, où nous passons le temps, qui ne sont point à l'usage de Dieu. Il faut donc croire, ce qui n'est pas bien aisé, que Dieu n'a pas tout ce qui est Bien, ou conclurre, que ces choses-là ne sont point biens, puis que Dieu ne les a

point. Adionstrez à cela, Que la plus-part de ces choses qu'on appelle Biens, ne sont pas si parfaits en nous, comme ils sont en beaucoup d'animaux. Ils mangent avecque plus de volupté, parce qu'ils mangent plus avidement. Ils continuent plus le plaisir de la chair, que nous ne faisons; ils ont plus de force que nous n'en avons, & ne sont point si sujets aux maladies comme nous sommes, & par conséquent ils sont plus heureux en leur condition que nous en la nôtre. Ils ne sçavent que c'est de malice, ny de fraude. Les voluptez leur sont aussi-tôt possédées que souhaitées, sans que la honte ny la crainte les empeschent de les prendre quand il leur plaist. Avisez donc, si vous appellerez bien, vne chose que les hommes ont, & que Dieu n'a point. C'est en l'ame qu'il faut loger le souverain Bien. Il se chercie & se gaste si de la meilleure partie qui soit en nous n<sup>o</sup> le transportons aux sens, que les bestes brutes ont meilleurs, & plus aigus que nous n'avons. Ce n'est pas en la chair qu'il faut constituer nostre principale felicité. Les vrais Biens solides, & non perissables, sont ceux que la Raison nous donne. Les autres ne sont biens que par opinion, & ne sont ainsi nommez qu'improprement.

VI. Il les faut donc appeller commoditez, & les tenir, non comme partis de nous, mais comme nos esclaves, & quoy qu'ils

soient logez chez nous, nous soutenir iours qu'ils sont estrangers. Mettons les au nombre des choses basses & rabiees, pour lesquelles nous n'auons point suiet de nous enorgueillir. Quelle simplicité & quelle folie est ce à vn homme, de se glorifier de la beauté d'un ouurage qu'il n'a point fait? Ce sont choses qu'il faut auoir auprès de nous, mais non pas les y coller, afin que quand la Fortune les voudra prendre, pour les porter en quelque autre part, elles s'en aillent sans emporter la piece. Seruons-nous-en: ne nous en parons point, & nous en seruons le moins que nous pourrons, comme d'une chose que nous n'auons qu'en sequestre, & qui ne nous doit pas demeurer.

VII. Pour les posseder long-temps, il les faut posseder discretemēt. Vne felicité qu'on ne soustient point, s'accable d'elle mesme. Et puis quelle raison auons nous de nous fier à ces Biens qui d'un iour à l'autre ne font que changer de maistre? S'ils nous abandonnent, ne demeurerons nous pas sans appuy? S'ils se tiennent avecque nous, ne sommes nous pas en vn trouble d'esprit perpetuel? Vous en voyez peu de qui la felicité cesse doucement, les autres tombent au milieu de leur grandeur: ce qui les auoit fait monter les fait descendre. Il y faut donc apporter de la mesure & de l'espargne.

Le desordre precipite les richesses, & n'en pense iamaïs voir le bout : il n'est point d'abondance qui n'espuise, quand les choses ne sont conduites par la raison. Vous en euez l'experience en la ruine d'une infinité de villes, qui renuersées en la fleur de leurs prosperitez ont perdu par intemperance tout ce que iamaïs la Vertu leur auroit acquis.

VIII. Il se faut fortifier contre ces accidens : or il n'y a muraille inexpugnable à la Fortune. Il faut donc que la fortification soit interieure. Si tout est bien de ce costé-là, la place peut bien estre batiée, mais non pas prise. Voulez-vous sçavoir quelle est ceste fortification ? Ne nous offensoz de rien qui nous arriue mais pensons que ce de quoy nous semblons estre incommodés, est une piece necessaire à la conservation de l'Univers, & du nombre des choses, sans lesquelles le cours & l'office du monde auroient quelque defectuosité. Voulons tout ce que Dieu vouldra ; Et s'il nous est permis d'avoir quelque bonne opinion de nous, ayons-la pour estre insusceptibles à la Fortune, tenir les adversitez sous nos pieds, & par le moyen de la Raison, plus forte que nulle autre chose, vaincre tout ce qu'on estime qu'il est impossible d'endurer. Aymons la Raison nous ne sçaurions avoir de meilleure deffence que son

son amour, contre tout ce qui nous scauroit assaillir. Si les bestes sauvages, de qui le courage n'est autre chose qu'une impetuosit  brutale, & inconsider e, pour l'amour de leurs petits, se iettent   corps perdu dans les ferrements qu'on leur presente : si les ieunes ames, quand il est question d'aller o  la gloire les appelle, ne trouvent ny feu ny glaive qui les arreste : s'il s'en trouve mesmes quelques-uns qui se perdent volontairement pour des choses qui n'ont rien de la Vertu que l'ombre & l'apparence ; pourquoy n'espererons nous que la Raison, d'autant qu'elle est plus magnanime, & plus resolu e que toute autre chose, d'avant plus courageusement se fera passage parmi les estonnements & les dangers ? Vous me direz que toutes ces opinions de n'estimer point qu'il y ait autre Bien que ce qui est Honneste, ne me seruiroit de rien contre la Fortune, & que pour cela ie ne laisseray pas d'en recevoir des incommoditez, parce qu'auoiant ( comme ie fais ) que ce sont biens d'auoir des enfans sages, d'estre d'une ville o  la Vertu fleurisse, d'auoir un pere & une mere qui soient gens de bien, ie ne puis voir ny ma ville assiegee, ny mes enfans morts, ny mon pere & ma mere prisonniers, que ie ne me trouble, & que comme bon fils, bon pere, & bon citoyen, ie ne participe   la misere de leur condition. Ie

vous diray prein cremen la responce ordinaire qu'on y fait, & puis ce que i'y voudrois adiouster du mien. Il est de certaines choses que nous ne perdons point, qu'il ne nous vienne des incommodeitez en leur place, comme quand la bonne disposition nous laisse, la mauuaise nous demeure. Quand nous cessons de voir, nous demeurons aueugles; Quand nous auons vn iaret couppe, nous deuenons boiteux. Le mesme danger n'est pas aux choses qui ont esté alleguées. Si ie perds vn fidelle ami, ie ne deuiens point infidelle: si ie perds de bons enfans, ma Pieté ne s'en altere point: Et puis ie ne perds point ny mes enfans, ny mes amis: mais seulement leurs corps; Or vn Bien ne se perd point, s'il ne deuient mal qui est chose contre nature, pource que ny la Vertu ny rien qui soit fait de sa main, n'est suiet à corruption. Au partir de là, si vos amis sont morts ou vos enfans, qui estoient tels que vous les auiez desirez, c'est vne perte que vous auez moyen de resourcir: la Vertu qui les auoit fait gens de bien tiendra leur place.

IX. C'est vne piece qui repare toutes les brèches que la Fortune fait: elle ne laisse rien vacquant. Quand vous l'auiez en l'esprit, vous n'y auez rien de vuide: Elle vous oste le regret de toutes choses: elle seule vous tient lieu de tout ce que vous scaurien sou-



haïr. C'est d'elle que tous biens prennent origine, & par elle qu'ils font leur operation. Que vous souciez vous qu'on vous ait pris vne cruche d'eau, puis que la source vous en est demeurée? Comme vous ne diriez pas qu'un homme soit plus iuste, plus temperant, plus prudent ny plus honnesté, pour auoir ses enfans encore en vie, que pour les auoir perdus; Aussi ne direz vous pas, qu'il soit plus homme de bien. Vn homme, pour auoir des amis, ou n'en auoir point, n'en est ny plus sage, ny plus fol: il n'en est donc, ny plus heureux, ny plus malheureux. Tant que la Vertu nous demeure entiere, nous ne nous pouuons appercevoir d'auoir rien perdu. Comment donc vn homme qui a des amis & des enfans n'est-il point plus heureux, que celuy qui n'en a point? Pourquoy le seroit-il? Le souuerain Bien n'est susceptible ny d'accroissement, ny de diminution, il demeure en vn estat. De quelque façon que la Fortune viue avecque luy: qu'elle luy continuë ses iours, ou les luy retranche, comme bon luy semblera; l'aage pourra bien estre diuers, mais la Vertu ne sera tousiours qu'une. Faites deux cercles, vn grand, & l'autre petit: l'un ne sera ny plus ny moins cercle que l'autre. Laissez en l'un, effacez l'autre: ils ont eu tous deux vne pareille forme. Vn chose droite ne s'estime ny par la grandeur, ny par

## 436 LES EPISTRES

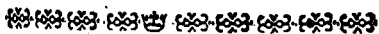
le nombre, ny par le temps. Pour estre plus courte, ou plus longue, cela n'importe. Reduisez vne vie de cent ans à l'espace d'un iour ? Elle n'en est pas moins loüable. La Vertu quelquefois a beaucoup d'estendue. Elle a la police d'une ville, le gouvernement d'une Prouince, le maniement d'un Royaume. Elle donne des loix, entretient des amitez, dispence les offices reciproques entre les peres & les enfans. Quelquefois la pauvereté, l'exil, & la solitude, la reduisent au petit pied : mais quoy que des honneurs les plus apparens elle reuienne à la vie privée, quoy que du Sceptre elle descende à la Houlette, quoy que d'une domination grande & spacieuse elle rentre au menage d'une maison, ou plustost d'une cabane ; & qu'enfin chassée & de maison & de cabane, elle n'ait autre retraite que chez soy-mesme, parce qu'en ces mutations elle est immuable, que sa constance est aussi droite, & aussi ferme que de coustume, sa prudence aussi iudicieuse & aussi exacte, sa iustice aussi forte contre la corruption ? Elle se peut dire aussi grande, & par consequent aussi heureuse que jamais. Ceste felicité stable, grande & tranquille, qui ne se forme point que par la sciëce des choses diuines & humaines, n'est en autre lieu qu'en l'entendement. Outre ces responcez, ie m'en vay vous dire celles que ie voudrois faire de

moy-mesme. Le Sage ne s'afflige point de la perte, ny de ses enfans; ny de ses amis. Il supporte leur mort de la mesme resolution qu'il attend la sienne. L'une le fait douloir, aussi peu que l'autre le fait craindre. La Vertu ne dement iamais vne action par l'autre. Tous ses ouurages ont vne correspondance avec elle. Ce qui ne seroit pas, si l'ame, qui doit estre haute & releuée, se laissoit abaisser à la douleur. L'estonnement & l'anxiété sont tousiours deshonestes: vne action lente & molle n'est iamais belle. La Vertu ne sçait que c'est de peur: Elle est tousiours preste, tousiours resoluë, & iamais ne marchande, quand il est question de s'employer. Et quoy donc ne luy verrez vous iamais aucun de ces signes que les hommes ont quand ils se troublent? La couleur changée, le visage esmeu, les membres tremblans, ou quelque autre telle agitation inconsiderée que fait la Nature outre le commandement de la Raison? Je vous aduoie qu'ouï: mais quoy qu'il en soit, tousiours ceste impression luy demeurera, que la perte des enfans & des amis n'est chose ny mauuaise, ny digne de troubler vn esprit bien fait. Quoy qu'il faille faire, elle n'y est ny retieue, ny timide.

X. C'est à ceux qui n'ont point de iugement, de faire les choses à regret, d'auoir le corps en vne part, & l'esprit en l'autre, &

se faire tirer entre deux contraires mouuements. De là vient que là où ils cherchent de la gloire, ils trouuent de la honte, & font mesmes sans affection ce qu'ils pensent faire avec honneur. Que s'ils se doutent de quelque mal, la peur de l'auoir ne les tourmente pas moins que s'ils l'auoient, & de là par apprehensions ils souffrent ce qu'ils apprehendent de souffrir. Comme les maladies du corps ont tousiours quelque pesanteur de nerfs, quelque lassitude sans travail, quelque baillement, ou quelque frisson de membres qui les precede; l'esprit en est tout de mesme: il n'est point abbatu, qu'il n'ait des secousses auparauant. Il les preuient par imagination; & se laisse choir deuant qu'il en soit temps. Mais comme pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de sens, que de ne se reseruer pas à la venue du tourment. Mais aller querir des miseres, que pour le moins il doit differer, s'il n'a moyë de s'en garentir du tout? Voulez-vous que ie vous monstre qu'on ne se doit point tourmenter de l'auenir? Qu'on vo<sup>us</sup> menace d'un supplice d'ici à cinquante ans; vous n'avez dequoy vo<sup>us</sup> mettre en peine, sinon que vous vueillez eniamber par dessus tout cët espace d'entre deux, & vous rendre presens dez à ceste heure des ennuis qui ne vous sont promis qu'en vn siecle futur. Tout de mesme font ces esprits qui pré-

nent plaisir d'estres malades, & faute d'estre  
suiet, recourent à des miseres desia vieilles,  
pour y trouuer de nouuelles; matieres de  
s'affliger. Le futur est absent comme le pas-  
sé: nous ne sentons ny l'un ny l'autre. Or  
où il n'y a point de sentiment, il n'y peut  
auoir de douleur.



## EPISTRE LXXV.

## ARGUMENT.

- I. *Preferer le bien faire au bien dire.*
- II. *Trois sortes de Sages.*
- III. *Quel est le contentement de celuy  
qui a renoncé aux honneurs du  
Monde.*

**V**ous vous plaignez que mes lettres  
n'ont point beaucoup d'artifice. Mais  
qui voyez-vous qui parle artificieusement,  
que quelqu'un qui veut donner du suiet  
qu'on se moque de luy? Quant à moy, ie  
vous escry tout de mesme que si ie deuisois  
auecque vous. Ie n'y fais ny plus de recher-  
che, ny plus de déguisement: s'il estoit pos-  
sible, i'aymerois mieux vous monstrier mon  
opinion que la vous dire. Quand ie dis-  
puterois mesme, ie me garderois de bat-

tre du pied, ny de ietter les mains, ny de hausser ma voix. Je laisserois cela pour les Orateurs, & me contenterois de vous faire voir mes conceptions ny trop bien en point ny trop deschirées. Toute la peine que ie voudrois prendre, ce seroit de vous faire croire, que ie ne dy rien que ce que ie pense & dequoy ie ne prenne vn cōtētement singulier à m'entretenir. Vn homme ne baise pas ses enfans cōme la maistresse : mais encor il ne les baise pas si froidement, qu'en la modestie on ne reconnoisse qu'il y a de l'affection. Je sçay bien qu'il n'est pas raisonnable, que des choses de si grande importance soient traitées avec vn langage qui n'ait du tout point de grace. La Philosophie & la gentillesse de l'esprit ne sont pas incompatibles : mais les paroles ne sont pas chose qui merite d'y employer trop de temps. Toute l'observation en ce fait, c'est de dire ce que nous pensons, & de penser ce que nous disons. Quand à voir vn homme & à l'ouïr, vous trouuerez que c'est luy même, il a fait ce qu'il doit faire : on ne luy peut rien imputer. Il n'est point question quel il est, ny combien il est grand personnage : l'importāce est qu'il soit tousiours vn.

I. Cherchons du fruit aux paroles, & ne nous arrestons pas à la beauté. Ce n'est pas que s'il s'en trouue quelqu'vn, qui d'acquisition ou de nature ait vn flux de bou-

che si grand, que le bien dire ne luy couste rien, ie ne trouue bon qu'en vn beau suiet il employe de belles paroles, pourueu qu'il se propose plustost l'vtilité de ceux qui l'escoutent, que la vanité de sa reputation. les autres sciences appartiennent du tout à l'esprit: ceste-cy consiste purement aux affaires de l'ame. Vn malade ne cherche point vn medecin bien parlant: mais bien guerissant. Que s'il se rencontre que celuy qui sçait bien guerir sçache aussi biē parler & en beaux termes discourir de l'estat & des remedes de sa maladie, il le prendra, mais sans se resiouir autrement d'auoir vn medecin qui discourt bien: Car c'est ny plus ny moins, que si vn pilote bien suffisant, & bien habile de son mestier estoit loüé pour estre beau fils. A quelle fin me chatouillez vous les oreilles? Que voulez-vous dire avecque vos plaifanteries? Il est question d'autre chose que de chansons. Parlons du cauthere que vous me voulez appliquer, de la iambe qu'il faut que l'on me coupe, de la dicte que vous estes d'auis que ie face; C'est pour cela que ie vous ay enuoyé querir. Mon mal est fascheux: il est enraciné de longue main: donnez y ordre vous avez de la besongne autant qu'un Medecin en temps de peste? Et cependant, vous vous amusez à des paroles. Vous avez bien loisir de vous reposer, si vous en sça-

## 442. LES EPISTRES

uez assez. Voulez-vous sçavoir quand vous aurez congé de parler tout à vostre aise? Ce sera quand ce que vous aurez appris vous sera tellement graué dans l'ame, qu'il ne s'en pourra iamais effacer; & que vous serez capable d'en faire voir les experiences; Car en la Philosophie ce n'est pas comme aux autres sciences, Il est question d'autre chose que de sçavoir par cœur il faut que la suffisance soit tesmoignée par des effets. La Beatitude n'est pas au sçavoir: elle est au faire. Et quoy donc? faut-il estre, ou tout, ou rien? N'y a-il point quelques degrez au dessous où l'on se puisse arrester? Est-ce vn precipice que le chemin de la Sagesse? Non pas à mon aduis. Car encore que celuy qui a quelque commencement, soit tenu au nombre des fols. Si est-ce qu'il en est desia bien estoigné.

II. Entre ceux mesmes qui sçauent quelque chose, il y en a bien de plus auancez les vns que les autres. Quelques-vns en sont de trois sortes. Les premiers, sont ceux qui ne sont pas encore arriuez à la Sagesse, mais sont logez aux faux-bourgs: ce qui est pres, n'est point dedans. Demandez-vous qui ils sont? Ceux qui n'ont desia plus de passions, ny de vices, qui ont appris ce qu'il faut sçavoir, mais faute d'experience ne sont pas bien asseurez, & ne se seruent pas de ce qu'ils ont. Cependant ils sont



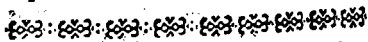
en lieu de sauueté : ils ne peuvent plus ny choir ny reculer. Mais il ne leur est pas aduis qu'ils soient en si bon estar, & comme ie pense vous auoir escrit en quel- qu'une de mes lettres, ils ne sçauent pas qu'ils sçauent. Ils possèdent desia leur bien, mais ils ne s'en fient pas. Il y en a qui les tiennent bien gueris des maladies de l'esprit, mais non des affections, & qu'ils peuvent encôre glisser, pource que nul ne se peut dire hors du vice, que celuy qui est du tout sage. J'ay desia dit bien souuent la difference des maladies & des affections de l'esprit : mais ie les vous veux encore ramenteuoir. Les maladies sont vices inueteréz & endurcis, comme sont l'Auarice & l'Ambition trop grande, quand auec- que le temps elles ont pris tant de pouuoir sur vn homme, qu'elles semblent insepara- bles d'auecque luy. Pour dire en vn mot, la maladie est vn iugement qui s'opiniastre aux intentions vicieuses; & leur fait desirer sâs mesure des choses qu'il ne faut desirer que moyennement. Ou bien, disons, si vous l'aymez mieux, que c'est vne trop ar- dente conuoitise des choses qui ne sont que moyennement desirables, ou qui ne le sont du tout point : ou bien, estimer beaucoup des choses qui ne sont pas beaucoup esti- mables, ou qui sont du tout contem- pibles. Les affections sont agitations

de l'ame, vicieuses, subites & violentes, qui negligées forment par leur continuation la maladie. Comme vne defluxion, qui n'est pas encore ordinaire, fait la toux au commencement, & à la fin par assidue faite incurable, ulcere le poulmon; ainsi ceux de qui nous parlons sont hors des maladies, & presque parfaits; mais il leur demeure encore quelque ressentiment des affections. Les autres qui viennent apres, sont ceux qui ont despoüillé les plus grands maux de l'esprit, & les affections, mais en sorte qu'ils sont encore mal assurez de ce qu'ils possèdent, parce qu'ils peuvent retomber. Les troisiemes sont bien hors de beaucoup de vices, & de bien grands, mais il leur en est encore demeuré. L'un n'est plus gésné d'Avarice: mais il se met encore en Colere: l'autre ne court plus apres les femmes; mais il est encor ambitieux: l'autre ne desire plus, mais il apprehende encore, & en l'apprehension mesme il resiste courageusement à quelque chose, mais les autres le font reculer. Il mesprise la mort, mais il craint la douleur. Arrêtons nous vn peu sur ces derniers: nous ne serons pas mal, s'ils nous rejoüent en leur compagnie: pour estre des seconds, il faut auoir vne bonne inclination naturelle, & se bande l'esprit avec vneffort qui ne se discontinue point. Mais quoy qu'il en soit, ce troisieme rang a quelque

merite. Penſez combien tous les iours vous voyez de meſchancetez : conſideriez qu'il n'y a crime ſi deteſtable, qui n'ait ſon exemple, quel auancement prend le vice, d'un iour à l'autre, quelles meſchancetez ſe commettent en public ; comme en priué. Vous trouuerez que nos affaires n'iront point mal, ſi nous ne ſommes point des plus meſchans : vous me direz que vous ne voulez pas faire ſi peu de chemin, & que vous voulez gagner iuſqu'au premier rang ; Je le voudrois bien comme vous : mais c'eſt choſe qu'il y a plus de ſuiet de deſirer, que d'apparence de ſe promettre. Nous auons eſté preſſeuez : nous voulons aller à la Vertu, & ſommes engagez parmi les vices : Je ſuis honteux de l'auoüer.

III. La vertu nous occupe, quand nous n'auons autre choſe à faire : mais ſi nous pouuons quelque iour nous deſuelopper de ces maux, où nous ſommes attachez, quelle recompence eſtimez-vous qui nous attende ? il n'y aura plus de Cupidiſé qui nous pouſſe, plus de Crainte qui nous arreſte, plus de frayeur qui nous agit, plus de volupré qui nous corrompt. Nous ſçaurons que la mort n'eſt point mauuiſe, que les Dieux ne le ſont point ; & par conſéquent leur crainte ne nous donnera plus d'alarmes. Celuy qui fait mal eſt auſſi foible que celuy qui le reçoit. Si nous pouuons un

fois nous tirer de ceste ordure, nous sommes assurez de la possession des choses du monde, les meilleures & les plus utiles; de la tranquillité d'esprit, & d'une liberté dégagee de toutes ces fausses opinions qui ont accoustumé de la brouiller. Me demandez-vous que c'est? Ne craindre ny les hommes, ny les Dieux: n'avoir point de volontez sales: borner ses desirs aux choses mediocres; & ne se ranger à la puissance d'autre que de soy-mesme. Quiconque est à foy, peut dire qu'il possède le plus precieux & le plus inestimable bien qui soit au monde.



## EPISTRE LXXVI.

## ARGUMENT.

*I. Vieillir en l'Escolle de la Sagesse.*

*II. Il blame ceux qui vôt à la Comedie.*

*III. Les biens de Fortune nous arrivent sans y penser; mais la Sagesse ne vient point sans travail.*

*IV. La Raison, qui n'est autre chose que la Vertu, ou l'Honneste, est le propre bien de l'homme.*

**V**ous me declarez que ie n'ay plus d'amy, si ie ne vous rends conte de ce que ie fais iournellement. Voyez de quelle pri-

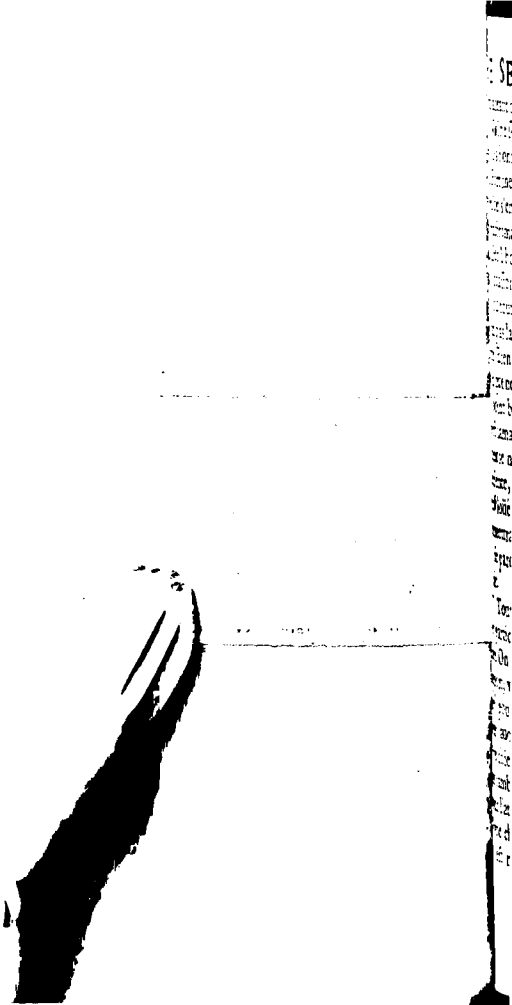
uauré ie veux proceder avec vous, ie vous  
 veux informer de mes affaires iusques à ce-  
 ste particularité, qu'il y a cinq iours que ie  
 vay à l'escole, & que depuis huiet iours i'es-  
 coute disputer vn Philosophe. Vous me di-  
 rez que i'en suis d'âge: mais pourquoy-nō?  
 Quelle folie plus grande sçaurions-nous  
 faire, que de ne vouloir point apprendre,  
 pource que nous auōs esté long temps sans  
 auoir appris? Aquoy voulez vous donc que  
 ie m'occupe? Que ie monte à cheual, & que  
 ie face le ieune hōme? S'il n'y a riē qui face  
 plus de honte à ma vieillesse que cela, ie ne  
 suis point mal. C'est vne Escole où les hom-  
 mes font bien d'aller, en quelque âge qu'ils  
 soient.

I. Il y faut enuieillir, & y courir aussi vi-  
 ste que si nous auions encore nos iambes  
 de ieunesse. Quelque vieil que ie sois, ie ne  
 laisseray point d'aller au Theatre: ie me fe-  
 ray porter au Cirque, il ne s'y fera combat  
 de Gladiateur que ie ne voye; Et ie pēseray  
 me faire tort d'aller ouir vn Philosophe?  
 Tant que nous ignorōs il faut apprédre, ou  
 pour dire encore mieux, tādīs que nous vi-  
 uons. Et n'y a Sciēce où cela se doie plus-  
 tost pratiquer qu'ē ceste-cy. Tant que vous  
 vivez, il faut apprendre comme il faut vi-  
 ure; Et toutesfois en l'Escolle mesme où ie  
 vay pour apprédre, il y a moyē d'apprédre  
 quelque chose de moy. Si ie n'enseigne au-  
 tre chose, pour le moins i'enseigne qu'un

homme pour estre vieil ne doit point laisser d'estudier. Au demeurant, ie ne vay iamais en ceste Ecole, que la folie des hommes ne me face honte.

II. Vous sçavez que pour aller chez Metronare, il faut passer par dessus le Theatre des Napolitains : il est si plain de monde, qu'il n'y a moyen de s'y tourner ; Et si vous me demandez ce qu'ils y font ils contentent des ioyeurs de cornemuse, & disent leur aduis de celuy qui leur semble le meilleur. Il y a là aussi vn ioyeur de flûtes Grec, & vn Trompette, qui ont vne presse infinie. Et en vn lieu où l'on monstre à se faire homme de bien, c'est vne solitude plustost qu'autre chose. Si quelques-vns y vont, il semble que ce soit faute d'occupation ; on les appelle des niais & des gens qui ne sont bons à rien. Or ie prens bien en gré d'estre mocqué de ceste façon. Il faut laisser parler les ignorans, & mespriser leur mespris ; quand il est question de se faire vertueux. Continuez, Lucilius ; & vous dépêchez, afin que comme moy, vous ne soyez contraint d'aller à l'Ecole, quand vous serez vieil. Toutesfois vous avez encoeur vne occasion de vous hastier, qui vous y oblige d'auantage ; c'est que vous entreprenez vne chose, qu'à grand peine pourrez vous sçauoir parfaitement, quelque longue vieillesse que vous ayez ; vous n'y pouuez pro-







fitier qu'autant que vous y trauaillerez.

III. Nul ne se fait sage par accident. Les biens, les honneurs, les estats, sont choses que la Fortune donne quand il luy plaist, sans qu'on s'en couche plus tard, ny leue plus matin: mais pour estre vertueux, il faut trauailler à bon escient. Il est vray qu'il n'y a pas occasion de plaindre sa peine en vne chose, où tout ce qu'il y a de bien au monde ne vaut pas la recompence. Car il n'y a point d'autre Bien que ce qui est honneste: les choses que nous aymons pour la vanité, ne sont point biens veritables: la possession n'en est iamais asseurée. Mais puis que sur ce point ie ne vous ay pas contenté par ma precedente, & qu'il vous semble que i'ay plütoft loüé qu'éprouné ceste proposition: ie me remettray sur le mesme discours, & en peu de paroles comprendray ce que i'en ay dit.

IV. Toutes choses ont en elles quelque bien particulier, pour lequel elles sont estimées. On louë vne vigne, pour estre de bon rapport; vn vin pour auoir le goust bon; vn cerf, pour estre vifte; vne beste de chemin, pour auoir l'eschine ferme. On fait cas d'un chien, s'il a bon nez pour quester, bonnes iambes pour suiure la beste, & bon cœur pour l'attaquer. Pour iuger qui est le bien d'une chose, il faut regarder à quoy elle est née, & pourquoy on en fait cas.

## 450 LES EPISTRES

Qu'est-ce qui est le meilleur en l'homme? La Raison. Car par elle il s'esloigne des autres animaux, & s'approche des Dieux. Il s'ensuit donc que la Raison est le propre bien de l'homme: ses autres qualitez luy sont communes avecque les bestes. Est-il fort, aussi sont les Lyons: est-il beau, aussi sont les paons: est-il viste, aussi sont les chevaux. Je pourray bien dire qu'ils le passét, mais il me suffit d'avoir dit, qu'ils l'egalét. Je ne cherche point ce qu'il a de plus grâd, mais ce qu'il a qui se puisse dire sien. Il a vn corps, aussi ont les arbres: il a mouvement de luy mesme, aussi ont les vers: il a vne voix, les chiens en ont bien plus claire: les aigles, vne Bien plus aigüe, les taureaux vne bien plus forte, & les rossignols vne bien plus douce & bien plus souple à toute sorte de tons. Qu'est-ce que l'homme a qui luy soit propre? La Raison, en la consommation de laquelle consiste aussi la consommation de sa felicité. Si donc comme vne chose est arriuee à la perfection de ce qui est proprement son bien, elle se peut dire loüable, & paruenüe au but que Nature s'est proposee en la faisant; parce que la Raison est le bien de l'homme, il est loüable quand il l'a conduite à sa perfection. Ceste Raison parfaite est ce que j'appelle quelquefois Vertu, & quelquefois ce qui est Honneste. Il n'y a donc autre

# DE SENEQUE. 451

bien en l'homme, que le bien qui est propre à l'homme seul : Car à ceste heure, il n'est pas question de ce qui est bien, mais de ce qui est le bien de l'homme. Si l'homme n'a point d'autre Bien que la Raison, & si c'est sa gloire de l'auoir, & sa honte de ne l'auoir point; il s'ensuit que la Raison est son seul & propre Bien. Vous ne doutez pas que ce ne soit son Bien : mais vous n'estes pas bien assuré qu'il n'en ait point d'autre: si vous voyez vn homme vicieux, qui soit bien sain, bien riche, bien suiuy, bien noble, & quelques autres qualitez qu'il ait, vous direz que c'est vn homme qui ne vaut rien. Au contraire, qu'il soit le premier de sa race, & n'ait pas le liard en sa bourse, ny pas vn valet apres luy, mais que despourueu de toutes choses il soit pourueu de preud'hommeie, ie pense que vous ne laisserez pas de l'auoir en bonne opinion. L'homme n'a donc autre bien qu'un seul : l'ayāt, quelque autre chose qu'il n'ait point, il est estimable. Ne l'ayant point, quoy qu'il ait, il ne merite point qu'on en face cas. Il faut iuger des hommes comme des choses. On ne dit point qu'un vaisseau soit bon, pour estre peint de riches couleurs, pour auoir l'esperon d'or ou d'argent, & la poupe marquetée d'yuoire, ny pour auoir vne charge qui se compare du prix aux richesses d'un Roy, mais pour estre fort, ferme, bien ioint, bon à la voile, &

bien aisé à gouverner. Vous ne dittes point  
 qu'une espée soit bonne, qui a des gardes  
 dorées, & un fourreau couvert de pierrerie:  
 mais qui tranche & perce si bien, qu'il n'y  
 a iacque de maille assez fort pour l'arrester.  
 On ne s'informe point comme une regle  
 est belle, mais comme elle est droicte. Tou-  
 tes choses ont du merite, selon qu'elles font  
 bien à l'usage, par lequel nous les avons.  
 Il n'importe donc point à un homme, com-  
 bien il laboure d'arpens de terre, combien  
 il a de rente constituées, comme sa basse  
 court est fournie de peuple, combien le lit  
 où il couche est magnifique, & combien est  
 fin le cristal où il boit, mais comme il est  
 homme de bien. Or il est homme de bien, si  
 sa raison droite & non confuse se confor-  
 me à la volonté de Nature. C'est ce qui  
 s'appelle Vertu: c'est ce qui est honneste, &  
 le Bien unique de l'homme. Car puis que  
 c'est la Raison seule qui rend l'homme par-  
 fait, c'est elle seule aussi qui par sa perfe-  
 ction le rend heureux: Or cela seul est le  
 bien de l'homme, qui seul est cause de sa fe-  
 licité. Ce que nous disons de la Vertu, nous  
 le disons aussi de ses ouvrages. Mais pource  
 qu'il n'est point de Bien sans elle, c'est  
 pourquoy nous faisons ceste maxime si ge-  
 nerale, qu'il n'est point d'autre bien que la  
 Vertu. Si tout le bien de l'homme est en l'es-  
 prit, il ne faut point douter que ce qui le

fortifie, qui le rehausse, & qui le dilate ne se puisse appeler bien. Or il n'y a rien qui fortifie, qui rehausse, & qui dilate l'esprit, que la Vertu. Car toutes ces choses pour qui nous sommes si passionnez, ne font que le raualler & l'affoiblir? Et si quelquefois il semble qu'elles le releuent, elles le bouffissent, & l'amusement apres des vanitez. L'esprit n'a donc point d'autre Bien que se qui le fait meilleur. La consideration de ce qui est honneste, ou deshonneste, est la regle de toutes les actions de nostre vie: c'est là dessus que nous nous resoluons à faire vne chose, ou ne la faire pas. Quand vn homme de bien iugera qu'une chose se doit faire, quelque travail, quelque dommage, & quelque peril qu'il y voye, il ne s'en diuertira point. Comme au contraire, quelque utilité, quelques delices, & quelques grandeurs qu'on luy propose, il ne s'accordera jamais à rien faire qui soit mal à propos. Il n'y aura point de menasses qui luy rompent vne bonne entreprise, ny point de promesses qui luy en persuadent vne meschante. Si donc en toutes les actions il a tousiours les yeux sur ce qui est honneste & deshonneste, pour suivre l'un, & fuir l'autre, il faut qu'il n'y ait point de bien que la Vertu, ny point de mal que le vice. Si la Vertu n'est point alterable par la corruption, si tousiours elle demeure en vn estat, il

n'y a point d'autre Bié qu'elle, & ne se peut plus faire qu'elle soit autre chose que Bien. La Sagesse est exempte de tout changemēt. La Sagesse ne se perd iamaïs, & iamaïs de la Sagesse on ne reuiet à la Folie. Je vous ay dit, s'il vous en souuiēt qu'il c'est trouué des hommes qui seulemēt par vn transport in- cōsidéré ont foulé aux pieds tout ce qui se fait cōmunément craindre & desirer. L'un a rosti sa main dans les flames: L'autre pour les douleurs de la torture n'a point cessé de rire. Vn autre a veu mourir ses enfans, & n'en a pas mouillé ses yeux; vn autre sans apprehension s'est allé precipiter à la mort. Il se voit assez d'exemples d'Amour, de Colere, & d'Auarice, où les hommes, pour se contēter, ne trouuent rien qui les puisse ar- rester. Que si vne opiniastrēté seulement, piquée de ie ne sçay quel esguillon, a ceste puissance; que sera-ce de la Vertu, qui non forte par interualles, ny hardie par caprices, mais tousiours égale à soy-mēme, n'a point d'autre gloire que de s'employer aux occa- sions, où son assistāce nous fait besoin? Cō- cluons donc que les choses quelquesfois mesprisées par les indiscrets, & tousiours par les Sages, sont indifférentes, & qu'il n'y a point d'autre bien que la Vertu; qui braue & desdaigneuse au dessus de la Fortune, se trouble aussi peu de sa haine, comme elle se resiouyt de sa faueur. Si vous vous laissez vne fois persuader qu'il y ait quelqu'autre

bien que ce qui est honneste, il ne faut plus  
 parler de Vertu. Cesont choses incom-  
 patibles, d'estre vertueux, & de jeter les  
 yeux sur, quelque chose d'exterieur. Cela  
 repugne à la Raison, d'où les Vertus pro-  
 cedent, & à la Verité, qui s'accompagne  
 tousiours de la Raison. Or toute opinion est  
 faulle, qui repugne à la verité. Vous ne  
 pouuez nier qu'un homme de bien ne re-  
 uere les Dieux, & ne les serue. Il faut donc  
 que quoy qui luy arriue, il le supporte pa-  
 tiemment, & considerer que les loix, sous  
 lesquelles tout l'Vniuers marche, l'ont or-  
 donné de ceste façon. Par ce moyen il ne  
 peut auoir autre bien que ce qui est hon-  
 neste: car en cela consiste la resolution d'o-  
 beïr aux Dieux, & de ne s'esmouuoïr point  
 aux choses inopinées, de se contenter en  
 sa condition, de vouloir ce que le Destin  
 veut, & defaire ce qu'il commande, sans  
 murmurer. S'il y a quelqu'autre bien que ce  
 qui est Honneste, nous ne serons iamais  
 saouls ny de la vie, ny des prouisions qu'il  
 faut pour la vie, & par consequent nous  
 nous chargerons d'un faix insupportable, &  
 de trauaux qui en vne besogne infinie ne  
 pourront iamais trouuer de fin. Il n'y a d'oc-  
 point de Bien que ce qui est honneste, car il  
 est mesuré. Je vous ay dit que si ce sont biës  
 que l'argent, les Estats, & autres telles den-  
 rées, nous qui en auons, sômes plus heureux

que les Dieux qui n'en ont point. A ceste heure ie vous dy de plus, que s'il est vray que les ames ne meurent point quand & le corps, il faut penser que leur condition, en cette seconde vie, sera meilleure qu'en ceste-cy. Or si c'estoient biens que ces choses qui nous seruent par le ministere du corps, il faudroit croire qu'il seroit pire & s'ensuiuroit qu'elles seroient plus contentes d'estres captivées & referrées, que libres & essargies au de là de toutes bornes, qui seroit vne manifeste absurdité. L'auois dit aussi, que si c'estoient biens que ces choses qui nous sont communes avecque les bestes les bestes auroient vne beatitude comme nous; ce qui ne se peut faire en façon du monde. Il n'y a rien qu'il ne faille souffrir pour ce qui est honneste: ce qu'il ne faudroit pas faire, s'il y auoit quelque autre Bien que la Vertu. Bien que i'eusse desia fait ces discours plus au long en ma precedente; ie n'ay pas voulu laisser de repasser par dessus, & en dire quelque chose en ceste-cy: Mais le vray moyen de vous faire trouuer ceste opinion veritable, c'est de vous sonder vous-mesme, & vous demander, si en cas que vostre pays, & tout ce que vous auez de parents & d'amis fussent destinez à quelque ruyne, & n'en peussent eschapper autrement que par vostre mort; vous auriez du courage assez pour leur donner vostre vie,



vie, & non seulement avecque patience,  
 mais volontairement vous perdre pour les  
 sauuer. Si vous pensez que vous le pouuez  
 faire, vous auoüez qu'il n'y a point d'autre  
 Bien que la Vertu, puis que vous laissez  
 toutes choses pour en iouyr. Voyez cbōien  
 elle a de pouuoir. Vous mourrez pour la  
 Republique, si ce n'est presentement, ce sera  
 quand il en sera besoin. Il ne faut gueres de  
 temps à vne belle action, pour dōner beau-  
 coup de ioye; Et combien qu'apres que la  
 mort nous a priuez du sentiment des cho-  
 ses mondaines, il semble que nous n'auons  
 plus de part en la gloire que nous auons  
 meritee en nostre vie, si est-ce que nous ne  
 pouuons sans quelque plaisir, nous repre-  
 senter l'estat où nous auons mis les choses  
 par nostre vertu. Quand vn homme d'hon-  
 neur, & qui a du courage, se remet deuant  
 les yeux, que s'il meurt il ressuscitera à sa  
 patrie, qu'une infinité de vies serōt sauuees  
 par la perte de la sienne, & que par vn coup  
 seul il rompra les fers de tout vn peuple; il  
 ne faut point douter que de ceste imagina-  
 tion seule il ne tire du fruit assez, pour se re-  
 foudre au peril où l'occasiō le sollicite de se  
 ietter, quand mesme l'entreprise seroit telle,  
 qu'il se faudroit assurer de mourir en l'ex-  
 ecution, & n'auoir point le plaisir d'en voir  
 le succez. Il a de quoy se contēter, puis qu'il  
 a fait ce que le deuoir & la pieté luy com-

## 458 LES EPISTRES

mandoient. Allegez luy tout ce que vous penserez qui l'en puisse diuertir : dittes luy qu'on ne se souuiendra pas de ce qu'il aura fait à deux iours de là ; Qu'il obligera des personnes qui ne luy en sçauront point de gré ; Il vous fera responce, Que ce sont considerations qui ne le touchent point, Qu'il ne regarde qu'à son action, & que pource qu'il sçait qu'elle est honneste, en quelque fascheux lieu qu'elle l'appelle, & par quelques espines qu'elle le conduise, il est resolu de la suiure, iusques à ce qu'il ait fait ce qu'il a deliberé. C'est donc à dire, qu'il n'y a point d'autre Bien que ce qui est Hóneste, puis que non seulement vn esprit desia parfait en Sageste, mais tout autre, qui aura quelque chose de genereux, est capable d'auoir ce ressentiment. Tous autres biens sont choses de peu de merite, & ne sont que passer d'vne main à l'autre. ce qui fait qu'en quelque quantité que la Fortune les donne, ils ne sont iamais possédez qu'avec inquietude, sont insupportables à leurs maistres, & les accablent à la fin. La Felicité de ceux cy, que vous voyez couuerts de clinquant, est comme celles de ceux qui trauestis en vne Comedie representent le personnage de quelque Roy. Tant que le ieu dure, ils ne paroissent que le Sceptre à la main, & en vn equipage que le peuple regarde avec admiration, & puis comme c'est fait, ils repren-

nent leurs chiffres, & redeuiennent faquins  
 & belistres comme auparauant. Les riches-  
 ses & les Estats peuuent bien hausser vn ho-  
 me, mais non pas le faire grand. Pourquoy  
 donc auons nous cette opinion? Pource que  
 nous mesurons la base avecque la statuë.  
 Qu'un nain monte sur la plus haute mon-  
 taigne des Alpes, il sera tousiours petit, & vn  
 Colosse tousiours grand, quand il seroit au  
 fonds d'un puits. Ce qui nous abuse, c'est  
 que nous ne pesons pas l'homme seul: nous  
 mettons son bagage en la balance avecque  
 luy. Voulez-vous bien iuger le prix d'un  
 homme? Regardez le tout nud: faites luy  
 quitter son reuenu, ses estats & toutes ces  
 bagatelles que la Fortune luy a baillées  
 pour le desguiser: faites luy même despouil-  
 ler le corps, & luy regardez l'esprit: voyez  
 comme il est fait, comme il est grand, & si  
 ceste grandeur est sienne, ou mendiée, si vo<sup>9</sup>  
 trouuez que les espées nuës ne l'esblouif-  
 sent point, & qu'il soit aussi prest de rendre  
 l'ame par la gorge que par la bouche, dites  
 qu'il est heureux. Si quand la rigueur de la  
 Fortune, ou la tyrannie de quelque grand  
 le menaceroit, ou de prison, ou de bannisse-  
 ment, ou de quelqu'une de ces autres vani-  
 tez que l'esprit n'imagine qu'avecque fra-  
 yeur, il demeure ferme en son assiette, & dit,  
*Vierge cela n'est rien: tu ne m'as annoncé  
 Ny travaux ny combats, où ie n'eusse pensé.*

Vous m'en menacez à cest'-heure, & moy ie m'en suis tousiours menacé. Je sçay bien que ie suis homme, & qu'en ceste qualité ie me doy preparer à tout ce qu'un homme peut souffrir. Un coup preneu ne sçauroit faire gueres de mal. Les mal-aduisez, & ceux qui se fient à la Fortune, trouuent toutes choses inopinées. La plus grande partie de leur mal est la nouveauté: ce qui se voit, en ce que de tout ce qu'ils trouuent si difficile, il n'y a rien qui ne leur deuienne aisé par la continuation de l'endurer. Le Sage n'attend point la presence des maux: il s'y accoustume deuant qu'ils viennent, & par mediter, arriue à ceste patience que les autres n'acquierent que par souffrir. Nous oyons quelquefois dire à des ignorans, Sçauois-je bien que cela 'me deust auenir? Le Sage estime tout possible, & quoy qui se face, il peut tousiours dire qu'il le sçauoit bien.



## EPISTRE LXXVII.

## ARGUMENT.

- I. La vie de l'homme de bien est accôplie, en quelques tēps qu'il moure.
- II. La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.

III. *Il n'y a point de plaisir au monde, que l'homme doive regretter en mourant.*

**A** Viourd'huy tout d'un coup nous auōs  
 Aueu paroistre les barques d'Alexādie,  
 qu'on enuoye ordinairement deuant, pour  
 auertir que la flotte vient. Ils les appellent  
*les Messageres*. La campagne est tousiours  
 bien aise de leur venue : il ne demeure pas  
 vn homme de Pouzzol en la maison : tout  
 le monde se rend sur le port ; & quelque  
 troupe de vaisseaux qu'il y ait, celles d'Alexandrie, à la façon de leurs voiles sont  
 tousiours recognuës parmy les autres. Car  
 il n'y a qu'elles qui entrēt avecque le boursset : les autres ne le mettent qu'en pleine  
 mer, parce qu'il n'y a rien qui face aller vn  
 vaisseau si roide que le haut de la voile : il  
 est pl<sup>us</sup> pressé par là, que par nulle autre part.  
 C'est pourquoy quand il y a trop de vent,  
 on baisse l'antenne, parce qu'il ne donne  
 pas si fort quand il donne par bas, aussi-tost  
 qu'elles ont inuesty les Isles de Capris, &  
 doublé ce Cap où

*Pallas du haut d'un roc voit escumer les ondes.*  
 On ne laisse qu'une voile à toutes les autres ;  
 Le boursset demeure à celles d'Alexandrie  
 pour les faire reconnoistre. En ceste foule  
 de peuple qui couroit à la riue, ie fus bien-  
 aise d'auoir de mauuaises iâbes, parce que

sans cela i'eussie monstre mon impatience comme les autres, & fusse couru, pour sçauoir en quel estat estoient mes affaires & quelles nouuelles ces vaisseaux m'en apportoiẽt. Il y a long-temps que ie ne puis plus ny perdre ny gagner. C'est vne opiniõ que ie deurois auoir, quand bien ie le serois pas vieil. Mais à cette heure avecque bien plus de sùiet, pource que ie ne sçauois auoir si peu, que ie n'aye plus qu'il ne m'en faut pour gagner iusqu'au logis: Et principalement estant en vn chemin, que ie me passerois bien aisement d'acheuer.

I. Vn voyage est imparfait, iusqu'à ce que vous soyez où vous vous estes proposé d'aller: mais en quelque lieu que la vie s'arreste elle est parfaite, si elle est vertueuse. Finissez la quand vous voudrez: Si vous la finissez bien, vous pouuez dire que vous n'en auez rien perdu. Quelquefois des occasions qui ne sont pas bien grandes, nous conuient à partir courageusement: car aussi bien ce qui nous retient n'est pas grand chose. Tullius Marcellinus, que vous connoissiez bien ieune homme, fort discret, & qui fust vieil de bonne heure, se trouuant saisi d'une maladie, non incurable, mais longue & fastidieuse, pour vne infinité de choses qu'elle luy commãdoit ou deffendoit, prit opinion de se faire mourir, & appella plusieurs de ses amis pour les ouyr là dessus. L'un qui

estoit vn peu poltron, luy donnoit le conseil qu'il auroit pris pour soy : l'autre qui le voulut flater luy proposoit ce qu'il pensoit luy deuoir estre plus agreable. Vn Stoï que de nos amis, homme d'honneur, & pour le loier en termes qui soient dignes de luy, plein de valeur & de courage, luy donna, ce me semble, le meilleur aduis de tous. Voicy ce qu'il luy dit. Marcellinus mon ami, ne vous tourmentez pas, comme s'il estoit question de quelque chose de consequence. La vie est vn peu de chose: vos esclayes l'ont, & les moindres animaux qui soient sur la terre. L'importance est de mourir honnestement, iudicieusement, & courageusement: Representez vous cōbien il y a que vous ne faites qu'une mesme chose, manger, dormir & passer le temps avecque des femmes: car c'est tout ce que nous faisons en ce monde. La volonté de mourir ne viēt pas tousiours de preuoyance, de resolution, ou de misere: quelquefois vn simple degoust nous la donne. Marcellinus n'auoit point besoin d'estre presché: mais il luy falloit de l'aide: ses seruiteurs ne luy vouloiēt pas obeyr. Cēt honnest homme premierement les assura, qu'il n'auoient point de suiet de craindre, & que tout le danger des domestiques estoit quand il n'estoit pas bien certain que le maistre eust eu la volōté de mourir, & qu'autrement c'estoit aussi mal fait de l'empescher

que de le tuer. Cela fait, il aduertit Marcellinus. Comme quand nous auons soupé nous baillons nos restes à ceux qui nous ont seruis à table, la raison & l'humanité veulent qu'au partir de la vie nous donniõs quelque chose à ceux qui en ont esté les ministres. Aussi-tost Marcellinus, qui estoit facile, & ne donnoit rien de si bon cœur que le sien, distribuoit quelque peu d'argent à ses seruiteurs, & les consoloit de l'ennuy qu'ils auoient de sa resolution. Il ne luy faut espée, ny dague: seulement il demeura trois iours sans manger; Et avec ceste abstinence, de fois à autre s'estuuant dans vne cuue qu'il auoit fait porter exprés en sa chambre, vint tout bellement à defaillir, non à ce qu'il disoit, sans quelque sentiment de plaisir, cõme il auient quãd il se fait vne douce dissolution, telles que peuuent auoir espreuue ceux qui se sont quelquefois esuanouis: ie n'ay point esté marry que l'occasion se soit offerte de vous faire ce conte, pour le plaisir que ie sçay que vous aurez d'entendre qu'un de vos amis soit mort si doucemẽt. Car encor' qu'il se soit fait mourir, ç'a esté si à son aise, qu'il semble qu'il se soit trompé luy-mesme, & qu'il se soit desrobé de la vie sans y pẽser. Et puis ce conte mesme n'est pas si hors de propos, qu'il n'y ait moyẽ d'en faire quelque profit. Il se presente bien souuẽt des necessitez, où nous



sommes conuiez de suiure cét exēple. Nous auons bien suiet de vouloir mourir, que nous ne le voulons pas faire; Et quād nous mourons mesme, ce n'est qu'à regret.

II. L'hōme du monde qui sçait le moins, sçait bien qu'il luy faudra mourir quelque iour: mais quand il en est sur le point, il recule, il trēble, il pleure. Ne diriez-vous pas qu'un homme n'auroit ny sens, ny iugement, qui se tourmenteroit de ce qu'il n'estoit point au monde il y a mille ans? Aussi peu en a celuy qui se tourmēte, pource qu'à mille ans d'icy, il n'y sera point. Vous ne serez point: vous n'avez point esté, c'est vne mesme chose. Ce sont deux temps où nous n'auons point de part. Le poinct où vous estes, est vostre siecle: Faites ce que vous pourrez pour l'estendre, de combien le pensez-vous allonger? que pleurez-vous? que demandez-vous? tout ce que vous faites n'est que temps perdu.

*Les Destins pour prier ne se fléchissent point.*

Ils sont fermes & fixes. Vne eternelle necessité les conduit. Vous irez où toutes choses vont, le trouuez-vous estrange? Vous estes né sous ceste cōdition; vos pere, mere, grāds peres, grands meres, & generalement tous ceux qui sont venus au monde premier que vous y sont passez: tous ceux qui viennent au monde apres vous, y passerōt. Vne entre-suite inuariable attache & tire toutes

choses. Combien pensez-vous qu'il mourra de peuple apres vous? Combien avecque vous? Si vous en voyez mourir beaucoup d'autres quand & vous, ie pense que vostre apprehension en seroit moindre. Vous avez donc occasion de vous asseurer: car vne infinité d'hommes & d'animaux, qui d'une façon, qui de l'autre, meurent en ceste mesme heure que vous mourrez. Et au demeurant estes-vous si mal-aduisé de ne penser iamais arriuer en vn lieu, pour lequel vous ne cesséz de cheminer? Il n'y a si long chemin qui n'ayt vn bout: vous vous abusez, si vous pensez que ie vous aille chercher de grands personnages, pour vous en proposer les exemples; Je vous veux alleguer des enfans. On conte d'un ieune garçon de Lacedemone, aagé seulement de douze ou treize ans, qu'ayant esté fait prisonnier à la guerre, il crioit en son langage Dorique, Je ne serviray point, & par effect il monstra qu'il auoit dit vray. Car au premier commandement seruire & deshonneste qu'on luy fit; qui fut d'apporter vn pot de chambre, il se donna si grand coup de la teste contre vn mur qu'il se tua. Nous auons la liberté si pres de nous, & il est possible qu'il soit des Eclaués: N'aymeriez vous pas mieux voir mourir vostre fils ieune, avec la gloire d'un si bel acte, que viure tout vn siecle en faineant & en poltron? De-

quoy donc auez vous si grãd peur de mourir, puis qu'un enfant mesmes a du courage assez pour s'y resoudre; Ne sçanez vous pas que si vous ne marchez, on vous traira; faites que ce qui viendrait d'un autre vienne de vous; ayés du courage autant qu'un enfant, & dites que vous ne servirez point.

III. Pauvre homme que vous estes: vous servez aux hommes, aux affaires, & à la vie; car qu'est-ce que la vie autre chose qu'une servitude, quand la resolution de pouvoir mourir ne l'accompagne point? Qu'attendez vous plus au monde? si les voluptez vous retiennent, vous les auez toutes essayées: il n'est point qui vous soit nouvelle. Vous estes si saoul de la plus friande que vous en auez mal au cœur. Vous sçavez bien quel goust ont le vin & la maluoisie. Quelle difference faites vous, qu'il vous en paille cent ou mille brocs par la vessie? C'est un sac. Vous auez mangé des haïstres, & des mulets, vous n'ignorez point ce que c'est vostre luxe ne vous a rien reserué de nouveau pour les années aduenir? Et cependant ce sont les choses de qui vous vous separez avec tant de regret. Auez-vous quelque autre chose qu'il vous fasche de perdre? Sont-ce vos amis que vous auez peur de quitter? Est-ce vostre patrie? Tant s'en faut que ce-la soit, que ie ne crois pas que pour elle

vous voulussiez soupper vn quart d'heure plus tard. Si vous pouviez esteindre le Soleil, vous le feriez. Car aussi, qu'avez-vous iamaïs fait qui soit digne de lumiere? Dites la verité: ce n'est ny la cour ny le Palais, ny le mode mesme qui vous fait desirer de viure. Il vous fasche de laisser la rotisserie, où vous n'avez rien laissé, Vous avez peur de la mort. Et cependant au milieu de vos plaisirs vous faites merueille de la despiter. Vous voulez viure? vous avez raison: car vo<sup>9</sup> n'y cognoissez riē. Mais par vostre foy, pēsez-vous que la vie que vous faites soit autre chose qu'une mort? Vn iour que l'em. pereur passoit par la rue, comme vn certain prisonnier, à qui la barbe venoit iusques sur l'estomach, le prioit de le faire mourir, il lui respondit; Et quoy? mon amy, pensez-vous estre en vie? Il en faut dire de même à ceux-cy, qui seroient bien-heureux de mourir. Vous craignez la mort? Et quoy? estes-vous en vie? Ouy, mais ie veux viure, parce que ie fers encore bien au monde. Ma vie est vtile à beaucoup de choses, c'est pourquoy ie la voudrois bien continuer. Ne sçavez vous pas que la mort est vne des choses qu'il faut que la vie face? Allez vous-en hardiment: ce que vous deuiez faire est fait: nos actions n'ont point de certain nombre que nous soyōs tenus de fournir: toute vie est assez lōgue. Si vous voulez regarder à la duree

du monde, celle meisme de Nestor seroit courte, & celle de Stalia, qui fit escrire sur sa tombe, qu'elle auoit vescu quatre vingts & dix-neuf ans. Voyez la vanité d'une pauvre vieille, qui cherche de la gloire au nombre de ses années. Qui pensez-vous qui l'eust peu supporter, si elle fust allée iusques à cent? Il est de la vie comme d'une farce: il n'importe point de iouer longtemps, mais de bien iouer. Il ne peut chaloir où vous finissiez: finissez où bon vous semblera, pourueu que vous y faciez vne bonne fin.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

EPISTRE LXXVIII.  
ARGUMENT.

- I. Les vistes des amis resioiussent les malades.
- II. Mespriser la mort par le mespris des incommoditez de la vie.
- III. Grande force de l'opinion.
- IV. La resistance au mal est vne victoire. Il faut preferer les voluptez de l'esprit à celles du corps.
- V. La vie des meschants est tousiours courte.

**I**E suis témoin de vos defluxions, & de ces  
 fievres lentes que vous m'escriuez qui  
 vous tormentent. Ce sont choses qui ne  
 vont iamais gueres l'une sans l'autre. Je  
 vous en plains d'auantage, parce que ie sçay  
 que c'est. Tandis que i'estois ieune, ie n'en  
 faisois point de cas au cōmencement, parce  
 que l'âge en supportoit plus aisement les  
 incōmoditez, & se rebelloit contre les ma-  
 ladies. Mais en fin il me fallut rēdre, & estre  
 distillé moy-mesme, me voyant comme en  
 chartre. I'ay eu beaucoup de fois l'espée à  
 la main pour me tuër: mais i'auois vn si bon  
 pere, que la peur de luy donner de l'ennuy  
 me retenoit. Je pensois qu'il me seroit plus  
 aisé de me passer de la vie, qu'à luy de se  
 passer de moi. Cela me fit resoudre de viure.  
 Il faut quelquefois autant de courage, pour  
 se vouloir conseruer la vie, comme pour se  
 la vouloir oster. Les consolations que i'eus  
 me seruent de medecines. Ce qui redresse  
 l'ame porte quelquefois du profit au corps.

**I.** Je vous diray ce que ce fut. Mes estudes  
 me guerirent. La Philosophie me remit: ie  
 luy doy la vie, & rien moins. Mes amis y  
 contribuerent aussi beaucoup par leurs vi-  
 sites, & par la peine qu'ils prenoient de me  
 réjouir & veilloient avecque moy pour me  
 faire passer le temps. Il n'y a chose, Luci-  
 lius, qui tant restaure vn malade que ceste  
 assistance, ny qui luy rōpe tāt les imagina-

tions & la crainte de la mort. Il ne m'estoit pas aduis que ie m'en allasse du monde, les y laissant apres moy. Si ie ne viuois plus en leur compagnie, ie pensois que ie viurois en leur memoire: ie ne pēsois pas perdre l'ame, mais la leur remettre. Ces impressions me dōnerent volōté de m'aider, & de me resoudre à la patience de toutes douleurs. Autrement, i'eusse esté bien miserable de perdre le courage de mourir, & ne l'auoir pas de viure. Prenez dōc mes remedes pour vous. Le medecin vous limitera cōbiē vous deuez marcher, quel doit estre vostre exercice. Il vo' deffēdra d'être sās riē faire, parce qu'ordinairement l'indisposition nous y cōuie. Il vous ordonnera, que vous lisiez haut, pour exercer vostre respiratiō, de laquelle le passage est empesché; Que vous vous promeniez en bateau, pour donner vne molle agitation à vos parties interieures; Que vous mangiez de certaines viandes, & vous absteniez des autres. Il vous dira quand vous pourrez boire du vin, pour ne vous laisser tomber trop bas: & quand il le vous faudra quitter, de peur qu'il ne vous pronoque la toux.

II. Quant à moy, ie vous bailleray des remedes qui vo' seruiron pour ceste maladie: & pour toutes cellesque vous aurez iamais: Mesprisez la mort. Quand nous nous sommes mis hors de ceste apprehension, tout le

## 472 LES EPISTRES

reste ne sont que fleurs. Nous auons trois choses qui nous faschent principalement en nos maladies : Nous craignons de mourir : nous auons de la douleur, & sommes priuez de plaisir pour quelque temps. De la mort nous en auons assez parlé ; ie ne vous en diray qu'un mot. C'est, que nous auons peur de la Nature, & non de la maladie. Les maladies ont allongé la vie à beaucoup qui ne sont point morts, pource qu'on pensoit qu'ils se mouroient. Vous mourez, non pource que vous estes malade, mais pource que vous vivez. Guerissez-vous tant qu'il vous plaira : Vous n'en mourez pas moins. Vous pouuez bien eschapper à l'indisposition, mais non pas à la mort. Venons à la seconde incommodité. La maladie a de grandes douleurs : Cela peut estre ; mais les interualles donnent moyen de les supporter ; L'extremité de la douleur en est la fin. Elle ne scauroit estre bien grande & bien longue. Nature, pleine d'amour & d'affection en nostre endroit, a fait ceste regle que toute douleur est courte ou supportable : Les plus sensibles douleurs sont aux parties du corps les plus maigres. Quand le mal est aux nerfs, aux jointures, ou en quelque autre lieu, si pressé, qu'il n'ait moyen de s'estendre : c'est là qu'il nous traite cruellement. Mais en recompense, ce sont parties qui s'estourdissent bien-tost, &



par la douleur mesme se font insensibles à la douleur, soit que les esprits par l'empeschement de leur course, reçoivent de l'alteration, & perdent ceste force qui nous donne le sentiment, soit que l'humeur corrompue ne trouuant plus où se rendre, elle mesme se destruisse, & oste la faculté de sentir à ce qu'elle a rempli de sa trop grande quantité. C'est de ceste façon que se passent les gouttes, & les douleurs de vertebres & de nerfs, quand elles ont heberté la partie malade, à force de la tourmenter. Ce commencement que fait le mal en se formant, est ce qui donne de la peine : comme on l'a senty quelque temps, sa vehemence se diminue : & à la fin il se termine par vn engourdissement. De là vient que les douleurs des dents, des yeux, & des oreilles, & mesmes celles de la teste sont plus aigties que mille autres, parce qu'elles sont en des parties où elles n'ont pas beaucoup d'espace : mais tant plus elles sont violentes, elles s'amortissent aussi plustost. C'est donc la consolation d'une douleur extreme, que si vous la sentez trop, vous cesserez bien-tost de la sentir. Ce qui chagrine le plus les ignorans en leurs indispositions, c'est qu'ils n'ont pas acoustumé de ne se servir que de l'esprit, & que si leur corps leur est inutile, ils sont priuez de toute action. C'est pourquoy ceux qui ont du iugement, s'accoutu-

ment de bonne heure à conuerſer le plus ſouuent avecque l'eſprit, comme avecque la partie qu'ils ont la meilleure, & ne ſe meſler au commerce du corps, que quand il leur eſt impoſſible de ſ'en paſſer. Ouy: mais c'eſt vn grand deſplaiſir de ne gouſter plus les voluptez accouſtumées, & faire des abſtinēces ſi auſteres, qu'il vous faille mourir de faim, ou de ſoiſ. Je vous auoie que du commencement ce changement de vie a de la difficulté, mais nous n'auōs pas eſté long temps malades, que nos cupiditez ne ſ'eſmouſſent, & que nos ſens qui les irritent, ne ſe trouuent eux-mesmes affoiblis & abbatrus. De là vient que nous perdons l'appetit, & que des viandes que nous auōs autrefois auidentement recherchées, nous ſont à cette heure mal au cœur à regarder. Dauantage il n'y a point de douleur qui n'ait ou des interualles, ou quelque relâche pour le moins, & qu'avecque des remedes nous n'ayons moyen de preuenir: Car elles ont toutes, & principalement celles qui nous ſont ordinaires, quelques progres, comme coureurs, qui nous aduertiffent que nous allons auoir le gros ſur les bras. Le vray moyen de ne vous troubler point pour les maladies: c'eſt de ne vous ſoucier point de la mort. C'eſt le pis qu'elles nous ſçauroient faire. Ne faites point voſtre mal plus grand qu'il n'eſt à force de vous affliger; la douleur n'en ſera

pas grande pourceu que vous n'y adiou-  
stez rien par opinion.

III. Representez - vous plustost que ce  
n'est rien, ou peu de chose, qu'il faut auoir  
patience, que vous en ferez bien-tost hors.  
Estimez-la petite, vous ferez qu'elle le sera.  
L'Opinion tient toutes choses suspenduës:  
l'Ambition, la Luxure & l'Auarice ne sont  
pas seules qui la regardent. Nos douleurs  
mesmes se forment à l'opinion. Nous ne  
sommes miserables, qu'autant que nous le  
pensons estre. La premiere chose qu'il faut  
oster, est vne coustume que nous auons de  
nous plaindre du mal que nous auons eu.  
A quoy est bon tout ce langage? Iamais  
homme ne fut si bas que i'ay esté. Que de  
peine, que de martyre i'ay souffert. On ne  
pensoit iamais que i'en releuasse. Combien  
de fois ay-ie esté pleuré de mes amis; Com-  
bien abandonné des Medecins; les Crimi-  
nels qu'on met à la questiõ n'endurēt point  
ce que i'ay enduré. Je veux que tout ce que  
vous dites soit vray, n'en estes vous pas de-  
hors? Que vous sert de remanier vos dou-  
leurs, & d'estre miserable, non pour autre  
chose, que parce que vous l'auiez esté? Ne  
sçauiez vous pas que nous prenons plaisir de  
mentir à nous mesmes; & que nous fai-  
sons tousiours nos maux plus grands  
qu'ils ne sont? Il n'y a rien de si doux que  
le recit d'une misere passée. C'est chose na-  
turelle que de nous resioüir, quand nous

# 476 LES EPISTRES

sommes sortis de quelque borbier.

IV. Nous auons donc à retrancher deux choses; la crainte du mal à venir, & la resouuenance du passé. Quand nous sommes en quelque peine, disons, peut estre la memoire vn iour en sera douce: faisons lutter à bon escient nostre esprit contre la douleur; si nous reculons, elle vaincra, si nous demeurons fermes, nous la vaincrons. La plus part de ce que nous sommes, nous attirons nostre ruyne, au lieu de l'empescher, quand nous sommes suiuis, le moyen de nous garantir, c'est de faire ferme. Ceux qui prennent la chasse, ne faillent iamais d'estre abbatus. Ne voyons nous pas combien de coups reçoient les Athlettes par le visage & par tout le corps? Et cependant la Gloire leur est si douce qu'en la consideration ils ne treuuent rien de si rude qu'ils ne soient contents de supporter, Forçons, comme ils font, toutes difficultez, qui nous resistent; nostre recompence ne sera ny vne couronne, ny vne palme, ny vn trompette qui face faire silence au peuple, pour ouïr la proclamation de nostre victoire, mais vne securité d'esprit immuable, & vne paix eternelle avec la Fortune, qui deffaite vne fois, iamais plus n'aura l'assurance de nous attaquer. Je sens vne grande douleur comme ne la sentiriez vous, ayant le courage effeminé comme vous l'avez? Il est de

la douleur comme d'un ennemi. Quand nous auons peur, nous luy donnons du courage. Ouy, mais ce que ie porte est pesant: Et quoy? Si vous n'eussiez deu porter que des choses legeres, pensez-vous que la Nature vous eust fait si fort comme vous estes? Aduisez lequel vous aymez le mieux, d'une longue & lente maladie, ou d'une violente & courte. Une longue & lente avec des intermissions, vous donnera loisir de vous refaire, & par consequent apres auoir bien trainé, ce fera force qu'elle vous laisse guerir. Une courte & precipitée verra bien-tost vostre fin ou la sienne. Or soit que vous cessiez ou qu'elle cesse, que vous importe, puis que d'une façon ou de l'autre, vous serez hors de douleur? Vous avez aussi moyen de vous soulager en vous diuertissant l'esprit, & l'occupant à quelque autre chose qu'à vostre mal. Si vous avez fait quelque bel acte, representez le vous: faites ramasser à vostre memoire tous ces exemples de patience que vous avez autrefois admirez, ressourcez-vous de tous ceux que vous sçavez qui parmi les tourments les plus insupportables sont demeurez maistres de la douleur, ou de celui qui tandis que le Barbier luy couppoit des varices, ne leua jamais les yeux de dessus vn liure: ou de l'autre, qui en la torture ne cessa jamais de rire, & en ceste conte-

nance lassa toutes les sortes de gésnes que la cruauté des Bourreaux prouocquée par sa patience, inutilement essaya pour le faire soupirer. Ce qu'un autre a fait en riant, pourquoy ne le ferez-vous par le discours de la Raison ? Parlez tant qu'il vous plaira de defluxions, de toux qui font cracher les poumons, de fieures qui mettent le feu dans le corps, d'alterations vehementes, de gouttes & de sciaticques: Je vous dy que les tourmens de la question sont tout autre chose; & que cependant il s'est trouué homme qui les a soufferts, & ne s'est pas seulement plaint, n'a pas demandé misericorde, n'a pas daigné respondre aux interrogatiōs, mais au contraire, en a ry tout à son aise & de bon cœur. Et quoy donc; apres un exemple si magnanime, n'aurez-vous point l'assurance de vous mocquer de la douleur? Ouy, mais vous dittes que la maladie ne vous laisse rien faire, & que toutes vos actions en sont incommodées. Il n'y a que le corps indisposé: la maladie ne touche point à vostre esprit. Un laquay, un cordonnier, un mareschal, pourront faire la plainte que vous faites. Mais si vous avez accoustumé de vous seruir de l'esprit, pourquoy ne pourrez-vous cōsciller, enseigner, ouir, apprendre, demander, & vous ressouuenir comme vous faisiez auparauant? Au reste, ne pensez-vous rien faire, si vous vous sçavez bien

commander en vostre mal? Si vous ne pouvez mieux, vous monstrez qu'une maladie peut bien estre inexpugnable, mais non pas insupportable. Croyez-moy, que dans un lit mesme, on a moyen de donner témoignage de sa vertu. Les armées & batailles sont les sujets ordinaires où les belles âmes font paroistre une assésurée: mais quelquefois on ne la reconnoist pas moins sur l'oreiller. Vous n'estes point sans besogne. Lutte bien avecque la maladie: Si vous ne faites rien pour elle, si vous ne luy accordez rien, ny par obéissance, ny par gratification, vous aurez fait une preuve signalée de vostre suffisance. O que si on venoit voir combattre les malades, comme les Gladiateurs, qu'il y auroit une belle & bien ample maniere d'acquérir de la reputation! Soyez vous mesme vostre spectateur, & vous mesme vous donnez de la gloire quand vous la meritez. Il faut considerer davantage, qu'il y a des voluptez de deux sortes: Pour celles du corps la maladie les defféd, & neantmoins ne les oste pas, mais au contraire, si vous voulez dire ce que vous en pensez, elle les excite. Quand on a soif, le boire semble meilleur, & la viande, quand on a faim. Quand on s'est abstenu quelque temps de l'un ou de l'autre, on y reuiet avec plus d'avidité. Quant aux voluptez de l'esprit qui sont plus grandes, & les plus certaines, les

medecins ne les deffendent jamais. Ceux qui les aiment & qui ſçauent bien comme il les faut prendre n'eſtiment point les autres. Ils ſe moquent de toutes ces ordures qui chatouillent nos ſentimens. O pauvre malade ! Pourquoi ? pource qu'il n'aura point de nege à mettre dans ſon vin, ny point de morceaux de glace à rompre dedans, pource qu'on ne ſeruira point d'huître de Lucrin ſur ſa table : pource que quand il voudra ſoupper, on n'oïra point vne tempeſte de garçon de cuiſine, qui apportent ſur ſa table autant de rechauds que de plats. Car à ceſte heure afin que la viande ſoit toute bruſlante, & que le goſtier pauë de ces gourmands ne trouue quelque morceau qui ne ſoit pas aſſez chaud, le luxe a trouué ceſte inuention, que la cuiſine marche quand & le ſoupper. O pauvre malade, on ne luy baillera de la viande qu'autant qu'il en pourra digerer. Il n'aura point ſon aſſiette couuerte de morceaux de gibbier de toutes fortes ; Qu'importe, vous ſoupperez en malade ou pluſtoſt en homme ſain vne fois en voſtre vie, mais de la tiſanne ; ou de l'eau bouillie, & de ces autres choſes que ces delicats, plus malades d'eſprit que de corps ne peuuent ſeulement ouïr nommer, nous vous en laſſerons prendre tant que vous voudrez. Penſons ſeulement à n'auoir plus la mort en horreur.



honneur. Le moyen d'y parvenir c'est de connoistre la fin des gens de bien & des meschans. De ceste façon, & non autrement nous ne nous lasserons point de viure, ny n'aurons point de peine à mourir. Il est impossible de s'enuyer d'une vie occupée en ceste infinie diuersité de si grandes & diuines contemplations. Il n'y a que l'oisiveté qui nous degoute du monde: mettons nous à la recherche des choses naturelles. La verité que nous y apprendrons nous tiendra toujours en appetit. Pour les choses fausses, nous n'en scaurons prendre si peu, que nous en ayons assez. Au partir de là, si la mort vient, & nous appelle, quand nous n'aurons pas vescu la moitié d'une ordinaire, nous en aurons en ce peu de tēps autant de fruit, que si nous l'auions continuée iusques à l'extreme decrepitude. Nous aurons connu la plus grande partie des merueilles de la Nature, & nous en irons resolu, que pour auoir eu plus d'âge nous n'eussions pas acquis plus de Vertu.

V. Ceux qui mesurent leur vie au compte des voluptez vaines, & par consequent infinies, ne scauroient qu'ils ne la treuent courte, quand ils viuroient vne douzaine de siecles. Voyez de v<sup>o</sup> restouir en ces meditations; & cependāt que vous vous enuoyez de mes lettres, il se pourra presenter quelque occasion, qui nous donnera moyē



me m'adiez ce que vo<sup>r</sup> auez appris de toute  
 ceste Isle; mais particulièrement comme va  
 de Carybde, & ce qu'il en faut croire: car  
 pour Scilla, ie sçay fort bien que c'est vn  
 rocher, aussi craint des mariniers d'aujour-  
 d'huy, qu'il fut iamais de ceux du passé.  
 Quant à Carybde, i'aurois bien enuie de  
 sçauoir ce qu'il y a de veritable parmy les  
 contes qui s'en font, & sur tout, si d'a-  
 uenture vous y auez pris garde, comme  
 la chose le merite bien, si c'est de tous  
 vents, ou de quelqu'un seulement, que la  
 mer fait ces tournoyements si dangereux.  
 Et s'il est vray que ce qui s'y perd soit por-  
 té sous les flots vne infinité de chemin, &  
 enuiron la riuere de Tauromenie, reuiet au  
 dessus de l'eau, si ie voy que vous preniez  
 la peine de m'en escrire bien au long, vous  
 me donnerez la hardiesse de vous impor-  
 tuner que pour l'amour de moy vous mon-  
 tiez sur Æthna, parce que quelques-uns  
 tiennent que ceste montagne décroist tout  
 bellemēt. La raisō qu'ils en baillēt, c'est que  
 les mariniers ne la descouurent plus de si  
 loing cōme ils auoient accoustumé. Toutes-  
 fois il se peut faire que ce n'est pas tant son  
 abaissēmēt, cōme l'aneātissēmēt du feu, qui  
 ne soit plus ny si vehemēt, ny si large. Tel-  
 lemēt que de iour la fumee n'y paroist que  
 fort peu. Quoy qu'il en soit, l'un & l'autre  
 est croyable, & l'abaissēmēt d'une mōtagne.

## 484 LES EPISTRES

qui brûle depuis si long-temps, & s'aneantisse-  
 ment d'un feu qui ne prend pas de soy-  
 mefme: mais conçu dans quelque taverne  
 profonde iette les flammes par dedans ceste  
 montaigne, qui ne le nourrit pas, mais seu-  
 lement luy seroit de souffrirail. En Lycie il y  
 a vne contrée fort notable, que ceux du  
 pais appellent *Ephessien*, où l'autre en plu-  
 sieurs endroits a des rions, par où il sort des  
 flammes, qui ne font d'autre point de mal.  
 Elles mont qu'un peu de lueur, encore bien  
 languide, & bien foible: tellement que les  
 campagnes y font fort belles, & les herbes  
 aussi vertes comme ailleurs. Mais remar-  
 tons la recherche de ces mennoilles, à quoy  
 vous m'avez mandé combien ces roges  
 qui ne fondent point en fust, (tant s'enfant  
 que le voisinage du feu leur face par) sont  
 estoignées de l'embouchure de la monta-  
 gne. Mais quelque peine que vous y pre-  
 nierz, ne me perdez pas de mettre sur mon  
 compte. Car ie sçay fort bien que quand  
 vous n'en sçavez point, ny de moy ny d'au-  
 tre, vous serez malade, si nous ne faires  
 la description d'*Osobaa* comme les autres.  
 C'est un sujet où il faut que tous les Poë-  
 tes passent leur caprice. Virgile, qui sem-  
 bloit auoir dit ce qu'il en pouvoit dire, & a  
 passé sa raine. Ovide, qui a presté va & d'autre,  
 Cornelius Seneque, n'a pas laissé d'en di-  
 re son aduis. Ils y vont, sans mentir, hau-

seulement travaillé tout ce qu'ils font; Et pour en dire ce qu'il m'en semble, les premiers ont bien montré la source; sans toutesfois l'auoir espuisée; mais il y a bien difference d'une chose faite, ou seulement esbauchée. La maniere & les inuentions croissent d'unieſſeur à l'autre; & puis la condition des derniers est tousiours la meilleure, parce qu'ils trouuent les parolles toutes prestes, & n'ont peine que de les desguiser. On ne peut dire pourtant qu'ils les desrobent, parce qu'elles sont publiques. Les Iuriconsultes tiennent, qu'en une chose publique il n'y a point d'usur-capion. Où ie ne connois point vostre humeur, ou Æthna vous fait venir l'eau à la bouche. Vous auez enuie d'en escrire quelque chose de grand, & qui ne vaudra pas moins que ce que les premiers y ont fait. Ie dirois plus, mais i'offencerois vostre modestie, qui est si grande, que si vous pensiez mieux faire qu'eux, vous retrancheriez quelque chose du vostre, pour le respect & la reuerence que vous leur portez. La Philosophie a beaucoup de bones choses: mais celle-cy entre autres, que ceux qui la vont trouuer, tandis qu'ils sont en chemin, ne pouuent auoir auantage l'un sur l'autre: comme ils sont arrivez, tout est egal; il n'y a plus moyen de passer outre: il se faut arrester. Le Soleil n'adionste rien à sa grandeur: la

Lune demeure tousiours en vn estat : les mers ne croissent point : le monde va tousiours d'une forte. Les choses qui ont la grandeur qu'elles doivent auoir, ne se haussent point dauantage.

II. Qu'il soit des hommes Sages plus que du sable s'il est possible, ils seront tous esgaulx : chacun aura bien quelque grace particuliere: l'un sera plus gracieux, l'autre plus vif, l'autre parlera plus promptement, l'autre dira mieux: Mais en ce de quoy principalement il est question, qui est la felicité de l'homme, ils sont tous aussi grands l'un que l'autre. Je ne sçay pas si vostre montagne de Sicile peut choir, ny, si le feu par sa continuation luy mangera ceste pointe qui la fait voir de si loing à ceux qui sont sur la mer. Mais ie sçay bien, qu'il n'y a ny feu ny chéute qui puissent abaisser la Vertu. Sa Majesté ne court point fortune comme les autres, rien ne l'auance ny recule : sa grandeur est fixe & ferme, comme celle des choses celestes. Faisons ce que nous pourrons pour y monter : nous en sommes desia bien auant : toutefois point trop, si nous voulons dire la verité. Car ce n'est pas estre bon, qu'estre meilleur que les plus meschans hommes du monde. Vn homme qui ne iuge du iour que par soupçon, & à qui le Soleil n'esclaire qu'entre des nuages, n'a pas grand sujet de dire

bien de ses yeux. Il est eschappé d'estre a-  
 ueugle: mais il ne voit pas encore bien.  
 Quand nostre esprit tiré des tenebres, où il  
 est enueloppé, verra le iour non au trauers  
 d'un chassis, ou d'une vitre, mais à la cam-  
 pagne, & en lieu tout descouuert, & que  
 remis en cet air qui luy est naturel, il aura  
 repris la place qu'il auoit, deuant que de  
 venir au monde, il aura alors dequoy se  
 resiouyr à bon escient. Son origine l'ap-  
 pelle en haut: il n'a que faire d'estre deslié  
 de ce corps pour y aller. Il y sera, pour-  
 ueu qu'il despouille ses vices; & que pur  
 & leger il se desrobe aux choses de la  
 terre, & s'eleue à la contemplation de  
 celles du Ciel. C'est à quoy nous deuons  
 traouiller, Lucilius: c'est à quoy nous auons  
 besoin de bander toute nostre force.

III. Je veux que peu de gens le sçachent,  
 & que personne n'en voye rien: il ne m'en  
 chaut. La Gloire est l'ombre de la Vertu:  
 maugré que nous en ayons elle nous ac-  
 compagnera. Mais comme l'ombre tantost  
 marche deuant nous, & tantost derriere, la  
 Gloire en fait de mesme; & plus elle de-  
 meure à nous venir trouuer, il est certain  
 qu'elle en est plus grande & plus claire,  
 parce que l'enuie ne la trauerse plus. Com-  
 bien de temps pensez-vous qu'on a tenu  
 que Democrite fust hors du sens? Combien  
 a fait de merueilles Socrates deuant qu'on

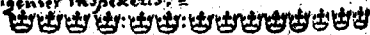
ait parlé de luy? Et quant à Caton, on l'ignora tellement dans Rome, qu'il y receut vne infinité d'affronts, & iamaïs il n'y fut connu pour iuste, sinon qu'après qu'il fut perdu. L'injustice qu'on fit à Rutilius donna reputation à sa preud'homme: en la pressant on la fit luire. Mais aussi, comme en remercia-t'il son mal-heur, & comme fit-il cas de son bannissement, ( ie parle de ceux que la Fortune a fait venir au monde en les en chassant. ) Combien ont eu les siècles passez de grands & suffisans personnages, qui n'ont esté reconnus qu'après qu'ils n'ont plus esté? Combien aurons-nous aujourd'huy de noms illustres: que la Fortune n'a point mis entre les mains du peuple, mais qu'elle mesme est allé querir sous terre, pour les mettre au iour & les publier. Vous voyez comme on fait cas d'Epicure, & comme non seulement les Doctes, mais iusques aux plus ignorans l'ont en admiration. Il estoit d'aupres d'Athenes, & cependant on ne l'y cognoissoit point; de là vient qu'ayant suruescu long temps Metrodorus, en vne sienne lettre, où il parle fort honorablement de l'amitié qu'ils s'estoient portée, il adjonste vers la fin, que parmi tant de contentemens qu'ils auoient eus ensemble, vn des principaux auoit esté le peu de bruit qu'ils auoient en la Grece qui non seulement ne les auoit point connus,



mais qui presque ne les avoit pas oüy nō-  
 mer. Ne faut-il donc pas avouer qu'on l'a  
 trouvé quand il n'estoit plus, & que sa doctri-  
 ne, pour le monstrer aux siècles suivants, l'a  
 tiré des tenebres où le sien l'avoit enseveli.  
 Metrodorus mesme, en l'une de ses lettres,  
 confesse qu'Epiciure & luy ne furent pas  
 bien connus, mais qu'indubitablement il se  
 promet, qu'ils auront de la gloire, eux &  
 tous ceux qui se rangeront à leur opiniō.  
 La vertu n'est jamais cachée; & si elle l'est,  
 c'est plüstost nostre dommage que le sien.  
 Quand la malice la met au tombeau, ce  
 n'est que pour un temps: il vient à la fin un  
 jour qui l'en fait sortir. Un homme qui ne  
 pense point au delà de son siècle, n'est pas  
 né pour beaucoup de gens: il y a encore  
 tant de peuples à venir après nous. C'est là  
 dessus qu'il faut ietter les yeux, quand  
 l'Envie seroit taite tous ceux qui sont au  
 monde avecque nous, il viendra d'autres  
 qui sans faueur & sans haine rendront tes-  
 moignage à la Vertu. La Gloire qui vient  
 de la Vertu ne perit point. Je sçay bien que  
 ce qu'on dira de nous ne nous servira de riē:  
 mais si est-ce plain de pēser que tous insen-  
 sibles comme nous serons, la posterité fera  
 cas de nous, & tiendra nos ouvrages entre  
 ses mains, au monde, & hors du monde.  
 La Vertu reconnoist ceux qui la suivent,  
 pourvu qu'ils la fassent de bonne foy, qu'ils

ne se parent, ny fardent, mais que surpris à l'improiuste ils soient trouuez tout de mesme que quand ils sont aduertis qu'on les va voir. La simulation ne sert de rien : il n'y a gueres de gens qui ne cognoissent vn visage où l'on a mis le blanc & le rouge. Prenez la Verité de quelque costé que vous voudrez : c'est tousiours vne mesme chose. Les desguisemens n'ont rien de solide : la mensonge n'est iamais bien espaisse. Vous n'en scauriez approcher si peu, que vous n'y voyez le iour à trauers.

--- tenue est istud mendacium ; pellucet,  
Si diligenter inspexeris. =



## EPISTRE LXXX.

## ARGVMENT.

- I. Que l'esprit à l'exemple du corps se peut fortifier par l'exercice des Vertus.*
- II. Chacun est maistre de sa liberté, sans estre contraint de l'achepter.*
- III. Le Pauvre est plus heureux que le Riche.*

**I**E suis à moy pour tout anjourd'huy : mais ie ne m'en sçay pastant de gré, que ie n'en recognoisse auoir la principale obligation à vne partie qui s'est faite à la bale;

fine, où sont tous courus ceux de qui ie pouuois estre importuné. Personne ne me vient troubler : ie medite à mon aise, & d'autant plus seurement, que ie n'ay point peur d'estre rompu. Je n'oy point craquer la porte de ma chambre : ie ne voy point leuer le coing de la tapifferie. Ceste solitude m'est bien propre, pour me donner plus de moyen de penser à moy. Comme de fait, i'en ay besoin, n'ayant point de guide, & me trouuant bien souuent en des lieux, où ie ne voy point de pas que ceux que ie fais. Ce n'est pas que ie ne suive ceux qui sont passez deuant moy : mais ce n'est pas si religieusement, que ie ne me donne congé d'adiouster, changer, & retrancher où ie pense qu'il en soit besoin. Je m'accorde à leurs opinions : mais ie ne m'y attache pas. Toutefois, ie crois que ie m'estois trop aduancé, de me promettre que ie peusse demeurer tout aujour-d'huy sans bruit, & sans personne qui me troublast; Car voicy que i'oy vne grande huée vers la place, où ils iouient, qui ne me met pas hors de moy, mais attire ma meditation à eux, & me fait penser à l'imprudence des hommes, de prendre tant de peine pour les exercices du corps, & se soucier si peu de l'instruction de l'esprit. Je me represente combien il y a d'hommes à voir vn ieu qui n'est qu'vne folie, &

d'où mesme ils ne s'ont pas assurez de reuenir sans quelque coup; Et cependant il n'y a point de deserts si solitaires que les lieux où l'on tient l'escole de la vertu. Je considere dauantage, quelle foiblesse d'esprit il y a le plus souuent en ces grands corps, de qui nous regardons les bras & les espalles avec admiration.

I. Mais ce que ie medite le plus, c'est, que si par exercice, le corps se reduit à ceste patience de souffrir des coups de poing & de pied: non d'un homme seul, mais de tous ceux qui le peuvent frapper; & saignant de tous costez, passer tout le iour à l'ardeur du Soleil, & sur des sablons qui brûlent quand on marche dessus; pourquoy prenant la mesme peine à nous fortifier l'esprit, ne le pourrions-nous rendre si vigoureux & si ferme, que sans desordre ny au visage, ny en l'ame, il receuroit tous les coups de la fortune, & s'il tomboit d'auanture, en feroit si peu de compte, qu'il sembleroit que ces cheutes ne fussent qu'autant de leçons, pour luy apprendre à se releuer. Il faut beaucoup de choses au corps, pour le faire bien porter. Quand à l'esprit, il croist de soy mesme: il se fournit sa nourriture, & pour s'exercer n'a besoin d'estre avec autre qu'avecque soy. Il faut que le corps mange, qu'il boiue, qu'il se frotte d'huiles & au partir de là qu'il travaille continuellement.

Mais sans train, & sans équipage extraordinaire, vous estes incōtinent rēdu capable de la Vertu. Vous avez avecque vous tout ce qu'il vous faut, pour vous faire homme de biē. Que vous y faut-il ? le vouloir estre.

II. Or que ſçauriez-vous mieux vouloir pour vous, que de vous depeſſer de ceſte ſervitude odieuſe à tout le monde & que les eſclaves plus chetifs, & ceux meſme qui ſont nez parmi ceſte miſere, taſchent par tous les moyens de ſecōtier. Pour amaffer le prix de leur affranchement, ils ſe laiſſent mourir de faim : vous qui penſez eſtre nez libres, qu'eſt-ce que vous ne devez point faire pour la Liberté ? A quoy regardez-vous, voſtre buſſet ? Il ne vous faut point d'argent : ce n'eſt qu'une Chimere que ce nom de Liberté, qu'on met dans les contrats, ceux qui l'achètent ne l'ont point, & ceux qui la vendent, encore moins. Demandez-la vous à vous-mesme ; il n'y a que vous qui la vous puiſſiez donner. La première choſe qu'il faut faire, eſt de perdre la crainte de la mort : c'eſt elle qui nous met le premier ioug. La pauvreté vient après : il faut quitter les mauvaiſes impreſſions que'on vous en a données.

III. Après, voulez-vous conſiderer le peu de ſuier qu'il y a de la crainte, faites compariſon du viſage, d'un Riche & d'un Pauvre, vous trouverez que le Pauvre ait

plus souuent & plus fidellement. Il n'a point de sollicitudes au fonds de l'estomach si quelque chose le trouble quelquefois, c'est vn nuage qui n'est pas si tost conceu que dissipé. Les ioyes de ceux-cy que vous estimez heureux, ne sont que deguisemens: ce sont tristesses de qui l'apostume est creué. Vous les voyez rire bien souuent, qu'ils voudroient bien pleurer s'ils osoient. Mais, quelque ver qui les ronge par dedans, il faut qu'ils facent bonne mine: ie ne leur trouue point de comparaison plus propre que de ceux-cy qui iolient sur les eschafauts. Cestuy-là que vous voyez qui porte ainsi le nez au vent, & dit,

*En impero, &c.*

c'est vn valet qui avn quart d'écu par mois, & sa vie, celuy qui fait le fendant, & dit,

*Demeure Menelas, ou tu perdras la vie.*

c'est vn autre Belistre, qui gaigne sa vie à la iournée, & couche sur de la paille en quelque galetas. Dites-en de mesme de tous ceux-cy, que vous voyez se promener en housse, ou en carrosse. Leurs felicitiez sont masquées: ostez leur ce qui les couure; vous trouuerez que ce n'est pas ce que vous pensez. Si vous achetez vn cheual, vous le faites déceller, si vous marchandez vn esclau, vous luy faites mettre bas iusqu'à la chemise. Et s'il est question de iuger du merite d'un homme, vous ne le considerez

point hors du fourreau. Ceux qui vendent, font ce qu'ils peuvent, pour cacher le defaut de leurs marchandises. De là vient que les choses trop parées sont ordinairement suspectes. Si l'Esclave que vous achetez auoit vn bras en escharpe, ou vne iambe bandée, ne voudriez-vous pas voir ce que ce seroit? Voyez-vous ce Roy de Scythie ou de Sarmatie, de qui vous admirez la tresse si bien parée, si vous le voulez bien connoistre, dittes luy qu'il oste son Diademe: c'est là dessous qu'est le mal. Mais qu'ay-ie affaire de parler des autres? Si vous voulez vous examiner, mettez vostre argent à part, vostre maison, vos Estats. Regardez-vous en l'interieur: mais vous ne prenez pas tant de peine: vous en croyez à ce que les autres vous en disent.



## EPISTRE LXXXI.

## ARGUMENT.

I. *Qu'il ne faut pas cesser de bien faire à cause des ingrats.*

*II. Comme il faut compenser une iniure avec un plaisir.*

*III. Le Sage est seul capable de reconnoître un bien fait.*

**V**OUS vous plaignez d'avoir rencontré un ingrat ; Si c'est le premier, vous estes, ou bien diligent, ou bien fortuné. Il est vray qu'en cet endroit, tout ce que la diligence vous peut faire, c'est de vous rendre malicieux. Car c'est un inconvenient que vous ne puissiez eschiver, qu'en renouçant de faire jamais plaisir à personne. Ainsi de peur que les biens-faits ne se perdent chez un autre, vous les laisserez perdre chez vous. Le danger de n'estre point remercié, ne vaut pas la vilenie de ne donner point. Pour une fois que vous n'avez point bien recueilly, vous ne laissez pas de semer. Il vient à la fin une bonne année, qui recompense les mauvaises. Le contentement de la reconnoissance en un homme, vaut bien le hazard d'y trouver de l'ingratitude. En matiere de biens-faits, il n'y a si bon Archer, qui ne faille quelquefois le blanc. Mais il n'importe combien mettre de coups de hors, pourveu qu'on en mette un dedans. On se rembarque apres un naufrage : pour un qui fait cession, un usurier ne laisse pas de prester,



Il ne faudroit plus parler de rien faire, s'il failloit quitter les choses, aussi-tost qu'elles ne succedent pas. Je trouue au contraire, que ceste mauuaïse rencontre vous doit faire opiniastrer à donner. Les choses qui ont de l'incertitude en leur euenement, pour reüssir à la fin, doiuent estre tées beaucoup de fois. Mais ce sont choses dont j'ay fait des traitez particuliers, où ie pense en auoir assez discoursu.

II. Ce sera bien le plus expedient, d'claircir vne question que ie ne trouue point auoir esté iamais bien decidée, si receuant quelque offence d'un qui autrefois nous auoit fait plaisir, ie suis quitte de l'obligation que ie luy auois. Adioustez-y, si vous voulez, qu'il m'ait plus fait de mal qu'il ne m'auoit fait de bien auparauant. Si vous prenez vn Iuge rigoureux, il vous dira, Qu'il faut cōpenser, Et que si l'offence est de quelque chose plus grande que le plaisir, pour l'amour de la courtoisie, vous deuez oublier ce qu'il y a de mal plus que de bien. L'offence est la plus grande, il est vray: mais le plaisir a esté le premier: Ceste consideration vaut bien quelque chose. Or à cette-heure, de dire qu'il faut prendre garde comme il vous a fait plaisir volontaiement, ou combien il a eu de regret de vous offencer, ce sont choses trop claires, pour vous en aduertir, parce que chacun

ſçait bien qu'antant aux bien-faits comme  
 aux offences, il faut prendre garde à l'affec-  
 tion: car il en eſt qui voudront bien ne  
 faire point de plaisir, mais ils ont honte, ou  
 bien ils ſont las d'eſtre importunez, ou ils  
 ont quelque deſſein de recevoir plus qu'ils  
 ne donnent. Les choſes ſont deuës, comme  
 elles ſont baillées. La volonté ſe confide-  
 re plus que le preſent. Mais poſons le cas  
 qu'il n'y ait moyen de iuger de l'intention,  
 ce qu'il a fait pour vous eſt plaisir, ce qu'il  
 a fait contre vous eſt iniure. Vn homme de  
 bien, pour ſe tromper ſoy-meſme fait vn  
 compte faux: il met au bien-fait plus qu'il  
 n'y a, & moins à l'iniure. Vn autre iuge  
 plus gracieux, comme ie ſerois, dira que  
 vous devez oublier l'iniure, & vous ſouue-  
 nir du bien du bien-fait. Certainement la  
 Juſtice veut qu'on rende à chacun ce qui eſt  
 ſien. Le gré au bien-fait eſt la reuence à  
 l'iniure, ou la mauuiſe grace pour le  
 moins. Mais cela ſ'entend quand vous a-  
 uez receu le bien-fait de l'vn, & l'iniure de  
 l'autre. Car puis que receuant iniure d'une  
 perſonne qui ne vous auoit iamais fait plai-  
 ſir, vous ferez bien de luy pardonner, ſi celui  
 qui vous offeſſe, vous auoit autrefois fait  
 plaisir, il eſt certain qu'il merite quelque  
 choſe plus que le pardon. Je ne mets point  
 l'obliger & l'offeſſer tout en vn rang: i'e-  
 ſtime vn bien-fait plus qu'une iniure. Tout

le monde ne sçait pas reconnoistre vn bien-fait. Vn estourdi se pourra bien reuancher, & sur tout à la nouveauté qu'on luy aura fait plaisir. Mais pource qu'il ne sçait pas le prix des choses, il ne peut pas aussi juger la grandeur de son obligation. C'est pourquoy, quelque bonne volonté qu'il ait, ou il ne rendra pas autant qu'il doit, ou bien il ne le rendra, ny au temps, ny au lieu qu'il le doit, & peut-estre le iettera desdaigneusement, au lieu de le rapporter.

III. Le Sage qui sçait taxer les choses ce qu'elles valent, y procedera d'autre façõ. Il celuy qui le luy a fait, quãd, où, & cõment. cõsiderera cõbien le plaisir est grãd, qui est Et pource nous disons qu'il n'y a personne que le Sage, capable de la reconnoissance d'un plaisir, ny aussi capable de le faire que luy. Ce luy est vn contentement de donner, comme aux autres de prendre. Je sçay que quelqu'un mettra ceste opinion au nombre de celles que les Grecs appellent Paradoxes, & dira que puis que personne ne sçait reconnoistre vn plaisir que le Sage par la mesme raison, personne ne pourra ny rendre vne somme prestée, ny payer vne chose achetée que luy. Ne pensez pas que cecy soit vne doctrine particulière aux Stoïques : Epicure en dit de mesme : au moins est-il bien certain,

que Metrodore dit, Qu'il n'y a que le Sage qui puisse reconnoître vn bien-fait: Et puis il fait luy-mesme de l'estonné; quand nous oit dire, Qu'il n'y a que le Sage capable d'amour & d'amitié. Or comme si la reconnoissance d'un bien-fait, n'estoit past un acte d'amour & d'amitié, & commun en-core à plus de gens que n'est la vraye amitié, il s'esmerueille tout de mesme, quand nous difons, Que la Foy ne se trouue qu'en l'homme sage; comme si luy-mesme ne le disoit pas aussi bien que nous. Trouuez-vous que la foy puisse loger va Ingrat? Ils feront donc bien de ne publier point, comme ils font, que nous nous ventons de choses qui sont au delà de toute creance, d'apprendre que le Vulgaire peut bien auoir les ombres & les simulacres de la vertu, mais que la vertu mesme ne se trouue en autre part que chez le Sage. Autre que le Sage ne sçait se reuancher d'un bien fait. Les autres le sçauent aucunement: mais ils sont assez, quand ils se reuanchent comme ils peuvent, & qu'ils montrent qu'ils ont plustost faite de science que de volonté. C'est chose de quoy on ne sçauroit faire leçon, que de vouloir: cela ne s'apprend point. Le Sage en soy-mesme fera compa- raison de toutes choses: car le lieu, le temps & les occasions sont bien souuent différentes qui semble estre semblable. Vous pour-

# DE SENEQUE. 501.

rez prester cinquante escus à vn homme si  
 à propos, que vous l'obligerez plus que si  
 vne autrefois vous luy donniez tout vostre  
 bien. Secourir c'est autre chose que don-  
 ner. Vne liberalité qui accommode vn  
 homme, ne l'oblige pas, comme vne qui  
 luy sauue la vie. Vn present sera quelque-  
 fois petit, que la consequence en sera gran-  
 de. Or quelle difference pensez-vous qu'il  
 y a, si vn homme a pris ce qu'il vous a pre-  
 sté dans son buffet; ou s'il l'est allé querir  
 dans la bourse d'un amy? Mais sans retour-  
 ner à des choses que nous auons assez es-  
 pluchées, concluons, Qu'un homme de  
 bien, quand il sera question de faire com-  
 paraison d'un bien-fait & d'une iniure, iuge-  
 ra ce qu'il estimera, plus equitable: mais s'il  
 y a de la doute il panchera du costé du bien  
 fait. Or en telles choses la consideration de  
 la personne est quelquesfois de grande im-  
 portance. Vous m'avez fait plaisir en la  
 prison de mon valet, & m'avez fait iniu-  
 re en celle de mon pere. Vous avez sauué la  
 vie à mon fils: mais vous m'avez fait perdre  
 mon pere. Il balance de ceste façon tou-  
 tes les autres choses; & où l'interest sera pe-  
 tit, il le dissimulera; où il sera grand il le  
 montrera: s'il le peut faire en bonne con-  
 science: c'est à dire si l'iniure ne touche à  
 luy qu'à luy. Somme toute, il ne sera  
 point difficile au change: s'il y a perte, il

la prendra sur luy. Il s'efforcera de rendre le bien pour le mal ; & quoy que la passion luy persuade, il prendra ce party plustost que nul autre. C'est vn abus d'estre plus ioyeux en receuant vn bien-fait, qu'en le rendant. Comme le payer est plus agreable que l'emprunter, par la mesme raison nous deuons estre plus aises de rendre vne courtoisie, que de la receuoir. Les ingrats entre beaucoup de fausses opinions, ont encore ceste-cy, que quand ils payent vn creancier, ils luy baillent tousiours quelque chose outre la somme principale; Et cependant ils seroient marris qu'un plaisir qu'ils ont receu portast profit à celui qui le leur a fait. Il y eschet aussi bien de l'interest, comme en vne somme d'argent presté. Plus on est long-temps deuant que s'en reuancher, & plus il faut que la reuanche soit grande. C'est ingratitude que rendre vn bien-fait sans vsure. Tellement que quand nous faisons nos comptes de recepte & de mise, nous y deuons auoir esgard. On ne scauroit trop monstrier de ressentiment, quand on receu quelque plaisir. Il n'est pas de cecy comme de la iustice, que communement on estime appartenir plus aux autres qu'à celui qui la fait. C'est vn bien tout nostre. La meilleure part du bien-fait retourne sur luy mesme : nous ne profitons iamais à per- sonne, que nous ne nous profitons.

ne veux pas dire que celuy que nous au-  
 rons assisté nous assistera, que celuy que  
 nous aurons déffendu nous deffendra, par-  
 ce qu'un bon exemple retourne à celuy qui  
 le donne comme les mauuais sont ordi-  
 nairement à la confusion de leurs autheurs,  
 & peu souuent on a compassion de la mise-  
 re de ceux qui en faisant iniure ont montré  
 le chemin d'en faire: mais pource que toutes  
 les Vertus ont leurs recompences en elles  
 mesmes: car on ne les exerce pas pour y  
 gaigner; le salaire d'une bonne action,  
 c'est l'auoir faite. Je reconnois vn bien-  
 fait, non afin qu'un autre voyant que ie  
 rends bien, soit plus liberal à me prester:  
 mais pource que ie suis bien-aise de faire  
 vne chose tres-belle & tres agreable. Je re-  
 connois vn bien-fait, nō pource qu'il m'im-  
 porte de le reconnoistre, mais pource qu'il  
 me plait, & qu'ainsi ne soit, s'il faut que  
 pour m'aquitter ie face croire que ie suis vn  
 ingrat, & que ie couure ma reuence de  
 l'apparence d'une iniure, ie ne feray point  
 difficulté de passer au trauers de ma honte,  
 pour aller où ie suis appelé par mon hon-  
 neur. Nous ne sçaurions, à mon aduis,  
 mieux faire paroistre le zele que nous auons  
 à la Vertu, que d'estre contans de perdre la  
 reputation de gens de bien, pour en  
 conseruer la conscience: C'est pourquoy  
 comme ie vous ay dit, que la reconnois-

sance que nous faisons d'un plaisir, est plus  
 à nostre auantage, que de celuy qui le re-  
 çoit: car il ne luy arrive qu'une chose or-  
 dinaire, de retirer ce qu'il a baillé. Et nous  
 acquerons la gloire d'auoir fait un acte, qui  
 ne peut venir que d'un esprit qui est en la  
 perfection de sa felicité. Car si le Vice nous  
 rend miserables, & la Vertu bien-heureux,  
 & que ce soit vertu de reconnoistre un bien  
 fait, il est certain que pour une chose vul-  
 gaire que nous luy rendons, nous en rem-  
 portons une inestimable, qui est la con-  
 science d'un homme d'honneur, qui ne se  
 trouue qu'en un esprit bien-heureux, &  
 vraiment diuin, comme l'affection con-  
 traire ne loye iamais que là où il y a une  
 extreme infortune. Tout homme qui est  
 ingrat, fera mal-heureux. Toutesfois i'ay-  
 me mieux ne le faire point languir, il l'est  
 desia. Faisons donc ce que nous pourrôs pour  
 ne l'estre point, nō rât pour le bien d'autrui,  
 que pour le nostre. Ce qu'il y a de plus  
 leger en la malice, & de plus deslié, reiallit  
 contre les autres. Le plus dangereux, & par  
 maniere de dire le plus espais nous demeu-  
 re, en danger de nous suffoquer, comme  
 Attalus le Stoïque disoit ordinairement.  
 La malice boit la plus grande partie de son  
 venin. Les serpens sont venimeux: mais  
 c'est pour ceux qu'ils touchent, & non pas  
 pour eux: le venin de la malice est au con-  
 traire,



taire, il ne desploye point bien sa force que contre ceux qui le portent. L'ingrat se gese & se consume de soy-mesme, S'il a receu du bien, pource qu'il faut qu'il le rende, il le hait & le desestime, & tout au rebours fait les iniures beaucoup plus grandes qu'elles ne sont. Or quelle condition scauroit estre plus miserable que de ceux qui perdent les bien-faits, & ne peuuent garder que les iniures? La Sagesse fait au contraire: elle se plaist d'embellir les plaisirs qu'elle a receus, se les recommande, & prend plaisir à les auoir continuellement deuant les yeux. Les vicieux n'ont contentement qu'en ce seul instant qu'ils reçoient le plaisir. Celuy du Sage est si long, qu'il l'accompagne toute sa vie; car son contentement n'est pas de recevoir, mais d'auoir receu, qui est vne chose dont la continuation est sans interualle, & sans fin. S'il a receu quelque offense, il ne s'en esment point, & l'oublie, non par negligence, mais parce qu'il a volonté de l'oublier. Il ne préd point les choses au pis. Si quelque inconuenient luy arrive, il ne cherche point à qui s'en prendre. Quand les hommes sont mal, il en accuse la Fortune, il ne calomnie ny les parolles, ny les mines. Si quelque chose semble auoir de l'aigreur, il l'adoucit par vne bonne interpretation. Il pardonne l'offense receue, en faueur du bien faire.

qui l'auoit precedée. De deux obiets il donne le premier, & le meilleur à sa memoire. Il ne hayt point apres auoir aymé : mais quand les iniures sont si grandes au dessus des plaisirs, que sans se perdre il ne peut plus dissimuler, son affection retourne au mesme estar qu'elle estoit, quand il n'auoit receu ny bien ny mal. Car si les iniures & les plaisirs ne sont point plus grands l'un que l'autre, il luy demeure tousiours de l'amitié. Comme au iugement d'un Criminel, quand les opinions se trouuent parties, celles qui sont les plus misericordieuses ont l'auantage, ainsi quand il trouue qu'on luy a fait autant de bien que de mal, il sçait bien que son obligation est quitte, mais il ne cesse pas de l'auoir au cœur, & ressemble à ceux qui ont fait banque-routte, & cependant ne laissent point de payer. Or il est impossible, que nous ne soyons ingrats, tant que nous ferons cas de ces vanitez, qui font perdre le iugement à la plus-part des hommes: Car quelquefois les choses sont tellement disposées, que nous ne pouuons reconnoistre vn plaisir, si nous ne quittons nostre pays, si nous n'exposons nostre vie, si nous ne perdons nos biens, voire mesmes si nous ne receuons quelque tache à nostre honneur, & ne faisons courre fortune à nostre reputation. La reuence d'un plaisir n'est pas tousiours si aysee, comme il

semble. Le mal est, qu'il n'y a rien au monde que nous estimions plus qu'un plaisir, quand nous le demandons; ny moins, quand nous l'auons receu. Voulez-vous que ie vous die ce qui nous fait oublier vn plaisir? l'ennie d'en receuoir vn autre. Nous ne pensons point à ce qu'on nous a baillé, mais à ce que nous desirons qu'on nous baille. Les richesses, les estats, les grandeurs, & toutes telles choses qui ne sont precieuses que par le cas que nous en faisons, nous font esgarer du chemin de la Vertu. Nous ne sçauons pas ce que les choses valent, parce qu'au lieu d'en prendre aduis de la Nature, nous nous en rapportons au bruit commun. Il n'y a rien que la Coustume qui nous les face trouuer belles. Car nous ne les estimons pas pour ce qu'elles sont desirables, mais parce qu'on les estime nous les desirons; & apres que l'erreur des particuliers a esté cause de l'aveuglement general, à cette heure l'aveuglement general est cause de l'erreur des particuliers. Mais comme en cela nous suiuous l'opinion commune, nous deuions aussi nous y ranger en ce qui est de n'estre point ingrats. C'est vne maxime tenue pour indubitable par tous les peuples de la terre, & confessée par ceux mesmes qui sont les plus barbares. Que c'est chose lionnestee de rendre vn plaisir quand nous l'auons receu. Il n'y a ny bon ny mauuais

qui la contredise. Il s'en trouue qui loient les voluptez, & d'autres qui les blasment, qui estiment la douleur le plus grand mal qu'un homme scauroit souffrir, d'autres qui ne tiennent pas seulement que ce soit mal; qui ne reconnoissent point de plus grand bien que les richesses; Et d'autres qui disent, que d'elles procede la ruine du genre humain, & qu'il n'est point d'homme plus riche que celui à qui la Fortune ne trouue rien qui merite de luy estre donné. Les iugemens des hommes, qui en tant d'autres choses sont contraires l'un à l'autre, se conforment en ceste-cy, Qu'il faut reconnoistre ceux de qui nous auons receu du plaisir. Toute nostre discordance est d'accord en ceste opinion, & au partir de là, si quelqu'un nous a bien obligez, c'est celui que nous faisons moins de cas d'offencer; & ne sommes iamais plus ingrats, que quand le plaisir qu'on nous a fait passe les moyens que nous auons de nous en reuëcher. Car parce que nous auons honte de ne rendre point; ne pouuans estre quittes d'autre façon, nous le voudrions bien estre par la mort de ceux à qui nous sommes obligez. Mon amy, si ie vous ay donné quelque chose, gardez-le: ie ne vous le demande pas: ie ne vous presse pas de me le rendre. Si ie vous ay fait du bien, ne me procurez point de mal. Il n'y a point

DE SE  
une plus  
meux de  
à l'endo

PIST

ARG

Il blasme  
L'aprehe

Imme e

par tout,

ne par l

lie.

Les ch

sur rends

la capi

la Vice.

7. Pourq

le mo

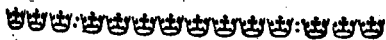
Le com

de vou

marcipc

mais per

d'inimitié plus dangereuse, que d'un qui est honteux de n'auoir pas fait ce qu'il deuoit à l'endroit de celuy qui l'auoit obligé.



# EPISTRE LXXXII.

## ARGUMENT.

- I. Il blasme l'Oisiveté.*
- II. L'aprehension des iniures de la Fortune & de la mort nous suit par tout, & ne peut estre guerrie que par l'estude de la Philosophie.*
- III. Les choses de soy indifferantes, sont rendues bonnes, ou mauuaises par l'aplication de la Vertu, ou du Vice.*
- IV. Pourquoi nous craignons la mort, & le moyen de ne la point crain-*  
*dre.*

**I**E commence à n'estre plus en peine de vous. Voulez - vous sçauoir qui m'en arespondu? vn pleige qui ne trompe iamais personne. Vostre esprit que ie re-

# 510 LES EPISTRES

connois amateur de la Vertu. La meilleure partie qui soit en vous, est hors de danger. La Fortune vous peut faire quelque iniure: mais le principal est que vous ne vous en pouuez plus faire. Continuez seulement, & vous reglez tellement en la vie que vous auez entrepris de suivre, qu'il y ait du repos, mais non de la mollesse. Pour moy j'aymerois mieux estre mal que mollement. Quand ie dy mal, ie l'entends comme le peuple parle, c'est à dire, auoir de la peine & sentir des incommoditez. Nous oyons ordinairement dire de quelqu'un à qui on porte enuie, il vit mollement. J'aymerois au tant qu'on me dit, Il ne vaut rien. L'esprit ne peut croupir en l'oisiuereté, qu'il n'en tire quelque faineantise, & ne perde peu à peu de sa vigueur. Il vaudroit mieux qu'il deuiint du tout insensible. Et pris ces delicats apprehendent de mourir, comme si la vie qu'ils font estoit quelque autre chose qu'une mort. Il y a bien difference de se reposer, ou d'estre au cercueil. Vous direz peut estre, que de quelque façon qu'on se repose, il en est tousiours mieux que d'estre impliqué dans le tumulte des affaires, & bricolé de leur flux & reflux perpetuel. Ny l'un ny l'autre ne valent rien. Un corps est aussi mort dās vn liēt parmi des roses, qu'à la voirie entre des carcasses. C'est proprement s'enterrer tout vif, que se retirer du

*otium sine litteris, mors est.*

# DE SENEQUE. 511

monde, & n'estudier point. »

II. Quand nous traufferions tout ce qu'il y a de mer à l'entour de la terre, où où penserions nous aller, que nous ne fussions accompagnés de mesmes sollicitudes qui nous trauaillent en nostre maison ? En quelle cauerne si profonde nous sçaurions nous mettre où nous n'eussions les mesmes apprehensions de la mort que nous auons ? Quelle retraite si forte & si remparée sçaurions nous choisir, où nous ne fussions aux mesmes alarmes de la douleur ? Mettons nous où nous voudrions ; nous serons tousiours hommes & par consequent la foiblesse humaine sera tousiours avecque nous. Nous auons vne infinité de choses à l'entour de nous qui nous regardent, & ne font qu'attendre l'occasion d'entreprendre sur nous. Si les vnes faillent, les autres executent. Nous en auons d'autres au dedans, qui en la solitude mesmes nous font bouillir le sang, & nous empeschent le repos. Nous ne sçaurions nous mettre mieux à couuert, qu'entre les bras de la Philosophie. C'est vn rempart inexpugnable, d'où toute la batterie que sçauroit faire la Fortune ne feroit pas tomber vne pierre. Vne ame qui se resout à quitter la campagne, & ne se soucie que de se garder en ce chasteau, peut deffier l'escalle, la sappe, la mine, la surprise & les assauts. La hauteur en est si gran-

de, & les approches si difficiles, que tout ce qu'on y tire n'arriue pas au pied du mur. On s'abuse de penser que la Fortune ait les mains longues: elle les a courtes, & si courtes qu'elles ne frappent que ceux qui se trouvent auprès d'elle. Pour nous en garentir, il suffit de nous en reculer. Pour nous en reculer, il ne faut autre chose que connoître nous & nostre nature; Sçauoir d'où l'esprit est venu, où il doit aller qui est son bien ou son mal, ce qu'il doit chercher & fuir, quelle est ceste raison qui luy enseignera la distinction des choses euitables ou desirables, qui domestiquera la rage de ses conuaitises, & dontera la tyrannie de ses apprehensions. Il y en a qui se sont vantez de pouuoir faire tout cela sans l'ayde de la Philosophie: mais enfin quand il leur est venu quelque effort sur les bras, il a fallu qu'ils ayent auoté leur presomptiō. Quand le bourreau leur est venu demander les mains pour les lier: quand la mort s'est approchée d'eux, toutes leurs rodomontades se sont esuanouïes. On leur pouuoit dire: Et bien, il vous estoit bien aisé de faire les braues, tant que l'ennemi ne paroïssoit point. Voicy ceste douleur, que vous disiez estre si peu de choses, voicy ceste mort contre qui vous parliez si haut, les cordes sont prestes: l'espee est hors du fourreau.

DE SE  
 rump, Troy  
 de l'anc  
 ne medir  
 es des par  
 apus par l  
 as, il m'est  
 les misèr  
 a fois pa  
 l'argume  
 chose mau  
 glorieuse  
 aie, Vous  
 le peu. Apr  
 le baillet  
 e vous pas  
 e sans vou  
 e: le meu  
 e moins d  
 eant argu  
 me de peu  
 e en pei  
 aie este  
 au.  
 e En voic  
 nous met  
 efferen  
 e Jorieul  
 e donc pe  
 u la surp  
 e: mais  
 e: l'heureu



*C'est à ce coup, Troyen, qu'il faut avoir bon cœur.*  
 Le moyen de l'avoir bon, c'est de le fortifier par vne meditation assidue, sans s'amuser apres des paroles : l'assurance ne s'acquiert point par subtiliser. C'est pourquoy, Lucilius, ie m'estonne, & me ry tout ensemble des niaiseries des Grecs, quoy que ie ne m'en sois pas encore du tout depestré. Voicy l'argument de Zenon le Stoïque. Nulle chose mauuaise n'est glorieuse : La mort est glorieuse, la mort n'est donc point mauuaise. Vous avez triomphé : ie n'ay plus de peur. Apres vos belles raisons, ie suis prest de bailler ma teste à couper. Mais ne voulez-vous pas dire quelque chose de plus graue, sans vous rire avec vn qui s'en va mourir ? Le meure si ie sçauois vous dire qui a le moins du iugement, ou luy, qui par ce plaisant argument pense faire qu'il n'aura plus de peur de la mort, ou celuy qui s'est mis en peine de le rechercher, comme si ç'auoit esté quelque chose de bien important.

III. En voicy la responce, qu'il tire de ce que nous mettons la mort au rang des choses indifferentes. Nulle chose indifferente n'est glorieuse : la mort est glorieuse, la mort n'est donc point indifferente. Voulez-vous voir la surprise ; la mort n'est point glorieuse ; mais c'est chose glorieuse que mourir valeureusement. Et quand il dit ; Que

nulle chose indifferente n'est glorieuse, ie  
 l'accorde : mais c'est en y adjoustant,  
 qu'il n'y a point moyen d'auoir de la gloi-  
 re que par les choses indifferentes. Or les  
 choses indifferentes sont les choses qui ne  
 sont ny bonnes ny mauuaises, cōme la Ma-  
 ladie, la Douleur, la Pauvreté, le Bannisse-  
 ment, & la Mort. Il n'y a rien en tout cela  
 qui de soy-mesme ait de la gloire, & neā-  
 moins nous n'auōs point d'autre sujet d'en  
 acquerir que ceux-là: Car on ne loüe point  
 la Pauvreté, mais celuy qui pour estre  
 pauvre ne se raualle, & ne se fléchit point.  
 On ne loüe point le Bannissement; mais  
 celuy qui ne s'afflige point pour estre ban-  
 ni. On ne loüe point la Douleur; mais  
 celuy que la Douleur n'a sçeu faire ny crier  
 ny parler. On ne loüe point la mort: mais  
 celuy de qui l'esprit est plustost forti que  
 troublé. Toutes ces choses là, qui de soy ne  
 sont ny honnestes ny glorieuses, sont  
 honnestes & glorieuses; aussi-tost qu'il  
 plaist à la Vertu d'y mettre la main; elles  
 sont neutres, & n'ont point de qualité que  
 telle que le Vice ou la Vertu leur donne. La  
 mort, qui fut glorieuse & belle en Caton,  
 fut honteuse & laide en Brutus. Je parle  
 de ce Brutus, qui sur le point qu'on luy al-  
 loit couper la gorge, s'estant tiré à l'écart,  
 comme pour aller à ses affaires, combien  
 qu'il n'eust autre enuie que de differer sa

mort de quelque moient; comme on l'eust fait venir, & qu'on luy eust dit qu'il tendroit le col: *Aussi bien, dit-il, me fust-il permis de vivre, comme ie le tendray.* Peu s'en fallut qu'il n'y adioustât, *Quand bien ce seroit sous Anthoine.* O que cest homme-là meritoit bien qu'on luy donnast la vie! Or comme i'auois commencé de vous dire; pour monstrier que la mort n'est de soy chose ny bonne ny mauuaise, voyez combien il y a d'honneur en celle de Caton, & d'infamie en celle de Brutus. Tout ce qui n'est point beau, s'embellit par le moyen de la Vertu. Nous disons qu'une chambre est claire; & cependant on n'y voit goutte quand il est nuit: ceste diuersité vient de la vicissitude du iour & de la nuit. Ainsi toutes ces choses indifferentes, comme les richesses, l'embon-point, la beauté, les honneurs, & les Sceptres, mesmes, & de l'autre costé, la mort, l'exil, l'indisposition, les douleurs, & toutes ces autres choses que nous craignons, ou plus, ou moins, ne se peuuent dire ny bonnes ny mauuaises, que par l'application du Vice, ou de la Vertu. Vne barre de fer, qui n'est de soy ny froide ny chaude, dans vn fourneau s'eschauffe; & replongée dans l'eau, se refroidit. La mort est honneste, par l'entremise de ce qui est honneste, c'est à dire de la Vertu, & d'une ame qui dédaigne tout ce que la Fortune luy peut

donner. Mais encore ces choses que vous appelez indifferentes, ne sont pas du tout semblables : car, il n'est pas indifferent de mourir ou bien ou mal, cōme il est indifferent que vos cheueux soient ou bien ou mal coupez. Quoy que la mort ne soit pas mauuaise, si est-ce qu'elle en a l'apparence.

IV. Nous auons tous vn amour de nous mesmes, & vne volonte de nous conseruer graue en l'ame, qui nous fait fremir aussitost : l'amour & la conseruation de la vie est vne affection que la Nature nous a si profondement graue en l'ame, qu'il est impossible d'en imaginer la dissolution, & ne trebler point. Nous ne pouons, sans nous faucher, estre priuez de tant de commoditez que nous auons. Nous connoissons les lieux où nous sōmes, & ne sçauons comme sont faits ceux où nous deuous aller. Ceste ignorance nous y figure des choses espouuentables : Et puis les tenebres où nous croyons que la mort nous doit mener, nous sont effroyables naturellement. Tellement qu'encore que la mort soit indifferente, elle n'est pas pourtant au nombre des choses, qu'il est si facile de mespriser. Il faut vne longue accoustumance, pour assseurer l'esprit & faire qu'il ne bondisse point, quand il en approchera. Il n'est rien plus aisé que de dire qu'il faut mespriser la mort, ny rien plus mal-aisé que de le faire. C'est

vne hardiesse qui n'est pas bien commune à toutes gents: les impressions que nous en auons de longue main ont trop pris de pied. Tous les beaux esprits ont presque fait à l'enuy l'un de l'autre, à qui nous la depeindra plus hideuse, & qui en fera le plus de peur. Ils nous ont dit que l'Enfer est vne prison, où la nuit est perpetuelle, & de qui le portier,

*Sur des os mi-mangez, &c.*

Mais quand on nous auroit fait toucher au doigt que tout cela ne sont que contes faits à plaisir, & que les morts n'ont rien à craindre qui leur face mal, nous n'en sommes pas pour cela plus en repos. Nous auons autant de peur de n'estre point, que d'estre en enfer. Tellement qu'ayant tant de choses à combattre, ne faut-il pas auoier que c'est l'acte le plus genereux & le plus braue que l'esprit de l'homme puisse faire, que de se resoudre à partir du monde, sans y auoir regret? or il n'y a point de moyen de luy mettre ceste persuasion en la teste, qu'en luy faisant voir que la mort est indifferente, & susceptible d'une qualité bonne ou mauuaise, selon qu'il sera capable d'en vser, ou bien, ou mal. Il est impossible de croire qu'une chose soit mauuaise, & de s'en approcher de bon cœur. On n'y va iamais qu'un pas apres l'autre. Or quelque belle que soit vne action, il faut, pour estre

# 518 LES EPISTRES

glorieuse, qu'elle soit volontaire. La Vertu ne fait iamais vne chose, parce qu'elle est tenue de la faire, & si ce n'est pas tout, il faut que l'esprit tout entier y soit present, & qu'il s'y bande, sans y contredire en quelque façon que ce soit. Mais quand nous nous résolvons à souffrir vn mal, ou pour en craindre vn pire, ou pour iouyr de quelque bien, qui nous semble digne que pour y paruenir on passe par ceste incommodité, cela ne se fait point, que nostre iugement ne se diuise. Nous sommes pouffez d'une-part, & retirez de l'autre: le Desir nous propose le contentement & l'Honneur: la Peur nous montre les soupçons, & la difficulté de maniere que nous ne sçauons à quel party nous ranger. Où ceste confusion est, il ne faut plus parler de Gloire. La Vertu va tout d'un bransle, & tout d'un accord à l'effet de ses resolutions; & ce qu'elle fait ne luy donne iamais d'alarme.

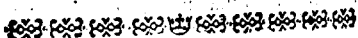
*Ne cede point aux maux, mais te bände à l'encontre.*  
 Nous ne nous y banderons iamais, tant que nous penserons qu'il y ait du mal. Il faut que ceste persuasion nous sorte de l'esprit, autrement nous n'y irons point, comme il y faut aller. Nous ne ferons que toucher du bout du doigt ce qu'il faut empoigner à pleine main. Les Stoïques trouvent l'argument de Zenon veritable, & n'aprouuent pas la responce qu'on y fait: c'est

aux Dialecticiens d'en iuger. Pour moy ie n'ayme point toutes ces demandes artificieuses, qui font confesser vne chose qu'on ne croit pas : & serois d'auis que ces subtilitez demeurassent en la poussiere de l'escole. La Verité veut des paroles plus simples, & pour la mort il en faut de plus fortes. Si ie voulois m'amuser à l'esclaircissement de toutes leurs ambiguites, ce seroit plustost pour persuader que pour tromper. S'il est question de parler à vne armée en bataille, qui s'en va par le peril de sa vie rachepter le repos de sa patrie, & le salut de ses enfans : quel langage luy tiédrez vous? Je veux que ce soient les Fabiens, qui sur leur famille seule attirent tout le peril d'une guerre generale; où les trois cens Lacedemoniens, qui furent mis à garder le Pas des Termophyles, sans esperance ny de vaincre, ny de fuir. Il faut que le lieu où ils sont, soit leur sepulchre. Que leur alleguez vous, pour les resoudre d'empescher de leurs corps la cheute de leurs Republicques, & perdre plustost leurs vies que leurs places? Vous leur direz, Qu'une chose mauuaise n'est point glorieuse, Que la mort est glorieuse, & que par consequent la mort n'est point mauuaise. O la belle harangue, & biē persuasue! Qui est le poltron, que de si belles raisons ne fissent ietter la teste baissée dans les ennemis, & mourir l'espée à la

main? Mais que ie trouue bien le lāgage de Leonidas d'vne autre grace! Disnōs, Compagnons, comme geuts qui soupperont en l'autre monde. Ils ne mascherent point moins ce qu'ils auoient en la bouche: Les morceaux ne leur demurerent point au gosier, ny ne leur tōberent point des mains. Ils disnerent courageusement, & souppe-  
rēt de mesme. Et ce Capitaine Romain, qui enuoyoit ses soldats saisir vn passage au trauers de l'armee des ennemis, que leur dist-il? Il est necessaire d'aller-là, Compagnons; mais il n'est pas necessaire d'en re-  
uenir. Vous voyez comme les commande-  
mēs de la Vertu sont simples & imperieux. Mais monstrez-moy vn homme à qui toutes ces subtilitez ayent iamais fait faire vn pas vers le peril? Elles rompent le cœur tout au contraire, & le reserrent aux occasions importantes, où, plus qu'en autre part, il au-  
roit besoin de s'eslargir. Il n'est pas que-  
stion d'oster la peur à trois cens soldats: Il faut asseurer tout ce qu'il y a d'hommes au monde. Comme leur ferez-vous croire, qu'il n'y a point de mal en la mort? Comme leur osterez-vous des opinions qui depuis tant de siecles leur sont venuēs de perē en fils; & qu'avecque le laict ils ont succēes aux tetins de leurs nourrices? Quel remede leur baillerez-vous de quelles raisons fortifiēs vous la foiblesse humaine? Comme leur



inspirerez-vous vne ardeur, qui les em-  
 porte si furieusement aux perils, qu'il ne se  
 trouue rien d'assez fort pour les arrester?  
 De quelles inuentions, & de quelle bien-  
 disance combattrez-vous tous les peuples  
 de la terre qui d'un consentement vniuer-  
 sel croient le contraire de ce que vous leur  
 voulez persuader? Vous m'allez chercher  
 des surprises, & d'une interrogation à l'au-  
 tre, me pensez tout doucement faire entrer  
 dans le fillet. Les mōstres ne se tuent point  
 avecque des cheneuortes. Ce grand serpent  
 que les Romains trouuerent en Afrique, &  
 qui leur fist plus peur que l'armee des en-  
 nemis, ne pūt iamais estre blessé, ny de fies-  
 ches ny de fondes; Et pource que ceste  
 grande masse, de qui la peau n'estoit pas  
 moins solide, que le corps en estoit va-  
 ste, renuoyoit tout ce qu'on luy iettoit, il  
 fallut auoir des meules de moulin pour  
 l'assommer; Et vous pensez avec vne pa-  
 role faire peur à la mort: Vous attaquez vn  
 lion avec vne alefne. Ce que vous dites à  
 pointe: Les espics de bled en ont aussi;  
 mais toutes pointes ne percent pas: il en  
 est de si deliées, qu'il est impossible de  
 s'en seruir.



## EPISTRE LXXXIII.

## ARGUMENT.

- I. Il ne faut rien faire en secret,  
qu'on ne voulust faire à la vue  
de tout le monde.*
- II. Penser aux actions passées.*
- III. Qu'on peut fier un secret aux  
yverongnes.*
- IV. Contre l'yveresse.*

**I.** VOUS voulez sçavoir ce que ie fais tous les iours, & desirez que ie vous en conte comme ie les passe depuis le matin iusques au soir. Vous avez bonne opinion de moy, qui pensez que ie ne say rien que ie ne vueille bien que vous sçachiez. Et certainement il seroit bon de vivre, comme si nous auions tousiours vn témoin auprès de nous ; Et pour nous obliger mesmes à ne rien penser qui ne fust bien honneste, nous imaginer que nous auons vn verre dans l'estomach, & que les yeux peuvent penetrer iusques à ce que nous pensons de plus secret. Et de fait, n'en est-il pas qui y penetrent ? Que nous sert de nous cacher des hommes, puis qu'il n'est rien qui ne soit decouvert à Dieu ? Il se voit au

fonds de nos ames, & quelquefois, se trouue present à nos cogitatiōs: ie dy quelquesfois, parce qu'il n'y est pas tousiours. Je feray donc ce que vous me commandez: ie vous escriray fort volontiers toutes mes actiōs, & l'ordre dont i'y procede. Je veux pour cet effet y prendre garde à l'aduenir, & ce qui est le principal, ie feray tous les soirs reueuë comme i'auray passé le iour.

II. Ce qui nous gaste, c'est que nous ne regardons iamais derriere nous: il ne nous chaut du passé: nous pensons à ce que nous deuons faire; & bien souuent encore le faisons nous sans y penser. Mais quand nous auons fait quelque chose, elle est aussitost hors de nostre memoire que de nos mains. Et toutesfois les deliberations de l'aduenir ne se peuuent refoudre, sans la consideration du passé. Je n'ay point esté rompu de tout aujourd'huy. I'ay tousiours esté, ou sur le liect, ou sur le liure. Je me suis exercé le corps: mais fort peu: car i'ay ceste obligation à ma vieillesse que i'en suis quitte à bon marché. Les robustes mesmes finissent quād ils sont las, & ie le suis aussitost que ie me suis remtié. Demandez-vous qui sont les compagnons de mes exercices? Il ne m'en faut point d'autre qu'Eari-nus; Vous sçauiez que son humeur est fort douce & fort amiable; mais il se va changer. Je suis apres d'en trouuer quelqu'un

qui ne soit pas si fort. Il dit que nous auons luy & moy vne mesme Crise; parce que les dents luy tōbent, & à moy aussi. Il va desia bien viste pour moy; & deuant qu'il soit bien peu de iours, ie me doute que ie ne le pourray plus atteindre. Vous voyez ce que sert vne chose continuée. Quand de deux hommes l'un vient, & l'autre va, ils se trouuent en peu de temps bien esloignez. Il monte, & ie descēds. Vous sçauiez que l'un est bien plustost fait que l'autre. Toutesfois ie me suis méconté: car en l'âge où ie suis, on tōbe plustost qu'on ne descend. Si vous voulez sçauoir cōme nous sōmes demeurez aujourd'huy de nostre combat, il nous est arriué vne chose qui n'est pas bien ordinaire entre des cōureurs: nous auons esté instant au but l'un quād & l'autre, apres m'estre ainsi lassé: car ie puis mieux dire lassé qu'exercé, ie me suis mis dans de l'eau froide; i'appelle ainsi de l'eau qui n'est qu'un peu chaude. Il a esté vn temps que ie faisois professiō d'estre grād baigneur, & que tous les ans le premier iour de Ianuier, comme pour la ceremonie du iour, ie lisois, escrinois, & disois quelque chose de particulier, ie ne faillois point aussi de me ieter dans le canal de l'eau pucelle. Depuis, ie la trouuay trop froide, & me contentay de l'eau du Tybre, & en fin ie suis reduit à celle de la Cuue. Encore

pour gaillard que ie sois, ie la fais tiedir au Soleil, si bien que pour peu que i'y adioustasse, ie penſerois estre dans des estuues. Au partir de là, ie mange du pain sec; & de ceste façon il ne me faut ny table pour dîner, ny eau pour lauer les mains. Quand i'ay dîné ie dors fort peu. Vous sçauvez comme i'en vse: mon dormir n'est ny long ny bien ferme. Il me suffit que ie fay trêue de veiller. Je sçay bien quelquesfois que i'ay dormy, & quelquesfois ie m'en doute. Là dessus le bruit du Cirque me vient aux oreilles, & lors il n'y a plus d'ordre de dormir: il faut que ie me resueille. Mais tant s'en faut que cela me diuertisse, qu'il ne me trouble pas seulement. Je suis fort patient à telles tempestes. Ces confusions de voix ne me font non plus que le murmure des vagues, ou que le sifflement d'une forest, quand le vent donne au haut des arbres, ou que quelque autre bruit semblable de choses qui n'ont point d'entendement. Je vous veux à ceste heure dire à quoy ie me suis appliqué, i'ay continué de resuer sur vn esbahissement où ie me mis hier. qu'ont voulu dire tant de grâds esprits, qui en des choses d'importance, ont employé des raisons si legeres & si perplexes, qu'encore qu'elles soient veritables, elles ont apparence de mensonge?

III. Zenon ce grand personnage, qui le

premier a fondé ceste Secte, braue & religieuse plus que nulle autre; pour nous degouster de l'yurongnerie, allegue qu'un homme de bien ne s'enyure point, & le prouue de ceste façon. Personne ne commet son secret à vn homme yure; or on commet son secret à vn homme de bien, vn homme de bien ne sera donc iamais yure. Voyez comme avec vne responce toute telle que son argument il y a moyen de se moquer de luy; car d'une infinité qu'on luy pourroit faire, vne suffira. Personne ne dit son secret à vn qui dort: on dit son secret à vn homme de bien; vn homme de bien ne doit donc point dormir. Possidonius fait bien ce qu'il peut pour le deffendre: mais il n'en trouue qu'un moyen qui me semble bien faible. Il dit que ce mot d'yure, a deux significations. L'une, quand vn homme a tant pris de vin, qu'il en a perdu le iugement: l'autre quand il est coustumier de s'enyurer, & qu'il a ceste imperfection: que Zenon ne l'entend pas de celuy qui est yure, mais de celuy qui l'est ordinairement, & que c'est à cest yure qu'on se gardera bien de dire des choses secretes, que le vin luy peut faire publier ce qui est faux. Car il est assez clair qu'il parle de celuy qui est yure, & non de celuy qui le sera. Vous m'auouerez que d'un yure à vn yurongne il y a bien de la diffé-

rence. Tel est yure à cest'-heure, qui peut-estre ne l'aura iamais esté, & qui peut-estre ne le sera iamais. D'ailleurs, vn yurongne n'est pas en vne yuresse perpetuelle; Et quād il dit yure, ie le prēds cōme il se prēd ordinairement, & sur tout venant de la bouche d'un homme qui fait profession d'une diligēce exacte, & de ne riē dire qu'il n'ait rigoureusement examinē, iōint que si Zenon l'a pris d'autre façon, il demeure tousiours coupable de s'estre voulu servir d'une parole equiuoque, pour piper le monde; ce qui ne se doit pas faire, quād il est question de rechercher la verité. Mais ie veux que telle ait esté son intention; la consequence qu'il entirē est fausse, qu'il ne faille rien dire de secret à vn homme qui est coustumier de s'enyurer. Representez-vous à combien de soldats, qui sont gens qui ne se tiennent pas tousiours dās les bornes de la sobriété, & le General de l'armee, & le Maître de Camp, & le Capitaine, ont commis de choses, qui n'auoient pas besoin d'estre publiées. Quand il fut question d'entreprendre sur la vie de C. Cesar, ie parle de celuy qui s'empara de l'Estat; quand il eut deffait Pompee, Tyllius Cimber en ouyt parler aussi bien que C. Cassius. Cassius ne bût iamais que de l'eau. Cimber au eōtraire, avec ce qu'il prenoit du vin dēmesurément, son habil estoit insupportable,

quand il auoit beu. Surquoy luy-mesme il fit ceste rencontre. Comme supporterois-je d'un homme, qui ne puis pas supporter le vin? Que chacun à ceste heure se ressouuienne de ceux à qui il ne feroit pas si tost la clef de leur caue, comme celle de leur secret; Si est-ce que i'en diray un que ie me viens de ramenteuoir, afin que la memoire s'en conserue; car il est bon d'estre fourny d'exemples illustres, pour toutes les actions de nostre vie, afin de ne les aller pas tousiours mandier aux siecles passez. L. Piso depuis qu'une fois, pour bien boire, il fut fait Gouverneur de la ville, il s'y affrianda tellement, qu'il y passoit ordinairement la plus grande partie de la nuict, & presque tousiours dormoit iusques à midy. C'estoit son poinct du iour. Cependant il se comporta fort bien en son gouvernement. Auguste mesme l'enuoyant pour commander en la Thrace rebellee, luy donna des commissions secretes, desquelles il s'aquitta si dignement, qu'il la reconquit. Tibere s'en allant en la Campanie, & laissant les affaires de Rome pleines de soupçon, & en un estat qui ne luy plaisoit point; pource, à mon aduis, que l'yrognerie de Piso luy auoit bien reüssi, laissa le gouvernement de la ville à Cossus, homme grave, & moderé, mais qui se laissoit tellement emporter au vin, qu'une fois, qu'au partir d'un festin



festin il estoit allé au Senat, il le fallut rem-  
 porter tout endormi, parce qu'il n'y eut ia-  
 mais ordre de l'esveiller. Cependant Tibe-  
 re luy escriuoit souuent de sa main des cho-  
 ses qu'il ne vouloit pas mesme commettre  
 à ses secretaires. Comme de fait il ne se  
 trouue point qu'aucun secret d'affaire, ny  
 publique, ny priuée, luy soit iamais escha-  
 pé. Laissons-les donc crier tant qu'ils vou-  
 dront, Qu'un esprit à qu'il vin comman-  
 de n'est pas maistre de soy. Que le vin fait  
 les mesmes tumultes au cerceau, qu'il fait  
 en sa nouueauté dans les tonneaux. Que  
 son abondance fait sortir les secrets du  
 cœur, comme les viandes de l'estomach; Je  
 veux que tout cela soit veritable: mais il  
 est veritable aussi, qu'ayant à deliberer des  
 choses de consequence, si nous auons des  
 amis, qui aiment à boire, nous ne laissons  
 pas de leur en demander leurs aduis. Ainsi  
 donc la raison alleguée pour la defence  
 de Zenon qu'on ne commet iamais un se-  
 cret à gens qui sont coustumiers de s'en-  
 yurer, est aussi peu vraye que son argument.  
 Ce seroit bien plustost fait de blasmer ou-  
 uertement l'yrognerie, & représenter les  
 inconueniens qui l'accompagnent. Les ap-  
 pas n'en sont point si grâds, qu'il faille estre  
 parfaitement sage pour s'en garentir. Un  
 qui n'aura qu'une passable discretion, se  
 gardera bien d'y tomber, & si quelquefois

pour vn suiet qui se presente, il se laisse emporter à la bonne chere, ce sera sans passer iusqu'à l'yuresse.

IV. Or si la quantité du vin peut troubler le Sage, & luy faire faire des traits d'un homme yure, c'est vne question qu'il nous faudra vider. Cependant si vous voulez prouuer que l'yuresse est indigne d'un homme d'honneur, pourquoy vous amusez vous à faire le Dialecticien? Que ne dittes vous plustost, que c'est vne vilenie d'en prendre tant, qu'il en faille rendre, & ne scauroit pas la mesure de son estomach? Que ceux qui sont yures font vne infinité de choses dont la memoire les fait rougir, apres qu'ils ont vuidé leur vin? que l'yuresse n'est autre chose qu'une fureur volontaire? Et de fait qu'un homme yure soit quelques iours sans desenyurer, quelle opinion en aurez vous sinon qu'il a perdu l'entendement? Vous direz que c'est vne fureur. Mettez en auant l'exemple d'Alexandre de Macedoine; qui entre les verres tua Clytus, le plus fidelle & le plus affectionné seruiteur qu'il eust; & puis se voulut tuer luy-mesme, quand le desenyurement luy eust fait connoistre le vilain acte qu'il auoit commis. Si nous auons quelque imperfection, l'yuresse la met en sa monstre, & nous fait perdre la honte, qui est le principal obstacle de nos mauuaises intentions. Car il

il est certain que ce n'est point tant la volonte du bien, que la honte du mal, qui nous diuertit de ce qui nous est deffendu. Il n'y a rien de sale au dedans, que le vin ne fasse venir dehors, il ne fait pas les vices, mais les produit. Quand vn homme est yure, s'il ayme les femmes, il n'a pas la patience d'attendre qu'il soit au lit pour se cōtenter: mais à quelque heure, & en quelque part que la concupiscence le sollicite, il luy donne congé de faire ce qu'il luy plaist. S'il a mesme quelque impudicité plus orde & plus brutale, il ne craint point de la publier. S'il est querelleux, sa langue & ses mains perdent la discretion. L'insolence deuiant plus superbe, la cruauté plus violente, & l'enuie plus malicieuse. En fin il n'y a point de vice qui veuille garder la chambre, tout sort à la campagne. Adioustez à cela, que nous ne scauons où nous sommes: la langue nous begaye, la vetie nous trompe; les pieds nous chancelent, & nous semble que quelque tourbillon nous face tourner la maison sur la teste. Puis comme le vin se prend à bouillir, nous auons des coliques qui nous deschirent les entrailles; & toutes ces incommoditez encores ne sont que passables: Mais que pensez-vous que ce soit quand apres que le vin est corrompu par le dormir, en la place de l'yuresse il nous demeure vne cradité. Representez-vous les

inconueniens qu'a produit l'yrongnerie  
 publique, combien de braues & belliqueu-  
 ses Nations elle a liurées en la main de  
 leurs ennemis: en combien de murailles,  
 obstinément deffendues par plusieurs ar-  
 mées elle a fait ouuerture: combien d'ames  
 impatientes d'obeyssance elle a reduites à  
 la seruitude; Et combien elle a domé  
 d'hommes, que les armes bien à peine au-  
 uoient osé menacer. Tant de chemins, tant  
 de batailles, tant d'huyers, tant de difficul-  
 tez de lieux, & de saisons; tant de fleues  
 descendants de regions inconnues, & tant  
 de mers, laisserent retenir ce mesme Ale-  
 xandre de qui ie viens de parler, sain & sauf  
 en sa maison: Et le seul excez de boire  
 fut assez fort pour l'enuoyer au tombeau.  
 Quelle gloire est-ce à vn homme de tenir  
 beaucoup? Quand la palme de bien boire  
 vous sera demourée: quand tous vos com-  
 pagnons reduits à dormir sous la table, ou  
 à rendre leurs gorges en quelque coin, re-  
 fuseroient de vous y faire raison, quand de  
 toute la compagnie d'un festin il ne demeu-  
 rera que vous qui seul ne soit par terre,  
 quand vous aurez emporté ceste magnifi-  
 que leüange, qui vous tiendrez plus de  
 vin que pas vn des autres, ne faut-il pas  
 que vous confessiez que vous ne tenez pas  
 encores tant qu'un tonneau? D'où pensez  
 vous que soit venuë la ruine de Mr. Anchoir.

ne grand personnage au reste, vn bel Esprit, que de l'yuognerie & de l'amour de Cleopatre, qui n'auoit pas moins de force que le vin? Car fut-ce autre chose que l'y-  
uognerie, qui changea ses mœurs aux dissolutions estrangeres: qui luy fit prendre les armes contre sa patrie: qui fortifia ses ennemis à son préiudice, & rendit sa cruauté si desmesurée, qu'au milieu de son repas où il estoit seruid' vne magnificence royale, il se faisoit apporter les testbes & les mains des principaux de Rome, pour les recommen-  
cer, comme s'il eust voulu boire du sang, apres estre enuyré de vin? Son yuognerie seul estoit insupportable. Vous pouvez iu-  
ger comme le deuoit estre ce qu'il faisoit, quand le vin l'auoit surmonté. Vous ne voyez gueres de gents aymer à boire, qui ne soient aussi cruels: Les esprits les plus nets se brouillent de boire trop, & gastent leur bonne disposition. Il leur en prend comme aux yeux, que les longues maladies, pour les auoir tenus long-temps à l'ombre, ont tellement debilités, qu'ils ne peuvent sup-  
porter de voir luire le Soleil: Car estans or-  
dinairement hors de soy par moyen de l'y-  
uressé, ils s'accoustument à des vices qu'ils ne peuvent quitter quand ils sont deseny-  
ués. Dites nous donc les bonnes raisons, pourquoy le Sage ne se doit point enuyrer: mais baillez nous d'autres choses que des

parolles. Faites nous voir les inconueniens qui en arriuent, prouuez que ces choses que nous appellons voluptez, ne sont que supplices, quand on ne leur donne point le reglement & la mesure qui leur appartient. Car si vous me voulez persuader que le Sage se pourra gorger de vin tout à son aise, sans se troubler, ny rien faire des desordres que font ordinairement ceux qui sont yués; i'aymerois autant vous ouyr dire, qu'il pourroit prendre de la poison sans mourir, du ius de pauot, sans dormir, & de l'ellebore, sans reietter tout ce qu'il auroit dans le corps. Si les pieds luy chancellent, si la langue luy begaye, quel besoin est-il de soustenir qu'il soit yure en partie, & en partie ne le soit point?



## EPISTRE LXXXIV.

## ARGUMENT.

- I. Comme il faut profiter de la lecture.*
- II. Fuir la Cour, & les biens de Fortune.*

**I**E me fais ordinairement promener en vne chaire; & par ceste agitatiō prens plaisir d'exceiter aucunement ma paresse; le trouue que ma sãtẽ en est meilleure, & que

mes estudes n'en empirent point, Pour ce qui est du profit de ma santé, vous le voyez. L'affection des lettres m'a reduit à me negliger, & me laisser appensantir, tellement que pour m'exercer i'ay besoin du ministère d'autrui. Quant à mes estudes, ie vous diray comme elles n'en sont point incommodées. Je ne laisse point de lire: or i'estime que ie n'ay rien de plus necessaire que la lecture. Premièrement, pour ne me confier trop de ma suffisance. Secondement, pour apres auoir veu les inuentions des autres, en faire mon iugement, & inuenter aussi quelque chose de mon costé: cela donne de la nourriture à l'esprit, & non sans estude, le rafraischit de ceste lassitude que l'estude luy peut apporter. Nous nous gasterions, si nous voulions ou tousiours escrire, ou tousiours lire. L'un nous importuneroit, & nous épuiserait de matiere: l'autre nous affoiblirait l'esprit, & le dissoudroit. La meilleure est de les eschanger par vicissitudes, & temperer l'un par l'autre, en sorte que l'escriure face vn corps de ceste diuersité que la lecture aura recueillie. Ils disent que nous deuons faire comme les mouches à miel, qui volent de costé & d'autre, pour choisir les fleurs qui leur sont propres, & à leur retour disposent par rayons tout ce qu'elles ont apporté.

*Liquentia mella, &c.*

Z iiii

Apes in omnibus quærunt,  
Non ex omnibus capiunt...

Toutefois on ne demeure pas bien d'accord, si elles tirent des fleurs vn certain suc, qui est miel aussi-tost qu'il en est separé, ou si par leur composition & par la propriété de leur aleine, elles conuertissent ce qu'elles ont recueilli en ceste saueur. Car il y en a quelques-vns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dexterité de faire le miel, mais seulement de le cueillir; & qu'ainsi ne soit, ils disent qu'en Inde il se trouue du miel aux fueilles des cannes, soit qu'il vienne de la rosée, soit qu'il se concrée d'une humeur douce & enctueuse que les cannes mesmes produisent, & que nous auons des herbes qui ont la mesme vertu: mais non si apparente, & seulement cōme de ces petites bestes que la Nature a deputées à faire ce mestier. Les autres ont opiniō qu'elles ont vne adresse de confire les tendrons des fleurs & des fueilles, & par leur disposition luy faire prendre ceste qualité, non sans quelque espeece de leuain, qui leur ayde à confondre & incorporer toutes ces diuersitez.

I. Mais pour ne me laisser emporter hors de mon propos, il nous faut faire comme les mouches à miel, & quand nous auons leu beaucoup de choses, donner à chacune sa place à part, afin de les mieux conseruer par ceste distinction; & cela fait, avecque le soin que nous y apporterons, confondre tellement toutes ces saueurs en vne



seule, qu'encores qu'on s'apperçoive que la matiere soit d'un autre, on ne puisse nier que la façon ne soit à nous. C'est un artifice que la Nature fait en nos corps, sans que nous y contribuions rien du nostre. Tandis que nous avons la viande entiere dans l'estomach, & que la chaleur ne l'a point encore alterée, ce n'est autre chose qu'un fardeau que nous portons. Mais c'est nostre sang & nostre force, aussi-tost qu'elle a cessé d'estre ce qu'elle estoit. Il en faut faire de mesme en ce qui nourrit les esprits. Tant que nous le laisserons en sa premiere forme, il sera toujours à ceux chez qui nous l'avons puisé: mais digérons-le, & le baillons à nostre entendement, plustost qu'à nostre memoire: pour nous le représenter, quand nous en aurons besoin, approprions-le à bon escient: rendons-le nostre, & faisons que plusieurs choses n'en soient qu'une, comme beaucoup de petites sommes assemblées n'en font qu'une grande. Cadrons l'ayde que nous avons eue, tellement qu'on ne l'apperçoive point, & ne faisons paroître que ce qui sera du nostre. Que si par la continuation d'imiter quelqu'un que nous aduons particulièrement nous en avons tiré quelque conformité, qui se manifeste en nos ouvrages; faisons que ce soit une ressemblance de fils, & non de portraits. Un portrait est une

chose morte; Et quoy donc? on ne sçaura pas de qui i'imiteray le langage, ny de qui ie prendray les sentences, & la façon d'argumenter? Je tiens mesme qu'il y a si bien moyen de deguiser les choses, qu'on ne sçaura pas si c'est d'un grand homme que ie le prends, ou de quelque autre de moindre merite. Car comme il prend quelque chose des vns ou des autres; il ne leur imprime pas sa marque, afin de les faire rapporter à ceste vnité. Ne voyez vous pas de combié de voix on compose vne musique? Et toutefois elles n'ont toutes ensemble qu'un son. L'une est haute, l'autre basse, l'autre moyenne: les femmes y entrent comme les hommes: on y melle mesme des flustes: Et cependant de toutes ces voix qui paroissent ensemble, il n'y en a pas vne qui se puisse remarquer à part. Quand ie parle de la Musique, i'entends de celle qui fut conuë des anciens Philosophes. Il ne se fait aujourd'huy combat de Gladiateurs où il n'y ait plus de chantres à sonner la charge, qu'il n'y auoit anciennement de Spectateurs en tout le theatre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins, que les trompettes ont enuironné le bas du theatre, & qu'en haut la gallerie est pleine de ioueurs de flutes, & de toutes sortes d'instrumens, de toutes ces discordances il se fait vn seul accord. Je veux qu'il es

soit de mesme de nostre esprit: qu'il amasse beaucoup de sciencee, beaucoup de preceptes, & beaucoup d'exemples de tous les siecles passez: mais que tout cela se rapporte à vne seule fin.

II. Demandez-vous comme il se pourra faire? Si nous demeurons continuellement bandez, & resolus à ne rien faire que par le conseil de la Raison. Elle vous dira, si vous la voulez croire: laissez ces vanitez, qui font courre le monde apres elles: laissez ces richesses, qui tiennent leurs possesseurs en apprehension perpetuelle, ou pour le moins qui ne leur donnent que de la charge & de l'importunité: laissez ces voluptez du corps & de l'esprit, qui ne font qu'eneruer & l'un & l'autre: laissez l'Ambition, comme vne chose bouffie, vaine, venteuse, sans bornes, & aussi perplexe d'estre suiuite que precedee? & par ce moyen geseue de deux enuies qui la pressent, l'une derriere, & l'autre deuant: vous pouuez iuger comme vn homme est miserable, qui est enuieux & enuié. Vous voyez ces maisons des Grands, où la presse de ceux qui vont à leur leuer est si grande qu'il se fait quereller à la porte, vous n'y entrez point qu'avecque beaucoup d'affronts. Mais ce n'est rien au pris de ceux que vous receuez, quand vous estes dedans. Laissez moi tous ces escaliers, & ces penons si

# 540 LES EPISTRES

magnifiquement suspendus. Vous courez fortune de vous y rompre le col; prenez plutôt vostre chemin vers la Sagesse: C'est là que vous aurez des biens qui véritablement seront grands, & dont la possession ne vous donnera point d'alarme. Toutes ces choses mondaines qu'on estime si relevées, n'ont du tout point de hauteur; qu'en les regardât auprès de celles qui sont les plus viles & les plus abîmées; Et toutes fois on n'y monte que par des avenues bien roides, & bien difficiles. Le chemin des honneurs est plein d'épines: mais si vous voulez monter à ce sommet d'où vous verrez toutes les grandeurs de la terre, & de la Fortune même au dessous de vous, vous n'avez à passer qu'une campagne rase, & le chemin le plus aisé que vous sçauriez désirer.

## EPISTRE LXXXV.

### ARGUMENT.

- I. *Le Sage est exempt de passion.*
- II. *Les vices & les passions n'ont point de temperament.*

III. Il n'y a point de felicité imparfaite.

IV. La qualité, & non la grandeur, rend la vie heureuse.

V. Le Sage ne craint point les dangers, mais les enuie.

VI. Qu'est-ce que Mal?

VII. Les aduersitez, ne troublent point le Sage.

**A**V discours que ie vous faisois dernièrement, Qu'il suffisoit de la Vertu, pour rendre vne felicité parfaite, i'auois eu peur de vous donner trop de besongne; & m'estimois content de vous faire voir quelque eschantillon de ce que les Stoïques en disoient. Mais i'auois passé par dessus ce qu'il y a de plus difficile; A ceste heure-cy, comme vous desirez, ie voudrois ramasser toutes leurs raisons, & tout ce qu'on a depuis inuété sur leur tradition. Il faut que ie vous face vn liure plustost qu'une lettre. Je vous proteste, comme j'ay déjà fait plusieurs fois, que ie ne me plais point en ceste façon d'argumenter. Je rougis de disputer la cause des Dieux & des hommes, avec vne alêne à la main. Qui est prudent est temperant: qui est temperant, est constant: qui est constant est imperturbable: qui est impertur-

bable, est sans tristesse : qui est sans tristesse, est heureux : Il s'ensuit donc que qui est prudent est heureux, & que la Prudence est suffisante à l'acquisition de la Beatitude de la vie.

I. La responce que font à cela quelques Peripatetiques, c'est que quād on dit qu'un homme est imperturbable, qu'il est constant, qu'il est sans tristesse : il ne s'entend pas que celui qu'on appelle imperturbable, n'ait jamais de perturbatiōs, mais qu'il en a peu, & que celles qu'il a sont modérées. Tout de mesme, quand on dit qu'un homme est sans tristesse, ce n'est pas qu'il ne se puisse quelquefois attrister : mais il n'y est ny frequent ny excessif. Ils tiennent que de dire qu'un homme puisse estre exempt de tristesse, c'est nier qu'il ayt la nature d'un homme : & que certainement le Sage ne souffre pas que les ennuis le surmontent : mais qu'il ne sçauroit empêcher qu'ils ne le touchēt. Ils ameinēt tout plein d'autres telles raisons, qui respondent à la doctrine de leur Secte, & n'ostent pas du tout les passions, mais les retranchent. Là dessus, ie leur voudrois bien demander ; quelle gloire ils donnent à l'homme sage, de l'estimer plus courageux que ceux qui sont les plus lasches ; plus contents que les plus tristes, plus temperans que les plus dissolus, & plus hauts que ceux qui

sont les plus raualliez. Quelle occasion  
auroit Ladas de magnifier ses bonnes iam-  
bes, si seulement il estoit plus viste que les  
boiteux & les estropiez?

*Elle pourroit courir, quand la moisson est  
preste,*

*Sur le haut des espics, sans leur rōpre la creste.*

*Et ses pieds sur les flots ne se mouilleront pas,*

*Si leger & si viste elle coule ses pas.*

Vne telle vistesse est recommandable d'elle  
mesme, & pour paroistre n'a que faire d'e-  
stre comparée avecque ceux qui ne peuuent  
marcher. Pour peu qu'un homme soit en  
fièvre, cōme le pouuez-vous appeller sain?  
Ce n'est pas se bien porter que d'estre me-  
diocrement malade. Ils disent que le Sage  
est appelé imperturbable, comme on ap-  
pelle des fruits sans noyau, non ceux qui  
n'en ont point, mais ceux qui l'ont fort  
petit: cela est faux. Car ie n'attribuē point  
à l'homme de bien vne legerē diminution  
de vices, mais vne entiere exemption. Il ne  
faut point qu'il n'en ait gueres, il faut qu'il  
n'en ait point. S'il en auoit, ils croistroient,  
& en croissant luy donneroient de la peine.  
Vne taye deuant les yeux, n'oste point la  
veuē qu'elle ne soit endurcie: mais en se  
formant, elle cōmence desia de la troubler.  
Si vo<sup>r</sup> laissez les passios au Sage, la Raison  
se trouuera la plus foible, & leur cederā cō-  
mē à la violēce d'un torrent, attēdu mesme

que vous ne luy en baillez pas vne seule  
 en teste : mais généralement voulez qu'elle  
 ayt à combattre tout ce qu'il y en a. Le plus  
 fort homme qui soit au monde, ne l'est pas  
 tant qu'un nombre d'autres qui ne seront  
 que mediocres, ne le mette bas. Il est auaire,  
 mais sans excez : il a de l'ambition, mais il  
 n'en brulle pas : il se met en colere, mais il  
 en sort tout aussi tost : il a quelque legereté,  
 mais il n'est pas des plus variables : il ayme  
 les femmes, mais il ne les prend pas à force.  
 Ce seroit bien le meilleur pour luy d'auoir  
 vn vice tout entier, & n'en auoir qu'un, que  
 de n'en auoir qu'un peu de chatun, & les  
 auoir tous. Et puis l'importance n'est pas  
 en la grandeur de la passion : car elle ne  
 scauroit estre si petite, qu'elle ne soit inca-  
 pable de receuoir ny commandement ny  
 conseil. Comme toutes bestes généralement  
 sont insusceptibles de Raïson, autant celles  
 qui vivent domestiques avec nous, comme  
 celles qui demeurent sauvages dans les  
 bois, parce que ny les vnes ny les autres ne  
 sont point capables d'ouïr des remonstran-  
 ces ; ainsi vous ne scauriez auoir si foible  
 & si legere passion, qui veuille ny se ran-  
 ger aux choses raisonnables, ny seulement  
 auoir la patience de les escouter. Les tigres  
 & les lions ne despoüillent jamais la cruau-  
 té, qui leur est naturelle : il est bien quel-  
 ques fois qu'ils la resserrent ; mais comme



vous n'y pensez plus, c'est alors qu'ils sortent de ceste humeur qui sembloit adoucie, & deviennent plus enragez qu'ils n'estoient auparavant. Jamais les vices ne s'appriuoient de bonne foy, quelque mine qu'ils fassent, ils se tournent tousiours vers leur inclination. Et puis si la Raison a quelque force, elle les fera cesser deuant qu'elles commencent. Que s'ils commencent en despit d'elle; en despit d'elle tout de mesme ils perseuereront. Car il est bien plus aisé de les empêcher de naistre, que de leur résister quand ils sont nés. Toute ceste médiocrité prétendue n'est qu'une Chimere, & qu'une piperie. Je trouuerois aussi bon qu'on me dit qu'il faut estre médiocrement furieux, & médiocrement malade.

II. C'est à la Vertu seule que le temperament appartient: les vices ne scauent que c'est. Il ne faut point penser de leur donner de règle. On aura bien plustost fait de les arracher entièrement. Pensez-vous qu'en ces ordures inueterées que nous appellons maladies de l'ame, comme sont l'Auarice, l'Impiété, la Cruauté, le transport de Colere, il y ait quelque moderation? il y en a donc moins aux passions: car de celles-cy on passe aux autres; Et puis, si nous donnons quelque pouuoir à la Tristesse, à la Crainte, aux Desirs, & autres semblables desordres, il ne faut plus parler de les

## 546 LES EPISTRES

retenir. L'occasion est, que ce qui les irrite est hors de nous, & que selon la grandeur des objets qui les prouocquent, ils deviennent, ou plus grands, ou plus petits. La Crainte sera plus lasche, quand l'occasion de craindre sera plus apparée, ou plus prochaine: la Cupidité plus violente, quand l'Esperance qui l'appellera, sera plus importante. Si nous ne pouuons empêcher la naissance des passions, nous ne pouuons non plus empêcher leur accroissement. Il se faut résoudre de ne leur permettre point de commence, ou faire estat qu'elles se conformeront à leurs causes, & croistront selon l'impression qu'on leur en donnera. D'ailleurs, quand il n'y auroit autre chose, elles ne sçauroient estre si petites, qu'avec le tēps elles ne facēt biē du chemin. Ce n'est pas l'ordinaire des choses qui sōt pernicieuses de se prescrire vne mesure. Les moindres maladies se font quelquefois incurables, & ne faut moins que rien à ceux qui sont mal disposez, pour les accabler. Mais ie vous prie quelle apparée y auroit-il, que quād il me plairoit, ie peusse finir vne chose, de qui le commencement ne seroit pas en mon pouuoir? Comme aurois-ie la force de faire cesser ce que ie n'aurois sçeu faire qui ne fust, veu qu'il est plus aisé de ne receuoir point ce qui peut nuire, que de le faire sortir apres qu'on l'a receu?

Quelques vns y font ceste distinction, Que celuy qui est prudent & temperant, est en repos au regard de l'habitude de son ame, mais non touchant l'euenement. Car quāt à l'habitude de l'ame, il ne se trouble point, il ne s'attriste point, & n'a point d'apprehensio: mais il est suiet à souffrir beaucoup de choses exterieures, par lesquelles il peut estre troublé. Cela s'appelle, qu'il n'est pas colere: mais qu'il se courrouce quelques-fois: qu'il n'est pas timide, mais que quelquefois il a peur: c'est à dire, qu'il n'a pas le vice de la peur, & que seulement il en a la passion. Mais il n'y a point de doute que si la Peur ou la Colere entrēt vne fois chez vous, au lieu de passions fortuites au commencement, elles en deuiennēt à la fin imperfectiōs ordinaires; Et puis, si nous nous arrestons aux causes exterieures, & que nous ayons peur de quelque chose, quand pour le salut de nostre païs, l'honneur des loix, ou la conseruation de la Liberté, nous serons conuiez de nous exposer à ce peril, nostre corps y viendra, parce que nous l'y porterōs: mais l'esprit fera ce qu'il pourra pour ne s'y trouuer point, qui est vne contrarieté de volonté, où le Sage ne tombe iamais. Dauantage, il faut prendre garde de ne confondre pas deux preuues qui se doiuent faire separément. L'une, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est Honeste:

L'autre, qu'en la Vertu seule consiste la félicité. Si nous demeurons d'accord, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est Honeste, la consequence est necessaire, Que pour viure heureusement il suffit de la Vertu. Mais encore que pour viure heureusement la Vertu fustise; il ne s'ensuit pas que ce qui est Honeste soit le seul bien. Xenocrates & Speusippus tiennent que par la Vertu seule vn homme se peut rendre heureux. Mais ils n'accordent pas pourtant, qu'il n'y ait point d'autre Bien que ce qui est Honeste. Epictete mesme dit, Qu'il est heureux, quand il a la Vertu: mais il ne tient pas que pour estre heureux il ne faille autre chose que la Vertu; pource que nous ne sommes heureux que par la volupté, qui procede bien de la Vertu, mais n'est pas la Vertu mesme. Je ne trouue pas ceste destruction bien iudicieuse, veu qu'il auoit luy-mesme, que iamais la Vertu n'est sans volupté. Si donc elles sont si coniointes, qu'on ne les peut imaginer l'une sans l'autre; il suffit d'auoir la Vertu, parce que tousiours la Volupté l'accompagne, & tousiours est avecque elle, mesme quand elle est seule.

III. Or c'est vne absurdité, de dire que par la Vertu seule vn homme se puisse beatifier, mais non parfaitement. Car ie ne puis comprendre comme cela se peut faire,

parce qu'il est impossible qu'une vie soit  
 heureuse, que son bien ne soit parfait, & en  
 tel estat, que rien ne s'y puisse adjoindre: ce  
 qui ne peut estre, qu'elle ne soit heureuse  
 parfaitement. S'il est vray qu'il ne soit  
 rien ny plus grand ny meilleur que la vie  
 des Dieux, & que la vie heureuse soit diui-  
 ne, il s'ensuit que la vie heureuse est vn  
 point au delà duquel elle n'a plus moyen  
 de s'auancer. D'auantage, si la vie heu-  
 reuse n'a faulse de chose quelconque, toute  
 vie heureuse est parfaite: tellement que  
 l'heureuse & la tres-heureuse ne s'ont qu'vn.  
 Doutez-vous qu'en la vie heureuse ne soit  
 le souverain Bien? Si elle est le souverain  
 Bien, la Beatitude ne peut estre que sou-  
 ueraine. Car comme ce qui est souverain  
 ne reçoit plus d'accroissement, la vie heu-  
 reuse, qui consiste a le souverain Bien avec  
 elle, n'en peut aussi recevoir. Que si vous  
 faites vn homme plus heureux que l'autre,  
 il faut necessairement que vous faciez vn  
 nombre infiny de souverains Biens diffé-  
 rens l'vn de l'autre: Et cependant, ie ne  
 trouue point qu'il soit de souverain Bien  
 que celuy qui n'a rien au dessus de luy. S'il  
 est quelqu'vn moins heureux que l'autre,  
 il s'ensuit que ce moins heureux desire la  
 condition de celuy qui l'est plus. Or il n'est  
 point de condition que celuy qui est heu-  
 reux, prefere à la sienne. Prenez des les deux

lequel vous voudrez : l'un est aussi peu croyable que l'autre : ou qu'il reste quelque chose que le Sage ayme mieux estre que ce qu'il est ; ou qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il a. Car tant plus vn hōme a de iugement, tāt plus il desire de s'approcher de la perfectiō du Bien, & se bande pour y paruenir. Or comme est-il possible que celuy soit heureux, qui non seulement peut encore desirer quelque chose, & qui faut quand il ne desire point?

IV. Je vous diray d'oū vient ceste erreur. Ils ne sçauent pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, & que c'est sa qualité, non sa grandeur qui la met en ce bon & parfait estat. De là vient qu'elle est aussi bonne longue, comme courte, diffuse, que resserree, distribuée en plusieurs lieux, & en plusieurs parties, comme ramassée en vn. Si vous l'estimez par le nombre ; par la mesure, & par les parties, vous la priuez de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'est-ce qu'elle a d'excellent que sa plénitude ? La fin de manger & de boire est la satiété. Si l'un a mangé plus que l'autre, qu'importe, puis qu'ils sont tous deux rassasiez ? Cestuy-cy a plus beu, cestuy-là moins, qu'importe, puis que tous deux n'ont plus de soif. La vie de l'un n'a pas esté si longue que celle de l'autre, qu'importe, puis qu'en peu d'années celuy qui a vescu le moins, s'est fait

aussi heureux que celuy qui a vescu beaucoup. Celuy que vous appelez le moins heureux, ne l'est du tout point. On ne re-  
 trance point la Beatitude : Qui est resolu  
 ne craint point : Qui ne craint point, n'a  
 point de tristesse : Qui n'a point de tristesse  
 est heureux. C'est l'argument que font  
 nos Stoïques : la réponse qu'ils s'efforcent  
 d'y faire, c'est, Que ceste proposition, que  
 qui est resolu ne craint point, est fausse, &  
 pour le moins disputable. Et cependant  
 nous la mettons pour confessee. Qu'il n'est  
 point d'homme si resolu qui n'ait peur  
 d'un mal, quand il le voit prest à luy tom-  
 ber sur la teste : ou bien il seroit plustost  
 insensé que resolu : Que la crainte se peut  
 bien moderer, mais qu'il est impossible de  
 n'en auoir du tout point. Ceux qui tien-  
 nent ce langage, reuiennent tousiours à leur  
 premiere chanson, d'appeller Vertus les vi-  
 ces qui ne sont pas en leur extremité. Pour-  
 ueu qu'un homme ne craigne ny trop, ny  
 trop souuent, ils luy permettent de crain-  
 dre ; Et pourueu que sa meschanceté ne soit  
 engagée, ils le tiennent homme de bien.  
 Je suis d'accord avec eux, qu'un homme  
 est insensé qui ne craint point les maux où  
 il se voit prest de tomber : mais la question  
 est de sçauoir si ce sont maux. Car s'il est  
 assuré que ce n'en soit point, & qu'il n'est  
 rien de mauvais que ce qui est des-honneste,

il doit regarder les dangers, sans baisser les yeux, & trouuer conuenable ce qui semble aux autres espouuentable? Ou si c'est le traict d'un homme qui n'a point de sens, de craindre pour le danger, il est certain qu'un homme aura d'autant plus de peur, qu'il aura plus de iugement.

V. Nostre doctrine n'oblige pas un homme de courage à se precipiter aux dangers: tout ce que nous voulons de luy, c'est qu'il les euite, & ne les craigne point. Nous luy permettons la Preuoyance, & luy deffendons la Peur. Mais quoy, la mort, les fers, les feux, & telles autres aduenstres ne luy donneront point d'apprehension? Non: car il sçait fort bien que toutes ces choses ne sont point maux, bien qu'elles le semblent estre, mais seulement espouuentaux de la vie humaine. Parlez-luy de captiuité, de coups, de chaines, de pauuete, de douleurs de membres rompus, ou par maladie ou par oppression, & de toute autre chose que vous luy sçaurez mettre en auant, ce ne sont que frayeurs limphatiques. C'est à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en auoir peur.

VI. Estimez-vous que ce soit mal, qu'une chose où quelque iour il faut que nous allions de nous mesmes, quand personne ne nous y pousseroit? Voulez-vous que je dise qui est Mal? Cedez à ces choses qu'on appelle



appelle mal, & asservir aux choses fortuites nostre liberté, qui meriteroit bien que nous perdissions tout pour la cōseruer. Or indubitablement elle est perduë, si nous ne mesprisons ce qui nous peut assuiettir; ils ne douteroient point de ce qu'un homme magnanime est obligé de faire, s'ils sçauoient que c'est que Magnanimité. Car ce n'est point vne Temerité sans Prudence, ny vn amour des dangers, ny vn desir des choses formidables. Il y a de la science à connoistre ce qui est mal, & ce qui ne l'est pas. La Magnanimité n'oublie rien de ce qui sert à la cōseruation: mais elle est tres-patiente aux choses, qui bien qu'on leur donne le nom de mal, n'en ont toutefois que l'apparence. Et quoy donc; si on met l'espée à la gorge d'un homme de bien: on luy donne des coups, tantost en vn endroit, & tantost en l'autre: s'il a ses boyaux hors du ventre & qu'il les luy faille ramasser en vn coin de son manteau: si pour le rendre plus sensible, on le tourmente par interualles: si d'une heure à l'autre on luy fait resseigner ses playes; direz vous qu'il ne craint point, & qu'il ne sent point de douleur? Je vous auoüe qu'il a de la douleur, parce qu'il n'est point de vertu qui priue l'homme de sentiment: mais il n'a point de peur, & son courage inuincible se mocque de toute la violence qu'on luy fait. Voulez-vous sçauoir

## 554 LES EPISTRES

comme alors son ame est disposée? comme d'un qui console son ami malade. Ce qui est mal nuit : ce qui nous nuit, nous empire. La Douleur ny la Pauvreté ne nous empirent point. La Douleur & la Pauvreté ne sôt dōc point maux. On oppose à cela, Que ceste proposition est fausse, Que ce qui nous nuit nous empire : car les vents & les vagues nuisent au pilote , & toutefois ne l'empirent point. Les Stoïques respondent, Que le Pilote est empiré par les vents & par les vagues, en ce qu'il ne peut faire ce qu'il desire, ny continuer sa route; & que bien qu'il ne soit pas empiré quant à son art, il est toutefois empiré quant à son ouvrage. Les Peripatetiques repliquent, Qu'à ce conte la Pauvreté, la Douleur, & tout tel autre accident empireront le Sage, & que bien qu'il ne luy ostent pas sa vertu, si est-ce qu'ils l'empescheron de la mettre en œuvre.

VII. Si la condition d'un Pilote & d'un Sage n'estoient dissemblables, ils auroient raison. Mais le but du Sage aux comportements de sa vie, est bien de faire les choses, comme il les faut faire; mais non de faire entièrement reussir tout ce qu'il entreprendra. Le Pilote au contraire, se charge absolument de vous rendre où vous voulez aller, les arts sont officiers. C'est à eux de faire ce qui depend de leur charge. La Sagesse est mai-

# DE SENEQUE. 555

stresse & gouuernante, les Ars seruent à la vie. La Sagesse la commande. Pour moy ie voudrois faire vne autre responce, Que le pilote n'est empiré, ny en sō art ny en son ouirage. Car il ne nous promet pas ny bon vent, ny bon succez de nostre voyage: mais seulement il nous assure qu'il nous seruira fidèlement, & qu'il sçait fort bien son mestier: Or la science de son mestier ne se mōstre iamais bien qu'en la resistance & lors qu'il suruient des choses qui la trauersent. Quand vn Pilote peut dire, Neptune, tu mettras ma barque à fonds quand il te plaira: mais tu ne l'y mettras iamais que droite; on ne peut nier qu'il ne soit habile homme. La tempeste n'incommode point son industrie, mais elle en rompt le succez. Et quoy donc? Ce qui l'empesche de gagner le port, qui rend tous ses efforts inutiles, qui le remene d'où il est party: qui le retarde, & luy met tout son équipage en pieces, neluy est-il pas dommageable? Si est entant qu'il fait voyage: mais non entant qu'il est Pilote: parce que tant s'en faut qu'il empesche sa science, qu'au contraire, il luy donne occasion de la monstrier: Car en beau temps (comme on dit communément) tout le monde est Pilote. Ce sont incommoditez de la nauigation, & non de celuy qui la conduit entant qu'il est conducteur. Vn Pilote a deux

## 556. LES EPISTRES

qualitez. d'une de passager, qui luy est commune avec tous les autres de son vaisseau: & l'autre de Pilote, qui luy est particuliere: Et puis l'Art du Pilote est le bien de ceux qu'il porte, comme l'art du Medecin est le bien de ceux qu'il guerit. La Sagesse est le bien & du Sage, & de ceux qui vivent avecque luy: de façon qu'il se peut faire qu'un Pilote soit incommodé de la tempeste, parce qu'elle l'empesche de pouvoir rendre à ses passagers le service qu'il leur a promis. Mais ny la Douleur, ny la Pauvreté, ny toutes ces autres choses qui sont les tempestes de la vie incommodent le Sage, pource que toutes ses actions ne sont pas empeschées, mais, seulement celles de qui les autres pourroient recevoir quelque fruit. Car pour son regard, encore que tousiours il soit en besongne, toutefois il n'y est iamaïs tant, que quand il a la fortune en teste, parce que c'est proprement alors qu'il travaille en choses de son mestier. Davantage, il n'est iamaïs si necessiteux, qu'il n'ait tousiours quelque moyen de profiter. Pour estre pauvre, il n'est pas moins capable de monstrier, comme les affaires d'un Estat se doivent manier; Et s'il ne nous donne autre instruction, pour le moins il enseigne comme il faut supporter la Pauvreté. La besongne luy dure autant que la vie. Il n'y a ny Fortune ny matiere quelconque, qui ne

luy puisse passer par les mains, quand il n'a point d'autre fruit, ce qui les luy oste, lui en sert. Il s'accommode à tous les succez: il conduit les bons, & surmonte les mauvais. Ses prosperitez donnent de l'exercice à sa vertu, comme ses aduersitez. Il ne tourne les yeux que sur elle. Pour sa matiere elle luy est indifferente. De là vient qu'il n'est empesché ny de Pauvreté, ny de Douleur, ny de pas vne de toutes ces choses, qui menent ordinairement les ignorans en des precipices, & les font esgarer du droit chemin. pensez-vous que les maux l'incommodent? Il les met en besogne. Phidiās ne sçauoit pas moins faire des images de bronze que d'iuoyre. Et si vous luy eussiez baillé du marbre, ou quelque autre chose de moindre prix, il vous en eust fait vne telle, que pour la matiere il n'eust pas esté possible de faire mieux. Le Sage tout de mesme, soit riche, ou pauvre, dans son pays ou banni, Capitaine ou soldat, sain, ou malade, fera tousiours paroistre sa vertu: En quelque fortune qu'il s'occupe, il en fera quelque chose de signalé. Il est de certains hommes si adroits à dompter les bestes, que vous ne leur en sçauriez donner de si farouches, ny de si effroyables, qu'ils ne s'en rendent maistres, & que non seulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle, mais qu'ils ne les amènent iusqu'à la familiarité; Vous voyez

des Lions recevoir la main de leurs Gouverneurs iusqu'au fonds de la gorge, & des Tigres se laisser baiser à ceux qui les gardent. Il n'y a basteleur more, pour qui vn Elephant ne se mette à genoux, & ne marche sur la corde, quand il luy commandera. Le Sage a ceste mesme industrie d'appriuoiser les incommoditez. La Douleur, la Pauüreté, l'Ignominie, la Prison, l'Exil, & toutes ces autres choses de qui la seule imagination nous fait horreur, se domestiquent aussi-tost qu'elles sont arriüées entre ses mains.



## EPISTRE LXXXVI.

## ARGVMENT.

- I. *Qu'il faut plus cherir nostre Honneur propre que l'Obeyssance que nous deuons aux Loix.*
- II. *Contre les Somptuositez des estuues & les dissolutions.*
- III. *De la vie rustique & de la fa-*

*çon de planter les Oliviers.*

**I**E vous escry ceste lettre de la maison  
 Iqui fut à Scipion l'Afriquain Ce n'est  
 Pas sans auoir adoré son nombre, & vn  
 Autel, sous lequel ie me doute que ce grand  
 personnage soit enterré. Pour son ame ie  
 croy certainement, que comme celeste el-  
 le s'en soit retournée au Ciel; non pour a-  
 uoir mené de grandes armées; car Cambise  
 qui fut vn Furieux, & de qui la fureur ne  
 manqua point de succez, auoit fait le mes-  
 me: mais pour sa moderation, & pieté  
 memorable que plus glorieusement il tes-  
 moigna quand il quitta sa patrie, quand il  
 la deffendit. Comme il vit le peuple en  
 ceste opinion, Qu'il falloit que Scipion,  
 ou la Liberté sortissent de Rome, & qu'il  
 estoit impossible de retenir l'un sans per-  
 dre l'autre; Je ne veux point, dit-il, qu'en  
 ma consideration l'autorité des loix soit  
 violée. Il est raisonnable que ce qui est  
 ordonné pour tous soit obserué de tous.  
 Vsez sans moy, ma Patrie, du bien que  
 vous auez par moy. J'ay esté la cause de  
 vostre liberté: ie suis content d'en estre l'<sup>e</sup>  
 tesmoignage. Je m'en vay, puis que ma  
 Fortune est suspecte à la vostre, & qu'<sup>a</sup>  
 mon accroissement vous fait craindre  
 diminution. Comme seroit-il possi<sup>e</sup>  
 ble que i'entraisse en la considera<sup>t</sup>

tion d'un courage si genereux, & n'en fust  
 se point estonné; Il n'attendit point qu'on  
 l'enuoyast en Exil: il y alla volontairement  
 pour descharger sa ville d'un faix qu'elle  
 pensoit auoir sur les bras. Les choses en-  
 estoient venuës en ces termes, Qu'il falloit  
 que la Liberté fut offensée de Scipion, ou  
 Scipion offensé de la Liberté. Ny l'un ny  
 l'autre n'estoit raisonnable: De façon que  
 voulant laisser regner les loix, il se vint re-  
 tirer à Litterne, afin d'employer au conte  
 de ses seruices son bannissement aussi bien  
 que celui d'Annibal. Ceste maison est un  
 bastiment de pierre carrée, avec deux tours  
 aux deux bouts, qui en deffendent l'entree:  
 assis au milieu d'un bois. Il y a vne cisterne,  
 où se rendent les égouts de la maison &  
 des iardins, si grande, qu'elle fourniroit  
 toute vne armée. Il y a des estuues, mais  
 fort petites & fort peu percées, comme on  
 les faisoit au temps passé. Nos peres ne pen-  
 soient pas qu'elles peussent estre chaudes, si  
 elles n'estoient obscures.

II. C'est pourquoy ie prens un plaisir ex-  
 treme, à faire comparaison des mœurs de  
 Scipion à celles d'aujourd'huy. Ce grand  
 homme, qui fut l'effroy de Carthage & à  
 qui Rome est obligée, de n'auoir esté pri-  
 se qu'une fois. Apres qu'il estoit bien las des  
 occupations de son mesnage, & d'auoir,  
 comme c'estoit la mode en son temps, tenu



le manche de la Charruë, se venoit lauer en ce petit coin. Il a esté sous ce pauvre toit; ce pauë de si peu de prix l'a soustenu; Et cependant, qui est à ceste heure le miserable qui voulust auoir des Estuës de ceste façon, & qui ne se pensast mal accommodé si les parois des siennes n'estoient diuersifiées de croustes de marbre d'Egypte & d'Afrique coupées en rond, & en leur separation artificieusement enduites en façon de peintures? Si la vouste n'en est l'ambrissée de verre, si les piscines où lon se iette, apres auoir sué, n'auoient tout à l'entour vne bordure de pierre Thasiëne, qui ne se voyoit anciennement que dans quelque Temple; & si l'eau n'y tomboit par des gargouilles d'argent, encore ie ne parle que de celles du menu peuple. Mais que sera-ce, si ie me mets à depeindre celles des Affranchis? Combien y verrons nous de statues? combien de Colomnes, qui ne portent rien, mais seulement sont pour la parade & pour l'ostentation de la despence? Combien d'eaux que par dessous on fait tomber d'un bassin à l'autre, afin que le bruit en soit plus grand? Nous en sommes venus à ceste delicatelle, que nous voudrions bien ne marcher que sur des pierreries. En ces estuës de Scipion les fenestres sont de petits trous, qui monstrent que pour n'affoiblir la muraille on n'en a voulu percer que ce

qu'il en falloit pour auoir du iour. Mais à ceste heure si de toutes parts il n'y a de grandes ouuertures par où le Soleil entre, depuis le matin iusques au soir : si on ne se haste en se lauuant : si de la cuue on ne voit bien auant en la mer, & en la campagne; on dit, Ce sont des Cachots, & nō pas des Estuues. Ainsi les choses que du temps qu'elles furent faites tout le monde venoit voir par merueille, se trouuent à la fin mises au nombre des vieilles pieces, & reietées par le luxe, qui d'un siecle à l'autre cherche quelque nouuelle inuention de se surmonter. Les Estuues en ce temps-là n'auoient garde d'estre frequentes, comme elles sont, & ne les faisoit-on pas si magnifiques. Car aussi, quelle apparence y auoit-il de parer vne chose d'un liard, inuentée pour le seruice, & non pour la volupté ? L'eau n'y estoit pas versée comme elle est, & n'y fourdoit pas chaude, comme elle fait. Il leur sembloit que puis que c'estoit pour receuoir les ordures, c'estoit tout vn qu'elle fust claire ou espaisse. Mais à vostre aduis, combien auoit-on de plaisir d'entrer en estuues toutes obscures, & plastrées comme elles estoient, quand on pensoit, que Caton, Fabius, Maximus, ou quelqu'un des Cornéliens auoit prins la peine de les faire accommoder, & quelquefois mesmes d'y mettre la main ; Car alors les

Ediles, de quelque bonne maison qu'ils fussent, ne desdaignoient point d'entrer en ces lieux, destinez à la commodité du peuple pour faire qu'on y fut nettement serui, & qu'il n'y eust de la chaleur que bien à propos; non comme auourd'huy, qu'on les chauffe d'une façon qu'un esclave qui auroit fait quelque infigne meschanceté sembleroit assez puni d'y estre ietté tout vis. Pour moy ie dirois qu'on les veut plustost brusler que chauffer. Je m'assure que la plus part de ceux d'auourd'huy tiennent, que Scipion n'estoit qu'un lourdaud, de n'auoir pas fait de belles grandes vitres à ses estuues, afin de voir clair à se rostir, & n'en partir point iusqu'à la fin de sa digestion? O le pauvre homme! il ne sçauoit pas que c'est de viure! Il ne prenoit pas seulement garde que l'eau où il se lauoit fut reposée: Il s'y mettoit bien souuent qu'elle estoit toute trouble, de manière que s'il pleuuoit un peu fort, il y auoit plus de bourbe que d'eau. Mais aussi n'auoit il que faire d'estre si curieux, puis qu'il ne se lauoit que pour se dégrasser, & non comme on fait à ceste heure pour se parfumer. Combien pensez-vous qu'il y a auourd'huy de mignons, qui vous diront, qu'ils ne portent point d'enuie à Scipion, & que vraiment il se pouoit dire banni, puis qu'il estoit reduit à se lauer si chetifement.

Encore, afin que vous le sçachez, il ne se lauoit pas tous les iours. Car ( comme disent ceux qui ont escrit ) la coustume du vieil temps estoit de se lauer tous les iours les bras & les iambes, pour la poudre que d'une heure à l'autre on pouuoit amasser en trauaillant. Mais pour le reste, ils se contentoient de le lauer vne fois la semaine. Quelqu'un dira, qu'ils estoient donc bien sales. Que pensez-vous qu'ils sentoient ? Les armes, la sueur, l'homme. Les hommes ne furent iamais si ords, que depuis que les estuues ont esté si nettes. Quand Horace veut descrire vn homme infame, & signalé par la superfluité de ses delices, que dit-il ?

*Rufille sent le musc.*

Si le Rufillus de son temps viuoit du nostre & qu'il ne fust point mieux parfumé qu'il estoit, on luy diroit ce que dit le mesme Horace de ce Gorgonius, qu'il luy oppose, qu'il sentiroit le bouc. Ce n'est rien au iourd'huy de prendre du parfum, qui ne le renouuelle deux ou trois fois le iour, de peur que l'air ne le face esuanoïir. Mais que direz vous, qu'ils s'en glorifient, comme s'ils sentoient ainsi naturellement ? Si vous trouuez que ces discours soient trop melancoliques, pensez que c'est la maison où ie suis qui les produit. *Ægialus* à qui elle est au iourd'huy, & qui est vn grand homme en matiere de mesnage, m'a appris, qu'il n'y

à si vieil arbre qui ne se puisse transplanter. C'est vne chose necessaire à sçauoir pour nous autres vieillards, qui plantons ordinairement des oliuiers, à qui nous ne verrons iamais porter de fruits. Pour moy, ie vous puis dire sans mentir, que i'ay veu trāplanter tout vn iardin de trois ou quatre ans, parce que les fruits ne se trouuoient pas d'un goust bien agreable. Vous trouuerez encore à vous couvrir sous vn arbre.

*Qui reserue tardif son ombrage aux neveux.*  
comme dit Virgile, qui ne prend quelquefois pas tant garde à la verité qu'à la bien-seance, & semble qu'il vueille qu'on le lise plustost pour plaisir que pour apprendre à labourer. I'en laisseray assez d'autres exemples, pour vous en dire vn qu'aujourd'huy i'ay esté forcé de condamner.

*Quand la tiède saison met les plantes en feue,  
On sème le saint foin, & le mil, & la feue.*  
Voulez-vous voir si ce qu'il dit est veritable, & si tout cela se doit semer en mesme saison? Nous sommes à la fin du mois de Iuin; Et cependant aujourd'huy i'ay veu cueillir des feues, & semer du mil.

II. Je reuiens aux oliuiers, dequoy i'ay veu faire en deux façons. Quand ils veulent transplanter ces arbres de si grands: apres qu'ils les ont esbranchez à vn pied pres du tronc, ils les déplacent, & leur esbarbent les racines, en sorte qu'il n'y de-

incure gueres que la principale souche : laquelle ils enduisent de fumier , & la mettent dans sa fosse. Cela fait , ils iettent de la terre dessus , & marchent par tout à l'entour , pour garder ( à ce qu'ils disent ) que le vent ny le froid ne leur face mal. Et de fait il y a bien de l'apparée que l'arbre ne s'en esbrâle pas si tost , & que par ce moyen les racines , qui sont encores tendres , & qui ne tiennent que par emprunt , ont loisir de reprendre , & de se loger à leur gré. Mais auant que de couvrir la souche , ils en raclent quelque peu ; parce qu'ils tiennent que les racines nouvelles sortent mieux de ces endroits qui ont esté descouverts. Au reste il ne faut pas que le tronc sorte plus trois ou quatre pieds de terre : Car de ceste façon ils ietterôt incontînét des le pied , & ne feront ny flestris , ny haslez , comme ils sont ordinairement deuant que d'estre renouvellez. Ils en plantent aussi d'une autre sorte. Ils prennent des seïons d'oliuier , des plus forts & des plus longs , mais qui ont l'escorce encores tendre , comme est celle des ieunes arbres , & en font , comme nous auôs dit des autres. Ceux-cy ne viennent pas si tost : mais quand ils sont repris vne fois , ils iettent du plus beau bout qu'il est possible. Je leur ay veu aussi transplanter vne vigne vieille. Quand on la déplante , il faut , s'il est possible , cueillir aussi tout ce qu'elle a de

cheueux en sa racine ; puis la coucher tout bellement, & bien de son sang, afin que le corps mesme iette des racines. I'en ay veu de plantées de ceste façon, non seulement en Feurier, mais deuant la fin de Mars, qui commencēt desia de se lier. Or Ægialus me dit, que tous ces arbres, de qui la racine est grande, se veulent arroser d'eau de cistern. Si cela est, nous sommes bien : car nous auons les pluyes à commandement. Je ne vous en veux pas apprendre dauantage, de peur que ie ne fusse aussi empesché de respondre à vos demandes, comme est Ægialus aux miennes.



## EPISTRE LXXXVII.

## ARGUMENT.

- I. Nous nous passons sans incommodité des choses superflues.
- II. Les biens de la Fortune ne nous enrichissent point.
- III. Contre les excessiues despences.
- IV. La Vertu seule nous red heurieux.
- V. Vne mauuaise chose n'en produit iamais vne bonne.
- VI. Si les richesses se peuuent appeller biens.

**L'**Ay fait naufrage deuant que d'estre embarqué. Je vous diray comment, afin que vous ne mettiez pas cela au nombre des paradoxes des Stoïques: encore que, vueillez vous, ou non, i'espère quelque iour vous faire voir qu'en ce qu'ils disent, il n'y a rien de faux, ny mesme de si estrange, comme il semble à ceux qui ne les considerent que par dessus.

I. Cependât ie vous diray que ce voyage m'a fait cognoistre combien nous auons de choses qui ne nous seruent de rien, & de combien de superfluité nous pouuons nous passer par iugement, puis que nous ne nous en trouuons point incōmodez quand il nous en faut passer par necessité. Il y a deux iours que Maximus & moy s'ōmes icy, sans autres seruiteurs que ce que nous en auons, pour faire mōter avecque no<sup>r</sup> dās le coche, & sans autre equipage que les habits que nous auons sur le dos. Nous ne laissons pas pour cela de receuoir tout le contentement que nous sçaurions desirer. Le matelas est contre terre, & moy sur le matelas. De deux mantes i'en fais seruir vne dessous, & l'autre dessus. Quant à nostre repas, il n'est pas possible d'y rien retrancher: il ne faut point beaucoup de temps pour l'apprester. Mais quoy qu'il y ait, ie ne mange iamais que ie n'aye des figues seiches, & des tablettes, si i'ay du pain, les figues me seruent de



viande; si ie n'en ay point, i'en fais comme de pain. Elles me font tous les iours recommencer l'annee, laquelle ie tasche de me rendre heureuse par meditations vertueuses & par vne ame qui desdaigne tout ce qui n'est point sié. Je me procure la paix par ne rien craindre, & les richesses par ne rien desirer. Le coche où ie suis venu est assez grossier, & sent plustost le village que autrement. Les mules qui le trainent font assez iuger qu'elles mangent en marchant. Le muletier est nuds pieds, & si cè n'est point qu'il ayt trop de chaud. A grād'peine me puis-resoudre d'auouër que ce coche soit à moy. La Vertu me fait encore honte. Autant de fois que i'en rencontre quelques-vns bien equippez, il n'est pas possible que ie me garde de rougir. C'est vn resmoignage que ie branle encore au manche. Je ne suis pas si ferme en effect, comme en discours. Quiconque est honteux de se voir en vn mauuais coche, il seroit glorieux s'il se voyoit en vn bon. Je ne suis encores gueres bien, puis que ie n'ose ouuertement renoncer aux vanitez, & que ie suis en peine de ce que diront de moy ceux que ie trouueray sur le chemin. Si i'estois ce que ie dois estre, ie parlerois de ceste façon à tout le genre humain, Pauures gens vous estes fols! Vous vous abusez: vous admirez des choses qui ne seruent de rien:

vous estimez vn homme pour des choses qui ne sont point à luy. Quand il est question du reuenu, vous faites merueille de conter exactement; si quelqu'un vous prie de luy prestre de l'argent, ou de luy faire vn plaisir (car nous en sommes venus là, que la courtoisie se couche en despence aussi bien que le reste) voicy comme vous supputez. Il y beaucoup : mais il doit beaucoup. Aussi, il a vne belle maison, mais il fait l'interest de l'argët qu'il en a baillé: il a son train & son équipage aussi lesté qu'il est possible, mais il ne paye pas: s'il auoit payé ses debtes, il ne luy demenreroit rien.

II. Vous deussiez apporter ceste mesme diligence aussi bien à d'autres choses qu'à prestre, & regarder ce que chacun a qui proprement se peut dire sien. Vous pensez qu'il soit riche, pource qu'il est seruy en vaisselle d'or, & qu'il la fait porter par tout où il va: pource qu'il a du bié en fonds, & en rête de tous costez: pour ce que tout anprès de la ville, il a plus de terres qu'il n'en faut auoir aux pl<sup>s</sup> esloignez deserts de la pouille pour estre enuié. Quand vous aurez tout dit, il est pauvre. Pourquoi? pource qu'il doit. Combien? tout: si peut-estre vous ne pensez qu'il y ait difference de deuoir à vn homme, ou à la Fortune. Que luy seruent ces mules si grasses, & toutes d'un poil: que seruent ces coches si magnifiques?

*Instrati ostro, &c.*

Pour tout cela, ny le maistre ny les mules  
n'en valent pas vn liard dauantage.

III. M. Caton le Censeur, de qui la naissance ne fut pas moins vtile au peuple Romain que celle de Scipion, parce que comme l'un fit la guerre aux ennemis, l'autre la fit aux vices, ne mōstroit iamais qu'un meschāt quiledin, avec vn biffiac à l'arçon de la selle, où estoient ses chemises & ses besōignes de nuit. O que ie voudrois biē luy auoir veu rencōtrer quelqu'un de nos pia feurs d'aujourd'huy, qui ne sçauēt marcher s'ils n'ont vne cōpagnie de cheuaux legers deuant eux, pour leur émouuoir de la poussiere! Il n'y a point de doute qu'il ne sēblast plus braue & mieux accōpagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'avec tout sō pōpeux appareil, il est si ruiné qu'il ne sçait ce qu'il doit deuenir, & à quel mestier il se doit reduire. Quel ornement & quelle gloire du siecle estimez-vous que c'estoit, qu'un General d'armee, vn qui auoit eu l'honneur du Triomphe, & de la Censure, & (qui est plus que tout le reste) Caton, se passer avec vn cheual, & encore le partager entre son bagage & luy? Vous sçauoit-on bailler courtant, traquenart ny haquenee à qui vous ne preferassiez ce cheual, bouchonné de la main propre de Caton: Ie vois bien que ie suis en vne matiere qui n'auroit iamais de fin, si ie ne la luy mettois moy-mesme.

IV. Je la vay donc laisser, pour vous dire encore quelques-vns des arguments que nous mettons en avant, à prouuer que pour estre parfaictement heureux, il ne faut autre chose que la Vertu: Ce qui est bon, fait les hommes bons: comme ce qui est bon en la Musique, fait le Musicien. Les choses casuelles ne font personne bon: Elles ne peuuent donc estre bonnes. La response des Peripatetiques est, premierement que nostre propositiō est fausse, pource qu'il ne s'ensuit pas, que ce qui est bō face les hommes bons. En la Musique, il y a quelque chose qui est bonne; comme vne flute, vne corde, vn archet ou quelque autre instrument, & toutesfois de tout cela rien ne fait le Musicien. A cela nous repliquons, qu'ils n'entendent pas comme nous prenons ce que nous disons estre bon au Musicien; Car nous parlons de l'Art, & eux des outils. S'il y a quelque chose qui soit bonne en l'Art de la Musique, il n'y a point de doute qu'elle ne face le Musicien; Je m'en vais le vous esclaireir encore mieux. Ce qui est bon en l'Art de la Musique, a deux significations: en l'vne s'entend ce qui aide l'Art de Musicien; & en l'autre ce qui sert à l'action. Les flutes, les orgues, les cordes, & autres instruments appartiennent à l'action, & non à l'Art. Car pour ne les auoir point, vn Musicien ne laisse pas d'auoir la sciēce.

Mais peut-estre il ne la peut monstrier s'il ne la a. Ceste duplicité n'est pas en l'homme : car ce qui est le bien de sa vie, est aussi le sien. Ce que le plus vilain & le plus abiet homme du monde peut auoir, ne se peut estimer bien. Or vn maquereau, vn bourreau, & tout autre hōme de mesme estoffe peut auoir des richesses, les richesses ne sont donc point biens. Ils respondent de rechef, Que nostre proposition est faulce; parce qu'en l'Art de Grammaire, de Medecine, & de Pilotage, nous voyons arriuer du bien à ceux qui sont les plus contempnibles; il est vray : mais ce ne sont pas sciences qui facent profession d'auoir le courage grand, de se rehausser, & de desdaigner ce qui est fortuit. C'est la Vertu qui releue les hommes : c'est elle qui les porte au dessus de tout ce que le vulgaire estime, & qui leur oste le desir & la peur de ce que communemēt on appelle Bien & Mal. Chelidon, qui fut vn des mignons de Cleopatre, fut extremement riche; Et de nostre temps, Natalis, de qui l'impureté fut si detestable, qu'il faisoit purger les femmes en sa bouche, fut heritier de beaucoup de personnes, & beaucoup aussi furent les siens quand il mourut. Que dirons-nous donc ? ou que son argent le fit infame, ou qu'il fit infame son argent. Il est des hommes, à qui les biens tombēt entre les mains

## 574 LES EPISTRES

comme vn denier au fonds d'un retraits.  
 La Vertu tient vn autre rang ; Elle volle de  
 ses ailles ; & pour se faire estimer , ne pro-  
 duit que ce qui est proprement sien. De quel-  
 que façon que les richesses se rencontrent  
 en la possession , elle ne leur fait pas cet  
 honneur , de croire que ce soient biens.  
 Mais pour estre ou Medecin , ou Pilote , on  
 n'est point obligé de les mespriser. Ce ne  
 sont point professions qui deffendent d'en  
 faire cas. Vn homme , pour ne rien valloir ,  
 ne laissera pas d'estre Medecin , d'estre  
 Grammairien , d'estre Pilote , non plus que  
 d'estre Cuisinier. Il n'est pas raisonnable de  
 mettre au nôbre des autres , celuy qui a vne  
 qualité que les autres n'ont point. Nous  
 sommes tels que ce que nous auons nous fait  
 estre. Quand on fait le prix d'un panier de  
 quelque chose , on ne conte point le panier :  
 il ne se parle que de la marchandise : au  
 contraire on le baille ordinairement par  
 dessus. Quand on etiquette vn sac d'ar-  
 gent , on n'y met point le prix du sac : il ne  
 se parle que de l'argent qui est dedans.  
 Il en est de mesme de ceux-cy qui sont si  
 riches : ils ne sont que les accessoires &  
 les dependances de leurs reuenus. Ce qui  
 fait que le Sage est grand , c'est la grandeur  
 de son ame , & par consequent il demeure  
 vray , que ce qui se peut trouuer en la pos-  
 session d'un homme contemptible , ne se

doit point appeller Bien ; Aussi ie ne sçau-  
 rois auoïer que soit Bien que l'indolence ;  
 vne cigalle , & vne puce l'ont. Ie ne diray  
 pas non plus que ce soit bien qu'estre en  
 repos , & n'auoir rien qui nous fâche , Car  
 qu'y a-t-il au monde de si en repos qu'un  
 ver ? Voulez-vous sçauoir ce qui fait un  
 homme Sage ? Cela mesme qui le fait Dieu.  
 Vous pouuez iuger par là s'il faut que ce  
 soit vne cause diuine , celeste & magnifi-  
 que. Ce qui est veritablement est Bien , n'est  
 pas chose qui se communique indifférem-  
 ment à toutes personnes , tout le monde  
 n'est pas capable de le posséder. Voyez .

*Quid quæque ferat, &c.*

Ceste distributiõ de toutes choses par con-  
 trées , s'est faite , afin que par le besoin que  
 reciproquement nous aurions les vns des  
 autres, le commerce nous fut necessaire. Le  
 souuerain Bien , comme les autres choses,  
 a sa place, qui luy est particulièrement des-  
 tinee: ce n'est ny parmy l'yuoire, ny parmy  
 le fer. Voulez-vous sçauoir où c'est ? En l'es-  
 prit, qui s'il n'est pur & saint, n'est point ca-  
 pable de loger un Dieu.

V. Vne chose mauuaise n'en produit  
 point vne bonne, l'Auarice produit les ri-  
 chesses : les richesses ne sont donc point  
 Biens. Ils niët ceste proposition, qu'un bien  
 ne peut venir d'un mal: car du Larcin & du  
 Sacrilege il vient de l'argent; Et cependant

le Larcin & le Sacrilege sont maux, entant qu'il en vient plus de mal que de bien. Car si on y gaigne quelque chose, c'est avec tant de frayeurs, d'anxierez, & de travaux, de corps & d'esprit, que la peine en est plus grande que le plaisir. Ceux qui tiennent ce langage ne s'apperçoivent pas, qu'en disant que le Sacrilege, le Larcin & l'Adultere sôt mauuais, pource qu'ils sont cause de beaucoup de mal : ils disent aussi, qu'ils sont aucunement bons, pource qu'ils sont cause de quelque bien, qui est sans mentir, vne opinion plus monstrueuse que les monstres mesmes, & que toutesfois nous nous laissons assez volontiers persuader. Combien en voyez-vous qui ne celent point leurs volleries ? Combien qui publient leurs adulteres ? Car pour les petits Sacrileges, il s'en fait bien quelque recherche : mais les grands acquierent des triumphes à ceux qui les font. Dauantage, s'il demeure vray que le Sacrilege soit aucunement bon, il s'ensuit qu'en le faisant nous faisons vne action loüable & vertueuse, qui est vne absurdité si esloignée de toute apparence, qu'il n'est point d'homme assez perdu, pour la vouloir seulement imaginer. Il est donc impossible que de ce qui est mauuais il puisse rien sortir qui soit bon. Car, si comme ils disent, le Sacrilege n'est mauuais qu'entant qu'il apporte beaucoup de mal,

en



en promettant à celuy qui le fait qu'il n'en sera point en peine, & l'assurant de toutes risques; il ne luy manquera rien qui ne soit entièrement bon; Et neantmoins les meschans n'ont point de supplice plus rigoureux que la meschanceté mesme. Vous vous abusez, si vous pensez qu'ils ne soient punis que quand vous les voyez en prison ou sur l'eschaffaut. Ils le sont aussi-tost qu'ils ont fait la faute; & le plus souvent mesme en la faisant. Disons donc que le bien ne vient non plus du mal, qu'une figue d'un oliuier: l'herbe respond à la graine. Ce qui est bon ne peut degenerer. Comme ce qui est honneste ne vient point de ce qui est vilain; aussi ne fait ce qui est bon de ce qui est mauvais. Car le Bon & l'Honneste sont une mesme chose. Il y a quelques Stoïques qui y font ceste responce. Prenons le cas que l'argent soit bon, de quelque part qu'il vienne; il ne s'ensuit pas que l'argent soit du Sacrilege, entore qu'il soit pris du Sacrilege. Vous le comprendrez mieux par ce que ie vous vay dire. Il y a un tresor & une vipere en un mesme pot. Si vous en ostez le tresor, encore qu'il y ait une vipere avec le tresor, cen'est pas à dire que le pot me donne le tresor, à cause qu'il a une vipere; mais ayant un tresor & une vipere, il me donne le tresor: Ainsi le gain du Sacrilege ne vient pas du crime qui s'y com-

met, mais du profit qui y est. Comme en ce pot la vipere est de mal, & non pas le tresor qui est avecque la vipere, ainsi ce qui est de mauuais au Sacrilege, c'est le crime, & non pas le profit. On repliche à cela, que ce ne sont pas choses semblables. Car quand ie fouille dans le pot, ie puis bien prendre le tresor, & laisser la vipere: mais ie ne puis separer le profit du Sacrilege, & si ie veux auoir l'un, il faut que ie face l'autre, parce que le profit est dans le Sacrilege, & non pas aupres. Vne chose bonne, qu'on ne peut auoir qu'avecque beaucoup de mal, n'est point bonne: or on ne peut auoir les richesses sans beaucoup de mal, les richesses ne sont donc point bonnes. Ils disent pour respondre à cet argument; Que la proposition que nous faisons a deux significations; l'une, que pour auoir des richesses, il faut auoir beaucoup de mal: Ce qui se peut aussi bien dire de la Vertu, Car il arriuera quelque fois qu'un qui se sera mis sur la mer, pour aller estudier en quelque part, ou fera naufrage, ou sera pris par les Corsaires.

VI. L'autre signification est, qu'une chose de qui l'acquisition nous couste beaucoup de mal, ne se peut appeller bonne, d'où il ne s'ensuit pas que les voluptez ny les richesses soient causes de mal, ou si par les richesses il nous arriue du mal il ne suf-

fit pas de dire, qu'elles ne soient point bonnes: il faut dire ouuertement qu'elles sont mauuaises. Or ceux qui les des-estiment le plus, se contentent de dire qu'elles ne sont point bonnes: mais au reste ils confessent qu'elles ne sont pas du tout inutiles, & les mettent mesmes au nombre des choses qui accommodent nostre vie: Ce qui ne seroit pas s'il estoit vray que, pour les auoir il fallust souffrir tant d'incommoditez. Quelques-vns font encore ceste replique, Que nous nous abusons d'accuser les richesses de nos incommoditez. Elles ne font dommage à personne. Si nous auons du mal, il vient, ou de nostre imprudence, ou de la malice d'autrui. Vn couteau ne tuë personne: il n'est que l'instrument de tuër. Il se peut bien faire qu'on vous fera du mal pour vos richesses, mais ce n'est pas à dire que vos richesses vous fassent mal. Pour moy, ie trouue que Possidonius approche plus du but que nul autre, quand il dit; Que les richesses sont causes du mal, non pas qu'elles nous en fassent, mais pource qu'elles donnent occasion de nous en faire. Car il y a vne cause efficiente qui tout aussi-tost nous fait dommage, & vne autre precedente. Les richesses ont cette cause precedente: Elles nous bouffissent le cœur, engendrent l'Arrogance, attirent l'Enuie, & nous aucuglent de telle façon;

qu'encore que le bruit d'auoir de l'argent nous porte quelquefois du preiudice; neantmoins nous sommes bien aises, de l'auoir. Or en ce que veritablement nous appelons Bien, il n'y a que redire, il est pur: il ne corrompt ny ne trouble point l'esprit: Et s'il l'elargit & le releue, c'est sans le remplir de vent. Les biens nous donnent de l'assurance, les richesses de l'audace: Les biens nous donnent de la generosité, les richesses de l'insolence, qui n'est qu'une generosité contre-faite: vous direz, qu'à ce compte non seulement les richesses ne sont point bonnes, mais elles sont mauuaises. Elles le seroient sans mentir, si de soy-mesmes elles nous faisoient mal, & qu'elles eussent la cause efficiente que j'ay dit. Mais elles ont la precedente, qui ne prouoque pas seulement les esprits, mais les appelle par une apparence de Bien, si coloré, qu'il s'en trouue peu qui ne s'y laissent emporter. La Vertu par mesme raison se pourra dire auoir la cause precedente de l'Enuie. Car il en est beaucoup qui sont enuiez pour leur Sagesse, ou pour leur iustice: mais la Vertu n'a pas ceste cause de soy-mesme, & à bien considerer ceste splendeur qu'on y voit reluire, au lieu de luy porter enuie, il y auroit du suier de se raiir de son merite & de se passionner de son amour. Possidonius dit qu'il seroit d'auis d'argumenter de ceste façon

Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, cōfidence, ny securité, ne sont point biens: or la santé, les richesses, & autres telles choses ne sont rien de tout cela, ce ne peuuent donc estre biens. Il fait ce même argumēt encore plus tendu. Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, confidence, ny securité: mais au contraire y font naistre l'insolence l'orgueil, & la presumption, sont mauuaises: les choses fortuites le sont, elles sont dōc mauuaises. Je sçay bien que quelqu'un dira, que de ceste même raison il s'ensuiuroit que les richesses ne se pourroient pas seulement appeller cōmoditez. Mais la condition des cōmoditez & des biens est differente. Il suffit qu'une chose, pour estre comode, face plus de profit que de dommage. Pour estre bonne elle doit estre toute pure, & n'auoir rien en soy qui puisse faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'est pas bien, mais ce qui profite, & ne nuit point? Et pource les commoditez peuuent indifferemment conseruer toutes sortes de gents, quelque peu de iugement qu'ils ayent, & les bestes mesmes, tellement que combien que nommant le tout selon la partie qu'il a la plus grande, nous appellons vne chose comode, il ne laisse pas pourtant d'y auoir de l'incommodité mēsee parmi. Ce qui est bien ne peut estre possédé que du Sage? Et pource il ne faut point qu'il y ait rien qui

luy puisse dementir ce nom. Ayons bon courage : nous n'auons plus à detacher qu'un nœud : il est vray qu'il est un peu mal-aisé. Des choses mauvaises, il ne s'en fait pas de bonnes : de plusieurs pauvretez il s'en fait des richesses. Les richesses ne sont donc point bonnes. C'est argument n'est pas auoüé des Stoïques : il est de la forge des Peripatetiques, qui le proposent & y font eux-mêmes la responce. Possidonius dit, Qu'il n'y a escole de Dialectique, où ce Sophisme n'ait esté bricolé. Voicy comme Antipater le refute. La Pauvreté ne se dit point par position, mais par priuation, que les Grecs appellent *deprion*, c'est à dire, non pour auoir, mais pour n'auoir pas. De façon que de toutes les bouteilles vuides qui sont au monde il n'y a pas moyen d'en remplir vne. Pour faire des richesses, il faut beaucoup de choses, & non pas beaucoup de pauvretez. Vous prenez la Pauvreté d'un autre biais qu'il ne faut. La Pauvreté ne consiste pas au peu de chose que nous auons, mais au grand nombre de celles que nous n'auons point. Un homme n'est point pauvre, au regard de ce qu'il a ; mais au regard de ce qui luy defaut. Je m'exprimerois mieux, si j'auois un mot qui signifiât *deingiar*. C'est le nom qu'Antipater donne à la Pauvreté. De moi, ie ne pense point qu'on la puisse definir

plus proprement que possession de peu de chose. Ceste dispute de la substance des richesses, & de la Pauvreté, sera pour quelque jour que nous aurons plus de loisir : Et par mesme moyen nous considererons si ce seroit point mieux fait d'adoucir ce que la Pauvreté semble auoir d'amertume, & couper les ailes à l'outrecuidance des richesses, que de disputer des parolles comme si l'arrest des choses estoit desia donné. Prenons le cas que nous soyons appellez à quelque assemblée, & qu'il soit question de faire passer vne loy touchant l'abolition des richesses : Mettons-nous en auant tous ces beaux arguments, pour en dire nostre aduis ? Sera-ce avecque ces plaisantes subtilitez seulement que nous persuaderons au peuple Romain, Qu'il approuue la Pauvreté, qu'il la recherche comme le premier fondement & la cause principale de son Empire, Qu'il se deffie de ses richesses, & se ressouuienne qu'il les a trouuées chez les peuples qu'il a vaincus ; Que c'est par ceste sorte que les brigues, les concussions, & les tumultes sont entrez en la ville du monde la plus Religieuse & la plus continence ? Que si vn peuple ne les a peu oster à tous les peuples de la terre, il sera biē plus aisé à tous les peuples de la terre de les oster à vn peuple seul ! C'est avecque ces raisons qu'il faut combattre les passions ; & sans

# 584 LES EPISTRES

leur prescrire des bornes, tâcher de les terminer entièrement. Ayons des paroles plus fortes, si nous n'en pouvons avoir de plus courageuses.

## EPISTRE LXXXVIII.

### ARGUMENT.

- I. La Philosophie merite le titre de Science liberale, parce qu'elle fait l'homme libre.*
- II. La Philosophie nous fortifie contre le Vice, & contre les traits de la Fortune.*
- III. Quatre sortes de sciēces liberalles.*
- IV. La Philosophie nous guide au chemin de la Vertu.*
- V. Toutes choses sont disputables.*

**V**ous voulez que ie vous die ce qui me semble des sciences liberalles. Il n'y en a pas vne seule; de qui ie face cas. Je ne sçaurois appeller Bien vne chose de qui le but est de gagner. Ce sont mestiers mercenaires, qui preparent l'esprit s'il passe par dessus, & le gastent s'il y croupit. Aussi



ne l'y faut-il employer que tant qu'il est incapable de quelque chose de meilleur. Vous sçavez bien qu'on les a nommées Libérales, comme dignes d'un homme libre.

I. Mais ie trouue que celle qui le fait libre, est seule à qui ce tiltre doit appartenir. C'est l'estude de la Sagesse, qui merite l'honneur: comme seule releuée, genereuse, & magnanime. Tout le reste ne sont que ioliers à petits enfans. Pouuez-vous bien vous persuader qu'une chose fust bonne, qui est enseignée par les hommes du mode les plus infames, & les plus meschants? Ce ne sont point sciences que nous deuions apprendre: mais si nous les auions apprises, il n'y auroit point de mal. Quelques-uns ont fait ceste question, Si les Arts liberaux pouuoient faire un homme de bien? Et tant s'en faut que cela soit, ils ne le permentent pas seulement. Ce n'est pas ce qu'ils font profession de monstrier. Tout le soin du Grammairien est en l'agencement des parolles. Il s'ellargit bien quelquefois iusqu'à l'Histoire: mais quand il va iusques aux vers, c'est le bout de la cartiere: il ne passe iamais plus auant. Je vous laisse à pèser en quoy l'assemblément des syllabes, le choix des patolles, la memoire des fables, & la mesure des vers, peuuent ayder un homme qui se veut acheminer à la Vertu ny quelle assurance contre la mort, quelle moderation

## 586 LES EPISTRES

aux conuoiſiſes, & quelle temperance aux voluptez il en peut tirer? Venons aux Profeſſeurs de Geometrie, & de Muſique, vous trouuerez auſſi peu ces leçons chez eux, que chez les Grammairiens; Et cependant, ce ſont choſes que qui ignore, ne gagne rien de ſçauoir tout le demeurant. Il faut voir ſ'ils enſeignent la Vertu, ou non: ſ'ils ne l'enſeignent, il eſt impoſſible de l'apprendre d'eux: ſ'ils l'enſeignent ils ſont Philoſophes. Voulez-vous ſçauoir que ce n'eſt pas pour la Vertu qu'ils montent en chaire? Regardez comme leurs profeſſions ſont differentes. Or il eſt certain qu'elles ſeroient ſemblables, ſ'ils enſeignoient vne meſme leçon. Je ſçay bien qu'ils veulent faire accroire qu'Homere eſtoit Philoſophe: mais c'eſt ſi lourdement, qu'ils ſe refusent eux-meſme par les raiſons qu'ils amènent pour le verifier. Car ils le ſont tantost Stoïque, n'approuuant rien que ce qui eſt Honneſte: deſdaignant les voluptez, & ne pouuāt par les promeſſes de l'immortalité meſme, eſtre diſtrait de l'amour de la Vertu. Tantost ils le ſont Epicurien, loiant l'eſtar d'une ville paiſible, où les habitans n'ont rien qui les occupe que les dances, les chanſons, & les feſtins. Tantost ils le ſont Peripatetique, induiſant trois ſortes de Biens; Et tantost Academique, tenant ſes opinions ſuspenduës, & ſe gardant de rien

affetiner. Par ceste incompatibilité d'estre de tant de Sectes-ensemble, ils monstrent biẽ qu'il n'estoit d'aucune. Accordons-leur qu'Homere ait esté Philosophe; & puis que cela se remarque en ses vers, il faut bien dire qu'il s'estoit fait sage deuant qu'il en fust. Apprenons donc ceste science qui l'a fait sage. Il nous chaut aussi peu de sçauoir qui estoit le premier d'Homere ou d'Hesiodẽ, comme si Hecube estoit plus ieune qu'Helene; & ce qui fut cause que sa beauté luy dura si peu: Quand ie sçauois exactement l'âge de Patrocle, & d'Achille, de cõbien pensez-vous qu'il m'en fust mieux? Ne serions-nous pas plus Sages de voir mettre quelque fin à nos erreurs, que de nous informer de celles d'Vlysse? Ie n'ai pas de loisir assez, pour ouïr disputer s'il courut tant de risques entre l'Italie & la Sicile, ou en quelques mers qui nous sont inconnues, parce qu'en si peu d'espace il estoit malaisẽ qu'il fust si long-temps sans trouuer quelque port.

II. Les tempestes de l'esprit nous donnent tous les iours de la besongne: nostre meschancerẽ nous fait courre toutes fortunes. Nous n'auons point faute de beaux yeux qui sollicitent les nostres; & en cela seulement nous auons des ennemis assez. C'est de là que se presentent ces monstres effroyables qui ne demandẽt que l'effusion

du sang humain : c'est de là que viennent ces insidieux appas qui nous attirent par l'oreille : c'est de là que viennent tant de naufrages, & tant de maux de toutes façons. Enseignez-moy d'aimer ma patrie, ma femme, mon pere, & faites qu'il n'y ait point de peril assez grand pour m'empescher de leur en rendre tesmoignage. Et qu'en des actions si loüables, ie sois resolu qu'apres ma barque rompuë, ie m'affourche encore sur les esclats. Que vous sert de vous enquerir si Penelope a passé son temps avec ceux qui la recherchoiët ? Si par discretion elle s'est parée de scandale, & si deuant que reconnoistre Vlysse elle se doutoit bien que c'estoit luy ? Faites que ie sçache que veut dire Pudicité : quelle Vertu c'est, & si c'est vn bien du corps ou de l'esprit. Ie viens à ceste heure aux Musiciens. Vous m'apprenez à concerter des voix gressées avec des grosses ; & à faire vn accord de tons discordans : Faites plustost que ie sçache accorder mon ame, & donner à mes volontez vne perpetuelle conformité. Vous me môstrez qui sont les tons lamentables : monstrez-moy plustost comme aux aduersitez ie ne lamenteray point. Le Geometre m'enseigne à mesurer des campagnes : i'aymerois bien mieux qu'il m'enseignast à quel-les bornes le contentement de l'homme se doit arrester. L'Arithmeticien n'apprend à

conter & faire seruir mes doigts à l'Auari-  
 ce: le serois bien plus aisé qu'il me fist voir  
 que tous ces contes-là ne seruent de rien.  
 Qu'un homme n'est point plus heureux  
 pource que son reuenu lasse ceux qui en  
 font la recepte, Qu'au cōtraire; presque tout  
 ce qu'il possede sont choses superflues, &  
 que s'il luy falloit auoir la peine de cōter sō  
 bien luy-mesme, il n'y a point de pauvre  
 homme qui ne fust plus heureux & plus  
 contēt que luy. Que me sert que ie face ex-  
 actemēt paier vn champ, & que mon frere  
 & moy s'il faut que nous separiōs vn arpēt  
 de terre, soyons sur le point de nous couper  
 la gorge? Que me sert d'estre vn suffisant  
 homme à prendre les pieds d'un arpent, &  
 sçauoir que c'est que quart, que doigt, &  
 que pouce: si le voisinage d'un Grand, qui  
 empiete quelque chose sur moy, me rend  
 melancholique? Vous m'enseignez comme  
 ie ne perdray pas vn pied de terre, & ie  
 veux apprendre comme ie pourray tout  
 perdre sans me fascher. Vous dites que l'he-  
 ritage qu'on vous veut oster est en vostre  
 maison dès le temps de vostre grād pere; Et  
 quoy? Deuant qu'il fust à vostre grād pere, à  
 qui estoit-il? Monstrez-le vous bien, ie ne  
 veux pas dire à quel homme, mais à quel  
 peuple il appartenoit? Vous y estes venu  
 comme Fermier, & non comme seigneur.  
 Demandez-vous de qui vous estes fermier?

De vos heritiers, si vostre fortune est si bonne que vous le leur puissiez conseruer. Les Iurifconsultes tiennent que les choses publiques ne sont point suictes à Vsucapion; Ce que vous tenez est public: il est à tout le genre humain en general. O la belle sciëce! Vous sçauuez mesurer vn cercle, & reduire en carré quelque forme qu'on vous baille. Vous sçauuez combien il y a d'vne estoille à l'autre. Il n'y a rien qui eschappe à vostre compas. Puis que vous estes si bon maistre, mesurez-moy l'esprit de l'homme, dites-moy comme il est grand ou petit. Vous cognoissez bien vne ligne droite: mais à quoy est bon cela? Si vous ne sçauuez comme en vos actions il se faut conduire droitement? Je viens à ceste heure à ceux qui se vantent qu'il ne se passe rien dans le Ciel qu'ils n'en soient aduertis.

*Frigida Saturni, &c.*

Dequoy me seruira ceste Science, que de me faire chagriner, quand Saturne & Mars seront opposez, & quand Mercure fera son couchant à la veüe de Saturne? I'ayme bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils soient ils sont propices, & ne peuuent changer de naturel; Que la course ineuitable des Destins, les mène d'un ordre qui n'est iamais interrompu; Que leurs reuolutions sont reglées, & produisent, ou marquent les euénements de tout ce qui se fait

icy bas. Mais soit qu'elles soient les causes de ceste diuersité d'effets que nous voyons au monde; soit que seulement elles en soient les messageres, que nous seruira d'auoir preueu des choses que nous ne pourrons euitier? Sçachons les, ou ne les sçachons pas; il faut qu'elles auiennent.

*Si vero solem, &c.*

Pensez que me voila bien asseuré de toutes surprises; Et si ie vy iusqu'à demain au matin, ne seray-ie pas trompé? Il est certain qu'oüy. Car nous sommes trompez, quand il nous arriue quelque chose que nous ne sçauions pas qui nous deust arriuer. Pour moy ie ne sçay pas ce qui sera: mais ie sçay bien tout ce qui peut estre. La Fortune ne peut rien produire contre mon esperance. L'attens tout: Si elle m'en quitte quelque chose à la bonne-heure. Quand il se passe vne heure sans que i'aye quelque assaut, ie suis trompé, Toutesfois encore ne le suis-ie pas. Car comme ie sçay que tout me peut arriuer, ie sçay bien aussi que ce ne doit pas estre tout aussi-tost. Quoy qu'il en soit, i'espere tousiours du bien: mais s'il arriue du mal, ie suis prest à le receuoir. Il faut que vous me supportiez si i'ay des opinions particulieres. Car il n'est pas possible que ie mette ny les Peintres, ny les Sculpteurs, ny les Tailleurs de marbres, ny tous ces autres Ministres de nos dissolutions au

rang des Sciences liberales. Je n'y reçois  
 non plus les Luteurs, ny toute science qui  
 veut de l'huile ou de la Poudre; Ou bien  
 i'y voudrois aussi recevoir les Parfumeurs,  
 les Cuisiniers, & toute ceste race de gens,  
 de qui les esprits ne travaillent que pour le  
 service de nos voluptez. Car ie vous prie,  
 que trouuez-vous de liberal en ces vomis-  
 seurs de matin, qui ont le corps aussi gras &  
 potelé, cōme l'esprit tabide & letargyque?  
 Pensez comme nos beaux exercices d'au-  
 iourd'huy se rapportent à ceux que nos  
 Ancestres faisoient faire à leurs enfāns, de  
 lancer le iaueiot, ietter la barre, monter à  
 cheval, tirer des armes: & quoy qu'ils fis-  
 sent de tenir tousiours le corps droict. Car  
 ils ne vouloient point qu'ils apprissent rien  
 qu'il fallust faire de couché? Mais ny les  
 vns ny les autres ne sont point choses qui  
 nous rendent capables de la Vertu. Car que  
 me sert que ie me sçache bien ayder d'un  
 cheval, & qu'à point nommé ie le pare, si ie  
 me laisse emporter à mes passions? Que me  
 sert qu'à la lutte & à coups de main, ie de-  
 meure maistre de tous mes Anagonistes,  
 si ie me laisse vaincre à la Colere? Et quoy  
 donc? les Sciences liberales ne nous sont  
 bonnes à rien? Si sont bien à quelque cho-  
 se, mais non pas à l'acquisition de la  
 Vertu. Car les Arts mechaniques mesmes,  
 avec qui la Vertu n'a point de commerce,



ne laissent pas d'avoir beaucoup de commoditez pour l'usage de la vie ; Pourquoi donc faisons nous apprendre les sciences liberales à nos enfans ? Ce n'est pas qu'elles les puissent faire Vertueux ; mais afin qu'elles leur preparent les ames & les rendent susceptibles de la Vertu. Comme ces premieres leçons qu'on leur fait de connoistre leurs lettres, & de les assembler, ne leur enseignent pas les Sciences liberales, mais les disposent à les apprendre quelque iour ; Ainsi les Sciences liberales ne nous enseignent pas la Vertu, mais nous en rendent capables d'en recevoir l'instruction.

III. Possidonius fait de quatre sortes de sciences ; les Vulgaires, & fordides ; les plaisantes, les pueriles, & les liberales ; les vulgaires sont celles que les Artisans font avecque la main ; & de qui l'occupation est de pourvoir aux necessitez de nostre vie. Celles - cy n'ont apparence quelconque d'Honneur ny de vertu. Les plaisantes sont celles de qui le but est de nous resjouir, ou les yeux, ou les oreilles. Nous pouvons bien mettre en ce rāg les Ingenieurs, qui par des ressorts font mouvoir des choses si artificiellemēt, qu'il semble qu'elles marchēt d'elles mesme, comme leuer tout bellement vn eschaffaut, reculer des choses qui sont proches, ou approcher d'autres qui sont reculées ; descendre petit à petit celles qui

font hautes; & tout plein de telles nouveautéz, qui estônét les ignorants, parce qu'ils ne comprennent pas comme elles se font. Les puerilles sont appellées des Grecs *ἐπιστήμης*, & de nous Liberales, à cause qu'elles en ont quelque ressemblance. Mais quant à celles qui vraiment sont liberales, ou pour mieux dire libres, il n'y en a point d'autres que celles qui ne s'employent qu'à l'instruction de l'esprit à la Vertu. Je sçay bien que quelqu'un pourra dire que comme il y a vne partie de la Philosophie naturelle, l'autre Morale & l'autre Rationnelle; tout de mesme toutes ces Sciences liberales peuuent trouver place en la Philosophie; Que s'il se presente quelque question naturelle, on la decide par la Geometrie; Et que par consequent ce n'est point chose hors d'apparence de dire, puis qu'elle luy aide, qu'elle est vn de ses membres. Beaucoup de choses ne font pas parties de nous, qui ne laissent pas de nous aider, & qui, si cela estoit, ne nous aideroient pas. La viande aide bien au corps; & toutefois n'est pas vne de ses parties. Le ministere de la Geometrie nous fait bien quelque seruice, & se peut dire que la Philosophie a besoin de la Geometrie, comme la Geometrie a besoin d'un Charpentier. Mais comme le Charpentier n'est pas portion de la Geometrie, aussi n'est la Geometrie portion de la Philo-

sophie. Et puis chacune a ses limites à part: car le Philosophe recherche les secrets des choses naturelles, & les cōnoist, & le Geometre en examine & suppute les nombres & les mesures. La Philosophie sçait comme les corps celestes sont composez, ce qu'ils peuvent, & quelle est leur nature. Le Mathematicien observe comme ils s'esloignent de nous & se r'approchent, comme ils se leuent & se couchent, & d'où vient que quelquefois ils semblent s'arrester, combien qu'en verité les choses celestes ne s'arrestent iamais. Le Philosophe sçait la cause de la representation des images qui se fait en vn miroir. Le Geometre vous dira quel espace il faut qu'il y ait entre le corps & l'Image, & quelle image chaque forme de miroir est capable de représenter. Le Philosophe vous prouuera que le Soleil est grand: Le Mathematicien qui procede par vne certaine pratique, vous limitera sa grandeur exactement: mais il vous demandera que vous luy accordiez quelques principes. Or vne science ne se peut dire à soy, qui n'a son fondement que sur la permissiō d'autrui. La Philosophie ne demande rien à personne. Il n'y a rien que du sien en son ouurage. La Mathematique est superficielle. Le fonds où elle bastit n'est pas à elle. Sans les principes qu'elle emprunte, elle ne sçauroit auoir fait vn pas. Si d'elle

## 596 LES EPISTRES

mesme elle pouuoit comprendre la Nature de l'Vniuers & paruenir à la Verité, ie dirois que nous ferions bien de nous en approcher, pour avec le commerce des choses celestes donner moyen à nostre esprit de s'estendre, & passer d'une recherche à l'autre. Mais il n'y a que la sciēce du Biē & du Mal qui nous puisse mener à la perfection; & ceste Science ne se trouue ailleurs qu'en la philosophie. Il n'y a qu'elle qui s'informe de ce qui est bon ou mauuais. Prenez moy toutes les Verrus l'une apres l'autre. La Magnanimité, qui mesprise ce qui est formidable, desdaigne ces espouuanteuents qui rendent nostre Liberté caprine, les appelle en duel & les abbat par terre, prend-elle quelque chose des Sciences liberalles pour se fortifier? La Foy est Bien le plus religieux qui puisse loger en l'ame de l'homme. Il n'y a promesse ny menace qui la puisse induire à tromper. Elle dit quand on la presse : brusle, coupe, tuë, tu ne me scaurois faire parler. La Douleur a beau fouiller, elle ne trouuera iamais mes secrets. Et cependant est-ce des sciences liberalles qu'elle empruntē ceste genereuse obstination? La Temperance regne sur les voluptez. Elle en hait les vnes qu'elle chasse du tout : Elle dispence les autres, & les regle sous vne mediocrité conuenable; Et iamais ne s'en approche que pour quelque

autre consideration. Elle sçait que la plus iuste mesure des choses desirées c'est d'en prendre insqu'à la Raison, & non insqu'à la satiété: l'Humanité deffend la presumption & l'Avarice: ses paroles sont douces, ses actions courtoises, & ses volontez obsequieuses: elle ne voit sentir mal à personne, qu'elle ne le sente elle mesme; & ne pense rien mieux posseder que ce qu'elle contribue aux necessitez d'autrui. Sont-ce les sciences liberales qui leur impriment toutes ces belles qualitez? Est-ce d'elles que viennent la Simplicité, la Discretion, la Frugalité, l'Espargne, & la Clemence, qui est auare du sang d'autrui, comme du sien propre, & sçait que l'homme ne doit point user de l'homme prodigement? Mais comme est-il possible qu'un homme ne puisse estre vertueux sans les sciences liberales, comme nous mesmes le confessons, & que neantmoins les sciences liberales ne seruent de rien à la Vertu? Il en est comme de la viande. Sans la viande il est impossible d'estre vertueux. Et cependant, qui ne sçait point que la viande & la Vertu n'ont rien de commun? Le bois ne fait point de service au navire, & toutefois il n'est point de navire qui ne soit fait de bois. Encore que sans une chose ie n'en puisse faire une autre, il ne s'ensuit pas qu'elle m'aide à la faire; & au parir de là, ce n'est pas une pro-

position indubitable, que sans les sciences liberales on ne puisse paruenir à la Vertu. Car encore qu'elle s'apprenne, ce n'est pas par elles qu'on l'apprend: Et veu que la Sagesse ne consiste point aux lettres, qui me gardera de croire qu'un homme peut estre sage sans estre sçauant? La Sagesse baille des choses, & non des parolles: Et peut-estre que nostre memoire est plus certaine, quand elle ne s'assure que de soy. La Sagesse est ample & spacieuse: il ne luy faut point bailler vne place occupee: sa leçon est des choses diuines & des humaines, des passées & des futures, des eternelles & des perissables, & du tēps, duquel quand il n'y auroit autre chose, vous sçauiez combien de questions il fait ordinairement. Premièrement si de soy le Temps est quelque chose: si quelque chose a precedé le tēps, si le temps a cōmencé quand & le monde, & si parce que deuant le monde il y auoit quelque chose, le Temps aussi l'a precedé. Outre ces questions, celles qu'on fait de l'Ame sont innombrables: D'où elle est, quell'elle est, quand elle commence d'estre, de combien est sa durée, si elle passe d'un lieu à l'autre, & change de logis; si elle reuient plusieurs fois au monde sous diuerses formes: ou si elle n'entre iamais qu'en vn corps, pour, apres qu'elle en est sortie, se promener en liberté: si c'est vn corps ou

non : ce qu'elle fera , quand par nostre ministère elle ne sera plus rien : comme elle vsera de sa liberté , quand elle sera hors de cet âge ; Si ne luy souuiendra plus de la vie du monde , si seulement elle commencera de se connoistre , quand eschappée du corps elle aura fait sa retraite dás le Ciel ? Prenez telle partie qu'il vous plaira des choses humaines & diuines , vous ne serez iamais las d'apprendre , & iamais ne cesserez de demander : tellement qu'afin que tant de belles & grandes meditations ayent chez nous leurs coudées franches , il faut nécessairement en faire sortir celles qui ne seruent de rien. La Vertu ne se contente pas de si peu de place : son train est plus grand : il luy faut beaucoup de logis : il faut que tout vuide , & qu'elle demeure seule. Il est vray que pource qu'il y a des sciences qui luy donnent du plaisir , nous en retiendrons quelques vnes : mais non plus que ce qu'il luy en fera besoin , pour la servir. Car si nous moquons de ceux qui remplissent leur maison d'une infinité de meubles précieux , plustost pour la monstre que pour l'usage , que dirons nous de ceux qui font en leur esprit vn ramas inutile de Sciences qui ne leur seruent de rien ? C'est vne espece de l'intemperance , de ne vouloir scauoir plus qu'il ne faut. Et puis , qu'est-ce que sont ordinairement tous ces Professeurs de

sciences liberales que des fâcheux, des causeurs, des importuns, & des glorieux, qui n'apprennent point ce qu'il seroit bon qu'ils sceussent, pource qu'ils ont appris ce qu'il leur seroit bon de ne sçavoir point. Didimus le Grammairien a fait quatre mille traitez: c'estoit assez pour laisser vn homme de lire. Je vous laisse iuger que deuoit estre celuy qui les auoit escries. En l'vn il dispute de quel pais estoit Homere: en l'autre qui estoit veritablement la mere d'Enée: en l'autre, Si Anacron estoit plus paillard qu'yurogne, ou plus yurogne que paillard: si Saphon estoit vne conreuse, & tout plain de telles autres choses si frivoles, que si ie les auois apprises, ie ferois ce qui me seroit possible pour les oublier. Et puis, dittes que nostre vie est courte. Nos Stoïques mesmes sont quelquefois plus longs qu'il ne seroit besoin. Je vous y montrerois beaucoup de choses, où le coup de la serpe seroit necessaire. Il faut bien auoir perdu des heures, & bien importuné des oreilles, denant que d'oüyr ceste loüange. O le sçauant homme! contentons nous de ce titre qui, n'a pas tant d'éclat: O l'homme de bien. Me conseilleriez vous de feuilleter autant d'Annales, qu'il y a de peuples sur la terre? de rechercher qui est le premier qui a fait des vers? de coter par mes doigts à faire des Fastes, combien Orphée a esté d'années



d'années deuant Homere? Repasser mon iugement sur les Censures d'Aristarque, & vicer toute ma vie apres des syllabes? m'enbarrasseray-ie tellement en la poudre de Geometrie que ie ne m'en tireiamais? pratiqueray-ie si mal ce pretexte salutaire, qui commande d'espargner le Temps? I'approuue toute autre chose, & ne me soucie point de sçauoir ce que ie suis. Le Grammairien Appius, qui du temps de C. Cesar fit le Charlattan par toute la Grece, & se faisoit appeller Homere, disoit qu'apres qu'Homere auoit acheué l'Iliade & l'Odissee, il auoit compris toute la guerre de Troye à l'entrée de son Ouurage; & pour le prouuer il alleguoit, que tout exprés il commençoit son premier vers par deux lettres où le nōbre de ses liures estoit contenu. Il est mal-aisé qu'un homme sçache beaucoup de choses, sans en sçauoir de telles. Pensez à ceste heure combien il s'en va de temps en maladies, combien aux affaires publiques, combien aux priuées, combien à se leuer, coucher, boire, manger & dormir. Mesurez vostre âge: vous n'en auez pas pour donner rāg à tant d'occupations, ie ne parle que des Sciences liberales. Et combien pensez-vous que les Philosophes mesmes ont de choses superflues, & qui ne se pratiquent point? Ils s'impliquent aussi-bien que les autres aux distinctions des syl-

labes, & aux proprietéz des cōiunctions & des propositions. Ils ont eu enuie sur les Grammaticiens & sur les Geometres, & ont pris toutes les superfluitéz de leurs sciéces, pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement, & ne vivent pas de mesme. Reconnoissez en ce que ie vous vay dire, combien fait de mal vne subtilité trop aigre, & combien elle est contraire à la recherche de la Verité.

V. Protagoras disoit, Qu'il n'y a rien qui ne se puisse disputer affirmatiuement & negatiuement, avec autant de probabilité d'une part que d'autre; & que ceste proposition mesme, que tout est disputable, se peut contredire. Nausiphanes dit, que de ce qui semble estre, il n'y a rien qui soit plus que le non estre. Parmenides, que generalemēt tout ce qui se voit n'est point. Zenon Eleate nie tout sans exception. Ce sont presque mesmes opinions que celles des pirrhoniens, megariques, Eretiques & Academiques, qui ont introduit vne nouvelle science de ne rien sçauoir. Si vous me croyez, vous mettrez ces Curieux & les professeurs des sciences liberales tout en vn rang. Ceux là nous bail- lent vne sciéce qui ne nous seruira de rien. Ceux-cy nous desesperent de pouuoir iama- mais rien sçauoir. Pour moy, j'aymerois mieux sçauoir des choses qui me fussent

inutiles, que de ne ſçauoir rien du tout. Les vns ne nous eſclairent point, les autres nous creuent les yeux. Si ie crois pithagoras, il n'y a rien qui ne ſoit douteux : Si Nausiphanes, toute la certitude que i'en remporte, c'eſt que tout eſt incertain. Si parmenides, Il n'y a rien du monde qu'une choſe : Si Zenon, Il n'eſt du tout rien. que ſera-ce de nous donc? que deviendra tout ce qui eſt à l'entour de nous qui nous nourrit & qui nous ſouſtient? Tout ce qui eſt au monde ne ſera qu'une ombre & une piperie. Je ne trouue pas grand gouſt ny à ceux qui diſent que nous ne ſçauons rien, ny aux autres qui meſmes ne nous veulent pas accorder noſtre ignorance; Et ſ'il me falloit dire auxquels ie veux le plus de mal, ie confeſſe que ie ſerois bien empesché.



EPISTRE LXXXIX.

## ARGVMENT.

- I. En quoy different la Sageſſe & la Philosophie. Definition de la Philosophie. Sa diuiſion.
- II. De la Morale.
- III. De la Naturelle.
- IV. Il Blaſme les Auares, les Pail-lards, & les Gourmands.

# 604 LES EPISTRES

**V**ous me priez de vous diuifer la Philosophie, & que ie face des cartiers de ce grand corps, C'est à la verité le moyen de la comprendre bien-tost; & presque il ne s'y peut rien faire qu'en la desmembrât de ceste façon. Vne chose qui nous est obscure, en la prenât toute ensemble, se trouue claire, quand on l'examine par les parties. Pleust à Dieu que la Philosophie se pût représenter à nous, comme la face de ce grand Vniuers. Il n'y a rien de si semblable comme ce Spectacle seroit à l'autre; Et ne faut point douter que pour l'admirer à nostre aise, elle ne nous fist laisser toutes choses qui nous semblent grandes, par faute que nous ne sçauons pas ce qui est grand. Mais puis que cela ne peut estre, il nous la faut cōsiderer de la mesme façon que nous considerons les secrets du monde. Les yeux ne penetrent pas plus viste au Ciel, que l'esprit du Sage par toute la masse de l'Vniuers. Mais pour nous, qui auons des nuages & des brouillars à trauerser, & de qui la veüe s'arreste au premier logis; nous auons besoin qu'on nous monstre les choses vne à vne, parce que nous ne sommes pas encore capables de les regarder en gros. Ie feray donc ce que vous me demandez, & mettray la Philosophie en parties, & non en morceaux: car il y a du profit à la diuiser, mais qui la hacheroit,

il la rendroit inutile. Ce qui est trop grand est aussi difficile à comprendre comme ce qui est trop petit. On distingue vn peuple en lignées, & vne armée en compagnies. Depuis qu'une chose a quelque grandeur notable, on la cognoist mieux, quand on la considere par ses parties, pourueu, comme i'ay dit, qu'on ne les face point si petites, que le nombre en soit infiny. Autant vaudroit les laisser en leur entier, que d'en faire tant de parts, que ce fust iamais fait de les esplucher. Ce n'est que confusion que de les couper si menu.

I. Premièrement donc, si vous le trouuez bon, ie vous diray la difference d'entre la Sagesse & la philosophie. La Sagesse est la Felicité parfaire de l'esprit de l'homme: la philosophie est l'amour & l'affection de l'acquérir: c'est elle qui monstre le chemin d'aller à l'autre, & ne luy faut point d'autre tesmoignage. Le nom qu'elle porte est vne marque qui la fait assez connoistre. Il y en a qui l'ont definie, vne sciëce des choses humaines & diuines: Quelques vns y adioustent, *de leurs causes*: mais ie ne trouue pas que ceste addition y serue beaucoup, parce que les causes sont parties des choses. Il y en a d'autres qui l'ont appellée, vne estude de vertu, d'autres vne estude de la correction de l'ame, & d'autres encore vne affection de trouuer ce qui iu-

stement est raisonnable. Pour la difference d'entre la Philosophie & la Sageſſe elle n'a presque iamais esté contredite de personne. Aussi ne se peut-il faire que le desir & ce qui est desiré soient vne meſme chose : la meſme difference qui est entre l'Auarice & l'argent, est entre la philosophie & la Sageſſe. La Sageſſe est l'effect, & la recompense de la philosophie : la philosophie marche vers la Sageſſe, la Sageſſe attēd de pied ferme qu'on vienne à elle. La Sageſſe est ce que les Grecs appellent *Sophie*. Nous nous sommes autresfois seruis de ce mot, cōme nous faisons de celui de philosophie. Encor à ceste heure, nos vieilles Comedies le vous tesmoignerōt : L'inscription du monument de *Posſennius*, *Passant demeure & la Sophie de Posſennius*. Il s'est pourtāt trouué quelques Stoïques, qui biē que la Philosophie soit vne estude de Vertu, & que l'une recherche, & l'autre soit recherchée, ont tenu cepēdant qu'il est impossible de les separer, & qu'il ne peut iamais estre de Vertu sans philosophie, ny de philosophie sans Vertu. Si la philosophie est vne estude de Vertu, c'est par le moyen de la Vertu meſme : qui est vertueux ne peut n'estudier point à la Vertu, & qui estude à la Vertu, ne peut n'estre point Vertueux. Car il n'en est pas comme de ceux qui de loin yſent à frapper quelque chose, où le tircur est en vn endroiēt, & le blanc en l'autre ; Ny

comme des chemins qui nous meinent aux villes, & en font dehors. On arrive à la Vertu par la Vertu mesme ; & par ainsi, la Philosophie & la Vertu sont attachées l'un à l'autre. Il y a eu plusieurs grands personnages, qui ont diuisé la Philosophie en trois parties, morale, naturelle & rationnelle. La premiere a pour suiet le reglement de l'ame, la seconde recherche la Nature des choses: la troisieme examine la propriété des paroles, leur agencement & les arguments, afin qu'on ne nous surprenne par la supposition du mensonge en la place de la Verité. Il s'en est trouué qui ne l'ont pas diuisée en tant de parties, & d'autres qui l'ont diuisée en dauantage. Quelques-vns des Peripatetiques y ont mis la Ciuile pour vne quatrieme, pourte qu'il semble qu'elle ayt son exercice & son occupation à part. Quelques autres y ont encore aiousté l'Oeconomique, qui est la science de bien gouverner vne maison: toutefois il n'y a rien en ces deux dernieres qui ne se puisse cōprendre sous la morale. Les Epicuriens n'ont fait que deux parties de la Philosophie; la Naturelle, & la morale: ils n'ont point voulu receuoir la Rationnelle. Mais enfin cōme ils ont veu qu'il leur falloit quelque piece pour distinguer les ambiguites, & cōvaincre les faussetez masquées d'appareces veritables,

ils ont esté contraincts d'introduire vn lieu qu'ils appellent de Jugement, & la Regle, qui est la mesme chose que la Rationnelle, sous vn autre nom: Mais ils ne l'estiment qu'un accessoire de la partie naturelle. Les Cyneraïques se sont contentez de la Morale, & n'ont point voulu des deux autres. Mais ils sont comme les Epicuriens; Et ce qu'ils chassent d'une façon, ils le r'appellent de l'autre. Car ils font cinq parties de la Morale, L'une des choses desirables, & reiectables: L'autre des passions: La troisieme des actions: La quatrieme des causes; & la cinquiesme des Arguments. Les causes des choses appartiennent à la Naturelle: les Arguments à la Rationnelle, & les actions à la Morale: Ariston de l'Isle de Cio, ne s'est pas contenté d'exclurre la Naturelle & la Rationnelle: mais il a soustenu que tant s'en faut qu'elles fussent membres de la philosophie, qu'elles luy estoient contraires; & n'a laissé que la Morale seule, qu'encore il a retranchée de ceste partie qui contient les remonstrances, parce qu'il dit que c'est un exercice de Regēt plustost que de Philosophe; comme si le philosophe estoit autre qu'un Regent vniuersel du genre humain.

II. Demeurons donc d'accord que la philosophie a trois parties, & mettons la morale la premiere sur le bureau. Je la subdivise en trois autres parties, dont l'une est la



consideration qui baille à chacun ce qu'il doit auoir, & taxe le merite de toutes choses. L'vtilité de cette partie est grande. Car dequoy auons nous plus de besoin que de sçauoir iustement ce que chascque chose se doit aprecier ? La seconde est de l'affection ; & la troisieme des actions. Car il faut premierement sçauoir ce que la chose vaut. Secondement tempérer l'affection, & la regler ; & tiercement faire qu'entre l'affection & l'action il y ait telle correspondance, qu'en tout & par tout vous soyiez conforme à vous mesmes. Duquel que vous manquiez de ces trois, il est impossible que vous ne tombiez en confusion. Car que vous sert qu'en vous mesme vous ayez examiné la valeur des choses, si vostre affection vous fait aller plus auant que vous ne deuez ? Et que vous sert, de vous en rendre maistre, si quand il faut mettre la main à l'œuvre, vous laissez perdre les occasions, & ne sçavez quand, en quel endroit & de quelle façon il y faut proceder ? Car l'estimation du merite des choses, l'observation des opportunités & la discretion de se commander sont trois considerations differentes. Quand l'action accompagne l'affection, tout va comme il doit aller. L'affection se conçoit ardente ou froide selon le cas que nous faisons de la chose qui nous est proposée.

III. La Philosophie Naturelle se diuise en choses corporelles & incorporelles; qui puis apres ont d'autres degrez. La premiere diuision des corporelles, c'est que les vnes engendrent, & les autres sont engendrées. Or les Elements sont engendrez. Les vns tiennent que le Principe est simple: les autres le diuisent en la Matiere, en la Cause mouuante, & aux Elements. Il ne nous reste plus à diuiser que la Philosophie Rationnelle. Toute oraison est continuë, ou coupée par interrogations & responce: l'une s'appelle Dialectique, & l'autre Rhetorique. L'occupation de ceste-cy sont les parolles, leur sens & leur disposition: La Dialectique de rechef est diuisée en conceptions, & en parolles qui les expriment. Les subdiuisions qui se peuuent faire de l'un & de l'autre sont infinies: C'est pourquoy ie ne passeray point plus outre.

*Et summa sequar fastigia rerum.*

Aussi bien si ie voulois rediuiser les parties en autres parties, il s'enferoit vn liure entier. Ce n'est pas, Lucilius, que ie vous veuille dégouster de ceste lecture: mais quoy que vous lisez, faites que l'amendement de vostre vie soit tousiours le but où tout soit rapporté. Voyez de regler vos mœurs: excitez ce que vous auez de languide: restreignez ce que vous sentez qui se lasche: donnez ce qui se rebelle: faites vne guerre irre-

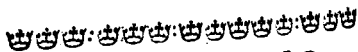
conciliable aux cupiditez, & non aux vostres seulement: mais à celles des hommes en general; Et quand quelques-vns vous demanderont, si vous n'aurez iamais qu'une chanson? respondes-leur tant que vous faillirez, ie suis obligé de vous aduertir. Vous voulez que les remedes cessent deuant la maladie: Mais vous avez beau faire, tant plus vo<sup>9</sup> bouches les oreilles, tant plus vous me faites enuie de parler. C'est bon signe, quand vn malade qui est stupide, commence de sentir son mal: en despit que vous en ayez ie vous conseillerai vostre profit. Vous orrez à la fin quelque autre chose que des flatteries; & puis que vous ne voulez pas receuoir vostre correction en particulier, ie la vous feray publiquement.

IV. Ne cesserez vous iamais d'acquiescer; Les champs de tout vn peuple sont à vous seul: & vous n'en auez pas encore assez? Iusques où vous pensez vous estendre? Vous labourez des Prouinces entieres. Les riuieres les plus celebres, & qui suffisent pour estre les bornes de deux Nations, depuis leur source iusqu'à leur fin, ne passent que dans vos terres; Et cependant si les mers ne sont bridées de vos possessions; Si vostre fermier ne regne au delà de l'Adriatique, de l'Ionique & de l'Ægée, Si les Isles qui furent les maisons de tant de grands Capitaines, ne

## 612 LES EPISTRES

vous sont de chetiues cabanes, vous ne pensez pas estre bien accommodez. Rendez vostre Domaine si grand qu'il vous plaira: Faites que ce qu'on appelloit vn Empire soit vne de vos pieces de terre: ne laissez rié de ce que vous aurez moyen d'amasser. Quand vous aurez tout fait, vous en laisserez tousiours plus que vous n'en prendrez. Je viens à ceste heure à vous autres, qui ne donnez pas moins d'estenduë à vostre Luxe, que ceux-là font à leur Auarice. Dites-moy, ie vous prie; auez-vous resolu qu'il ne se trouue lac en toute la terre où vous n'ayez vne maisõ dessus? Qu'il n'y ait riuer grande ny petite que vous ne bordiez de quelque Palais? Par tout où il se trouuera quelque sorte d'eau chaude, vostre Luxe s'y voudra tout aussi-tost imaginer vne retraite; En quelque lieu que la mer aura quelque petite sinuosité, comme si la terre estoit trop petite, ou que des fondemens n'eussent point de grace, s'ils n'estoient faits avecque la main, vous la ferez reculer pour faire place à vostre bastiment? Je veux que vous ne puissiez aller en part où vous ne voyez tousiours luire l'ardoise de quelque pavillon qui soit à vous: Les vns aux coupeaux des montaignes, qui descouurent à perte de veuë sur la mer & sur la terre: Les autres en campagne raze aussi releuez que les montaignes mesmes. Quand le nombre de vos

bastimens donnera de la peine à les conter :  
 quand la hauteur en ira iusques au Ciel , si  
 n'avez-vous au partir de là qu'un corps , &  
 encore bien petit. Que voulez-vous faire  
 de tant de chambres, puis que vous ne pou-  
 vez coucher qu'en vne ? Celles où vous n'e-  
 stes point ne sont pas vostres. Je viens fina-  
 lement à vous, de qui la Gourmandise in-  
 satiable ne laisse creux en la mer , ny coin  
 en la terre qui ne soit fouillé ; Qui remplis-  
 sez les eaux de lignes & de fillets : qui bor-  
 dez les bois de pieges & de toilles ; & ne  
 laissez en paix animaux du monde, que ceux  
 de qui la sarieté vous a degousté. Que  
 vous seruent tant de viandes apprestées par  
 tant de mains ? tant de sortes de venaisons  
 prises avec tant de peril ? tant de poissons  
 recherchez de l'autre bout du monde ; si  
 vostre bouche lasse de friandises & vostre  
 estomach affoibli de cruditez, vous en lais-  
 sent bien à peine gouter quelque morceau.  
 Pauvres gens que vous estes. Vous ne con-  
 noissez pas que vous avez plus de faim que  
 de ventre. Dites cela aux autres, Lucilius,  
 afin de l'ouyr vous mesmes en le disant. Es-  
 criuez-le , afin de le lire apres l'auoir es-  
 crit. Ne faites rien que vous ne rappor-  
 tiez à vostre instruction , & au reglement  
 du desordre de vos passions. Etudiez , non  
 pour sçauoir plus de choses que les autres,  
 mais pour en sçauoir de meilleures.



## EPISTRE XC.

## ARGUMENT.

*I. La Philosophie nous enseigne toutes les Vertus.*

*II. Du siecle d'or.*

*III. Le Vice & le mauvais gouvernement des Roys, ont rendu les Loix necessaires.*

*IV. Les hommes n'ont point appris de la Philosophie, les voluptez, ny les delices des villes.*

*V. De la Frugalité du premier Siecle.*

*VI. La Philosophie enseigne à connoistre Dieu, & que les choses fortuites arrivent par son commandement.*

*VII. Que l'Innocence honnoroit le Siecle d'or, mais que la Sagesse y defailloit.*

**I.** **Q**ui peut nier, Lucilius, que le viure ne soit vn present des Dieux, & le biẽ viure vn present de la Philosophie? S'e-  
suiuroit-il donc qu'autant que le bien-vi-  
ure est chose plus precieuse que viure, nous

soyons plus obligez à la Philosophie que nous ne sommes aux Dieux ? Il ne faut point douter que cela ne fut, si la Philosophie mesme n'estoit vne gratification, qui vient de leur main. Nous ne naissons pas Philosophes: mais nous naissons capables de Philosopher. Et certainement si c'eust esté chose si commune, la Sagesse eust perdu le plus grand auantage qu'elle ait, qui est de n'estre point au nombre des choses fortuites. tout ce qui la met en reputation, c'est, Que ceux qui l'ont la tiennent d'eux-mesmes, & ne la mandiet point de leurs voisins. Autrement, si c'estoit chose qui passast d'une main à l'autre, que trouueriez-vous en elle qui fust digne d'admiration ? Tout ce qui l'occupe, c'est le soin de trouuer la verité des choses diuines & humaines. La Iustice, la Pieté, la Religion, & generallyment toutes les Vertus accrochées l'une à l'autre ne l'abandonnent iamais. C'est d'elle que nous tenons la reuerence enuers les Dieux, & la dilection enuers les hommes: d'elle que nous sçauons que les Dieux sont maistres, & que les hommes estoient nez en égalité de condition, si l'Auarice croissant d'un siecle à l'autre, ne les en eust peu à peu distraits, & rendu pauvres ceux qu'elle auoit le plus enrichis. Nous cessâmes de rié auoir quand nous voulûmes tout auoir en propriété.

II. Les premiers hommes, & ceux de

quelques races apres eux, non encore souillees des corruptions qui se sont introduites depuis, se conformoient entierement à Nature, la prenoient pour guide, se rangeoient à ses loix, & s'ils connoissoient quelqu'un qui fut plus homme de bien que les autres, ils se laissoient conduire à luy: car ceste soumission du pire au meilleur est chose naturelle. Les bestes mesmes, s'il y en a quelqu'une; qui de grandeur de corps ou de force, ait de l'aduantage sur les autres, se laissent commander par elle. Vous ne verrez iamais un taureau lasche & failly de cœur, marcher à la teste du troupeau. S'il y en a quelqu'un qui soit plus grand, & de plus grosses pieces que les autres, ce sera luy qui aura ceste prerogative. Entre les Elephans le plus haut est le Capitaine. Entre les hommes c'est estre le plus haut qu'estre le meilleur. C'est pourquoi s'ils voyoient quelqu'un qui eust l'esprit bien fait, ils le faisoient presider sur eux, & de ceste façon rendoient leur condition tres-heureuse, ne souffrans d'estre surpassez en puissance, que de ceux qui les surpassoient en probité. Le moyen de pouvoir tout ce qu'on veut, c'est, de ne penser pouvoir autre chose que ce qu'on doit. Possidonius donc estime qu'en ce siecle qu'ils appelloient d'or, ils n'avoient point d'autres Rois que les Sages, sous l'autorité desquels les violences estoient re-



tenuës en bride , & les foibles garentis de l'oppression des plus forts. Ils leur conseilloyent le bien, & desconseilloyent le mal. Par leur Prudence: ils pouruoyoiēt aux necessitez de ceux qui estoient sous leur charge, par leur valeur ils les preseruoieiēt, si quelque incōueniēt les menaçoit: & par leur beneficence les accroissoient de commoditez & de richesses. C'estoit vn office que commander, & non pas vne qualité: leur force ne s'esprouoiēt iamais contre ceux qui la leur auoient donnée. Comme d'eux mesmes ils n'auoient point la volonté disposée à mal faire, on ne leur en donnoit point aussi d'occasion. Ils commandoient bien, & on leur obeïssoit de mesmes. La plus grande menace qu'un Roy fist à ses sujets, quand ils ne se comportoient pas comme ils deuoient, c'estoit qu'il se demettrait de sa charge.

II. Mais enfin l'introduction des vices, & le changement des Royaumes en Tyrannies, rendirent les Loix necessaires; & les Sages mesmes en furent les premiers auteurs. Solon fut celuy des Atheniens qui le mirent au nombre de ces sept, de qui la Prudence fut de son temps en si grande reputation. Si Lycurgus eust esté du mesme siecle, il auroit esté le huitiesme. Zeleucus, & Charondas, qui n'auoient iamais veu ny Barreaux, ny Escoles, & ne sça-

uoient que ce que le saint & silencieux reduit de Pithagore leur auoit appris, polissent de leurs belles ordonnances non seulement la Sicile alors fleurissante, mais toutes les villes que la Grece auoit conquises en la coste d'Italie. Avec tout cela ie m'accorde bien avec l'ossidonius : mais ie ne veux pas comme luy faire cét honneur aux Arts mecaniques, que d'en attribuer l'inuention à la Philosophie.

III. Il dit que du commencement, comme les hōmes estoient espars, qui d'un costé, qui de l'autre, sans autre couuert que du creux d'un rocher ou d'un arbre, ou pour le mieux, de quelque chetive cabane ; ce fut elle qui leur apprit à se loger dans des Palais. Pour moy ie ne croy non plus que tous ces bastimens à tant d'estages, les uns sur les autres, & si spacieux, que les villes leur sont trop estroites, soient de son inuention : comme ces reservoirs où les poissons sont enclos par troupes, & chacun selon leurs especes, ont leur cartier à part, afin que la Friandise, quelque mauuais temps qu'il face sur la mer, ne soit iamais despourueüe, & sans danger puisse pescher quand il luy plaira. Penseriez vous bien que la Philosophie eust inuenté les clefs, & les serrures ? Ne seroit-ce pas, comme qui l'acuseroit d'auoir mis l'Auariance au monde ? Penseriez vous que pour de-

meurer en vne apprehensio perpetuelle sous des bastiments suspendus, elle eust desdaigné tant d'agreables retraites, que sans art & sans difficulté la Nature luy presentoit? Croyez moy, ces premiers siecles où la vie estoit si heureuse n'auoient point d'Architectes : & tous les artifices d'escarrer les poutres, & de conduire la sic dans vne ligne, sans varier ny d'un costé ny d'autre, sont venus au monde quand & le luxe.

*Car le bois au vieux temps de coïn estoit fendu.*

Ces salles à festin, qu'on fait aujourd'huy si grandes, que toute vne ville y mangeroit, estoient alors inconnuës. On ne voyoit point vn nombre infini de charrettes chargées de pins & de sapins, pour faire des lambrisseures dorées, se' suiure queüe à queüe dans les ruës, & les faire trembler sous leur pesanteur. Deux pieux fourchus soustenoient les deux costez de leurs loges. Les couuertures en estoient de ramée, qu'ils entrelassoient l'une l'autre, & faisoient descendre en talut si proprement, qu'il ne pouoit faire de pluye si longue, ny si violente, qui n'eust moyen de s'esgoutter.

IV. Là dedans ils se tenoient assez forts, pour ne rien craindre. La liberté les accompagnoit sous le chaume. C'est dans les murailles de marbre, & sous les planchers dorez qu'habite la seruitude. Je ne suis pas aussi de son aduis, en ce qu'il croit que

## 620 LES EPISTRES

les Sages soient inventeurs de tous ces outils, dont se seruent les Artisans. Car, à son compte, il faudroit dire que les mesmes Sages eussent les premiers trouué la maniere de chasser.

*Tunc laqueis, &c.*

qui sont toutes inuentions de l'industrie & sagacité des hommes, & non pas de leur Sageſſe. Je luy nie aussi ce qu'il dit, Que les Sages ayans veu couler quelques veines de metaux fondus, en la superficie de la terre, par l'embrasement de quelque forest, ont iugé que fosiillant plus auant il s'en trouueroit dauantage; & ont descouuert les mines de ceste façon. Il s'abuse: ce sont choses qui n'ont point eu d'autres inuenteurs que ceux mesmes qui les mettent en besongne. Je ne trouue pas non plus ceste question si subtile comme il la fait; Qui a esté le premier en l'usage des tenailles, ou du marteau. L'un & l'autre, comme generalement toutes choses qu'il faut chercher avec les reins courbez, & les yeux tournez vers la terre, sont de l'inuention de quelque homme qui auoit l'esprit vif & remuant, mais non pas qui fust ny grand ny releué. Le Sage s'est tousiours contenté de peu de chose, & encore au siecle où nous sommes, il n'est iamais plus à son aise que quand il ne se trouue pas beaucoup chargé. Dites-moy, ie vous prie, qui trouuez-vous auoir

esté le plus sage, ou de Pedalus, qui fut inventeur de la sie, ou de ce Diogene qui se mettoit en double pour coucher en vn tonneau; & qui pour auoir veu boire vn ieune garçon au creux de sa main, rompit aussitost vn gobelet qu'il auoit en sa besace, comme courroucé contre soy-mesme d'auoir porté iusques alors vne chose dont il auoit eu le moyen de se passer? Et auourd'huy mesme, qui pensez-vous estre le plus Sage, de celuy qui a trouué ceste façon de conduire par des tuyaux qu'on ne voit point, des senteurs en vne hauteur immense: faire sourdre & rarir des fontaines en vn instant, & lambrisser les sales d'vne couxture si artificielle, qu'autant de fois qu'on change de seruices, autant de fois elles changent de planchers; Ou celuy qui fait ceste leçon aux autres, & la prend pour soy-mesme, Que nous ne sommes obligez en ceste vie à chose qui soit ny dure ny difficile? Que nous ne demeurons pas sans maison, pour n'auoir point de tailleurs de marbre, ny sans habits, pour estre priuez du commerce des regions d'où viennent les soyes? que sur la terre, nous auons tout ce qui nous est necessaire, & que si nous nous contentons de ce qui est raisonnable, nous auons aussi peu affaire d'vn Cuisinier que d'vn Soldat? Ceux là certainement estoient, ou Sages, pour le moins semblables aux

## 622 LES EPISTRES

Sages, qui avec si peu de frais & de sollicitude sçauoient se fournir de ce qu'il leur falloit pour leur entretien. Nos necessitez ne nous coustent que peu de chose. C'est aux delices que nous sommes empeschez. Suiuõs Nature, il ne nous faut point d'artisans: elle ne nous a point voulu tenir occupez. Si elle nous'a cõtraints à quelque chose, elle nous a pourueus de ce qui nous y fait besoin. No<sup>r</sup> ne pouuõs sans estre vestus supporter le froid, mais quoy? n'auõs nous pas des peaux de bestes sauvages & domestiques, assez chaudes pour nous en garer? ne voyons nous pas des peuples qui se couurent d'escorces d'arbres, & d'autres qui se font des robes de plumes d'oiseaux? Et encor auourd'huy la plus part des Tartares n'est elle pas vestuë de fourrures de renards, & de martes, aussi delicates à l'atouchement, cõme impenetrables à la froidure? Ouy, mais ce n'est pas tout que de se parer de l'Hyuer: Les chaleurs de l'Esté ne nous sont pas moins incommodés, si nous n'auions des ombrages bien espais pour les repousser. Il est vray: mais n'auons nous pas vne infinité de lieux secrets, que l'injure du temps, ou quelque autre accidēt semble auoir expressement cauez, pour estre le remede de ceste incommodité? Ne pouuons nous pas, comme nos peres, faire des clayes d'osier, enduites de terre, & nous mer-

tre vn peu de chaume & de fueillages sur la teste, en sorte qu'il n'y aura rigueur quelconque de temps qui nous puisse faire mal? N'y a-t'il pas des peuples en la coste d'Afrique, qui se retirent dans des fosses, & ne trouuent autre couuerture assez espaisse pour se garentir de l'excessiue ardeur du Soleil que la terre mesme toute rostie & desslechée? La Nature ne nous a pas voulu tant de mal, qu'ayant rendu la vie si aisée à tous les autres animaux, elle ait voulu que pour auoir la nostre, il nous faille estre sçauans en vne infinité de mestiers: elle ne nous a pas obligez d'en apprendre vn seul. Nous auons sans exercice tout ce qu'il nous faut pour viure. Nous trouuons tout prest, quand nous venons au monde; & rien ne nous est difficile que pour le degoust que nous auons de la facilité. Les maisons, les habits, les remedes, les viandes, & toutes ces choses où nous apportons aujourd'huy tant de façon, se rencontroient au temps de nos Peres, sans qu'ils les cherchassent. Il ne leur falloit point mettre la main à la bourse: & sans beaucoup d'industrie ce qu'ils desiroient estoit incontinant accommodé. Aussi n'estimoient ils les choses qu'autant qu'ils en auoient affaire. Nous y mettons le prix & l'admiratiō, par les difficultez que nous y faisons naistre. La Nature nous fournit elle mesme tout ce qu'elle no-

## 624 LES EPISTRES

demande. Nous ne sommes trauaillez que par nostre luxe : qui se reuolte contre le denoir, s'irrite soy-mesme? & d'un siecle à l'autre, trouue tousiours quelque folie nouuelle, pour faire emporter aux débordemens de son siecle le prix sur les vites des siecles passez. Nous auons commencé nostre desbauche par le desir des choses superflues, des superflus nous sommes venus aux pernicieuses: Et finalement nous auons rendu le corps maistre de l'ame, & au lieu qu'on auoit accoustumé de le traiter comme esclau, nous le faisons aujourd'huy seruir comme Seigneur. C'est pour luy que nous oyons par les rues & dans les boutiques tout ce bruit qui nous esueille deuant qu'il soit iour : C'est pour luy que travaillent les Passementiers, les Orphevres, & les Parfumeurs. C'est pour luy que se tiennent les escoles de bal & des Musiques esfeminées. La necessité n'est plus nostre mesure: nous sommes mesquins & miserables, si nous ne voulons plus rien, quand nous auons ce qui nous suffit. Vous ne scauriez croire, Lucilius; combien les belles paroles ont de puissance; & comme les plus ludicieux se laissent persuader à leur douceur. Possidonius, qui à mon aduis, est un de ceux à qui la Philosophie a le plus d'obligation, quand premicrement il veut descrire comme le fil se retord, comme il se tirt de la



de la canette, & comme la toile par le moyen des contrepoids suspendus tient l'estaine droit: il dit que les Sages ont inventé le mestier de tisserant, & ne se souviens pas que l'inuention moderne que nous en auons est bien plus subtile. Le vous prie s'il eust veu les gazes & les crespes d'aujourd'huy, qui ne deffendent le corps ny du froid ny de la honte, qu'auroit-il dit? Des Tisserants il passe aux Laboureurs, & avec la mesme eloquence décrit les trois façons qu'on donne à la terre, afin que le grain la trouuant plus esinée s'enracine plus facilement. Puis il dit comme on fait les semences, & comme on sarde les mauuaises herbes, de peur qu'elles ne suffoquent les bleds: & attribue aux Sages ceste inuention, aussi bien que la precedente. Et non content de les auoir faits de tous ces mestiers, il les fait descendre au moulin. Car il raconte que par l'imitation de la Nature, ils ont trouué le moyen de faire du pain: & qu'ayans pris garde comme les dents par leur rencontre brisent ce qu'on met en la bouche, & que ce qui s'en escarte y est ramené par la langue, puis destrempe de salive, pour descendre plus aisement en l'estomach, où il se digere, & s'incorpore avec nous; ceste consideration leur fit à la semblance des dents mettre deux pierres ensemble, vne dessus,

qui est immobile, & l'autre dessus, qui tourne & retourne continuellement, iusques à ce que le grain deuienne farine, laquelle ils meslēt avec de l'eau: puis à force de la manier, en font de la paste, & luy donnent force de pain: qu'ils cuisirent au commencement dans les cendres chaudes, puis sur des tuilles ardentes: & petit à petit dans des fours, & autres engins qu'ils trouuerent moyen de chauffer à leur plaisir. Il ne s'en est gueres fallu qu'il n'ait fait les sages sauietiers. Et certainement ie ne luy nie pas que ce ne soit à la Raison que nous deuons tous ces artifices, mais non pas à ceste Raison vertueuse, qui doit seruir de regle à nostre vie. Vn homme, & non point vn Sage, a fait toutes ces inuentions: vn homme a fait ces barques, qui nous portent sur les mers, & sur les riuieres: vn homme leur a donné des voiles, pour y receuoir le vent, & pour leur conduite les a garnies d'un gouuernail au derriere, dōt il prit le patron sur les poissons, qui de leur queue tournent leur course du costé que bon leur semble. Je sçay bien que Possidonius en fait le Sage aussi bien autheur comme du reste, & qu'il dit, qu'après auoir fait ces inuentions, ne les iugant pas dignes de son occupation, il les remit à des personnes mecaniques pour les exercer. Mais pour moy ie ne sçauois penser qu'autres les ayent inuen-

tées que ceux mesmes qui en font encore auourd'huy professiō: Et qu'il ne soit vray, n'auons-nous pas veu sortir beaucoup de choses nouuelles en l'âge où nous sommes? comme les vitres aux fenestres, les cuues branlantes, & les ruyaux enchasséz dans les parois, pour eschauffer les-salles autant par haut comme par bas. Je ne parle ny des marbres, qui luisent & dans les Temples, & chez des particuliers, ny de ces arcades, sous qui nous faisons des porches assez spacieuses pour mettre le peuple, de toute vne ville à couuert, ny de ces notes par lesquelles on a trouué moyē de recueillir vne harangue au mesme temps qu'on l'a prononcée, & d'atteindre la vitesse de la langue par la diligence de la main. Tout cela sont inuentions des plus contemptibles esclaves que nous ayons. La Sagesse vole bien d'une autre aile. Les mains ne sont point ses escolieres, c'est aux esprits qu'elle communique ce qu'elle sçait.

V. Voulez-vous sçauoir quelles sont ses occupations, & quelles choses elle produit au iour? Elle ne s'amuse point à nous faire beaux danceurs, ny bons ioueurs, ou de flutes, ou de trompette. Ses leçons ne sont point de tirer bien des armes, de flanquer biē vne muraille, ny de diuiser prōptement vne armée en bataillōs. Tout ce qu'elle entrepréd est profitable. Elle dispose les

## 628 LES EPISTRES

ames à la paix , & généralement conuie  
 tout le monde à s'entretenir en amitié:  
 Ce n'est point elle qui forge les outils de  
 nos Artisans. On luy fait tort de croire  
 qu'elle s'employe à des choses de si peu de  
 prix. La vie est son suiet & son exercice,  
 & par ce moyen tous les mestiers qui ser-  
 vent à la vie luy sont assuiettis. Au de-  
 meurant son but est de nous mettre en vne  
 condition bien-heureuse. Elle nous y  
 mene, & nous en monstre le chemin. Elle  
 nous esclaire de ce qui est mal en effet , &  
 qui ne l'est que par opinion. Elle oste la va-  
 nité des ames, & les remplit d'une grâces  
 solide; applatit leurs bouffissures, qui n'ont  
 que du vent , & de la mine ; leur fait inge-  
 rer quelle difference il y a d'estre véritable-  
 ment de belle taille, ou d'auoir du liege  
 sous les pieds : leur donne la cognoissance  
 de la nature de toutes choses , & de la sien-  
 ne. Leur apprend qui sont les Dieux, quels  
 ils sont, que sont les Enfers, les Lares & les  
 Genies ; Quel est l'estat des ames immor-  
 telles , qui tiennent le second rang en la  
 Drué, où elles sejourneront , à quoy elles  
 s'occupent : ce qu'elles peuvent, quelles  
 sont leurs affections. Avecque ces entrées,  
 elle nous fait l'ouuerture, non de quelque  
 mystere commun, mais du monde, Temple  
 general de tous les Dieux ; descouure les  
 trays sanctuaires & les villages au naturel

aux yeux de l'ame, parce que ceux du corps sont trop foibles pour les regarder. Cela fait, elle s'en reuiet aux principes : considere ceste raisõ eternelle qui infuse à l'univers, donne vie & figure à toutes choses, & recherche la nature de l'ame, d'où elle est venue, où est son siege : pour combien de temps & en combien de membres elle est esparse. Puis de choses qui ont substance, passant à celles qui n'en ont point, elle vient par argumens à la recherche de la verité, & aux resolutions des doutes, de viure, ou de mourir : pource qu'en l'un & en l'autre, y ayant du faux meslé parmy le vray, on est bien souuent en peine comme on s'y doit comporter. Le conclus donc que les mestiers ne sont point inuentions de la philosophie, & qu'elle ne s'en est point retiree. Comme dit Possidonius ; mais que iamais elle n'eut le courage si bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparence qu'elle eust estimé digne de son inuention ce qu'elle estimoit digne de son usage. Elle n'eust pas pris vne chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inuenta la routte de potier, on se fait la vaisselle de terre. Et parce que dans Homere, qui estoit long temps deuant Anacharsis, il est parlé d'vne routte de potier, il ayne mieux demonstrier le vers que son conte. Quant à moy, ie ne ries point que cela soit, & s'il est, i'auoue bien qu'un Sagen a fait l'inuention, mais ie dy

qui ne l'a pas inuentée comme Sage, parce que les Sages peuuent faire beaucoup de choses en qualité d'hommes, & nō en qualité de Sages. Prenez le cas qu'un Sage soit grand Coureur: il passera les autres entant qu'il a bonnes iambes, mais non entant qu'il est Sage. Je voudrois bien faire voir à Possidonius vn verrier, qui de son haleine seule donne à vn verre des formes qu'il seroit mal-aisé de luy donner avec la main: Et cependant, ceste inuention s'est trouuée depuis qu'il ne se trouue plus de Sages. Il dit aussi que Democritus inuenta la maniere de bastir en arche, & de lier deux pierres vn peu courbées par vne qui porte sur l'une & sur l'autre. Pour moy ie ne croy point que cela soit, parce que deuant que Democritus fust, il estoit des puits & des portes, de qui le haut est ordinairement ainsi courbé. Mais il oublie à dire que Democritus inuenta la polisseure de l'iuoyre & de conuertir des cailloux de riuere en esmeraudes, qui est vne certaine façon de les cuire, par laquelle encore auourd'huy nous donnons à nos briques telle couleur que nous voulons. Je ne dy pas qu'un Sage ne puisse auoir fait toutes ces inuentions: mais il ne les a pas faites entant qu'il estoit Sage: Car il fait beaucoup de choses qu'un mal-habile homme feroit aussi bien, & possible mieux que luy, parce qu'il y seroit

plus expérimenté. Voulez-vous sçauoir dequoy les Sages sont auteurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere? Premièrement ne s'estans pas contenté de regarder, comme les autres animaux, avec les yeux, qui ne voyent goutte aux choses diuines, ils nous en ont fait auoir la cognoissance. Secondement, ils ont donné des loix à la vie, qu'ils ont estenduës à toutes choses, & enseigné non seulement qu'il est des Dieux, mais qu'il leur faut obeyr, & receuoir tout ce qui arrive, comme autant de choses qui se font par leur commandement. Ils nous ont deffendu de nous ranger aux fausses opinions: nous ont taxé toutes choses selon leur vraye valeur: condamné les voluptez que le repétir accompagne: donne réputation à celles de qui l'usage ne déplaist iamais, & verifié par raisons inexpugnables qu'il n'est point de felicité plus grande que de n'en desirer point: ny de puissance plus glorieuse que celle que nous auõs sur nous mesmes. Je ne parle pas de ceste philosophie qui s'imagine les Dieux hors du monde, cõme des bourgeois hors de leur ville, & qui fait la vertu seruante de la volupté: mais de celle qui ne confesse point d'autre bien que ce qui est hõeste: qui se mocque des presés des hõmes & de la Fortune mesme, & qui precieuse en toutes choses, l'est principalement en ce qu'il n'est riẽ qui soit

## 632 LES EPISTRES

assez précieux pour la gagner. Je ne saurois penser, ny que cette Philosophie fust en cet âge grossier, que les mestiers estoient encore incognus, & qu'on n'apprenoit l'utilité des choses, que par leur usage, ny qu'en ce siecle bien-heureux où l'Avarice & le luxe n'auoient point encore introduit les brigandages, ny donné à chaque chose vn maistre particulier, les hommes fussent Sages, bien qu'ils vescuissent comme doiuent viure ceux qui le sont. Il n'est pas possible de souhaiter au genre humain vne condition meilleure que celle qu'il auoit alors; Et quand Dieu nous promettoit de former le monde à nostre fantasie, & donner à ceux qui l'habiteroient des mœurs les plus saintes & les plus religieuses que nous scaurions imaginer, il faudroit necessairement amener celles de cet âge où

*Le ioug au ieune bœuf n'auoit pressé les cornes,  
Il n'estoit point de coudre, il n'estoit point de bornes,*

*Et la terre pucelle, en commun espendoit  
Au peuple nonchalant plus qu'il ne demandoit.*

VI. Cōme seroit-il possible de viure plus heureusement? Toutes choses leur estoient communes. La Nature comme mere, tenoit tout en sa protection: & le moyē de ne rien garder en crainte, estoit de ne rien posseder en propriété. Pourquoy n'auouërōs-nous, que c'estoit vn siecle tres-riche, & vrayemēt



vn siecle d'or, puis qu'il ne s'y pouuoit  
trouuer vn qui fust pauvre? l'Auarice n'a pû  
souffrir ce bel establissement, & se pensant  
approprier de quelque chose, a donné suiet  
aux autres de prendre leur part, & luy faire  
la sienne : de maniere que de tout reduite à  
peu de chose, & se trouuant les mains vui-  
des, pour les auoir voulu réplir, elle a donné  
commencement à la Pauuete, qui n'estoit  
point commune auparauant. Nous faisons  
à ceste heure tout ce que nous pounôs pour  
reparer nostre perte : nous adioustens vn  
châp à l'autre : chassons nos voisins, les vns  
par argent, les autres par fraude & par op-  
pression, en sorte que d'vn bout à l'autre de  
nos possessions il y a du chemin pour beau-  
coup de journées, & que c'est plustost vne  
Prouince qu'vn heritage : Mais quoy que  
nous fassions, il nous est impossible de re-  
prendre ce qui nous est eschappé, nous  
aurons beaucoup au lieu que nous auions  
tôt. La terre mesme estoit plus fertile sans  
estre labourée : comme si elle eust voulu  
gratifier les hommes de ce qu'ils ne la  
tourmentoient point. Si la nature auoit  
produit quelque commodité, celui qui la  
trouuoit n'estoit point content, qu'il n'en  
eust communiqué aux autres. On n'en  
voyoit iamais vn qui eust trop, & l'autre  
peu : tout se partageoit amiablement. La  
plusfort n'auoit point encore pris aux coles

le plus foible, ny l'auaricieux mis en trefor, ce qui ne luy seruoit qu'à laisser le necessiteux incommodé. Du bien du prochain on en faisoit ses interests propres: les armes n'auoient où s'employer: le sang humain ne se respendoit point: ils ne sçauoient haïr que les bestes sauages. Quand ils auoient peu rencontrer quelque lieu bien couuert du Soleil, ou quelque fucillage bié espais, où le mauuais tēps ne leur peut faire mal, c'estoit là qu'ils passoient la nuit à leur aise sans soupirer: leur matelas estoit la terre mesme. Et cependant ils y dormoient si mollement, qu'ils auoient de la peine à se resaeiller, au lieu que dans nos lits de soye, nous sommes comme dans des espines. Ils n'auoient point de lambris ciselez sur les faïstes de leur lit; ils voyoient marcher les Astres, monter & descendre le Ciel: & ceste diuersité de remuēmēts se faisoit sans point de bruit. La veuë d'une si belle maison leur estoit libre la nuit comme le iour. Tantost ils regardoient vne Estaille qui s'en alloit sortir de l'Horison, & tātost vne autre qui ne faisoit qu'y arriuer. Combien pensez-vous qu'ils fussent plus aises en la cōtemplation de ceste infinité de merueilles, que nous ne sommes aujourd'huy dans nos Palais, où nous mourons de peur pour le moindre bruit que nous oyons, ou d'un ais, de qui la structure se lasche, ou de

quelque tableau qu'on n'aura pas bien attaché. Leurs maisons n'estoient pas spacieuses comme des villes, mais en recompense, ils y auoient de l'air tant qu'ils en vouloient. Les rochers & les arbres leur faisoient ombre. Les belles sources & les beaux ruisseaux qui nous emprisonnent dans des courses artificielles, s'esgayoient librement dans le canal que l'assiette du lieu leur auoit fait. Leur verdure estoit belle par la seule bonté du terroir : & au milieu de toutes ces commoditez estoit plantée leur petite cabaue, que sans outil quelconque ils auoient rustiquement construite de leur propre main. Ils se pouuoient dire estre logez cōme la Nature veut qu'on le soit. Ils ne craignoient ny leur maison, ny pour leur maison, comme nous qui n'auons point de suiet qui nous donne plus d'alarmes que la magnificēce de nos Bastimens. Toutesfois, quelque excellence qu'il y eust en leur vie, & quelque probité qui parust en leurs actions, ils n'estoient pas sages pourtant.

VII. Ce n'est pas vn nom qu'il y ait si peu de peine à meriter. Je ne veus pas dire qu'ils n'eussent les ames releuées, comme estans alors vn ouurage qui ne faisoit que partir de la main des Dieux ; Et croy bien aussi, que le monde deuant qu'il fust lassé

## 636 LES EPISTRES

de tant d'accouchemens, pouuoir produire les choses en meilleur estat qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils auoient la disposition plus forte & plus gaillarde, ils ne pouuoient pas auoir les esprits consummez comme ils sont auourd'huy. La Vertu n'est point vn present de Nature. Il y a de la science à deuenir homme de bien. Il est vray qu'ils n'auoient ny or, ny argent, qu'ils ne fouilloient point la terre iusqu'à les abismes, pour y trouuer des pierreries : Et que tant s'en faut, que sans peur & sans colere, mais pour le seul plaisir ils fissent inourir vn homme, que mesmes ils pardonnoient aux animaux. Ils ne portoient point d'habits en broderie : ils ne filoient point l'or, & ne le tiroient pas seulement de la miniere. Mais de tout cela que peut-on conclure à leur louange, sinon qu'ils estoient innocents, pour ne sçauoir pas faire mal ? Or il y a bien difference de ne vouloir pas pecher, ou de ne sçauoir comme le peché se fait. Ils ne se pouuoient dire ny iustes ny prudens, ny temperans ny magnanimes encore que leur vie grossiere eust bié quelque chose qui ressembloit à ces qualitez. La vertu ne se loge que dans vn esprit bien appris, & façonné par vn exercice continu. Nous naissons pour elle, mais sans elle & la meilleure nature du monde est bien susceptible de Vertu, mais non pas vertueuse,

que premierement elle n'en ait receu l'instruction.



## EPISTRE XCI.

## ARGUMENT.

*I. Il parle de la tristesse de son ami Liberalis, causée par le bruslement de la ville de Lyon.*

*II. Les Ouvrages des hommes ont leur destin & sont suiets à mourir.*

I. **L**iberalis, vostre bon ami, & le mien, est fort affligé des nouvelles qu'il a eues du bruslement de la ville de Lyon. C'est vn accident assez estrange, pour esmouuoir toute personne. Je vous laisse à penser ce que peut estre d'un homme affectionné comme il est, à sa patrie. Il s'estoit de tout temps par vne meditation continuelle préparé à souffrir tout ce qu'il pensoit auoir occasion de craindre : mais il ne s'estoit point mortifié contre cet inconvénient : comme de fait il n'y auoit point d'apparence qu'une chose qui n'auoit point d'exemple, nous fist auoir de l'apprehension. Car assez souvent on a veu des villes gastées par le feu, mais jamais sans qu'il en

# 638 LES EPISTRES

soit demeuré quelques marques : Et quand  
 vn ennemi victorieux propose d'en bruster  
 quelqu'une, à grand peine le peut-il faire si  
 exactement, qu'il ne demeure de la beson-  
 gne pour le fer. Les tremblemens mesme de  
 la terre, quelques violentes secousses qu'ils  
 donnent ne font gueres de ruynes où ils ne  
 laissent quelque muraille de bastiment en  
 son entier. Et bref, vn premier embrase-  
 ment laisse tousiours quelque chose pour le  
 second. Mais c'est grand cas que tant de  
 Palais capables d'embellir autant de villes  
 se sont esvanouis en vne nuit, & que ceste  
 pauvre ville ne pouuoit craindre entre les  
 fureurs de la guerre ce qui lui est arriué par-  
 mi les delices de la paix. Qui croira que  
 les armes estans mises bas partout la terre  
 & ne se parlant de trouble ny remuement  
 en lieu du monde; Lion qu'on souloit mon-  
strer en la France, y soit aujourdhuy cher-  
ché? On n'a point veu de fortunes publi-  
 ques où le craindre n'ait precedé le souffrir.  
 Il ne tombe point de choses grandes que ce  
 ne soit avec quelque loisir. Mais en celle-  
 cy le changement de tout en rien, n'a point  
 eu plus d'espace que du soir iusqu'au matin.  
 Que voulez-vous que ie vous die d'avan-  
 tage? Elle a moins esté à se perdre, que ie  
 ne suis à vous conter qu'elle est perduë.  
 Toutes ces considerations iettent Liberalis  
 hors de la selle, bien que d'ailleurs il ayt

Lettre, XCI, page 638, ligne 24.

.... Una nox interfuit inter urbem  
maximam et nullam ...

Cette ville à qui le soleil,  
En se couchant, venait encore,  
De promettre une belle aurore,  
N'existait plus à son réveil.

ligne 19.

.. Lugdunum quod ostendebatur in  
Galliâ quaeritur ....

DE

atenué

z m'en

z s'efine

la nouu

afortun

vous ap

ient au

quoy

imagin

d'ordi

ſcaure

ſperie

N'eſt

luſtr

tion

font

pug

mie

la

no

&

pr

d'

n

b

f

n



la tenuë assez bonne. Mais certainement ie ne m'en esbavy point. Il est mal aisé qu'on ne s'esmeue de ce qu'on n'a point attendu. La nouveauté donne de la pesanteur aux infortunes, & des inconueniens, ceux qui nous apportent de l'admiration, nous donnent aussi plus de sentiment. C'est pourquoy nous deuons tout preuoir, & faire imaginer à nostre esprit, non ce qui arriue d'ordinaire; mais generally tout ce qui sçauroit iamais arriuer. Car à quelles prosperitez est-ce que la Fortune ne s'attaque? N'est-ce pas contre les choses de plus de lustre qu'elle se bande, avec plus de resolution de les effacer? Quelles hauteurs luy sont inaccessibles? Quelles seuretez, inexpugnables? Nous l'attendons par vne auenüë: elle viët par l'autre. Nous luy fermons la porte, elle entre par la fenestre. Tantost à nostre ruine, elle se sert de nos propres mains, & tantost assez forte d'elle mesme, elle nous precipite en des perils qui n'ont point d'Auteur. Toutes saisons luy sont bonnes: & de nostre Volupté mesme elle fait bien souuent naistre nostre Douleur. Pensons nous estre en paix? Voicy la guerre qui nous vient sur les bras: Et bien souuent ce que nous auons recherché pour nostre defence, est la principale cause de nostre frayeur. L'ami se fait ennemi; le cõpagnon, aduersaire: Aux plus beaux iours de Iuin &

de Juillet, il s'élève des tempestes à qui  
 Decembre & Januier n'en ont point de pa-  
 reilles. Nous recevons des coups sans que  
 personne nous frappe; & à faute de toute  
 autre chose qui nous nuise, sommes tou-  
 jours en peur par l'excès de nostre felicité.  
 Il n'est point de si sobres qui ne deviennent  
 malades : point de gras qui ne tombent en  
 charrie : point d'innocent qu'on ne face  
 criminel, & point de si solitaires, que, s'il se  
 fait vne sedition, ne s'y puissent trouver em-  
 barrassez. Quand le mal-heur veut venir à  
 nous il trouue tousiours quelque nouvelle  
 procedure. Qu'on ait fait quelque ouvrage  
 d'une infinité d'années, accompagné mes-  
 mes de la faueur du Ciel : il ne faut qu'une  
 iournée seule pour le perdre & le dissiper.  
 C'est faire marcher les inconvénients trop  
 lentement de dire, qu'il ne faut qu'un iour  
 pour la destruction du plus fleurissant Em-  
 pire qui soit au monde : il suffit une heure  
 & un moment. Ce seroit quelque consolati-  
 on à nostre imbellité, si les reparations  
 se faisoient aussi-tost que les démolisse-  
 ments. Mais celles là vont le pas, & cour-  
 cy la poste. Il n'est rien public ny particu-  
 lier qui soit durable. Les villes ont une  
 fin limitée, aussi bien que les hommes. Au  
 milieu de la sécurité naissent les occasions  
 d'avoir peur; & sans menace nous nous  
 trouuons pris par où nous pensions estre.

plus assurez. Les Royaumes, à quiny les guerres estrangeres, ny les seditions domestiques n'auroient rien sceu faire, se renuerseront d'eux mesmes, quand personne ne les touchera. Combien de grandes villes me nommerez vous, à qui leur prosperité n'ait fait courre fortune? Quand nous penserons donc à nous fortifier contre les choses casuelles, il n'en est point de si nouvelle ny de si extraordinaire qu'il ne nous faille représenter; Exil, Supplice, Guerre, Maladie, Naufrage. Il se fait tout ramenteuoir. Le mal-heur nous peut priuier de nostre patrie, ou nostre patrie de nous. Il nous peut releguer en quelque desert, & aux lieux mesmes où la foule est plus espaisse, nous faire trouuer la solitude. Mettons nous deuant les yeux la condition des hommes, & nous figurons, non des miseres communes, mais des plus inusitées qui puissent naistre, afin que quoy qui arriue, nous ne soyons iamais pris au despourueu. Considerons toute la Fortune en gros. Combien de villes en Asie & en Achaye, combien en Syrie & en Macedoine, ont esté, les vnes abatuës, & les autres detiorées par les tremblements de terre? Combien de fois ont esté affligées les Isles de Paphos & de Chypre par cest inconuenient? Ce sont nouuelles qui nous sont bien souuent contées; & nous qui les oyons, quelle partie pensons

# 642 LES EPISTRES

nous estre de l'Vniuers ? Roidissons nous donc contre les choses fortuites, & quoy qu'il arriue, estimons-entouours le bruit plus grand que la verité. Vne ville riche, & qui estoit l'ornement de toute la Prouince, a esté brulée, encore n'estoit-elle pas si grande, qu'elle ne fust assise sur vne seule montagne, & qui ne'estoit pas des plus hautes.

II. Toutes les plus grandes & les plus fameuses qui soient aujourdhuy, seront quelque iour si razées, qu'on aura de la peine d'en reconnoistre les traces. Ne voyons nous pas que des plus celebres qui fussent en la Grece les fondements sont tellement consumez, & les marques si nettement effacées, qu'elles nous seroient inconnues si les Histoires ne nous en auoient fait sçauoir le nom ? Ce n'est pas seulement aux choses faites de la main des hommes que le temps montre sa force. Les montaignes fondent : & des Regions entieres ne se trouuent plus. Il y a des terres couuertes sous les flots, qui autrefois en ont esté bien esloignées. Le feu a deuoré des coustaux, de qui le bois l'auoit fait luire. Nos Peres ont veu des couleaux de rocher de qui la hauteur estoit la raddresse des mariniers, & la vedette de toute vne contrée, qui sont aujourdhuy parmi le sable le plus bas qui soit en la coste de la mer. Ne sommes nous donc pas iniustes, si nous voulons que nos villes soient

exemptes de ce que les ourages mêmes de la Nature n'eurent point ? Elles ne sont de bout que pour tomber, & soit que la terre venant à s'esclater par la sortie de quelques vents enclos en ses cautez, les engloutisse: soit que le desbordement d'une riuere les emporte, soit que la violence des flammes rompe la liaison du solage: soit que le tēps, à qui rien n'est inuincible, les mine par le menu, soit que le mauuais air les face quitter aux peuples par faute d'estre habitées, & que le relan & la chanfisseure s'y mette, il n'y en a pas vne qui n'ait commēcé pour finir. Je n'aurois iamais fait, si ie voulois conter par combien de voyes les choses arriuent à leur destinée. Vne chose sçay-ie bien, que les mortels ne sçauroient rien faire d'immortel, & que nous ne touchons, ny voyons rien qui ne perisse quelque iour. Ce sont les raisons que j'allegue à Liberalis pour le consoler de la perte de sa patrie, de laquelle sans mentir, ie le trouue estrange-ment passionné. Mais qui sçait si peut-estre elle n'a point esté consommée, pour renaistre plus belle & plus florissante que iamais: la Fortune a des procedures bizarres. Elle commence quelquefois nostre agrandissement par une iniure. Nous auons veu tomber assez de choses, qui se sont releuées, plus hautes & plus grandes. qu'aupara-uant: Timagenes ennemi de la prosperité

## 644 LES EPISTRES

de Rome, disoit, qu'il se faschoit de la voir  
brusler, parce qu'il scauoit bien qu'elle se  
renouuelleroit plus belle qu'elle ne se brus-  
loit. On ne peut esperer autant de Lion.  
Ceux de qui les maisons ont esté perduës,  
en pourront faire d'autres, plus spacieu-  
ses & plus asseurées contre les inconue-  
nients. Dieu veuille que ce soit sous meil-  
leures auspices, & pour durer plus long-  
temps. Car il n'y a que cent ans que ceste  
Colonie auoit esté menée, qui n'est que l'â-  
ge d'un homme, & non encore trop décre-  
pit. Mais la commodité du lieu luy auoit  
donné ceste reputation en si peu de temps.  
Apprenons donc à connoistre nostre condi-  
tion, & formons nostre ame à la suppor-  
ter. Resoluons nous, qu'il n'est point de  
hardiesse dont la Fortune ne soit capable.  
Elle a mesme authorité sur les Empires  
que sur les Empereurs; & peut sur les villes  
ce qu'elle peut sur les habitans. Il ne s'en  
faut point mettre en colere: ce sont les loix  
du monde où nous sommes. Vous y trou-  
uez vous bien? Suiuez les: Vous y fachez  
vous? vous auez vne infinité de portes ou-  
uertes: Sortons par celles qu'il nous plaira  
si c'estoit quelque mauuaise volonté qu'on  
vous portast particulièrement, & qu'il n'y  
eust que vous traité de ceste façon; vous  
auriez dequoy vous plaindre. Mais puisque  
c'est vne necessité qui sans election oblige

tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre ; & que les Grands n'y sont pas moins suiets que les petits. Reconciliez vous avecque le Destin, & ne vous offencez point qu'il vous face comme aux autres, puis qu'il fait aux autres comme à vous. Ce n'est point à la richesse, ou pauvreté des monuments qu'il nous faut mesurer. La cendre des vns est comme celle des autres. Nous sommes inégaux, quand nous venõs au monde, mais nous sommes égaux quand nous en partons: Ce que ie dy des hommes, ie le dy des villes. Rome a esté aussi bien prise comme ardée. Le Legillateur Vniuersel n'a fait la distinction de la grandeur des races & de la celebrité des noms que pour ceste vie. Quand nous sommes arriuez où vont les choses mortelles, adieu la vaine gloire. Il n'y a qu'une Loi pour tout ce qui est sous la terre. A souffrir, toutes qualitez sont pareilles: le fort & le foible sont aussi mal assurez du lendemain l'un comme l'autre. Il print vn iour fantaisie au pauvre Alexandre de Macedoine d'estudier en Geometrie; cõme s'il eust voulu scauoir combien c'estoit peu de chose que toute la terre, de laquelle il auoit occupé que la moindre portion. Ie l'appelle pauvre, parce qu'il affectoit vne science qui luy eust fait connoistre le peu d'apparence qu'il y auoit au surnom qu'il s'estoit laissé donner: Car quelle grandeur

y peut-il auoir en si peu d'espace? Ce qu'on luy vouloit monstrier estoit assez subtil, & digne d'une attention plus diligente que celle de cét Estourdy, qui durant ses leçons enuoyoit son esprit à la picorée, au delà de l'Océan. Il dit à son maistre, qu'il luy enseignast des choses qui fussent aisées; à quoy sa responce fut, Qu'il ne les pouoit pas rédre moins difficiles pour lui que pour vn autre. Pensez que la Nature vous paye de la mesme raison. Ce dequoy vous murmurez, en toutes personnes est vne mesme chose. Il n'y a point de moyen qu'il vous soit plus facile qu'aux autres. S'il y a quelque remede, c'est par la patience, qui ne peut venir d'ailleurs que de vous. Il faut que vous sentiez de la douleur: que vous ayez faim & soif; & que vous vieillissiez. Que si vous estes long-temps au monde, ce ne peut estre, que vous ne soyez malade: que vous ne voyez perir beaucoup de choses qui vous seront cheres, & que vous mesme ne perissiez à la fin. Ne croyez pas neantmoins ceux qui vous viennent souffler aux oreilles: Il n'y a rien mauvais en tout cela, ny rien d'estrange, tant s'en faut qu'il y ait quelque chose d'insupportable. Toute vostre apprehension ne vient que d'un consentement que vous donnez à l'opinion commune. Vous craignez de mourir comme vous craignez qu'on ne parle de vous mal à propos. Mais en





derrière page.

« Que me sert il, disoit Demetrius,  
« Si c'est d'en haut ou d'en bas que  
« les ignorants font du bruit. »

---

quoy pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de iugement, qu'en se tra-  
 uillant pour des parolles? Le trouue que  
Demetrius le Stoique auoit bonne grace,  
 quand il disoit, Qu'il s'offençoit aussi peu »  
 des propos qui sortoient de la bouche des »  
 ignorants, que des vents qui leur eschap- »  
 poient du derriere. Que m'importe, disoit-il, »  
 qu'ils esclattent par haut ou par bas: Quel- »  
 le raison ay-ie de me tourmenter, si ie suis  
 diffamé par des infames? Comme l'opinion  
 du commun n'est point chose qu'on doieue  
 craindre, aussi n'est-ce que vous ne crai-  
 gnez que pour vous ranger à l'opinion du  
 commun. Pourquoy, si les bruits ne nous  
 preiudicient en la conscience, en ferons no-  
 incommodez en la mort. La mort a des  
 enuieux, comme beaucoup d'autres choses,  
 pas vn de tous ceux qui l'accusent n'a passé  
 par ses mains. Il y a de la temerité, de con-  
 damner vne chose, & ne sçauoir que c'est.  
 Mais au moins ne pouuons nous ignorer,  
 qu'une infinité d'hommes trauallez de  
 tourments de necessitez: de plaintes de sup-  
 plices & de langueurs, n'en soient eschap-  
 pez par son moyen. Tant qu'elle est en no-  
 stre puissance, nous pouuons dire que nous  
 ne sommes en la puissance de personne.

F I N.

DE SENEQUE

LIVRE